

SAMUEL BUTLER

(1835-1902)

ÉTUDE D'UN CARACTÈRE ET D'UNE INTELLIGENCE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Joseph Barthélemy FORT

Agrégé d'Anglais

Professeur au Lycée Michel Montaigne à Bordeaux

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18, rue du Peugue, 18

1934

THÈSE POUR LE DOCTORAT

*La Faculté entend ne donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses. Ces
opinions doivent être considérées comme propres à leurs
auteurs.*

SAMUEL BUTLER

(1835 - 1902)

ÉTUDE D'UN CARACTÈRE ET D'UNE INTELLIGENCE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Joseph Barthélemy FORT

Agrégé d'Anglais

Professeur au Lycée Michel Montaigne à Bordeaux

BORDEAUX

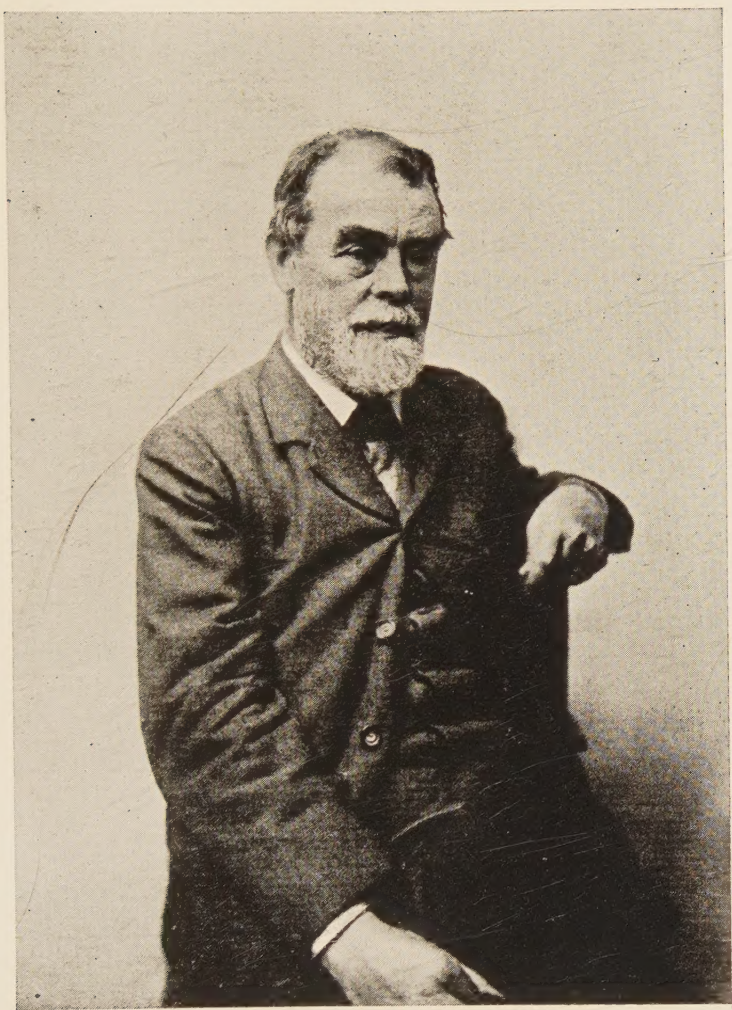
IMPRIMERIE J. BIÈRE

18, rue du Peugue, 18

1934

* 38554.





By kind permission of Jonathan CAPE, Ltd,
30, Bedford Square, London.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

I

La publication, en 1934, d'un second volume d'extraits des *Note-Books*¹, et l'anniversaire, cette année même, du centenaire de la naissance de Samuel Butler donnent au présent livre une sorte d'actualité imméritée. L'auteur d'*Erewhon*, malgré le louable effort de M. Valéry Larbaud, son traducteur, pour le présenter au public français, n'est guère connu chez nous en dehors des sphères universitaires. Convenons que, là du moins, il jouit d'une attention flatteuse. Il nous a semblé que ce curieux écrivain, si « méditerranéen » par certains côtés, méritait qu'un Français, suivant une voie déjà frayée, lui consacrat une étude d'ensemble.

Nous ne pensons pas l'écraser sous le poids de ce volume. C'est une opinion encore trop répandue qu'il n'a d'autre titre à l'estime publique que son humour et sa fantaisie. Certes, il reste l'ennemi des pédants et des snobs, — et même, s'il faut tout dire, des professeurs. Mais il n'est, pour autant, ni superficiel, ni désinvolte. Ce n'est point le fait d'un esprit léger que d'apprendre par cœur les cent cinquante-quatre sonnets de Shakespeare, ou de traduire d'un bout à l'autre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, afin de mieux pénétrer l'âme de leurs auteurs, et de deviner leur secret; ni encore de consacrer deux gros volumes à la vie et aux lettres d'un évêque, parce qu'on a découvert en lui un vigoureux type d'homme en même temps qu'un aïeul sympathique et décoratif. Butler a, d'autre part, édité ses œuvres, enregistré les étapes de sa pensée, noté les mille aspects de ses idées avec une application trop sincère

1. *Further Extracts from the Note-Books of Samuel Butler*, chosen and edited by A. T. Bartholomew. Jonathan Cape, 1934.

pour qu'on puisse douter du prix qu'il attachait à ce testament spirituel, et, malgré certaines boutades, de son désir de le voir prendre au sérieux.

Le plan général de cette monographie est simple ; une moitié en est dévolue à l'étude de l'homme, l'autre à l'examen de ses idées. Mais notre dessein n'a été ni de composer une biographie complète, ni de dresser un tableau systématique des conclusions philosophiques de Butler. Tous les éléments d'une biographie, faits importants et détails minimes, sont rassemblés dans le *Mémoire* de H. F. Jones¹. Il serait vain de faire ici un travail du même genre, suivant au fil des années et des mois une existence qui, passé la trentaine, n'a plus guère que des péripéties intellectuelles. Notre intention est seulement de rechercher, à travers les événements, la naissance et l'épanouissement d'une personnalité, en notant au fur et à mesure les enrichissements qu'elle tire de son expérience du monde, des milieux où elle se développe, ou de l'effort délibéré de sa propre volonté. Nous ne retiendrons donc de la masse des données biographiques que celles qui éclairent un mouvement de la conscience, qui indiquent une orientation du caractère, ou bien une hésitation, un repli. D'autre part, cette âme bourrue s'est délivrée de ses ruminations en une série d'ouvrages curieux, dont les vicissitudes forment l'une des plus ingrates carrières de lettres qui soient. Le sens intime de cette œuvre ne se peut vraiment saisir qu'à la lumière de la connaissance de son auteur ; son originalité, pour qui ne sait rien de l'homme, est déconcertante. Par contre, à suivre parallèlement la carrière littéraire de Butler et son développement psychologique, une cohésion interne apparaît, qui relie étroitement les unes aux autres les manifestations successives d'une pensée étonnamment persévérante, en dépit de la discontinuité, plus superficielle que profonde, qu'y introduisent parfois l'explosion d'une boutade ou la virulence d'une polémique. Seule donc cette double histoire d'un homme et d'un homme de lettres nous permettra de rassembler les éléments épars de sa méditation et d'en tracer la courbe.

La deuxième partie n'aura pas une ambition différente. Son principal souci sera de fixer dans ses contours essentiels le portrait mental de Butler, de saisir sous le scintillement des

1. *Samuel Butler, a Memoir*, by Henry Festing Jones, 2 vol. Macmillan, 1919.

idées les diverses attitudes de l'esprit, et leurs relations entre elles. En un chapitre de transition, nous nous efforcerons de dessiner les traits principaux de ce caractère et de cette intelligence, d'après les données recueillies. Nous étudierons ensuite Butler comme psychologue, avec ses idées sur les idées ; comme critique, avec son humour ; comme savant, comme philosophe, comme moraliste. Notre point de vue, ici aussi, sera surtout psychologique. Voir fonctionner ce cerveau, suivre cette pensée dans les arabesques de ses démarches, sonder la sincérité, la profondeur, la spiritualité de cette âme : tentative pleine d'embûches, mais aussi d'un émouvant intérêt, et qui, même en cas d'échec, ne saurait laisser à qui l'a entreprise que le souvenir d'un labeur heureux.

Note : L'occasion se présentait, à différentes reprises, de mesurer Butler à ses contemporains. Plutôt que de chercher chaque fois un terme de comparaison différent, ce qui pourrait rendre l'épreuve spacieuse, il a paru préférable de garder d'un bout à l'autre, comme « test », un même personnage aussi représentatif que possible de la pensée et de l'attitude « victorienne ». Nous avons choisi pour remplir ce rôle Joseph Henry Shorthouse (1834-1903). Industriel intègre, écrivain de second plan, mais non dépourvu de charme, l'auteur de *John Inglesant* est le type du bourgeois cultivé dont les qualités et les défauts cimentent la robuste mentalité de l'époque. Le rapprochement de ces deux hommes, en apparence si dissemblables, nous a souvent permis d'apprécier avec plus d'exactitude la mesure dans laquelle Butler s'écarte ou se rapproche de son temps.

PREMIÈRE PARTIE

L'homme. Esquisse biographique

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

Les premiers Butler ; Langar : le milieu, la vie ; Premiers éléments d'instruction.
Shrewsbury : la ville ; l'école ; le Docteur Kennedy ;
Butler à Shrewsbury.

Il y a peu à dire sur l'hérédité lointaine de Samuel Butler. On trouve des Butler vers la fin du xvi^e siècle dans un hameau du Warwickshire¹, — le comté où naquit Shakespeare. Ils sont franc-tenanciers et vivent sur leurs terres. Dans la dernière décade du siècle suivant, un William Butler, ayant eu, si la descendance établie par l'auteur d'*Erewhon* est exacte, un enfant à soixante-neuf ans et un autre trois ans après, quitte Dunchurch pour s'établir avec les siens dans la petite ville de Kenilworth. Là, pendant un siècle, les Butler se font enterrer dans un coin de l'église paroissiale qui garde de leurs sépultures pressées l'amusant surnom de « The Butlers' Pantry² ». Leurs occupations ne varient guère : ces « yeomen » qui ont des fermes à eux régissent en même temps les propriétés de quelques plus grands seigneurs, mais ils s'allient par mariage à des familles de marchands. Un autre William Butler achète un domaine, fait un mariage heureux et, montant d'un cran dans l'échelle sociale, meurt peut-être « gentleman »³. Parfois cependant, dans le cours uni de ces générations de petits bourgeois ruraux, apparaît une forte tête ou un original : témoin ces deux frères William et James, dont le premier, déshérité

1. A Cawston, près de Dunchurch.

2. « L'office des Sommeliers ». On sait que le mot Butler (botellarius) veut dire sommelier, et désigne aujourd'hui le majordome ou maître d'hôtel.

3. En 1760.

par son père, dut vendre la toile à l'aune derrière un comptoir¹, et l'autre, après une aventure restée mal éclaircie, partit aux colonies où il disparut sans laisser de traces. Cet oncle James était le seul Butler doué de quelque goût pour les choses de l'art, et son arrière-petit-neveu se plaisait à penser qu'il avait avec lui au moins ce trait commun. Peut-être tenait-il aussi en partie de quelque lointain ancêtre ce ferment de rebelle originalité qui devait scandaliser si fort autour de lui tous les Butler de la famille².

Le grand-père paternel de notre Samuel était son homonyme, le Dr Samuel Butler, directeur de l'école de Shrewsbury, puis évêque de Lichfield. Homme énergique et pédagogue averti, le Dr Butler a laissé dans l'histoire de l'enseignement en Angleterre au début du XIX^e siècle, un nom à peine moins célèbre que celui de Thomas Arnold, de Rugby. Humaniste remarquable, il publia, entre autres ouvrages, une édition d'Eschyle en quatre volumes dont on vante l'érudite ordonnance. Mais sa grande œuvre a été le relèvement de l'école de Shrewsbury; il fallait, pour la tirer du désordre et de la pauvreté où elle était tombée, un homme d'un ascendant et d'une autorité exceptionnels. Au physique, c'était un homme de taille médiocre, mais alerte et vif, avec une tête ronde, glabre et chauve, ornée d'un nez également rond, et qui serait insignifiante n'était le regard perçant des yeux aux sourcils relevés vers les tempes — les yeux mêmes qu'aura son petit-fils.

Le Dr Butler eut trois enfants : Mary et Harriet, qui toutes deux épousèrent des ecclésiastiques³, et un fils Thomas, qui entra lui aussi dans les ordres, et qui fut le père de Samuel Butler, l'objet de cette étude.

Samuel Butler a parlé de sa famille en termes si durs que le lecteur, même sympathisant, ne peut se défendre au premier abord d'une gêne et d'une méfiance. D'autres témoignages ont paru depuis⁴, qui tentent d'infirmer les critiques de Butler

1. Ce fut le père du Dr Butler, évêque de Lichfield, donc l'arrière-grand-père de l'auteur d'*Erewhon*.

2. S. Butler n'est apparenté ni à l'auteur d'*Hudibras*, ni à celui de l'*Analogy of Religion*.

3. La tante Bather et la tante Lloyd de Samuel Butler.

4. En particulier le livre de Mrs. R. S. Garnett, petite-cousine de Butler et elle-même auteur distingué. *Samuel Butler and his Family Relations*, Dent, 1926.

et la déplorable impression que laisse la lecture de *The Way of All Flesh*. Ces témoignages sont précieux sans être en tous points décisifs. Dans ces questions de famille, il est parfois difficile à d'autres que d'absolus étrangers de peser les caractères et de donner raison ou tort. Ce qu'il convient de faire ici, c'est d'évoquer le genre de milieu que constituaient, dans cette cure de campagne, un clergyman, sa femme et leurs quatre enfants. En la plupart des cas, l'ambiance que le jeune être va respirer pendant ses premières années importe plus encore que l'action particulière de tel ou tel membre du cercle familial. Cette ambiance, difficile à définir, mais typique d'une famille donnée, est faite du rayonnement des diverses personnalités qui la composent et réagit à son tour subtilement sur elles. L'âme des enfants s'ouvre toute grande à ces influences diffuses; parfois il y domine une note, favorable ou contraire à leur épanouissement : la gaieté, l'austérité, la tendresse, le laisser aller... Par malheur, ce que l'on respirait chez le pasteur Butler, c'était surtout une ennuyeuse sévérité.

Thomas Butler¹, fils d'un pédagogue célèbre, avait été tenu sur les fonts baptismaux par un autre grand pédagogue². Sombres auspices : les fées assemblées autour de son berceau avaient des férules pour baguettes. Le malheureux garçon, déjà timide et renfermé par nature, resta de près ou de loin, jusqu'en son âge mûr, soumis aux volontés du terrible docteur. La famille écrasa l'âme médiocre de l'enfant, refoula en lui toute spontanéité, et crut pouvoir sans dommage moral lui tracer sa voie, lui imposer ses devoirs. Il aurait voulu, dit-on, naviguer, mais son père l'obligea de recevoir les ordres. On peut se demander si cette vocation de marin était autre chose qu'une panique déguisée, un désir de s'enfuir; peut-être l'histoire du grand oncle James, avec sa fugue aux Indes orientales et son voyage sur le *Vansittart*, pittoresquement relaté dans son journal et dans ses lettres, avait-elle tourné la tête du jeune homme. Mais peu importe au fond; ce qu'il faut noter, c'est sa soumission, qui, même si elle fut moins honteuse qu'elle ne le paraît dans *Ainsi va toute Chair*³, n'en fut pas moins complète.

1. Né le 28 novembre 1806. Mort le 29 décembre 1886.

2. Le docteur Parr.

3. *W. of A. F.*, chap. VIII.

Thomas Butler se fit donc prêtre, sans que cela lui gagnât aux yeux des siens des titres suffisants à l'émancipation; car son père s'arrangea pour qu'il fût nommé vicaire dans une paroisse avoisinant Shrewsbury¹, dont le pasteur en titre était son propre gendre, beau-frère de Thomas; et trouvant encore cette tutelle trop débonnaire, il le prit en même temps avec lui comme professeur adjoint. En 1831, Thomas Butler épousa Miss Fanny Worsley, fille d'un raffineur unitarien de Bristol qui jouissait d'une fortune médiocre et d'une famille nombreuse, en majorité des filles². Trois ans après il reçut un poste qui lui permettait de secouer enfin le joug. Langar-cum-Bramston n'était qu'un petit village du comté de Nottingham, mais en 1855 d'abord, en 1868 ensuite, d'autres honneurs assez bien prébendés³ vinrent s'ajouter à ses revenus ordinaires, et Thomas Butler, devenu définitivement majeur à la mort de son père (4 décembre 1839), et responsable non seulement de sa paroisse, mais de l'éducation de ses quatre enfants⁴, ne songea plus à quitter Langar avant l'heure de la retraite⁵.

Il faut sans doute se défendre contre l'impression désolante que Samuel Butler nous donne de son père dans *Ainsi va toute Chair*. Mais entre les dures critiques du roman et les dépositions des témoins à décharge, nous pensons qu'il y a place pour une appréciation plus équitable.

Thomas Butler était avant tout un gentleman et un clergyman. Le sens du devoir s'imposait à lui avec une rigueur implacable. Chef de paroisse et père de famille, ayant doublement charge d'âmes, il devait être un maître de morale, et ce souci didactique l'abandonnait rarement. Il avait l'amour pointilleux des formes et des gestes par lesquels s'expriment une certaine bonté, une certaine délicatesse, la distinction à la fois morale et sociale, et qui dans le même temps satisfont les plus subtiles

1. Meole Brace, petit village distant d'environ 1 mille de Shrewsbury. Mary Meredith, la future Mrs. Webb, auteur de *Precious Bane*, y vécut dix ans, de 1902 à 1912.

2. Trois garçons et cinq filles. *M.*, I, 17. Les Worsley étaient non-conformistes. L'un d'entre eux, John (1696-1767), maître d'école, était un homme qui, au dire de Jones, « aimait aller jusqu'au fond des choses et ne s'accommodait que du meilleur qu'il pouvait trouver ». Ayant à redire à l'exactitude de la traduction autorisée de la Bible, il entreprit d'en faire une lui-même. *M.*, I, 16.

3. Rural Deanery of Bingham, Nott. Ist Division (1833-1872); Prebendal Stall of Clifton in Lincoln Cath. (1868), *M.*, I, 13-14.

4. Thomas Butler eut 5 enfants, mais un garçon, William, mourut en bas âge.

5. En 1876. Il revint alors à Shrewsbury.

vanités personnelles. Cette solennité couvrait d'ailleurs, dans ce tempérament simpliste et médiocre, une sécheresse toute puritaine. Un soir, entrant dans la nursery pour annoncer aux enfants la mort de leur grand-père l'évêque, il vit Samuel avec un pot de miel à la main ; une dame amie lui avait donné cette friandise pour son anniversaire qui tombait précisément ce jour-là. Thomas Butler lui confisqua le miel « disant, ajoute Butler, que ce ne serait pas bon pour nous ». Il était coutumier de ces gestes de froide justice. Il fouettait ses deux fils pour la moindre peccadille. On croit parfois deviner chez lui comme une âpre satisfaction à châtier, qui venait peut-être d'un instinct taquin au fond duquel l'on retrouverait un grain de cruauté. Tout enfant, racontait sa sœur Mary, il disait à sa gouvernante qui menaçait de le quitter : « Je vous garderai, vous ne partirez pas, je vous garderai pour vous tourmenter¹. » Theobald Pontifex a dans les replis de son cœur un semblable penchant à la taquinerie, et lorsque Ernest en révolte rompt avec lui, son regret le plus vif est d'avoir ainsi perdu « the right of plaguing his first-born² ».

Thomas Butler éleva ses fils selon les principes qui avaient présidé à sa propre éducation. Mais comme il n'avait pas la puissante personnalité de son père, il les appliquait avec plus d'étroitesse et de mesquinerie. Samuel Butler faisait entre ces deux hommes une différence capitale : autant il admirait le caractère de son grand-père, auquel il se flattait de ressembler, autant il détestait son père pour l'avoir trop craint dans sa jeunesse. Sous la rude main qui avait ordonné sa vie jusqu'à trente ans, Thomas Butler avait peu à peu laissé se durcir, se figer, se restreindre les idées morales essentielles qui devaient guider sa conduite. « Sincèrement dévot, dit de lui Mrs. Garnett, il voyait peu de choses mais il les voyait nettement³. » Il n'admettait pas de se laisser déloger d'une position qu'il tenait, et si quelqu'un des siens lui demandait une concession, ce brave homme si familier, d'aspect si débonnaire, devenait sec, dur ; ce cœur, qu'en passant on jugeait ouvert à tous, s'était bien vite fermé. La pénible histoire des démêlés familiaux de Samuel Butler fait ressortir vingt fois chez son père

1. *M.*, I, 21. — Cf. *W. of A. F.*, p. 10.

2. *The Way of All Flesh*, p. 374.

3. « An honest bigot... seeing few things and those clearly » (*Fam. Rel.* 224).

ces deux traits de caractère : une intransigeance vite hérissée et une insuffisance de véritable charité.

Ses portraits nous représentent un homme au front obstiné, à la physionomie fermée et lointaine, avec deux plis sévères tombant de chaque côté du nez et de la bouche. Tête d'ailleurs d'une assez noble allure, régulière, soignée, dans l'encadrement des longs favoris. Samuel, plus tard, avec une expression totalement différente par tout ce qu'elle laisse deviner de narquoise timidité, aura un peu de son front, avec les mêmes sourcils, plus drus seulement, et, dans la barbe, une bouche semblable¹.

Samuel naquit le 4 décembre 1835, mais ne fut baptisé que plus de 10 mois après². Le baptême de ce futur libre penseur n'en fut pas moins entouré d'imposantes garanties : l'enfant eut pour parrain son grand-père, le tout récent évêque de Lichfield, et l'eau lustrale venait tout droit du Jourdain³.

A vrai dire l'existence ne devait pas être des plus gaies dans ce presbytère de campagne anglais entre 1835 et 1850. Le village de Langar, aujourd'hui réduit à quelques maisons, avait connu de meilleurs jours, au temps de ses anciens seigneurs, les Howe⁴. Le vieux château n'existe plus, mais la vaste église est toujours debout avec son puissant clocher carré. Le presbytère était une grande maison dans le style du xviii^e siècle, en briques rouges, à laquelle attenait un grand jardin aux verdoyantes pelouses. Langar, écrivait une jeune fille en visite chez les Butler, « est un endroit fort joli et agréable⁵ » Les paysans y portaient encore ces longues blouses bleues qui

1. Les Souvenirs ou Mémoires des 50 ou 60 dernières années nous offrent de nombreuses silhouettes du père de famille victorien : personnage formidable et rare, que les fils appellent « monsieur », et qui n'apparaît dans la nursery que pour punir ou faire travailler. « A detachable, apparitional, non serviceable parent », selon l'amusante formule d'Austin Harrison (Fred. Harrison, *Thoughts and Memories*, 1926, p. 51).

2. Ce retard, dont Samuel Butler disait ironiquement par la suite qu'il aurait pu coûter cher à son âme, tenait en partie à ce que le Dr Butler, nommé évêque précisément à cette époque, ne fut intronisé à Lichfield qu'en juillet 1836 (*M.*, I 18). « In those days, écrit Lytton Strachey dans son Essai sur Manning (*Eminent Victorians*, 1918, p. 3), and even a generation later, as Keble bears witness, there was great laxity in regard to the early baptism of children. » Henry Manning attendit 18 mois qu'un évêque le baptisât.

3. *The Way of All Flesh*, ch. XVII.

4. Cf. le poème du poète royaliste Shipman : *The Perfect Gentleman : John Howe of Langar*.

5. *Fam. Rel.*, p. 174, la lettre d'Alice Worsley. Les minuscules aquarelles qui l'illustrent sont fort amusantes et ne manquent ni d'habileté ni de fraîcheur. Elles feraient aimer Langar.

étaient une spécialité du pays. Mais Langar est situé loin de toute grande ville, et les distractions étaient rares au village. La vie se passait monotone et grise, assombrie par les longs jours de pluie et de solitude, s'animant parfois de quelque visite¹, rythmée par les diverses fonctions du ministère paroissial. Le Révérend Butler, pasteur résident, à une époque où beaucoup de bénéficiaires de ces cures rurales déléguaient en leur lieu et place de jeunes vicaires maigrement payés, s'acquittait des devoirs de sa charge avec une conscience scrupuleuse. En dehors de la routine journalière, les deux principaux soins du recteur étaient ses sermons et ses bonnes œuvres. Il préparait sa prédication du dimanche par de longues et taciturnes lectures au coin du feu; ou bien, enfermé comme Théobald dans le silence de son cabinet, peut-être relevait-il des citations de la Bible pour en faire des « concordances² ». Ses sermons, en tout cas — ils ont été détruits — ne devaient se faire remarquer ni par leur flamme ni par leur talent littéraire³. Mais la grande passion de Thomas Butler était la botanique⁴. C'était loin d'être alors un goût original. La manie d'herboriser, comme celle de faire des expériences de physique, était très répandue dans les milieux bourgeois, et les jeunes filles même s'y livraient avec autant d'ardeur que les savantes de Molière à l'étude de l'astronomie. Le clergé rural, perdu dans ses cures lointaines, se distrayait en jardinant, en classant la flore locale. C'est à Charles Darwin, son ami, que le recteur de Langar devait cet amour des plantes⁵. Lorsque sa femme était malade, il cueillait pour elle chaque jour, en un geste délicat,

1. *M.*, I, 128. Les Worsley et les Butler se voyaient souvent, « the Worsleys staying with the Butlers at Langar, and the Butlers visiting the Worsleys in London ». *M.*, I, 28.

2. *W. of A. F.*, p. 68 : « After breakfast he retires to his study; he cuts little bits out of the Bible and gums them with exquisite neatness by the side of other little bits; this he calls making a Harmony of the Old and New Testaments. »

3. Mrs. Garnett rapporte qu'en dépouillant les papiers laissés par Thomas Butler à sa mort, son petit-fils, le cousin germain de Samuel, aurait dit : « Well, I don't know that anyone was very much the better for all these sermons; but I am quite sure many are very much the better for his life. » Samuel Butler a pu entendre ce mot, car il assistait aux derniers moments de son père. Il en a en tous cas mis un semblable dans la bouche de Christina, parlant de Theobald (*W. of A. F.*, 68).

4. Il occupa les dix dernières années de sa vie à organiser un grand herbier en 65 volumes pour l'école de Shrewsbury. *Fam. Rel.*, 41.

5. Cf. *Life and Letters of Ch. Darwin*, I, 168 (et *M.*, I, 13).

précis et rituel une fleur des champs ou de son jardin, qu'il accompagnait, selon la mode du temps, de petits vers rimés pour elle¹. Samuel, enfant, à son exemple et probablement sous sa direction, s'amusait à la chasse aux plantes. Il devint plus tard assez bon botaniste. D'Italie, il envoyait à son père des spécimens rares pour son herbier, ou rapportait lui-même, avec un peu de terre et quelques cailloux indigènes, des racines qu'il voulait transplanter². Mais Thomas Butler, herborisateur de talent, était mauvais jardinier : il traitait ses plantes vivantes avec le même entêtement borné que ses enfants. Sans s'inquiéter de leurs besoins particuliers en eau, en terre, et en chaleur, il les mettait toutes d'autorité dans sa serre. Elles mouraient; et Samuel, qui rapporte ce trait, conclut avec une pointe d'ironique rancune : « Tout mon père est là³. »

Il est assez facile d'imaginer quelle pouvait être l'atmosphère religieuse et morale chez le pasteur Butler. Que Thomas Butler fût « Low Church » ou « High Church », importe assez peu. Dans *Ainsi va toute Chair*, Theobald, avec quelque tendresse secrète pour les non-conformistes⁴, établit sa position professionnelle à mi-chemin des opinions extrêmes, supprimant ainsi toute difficulté intérieure et extérieure, velléité de zèle ou démêlés avec son évêque. Thomas Butler semble avoir

1. Mrs. Garnett en donne 6 grandes pages. En voici deux échantillons (*Fam. Rel.*, pp. 35 et 39) :

« Here I send you violets blue
In token that my love is true,
How I wish the scent they make
Could relieve the blister's ache. »

« Hed anemones to-day
Crown the labour of the way.
They did here from Bingham come.
In my hat I brought them home. »

Ce goût des petits vers badins ou sentimentaux, improvisés à l'occasion de menus faits de la vie, et adressés aux parents ou aux amis, était très répandu chez les anciens élèves des Public Schools et des Universités. Le chanoine Ainger, contemporain de Samuel Butler et ami de ses sœurs, s'était taillé dans cet art une petite célébrité. Cf. Edith Sichel, *Life and Letters of A. Ainger*; voir p. 141 les vers que ses amis lui adressaient à leur tour lorsqu'il était malade.

2. Sur ce goût de Samuel Butler pour la botanique, voir surtout *N. B.*, *passim* (p. ex. p. 271 : Samuel Butler guidant un chanoine et un évêque anglican en quête de *woodsias*); *First Year* : tout le chapitre IX; et *Alps*, *passim*. Son frère Tom avait aussi un penchant pour la botanique, cf. *M.*, I, 48.

3. *M.*, I, 279.

4. *W. of A. F.*, 231.

adopté une attitude analogue¹. Les témoins de Mrs. Garnett ont vu le pasteur consciencieux, exigeant des siens la stricte observance de toutes les règles de la convenance morale. Mais sous la bienveillance de leur ton, on devine une vérité qui est à peu de chose près celle de Samuel Butler, vue d'un angle différent. La simplicité de jugement et la vivacité que d'autres lui reconnaissent sont pour son fils sottise et méchanceté. Samuel a souffert dès l'âge le plus tendre de l'étroite et froide bienséance qui réglait, à Langar, tous les rapports, ceux des membres de la famille entre eux, et ceux de chacun dans le cadre des directives imposées par le père. Grondé et fouetté à la maison pour une peccadille², l'enfant, conduit à l'église, y entendait ce même homme aux sévères favoris, revêtu cette fois d'une robe blanche dont les longues manches amplifiaient ses gestes, parler de mort, d'enfer, de devoir, de châtiment. Les prières du soir, faites en commun, le plongeaient dans des attitudes figées. Un tableau peint par Butler en 1864 reproduit cette scène avec une fidélité à peine faussée par l'intention satirique. Autour de la table ronde sont rassemblés maîtres et domestiques. Et chacun des assistants écoute sans bouger, raide sur sa chaise, le regard vague, les mains croisées sur les genoux, dans une pose méditative qui, chez plusieurs sans doute, dissimule un vide absolu de pensée. Les lectures de délassement, en dehors de la Bible, se bornaient à des ouvrages éducatifs d'un ton moral très accusé, à la fois pieux et utilitaire, ces mornes *Recreations*, si peu récréatives, compilées pour la jeunesse par des pasteurs bien intentionnés ou d'ardentes vieilles filles. Quelques romans étaient peut-être permis : *Robinson Crusoe*, le *Sandford and Merton* de Thomas Day, ou certaines des histoires de Fenimore Cooper. Enfin, chaque mois sans doute, la famille devait recevoir un journal d'enfants — *The Children's Friend* était l'un des plus répandus — illustré d'aimables gravures, bourré de poèmes et d'anecdotes édifiants dont la conclusion ou la der-

1. Il sera amusant de voir son fils revenir plus tard, après quelques aventures, à ce même mot d'ordre « Pas de zèle ». Il est curieux de remarquer aussi (*W. of A F.*, chap. L) que, au moment où Ernest, sur le point de prendre les ordres, s'enflamme d'un zèle intempestif, l'attitude de Theobald, qui oppose à ses excès une grande expérience des choses de ce monde, nous apparaît fort raisonnable et sage, cf. pp. 231 et 232. Butler, pour une fois, semble donner raison au personnage sous lequel il dépeint son père.

2. Cf. *W. of All Flesh*, 89. 92.

nière strophe ramenaient invariablement des mots familiers et redoutables : « Jesus, The Lord, The Saviour » ; littérature de presbytère, où s'opposaient inexorablement l'exemple du mauvais gargon, frondeur et privé de la grâce, à celui de l'enfant modèle qui, riche ou pauvre, et même anglais, étranger ou sauvage, « loves his Bible » et suit les voies du Seigneur¹.

Cette conception strictement disciplinaire de la formation religieuse de l'enfant n'était cependant que celle de la plupart des chefs de famille d'alors. Elle a réussi en de nombreux exemples, il faut le reconnaître, à faire des caractères nobles, convaincus et désintéressés. Ses échecs sont dus, sans doute, moins à des principes erronés qu'à une souplesse insuffisante, à un défaut d'intuition psychologique, et, pour tout dire, de véritable sympathie. Il est difficile de maintenir dans un équilibre idéal les notions d'amour et de devoir. Chez les âmes trop simples, ou trop entières, la balance penche toujours de l'un ou de l'autre côté. Chez le pasteur Butler, l'affection avait ses humeurs, ses défaillances, ses éclipses, que le devoir ignorait, et l'un ainsi semblait dévorer l'autre. L'âme de Samuel, déjà naturellement susceptible et farouche, ne put s'émouvoir, s'ouvrir à temps ; elle se déroba dès le début à toute emprise profonde de cet austère didactisme ; elle n'eut pas de réactions vives, de répugnances manifestées, de révoltes ; elle fut frappée d'une passivité à ce point totale, qu'elle devait entretenir aux yeux de ses éducateurs, et aux siens propres, pendant presque vingt ans, l'illusion d'une adhésion entière. Sous l'œil même du père, l'éveil spirituel du premier âge, si facile d'ordinaire à transformer, au moins pour un temps, en véritable ferveur, se glaçait sous ce froid vêtement de piété compassée. Lorsque Samuel voudra, plus tard, faire un relevé exact de sa position religieuse, il verra crouler en poussière, d'un seul coup, tout l'édifice si consciencieusement bâti sur son âme d'enfant par un architecte soucieux de tout, sauf de ses fondations.

Pourtant, un des éléments essentiels de cette éducation a joué un rôle prépondérant dans la formation intellectuelle de Butler ; c'est la Bible. Ces lectures répétées des versets des

1. Il faudrait ajouter les déjà vieux *Evenings at home* de Mrs. Barbauld (morte en 1825), et surtout les *Elegant extracts* compilés par le Dr Knox (1752-1821), et où tous les maîtres d'école puisaient des textes de traductions en latin ou de récitations anglaises.

Evangelies ou de l'Ancien Testament, empruntant plus de solennité encore à la voix grave du pasteur, versaient dans l'âme de l'enfant à la fois des terreurs et des admirations, dont il devait garder l'empreinte ineffaçable. Certains passages le frappaient de crainte, créaient chez lui un malaise qu'entretenait la sourde conscience de l'infériorité de son zèle : ainsi les malédictions¹, les ordres impérieux de ce Dieu redoutable², ou les détails horribles des châtiments³. A d'autres instants, cette grandiose poésie agissait à la manière d'une incantation magique. S'il ne saisissait qu'imparfaitement le sens des mystérieuses paroles, son admiration croissait en raison même de son incompréhension : c'étaient les grandes visions mystiques, les voix d'en haut, les nuages qui s'entr'ouvrent, les langues de feu, les mille miracles dont le souvenir sera assez vif en lui pour lui fournir, en son âge désabusé, le mécanisme ou le décor de ses « visions » poético-humoristiques⁴; les paraboles avec leur touchante imagerie⁵; enfin la continuelle broderie des comparaisons, des métaphores, des images, que la Version Autorisée de 1611 a fixées en une langue tout ensemble concrète et lointaine, savoureuse et archaïque : ces « whited sepulchres », ces prêtres « clothed with righteousness », « the bread of Life », « All Flesh », « The Kingdom of Heaven »... Il suffit de feuilleter, par exemple, les *Note-Books* de Butler pour comprendre à quel point le symbolisme biblique a influé sur son imagination, sur son style, et jusque sur son interprétation morale et philosophique de la vie. Plus tard, ayant rejeté le contenu dogmatique de ces oripeaux, il semblera vouloir leur garder obstinément une sorte de valeur magique, et cherchera à utiliser leur pouvoir d'incantation pour communiquer certaines nuances particulièrement subtiles de sa propre pensée.

En 1843, le Révérend Butler emmena toute sa famille dans

1. Par exemple : « Woe unto thee, Chorazin ! Woe unto thee, Bethsaida ! », etc. (*St Luc*, 10, 13).

2. Par exemple : « For I the Lord thy God am a jealous God, visiting the iniquity of the fathers upon the children unto the third and fourth generation of them that hate me » (*les Dix Commandements*).

3. Par ex. : « Now this man purchased a field with the reward of iniquity; and falling headlong, he burst asunder in the midst, and all his bowels gushed out » (*Actes des Apôtres*, I, 19).

4. Cf. Par ex. : *Saint Marc*, I, II; 6, 41; 4, 39.

5. Cf. *Saint Marc*, 4, 3; *Saint Mathieu*, 20, 1, etc.

un grand voyage à travers l'Italie. On séjourna plusieurs mois à Rome et à Naples. Sam en garda une impression ineffaçable. Cette première visite, à l'âge tendre où déjà les goûts se forment chez les natures sensibles, déclencha dans le secret de son âme le mécanisme d'un mystérieux attrait. Sa mémoire emmagasina de belles images de couleurs, de vieilles pierres, de foules bigarrées; la vision d'un pape dans une basilique, les sonorités caressantes de cette langue qu'on lui faisait apprendre, et les mœurs surprenantes, mais non rébarbatives, de ces étrangers vraiment étranges qui disaient, en des conversations dont il retenait des bribes, des choses dont plus tard il goûterait toute la saveur¹. C'est en Italie qu'à trente-cinq ans, souffrant, désabusé, et déjà aigri, ce futur exploiteur de l'art préraphaélite aura la révélation de sa véritable patrie spirituelle.

Mais le voyage ne dura que trois mois; et, le beau rêve évanoui, l'on se retrouva à Langar comme devant. Si Samuel y fut moins consciemment malheureux qu'il le laissera entendre plus tard, il n'en dut pas moins avoir, comme tout autre enfant, ses crises de malaise, de révolte ou d'exaltation, ses peines refoulées, ses premières hypocrisies. Il manquait de vigueur physique et son développement fut tardif. Comme Ernest Pontifex, « at thirteen or fourteen he was a mere bag of bones, with upper arms about as thick as the wrists of other boys of his age; his little chest was pigeon-breasted; he appeared to have no strength or stamina whatever² ». En fin de compte, « the timidity natural to childhood increased upon him to an extent that I am afraid amounted to cowardice³ ».

Cette insuffisance de vigueur physique, ce défaut de vitalité, faisaient de lui un enfant maussade, sans grâce, timide à l'extrême. Il devait ainsi rebuter, non seulement son père, déjà peu disposé à se pencher sur lui, mais même ses sœurs, même ses jeunes camarades. Un enfant si fermé ne se livre à personne, par crainte d'être bousculé et « bullied », au physique d'abord, mais plus encore au moral. Samuel s'en-

1. Par ex. : l'expression « Povero disgraziato ! » citée dans *Erewhon* ch. X, M., 1, 26.

2. *W. of All Flesh*, 129.

3. *Ibid.*, 130.

tendit peut-être assez bien avec son frère Tom¹, mais l'animosité qu'il montra toujours pour ses sœurs (surtout pour Harriet) est trop forte pour ne pas dater des toutes premières années. Harriet faisait peser sur lui une contrainte que légitimait sa situation d'aînée, et où se donnait libre cours un caractère déjà autoritaire, entier et volontiers agressif². Et le jeune Sam, enfant tranquille et sans robustesse, accumulait dans son cœur naturellement susceptible les déceptions, les craintes et d'obscures rancunes.

Les premiers éléments d'instruction lui furent donnés à Langar. A deux ans son père avait commencé à lui apprendre à lire, s'aidant des verges. A quatre ans à peine passés, il entreprit le latin³, avec les mêmes méthodes de terreur. De gré ou de force et tant bien que mal, par un bourrage systématique, Samuel apprenait sa grammaire par cœur. Puis, lorsqu'il eut dix ans, on l'envoya à l'école d'Allesley. Il ne dut pas y être mauvais élève, mais appliqué, passif, craintif et docile. Il poursuivit l'étude de la grammaire latine et grecque (celle d'Eton), il traduisit quelques auteurs latins (Virgile, Horace, Tite-Live), il termina son arithmétique, et absorba consciencieusement les éléments de la géométrie plane. Sa culture d'écolier de douze ans comprenait aussi un peu de français, et les notions d'italien qu'il avait acquises pendant son voyage de 1843. Il se lia avec quelques camarades, mais il ne semble pas avoir gardé de cette école un souvenir particulièrement agréable. Il y retrouvait trop souvent sans doute le solennel ennui qui lui pesait tant à Langar. Et tel David Copperfield déchiffrant les inscriptions funéraires pour se tenir éveillé, ou Tom Brown regardant un camarade graver son nom sur le dossier du banc⁴, il se distrait à la prière et aux offices en admirant les bulles de salive soufflées par son talentueux vis-à-vis⁵.

1. Celui-ci était un garçon plus robuste. A Langar il était toujours hors de la maison, à chasser et à pêcher. *Fam. Rel.*, 74^{ter}.

2. *Fam. Rel.*, p. 63 : « In her young days, she used to go into a sort of cataleptic fit, stiff and rigid, if she did not get her own way »... « A terrible person to live with ! »

3. « I began latin when only a few months over four years old, and my father thrashed it into me (I mean physically) day after day for years ». *M.*, I, 39.

4. *Tom Brown's School days*, ch. VII, p. 133. — Cf. aussi : « *Autobiography of Mark Rutherford* » (Wm. Hale White), p. 7 : « If the chapel were now in existence, there might be traced on the flaps of the pew in which we sat, many curious designs due to these dreary performances. » Ces réminiscences d'écoliers victoriens rendent toutes le même son.

5. *M.*, I, 32.

Mais Allesley ne pouvait être qu'une étape préparatoire. Le jeune Samuel devait à la mémoire de son grand-père de faire ses études secondaires à l'école que ce dernier avait dirigée. En 1848, il partit pour Shrewsbury.

Shrewsbury¹ est une vieille ville normande à la frontière du Pays de Galles, sur la Severn. Toute moyenâgeuse d'aspect, hérissée de tours, fourmillant d'anciennes églises aux noms curieux, conservant encore, au temps où Butler y était, beaucoup de ses rues étroites que surplombaient les maisons aux poutres apparentes, elle était d'un pittoresque auquel l'enfant fut cependant peu sensible. Il y avait aussi toute une ville basse et des quartiers de « slums » que les élèves de l'école traversaient souvent pour sortir des « limites », recevant au passage de puantes bouffées de misère et d'ivrognerie ; et les plus hardis chenapans s'aventuraient souvent jusqu'à franchir le seuil de quelque taverne². Le collège lui-même était un grand bâtiment vaguement gothique, à deux corps en forme d'L que dominait au sommet de l'angle une tour carrée. Les fenêtres, à meneaux, étaient peu nombreuses, et ne distribuaient à l'intérieur qu'une parcimonieuse clarté³.

A cette époque, les écoles publiques d'Angleterre, en déclin à peu près général vers la fin du XVIII^e siècle, avaient déjà entrepris un vigoureux effort de réorganisation. Celle de Shrewsbury avait eu l'honneur de montrer la voie et la méthode. Mais il y fallut un homme de génie, joignant le sens pédagogique le plus affiné à l'intuition des affaires. Le Dr Butler prit l'école en 1798 ; elle était à ce moment-là en pleine décadence, et n'avait plus qu'une vingtaine d'élèves, dont un seul pensionnaire⁴. Le nouveau directeur reconstitua son person-

1. « Shrewsbury est rose pâle et d'un blanc mat. On dirait qu'elle se garde dans ces tons faibles et doux pour ne pas être trop visible dans le paysage délicat, aux couleurs tendres, de la Severn et de sa vallée. Mais çà et là, on a gratté la pierre, on retrouve un riche et profond rouge ancien. » Valéry Larbaud : *Jaune, Bleu, Blanc*, 1927, p. 105.

2. Heitland (*After Many Years*). — Fisher, *Annals of Shrewsbury School*, 1899 : « Drinking(was) a vice prevalent to a somewhat serious extent in the middle forms ». — *W. of A. F.*, p. 133 : Ernest buvait à se rendre malade. (Cf. sur ces mœurs d'école : Thackeray : « *Pendennis* », I, 18 : « Some had already begun the practice of inebriation. »)

3. En 1882, sous la direction du Rev. H. W. Moss, le collège s'installa dans de nouveaux locaux, à Kingsland, en dehors de la ville. En 110 ans, de 1798 à 1908, l'école ne devait connaître que trois directeurs : Butler, Kennedy et Moss, tous trois « fellows » de St John's College, Cambridge.

4. *Cambr. Hist. of Lit.* — Fisher, *Annals of Shrewsbury School*. — Samuel Butler, *Life and Letters of Dr. S. Butler*.

nel enseignant, lui insuffla son ardeur, l'investit d'une autorité stricte, instaura des règles pédagogiques, une forte discipline intérieure, et lorsqu'il partit pour Lichfield, l'école était devenue l'une des plus fameuses d'Angleterre. Elle avait eu jusqu'à quatre cents élèves, et son directeur avait su y faire « une fortune considérable¹ ».

Il eut du moins en partant la satisfaction de savoir que son œuvre serait continuée. Son successeur était un de ses anciens et meilleurs élèves. Benjamin Hall Kennedy, dont Butler trace un cruel portrait dans *Ainsi va toute Chair*, sous le nom du Dr Skinner, était un humaniste plus brillant encore que son ancien professeur². Fils lui-même d'un maître d'école qui était en même temps poète et, naturellement, homme d'église, il eut la chance d'être patronné par le Dr Parr, ami de son père³. Au sortir de Shrewsbury où il avait fait d'excellentes études, sa voie était toute tracée : tout l'appelait non seulement à Cambridge, mais même à ce collège de St. John, où son père Rann Kennedy et le Dr Butler avaient été étudiants⁴. Il s'y fit remarquer par son avidité de lectures, son ardeur au travail, et la facilité d'un esprit doué d'une rare mémoire et d'une véritable intuition des langues classiques. Devenu « Fellow » de St John, il donna des leçons à Shilleto et à J. E. B. Mayor, dont Butler suivra plus tard les cours. Après un stage de quelques années à Harrow, il fut nommé principal de Shrewsbury au départ du Dr. Butler, et le resta trente ans.

La succession était lourde. Les dernières années du « règne » de Butler avaient marqué un fléchissement de la prospérité du collège⁵. Le maître lui-même, qui avait dû être, malgré certains témoignages contraires⁶, doué d'un extraordinaire

1. Heitland, *ibid.*

2. Lord Lytton, son ami, l'appelait : « A young giant of learning » (note à la « Dedication » de « *Pausanias* »).

3. Et parrain du pasteur Thomas Butler.

4. Et où un autre au moins de ses frères devait entrer aussi. Les rapports étaient très étroits entre Saint John's et Shrewsbury. En cas de vacance, c'était Saint John's qui proposait les candidats au poste de directeur de l'école. Le Dr Butler avait eu l'habileté de resserrer encore les liens traditionnels qui existaient entre les deux institutions, et dont son école tirait le plus grand profit moral.

5. Il y avait alors 228 élèves. Il y en aura la moitié moins au moment où Samuel Butler y sera.

6. « A man of no power » disait de lui l'Archidiacre Burney (mot rapporté par Samuel Butler dans une lettre inédite à W. H. Gray, 12 février 1901).

rayonnement, s'était usé à la tâche. Kennedy essaya de suivre ses traces et de continuer son système. Mais il n'avait pas la puissante vitalité d'un Butler et ne sut pas galvaniser des maîtres sans enthousiasme, parce que mal payés. De plus, sa générosité naturelle le faisait hésiter à renvoyer ses collaborateurs insuffisants. Enfin, tandis que son prédécesseur était un véritable homme d'affaires, de mauvais placements endommagèrent jusqu'à sa fortune personnelle. Bref, l'établissement perdit peu à peu son avance. Rugby, puis Eton et Harrow à leur tour, trouvèrent leurs rénovateurs, et dépassèrent la vieille école de Shrewsbury¹.

Au moment où Butler y entra, sa réputation reposait uniquement sur la classe de 6^e, celle des plus grands élèves, dont Kennedy lui-même était le professeur principal. On n'y apprenait guère que du latin et du grec. Il y avait bien un cours de mathématiques, mais « a boy who really knew any mathematics was regarded by ourselves and the masters as a kind of freak²... » Il existait aussi un cours de français, qui fut longtemps fait par un réfugié italien, pompeusement intitulé « professeur de langues modernes ». Ses classes étaient peu sérieuses, et du reste, les notes de français ne comptaient pas pour le classement général³.

La classe de 6^e dans les « Top schools » était une longue pièce en forme de couloir, basse de plafond, mais bien éclairée par des fenêtres de chaque côté. Le long d'un mur, une seule rangée de pupitres et de bancs, avec, en travers, quelques bancs supplémentaires. La chaire, au fond, était surélevée⁴. Les punitions étaient nombreuses et sévères. Il y avait dans la salle des cours de la 5^e, « une sorte de cage obscure⁵ » où, paraît-il, certains élèves punis étaient parfois enfermés. Il faut rendre à Kennedy cette justice, qu'il répugnait à user des châ-

1. Le chemin de fer fut long à venir jusqu'à Shrewsbury; la ligne ne fut créée qu'en 1848, l'année même où Samuel Butler entra à l'école. D'autre part, entre 1841 et 1844, trois grandes « Proprietary Schools » sont fondées, celles de Cheltenham, Marlborough et Rossall, qui font concurrence aux vieilles « Public schools ».

2. Henry W. Nevinson, *Changes and Chances*, 1923, ch. IV.

3. Voir, dans les intéressants souvenirs de M. W. E. Heitland, ancien élève de Shrewsbury et ancien étudiant de St. John's College, à Cambridge, quelque dix ans après Butler, l'emploi du temps d'une journée de la classe de 6^e, avec Kennedy. *After Many Years*, pp. 82-83.

4. Cf. Fisher, *Annals of Shrewsbury*.

5. Heitland, *ibid.*, p. 76.

timents corporels. Mais les lourds pensums ou les retenues avec tâches imposées n'arrivaient pas toujours à corriger la paresse, et contribuaient plutôt à encourager chez les élèves un certain esprit de ruse et d'évasion.

En somme Shrewsbury marque pour Butler un progrès à peine sensible sur Langar. Il s'y sentait plus libre et moins bousculé¹. Mais s'il n'y étouffait pas sous la même pression morale et la même impitoyable sévérité, il avait malheureusement trop souffert, et souffert seul, pour que des tendances, un pli, ne fussent déjà pris; ses réactions à l'autorité de maîtres indifférents ou maladroits et à la camaraderie désinvolte et exigeante de ses pairs furent déplorablement dépourvues de spontanéité.

Ses sentiments pour Kennedy étaient assez imprécis. C'était un mélange d'admiration effrayée et de résistance sournoise. Si Ernest Pontifex est un portrait fidèle, Samuel Butler dut faire partie d'un petit groupe de jeunes esprits réfractaires à l'influence du maître. Il devait être déjà en état de défense instinctive contre tout ce qui se réclamait d'une autorité sans appel. Il s'en vengeait par des railleries ou des caricatures. Cependant Kennedy jouissait auprès de la majorité des élèves, surtout des grands, d'un réel prestige². Samuel, tout mauvais écolier qu'il fût³, participait sans doute, dans une certaine mesure, à l'admiration générale, que devaient bon gré mal gré fortifier les jugements laudatifs qu'il entendait son père et sa mère porter sur le directeur⁴.

Notons donc en passant que cette rancune un peu déplaisante que Samuel Butler garda pour son professeur ne date vraisemblablement pas du temps où Samuel était élève. Que lui reprocha-t-il plus tard? De ne pas lui avoir suffisamment fait apprendre la grammaire, et comme il ne l'aurait apprise que par force, de ne l'avoir pas battu pour cela⁵; — d'avoir

1. Du moins ce fut l'impression d'Ernest à l'école de Roughborough. — Cf. *W. of A. F.*, début du Ch. XXXI.

2. De même à Roughborough, « the spirit of the place (was) decidedly Skinnerian ». *W. of A. F.*, p. 112.

3. « I never showed any aptitude for study or literature at school, and was considered with some reason idle and unpromising ». Note autobiographique de Samuel Butler, écrite vers 1883; publiée dans *Butleriana*, p. 5.

4. « At that time I used still to echo my poor mother who called that old fool Professor Kennedy a genius ». Note de S. Butler, 1887, revue en 1898, *M.*, I, 154.

5. *M.*, I, 39.

hypocritement joué au surhomme¹; — enfin d'avoir été un corrupteur de la jeunesse, en ne lui enseignant pas les faits et les choses comme lui, Butler, les comprit par la suite². Mais ce ne sont pas là des griefs d'écolier; c'est l'irritation mal contenue, un peu nerveuse et amère, de l'homme qui remonte en esprit à la source de ses erreurs et de ses déceptions, à la cause de ses malaises, et veut en découvrir les responsables. Nous ne pouvons nous empêcher de penser, avec d'autres³, qu'il fut injuste pour son ancien maître⁴.

Ce jeune cœur crispé ne se détendait guère plus avec les enfants de son âge. En dehors d'un ou deux camarades avec lesquels il conserva quelques relations d'amitié⁵, il se montrait peu liant. Timide et chétif, il était peu enclin à l'exubérance et à ces violences chères aux écoliers⁶. Et peut-être se vengeait-il de l'indulgent mépris de ses camarades par des pointes surnoises, car ceux-ci lui donnaient le surnom de « médissant » (backbiter)⁷.

Ses goûts, cependant, d'accord en cela avec sa timidité, le portaient à s'adonner sérieusement au dessin et à la musique. Le professeur de dessin de Shrewsbury, Philip Browne, était un artiste consciencieux avec qui Samuel s'entendait fort bien. C'est peut-être à lui qu'il devra, en fin de compte, sa vocation pour le dessin et la peinture. Mais la musique le passionnait encore davantage. Il avait appris le piano avec sa gouvernante à Langar. Bientôt ce fut, pour lui, un moyen de s'abstraire, un refuge, son île déserte, où il s'entretenait longuement, librement, avec le compagnon choisi par son humeur. Mais le plus étrange, c'est ce goût précocement exclusif qui lui vint pour la musique de Haendel. « I believe I am not exagge-

1. Voir l'amusante anecdote du souper : *W. of A. F.*, 114.

2. *W. of A. F.*, 115, 116.

3. Heitland, *ibid.*, p. ex.

4. Il semble bien avouer son parti pris de vengeance dans une page du *W. of A. F.* (121) où il dit en substance : O maîtres d'école, gardez-vous de rudoyer tel ou tel élève timide, car ce sera celui-là peut-être, qui, un jour, se dressera pour vous clouer au pilori. — Il rendra cependant justice à Kennedy sur un point : « I have followed... the late Professor Kennedy and the Rev. Richard Shilleto, men who taught me what little Greek I know », dira-t-il en 1897 (*The Authorship of the Odyssey*, p. XI).

5. Par ex. : Samuel Hawksley Burbury, qu'il avait connu à Allesly, et qui fut son camarade à Shrewsbury et à Cambridge. *M.*, I, 31.

6. *W. of A. F.* 130 « Pontifex was a muff, a molly-coddle, not to be tortured, but still not to be rated highly ».

7. *M.*, I, 266 (dans *Page's book*).

rating, écrivait-il en 1883¹, when I say that I have never been a day since I was 13, without having Handel in my mind many times over. » Il importe assez peu de savoir où et quand précisément Haendel lui fut révélé; ce fut en tout cas de très bonne heure, vers 1849 ou 1850, et probablement chez sa vieille tante Bather, à Meole Brace. Des lettres de ses sœurs et de ses cousins nous le montrent passant des après-midi entiers au piano de Langar, et c'est toujours du Haendel qu'il joue². On saisit ici le début de cette passion bizarrement intransigeante, qui forme, de son adolescence à sa mort, une des plus rigides et des plus solides armatures de sa vie intellectuelle. Bientôt, pour Samuel Butler, musique ne signifiera plus que Haendel, ou plutôt Haendel, ce sera toute la musique, — et peut-être nous faudra-t-il plus tard chercher des correspondances secrètes entre le style et la composition de ce musicien et ceux de toute une partie de l'œuvre de Butler.

1. *M.*, I, 37 (note S. B.).

2. Voir *Fam. Rel.* : lettre à Harriett Butler (pp. 52, 55). Lettre de Alice Worsley (pp. 174 *ter*).

CHAPITRE II

BUTLER A CAMBRIDGE

Les idées et les mœurs en 1854 : calme général ; — Orthodoxie ; — Autoritarisme raisonneur ; — Littérature et science ; — Signes précurseurs de changements ; — Efforts vers un élargissement des disciplines traditionnelles ; — A Cambridge : absence de hardiesse intellectuelle.

Butler à Cambridge. Premier usage de la liberté ; — Sérieux et méthode ; — Isolement et insociabilité ; — Les études.

Premiers pas dans la littérature ; *The Eagle* ; — *On English Composition* ; — *Our Tour* ; — Compositions satiriques.

Au sortir de l'école, Samuel fut inscrit à St. John's college, et partit pour Cambridge ; il avait un peu moins de dix-neuf ans. Ce changement d'atmosphère et de vie l'enchantait plus qu'il ne le laissa paraître¹. Il contribua à faire de lui, au moral comme au physique, un homme. Si au bout de ces quatre années, il n'a pas encore assez évolué, assez « grandi » pour connaître ses goûts intimes et voir clairement sa voie devant lui, il possède cependant un sens assez averti de ses répugnances profondes pour éviter au dernier moment l'écueil suprême, et un caractère suffisamment mûri pour résister aux vents qui l'entraînent vers lui. C'est donc un moment important de la vie de Butler qui commence ici : une sorte de tunnel où nous voyons entrer l'adolescent timide et taciturne, et d'où nous verrons émerger un homme assez sûr de lui pour tenir tête à l'orage familial, prêt à s'expatrier en des

1. Cf. *Erewhon* : la réflexion de Higgs visitant les « colleges of Unreason » (Cambridge) : « he must be indeed an ill-grained and ungrateful person who can have been a member of one of these colleges without retaining an affectionate feeling towards it for the rest of his life », p. 217. Sur la volupté de l'indépendance, cf. *W. of A. F.*, 198, 199, 200.

terres lointaines plutôt que d'adopter une carrière pour laquelle il sent qu'il n'est pas fait. Peu de signes vont nous révéler le progrès caché de cette âme. Mais ils seront parfois significatifs.

Au moment où l'adolescent quitte le milieu un peu étouffant de Langar pour faire son apprentissage du monde, peut-être convient-il de couper le fil biographique de cette étude pour brosser rapidement le fond sur lequel va s'inscrire son évolution intellectuelle et morale. Il est impossible de décider *a priori* si l'ambiance générale, et, dirons-nous, la température spirituelle de l'époque n'influenceront pas sur elle, par action ou par réaction. A vrai dire les circonstances semblent alors peu propres à exercer sur cette âme méfiante une pression quelconque. La situation se caractérise, à première vue, par un calme apparent à peu près complet¹. La prospérité générale que l'exposition mémorable de Hyde Park² vient en quelque sorte de symboliser, et l'absence d'agitation politique sérieuse, créent un air raréfié où les esprits les plus vifs s'assoupissent sous l'œil vigilant des corps constitués et des puissances officielles. Toutes les églises semblent prospérer, et le sentiment religieux est loin de chômer. Ce dont l'église anglicane se plaindrait, au contraire, c'est d'un excès de ferveur et d'enthousiasme dans certains milieux. Cependant, l'opposition catholique, qui avait repris ses progrès après le mouvement d'Oxford, s'est immobilisée sur ses positions³; les dernières conversions retentissantes sont celles de Manning et de Hope Scott, amis particuliers de Gladstone⁴. Le mouvement ritualiste s'est apaisé. Les « dissenters » et les « non-conformistes » continuent bien à recruter des fidèles pour leurs chapelles, mais qui le sait ? Cela se passe au fin fond des campagnes, ou dans les faubourgs des grandes villes.

L'Eglise d'Angleterre ne craint rien. Etablie et trônant, officiellement installée en contrôle souverain dans les grandes

1. Samuel Butler a lui-même, dans *W. of A. F.*, dressé en une demi page un court tableau de l'état des esprits en 1858, mais surtout au point de vue religieux. *W. of A. F.*, p. 208.

2. 1851.

3. En 1850 Pie IX divise la Grande-Bretagne en 12 évêchés et place Wiseman à Westminster.

4. 1851.

universités et les « Public Schools », elle prêche le dogme du péché originel et sa rémission par le baptême; elle enseigne que la nature humaine hérite d'un germe de corruption et que seuls les sacrements peuvent la sanctifier, que seules la contrainte, l'abnégation, l'obéissance l'empêcheront de s'égarer. Si d'aventure elle croit deviner qu'un individu, un ouvrage, menacent la paix des esprits, elle agit par une pression sans éclat, fait le silence autour du livre¹, ou oblige le professeur trop philosophe à démissionner de son poste².

Dans le domaine de la conduite morale, l'enseignement religieux orthodoxe s'accommode assez bien des idées que propagent les philosophes indépendants. L'intellectualisme utilitaire de Bentham, de Mill et des « radical philosophers » garde si bien ses positions qu'il donne à tous les théoriciens de la conduite, qu'ils soient religieux ou laïques, un fonds d'idées assez éprouvées pour laisser l'impression d'une base immuable. Le goût de la raison et des raisonnements a rarement été plus profond, plus répandu qu'à cette époque. C'est un axiome que toute démarche doit se fonder en raison. Le père de famille, avant de donner les verges à son fils, s'arrête un moment à lui démontrer ses motifs. On retrouve chez tous un même besoin de justification personnelle appuyée sur des arguments évidents ou des autorités reconnues, la même horreur du capricieux, de l'insouciant, de l'irréfléchi³. Le jeune Samuel se heurtera à deux types principaux d'individus : d'une part des esprits sincères, mais entiers, d'autre part des esprits faussés chez qui l'aberration de jugement ou de conduite a son origine profonde dans une inconsciente duplicité, un subtil mensonge vis-à-vis de soi-même. Butler ne saura pas toujours reconnaître la grandeur des premiers, qui le blesseront à l'égal des autres. Mais ses yeux d'adolescent, d'étudiant, puis de colon, ce regard aigu craintivement abrité sous les forts sourcils noirs, auront percé à jour assez de gestes contradictoires, de mensonges intimes, de manies et de petits

1. Par ex. : pour le livre de W. R. Greg, *The Creed of Christendom* (1851).

2. Par ex. : J. A. Froude, qui, après *The Nemesis of Faith* où il démontrait l'origine mythique de toutes les religions, est obligé de quitter Exeter College (1849) — ou les démêlés de Gorham avec les autorités ecclésiastiques, à propos notamment de ses idées sur le baptême.

3. Christina Pontifex, dans *W. of A. F.*, n'est pas une exception; ses divagations même ont leur logique interne.

égoïsmes pour lui faire en son âge adulte une expérience riche de souvenirs.

Cette recherche de l'autorité en toute chose conduit, dans le domaine de l'art et de la littérature, à une timidité qui a souvent fait crier au philistinisme. Le goût public est loin d'être émoussé cependant ; mais il est en quelque sorte stabilisé, et toute nouveauté le choque d'abord. Rares sont les bons écrivains du milieu du siècle qui n'en font point l'amère expérience¹. La science fait encore assez peu parler d'elle ; le public n'en veut connaître que les applications. Ces âmes orthodoxes auxquelles la religion établie et la morale officielle font un sûr rempart de défense, ne songent guère à jeter les yeux de ce côté-là de l'horizon. Les savants travaillent dans leurs laboratoires, ou explorent de lointaines îles de corail². Mais l'industriel n'attend de leurs expériences qu'un nouveau procédé de teinture ou le perfectionnement de ses machines ; le marchand, qu'un produit de plus à exporter ; le clergyman botaniste, la définition d'une nouvelle sorte de fougère. Toute la bourgeoisie et toutes les églises reposent confiantes sur le double oreiller des deux grandes lois qui ont présidé à la création : la théorie des catastrophes en géologie, et celle de l'immuabilité des espèces en biologie³. L'énorme majorité de l'Angleterre victorienne ne soupçonne pas qu'il puisse y avoir là matière à controverse et à bouleversement.

Cependant ce caractère en quelque sorte statique de la période n'est, à le bien examiner, que le résultat d'un équilibre. Les « années d'apprentissage » de Samuel vont se faire dans

1. L'exemple le plus frappant entre beaucoup d'autres est celui de *Maud*, de Tennyson (pourtant déjà classé comme grand poète), qui fut si mal accueilli en 1855, qu'un ami du poète dut publier quelques mois après un *Maud vindicated*.

Le grand homme du jour est Lord Lytton. Le succès d'*Erewhon*, publié anonymement en 1872, sera dû en partie à ce que le public lui en attribuera pendant quelque temps la paternité (cf. plus bas).

2. Parmi les savants qui se firent un nom dans l'histoire du mouvement évolutionniste, beaucoup furent au début de leur carrière attachés à des expéditions navales d'exploration. Cf. Darwin sur le *Beagle*, Hooker sur l'*Erebus*, Huxley sur le *Rattlesnake* ; Wallace cependant n'eut aucune mission officielle, mais il arma à ses frais des navires sur lesquels il fit de longs voyages, en Insulinde notamment.

3. En 1833, Lyell avait causé une grosse alerte, en révélant l'antiquité d'un globe qu'il montrait évoluant sans cataclysmes d'une période géologique à une autre ; mais l'autorité et la force de l'enseignement traditionnel étaient telles que le silence s'était fait autour des plus hardies de ses idées, et les horizons entr'ouverts s'étaient refermés.

une atmosphère d'apparente immobilité, mais où courent çà et là de subtils, d'inquiétants frissons, les uns venus de loin déjà, d'autres qui naissent à peine. Si leur effet immédiat est restreint, ce n'est pas qu'ils soient sans force, c'est que l'attention sommeille et que l'esprit critique a perdu tout soupçon. Dans le domaine religieux et philosophique, le vent souffle de l'est; les travaux de l'exégèse allemande ont déjà passé la mer et répandent une confuse appréhension dans le camp des traditionnalistes¹. G. Eliot s'emploie à les vulgariser : sa traduction de la *Vie de Jésus* de Strauss est déjà ancienne, mais l'*Essence du Christianisme* de Feuerbach paraît, traduit de sa main, l'année même où Samuel Butler entre à Cambridge. L'année précédente, G. H. Lewes avait présenté au public d'Angleterre le positivisme français dans son ouvrage *Comte's Philosophy of the Positivist Science*. H. Spencer va publier ses *Principes de Psychologie* (1855). C'est encore en 1854 que Holyoake, le rationaliste radical qui s'était vanté², à tort du reste, d'avoir été le dernier Anglais poursuivi devant les tribunaux pour athéisme blasphématoire, développe son « sécularisme », sorte de religion naturelle dont il se fait le prophète³. Son nom vaut la peine d'être noté ici; car nous le verrons, dix ans après, ouvrir à Butler les colonnes d'un de ses journaux. Les feuilles périodiques et les revues se cantonnent en général dans un conformisme bien pensant ou une prudente neutralité de langage; mais dans certaines salles de rédaction se forment des cercles d'esprits libres, épris d'aventure et d'originalité⁴. Et une poignée de savants encore obscurs, à l'insu du public et à l'insu les uns des autres, préparent en silence ces grandes hypothèses et ces systèmes hardis qui brusquement

1. Voir quelques passages de l'*Autobiography of Mark Rutherford* : « Indeed, the word « German », was a term of reproach signifying something very awful, although nobody knew exactly what it was » (*Autob. of M. R.* ch. II, p. 14 (edit. Unwin's Cab. Lib.) et encore (même chap. p. 17) : « It was a time in which the world outside was seething with the ferment which had been cast into it by Germany and by those in England whom Germany had influenced, but not a fragment of it had dropped within our walls. »

Voir aussi *W. of A. F.*, p. 209 : « The wave of scepticism that had already broken over Germany was setting towards our own shore... »

2. Dans sa brochure, *The History of the last Trial by Jury for Atheism in England*, 1851 (l'affaire elle-même remonte à 1842).

3. *Secularism, the practical Philosophy of the People* (1854).

4. Par ex. : chez John Chapman, red. en chef et éditeur de *The Westminster Review*, 142, Strand, à laquelle collaboraient Froude, W. R. Greg, G. H. Lewes, Francis Newman, James Martineau, H. Spencer etc.

révélés aux alentours de 1859-60, feront de cette date le véritable tournant du siècle.

A vrai dire ces ferments épars ne parviennent point à troubler sensiblement la quiétude ambiante. Chez les individus qu'ils émeuvent obscurément, ou qui ont gardé, des précédentes alertes, l'impression angoissante d'un équilibre précaire, l'esprit de compromis s'est mis à l'œuvre. Déjà les *Vestiges of Creation*¹ avaient été suivis en 1847 par les *Foot-prints of Creation* de Hugh Miller, réponse conciliante où l'auteur cherchait un terrain d'entente entre l'église et la science. La théologie libérale de Matthew Arnold représentera elle aussi un effort d'apaisement par une compréhension plus vaste et une fusion harmonieuse des courants éternels de pensée. Son *Empedocles* paraît en 1852, un recueil de poèmes en 1853. A la même date appartiennent les *Essais Théologiques* de F. D. Maurice qui tentent de concilier le socialisme naissant et le vieux christianisme. En même temps, tout un groupe de jeunes philosophes s'occupe à élargir sans fracas les cadres de l'orthodoxie religieuse. Ils se donnent ou se font donner le nom de « Broad Church Party² », qui est par lui-même suffisamment explicite. Il s'agit de concilier les exigences de l'intellectualisme et du rationalisme scientifique avec les besoins irréductibles de l'âme. Cette église élargie acceptera dans son sein toutes les bonnes volontés humaines et tolérera toutes les interprétations de l'inconnaissable, n'excluant qu'une chose : l'intolérance, n'en exigeant qu'une : l'indépendance de pensée³.

La question sociale ne doit pas être évoquée ici. Butler lui restera jusqu'à sa mort à peu près complètement étranger. Son instinct solidement individualiste détournera sans effort son attention critique des épineux problèmes de justice sociale, de législation et d'organisation économiques que con-

1. Plus exactement *Vestiges of the Natural History of Creation*, par Robert Chambers, 1844 (publié anonymement).

2. Dès 1850, Arthur Penrhyn Stanley, Doyen de Westminster (1815-1881) écrivait dans la *Edinburgh Review* que : « the Church of England, by the very condition of its being, was not High or Low, but Broad, and had always included, and been meant to include, opposite and contradictory opinions... »

3. L'essai de Mill sur la liberté ne paraîtra qu'un peu plus tard (en 1859), mais il est écrit dès 1854, et c'est précisément pendant ces quelques années que s'opère chez le philosophe cette transformation intérieure qui le conduira à corriger un radicalisme trop simpliste et trop sec, à rapprocher l'utilitarisme des conclusions de la morale traditionnelle.

tinue cependant de poser, sous l'effet même de la prospérité nationale, l'industrialisation du travail. A cette époque, du reste, l'écho des protestations de pitié et d'horreur qu'avait soulevées la misère du peuple aux alentours de 1840 a fini de s'éteindre. La misère sans doute n'est pas vaincue; elle se cache, elle est honteuse. Les classes dirigeantes, en s'appropriant la méthode interventionniste, en s'occupant des travailleurs et des pauvres, de leurs droits, de leur relèvement moral, de leur instruction, leur ont fait accepter pour un temps l'idée de leur propre bassesse. De la grande vague de zèle charitable d'où étaient nés quinze ans auparavant le mouvement de la Jeune Angleterre et la campagne de prédication philanthropique, subsiste chez l'élite la notion d'une compensation nécessaire, un besoin d'action sociale; aristocrates, artistes, écrivains se penchent vers les masses ouvrières, tentent de les éclairer, en leur inculquant une culture esthétique et intellectuelle. Parallèlement aux œuvres charitables proprement dites, qui foisonnent, se créent des centres d'éducation populaire soutenus par la seule bonne volonté des particuliers. C'est en 1854 que se fonde le « Working men's college » où Ruskin, dès cette date, fait des cours, et où l'on verra un jour Butler faire des conférences¹.

En somme une vaste et généreuse idée baigne la pensée anglaise en ce milieu du siècle; un mot la résume : « Progrès² ». Mais ses contours sont encore vagues et ses aspects contradictoires. Vers 1855 ce terme aux yeux de la foule désigne, avant toute chose, l'accroissement des commodités de la vie ou du bien-être collectif. Les hommes politiques y voient un meilleur aménagement de la hiérarchie sociale; les savants l'appliquent à leurs inventions et aux procédés industriels qui en résultent. Qui oserait en vérité imaginer qu'à moins d'un lustre de là, les assises mêmes de l'histoire, de la morale et du dogme chrétien se trouveraient menacées, et qu'une poignée de naturalistes allait fournir aux philosophes les éléments d'une reconstruction complète de l'univers?

1. Sur la question de l'Etat social de l'Angleterre entre 1835 et 1850, les divers mouvements qui tendent à l'améliorer et l'équilibre des forces spirituelles en présence, voir l'ouvrage de M. L. Cazamian, *Le roman social en Angleterre*, 1903.

2. « The watchword of the present day is Progress » écrit J. H. Shorthouse en 1854 (*Life and Letters*, I, 51). H. Spencer publie en 1857 un livre intitulé : *Progress, its Law and Causes*.

Dans cette Angleterre de 1854, si exactement équilibrée, si peu aventureuse, on pourrait croire que les universités du moins constituaient un refuge pour l'esprit de critique et de curiosité. Il n'en est rien. Des deux vieilles universités, Cambridge a souvent passé pour la plus libérale¹. Cette généralisation est assez sujette à caution. Vers le milieu du XIX^e siècle, il serait plus exact d'affirmer le contraire. L'influence d'A. Comte s'était fait sentir à Oxford d'une manière suffisamment nette pour éveiller de lourdes inquiétudes dans les sphères de la philosophie traditionaliste. Bon nombre de « positivistes anglais », pour leur donner le nom qu'ils avaient pris eux-mêmes, étaient des « oxonians² », et certains des professeurs développaient même *ex cathedra* des idées doucement subversives comme celles de l'évolution historique³. Benjamin Jowett, que semble hanter inconsciemment l'idée même d'évolution, publie en 1855 son édition des Epîtres de saint Paul avec des notes critiques; il s'élève contre la doctrine du péché originel et contre celle du rachat. Mais son latitudinarisme mal assuré l'expose à la rancune tenace des autorités. En somme il couve encore à Oxford un reste de l'effervescence qui y régnait vingt ou vingt-cinq ans plus tôt, au moment du mouvement des tracts; on s'y passionne encore pour les discussions théologiques, et déjà pour les philosophies étrangères (française et allemande). Peut-être ces réactions dans le sens libéral avaient-elles précisément pour cause profonde à la fois une étude plus poussée des textes sacrés, et une connaissance plus approfondie des questions théologiques. Quoi qu'il en soit, Cambridge ne se fait remarquer de son côté ni par le zèle des maîtres ni par la curiosité des étudiants. La routine la plus démodée, une discipline étroite et périmée président à tous les moments de la vie scolaire. L'assistance aux services religieux est obligatoire pour tous; il y en a quatorze par semaine, et l'étudiant doit assister à un minimum de

1. Par exemple en 1854, les non-conformistes étaient absolument exclus d'Oxford, tandis qu'à Cambridge, ils étaient admis aux études (mais non aux concours, examens et diplômes). Benn remarque (*History of English Rationalism*, II, 115, 116) : « Downrightness and plain-speaking are perhaps a little more encouraged at Cambridge than at Oxford. »

2. Fred. Harrison, Bridges, Cotter Morison, Congreve.

3. Halford Vaughan, professeur d'histoire moderne; conférence inaugurale de son cours, 1848.

six services, ceux du dimanche comptant double. Inutile de dire que ces gestes religieux, ainsi moutonnièrement accomplis, s'accompagnent rarement d'une véritable piété.

Dans l'enseignement, la stérile routine que Tennyson vingt-cinq ans plus tôt reprochait déjà à Cambridge¹ y sévissait encore. Les étudiants y étaient jugés uniquement sur leurs exploits universitaires². Tout un système de classements périodiques, de concours, de diplômes, de prix et de médailles avait pour but et pour résultat de mettre en vedette les élèves les plus brillants. Les examens eux-mêmes étaient conçus de façon à faire ressortir moins le degré de culture véritable ou de maturité intellectuelle du candidat, que sa mémoire ou son éloquence³. Des chaires magistrales tombait un enseignement dogmatique, livresque et traditionnaliste, sans originalité, sans profondeur, plus attaché à la lettre qu'à l'esprit et à de soi-disant « humanités » qu'à un véritable humanisme. Professeurs et étudiants n'avaient guère entre eux d'autres rapports que ceux de la salle de cours ou d'examen. Et le mot de Tennyson au Dr Butler : « There was a want of love in Cambridge then », était toujours malheureusement vrai.

Butler fut à St. John's college un étudiant sérieux, sinon brillant. Après avoir travaillé pendant deux ans les mathématiques, il se tourna brusquement vers les lettres, et en 1858 se présenta au « classical tripos » où il fut reçu douzième en première classe⁴. Carrière honorable, sans plus. Mais l'intérêt de cette période est ailleurs que dans les études ou dans les diplômes.

1.

«.....because your manner sorts
Not with this age wherefrom ye stand apart,
Because the lips of little children preach
Against you, you that do profess to teach,
And teach us nothing, feeding not the heart. »

(Alfred Tennyson, *Lines on Cambridge*, 1830 (Tennyson, *Mem.*, p. 58.)

2. Dans *W. of A. F.*, le Dr Skinner passe auprès de Theobald pour un « génie », pour cette raison avant toute autre qu'il possède un grand nombre de diplômes — ce qui était vrai de Kennedy. *W. of A. F.*, p. 111.

3. G. W. E. Russell, dans ses souvenirs, cite, comme exemple d'examen stupide, l'interrogation qui consiste à placer devant le candidat une série de textes détachés, lui demandant de donner pour chacun le nom de l'auteur, les circonstances de la composition et un aperçu du contexte (*Collections and Recollections*, p. 282). Ce genre de questions est d'ailleurs resté en honneur auprès de certains examinateurs jusqu'à une période assez récente.

4. Sur 16 reçus. Des 4 examinateurs, l'un était de St John's : Joseph Bickers-teth Mayor; une des versions grecques était tirée de l'Odyssée, XIV, 48-69.

Quelques photographies datant de cette époque nous apportent un témoignage précis sur son aspect physique. Samuel Butler était un garçon de taille moyenne, d'allure gauche et timide, presque renfrogné, et pour tout dire l'air assez mal dégrossi. Ses cheveux noirs étaient épais, plantés assez bas sur le front. De gros sourcils légèrement relevés vers les tempes obscurcissaient ses yeux, les faisaient paraître petits et enfoncés. La bouche était têtue, la lèvre inférieure forte. Toute cette physionomie est encore peu facile à lire ; l'impression qu'elle donne est celle d'un visage ennuyé, d'un être à la fois inquiet et moqueur, et toujours sur la défensive. Il avait, dit un de ses contemporains, une expression « légèrement sardonique ou attristée¹ ». L'ensemble au premier abord ne devait pas être très séduisant.

Ce séjour à Cambridge fut pour Butler une période de détente aux bienfaisants effets. Jamais auparavant il n'avait ressenti cette délicieuse impression de liberté : impression inévitable sans doute et inhérente à la condition même d'étudiant. L'écolier d'hier soumis à des règles strictes et à une discipline de tous les instants se trouve brusquement maître de son petit logis, de son temps, de son travail, de ses goûts, de ses plaisirs ; il fait l'apprentissage de sa fonction de personne libre. « La sensation, dit un autre « Cantab », ami de Butler, est unique, magnifique, indescriptible² ». Samuel n'en fut pas grisé, mais il en profita largement, raisonnablement. La volupté de l'indépendance s'éveilla en lui, imprégna lentement, subtilement son être. En 1857, accompagné seulement d'un camarade, il s'échappa pour une excursion de trois semaines en France, en Italie, et en Suisse. Les lettres qu'il envoyait aux siens — il allait à Langar le moins souvent possible — n'avaient rien d'embarrassé, ni rien de confidentiel ; on y trouve le récit des incidents ordinaires d'une vie d'étudiant, sur un ton enjoué et familier qui, sans jamais se départir vis-à-vis de ses parents d'une correction déferente, laisse poindre en d'autres sujets un sens grandissant du ridicule.

Détail à noter, en effet : Butler commence à railler. Sans

1. Dr T. G. Bonney. Le même témoin nous le présente comme étant « rather above the middle height ». Mais toutes les descriptions postérieures de Butler s'accordent à dire qu'il ne dépassait pas la moyenne.

2. Harry Quilter (de Trinity College, Cambridge) : *What's What*, p. 231.

doute il avait à Shrewsbury, comme tout écolier, caricaturé ses professeurs; et si nous le voyons à Cambridge se moquer de ses maîtres, songeons que c'est là en partie l'effet d'un entraînement naturel à tout étudiant. Mais à le creuser, le fait paraît moins anodin, plus significatif. Ce penchant croissant à l'irrespect est le premier signe d'une fissure dans la solide éducation morale qui lui a été si consciencieusement inculquée. Butler reste encore formellement soumis à ses prescriptions, mais on le voit adopter peu à peu vis-à-vis de celles-ci une attitude d'expectative et d'ironique détachement. Les pratiques religieuses ne lui sont pas plus sacrées que le respect de ses supérieurs; ce fils de clergyman ne brûle pas d'un zèle très ardent. Dans une petite scène burlesque en vers intitulée *The Two Deans*¹ et composée à Cambridge, il l'a lui-même laissé entendre : deux dignes universitaires traversant la cour de St-John's et se dirigeant vers la chapelle pour le service du matin, constatent au cours de leur conversation que Butler n'assiste jamais à l'office du dimanche matin, et, trompés par la bonne opinion que le jeune étudiant a su leur donner de lui-même, émettent gravement l'hypothèse qu'il doit consacrer ce temps d'absence à faire quelque catéchisme ou à prêcher dans une paroisse voisine. Et leur horreur est grande de voir alors l'objet de leurs louanges passer en courant, les bras chargés de tous les ingrédients nécessaires à la fabrication d'un bon punch. Cette farce de Butler, par la pointe de cynisme juvénile qu'elle contient, révèle l'attitude secrète de ce timide chez qui fermente déjà un besoin de revanche, et qui, répugnant à manquer aux signes de la soumission dans ses rapports avec ses maîtres, se réjouit cependant malicieusement de les avoir trompés. « He could not, dit le chanoine Mac Cormick, restrain his ridicule and biting sarcasm when an opportunity presented itself of using them². » Tous ses contemporains ont noté ce penchant à l'ironie. L'on dirait presque qu'il est antérieur chez lui au sentiment de l'humour, et que celui-ci n'en sera plus tard qu'une forme diffuse, tempérée par le bon sens et humanisée par l'expérience de la vie.

1. Cf. *First Year*, p. 258. Cette pièce n'était certainement pas destinée à être lue par sa famille, qu'elle aurait probablement fort choquée. Elle a été recueillie avec d'autres, par un camarade de collège de S. B.

2. *M.*, I, 54.

Mais Butler ne raille pas que ses maîtres. Sa verve caustique s'exerce également aux dépens de certains camarades. Il existe dans l'université, et surtout à St John's College, des étudiants peu fortunés pour qui le zèle religieux n'est pas un vain mot. Ce sont les « Simeonites »¹. Ces étudiants en théologie, à tendance évangélique, se recrutent parmi les boursiers les plus pauvres, les « sizars »². Butler se montre assez durement sarcastique à leur égard. L'excès de pauvreté l'irrite déjà à l'égal de tout autre excès : il semble y voir le résultat — ou la cause — d'une insuffisance personnelle, et comme une sorte de vice³. Mais le sentiment que l'étudiant de dix-huit ans éprouve pour ces bizarres condisciples est à la vérité assez trouble. C'est celui d'Ernest Pontifex : « They had a repellent attraction for him; he disliked them, but he could not bring himself to leave them alone⁴. » Cette curiosité provenait-elle vraiment d'une « sympathie inconsciente », selon l'explication que Butler en donne pour son héros ? Le seul document que nous ayons à ce sujet est une parodie de tract siméonite écrite par Butler en 1855⁵. On peut admettre que cette poignée de garçons faméliques et hirsutes lui en imposaient un peu par leur conviction têtue, leur force de caractère, leur foi bornée mais agissante, qui faisaient un contraste si vif avec la tiédeur de jeunes gens peu enclins à méditer. Mais Samuel avait du moins reçu de son père, qui la tenait lui-même de l'évêque de Lichfield, la méfiance de tout ce qu'inspire le zèle religieux. De plus, ces gens-là manquaient par trop de tenue et de discrétion; leur prosélytisme était impertinent, et cela encore le choquait. Enfin c'étaient des fanatiques, intolérants des opinions d'autrui; ils affirmaient, avec une intransigeance déplaisante, avoir seuls la vérité en partage; or Butler adolescent avait trop souffert de ce genre

1. Voir *W. of A. F.*, chap. XLVII, p. 209, et ch. XLIX.

2. Étudiants de familles indigentes qui recevaient de l'université une maigre allocation pour leur subsistance.

3. Un « sizar » de St John's, W. E. Heitland, lui a du reste reproché cette attitude peu généreuse, alléguant qu'il a trop facilement confondu « sizar » et « siméonite ».

W. E. Heitland : « A Few Earnest Words on S. B. », 1916 (article dans *The Eagle*, pp. 64, 65).

4. *W. of A. F.*, XLVII, p. 211.

5. Et retrouvée par A. T. Bartholomew. Cf. *First Year*; en voir le fac simile dans A. J. Hoppé : *A Bibliography of S. Butler*, 1925.

d'autoritarisme pour qu'il ne lui répugnât pas de prime abord.

De telles réactions contribuent à dessiner le caractère du jeune étudiant. Incertain encore de ses goûts et de ses aversions¹, il semble en la circonstance garder quelque chose de cette sourde faculté d'agacement qui, comme chez Thomas Butler, trouve son apaisement et sa vengeance dans une taquinerie rancunière. Cet irrésistible besoin de ne point « laisser les gens tranquilles » — ou les idées — ne fera que croître avec l'âge et les provocations du dehors, et l'on pourra en relever maint retour offensif dans l'histoire des démêlés de Butler avec tous ses contradicteurs.

En même temps d'autres traits se révèlent ou se confirment. Butler donne à ses camarades et à ses maîtres l'impression d'un garçon sérieux et tranquille. Il travaille avec application, et passe régulièrement ses examens. Ce qu'il a entrepris, il a toujours à cœur de le mener à bien. Butler est un consciencieux ; malgré certaines apparences, il prend la vie au sérieux. Mais son « earnestness » est bien différente de celle dont sont pénétrés les disciples du Dr Arnold. Chez lui, ce sérieux n'est pas le résultat d'une prescription, une doctrine morale, une vertu exigeante : on y devine au contraire un trait instinctif de son tempérament². Butler ne sera jamais un esprit léger, même si parfois son humour et son sens du relatif semblent démentir ce diagnostic. Rien de ce qui se passe en lui, rien de ce qui le concerne, et surtout rien de ce qui engage, si peu que ce soit, sa conduite, ne le laisse inattentif ou indifférent. Il s'adonne consciencieusement aux études théologiques ; destiné au ministère, il tient comme un devoir, moins envers l'Eglise qu'envers lui-même, d'examiner à fond les détails de l'enseignement qu'il aura plus tard à dispenser. Il annote ses livres, rumine et médite, à l'encontre des jeunes étourdis qui, autour de lui, vivent sans autre préoccupation que leur joyeux présent. Pour mieux remplir ses journées, il s'impose des habitudes méthodiques, qu'il n'a aucune peine à prendre, ni à garder. Il règle et équilibre ses travaux, ses occupations,

1. Cf. Ernest Pontifex : « In mind and in body, like most of those who in the end come to think for themselves, he was a slow grower », *W. of A. F.*, chap. LXI, p. 272.

2. Même ses amis ont été parfois trompés par l'apparent décousu de sa carrière. Cf. Mac Cormick (*M.*, I, 54, lettre citée) : « He had too much fun about him to be really serious when he ought to have been. »

son plaisir¹. Il n'aime pas la bohème, et déteste être pris au dépourvu. D'ailleurs presque tout son temps est à lui. Le sport l'intéresse peu. Il ne rentre dans son système qu'à titre de délassement. Samuel assiste de temps à autre, du reste en simple spectateur, à une partie de cricket; mais ce n'est pas pour se passionner, parier, souhaiter la victoire; il y cherche un moment de détente, un repos entre deux lectures². Il aime cependant la marche, et gardera ce goût; la promenade solitaire permet de réfléchir à l'aise; à deux, elle permet de discuter. Il monte un peu à cheval, mais restera mauvais cavalier³. A la vérité il semble pratiquer assidûment le canotage, et ses lettres à sa famille révèlent un certain intérêt, une pointe d'amour-propre⁴. Avons-nous là enfin le trait humain, le signe d'une juvénile exubérance, un goût commun avec ses camarades? Cela n'est pas si sûr: le jeune homme veut surtout faire plaisir aux siens; il s'étend à loisir sur ses minces prouesses, mais son plaisir est feint. Peut-être goûte-t-il un instant l'enivrement de la course, le bien-être physique du repos après l'effort; mais la discipline du sport, la coordination nécessaire des mouvements, l'abdication de toute humeur personnelle en faveur de l'esprit d'équipe le remplissent d'impatience et de maladresse⁵. Butler à vingt ans est totalement dépourvu de l'allant, de la vivacité, du ressort physique que l'on se plaît à rencontrer chez les jeunes gens de son âge.

Malgré la liberté de sa nouvelle existence, malgré la facilité — toute relative du reste — des rapports entre étudiants, il reste isolé par sa timidité naturelle, que raidit encore le sou-

1. Cf. *M.*, I, 54, l'emploi du temps d'une journée (lettre de S. B à son père)
« I have been out of bed by a quarter past five every morning lately and into bed by ten at night, get a cup of tea by 6 in the morning and read till 9, breakfast and amusement till 10, read from 10 to 1, go to Shilleto 1/2 past 6 to 1/2 past 7... then there is music from 1 to 2 and exercise from 2 to 4 and music from 4 to 5 and dinner at 5; so when I come back from Shilleto I am pretty glad to have done the day's work. »

2. Voir dans *The Shield of Achilles*, petite pièce parodique écrite par Butler à Cambridge, une amusante description d'une partie de cricket où deux arbitres se querellent (Publié en 1902 dans *The Eagle*, republié dans *N. B.* et dans *First Year*).

3. Cf. *M.*, I, 77. Il en souffrira en Nouvelle-Zélande.

4. Voir dans *M.*, I, pp. 52-53, les lettres de Samuel Butler sur ce sujet. Il fut un moment entraîneur ou moniteur des étudiants de 1^{re} année, et participa aux fameuses courses de carême comme barreur.

5. Voir le premier paragraphe de la *Translation from an Unpublished Work of Herodotus*, autre pastiche écrit à Cambridge, et décrivant ironiquement l'entraînement des rameurs de St John's.

venir de sa première éducation. Il a peu de relations. Sa grand-tante¹ qui réside à Cambridge le voit rarement chez elle; et s'il accepte quelque invitation en ville, il s'y ennuie inmanquablement. Son frère Tom l'a rejoint à St. John's en 1855. Sam a certes des camarades; si peu que ce soit, il est mêlé à leur vie, il boit avec eux, il les rencontre au club de canotage, peut-être dans ces « debating-clubs », si particuliers aux universités anglaises, et où il doit bien mettre les pieds une fois en passant. Enfin il ne peut éviter leur contact dans les salles de cours et aux cérémonies universitaires. Mais il se sent peu porté vers eux. Les deux types d'étudiants avec lesquels il a quelques rapports sont les élèves des grandes « public schools » et ces Siméonites qu'il raille. Un grand nombre des premiers proviennent de Shrewsbury comme lui. Mais, qu'ils aient subi l'entraînement livresque de Kennedy ou, par ricochet, le dressage moral auquel le nom du Dr Arnold demeure attaché, Butler trouve chez eux la même insuffisance de spontanéité et de sincérité. Ce sont des « prigs ». Il croit deviner dans ces appels continus à la « earnestness », à la « moral thoughtfulness », à la « thoughtful life », une attitude essentiellement fausse; déjà très prompt à saisir les inconséquences de la conduite humaine, il voit dans cette morale trop consciente à la fois de son effort et de sa supériorité un triste et lourd uniforme qui risque d'étouffer ce qu'il y a de plus franc dans les mouvements profonds de l'être, et qui devient, chez les âmes faibles, la source de tous les malaises, partant de toutes les hypocrisies. Même s'il n'analyse pas avec netteté les raisons de son éloignement, il sent fortement tout ce qui le sépare d'une telle attitude de l'esprit. Ces jeunes hommes trop bien élevés l'effarouchent par leur pédantisme moral. Quant à ces camarades pauvres qu'il a quelque temps fréquentés, ils sont à l'autre bout de l'échelle sociale, telle qu'elle est, du moins, représentée à l'université. Les boursiers, les « sizars » qui végètent dans des chambres sordides, il faut bien le dire, le dégoutent un peu; les « Siméonites » surprennent un moment sa bonne foi, mais il ne tarde pas à être rebuté par leur zèle impertinent et à percevoir leur attitude, qui pour être à l'opposé de celle des « prigs » mondains, ne lui paraît pas plus sincère.

1. Miss Suzannah Apthorpe (*M.*, I, 45).

Ainsi cette timidité foncière de Butler prend peu à peu la forme d'un quant-à-soi ironique et volontiers ombrageux. Il ne reproche à ceux qui l'entourent ni leur caractère ni leur intelligence. Il ne se croit pas supérieur à eux, car il n'a pas, il n'aura jamais, ce genre d'orgueil; mais il éprouve un malaise irrité devant des habitudes sociales dont il entrevoit la stérile fausseté. A l'âge où l'homme court joyeux vers ses semblables et vers la vie, Butler se tient à l'écart et reste replié sur lui-même. Il a ses plaisirs solitaires, la méditation et la lecture, le dessin et la musique (à laquelle il consacre des heures, parfois des journées entières). Il commence à prendre possession de quelques points de repère sur le sens, la direction de ses goûts secrets; il sonde et mesure son moi. En l'absence de tout dérivatif mondain, d'une suffisante activité physique, d'un enthousiasme absorbant pour une cause ou une idée, toute la fermentation de sa croissance spirituelle se fait en vase clos et sur le plan cérébral. Quand viendra le choc inévitable avec son entourage, nous verrons se produire des réactions maladroites, mais obstinées et clairvoyantes, qui nous interdiront de faire désormais à ce caractère un reproche quelconque de faiblesse.

Les données biographiques que nous possédons ne permettent pas de tracer avec netteté la courbe de l'évolution spirituelle de Butler, pendant ces années d'université. C'est qu'en réalité la lente maturation de cette jeune intelligence n'est pas réductible à ce genre de description. Nous la voyons s'exercer en des directions diverses, comme incertaine de ses voies, mais amorçant déjà maints des canaux que creuseront plus tard sa curiosité de chercheur et ses goûts d'artiste. Cette existence indépendante dont il n'apprécie guère, du reste, que la délicieuse liberté de s'isoler, lui a permis d'entrevoir de vastes horizons de culture et de connaissance. Un peu dérouté au début il s'est tourné un moment vers les mathématiques, peut-être parce que sa 6^e à Shrewsbury lui a laissé des classiques un souvenir indigeste. Ses études sont assez poussées puisqu'il se prépare aux « honours ». Mais la dernière année, rebuté sans doute par certaines difficultés, il revient aux humanités,

qu'il n'avait d'ailleurs pas complètement abandonnées¹. Là est sa véritable voie; mais cette préparation scientifique ne sera pas perdue pour lui. Il aura peu dans la suite à se servir du détail de ses connaissances, mais elles auront assoupli et fortifié la tendance logique et raisonneuse de son esprit. Butler poursuit parallèlement son étude du dessin et de la musique, le premier avec persévérance, la seconde avec une passion contenue. Il travaille l'harmonie, il joue du Beethoven, du Bach, du Mozart, du Haendel. Ses goûts en musique essaient en vain de s'élargir : on les sent déjà fixés sur un certain style, une certaine inspiration. Haendel est toujours son maître et déjà son idole.

Ainsi tout en poursuivant son plan normal d'études universitaires, Butler se constitue à Cambridge les éléments d'une culture qui ne manque ni de profondeur ni de variété. On remarquera cependant que ses goûts artistiques et sa curiosité plus purement spéculative se développent selon des rythmes différents qui iront se précisant au cours de sa carrière ultérieure. Alors qu'en musique et même en peinture ses préférences se restreindront de plus en plus, dans le domaine de la littérature ou de la philosophie, au contraire, on le verra tenter des aventures diverses et disperser son intérêt. Cette « versatilité » (au sens anglais et favorable du mot) est apparente dès cette période de Cambridge. Les humanités qu'il y fait, nourries de lectures sans être livresques, aérées par un léger entraînement aux sciences, lui fourniront aux moments propices toute une gamme d'orientations intellectuelles, et lui permettront d'aborder sans effort des problèmes aussi différents que le transformisme, les poèmes homériques ou les sonnets de Shakespeare.

C'est du reste à Cambridge que Butler fait ses premiers pas littéraires. Un « Johnian », M. J. M. Wilson², d'un an plus jeune que Samuel Butler, entreprit en 1857 de fonder un « magazine » dont la direction et la rédaction seraient réservées à des membres du collège. Butler fut consulté, ainsi que

1. Cela lui faisait donc, après son année de « freshman », deux ans d'études scientifiques. (Cf. Mac Cormick — note citée —; voir aussi *Hum. Hom.*, sketch, by H. F. Jones, p. 20.)

2. Passa son B. A. en 1859. Nommé « fellow » en 1860; plus tard « Canon of Dorchester ».

d'autres personnages, parmi lesquels des professeurs. Le premier numéro de cette revue, *The Eagle*, parut au début de 1858. Son comité de direction comprenait J. B. Mayor¹, un certain Barlow², et J. M. Wilson, soit un « fellow » ou agrégé, un B. A. et un « undergraduate ». *The Eagle* passe pour avoir été « la plus ancienne revue de collège des deux universités³ ». Le premier numéro comportait, sous un pseudonyme transparent, un article de Butler : « *On English composition and other matters*⁴ ». Cet essai n'a pas une grande valeur littéraire ; il est mal composé ; le style en est facile et terne, également éloigné de l'éclat et de l'incorrection ; la fin a une ou deux longues phrases mal ponctuées qui sont encore bien loin du style dépouillé et rapide qui sera le vrai style butlérien. Mais çà et là une phrase nette, une comparaison juste, arrêtent le lecteur. L'auteur d'ailleurs indique ses modèles : Bacon et Thucydide — non pas Tacite, auquel il reproche une pureté trop forcée. La pensée se dégage sans peine, avec une modestie à la fois collective et personnelle qui ne semble pas feinte, mais où perce en une ou deux occasions une pointe de juvénile indépendance. Le jeune étudiant recommande à ceux de ses camarades qui viendront collaborer à la revue de laisser à plus vieux et à plus savants qu'eux mêmes les sujets d'expérience ou d'érudition ; qu'ils ne forcent pas leur inspiration : « unless we have something which we feel urged on to say, it is better to say nothing⁵ ». Car, dit-il aussi en substance, le dogmatisme désagréable de beaucoup d'hommes vient de ce qu'ils se rendent insuffisamment compte de leur conviction intime et suivent la masse au lieu de la diriger. Ce n'est pas qu'il faille être original à tout prix. « There is no shame in being obliged to others for opinions, the shame is not being honest enough to acknowledge it.. »⁶. Ces idées ne sont encore que des germes ; il leur manque la consistance. Mais nous les retrouverons plus tard mûries, épanouies, sûres enfin d'elles-mêmes.

The Eagle publia l'année suivante un autre article signé

1. « Reynier and Mayor are brutes », Samuel Butler, *cf. M.* I, 45.

2. Plus tard « Dean of Peterborough ».

3. H. C. Marillier, *University Magazines and their Makers*, 1902.

4. Il est signé Cellarius, traduction latine de « Butler ».

5. *First Year*, p. 209.

6. *Ibid.*

aussi Cellarius et intitulé « *Our Tour*¹ ». Il est beaucoup plus long que le premier, couvrant quatorze grandes pages alors que l'autre n'en avait que trois. C'est le récit vivant et alerte du voyage que fit Butler avec son camarade Greene en 1857². Les deux amis avaient projeté de suivre un circuit qui, à travers le Dauphiné français, les amenait jusqu'à Turin, puis au lac Majeur, avec retour par la Suisse, Strasbourg et Paris; la distance devait être couverte en trois semaines, et les dépenses ne devaient pas dépasser 25 livres. La gageure fut tenue; Butler n'en était pas peu fier. Ce reportage de tourisme n'offre en soi rien de bien remarquable au point de vue littéraire, si ce n'est un certain entrain; mais nous y trouvons déjà les mêmes tendances, les mêmes curiosités que dans le charmant volume qu'il consacrera plus tard aux Alpes italiennes³. Il note les bonnes auberges, goûte au vin du pays, se garde devant la nature des poncifs admiratifs, et prend tout *cum grano salis*. On y sent poindre un intérêt amusé mais sympathique pour les mœurs naïves des paysans et des montagnards. Butler a déjà reconnu le lieu favori de ses « vacances » — au sens large qu'il donnera plus tard à ce mot.

Parmi les premières productions de Butler, il ne faut pas négliger les petites pièces en vers ou en prose sur le mode ironique, qu'il écrivait pour ses amis et que M. Mac Cormick nous a conservées⁴. Elles offrent le même genre d'intérêt que les deux articles dont nous venons de parler. Une seule d'entre elles est sur le mode sérieux : c'est un poème sur *Napoléon à Sainte-Hélène*⁵ — sujet inattendu — traité avec facilité et une certaine élégance, selon les règles les plus banales de la rhétorique. Simple exercice d'étudiant, semble-t-il, exécuté soit sur les instances d'un professeur, soit après la lecture d'un texte frappant. Les autres sont des parodies ou des poèmes burlesques. Butler exerce sa verve railleuse sur les examens (A

1. *The Eagle*, vol. I, n° 5, « Easter term », 1859; publié dans l'édition de 1914 de *First Year*.

2. Butler s'étend sur tout le voyage aller; le retour est traité rapidement, en deux petites pages, soit qu'il se soit fatigué d'écrire, soit qu'il craignît la monotonie, soit enfin qu'il eût peur de manquer de place. Le nom de Joseph Greene est italianisé en Giuseppe Verdi.

3. *Alps and Sanctuaries of Piedmont and the Canton Ticino*, 1882.

4. Toutes ces pièces, au nombre de 9, ont été publiées dans la 2^e édition de *First Year*, (1914). 4 d'entre elles avaient déjà paru en 1912 (ds. les *N. B.*).

5. *Napoleon at St Helena*, 53 vers. *First Year*.

skil on Examinations), les incidents de la vie de collègue (*The Battle of Alma Mater*), les sports universitaires (*Translation from an Unpublished work of Herodotus* et le *Shield of Achilles*), les querelles intestines des clubs (*Prospectus of the Great Split Society*), l'arrogance et l'égoïsme des snobs et des arrivistes (*Powers*). Nous avons déjà mentionné *The two Deans* et l'amusante parodie des tracts siméonites. L'intérêt principal de ces compositions vient de ce qu'elles font preuve d'une habileté rare dans le maniement de la satire. Butler à vingt-deux ans a déjà l'étoffe d'un humoriste. Les procédés dont il usera plus tard sont presque tous là : le renversement des valeurs, la transposition dans le temps ou dans l'espace, la présentation d'une réalité à peine voilée comme une chose absurde ou ridicule. Cet humour taille dans le vif, parce qu'il est manié avec une science déjà profonde des travers humains. Le champ social de Samuel Butler ne dépasse pas le cadre de l'université. Mais en observant l'étudiant son camarade, ce sont les défauts éternels de l'homme qu'il découvre. L'esprit d'*Erewhon*, si on veut bien l'y chercher, est déjà dans ces pages de jeunesse.

CHAPITRE III

LA CRISE SPIRITUELLE.

Premières études de théologie ; — Annotations de la Bible ; — Humanisme et critique psychologique ; — Le problème de la Grâce ; — L'esprit et la lettre. Londres : Heddou Street ; — L'incident des enfants non baptisés ; — Butler refuse de prendre les Ordres ; — Retour à Cambridge ; — Le choix d'une profession.

A la faveur du mûrissement de son caractère, et de l'élargissement de son expérience, se préparait parallèlement chez Butler une évolution spirituelle. Il était de tout temps entendu, par une sorte d'accord tacite, qu'il suivrait l'exemple de son père et de son grand-père et entrerait en religion. Qui donc en avait ainsi décidé ? Pas l'intéressé à coup sûr. Mais aux yeux de Thomas Butler cette carrière offrait le moyen le moins coûteux de parvenir à une situation honorable. Les frais inhérents au séjour à Cambridge étaient comme un placement, dont Samuel et, par ricochet, sa famille, retireraient au bout du compte, en plus d'autres avantages, des intérêts appréciables de sécurité et de dignité. Ainsi s'impose lentement, implacablement, à un esprit d'enfant ou de jeune homme, le vœu informulé d'une famille. Cela commence dès le jeune âge, sous forme d'allusions et d'exemples qui fouettent l'esprit simpliste d'imitation. Une phrase échappée à l'enfant, objet d'une inexorable attention, est relevée avec tact par l'un des parents ; l'étourdi, sans le savoir, est déjà pris au piège. Le temps passe ; il croit encore jouer avec l'avenir, et cet avenir est déjà un présent qui le presse de tenir ses engagements. Sa famille pour rien au monde ne voudrait forcer ses goûts ; mais puisqu'une telle décision correspond à ses vœux de jadis, il n'est que raisonnable et juste qu'il y conforme aujourd'hui ses actes. La carrière que Samuel a ainsi choisie, ou qu'il s'est

laissé imposer, n'a pas l'adhésion secrète de son cœur; ce n'est pas une vocation enthousiaste, un entraînement irrésistible; ce n'est même pas une perspective souriante, une promesse de bien-être moral, de joies calmes, d'activités libres. Une conjonction de circonstances devenues inévitables, un engrenage de pressions variées, mais discrètes, le poussent vers une issue dont il ne sait pas encore si elle lui plaît ou lui déplaît.

Cependant le jeune homme est franc joueur. A mesure qu'approche le moment d'entrer dans cette carrière, il désire examiner à fond le contenu même de ce dogme qu'il devra enseigner et les textes sur lesquels il repose. Non que le scrupule l'effleure : Butler a toujours affirmé qu'il n'avait jamais entendu soulever autour de lui le moindre doute sur la véracité de l'Evangile. Cette assertion, à vrai dire, est assez surprenante, et ses amis, plus tard, l'accepteront difficilement¹. Son insociabilité ne l'expliquerait qu'en partie. Il est plus probable que, sans connaître autour de lui de sceptiques déclarés, il a dû entendre parler à Cambridge, ne fût-ce que pour les réfuter, d'objections élevées contre la foi. Ses maîtres eux-mêmes ne pouvaient pas ne pas faire allusion aux hérésies anciennes ou nouvelles, à l'exégèse allemande, à la notion même — si innocente et si pernicieuse — de critique des textes. On s'explique mal sans cela, qu'il se soit mis avec tant de zèle, et d'une humeur si libre, à commenter non seulement des ouvrages de théologie, mais surtout les Deux Testaments. Ce mouvement qui le pousse à vérifier les bases de sa croyance jusque-là calme et assurée dans sa tiédeur ne peut être né que d'une appréhension. Une foi comme la sienne, faite d'habitude et de soumission, et dont le mieux qu'on en puisse dire est qu'elle était raisonnable, n'a pas une puissance de réaction suffisante pour détruire le germe de doute sitôt absorbé; au-dessous d'elle, au contraire, la curiosité restée intacte et, pourrions-nous dire, laïque de son esprit, s'éveille et s'émeut. Dans une recherche de ce genre, dès que la réflexion a trop conscience d'être impartiale et de bonne foi, c'est qu'elle est déjà en défense contre un appel, contre un entraînement possibles.

Butler lit d'abord les *Notes sur l'Evangile* du Doyen Alford,

1. Par exemple Miss Savage, cf. *M.*, I, 399.

que ses maîtres sans doute, ou son père lui-même, lui recommandent¹. Mais ce ne sont encore que des commentaires, et Butler se satisfait mal d'une science de seconde main. D'ailleurs le seul résultat de cette lecture est de découvrir « that no one yet had succeeded in bringing the four accounts into tolerable harmony with each other, and that the Dean, seeing no chance of succeeding better than his predecessors had done, recommended that the whole story should be taken on trust — and this Ernest was not prepared to do² ». Il y a mieux à faire pour se renseigner : c'est d'aller aux sources. Butler se plonge dans l'étude des textes grecs de l'Evangile.

Il nous reste d'intéressants témoins de cet examen critique : ce sont deux exemplaires de la Bible qui ont appartenu à Butler, et dont les marges sont couvertes d'annotations écrites de sa propre main. Butler, déjà à cette époque, lit le grec avec facilité. Les notes sont parfois la traduction d'une expression ou d'un passage, en anglais clair et moderne. Il veut par là se rendre mieux compte d'un détail, lui enlever cet aspect lointain et irréel qu'il peut tenir de la langue étrangère, et lui restituer son véritable sens humain³. D'autres notes sont le sommaire d'un passage, la brève indication d'un fait ou d'une idée à retenir. Une troisième catégorie comporte des références, des rapprochements avec d'autres passages, et en particulier d'un Evangile à l'autre. Mais les annotations les plus significatives sont celles où Butler inscrit de son écriture menue, nette et réfléchie, quelque réflexion personnelle; ces *a parte* ont parfois beaucoup de saveur, et l'on y surprend les réactions d'un esprit qui est décidé à ne pas s'en laisser imposer. Un simple point d'interrogation en dit souvent plus long que bien des phrases. Malheureusement, il est impossible de préciser avec quelque exactitude la date de chacune de ces annotations; elles semblent indiquer que Butler avait un exemplaire à Cambridge, et laissait l'autre à Langar, car elles s'appliquent

1. Henry Alford, Dean of Canterbury (1810-1871), publia de 1849 à 1861, en 4 volumes, une édition monumentale du texte grec des Evangiles, avec des commentaires. Alford, musicien et peintre comme Butler, fit, lui aussi, une traduction de l'*Odyssée*, et un livre sur la Riviera, illustré de dessins dont il était l'auteur.

2. *W. of A. F.*, ch. LX.

3. Un bisaïeul de Samuel Butler du côté de sa mère, John Worsley, avait déjà, au xviii^e siècle, traduit entièrement les Evangiles en anglais, sous prétexte que la traduction officielle ne serrait pas le texte d'assez près (cf. *M.*, I, 16).

rarement (quoique elles le fassent parfois) aux mêmes passages dans les deux volumes. Mais, nous savons que plus tard, en Nouvelle-Zélande, Butler a continué à étudier le Testament grec. Peut-être s'est-il servi d'un de ces exemplaires¹. Il faut donc se garder d'attribuer avec trop de certitude telle ou telle note aux années de Cambridge. En supposant cependant, ce qui est logique et qui semble probable, qu'il ait commencé son étude du livre sacré par le commencement, c'est-à-dire par les premières pages du volume, on a quelque chance de trouver un fil qui permette de suivre le travail critique auquel il s'est livré.

Les notes les plus longues se trouvent presque toutes dans le même exemplaire ; celui sans doute qu'il gardait à Cambridge, et elles portent en particulier sur les Epîtres de saint Paul. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, Butler ne s'attache pas à relever les désaccords entre les Quatre Evangiles. Son intérêt pour ceux-ci se manifeste uniquement dans de petits détails : circonstances de temps ou de lieu, suite des événements, identité des personnages de second plan, etc... On voit que le jeune étudiant en théologie garde encore une foi intacte dans l'authenticité et l'intégrité du texte des quatre récits, base du dogme. Toutefois, dans l'exemplaire que nous appellerons (par pure convention) l'exemplaire de Cambridge, dès l'Evangile selon saint Mathieu apparaissent des ? et des !! qui indiquent une certaine vivacité de réaction². Plus loin il note que, d'après son propre aveu, les sources d'information de saint Luc n'ont probablement été qu'orales³. Mais en somme, pour tout ce qui concerne la vie du Christ, et sa divinité, rien ne dénote, à cette époque, la moindre hésitation ou le moindre scrupule.

Les annotations en marge des Actes des Apôtres et des dif-

1. Ou d'un troisième dont H. F. Jones laisse supposer l'existence. En 1861, Samuel Butler ; alors en Nouvelle-Zélande, écrira à sa tante : « I am at work now on St. Paul's First Epistle to the Corinthians » (*Fam. Rel.*, p. 163). Nous inclinons à croire qu'il avait à ce moment-là recommencé son étude, et non qu'il l'avait reprise à un endroit où il se serait précédemment arrêté.

2. P. ex. : *St Math.*, ch. 16, v. 16, 18 : note ms. de Samuel Butler : « Peter... is promised the foundation of the Church (?) and the words are uttered (!) : whatsoever thou shalt bind on earth, etc. »

La pensée de Samuel Butler n'est pas très claire ici. Simple réaction de protestant, ou déjà scepticisme ?

3. *St Luc*, ch. I, v. I, note ms. de Samuel Butler : « This wd. appear as though St. Luke's sources of information had been oral rather than documentary. »

férentes Epîtres de saint Paul sont plus chargées de sens. Butler se sent en présence d'une tradition moins sûre, moins directement relevable de l'inspiration divine. Il réagit parfois vigoureusement. Ces réflexions ont un double intérêt, selon qu'elles critiquent les personnes ou qu'elles interprètent le dogme. Partout apparaît un esprit en éveil décidé à comprendre, et à l'affût de toutes les difficultés.

On est tout d'abord frappé de l'attention que porte Butler à la psychologie des personnages bibliques. Pour lui, saint Jacques, Paul, Apollon, Timothée, sont des êtres de chair et d'os : non des personnages de fresque, enluminés et hiératiques, figés dans une posture, mais des hommes parmi d'autres hommes, dont les actes se doivent en grande partie expliquer par des mobiles humains. D'instinct il creuse le style biblique et recherche entre les versets ce que dut être la réalité vivante. Les notes en tête des Epîtres de saint Paul aux Philippiens et aux Thessaliens sont assez curieuses à cet égard¹. Ailleurs², il s'étonne de la « ruse » ourdie entre les prêtres et saint Paul au sujet des Juifs de Jérusalem, pour détruire les bruits courant sur l'anti-judaïsme de Paul et il en note « l'échec retentissant ».

On devine jusqu'où peut conduire une telle familiarité. La pente est glissante de l'intimité à l'irrespect. Butler en viendra à considérer toute une partie des textes sacrés comme des récits de traditions, d'intrigues et de rumeurs, où l'erreur a pu se glisser. Ces documents devront être, non pas interprétés ou paraphrasés, mais soumis à un travail de critique sous le contrôle du sens commun. On voit poindre çà et là, dans ces notes spontanées, informes et encore juvéniles, la disposition d'esprit qui présidera aux longues méditations sur les Evangiles

1. P. ex., note ms. de Samuel Butler en tête de l'épître aux Philippiens : « I am rather inclined to think that the object of the Epistle is to counteract certain malicious reports spread abroad concerning St. Paul's imprisonment. Certain Jews may be had come to Philippi and told the Philippians that that fellow Paul had been exploded at last. At Rome he had been true colours, no one now believed in him, he was in prison and the excitement his preaching had caused had long evaporated. Whereon St Paul writes to assure them that this is untrue — that his bonds had turned out to the furtherance of the Gospel, etc. »

2. Note ms., Acte des Apôtres, 21, v. 20, 26 : « The extraordinary admission of St. James concerning the Judaism of his Xstians at Jerusalem. His extraordinary and questionable proposition to St. Paul (Paul hating Judaism as the worst enemy of Xstianity). His sop in the pan to Paul about Paul's Gentiles. »

Ch. 21, v. 26 : « Paul's extraordinary compliance with St. James extraordinary request. »

V. 27 : « The signal failure of the whole ruse. »

auxquelles Butler se livrera presque sans interruption jusqu'en 1873¹ : poursuivre, préciser et isoler le facteur humain dans l'histoire de la fondation du Christianisme, telle qu'elle nous est donnée dans la Bible.

D'ores et déjà Butler relève dans le dogme des points qui lui sont obscurs ; il note les cas où le raisonnement de l'auteur sacré lui échappe, où l'argument lui paraît mal choisi, l'explication insuffisante² ; il ne fait ces réserves, d'ailleurs, qu'avec des scrupules ; son attitude n'est pas encore celle d'un contradicteur. En présence d'une affirmation dont le bien-fondé lui paraît suspect, il avoue, non sans une certaine gêne, ne pas pouvoir donner son adhésion ; il se tire provisoirement de la difficulté en déclarant qu'il est d'accord sur le fond essentiel, sinon sur la méthode d'exposition, ou encore en disant qu'il ne comprend pas : excuse qui laisse une porte ouverte à toutes les justifications ultérieures.

Les notes les plus intéressantes portent toutes sur des passages dont le sens converge vers un point capital du dogme. Les lignes suivantes³ montreront la préoccupation dominante de Butler : « Not Christ's miracles, not his ascension from the dead, proved him to be God's only begotten son, the promised Messiah. But this fact, that after his resurrection and ascension having received the Holy Spirit of promise from the Father (cf. *Acts*, II, 33), he has shed down portions thereof upon men so that they can with its assistance lead holy lives in such a manner as aforetime was not possible. The world was under Satan before then and now it became and is under the Son of Man (cf. *Luke*, IV, 6. *Luke*, X, 18. *Matt.*, XXVIII, 18). For this purpose it was St. John tells us (*I John*, III, 8) that the Son of Man was manifested « that he might destroy the works of the devil ». His

1. Date de publication de son livre *The Fair Haven*.

2. P. ex : Notes marginales St Paul, *Rom.*, ch. 2 : note portant sur une autre note qui commençait : « He shows or rather seems to show... » « When I say seems to show I mean that St. Paul does not prove his point or get out of the great difficulty here touched on — But I perfectly agree with St. Paul in his assertion, though not in his argument. »

Idem, ch. IV, 7-13 (au crayon) : « I cannot understand all this, neither can I imagine it of any importance to us now. »

Idem, ch. V, 12-19 (au crayon) : « I cannot quite understand St. Paul's argument here, and not understanding it, do not think it fair or logical. »

3. Note ms. en tête du début de l'Épître aux Romains.

destruction of the works of the devil in Christians proves him to be the Son of God ».

On voit Butler affirmer en maints endroits de ces deux volumes, avec une insistance où lui-même plus tard aurait reconnu un signe d'incertitude¹, que le dogme essentiel du Christianisme est la transformation de l'homme par la grâce. Jésus en venant sur la terre a détruit les œuvres du Démon, et permis aux hommes de « vivre saintement ». De même le chrétien, en recevant les signes mystiques de la promesse divine doit être transformé par elle. Les sacrements — et le plus important de tous, le baptême — sont à la fois des symboles et des causes de régénération morale. Mais cette régénération doit être réelle, et non seulement symbolique. Ce qui trouble Butler, c'est de pressentir qu'il y a parfois un grand écart entre le fait et le principe. « Is the sinning Jew better than the righteous Gentile merely because the oracles of God have been entrusted to him ? Nay surely he is twice condemned². » Et tout ce que dit Paul de la circoncision pour lui s'applique au baptême³. Il compare le sacrement à un pacte. Or, écrit-il, « the outward seal of this covenant is indeed good, if the substance of the covenant within be kept — if not, surely they that keep the substance are more acceptable to God, even without the seal, than they who have the seal alone without keeping the substance. — No, ajoute-t-il, circumcision is of the heart and they alone are the true circumcised who have circumcised their hearts⁴. » Ailleurs, commentant les premiers versets de l'Épître aux Galates, il note que le sens profond du Christianisme est que « Christ of his own free grace without any questionable ordinances will enable men to lead holy lives and be quit of all sin if they wish to do so simply by their believing in him ».

Ce qui compte donc aux yeux de Butler, c'est l'esprit plus que la lettre, et — déjà — le souci moral plus que le détail théologique. Comme s'il ignorait où elle peut le conduire, il

1. Ce sera, en effet, une de ses idées favorites que la véritable connaissance est inconsciente, et qu'elle se trouble et perd son assurance dès qu'elle prend conscience d'elle-même. Cf. *L. and H.*, chap. I et II.

2. Note ms. de Butler en face de l'Épître aux Romains, II, 17-19.

3. Note ms. de Butler, même Épître, même chap. : « Apply verses 25-28 to Baptism. »

4. Note ms. même chap. même verset (17-29).

suit cette voie jusque dans ses avenues extrêmes et se voit toujours ramené à ce problème central qui hante sa méditation : en quoi consiste la différence entre les chrétiens et les non-chrétiens ? Ses notes ne laissent pas entrevoir de solution ; sans doute n'en a-t-il envisagé aucune. Il est tout occupé à se poser des questions. Comment l'homme parviendra-t-il à se sauver, s'il lui faut dépouiller « toute chair » ? « If they that are in the flesh cannot please God, and if all are yet in the flesh in whom any of the « works of the flesh » manifest themselves, — who shall be saved¹ ? » C'est le cri de quelqu'un qui s'étudie et s'inquiète d'avoir à lutter contre des instincts que sa raison religieuse lui dénonce comme mauvais. Il a certes le sens de ses imperfections morales. Mais à travers les impressions confuses du jeune étudiant, on discerne ce sentiment que tout dans « la chair » ne peut pas être condamné ; qu'une fois éliminées les formes honteuses du péché, il subsiste, au fond du cœur humain, toute une vie obscure ; porter sur elle le fer rouge, c'est pour l'homme mutiler sa nature. Comment dès lors la frapper de condamnation ? Et qui donc sera sauvé, s'il faut pour cela cesser d'être homme ? « What modern Christian is so free from sin as to be able to say honestly « When I *was* in the flesh » as though he had no such thing now to trouble him ? where do such men live, and I will go and see them ?² »

Ces annotations marginales sont les seuls témoins qui nous restent du travail de critique et de méditation religieuses auxquelles se livra Butler pendant cette période. Quelque fragmentaires et parfois obscures qu'elles soient, elles nous permettent cependant de constater que Butler n'arrivera pas à la veille de son ordination sans avoir étudié de près les documents sur lesquels se fonde la foi qu'il a reçue. Cet examen, s'il ne le conduit pas à mettre en doute la véracité même des récits évangéliques, l'oblige à se poser, au sujet de la doctrine morale, un certain nombre de questions auxquelles ni les textes ni les commentateurs qu'il a lus ne donnent de réponse satisfaisante. D'où un malaise sourd que peu de signes révèlent, mais qui n'en couve pas moins au fond de sa conscience, jus-

1. Note ms. St Paul aux Romains, ch. VIII.

2. Note ms. St Paul aux Romains, ch. VII, v. 5-7 (le mot en italiques a été souligné par Butler).

qu'au jour où un choc inattendu, portant sur le point névralgique, fera éclater la crise qui bouleversera l'orientation de sa vie.

Une fois ses études universitaires terminées, Butler quitta Cambridge et vint à Londres¹. Il lui fallait se préparer à recevoir les ordres, et faire l'apprentissage de sa future mission. Il fut pris comme « assistant laïque bénévole » par un vicaire de la paroisse de St. James, Piccadilly². Nous manquons de documents précis sur ce moment pourtant important de sa vie³. Il avait trouvé à se loger dans une maison de Heddon Street (petite rue située près de Regent Street), dont les pittoresques habitants doivent être à peu près véridiquement dépeints dans ce passage de *The Way of All Flesh*

« This lady (sa propriétaire, veuve d'un cocher de fiacre) occupied the whole ground floor. In the front kitchen there was a tinker. The back kitchen was let to a bellows-mender. On the first floor came Ernest, with his two rooms which he furnished comfortably, for one must draw the line somewhere. The two upper floors were parcelled out among four dif-

1. H. F. Jones ne donne aucune date précise. Dans une de ses notes autobiographiques, Butler dit : « In the summer of 1858. » Mais c'était 25 ans après (Butleriana, p. 6). Le « classical Tripos » ayant eu lieu en février, on peut supposer que Samuel Butler, après avoir passé sans doute quelques semaines de repos à Langar, dut se trouver à Londres vers le mois d'avril ou de mai 1858. Ernest, dans *W. of A. F.*, après avoir conquis son B. A., et été reçu comme Butler au « classical Tripos » (mais « 2^e class » seulement) rentre épuisé à Battersby et revient à Cambridge en mai. *W. of A. F.*, ch. XLVI-II (p. 207-208).

2. L'église de Saint-James est située en retrait de Piccadilly, à 200 mètres de Piccadilly Circus. Son « Rector » était un certain Mr Kempe. Le Révérend Philip Perring (plus tard Sir Philip Perring, baronet) n'était pas beaucoup plus âgé que Butler; il était né en 1828, et mourut en 1920. Ancien élève de Shrewsbury et, naturellement, étudiant de Cambridge, homme cultivé (4^e au « classical Tripos », 1852; « Brown Medallist » et M. A.), c'était le type même du pasteur-gentilhomme. Il publia plusieurs ouvrages religieux, des remarques sur Shakespeare et une traduction de Florian. — Les devoirs d'un « Amateur Lay Assistant » étaient ceux d'un (ou plutôt d'une) « Church Worker » d'aujourd'hui. La classe du dimanche, les classes du soir (instruction religieuse, « Bible classes », préparation élémentaire à la Confirmation), enfin, visites aux paroissiens pauvres ou malades. Il ne reste à l'église Saint-James aucun document portant trace du passage de Butler.

3. Voir *W. of A. F.*, les ch. LI-LV, qui, dit Jones (*M*, I, 60) décrivent « fidèlement » la vie de Samuel Butler à Londres. Sauf les détails de l'ordination, de l'argent perdu, de l'incident avec Miss Maitland et de la prison. Mais il serait imprudent de trop prendre ce récit au pied de la lettre. Ernest est Butler, vu et jugé par lui-même 20 ans après, et cette image est déformée cette fois par un sens de l'humour plus aigu, et par cette rancœur persistante à laquelle lui-même fait allusion (voir *M*, II, p. 1). D'autre part, sans parler de l'influence de Miss Savage, il faut tenir compte du fait que *W. of A. F.* est malgré tout un roman.

ferent sets of lodgers : there was a tailor named Holt, a drunken fellow who used to beat his wife at night till her screams woke the house; above him there was another tailor with a wife, but no children; these people were Wesleyans, given to drink but not noisy. The two back rooms were held by single ladies, who it seemed to Ernest must be respectably connected, for well-dressed gentlemanly-looking young men used to go up and down stairs past Ernest's rooms to call at any rate on Miss Snow — Ernest had heard her door slam after they had passed¹ ».

Dans ce milieu tout fourmillant d'une population besogneuse et vulgaire, véritable microcosme où le vice et l'honnêteté se coudoyaient et faisaient ensemble bon ménage, Butler brusquement rencontra la Vie. La surprise dut être assez rude. L'attitude perplexe et désorientée d'Ernest², si elle ne correspond pas en tous points à celle de Samuel Butler donne cependant la mesure du désarroi moral où celui-ci dut se trouver plongé pendant ces quelques mois. Nous ne pensons pas qu'il eut au même degré les élans d'ardeur réformatrice auxquels se livrait le jeune Pontifex, personnage symbolique infiniment moins bien équilibré que son créateur. Butler fut à la fois dérouté et amusé par les frustes bonshommes du bas peuple de Londres. Il était venu là avec la conviction tranquille que, hors de la religion, il n'est point de salut, mais ne sachant plus que penser déjà de l'influence des pratiques même de cette religion sur la moralité des individus.

Dès son premier contact, plusieurs impressions le frappèrent : d'abord, ces gens qui le choquaient si fort, à la fois dans son christianisme et dans son éducation, étaient après tout de ces « gentils » qui, ainsi qu'il le notait en marge d'une Epître de saint Paul, « were fellow heirs of the Promise together with the Jews³ ». Ensuite, pourquoi étaient-ils ainsi laissés « en marge », et comment les autorités ecclésiastiques en prenaient-elles si facilement leur parti ? Il ne semblait pas qu'il fût d'une urgence extrême, ou d'une importance

1. *W. of A. F.*, fin du ch. LIII.

2. *W. of A. F.*, ch. LV.

3. Note ms. de Butler, Saint Paul aux Ephésiens, III. — C'est là, affirme Butler dans cette note, le mystère central du christianisme. et Paul le savait.

primordiale, d'aider ces malheureux à se sauver. A lui, qui était venu dans ce but, on ne demandait qu'une petite routine, un zèle modéré. Il y avait là une anomalie inquiétante.

D'autres scrupules de conscience durent lui venir d'un autre côté. C'est de ce moment, sans doute, que datent ses premières escarmouches amoureuses. Il ne nous en a laissé aucune confidence. Ses besoins, peu vifs, se satisfaisaient de furtives visites à quelque Miss Snow du quartier¹ — si ce n'est de la maison même. Peut-être se rendait-il compte obscurément que la femme n'allait jouer dans sa vie intime aucun rôle essentiel, et que, pourtant, il ne souffrirait pas outre mesure de son absence. Mais le futur prêtre s'inquiétait de ne pas se sentir devenir plus pur à mesure qu'approchait l'ordination. Il avait cru que l'aide d'En-Haut lui permettrait de vaincre le léger tumulte de ses sens, mais il n'en était rien; et peut-être, comme Ernest², voyait-il autour de lui, de jeunes « deacons » se débattre dans les mêmes difficultés, et se résigner à n'être point parfaits. C'était là un nouvel indice de ce fait déconcertant, que la prière, les œuvres et les sacrements restaient trop souvent sans effet tangible sur la nature et sur le cœur humains.

C'est alors que se produisit le choc qui devait amener, aiguë mais brève en somme, la crise de conscience. Son biographe est, à cet endroit, d'une brièveté regrettable. Voici ce qu'il dit seulement³ : Butler « accidentally discovered that one of the boys in his evening class had not been baptized. Thereupon he made enquiries as to which of the boys had, and which had not, been baptized; and was seriously and painfully shocked to find first, that a large proportion of them were still unbaptized; and, secondly, that no one, merely judging their conduct and character, would ever have been able to separate the sheep from the goats.

» The immediate effect of this was that his faith in the efficacy of infant baptism was shaken — if he can be said to

1. Cf. *W. of A. F.*, ch. LX. Voir *M.* II, 9, pour l'application de ce détail à Butler.

2. Cf. *W. of A. F.*, ch. LI, p. 235.

3. *M.* I, p. 61. Les faits ont été exposés par Samuel Butler lui-même dans *Fair Haven*. Jones n'a fait qu'en donner un scrupuleux résumé, sans apporter de confidences ni de révélations.

have had any faith in a matter which he had not till then considered. He declined to be ordained... »

Ce sec récit ne nous donne que des faits qui ne portent pas en eux-mêmes toute leur explication. L'épisode considéré isolément se comprend mal; on ne le rend plausible qu'en éclairant autant qu'il est possible, comme nous avons essayé de le faire, la période qui le précède : le malaise croissant de Butler, et le lent cheminement du scrupule dans son âme. Du point de vue théologique, la difficulté où s'arrête Butler n'est qu'apparente; l'incident, en tout cas, paraît hors de proportion avec sa brusque panique, mais il restera toujours pour lui le signe symbolique de plusieurs années de perplexité. On en trouve la trace un peu partout dans son œuvre. Dans *The Way of All Flesh*, où il a tant mis de lui-même, il montre Theobald, d'abord, mais surtout Ernest, passant par des crises de conscience semblables à la sienne. Chez Ernest, elle est à la fois retardée et aggravée par des influences du dehors et par « l'ironie » des événements. Mais chez l'un et chez l'autre Pontifex, elle a sa source dans la formation religieuse même, qui porte en elle dès l'origine la fêlure qu'élargira brusquement l'appréhension du moindre obstacle. Il en est de même pour le John Pickard Owen du *Fair Haven*, qui, à dix-sept ans, s'étonne comme Butler de l'obscurité de l'Épître aux Romains¹. Dans ce dernier livre, Butler utilise directement sa propre expérience, sous la forme d'un incident analogue, auquel il prête la force d'une semblable révélation². C'est dire que cette question de la régénération par le baptême le hantera longtemps³.

On raconte que lord Palmerston fit un jour grand scandale parce qu'il avait dit à une réunion d'ouvriers que « tous les

1. Cf. *Fair Haven, Mem.*, p. 16 : « There were points on which he did not indeed doubt, but which it would none the less be interesting to consider : such for example as the perfectibility of the regenerate Christian, and the meaning of the mysterious central chapters of the Epistle to the Romans ».

2. *Fair Haven*, p. 17-19. « La grâce de Dieu était-elle un don qui ne laissait nulle trace sur ceux qui le possédaient, ou une chose dont la présence ou l'absence pouvait être contrôlés en consultant le registre de la paroisse, mais non être perçue dans la conduite ? »

3. Voir encore les passages d'*Erewhon* sur le Baptême de Chowbock (p. 39-40) et la satire des parrains, dans *Birth Formulas*.

enfants naissent bons¹ ». Butler n'en était point si sûr. Mais à ce point de son évolution religieuse, il cessa de croire, ou plutôt il s'aperçut qu'il ne croyait plus, que le baptême fit disparaître chez l'enfant le lourd héritage de péché — confondant, aurait dit saint Thomas, l'élément mystique du péché originel, que le sacrement efface, et la concupiscence qui en est la trace dans la nature humaine, cette éternelle convalescente². Il aurait traité d'hypocrite son contemporain J. H. Shorthouse qui se fit baptiser à vingt-sept ans, s'il l'avait entendu prononcer cette parole recueillie par des amis : « I have always felt a different man from that day³. »

Butler se vit avec effroi acculé à une impasse dont il ne pouvait sortir qu'en refusant de recevoir les ordres. Il s'ouvrit de ses difficultés à ceux qui devaient être ses guides spirituels, en particulier à son père, probablement aussi à quelque autre « directeur ». Il ne rencontra auprès d'eux qu'une froideur et un détachement dont nous trouverons un écho dans *The Fair Haven*. « I was met, dit John Pickard Owen, with anger and impatience⁴. » La famille du chanoine Butler a jalousement gardé les lettres qu'il écrivit à son fils, et que celui-ci lui rendit. Samuel, dans *The Way of All Flesh*, en cite deux, à peine modifiées⁵. Ce sont celles que pouvait écrire un père victorien, figé dans l'intime persuasion de son bon droit et de sa dignité, aussi peu porté que possible à faire un effort pour partager les sentiments du jeune homme.

On plaint Butler en cette conjoncture ; le destin éprouvait durement la trempe de son caractère. Il se débattait seul, défendant son âme et sa vie, obstinément. Personne autour de lui à qui se fier, en qui croire ; des visages fermés, des conseils glacés, le regard hostile de ceux qui ne comprennent pas. Cependant cette Providence qu'il se plaira tant à railler

1. Benn, *Modern England*, II, 275.

2. Cf. Saint Thomas : *Sum. Theol.*, I, II, 82, 83.

3. J. H. Shorthouse (1834-1903), d'abord quaker, se fait baptiser en 1861 dans l'Eglise d'Angleterre. Butler détestait cordialement ses livres. Cf. J. H. Shorthouse, *Life and Letters*, I, 397.

4. *Fair Haven*, p. 67. La page tout entière est pleine d'amertume. Mark Rutherford se plaint aussi d'une même incompréhension dans une semblable difficulté. C'était vers 1852. « The man who of all men ought to have welcomed me, had not a word of warmth or encouragement for me, nothing but the coldest indifference, and even repulse. »

W. Hale White, *Autobiography of Mark Rutherford*, ch. II, p. 23.

5. Jones affirme qu'elles sont à peu de choses près textuelles (*M.*, I, 61).

dans les propos compassés de ses proches, veillait encore sur lui : elle empêcha qu'il trouvât en ce moment critique le conseiller affectueux qui eût apaisé, pour un temps, le tourment spirituel dont il souffrait, et l'eût amené, résigné, mais non intérieurement satisfait, à l'ordination. Malgré le son déjà fier que rend le métal dont il est fait, nous pensons qu'il eût pu céder à une pression habile et cordiale, appuyée sur des raisonnements intelligents. Il gardera toute sa vie le frisson rétrospectif de l'homme qui a échappé par miracle à une catastrophe. Les angoisses, les déchirements n'en auraient été que retardés. On se représente mal Samuel Butler prêtre, bien qu'il y ait eu en lui, plus tard, quelque chose de l'ecclésiastique. La crise se fût produite à une échéance plus ou moins lointaine, avec une violence décuplée, comme une déflagration que rend plus dévastatrice la résistance des matériaux qui lui font obstacle. Car Butler n'aurait jamais pour sa part consenti à suivre le parti qu'il recommandera un jour à son « Earnest Clergyman » : rester en religion, ne pas faire d'esclandre, et tout en sauvegardant silencieusement sa liberté de penser, conformer ses gestes extérieurs aux préceptes généraux de l'obéissance professionnelle. Ces conseils de prudence désabusée et de résignation sociale ne sont pas de ceux que l'on suit aisément à vingt ans. Prenant donc une résolution désespérée, Samuel brûla ses vaisseaux et déclara tout net qu'il lui était impossible de prendre les ordres.

C'est à ce moment que commencent les irritantes querelles d'argent qui, pendant trente ans, mettront continuellement aux prises le père et le fils ; car Thomas Butler, déçu et courroucé, menaça tout de suite l'insoumis de lui couper les vivres. Son attitude dans ces questions financières est d'une raideur toute victorienne ; il ne semble pas, par ailleurs, avoir été avare ; mais il se sert de cette arme comme d'un moyen de châtiment ; il applique une sanction. Plus tard, cet homme borné croira bien agir, voyant son fils « tourner mal », en lui laissant attendre le plus longtemps possible un argent qui lui était dû¹.

Ne sachant que faire et ne désirant pas rentrer à Langar,

1. Il est vrai que Butler justifiera en partie la méfiance de son père en se montrant dans la suite assez mauvais financier.

Butler est retourné à Cambridge ; il s'y trouve au printemps de 1859, contre le gré de son père. Les relations ne sont pourtant pas rompues ; les deux hommes échangent des lettres dont nous ne connaissons que des fragments. Samuel tente de préciser la position qu'il a prise vis-à-vis du dogme religieux. Il cite les deux passages des « Articles de Foi » qu'il ne peut se résoudre à accepter. Ce sont, à l'article XV : « But all we the rest, although baptized, and born again in Christ, yet offend in many things » et « If we say we have no sin, we deceive ourselves, and the truth is not in us¹. » Samuel allègue au contraire qu'en participant sincèrement aux sacrements, l'homme doit parvenir à un état où il peut affirmer qu'il ne pèche pas en connaissance de cause et que nul ne sera sauvé s'il n'a point, avant sa mort, connu un tel état de sainteté².

Ainsi Butler se sépare de plus en plus de la thèse orthodoxe sur la question du péché. Son esprit logique et entier se refuse à laisser endosser au chrétien la responsabilité de la faute originelle et sa transmission qui sont, lui semble-t-il, incompatibles avec l'existence des sacrements. Cette anomalie le choque ; il s'en tire provisoirement en effaçant l'un des termes, le péché, devant l'autre. Ce n'est là cependant qu'un argument de discussion. Son père l'accuse de Pélagianisme ; et, à tout prendre, il doit avoir raison³. Pasteur de profession, il a qualité pour juger, et il est dans son rôle en combattant l'hérésie. Mais la croyance de Samuel est plus profondément ébranlée qu'il n'apparaît. Ce sont les correspondances intimes de l'enseignement moral chrétien qui lui semblent faussées. Il met toute son énergie à affirmer encore que le péché doit être absolument effacé par les sacrements, mais on le sent tout près d'être persuadé que ces sacrements, bienfaits surnaturels dont l'usage est nécessaire pour être sauvé, sont pratiquement sans effet sur la nature humaine, et que seule vaut dans la conduite la bonne volonté de chacun.

1. Art. XV : a) Saint-Jacques, III, 2; b) 1^{re} Epître de Saint-Jean, 8.

2. Samuel Butler longtemps après attribuait cette idée à la lecture de certains ouvrages religieux, en particulier *The Mystery of Godliness*, de More (M. I, 64).

3. Pelagius Brito (circa 360, circa 420), maintenait que tout péché est, non de nature, mais de volonté, et que l'homme doit pouvoir, par ses seules forces, lui résister : « Si necessitatis est, peccatum non est; si voluntatis, vitari potest. » Il rejetait par conséquent le péché originel. L'accusation de pélagianisme était volontiers portée contre ceux qui faisaient trop largement confiance à la nature humaine.

Cependant Butler reste fort en peine de savoir que faire. Après tout, l'ordination lui aurait donné un métier. Il faut en trouver un autre. Deux solutions lui sourient : émigrer ou se faire peintre ; il songe aussi, vaguement, à vivre de sa plume¹. Mais son père répond d'abord par un « non » catégorique ; ses contre-propositions sont d'un autre ordre : faire son droit ou prendre un poste dans l'enseignement. Il désire visiblement engager Samuel dans une profession où il pourra gagner sa vie sans plus attendre : l'enseignement lui est ouvert par ses diplômes universitaires ; quant au droit, il peut le faire en se plaçant comme clerc chez un homme de loi. Malgré les apparences, Thomas Butler n'est pas poussé par un mesquin désir d'économie. L'une et l'autre de ses propositions tendent à mettre son fils en présence des réalités de l'existence et à lui en faire faire l'apprentissage à son corps défendant, à la fois dans une idée de châtiment et de sommaire justice, et pour l'amener à prendre le plus tôt possible un parti positif. Ce qui le déroute dans son attitude, c'est surtout cet apparent défaut de sens pratique. Il n'y voit qu'une évasion, un saut dans l'inconnu. Samuel, cependant, refuse à son tour ; la correspondance entre Langar et Cambridge se poursuit pendant tout le printemps et l'été de 1859, pleine de mots aigres et d'offres conciliantes, mêlée de discussions sur des questions d'argent ou sur des points du dogme. Samuel doit faire face à un adversaire armé d'une autorité morale et naturelle ; il lui faut assurer sa position, la définir, la délimiter, revendiquer ses droits et répudier les devoirs qu'il considère comme mal fondés². Il prend, dans cette âpre querelle, conscience de sa volonté propre et de sa personnalité : « I am old enough by this time to know my own mind. »

Ce premier essai d'émancipation domestique est un pas de plus vers l'affranchissement intellectuel total. Butler a été amené à prendre clairement position contre la tutelle fami-

1. Cf. Lettre de Thomas Butler à sa femme, 12 septembre 1859 : « He talks of writing ; but it requires more than his powers to do this. He has not that in him that will be read. He is too bumptious and not sufficiently practical » (*Fam. Rel.*, p. 156. La date donnée est novembre, mais c'est une erreur, Samuel s'étant embarqué pour la Nouvelle-Zélande le 29 septembre).

2. Cf. lettre à sa mère, 10 mai 1859 : « ... and, knowing that I have duties to myself to perform even more binding on me than those to my parents, with all respect I adopt this alternative of rejecting the pounds, shillings and pence and going in search of my own bread my own way ». *M.* I, 66.

liale. Il n'hésitera plus désormais à s'insurger contre toute autre contrainte. Ayant une fois obtenu de haute lutte sa liberté de conduite, il en viendra par une pente naturelle à ne plus demander qu'à lui-même le consentement d'agir ou de penser. Il cessera de prendre ses ordres au dehors.

En attendant, la querelle de Samuel avec son père change insensiblement de tournure; la question religieuse passe au second plan. Thomas Butler a tenté sans espoir de convertir son fils; mais il n'est pas très persuasif, ni peut-être très persuadé. La décision de Samuel l'étonne et le froisse; il est moins frappé de douleur à savoir sa foi compromise, que vexé de le voir bouleverser ses plans d'avenir et commettre ce qu'il juge être une incorrection doublée d'une sottise. Cet homme d'ordre et d'autorité — qui se sent toujours malgré sa colère responsable de l'établissement de son fils — lui en veut de tout remettre en question, de l'obliger à de nouveaux frais et à de nouveaux soucis. Les lettres échangées montrent dans cette malheureuse affaire Samuel et son père surtout soucieux de résoudre le problème pratique : quel métier apprendre, quelle profession adopter¹? Deux volontés s'affrontent, l'une impatiente, violente et courroucée, l'autre frémissante, un peu anxieuse, mais émerveillée aussi de la révélation de sa jeune force. Samuel revendique la « liberté chrétienne » de choisir sa profession. Et chacun invoque le Christ au secours de son intérêt.

Dans ce genre de combat, la victoire est d'ordinaire à celui qui prend l'offensive. Le chanoine Butler ne luttait que pour maintenir ses positions. Peu à peu il lâche pied et se contente des honneurs de la guerre. Le 12 septembre 1859 il écrit à sa femme : « I don't want to make him a schoolmaster any more than I want to make him a clergyman². » Il consentira enfin

1. Samuel Butler envisage un moment l'idée de se faire médecin homéopathe, ce qui le montre assez averti des idées intéressantes qui circulent autour de lui et qui ont quelque chance de réussir. La théorie homéopathique, en effet, d'abord honnie par le corps médical officiel, était en train de gagner en Angleterre un terrain considérable. L'épidémie de choléra de Londres, en 1854, avait montré un pourcentage de décès très inférieur parmi les malades soignés à l'hôpital homéopathique, récemment fondé.

2. *Fam. Rel.*, 156. Il semble ressortir d'un passage de cette lettre, que M^{me} Butler était allée rejoindre son fils à Cambridge, au moins pendant quelques jours.

à laisser Samuel s'expatrier; et pour l'y aider, après avoir menacé de lui couper les vivres¹, il promettra de lui avancer les fonds nécessaires. Sa capitulation est donc complète. Mais il a tant résisté, il a montré si peu de sympathie, tant d'étroitesse et d'intransigeance, que Samuel ne lui en saura aucun gré. Ce premier conflit naît de l'opposition de deux natures qui prennent brusquement conscience de leur antagonisme foncier. Butler était moins occupé à poursuivre un idéal nouveau, qu'à fuir celui que le nom de Langar symbolisait à ses yeux.

1. La menace avait été proférée dans le premier moment de contrariété et acceptée par Sam comme étant « fair play »; puis elle avait été maintenue de bonne foi, comme un moyen de pression pour faire prendre à Sam un parti raisonnable. Cf. la lettre citée plus haut, qui est du reste assez révélatrice de l'attitude de Thomas Butler : « I don't want to save my allowance; I only want to drive him to some course. » Noter aussi ce jugement du père sur son fils : « He is too bumptious and not sufficiently practical. »

CHAPITRE IV

EN NOUVELLE-ZELANDE.

Voyage, arrivée et installation ; — Ce que Butler doit à la vie coloniale ; — Suite de l'évolution religieuse ; tolérance, latitudinarisme ; — *L'Origine des Espèces* ; — Négation de la résurrection de Jésus-Christ.
Darwin on the Origin of Species ; — Polémiques ; — *Our Emigrant* ; — *Darwin among the machines* ; — Le sport, Shakespeare et l'humour ; — Expérience littéraire ; — Retour.

Finalement, après avoir envisagé une demi-douzaine de carrières¹, les deux parties se mettent d'accord. Samuel émigrera. On parle d'abord du Libéria dont Thomas Butler ne veut pas ; puis du Cap ou de la Colombie britannique. En fin de compte la Nouvelle-Zélande réunit tous les suffrages. Elle est à l'ordre du jour². Samuel a pu assister à Cambridge, en 1854, à la sensationnelle conférence de G. A. Selwyn, évêque de Nouvelle-Zélande, qui faisait alors une grande tournée de propagande en Angleterre³. Et Thomas Butler approuve le choix d'une colonie qui offre le double avantage d'être un champ d'évangélisation active et une source probable de gros profits. Le 29 septembre 1859, Samuel Butler s'embarque à Gravesend sur le paquebot *Roman Emperor*, après avoir

1. Fermier, professeur, docteur homéopathe, artiste, éditeur, officier, avocat, diplomate (*Hum. Hum.*, sketch par H. F. Jones, et *M.*, I, 68), sans compter homme de lettres.

2. La Nouvelle-Zélande fut découverte en 1770 par Cook. Mais son histoire ne date guère que du milieu du XIX^e siècle. Après la conversion au catholicisme de Newman, d'Oakley, de Ward, en 1845, certains des personnages qui furent mêlés au mouvement d'Oxford émigrèrent en Nouvelle-Zélande. En 1851, un contingent de 3.000 émigrants débarque à Lyttelton Harbour, et fonde l'établissement de Canterbury et la ville de Christchurch.

3. George Augustus Selwyn, ancien élève de St John's coll., nommé évêque de Nouvelle-Zélande en 1841, rentre en Angleterre en 1867 et devient le 91^e évêque de Lichfield, l'ancien évêché du Dr Butler.

failli prendre le *Burmah*, qui périt corps et biens pendant la traversée¹. Il quittait les siens en bien meilleurs termes qu'on ne l'aurait pu prévoir quelques semaines auparavant.

Ce n'était pas le premier voyage de Samuel, mais cette fois le sentiment de partir pour une vie nouvelle fut si fort que sans secousse, sans heurt, une autre de ses habitudes d'autrefois se dénoua. Le soir même de son embarquement, il omit de faire sa prière quotidienne²; il ne revint jamais à cette pratique; elle avait cessé d'être un besoin. Il occupa les loisirs de la longue traversée à lire, en particulier, le *Decline and Fall of the Roman Empire* de Gibbon, qui ne put qu'accentuer son sens déjà vif du relativisme des choses humaines. Cependant, à bord, il assistait aux offices; il avait organisé un chœur parmi les passagers et chantait les cantiques et les hymnes.

Le 26 janvier 1860, Butler débarque à Port Lyttelton, et s'installe provisoirement à Christchurch, capitale de la province de Canterbury. Son père lui enverra par petites sommes les fonds nécessaires à l'équipement d'une entreprise d'élevage³. Mais il faut trouver le terrain, et il n'en reste plusguère de bon. On peut s'imaginer quels moments d'ennui et d'angoisse ces premières responsabilités lui coûtèrent. Il n'a que vingt-trois ans, aucune expérience préalable, et son éducation universitaire lui sert à bien peu de chose : « Clerical surroundings and our much vaunted public schools and universities rarely impart that kind of « savoir-faire » which stands a man in good stead when he goes out into the rough and tumble of the world⁴. » Ses

1. Cf. *First Year*, préf. du Revd. Thomas Butler, p. 5. — H. F. Jones (*M.*, I, 71-2), rapportant ces incidents et commentant ironiquement la phrase « the writer was most providentially induced to change his ship », nous semble faire indûment un sort à cette si banale invocation à la Providence.

2. *N. B.*, 213 : « That night, I suppose, the sense of change was so great that it shook them quietly off. I was not then a sceptic; I had got as far as disbelief in infant baptism but no further. I felt no compunction of conscience, however, about leaving off my morning and evening prayers — simply I could no longer say them. »

3. John Butler Yeats, qui connut Samuel Butler dans la suite, prétend l'avoir entendu dire que son père ne lui avait rien donné, et qu'il avait dû emprunter à des amis 10.000 livres (la somme paraît bien élevée). — J. B. Yeats : *Essays Irish and American*, 1918. Cependant, le 10 février 1860, Samuel écrit à ses parents : « I must confess to being fairly puzzled to know what to do with the money you have sent me » (*First Year*, p. 37, ch. IV). Il s'agit de 500 livres. Thomas Butler envoya à Samuel 4.200 livres en tout, mais refusa un dernier millier de livres qui avait pourtant été promises. Cf. *M.*, I, 89-95, lettre de Samuel Butler.

4. *C. P. Pauli and Samuel Butler, a memoir*, par Samuel Butler, publié pour la première fois dans *Life and Letters*, octobre 1931, p. 255. La citation suivante est extraite de la page 256.

éducateurs ont réussi à faire de lui, comme de ses condisciples, un snob de l'intelligence, du goût et des manières : « A more utter young prig than I was at seven and twenty it would be hard to find. » Il en souffrira durement. Mais plus forte que la désillusion et que les mortifiantes leçons de la réalité est sa volonté de ne pas échouer : la défaite serait pire que tout. Courageusement, il se met à l'œuvre. Il écoute, il s'informe, il cherche ; il entreprend plusieurs expéditions, remontant les rivières qui, nées aux flancs des Alpes méridionales, coulent en direction du sud-est. Enfin, il découvre près de l'une d'elles, le Rangitata, un coin de pâturage qu'il complète peu de temps après en achetant le terrain avoisinant. Le sol ne coûte pas cher, mais il faut parfois l'enlever de haute lutte, ou à force d'astuce. Butler a raconté dans son livre *A first year in Canterbury Settlement* un incident qu'il eut avec un de ses rivaux. « A book, dit-il, is kept at the Land Office, called the application-book, in which anyone who has business with the Board enters his name, and his case is attended to in the order in which his name stands. The race between G. and myself was as to who should first get his name down in the book... » Butler ne parvint à ses fins qu'après une dure chevauchée où il dut se livrer à une véritable course avec son adversaire, et, arrivé à temps, il faillit encore être la victime de sa mauvaise foi¹.

Il lui faudra plus d'un an pour aménager son « settlement » auquel il donne le nom de « Mésopotamie² ». En fin de compte il parvient à bâtir une petite maison qui, adossée aux collines, est à l'abri des vents froids, et s'y installe de son mieux avec un personnel d'une poignée d'hommes. C'est l'isolement à peu

1. *First Year*, chap. VIII. Cette anecdote se retrouve contée dans les mêmes détails, peut-être un peu enjolivée seulement, dans *Crusts, a Settler's Fare due South*, par Laurence J. Kennaway, 1874. Butler y est appelé « Whiffler ». L. J. Kennaway, un des « Canterbury Pilgrims » de 1851, était le voisin de Butler, dans le Rangitata. On peut se demander si le surnom donné à Samuel Butler ne cache pas une intention, une allusion. Kennaway avait, nous dit-on, pour l'originalité de son voisin, une admiration qui n'allait peut-être pas sans un sourire. « Whiffler », évidemment, rime à peu près avec Butler. Mais le mot a un sens ironique : il sert parfois à désigner ces êtres nonchalants dont les goûts, l'activité ou les opinions changent sans effort au moindre vent. Il est difficile de savoir aujourd'hui si le sobriquet renferme une critique directe ou s'il ne s'applique que par antiphrase.

2. Parce qu'il était bordé de deux côtés par de petites rivières, affluents du Rangitata. L'une d'elles avait été nommée « le Butler » par ses riverains, cf. *M.*, I, 92. — « Mesopotamia » est aujourd'hui la propriété du « Canterbury Agricultural college » qui l'affermé à des particuliers.

près absolu : on est « eighteen miles from the nearest human habitation, and three days' journey on horseback from a book-seller's shop¹ ».

Qu'on imagine ce rude et grandiose paysage : de son barbare contour, une haute chaîne de glaciers barre l'horizon ; des collines, couvertes d'une herbe jaunâtre et de buissons, amolissent le second plan, suggèrent des vallons où courent des torrents. Au pied même de ces collines, face à la plaine, une habitation, un hangar servant de cuisine, une volière, quelques clôtures, un bout de jardin ; devant la maison deux pistes croisent leur poussière ; à l'un des murs s'adosse un banc où le fermier et ses aides, quand tombe le soir, viennent fumer leur pipe. Par là-dessus, le ciel immense et lointain, moins vibrant, semble-t-il, moins humain qu'en Europe. Malgré la fumée qui monte d'une cheminée, l'impression de solitude est poignante². Les troupeaux paissent là-bas, derrière les collines. Il n'y a pour garder la maison qu'un cuisinier, et, peut-être, le maître. Soudain un enchantement rompt le silence : quelqu'un, dans cette cabane, joue du piano... D'un seul coup l'ambiance change. Les thèmes d'une fugue de Bach peuplent de leurs jeux graves les allées grossièrement tracées ; et voici qu'à leur suite, une phrase de Haendel s'y promène, spirituelle sous sa perruque. Quel contraste, entre cette musique pensive et grêle, et l'austère nature qui l'écoute ! Un dernier accord ; puis le maître du logis paraît sur le seuil, un livre à la main. Son teint naturellement coloré s'est cuit au vent et au soleil ; petit, le poil noir, la pipe à la bouche, en tenue de colon négligé, les pantalons pris dans des bottes, mais portant un col empesé³, il ne

1. Introduction d'*Unconscious Memory*, p. 11.

2. Cette description est tracée d'après plusieurs documents ; en particulier, pour la disposition topographique, un dessin, p. 73, dans *Five Years in New-Zealand*, par R. B. Booth (1912), représentant « Mesopotamia Station ». Nous devons à la courtoisie de deux correspondants néo-zélandais d'intéressantes photographies, les unes des deux cabanes, récemment détruites, où Butler résida, d'autres représentant différents aspects de « Mesopotamia ». On trouvera dans le premier chapitre d'*Erewhon* une rapide description de la « Station », vue du haut de la montagne : « ... the waving downs, with the two white specks of huts in the distance, and the little square of garden behind them; the paddock with a patch of bright green oats above the huts, and the yards and wool-sheds down on the flat below; all seen as through the wrong end of a telescope... » (*Erewhon*, p. 6).

3. « (My present cook) can actually starch collars, which I think proper to wear, even in this out-of-the-way place ». Lettre de Samuel Butler à Mrs. Philip Worsley, 19 septembre 1861, dans *Fam. Rel.*, p. 159.

ressemble que de loin aux rudes hommes, bergers ou bouviers, qui vont arriver tout à l'heure. Qu'on ne s'y trompe pas cependant; malgré quelques lubies qui font sourire ses voisins, il est devenu un des leurs, il vit leur vie, il s'est plié à leurs travaux. Prévoir, organiser, calculer, arpenter, explorer, bâtir, vendre et acheter; mener au pâturage un bétail difficile, bœufs ou moutons; le marquer au fer, tondre les brebis, soigner et tremper les galeuses, poursuivre à cheval les égarées : rien ne l'a rebuté. Il subit cette existence avec patience et humilité, comme une épreuve nécessaire, une juste compensation due par lui au sort qu'il a osé braver¹.

La durée de son séjour en Nouvelle-Zélande ne dépassera pas quatre ans et demi². Mais cette période de temps est suffisamment longue pour que son effet soit profond et persistant sur le caractère de Butler. Il faut lire *First year* pour saisir nettement, sous l'embarras manifeste et l'apprêt du ton, le sens et la portée de cette expérience³. Au contact de cette vie fruste, Butler prend le goût des choses simples et nécessaires qu'ordonne seulement la commodité personnelle de chacun dans la limite et le respect des faits. Il apprend la valeur de l'argent qu'il faut arracher à ceux qui le lui doivent⁴ ou conquérir au prix d'un pénible labeur et de constantes préoccupations. Il est touché par le souci des affaires, sinon par leur fièvre; il en brasse de petites, aménage soigneusement ses revenus, place son capital. Mais en même temps ses habitudes se font presque ascétiques, ses besoins frugaux et peu nombreux; l'argent ne sera jamais pour lui un introducteur à la mollesse et au luxe; il ne lui demandera que de lui fournir la clef de l'indépendance. Son but immédiat n'est pas d'atteindre à la fortune, mais d'obtenir les moyens qui lui permettront, rentré au pays,

1. Lady Barker, dans *Station Life in New-Zealand* (1869), décrit une maison de berger toute semblable à celle de Butler : « In itself it was as snug and comfortable as possible, with a little paddock for the shepherd's horse, an acre or so of garden, now overgrown with self-sown potatoes, peas, strawberry, raspberry, and gooseberry plants, the little thatched fowl-house near, and the dog-kennels; all giving it a thoroughly home-like look. The hoarse roar of the river over its rocky bed was the only sound... » (lettre : Broomielaw, novembre 1868).

2. Butler avait envisagé au début, la possibilité d'y rester jusqu'en 1870.

3. Pour *First Year*, voir p. 80-81.

4. Pendant presque tout son séjour, il poursuivra avec son père de difficiles négociations pour obtenir les sommes promises.

de suivre la carrière de son choix sans être l'obligé de qui-conque.

Sa personnalité achève de s'affirmer. Le courage physique, dont il manquait, lui vient; il en fait preuve en plusieurs occasions. Lui qui savait à peine se tenir en selle, il se fait, à force de ténacité, bon cavalier — chose nécessaire dans ce pays de longues distances. A cheval il traverse des rivières grossies ou descend des pentes abruptes¹. Au bout de peu de temps il est assez hardi et assez entraîné pour donner l'exemple et prendre la tête de sa troupe dans une passe dangereuse².

Si son corps s'aguerrit, son caractère se trempe. Tout, en Nouvelle-Zélande, est simple, rude, sain. Les nervosités, les scrupules, les mille délicatesses de la civilisation qu'il a quittée ne sont plus de mise. Il faut regarder les faits en face, dépouiller de douillettes habitudes (dormir sans draps, faire sa cuisine, se laver peu ou mal) ou de vieux préjugés sentimentaux (tuer un mouton). Les hommes qu'il fréquente ne parlent jamais de morale, mais ils n'en ont pas moins une, dont les principales caractéristiques sont le bon sens et la santé. Butler après une hésitation, se sent à l'aise au milieu d'eux; ils sont plus près de lui que les jeunes cuistres de Cambridge, ou même que ses parents et ses sœurs à Langar. Avec une expérience plus étendue des hommes et des choses grandit son sens du relatif. Ce monde tout neuf lui impose une révision des valeurs acceptées; la hiérarchie sociale et intellectuelle de la métropole apparaît vaine et irréaliste dans la lointaine colonie. Mais ne croyons pas que cette lutte pour la vie, qui est au fond sa seule loi, soit une école d'abrutissement. Loin de là : malgré le peu d'intellectualité du milieu³, l'esprit de Butler respire

1. Cf. *First Year*, p. 59-60.

2. « I strictly forbade the other two to stir from the bank until they saw me safely on the other side. » Cf. tout le passage intitulé « Crossing the Rangitata », *First Years*, p. 143-148. — Le jour de la Saint-Sylvestre 1860, en tournée d'exploration avec son ami Baker, il dut traverser, à pied cette fois, le Rangitata. La force du courant leur fit perdre l'équilibre et ils furent entraînés dans un rapide. Ils s'en tirèrent à la nage, réussissant, rapporte Mr. Baker, à conserver leurs alpinstocks. Lettre de Mr. John H. Baker à J. B. Fort, 29 juillet 1926. C'est également avec Mr. Baker que Butler découvrit, sans la franchir, la « Whitcombe pass », le col permettant de passer sur le versant nord-ouest des montagnes, décrit dans *Erewhon*.

3. Butler y rencontra cependant un assez bon nombre de gens cultivés, « gentlemen » en tous points, dont certains sortaient des grandes universités Cf. *First Year*, 37-49. Voir aussi ce que déclara le capitaine d'une équipe de cricket de la

mieux et prend une vigueur nouvelle. Il continue de se débarrasser peu à peu des lambeaux du vêtement religieux qui collent encore à sa raison. Nous en trouvons la confiance dans une lettre datée de septembre 1861 : « I felt an immense intellectual growth shortly after leaving England — a growth which has left me a much happier and more liberal-minded man¹. » Cette sensation si enivrante d'émancipation le met dans un état de réceptivité aiguë, prêt à adopter d'enthousiasme la première hypothèse libératrice qui se présentera à lui.

L'élevage des moutons lui laisse des loisirs. Il les emploie à lire, à réfléchir. L'absence de compagnie cultivée, qui est ce qui lui manque le plus, l'oblige à ne compter que sur lui-même pour sa distraction intellectuelle. Il a dû abandonner le dessin, faute de commodité et de sujets. Mais il continue ses études musicales. « I have a piano-forte at which I practise very regularly, and fancy I am improving². » Et son cerveau est toujours en ébullition. Comment oublierait-il que c'est la nouvelle orientation de ses idées religieuses qui l'a conduit à s'expatrier ? Ces idées-là, il faut les creuser, les éprouver, les corriger, ordonner ce chaos, voir clair en cette nuit, élaguer l'absurde, le superflu, le douteux, restreindre son bagage de dogmes, mais tenter du moins de s'en faire une certitude. Il a repris sa Bible, et ne cesse de méditer sur le Nouveau Testament : en septembre 1861, il aborde les Epîtres de saint Paul aux Corinthiens. Il note ses réflexions sur un carnet qui le quitte rarement. C'est une habitude qu'il a prise pour la vie, et il suit, en les relisant, la courbe même de son évolution. « My commonplace book, écrit-il, is full of notes upon religious subjects, and in them I can trace the gradual change from my old narrow bigoted tenets to my far happier present latitudinarianism³. »

La première étape est celle de la tolérance. « I consider no man has a right to demand from another that what appears

métropole venu avec son équipe jouer à Christchurch : « On no cricket ground in any colony had he met so many public school men, especially men from Old Rugby, as at Canterbury » (cité par Miss Colborne Veel), *First Year*, p. 198.

Même les voleurs de grands chemins y étaient bien élevés, cf. *Fam. Rel.*, p. 160.

1. Lettre de Samuel Butler à Mrs. Philip Worsley (sa tante), 19 septembre 1861 (elle n'est pas dans *M.*) *Fam. Rel.*, p. 162.

2. *Fam. Rel.*, lettre citée, p. 161.

3. Lettre à Philip J. Worsley, 10 janvier 1861, *M.*, I, 97.

satisfactory to himself should also appear so to that other¹. » Cette liberté absolue de penser et de croire, dont il n'avait nulle idée auparavant², est la loi en Nouvelle-Zélande. Il est ainsi d'heureux pays que baigne une atmosphère de tolérance spirituelle³; après l'éloge de la Nouvelle-Zélande, Butler fera un jour celui de l'Italie du Nord. Ces climats lui sont favorables; son humanité s'y épanouit. Il ne désire plus convertir personne; Langar, avec sa rigide piété, les Siméonites avec leur prosélytisme, ses propres essais d'évangélisation à Londres, ne sont plus que des souvenirs confus, sujets de dépit ou de remords.

Mais cette tolérance n'est pas un simple effort de bonne volonté vis-à-vis d'autrui : elle découle d'une répugnance générale à toute croyance dogmatique. Butler appelle cela son « latitudinarisme ». Les plus subtils mystères de la foi lui sont devenus indifférents. Il n'existe plus à ses yeux de distinction essentielle entre les différentes interprétations chrétiennes de la divinité. Cet élargissement de ses horizons religieux ne lui donne d'ailleurs pas une vue plus nette, ni, quoi qu'il en dise, une satisfaction plus grande; c'est en vain qu'il se débat et s'échauffe. Un brouillard l'entoure de tous côtés.

A vingt-cinq ans il a rejeté son orthodoxie d'autrefois. Il a cessé de faire ses prières, de recevoir les sacrements, et même d'aller à l'Eglise. Il méprise le symbole de saint Athanase, avec son arrogante affirmation de la Trinité et ses menaces de damnation à l'égard de ceux qui n'y ajoutent point foi. Il affirme cependant sa croyance à la divinité du Christ. Mais quant à savoir dans quelle mesure Jésus est véritablement le fils de Dieu, il s'en soucie peu, dit-il. Surprenant détachement, qui cache en réalité l'appréhension de voir s'écrouler le dernier pilier d'une doctrine qui, une fois cette ruine consommée, ne pourra même plus en bon droit s'appeler chrétienne. Il se rend compte qu'il donne déjà à cette expression « le Fils de Dieu » un sens avant tout symbolique, non réel. Un moment, il croit être unitarien, comme l'avait été sa mère avant son mariage; mais ce n'est encore qu'une illusion due à son invincible répu-

1. *Ibid.*

2. « This is a very simple thing to have come so far to learn, but it is one of the many simple things that I have never learnt before », *d*°.

3. *Fam. Rel.*, p. 165 : « The very atmosphere seems unsectarian ».

gnance à admettre la Trinité. C'est en vain qu'il essaie de s'arrêter sur la pente qui l'entraîne : les lambeaux de dogme auxquels il s'accroche cèdent un à un, et il continue de rouler vers un abîme. Cet « esprit calme et philosophique de recherche impartiale¹ » qu'il imagine devoir à l'historien Gibbon n'est qu'un leurre ; on le sent dérouté. Se livrerait-il autrement avec tant d'ardeur à ses méditations et à ses lectures, alors que tout l'invite à vivre uniquement la vie du corps dans ce cadre de saine et rude nature ?

C'est dans cette âme pleine de malaise et d'impatience que va tomber vers 1860 le vigoureux levain du transformisme darwinien. L'*Origine des Espèces*, publié en Angleterre le 24 novembre 1859, pénétra en Nouvelle-Zélande l'année suivante, et Butler lut avec avidité cet ouvrage étonnant. Au moment même où son esprit achevait de se vider d'une foi qui, vraie ou fausse, du moins l'occupait, à l'instant où Dieu retirait sa présence de l'univers créé, pour disparaître dans le lointain d'une vague métaphysique, voici qu'une révélation magnifique lui était offerte, qui repeuplait cet univers en évoquant l'interminable procession des êtres et des races. « I became, confessa-t-il plus tard, one of Mr. Darwin's many enthusiastic admirers². » Dans un brusque sursaut d'émerveillement, il entrevoyait le radieux intérêt de la biologie. Le mot *évolution* se ficha dans son esprit comme une flèche, et y resta piqué, frémissant. Il sera le *leit-motiv* de toute une série de laborieuses études que Butler, qui était loin d'avoir au déout de grandes lumières sur ce sujet, ne voudra pas clore sans avoir sondé le fond de sa pensée, et élaboré sa propre hypothèse.

Cette perspective nouvelle ouverte sur la création et sur le déroulement infini des espèces eut pour premier résultat de précipiter le dénouement de sa crise religieuse. L'homme lui

1. Lettre à Philip Worsley, *M.*, I, 96.

2. Samuel Butler, *Unconscious Memory*, p. 11. « He is an ultra-Darwinian », note en 1864 un colon de ses amis (voir p. 77, note, *Journal d'Edward Chudleigh*. — L'année 1859 est féconde en événements littéraires importants : c'est la date de la publication d'*Essays and Reviews*, de l'Essai de Mill : *On Liberty*, des *Principles of Secularism* de Holyoake. L'année suivante voit éclater le véritable scandale d'*Essays and Reviews*, à la suite d'un article de la *Westminster Review*. Ch. Bradlaugh fonde son *National Reformer*, à tendances violemment anticléricales et rationalistes. Il ne semble pas que rien de tout cela ait une répercussion sensible en Nouvelle-Zélande ; mais Butler en rentrant en Angleterre y respirera une atmosphère renouvelée.

apparut sous un jour nouveau : ce n'était plus une sorte d'ange déchu, c'était un être en évolution¹. Le problème des origines et des fins dernières ne se posait plus dans le ciel mais sur la terre. Débat passionnant ! L'histoire naturelle remplaçait l'histoire sainte. Malgré l'objectivité et la prudence voulues du livre de Darwin, en admettre les conclusions, c'était prendre parti contre la doctrine de l'Eglise chrétienne. Personne ne s'y trompait². Il fallait pour résister au choc, ou bien être dénué de toute curiosité intellectuelle, ou discerner déjà, par une intuition que Butler ne pouvait avoir, les insuffisances et les erreurs du Darwinisme, ou enfin posséder un sens incoercible de la réalité transcendante des dogmes. Or Butler n'avait rien d'un mystique. Son esprit épris de réalités répugnait instinctivement à suivre les Docteurs de l'Eglise en des régions où la simple raison, l'observation directe et le sens commun sont bridés de toute part. Il venait de lâcher, comme des ballons, les fables qui gênaient ses pas sur le chemin terrestre ; dans le premier émoi de son équilibre rompu, il ne pouvait plus croire qu'à deux faits : à son corps en particulier et à la vie humaine en général. Si on lui remontrait qu'il faut bien avoir foi en quelque chose, il répondait seulement : « I can only say that I have not found my digestion impeded since I have left off believing in what does not appear to be supported by sufficient evidence³. »

Il lui restait un dernier pas à faire pour rompre avec le christianisme : c'était, ayant déjà rejeté sa morale en niant sa théorie du péché, de rejeter son dogme central : la mort et la résurrection du Christ. Dans l'été de 1862, il en arriva à la conclusion que Jésus-Christ n'était pas mort sur la croix. Il est dommage que les carnets de notes qu'il utilisa durant cette époque ne nous aient pas été transmis. Une telle découverte ne dut pas aller sans de nombreuses méditations préalables dont il serait intéressant de suivre le fil. En tous cas on peut

1. « Autant vaut être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré », s'écriait Ed. Claparède, dans son article sur l'*Origine des Espèces* (Rev. German., octobre 1861).

2. « Il serait complètement inutile de dissimuler ici que la théorie de Mr Darwin, bien que pouvant être très religieuse, est néanmoins foncièrement et irrémédiablement hérétique », Clémence Royer, préface à sa traduction de l'*Origine des Espèces*, 1866.

3. Lettre de Samuel Butler à son ami (Sir) W. T. Marriott, M., I, 98,

sans grande peine relier ce dernier abandon à son adoption immédiate et enthousiaste du transformisme. Avec la vieille théorie de la création, ce néophyte de la biologie rejette tout ce qui, dans l'ordre de la nature, prétend être mystère ou miracle. Cette mort d'un Homme-Dieu, cette ascension, il les voit en contradiction trop flagrante avec l'éblouissante reconstruction de l'univers que Darwin lui propose. Jésus n'était qu'un homme, sa mort a dû être naturelle, et il n'est point ressuscité. Ainsi, les Evangiles que Butler a depuis trois ans tant et si anxieusement scrutés sont soudain convaincus, sinon de mensonge, du moins d'erreur. La rupture avec le passé, avec « ce qui aurait pu être », est consommée. Butler ne se reconnaît plus chrétien.

Cette brusque décision a la valeur et l'ampleur d'un mouvement de réaction. Butler va être pendant plusieurs années tout occupé à nier, à discuter âprement, à mener des offensives qui ne seront en réalité que des moyens de justification et de défense. D'autres que lui, passant plus graduellement de la foi au doute, pourront nier la résurrection sans cesser de croire à la divinité du Christ, et conserver ainsi leur place dans un Christianisme conciliant. C'est à prendre ce parti que J. H. Shorthouse, vers 1875, exhortera son Agnostique, car, expliquera-t-il, « Christ may have been divine though he entered human life in the ordinary way, and never rose from human death¹ ». Mais Butler subit les conséquences de ce qui affligera (non d'ailleurs sans une arrière-pensée) l'auteur supposé du mémoire de J. P. Owen : c'est ce système d'éducation « which teaches people to regard Christianity as a thing one and indivisible, to be accepted entirely in the strictest reading of the letter, or to be rejected as absolutely untrue² ». L'édifice a disparu tout entier. En quatre ans il est peu à peu passé du christianisme le plus soumis à l'absence à peu près complète de souci métaphysique. Reste-t-il en lui le désir ou le besoin d'une religion naturelle ? C'est à peine si on saurait le dire. Sans rejeter l'idée même de Dieu, il l'a dépouillée de tous ses attributs religieux. Cependant au tréfonds de lui-même subsiste comme l'intuition fugace d'un danger lointain, l'appréhension de laisser le monde en proie au pur déterminisme. Une phrase du *Fair*

1. J. H. Shorthouse, *Life and Letters*, I, p. 92.

2. *Fair Haven*, p. 19.

Haven encore semble révélatrice. Au terme de sa crise religieuse (qui est une transposition de celle de Butler), J. P. Owen, ayant tout rejeté du dogme chrétien, conserve un reste de croyance en « la providence du Créateur¹ ». Nous ne pensons pas charger ces derniers termes de trop de sens en les notant au passage. C'est parce que Butler ne pourra tuer en lui cette foi en un principe agissant et ordonnateur dans l'univers, qu'il se séparera plus tard de Darwin. Pour le moment elle n'est qu'une faible lueur, étouffée sous le formidable appareil de l'évolutionnisme; la lutte pour la vie, la sélection naturelle, la transmission des variations, ne semblent plus laisser de place, dans le livre froid, méthodique, impartial, de Darwin, à la vieille idée de Providence. Mais Butler, un jour, la réintroduira dans l'univers, à sa manière.

Un intéressant témoignage sur son attitude et sa pensée à cette époque nous est fourni par quelques passages d'un journal manuscrit, rédigé par l'un de ses compagnons d'exploration et de travail : « Had a long talk with Butler on various subjects, note Mr. Chudleigh. I think he is gone as far as man can go now; he is an Ultra-Darwinian. He thinks Darwin in 200 years hence will be looked upon as a most wonderful philosopher, and possibly a prophet; he does not believe the Bible to have been written by men under the influence of divine inspiration, but by good men, he thinks it a book, for all social and moral purposes, full of moral truths, and a book to be followed. I think he does believe in an almighty something, somewhere;... he thinks the time will come when man, a very different being to the present worm, will look back on us in the same light as we look on the silurean Epoch; the names of all the great men that influence the world will be forgotten but their influence will be handed down from age to age, modified and infinitely improved... Give the world time, an infinite number of epochs, and according to its past and present system, like the coming tide, each epoch will advance on each, but so slowly that it can barely be traced, man's body becoming finer to bear his finer mind, till man becomes not only an Angel, but an Archangel »... « Right,

1. *Ibid.*, d°

ajouta Butler, is that which agrees with the law and interest of man¹. »

Pour l'instant, le nouveau converti est plein d'un zèle prosélytique. La doctrine de l'évolution lui paraît répondre si exactement aux nécessités du temps qu'il s'en fait l'apôtre. Le 20 décembre 1862, un journal de la colonie, *The Press*, publiait sans signature un dialogue intitulé : *Darwin on the Origin of Species*². Butler y donnait un résumé des idées essentielles de Darwin. Il louait en même temps le sang froid et le calme de l'auteur, ainsi que « l'air de prudence extrême » qui caractérise en effet le ton du livre³. Mais ce qui est à retenir, c'est le soin qu'il prend, dans son propre exposé, de bien établir les points de départ et les bases générales sur lesquelles se construit la thèse. Cette approche lente, ce souci de n'avancer qu'à coup sûr sur un terrain exploré par le raisonnement, sont déjà et resteront typiques de sa méthode d'exposition littéraire. D'autre part, l'objection religieuse y est nettement posée, avec une pointe de brutale mauvaise humeur, par l'un des deux interlocuteurs. « But it is utterly Subversive of Christianity, dit C for if this theory is true the fall of man is entirely fabulous; and if the fall, then the redemption, these two being inseparably bound together⁴. »

1. Journal manuscrit d'Edward Chudleigh, 19 mars 1864. Une copie en a été offerte à la Bibliothèque de St. John's College, Cambridge, par le capitaine Chudleigh. Les passages de ces « Diaries » concernant Butler ont été signalés au public dans un article du *Times* de Londres, 10 septembre 1932 et dans *The Press*, de Christchurch, Nouvelle-Zélande, 22 octobre 1932. Notre attention a été attirée sur ce document par Mr. C. H. Tripp, par l'intermédiaire de notre correspondant Mr. N. A. Moore. Butler était en relations d'amitié avec la famille de Mr. Tripp, qui possédait, chose très rare dans la colonie, un piano, sur lequel Butler aimait à venir jouer. Il essaya un jour, paraît-il, de « convertir » à ses idées de libre pensée la domestique de la maison.

2. *The Press* avait été fondé un an et demi auparavant (mai 1861) à Christchurch. Butler était *persona grata* auprès de ses dirigeants.

Le dialogue a été réimprimé dans *First Year*. Les deux interlocuteurs sont désignés sous les lettres C et F qui semblent avoir été choisies au hasard, à moins que C ne soit l'initiale de « christian » et F. celle de « freethinker », noms qui désigneraient assez bien leurs positions respectives.

3. Voici l'éloge de l'esprit scientifique de Darwin par l'un des interlocuteurs (F) : « I conceive that the judicial calmness which so strongly characterises the whole book, the absence of all passion, the air of extreme and anxious caution which pervades it throughout, are rather the result of training and artificially acquired self-restraint than symptoms of a cold and unimpassioned nature; at any rate, whether the lawyer-like faculty of swearing both sides of a question and attaching the full value to both is acquired or natural in Darwin's case, you will admit that such a habit of mind is essential for any really valuable and scientific investigation » (*First Year*, p. 156).

4. Cf. *First Year*, p. 162.

La réponse de F. est pour le moins étrange. Il reconnaît la difficulté et, sous prétexte d'honnêteté, insiste sur elle sans donner d'autres explications. « I believe, s'écrie-t-il, in Christianity, and I believe in Darwin. The two appear irreconcilable. My answer to those who accuse me of inconsistency is, that both being undoubtedly true, the one must be reconcilable with the other. » Mais il ne dit pas comment. « The true course is to use the freest candour in the acknowledgement of the difficulty. » Là-dessus il reprend son exposé du Darwinisme, et conclut en conseillant à l'autre de relire le livre. Nous pensons que cette réponse évasive cache, non un véritable embarras de Butler, mais le germe d'un plan de combat qui se développera plus amplement dans les œuvres ultérieures. Il consiste à montrer à ceux qu'on veut persuader la difficulté de leur thèse et, tout en se prétendant de cœur avec eux, à insister sur les arguments destructeurs. La position ainsi trahie est vite intenable. Sans doute Butler ne sait pas encore tout le parti qu'il pourra tirer de cette idée tactique. Il n'en est pas moins vrai que nous surprenons ici la première indication d'une attitude qui fera plus tard la force perfide et le succès relatif de *The Fair Haven*¹.

Ce « Dialogue » eut dans la colonie un certain retentissement. Il entraîna son auteur dans une polémique avec l'évêque de Wellington. Celui-ci ayant, sans révéler sa qualité, raillé les théories darwiniennes, dont il faisait remonter l'origine, par Erasme Darwin et Lord Monboddoo, jusqu'à Giordano Bruno, Butler releva le gant, et une courte mais assez violente controverse s'engagea². Nous en avons les pièces. Un point de la discussion, et malheureusement celui qui suscite le plus de passion, est un malentendu : les deux adversaires possédant chacun une édition différente du livre de Darwin, avec un texte modifié, s'accusèrent réciproquement de mauvaise foi. Butler, à tout prendre, n'eut pas le beau rôle dans cette affaire. Sans doute avait-il raison de reprocher à l'évêque de refuser le

1. *The Fair Haven*, 1873, voir plus bas, chap. 7.

2. Cf. *First Year*, 164-178. Le premier article du Dr Abraham, évêque de Wellington, était intitulé « Barrel Organs », et ne portait pas de signature. La correspondance de Butler est signée A. M. Butler a dû donner un sens à ces deux lettres, mais lequel ? Est-ce une inversion de M. A. (Master of Arts) ? Faut-il y lire « apud Mesopotamiam » ? Le détail est dénué d'intérêt. L'évêque, dans ses réponses, prit le pseudonyme de « The Savoyard ».

combat en admettant comme prouvée l'inexactitude et la fausseté du transformisme; mais il s'était embarqué à la légère, et son bagage de lectures dans ce domaine était trop mince. L'évêque, que l'on devine érudit, imprenable et supérieur, avec une pointe d'ironie, n'eut pas grand mal à tirer son honneur du jeu. Butler dut reconnaître qu'il avait eu tort de revendiquer pour Darwin une originalité absolue. Il fut d'autre part obligé, pour donner quelque semblant d'autorité à sa thèse, d'appeler à son secours le témoignage des grandes revues et des savants officiels de l'Angleterre¹, ce qui le fait paraître un peu jeune et timide, en dépit et peut-être aussi à cause de son explosion d'indignation. Il sera amusant de le voir plus tard, ayant acquis une indépendance encore disputée, répudier avec mépris et colère le patronage derrière lequel il s'abrite modestement aujourd'hui.

Cette correspondance sur le Darwinisme est, à nos yeux, importante à deux titres. D'abord nous y voyons rapprocher de celui de Charles Darwin le nom d'Erasme Darwin et même celui de Buffon. Mais ce n'est pas Butler qui fait ces rapprochements : ils viennent sous la plume de son adversaire. Nous sommes ici à la naissance d'une idée qui va faire son chemin dans l'esprit de Butler et s'épanouira en un livre : *L'Evolution autrefois et aujourd'hui*². Dans le cas présent le germe fécondant est venu du dehors³. Mais il est curieux de le voir se déposer dans un terrain qui semble loin d'être favorable : « Though the passage above quoted by the *Savoyard*, écrit-il avec un mélange d'embarras et d'impatience, certainly does contain the germ of Darwin's theory, what is it more than the crudest and most unshapen germ? And in what conceivable

1. Il cite *The Saturday Review*, *The Cornhill Magazine*, *Once a Week* et *Macmillan's Magazine*; il invoque Huxley, la British Association et tous les grands hommes du monde naturaliste.

2. Publié en 1879.

3. Les noms de Buffon et d'Erasme Darwin sont mentionnés dans le « Sketch » que Darwin plaça en tête de la 3^e édition de son livre et où il passe rapidement en revue les auteurs ou savants qui avaient entrevu avant lui les théories évolutionnistes. Mais ce court résumé ne se trouve pas dans les deux premières éditions, et l'évêque, en tous cas, ne semble pas l'avoir connu. Butler affirma plus tard n'avoir lu cette 3^e édition qu'en 1878 (*M.* I, 272). Mais dans sa note de conciliation, l'éditeur de *The Press* affirme avoir eu en mains la 3^e édition conforme à celle de Butler (*First Year*, 177); elle devait donc contenir ce sketch. Butler a pu, tout en possédant la 3^e édition de *The Origin of Species*, omettre de lire ces quelques pages.

way does this discovery of the egg invalidate the excellence of the chicken? » Ce n'est qu'à la faveur d'études ultérieures et d'une incessante rumination que s'effectuera son revirement.

Il n'était pas sans intérêt d'autre part de s'arrêter un instant pour voir Butler faire ses premières armes sur le terrain de la controverse littéraire. Bien qu'étant à son désavantage dans cette escarmouche, il y révèle déjà la tournure d'esprit que nous lui connaissons plus tard : la vivacité de sa riposte décèle une ardente susceptibilité ; il se passionne pour sa cause présente au point de s'identifier avec elle, et toute critique le blesse comme une insulte¹. Il ne peut se résoudre à laisser passer une injustice, qu'elle soit faite à un homme ou à une idée : il lui semble qu'elle l'atteint en personne. Devant une attitude hautaine, un ton doctoral, un air railleur, il se hérisse ; son attitude n'est pas seulement de défensive, mais d'hostilité. C'est un des traits les plus marqués de son caractère ; nous l'avons vu poindre à Cambridge ; il s'est confirmé dans les longs démêlés avec le chanoine Butler ; il ne fera que s'accroître avec le temps et c'est à peine s'il s'atténuera à l'âge plus indulgent de la maturité déclinante.

Mais le dialogue sur l'*Origine des Espèces* et la correspondance à laquelle il donna lieu ne sont pas les seules manifestations de l'activité littéraire de Butler. Il avait déjà écrit sous le titre général de *Our Emigrant*, et la signature de Cellarius, trois articles qui parurent en 1860 et 1861 dans *The Eagle* de Cambridge². Il y décrivait sa vie, son travail, les difficultés vaincues, insistant sur ces dernières avec le même genre de satisfaction modeste qu'un soldat racontant ses campagnes. Le style en était simple, un peu rude, maladroit, sans grand apprêt. Tels quels ces articles constituent d'intéressants documents. Butler écrivait aussi à ses parents de longues lettres avec lesquelles le Révérend Butler entreprit un jour de faire un livre. Il revit, tailla, arrangea, modifia, incorporant au manuscrit des extraits de *Our Emigrant* et vers la fin de 1863, l'ouvrage parut à Londres sous le titre *A first*

1. « I was really exceedingly angry », écrivait-il à ce sujet à Darwin en 1865 (*M.*, I, 124).

2. *The Eagle*, June 1860, Nov. 1860, Dec. 1861 — respectivement 12, 20 et 18 pages.

*year in Canterbury Settlement*¹. Dans une courte préface le pasteur priait le lecteur d'excuser les gaucheries de la composition et du style; il présentait l'œuvre de son fils d'un ton distant, compassé et sentimental. Il terminait en déclarant qu'aux dernières nouvelles, le jeune émigrant n'avait nullement lieu de regretter le parti qu'il avait pris, et que les résultats de son entreprise avaient jusqu'alors pleinement justifié ses espérances. Avouons-nous que ce détail nous touche? Il y a là comme un aveu public, quoique déguisé: Thomas Butler semble pardonner. Les considérants de son pardon ne sont pas d'un ordre très élevé; mais il consent à reconnaître que les événements, du moins, lui donnent tort. On devine sa satisfaction de voir Samuel nettement engagé dans une carrière lucrative; le succès, ce critérium, l'a apaisé et persuadé. Butler, plus tard, voudra ignorer cette première œuvre; de fait, on y sent trop la main ou plutôt les ciseaux du pasteur. Ce que celui-ci a dédaigné dans les articles de *The Eagle*² a plus de naturel et de spontanéité. D'ailleurs Butler lui-même a avoué que ses lettres à ses parents étaient écrites bien plus dans le désir de leur plaire que dans celui de s'épancher. D'où un ton guindé et pédant, des banalités, des détails inintéressants. Le véritable Butler de vingt-cinq ans n'est pas dans ce livre.

Le 13 juin de la même année, *The Press* publiait un autre article de Cellarius: *Darwin among the machines*. C'est encore la question de l'évolution qui préoccupe Butler, mais combien cette courte composition est plus intéressante que le dialogue de l'année précédente! L'auteur y développe le paradoxe suivant: un quatrième règne est en train de naître, celui des machines; il s'imposera à l'homme comme l'homme s'est imposé à l'animal, et en fera son esclave. Ce second essai sur le Darwinisme marque une étape nouvelle dans le progrès de la pensée de Butler. On la sent au point où, après s'être donnée dans un mouvement éperdu et presque panique — une sorte de « fuite en avant », comme diraient les psychologues militaires — elle reprend son sang-froid et commence à faire sienne

1. *A First Year in Canterbury Settlement*, by S. Butler, Longman, Green, Longman, Roberts and Green, 1863.

2. Un important passage en a été réimprimé sous le titre *Crossing the Ranges*, *First Year*, éd. 1914.

la position ainsi atteinte d'un bond. Butler est encore tout pénétré de son grand sujet ; mais il n'en est plus à la période d'enthousiasme exclusif. Il a maintenant assimilé l'idée d'évolution ; elle ne l'encombre plus ; il peut prendre des libertés avec elle, et s'amuse ici à voir comment elle se comporte dans le domaine à la fois si lointain et si proche de l'absurde.

Pour ce faire, il use d'un procédé banal, la comparaison, auquel il infuse une originalité. Car tandis que l'homme de moyenne culture, nourri de métaphores classiques, ne perd jamais de vue ce qui, dans cette figure, sépare les deux termes comparés, Butler a toujours envie de franchir cette distance, de combler ce vide. Par la simple grâce d'une imagination qui semble n'être qu'une intuition du sens intime des faits, il s'installe dans la comparaison, en fait sa réalité ; du domaine de la littérature il la ramène à celui de la vie de demain, sinon de celle d'aujourd'hui. Pour soutenir et nourrir son jeu, il rafle au passage la moindre figure de style qui semble concourir à rendre son paradoxe, non seulement plausible, mais vrai. Il y a là un don précieux. Ce sera plus tard un des éléments essentiels de son humour. Butler choiera longtemps l'idée centrale développée dans cet article, il en remaniera la forme¹ et finira par l'incorporer à *Erewhon*. Mais *Erewhon* ne doit pas qu'une idée à cet essai. La brève dissertation néo-zélandaise est de la même veine humoristique que le livre fameux, son cadet de neuf ans.

Pour avoir fait le tour de toutes les manifestations de l'activité littéraire de Butler en Nouvelle-Zélande, il ne reste plus à mentionner que deux courtes compositions parues en 1864. La première² est un récit humoristique, en vers, d'un match de cricket joué à Christchurch entre l'équipe locale et une équipe anglaise qui faisait une tournée dans les colonies. Le spectacle de la foule enthousiaste et du jeu lui-même avait amusé Butler. Il en fit une scène à la manière du drame élisabethain. La parodie est spirituelle et les vers ne manquent pas d'habi-

1. *Darwin among the machines* sera remanié et publié à nouveau deux ans après, dans *The Reasoner* sous le titre « *The mechanical creation* ». C'est sous cette dernière forme qu'il servira de base au « Livre des Machines » d'*Erewhon*. La dernière phrase de *Darwin among the Machines* est pour promettre de pousser plus loin un jour l'étude de l'idée proposée.

2. « *The English Cricketers* », réimprimé dans *First Year* (1914), p. 199.

leté. Mais la partie la plus intéressante est la fin, où l'imagination futuriste de Butler se laisse aller encore une fois, et où il prophétise ironiquement qu'un jour la partie de cricket se jouera de Londres à Christchurch, les courses entre les guichets se faisant

*In flying baskets which shall come and go
And do the circuit round about the globe
Within ten seconds.*

Le poème parut dans *The Press* du 15 février 1864.

Quelques semaines après paraissait à Christchurch un recueil de pièces par divers auteurs intitulé : *Enfants trouvés littéraires*¹. Il comprenait entre autres une « note » de Butler sur la *Tempête*, de Shakespeare, acte III, scène I. Ce n'est pas, comme l'on pourrait s'y attendre, une remarque érudite, mais un bref commentaire d'une naïve réplique de Miranda, qui rassure Ferdinand par ces mots : « Mon père est à son travail, il en a pour trois bonnes heures à nous laisser en paix. » (« He's safe for these three hours. ») Butler s'amuse à relever ce qu'il y a de moderne dans une telle attitude, et jusque dans les termes. C'est là un signe de l'intérêt qu'il continuait à porter aux grands auteurs, du moins à Shakespeare; mais cela montre aussi dans quel esprit il les lisait. Il faisait fort bien le départ entre la forme, qui est particulière à un genre ou à une époque, et le fonds humain, qui est de tout temps. Et avec son sens toujours aigu des possibilités, il s'amusait, soit à revêtir du manteau classique les faits les plus immédiats de la vie contemporaine, soit à chercher sous le style d'autrefois les sentiments, les habitudes, les gestes qui seraient aussi bien d'aujourd'hui. Une telle conception des humanités eût sans doute fait se récrier bon nombre de ses anciens professeurs de Cambridge.

Pour Butler, isolé par son humeur et par les circonstances du contact fréquent de ses semblables, ces menues aventures littéraires avaient une double valeur : elles étaient pour lui à la fois un soulagement intellectuel, en le débarrassant

1. *Literary Foundlings: verse and prose, collected in Canterbury, New Zealand, Christchurch, mars ou avril 1864.* — La note de Butler a été réimprimée dans *First Year*, p. 195.

des fantaisies tenaces qui hantaient son cerveau, et aussi une expérience qu'il suivait avec curiosité. On le voit prendre peu à peu l'habitude de mettre ses idées à l'épreuve de l'imprimerie, en les poussant sous les yeux du public comme sur les planches d'une scène. Ce n'est pas précisément qu'il veuille juger de leur valeur d'après les applaudissements ou les sifflets; mais leur réception, l'intérêt qu'elles éveillent, donnent la mesure de leur vitalité. D'autre part, Butler lui-même en présence de ce texte détaché de lui, fixé et matérialisé par l'impression, se dédouble et se fait public. Il a déjà des carnets entiers couverts de réflexions : mais ce sont des larves informes, des embryons; elles n'auront de vie véritable que lorsque, coupé cette sorte de cordon nourricier qui les relie encore à la masse fluctuante de leurs compagnes, elles seront jetées dans le monde et pourront courir leur fortune, séduire, déplaire, susciter des réactions, et peut-être engendrer dans un autre esprit toute une progéniture.

En même temps Butler acquiert une expérience et un métier. Il fréquente autour de *The Press* un cercle de journalistes et d'auteurs qui, s'ils n'ont qu'une réputation « coloniale », n'en forment pas moins un groupe plus vivant, plus averti, que les collaborateurs du magazine de Cambridge¹. Au point de vue plus strictement littéraire, Butler se fait manifestement la main. Il apprend à résumer une thèse en termes frappants et nets²; si c'est celle de l'adversaire, il y mêlera un grain d'ironie et la présentera par son bout absurde; si c'est celle d'un allié, qu'il fait sienne, il déploiera une impartialité si modeste et pourtant si évidente, que le public en sera touché de sympathie. Son style mûrit; les nécessités d'un exposé scientifique ou celles d'une réplique dans une controverse le poussent à frapper son jugement en formules compréhensives, en traits nets mais solides; il recherche moins le brillant, qui est hasardeux, que le sûr, et s'il y a parfois dans ses phrases une lourdeur hésitante, qui plus tard disparaîtra,

1. Le « Sub Editor » du journal était Charles Paine Pauli, avec lequel Butler noua des relations d'amitié vers la fin de 1863 et qu'il ramena avec lui en Angleterre. Cf. plus bas. Cf. aussi : *The Press*, 28 juillet 1902 : « Christchurch possessed then a brilliant coterie of men with literary tastes », en particulier les deux directeurs de *The Press*, J. E. Fitzgerald et J. Colborne Veel, ce dernier ami particulier de Samuel Butler.

2. V. en particulier *Darwin among the Machines*.

c'est qu'il s'efforce à n'avancer que des propositions indiscutables, dont les termes soient assurés d'être défendus contre toute méprise.

Ainsi, pendant tout le temps qu'il passa en Nouvelle-Zélande, Butler mena une existence double : celle de l'éleveur de moutons, tout entier appliqué à ses rudes et vulgaires travaux et dont les soucis étaient d'ordre uniquement matériel ; celle de l'homme cultivé et de loisirs, qui lit, réfléchit, s'intéresse à la lutte des idées, se tient peu ou prou au courant de la situation intellectuelle, et brûle de prendre sa part des polémiques, d'avoir et de donner son avis. La première n'était qu'un pis-aller. Butler, une fois passé le premier sentiment de nouveauté et de libération, se rendait compte qu'il n'était pas fait pour elle ; il se persuada bientôt que son pécule était suffisant pour qu'il pût la quitter sans regrets. De fait, vers la fin de 1863, son domaine s'était suffisamment arrondi et la laine se vendait assez bien pour qu'il eût la satisfaction de constater qu'en moins de quatre ans son capital avait doublé. Il vendit donc sa propriété et ses moutons, fit rentrer ses créances et plaça son argent à 10 % dans la colonie. Il se trouvait ainsi à la tête d'un revenu annuel de 800 livres : ce n'était pas la grande richesse, mais c'était l'indépendance assurée. Il lui fallut plusieurs mois pour mettre ses affaires en ordre. Enfin, le 15 juin 1864, il s'embarqua à Port-Lyttelton. La traversée de retour se fit par l'Amérique centrale, les voyageurs passant en chemin de fer l'isthme de Panama. Une expédition de ce genre offrait encore des risques sérieux. Butler faillit échouer sur un rivage peuplé de Maoris cannibales, essuya un tremblement de terre à Callao, la fièvre jaune à Panama et dans les Antilles, où le bateau perdit son capitaine, et après deux mois et demi d'un voyage mouvementé, débarqua à Southampton. Il ramenait avec lui un étrange garçon de 25 ans, Charles Paine Pauli, dont il s'était institué l'ami, le protecteur et le banquier.

CHAPITRE V

PEINTURE OU LITTÉRATURE? (1864-1870)

Clifford's Inn ; — L'atelier de Heatherley ; — Travail ;
— La peinture de Butler ; — Théorie esthétique ;
— Butler artiste.

La vie d'un célibataire ; — Relations avec Langar ; —
Essais philosophiques ; — *Lucubratio Ebria* ; — *The
Evidence of the Resurrection* ; — « Et maintenant,
Monsieur, vous allez créer... »

Butler s'installa à Londres dans un petit appartement de Clifford's Inn, la plus ancienne des « Inns of Chancery », presque au coin de Fleet Street et de Fetter Lane. Un « sitting-room », une chambre à coucher et un atelier composaient, avec de menues dépendances, tout son royaume. Le quartier manquait de distinction, mais il grouillait d'animation aux heures de travail : on construisait tout à côté un grand bâtiment qui devait être le nouveau bureau des Archives. Pauli, qui occupa pendant quelque temps un appartement voisin, le quitta bientôt pour aller s'établir ailleurs, disant — mais il avait des raisons plus obscures — que la maison manquait d'air et de gaieté. Butler s'en accommoda si bien qu'il y restera toute sa vie. Il y mènera une petite existence de célibataire, scandée d'habitudes et de manies, faisant lui-même une partie de son ménage, recevant peu d'amis, mais ceux-là éprouvés, et savourant en épicurien un peu inquiet une indépendance chèrement acquise et constamment menacée¹.

En Nouvelle-Zélande Butler était éleveur de moutons. A Londres il se trouvait rentier ; mais il n'était pas disposé à

1. Voir dans le Sketch biographique de *Hum. Hom.*, pp. 41, 42, l'emploi du temps de ses journées.

rester les mains vides et à vivre dans l'oisiveté. D'ailleurs son parti était pris : il avait depuis longtemps décidé qu'il serait peintre. A vingt-neuf ans presque révolus, il commença son apprentissage. Il travailla d'abord dans une école de peinture du quartier de Bloomsbury¹, suivant en même temps les cours du « College of Art » de South Kensington. Mais il découvrit bientôt un atelier qui lui plut davantage et qu'il fréquenta dorénavant à l'exclusion de tout autre. Le peintre Heatherley le dirigeait²; c'était un original bourru, de dix ans seulement plus âgé que Butler, sans grand talent, mais non sans goût ni intelligence. Butler s'habitua vite à ses airs de rapin échoué, et apprécia ses conseils. L'ambiance du lieu, surtout, lui plut secrètement; elle était d'une liberté de franc aloi; d'une bohème peu excessive, qui ne heurtaient pas les convenances, ou savaient au besoin faire des différences de personnes. Aucun de ceux qui étudiaient aux côtés de Butler n'est à vrai dire devenu un grand peintre. Mais il se trouvait dans le nombre plus d'un esprit curieux, hardi et libre, qu'attirait la littérature et que passionnait le jeu des idées.

C'étaient par exemple son propre cousin Reginald Worsley, dont le franc parler et le franc penser l'encharmaient; l'Irlandais John Butler Yeats (le père du poète); le tout jeune Forbes Robertson, qu'il avait pris en particulière amitié et qui devait fournir plus tard une belle carrière au théâtre; Charles Gogin³, qui devint et resta un de ses meilleurs amis. Enfin, parmi les femmes, Miss Eliza Mary Ann Savage, dont nous aurons à reparler. Tous à l'atelier, nous rapporte un témoin⁴, s'appelaient par leur nom, en camarades. Mais Butler était toujours « Mr. Butler ». Ce détail de protocole est significatif; un des étudiants, Lionel Smythe, avouait qu'il avait peur de lui⁵. Butler avait choisi, tout près du modèle,

1. Celle de Francis Stephen Cary, « peintre de scènes domestiques » (Bénézit), 1808-1880. Cary, dont D. G. Rossetti suivit un temps les leçons, abandonna la direction de l'école vers 1870.

2. Cet atelier était situé dans Newman Street, petite rue qui donne dans Oxford Street, à trois ou quatre cents mètres du fameux carrefour de Tottenham Court Road; il avait été fondé par J. M. Leigh en 1845, et Thackeray y avait travaillé. Thomas Heatherley, né en 1826, mourut en 1914.

3. Ch. Gogin fournit une petite carrière de peintre et d'aquarelliste; il contribua à illustrer *Alps*, 1882.

4. John Butler Yeats, *Essays Irish and American*, dans le chapitre « Recollection of Samuel Butler ».

5. *M.*, I, 137.

une place que nul ne lui disputait; replié dans sa timidité, précis, entêté et maniaque, il travaillait en silence, à sa manière; cependant il ne perdait rien des conversations qui se poursuivaient autour de lui, et rompait à l'occasion son mutisme pour lancer une boutade, une moquerie, une critique. L'écorce de lenteur méticuleuse et de froideur courtoise révélait alors brusquement une flamme contenue, une vivacité mordante de jugement, une véritable virulence dans l'attaque ou la riposte. On imagine qu'à certains moments, dans ce milieu d'élèves artistes, le censeur revêche risquait de paraître insupportable et pédant. Il se rachetait par la qualité de sa morale qui était précisément le contraire de conventionnelle, et par une générosité de second mouvement qui le rendait tout contrit d'avoir blessé ou simplement déçu. Voici en quels termes le dépeint Sir Johnston Forbes Robertson : « He always wore rough homespun and thick boots, and his hair and beard were cut quite close, the face was short and the complexion ruddy. The eyes could snap and sparkle and they could beam with sympathy. His voice was sweet and low, his laugh quite infectious, and those few who knew him loved the man¹. »

Butler, au contraire de bien des jeunes amateurs de chez Heatherley, prenait son travail fort au sérieux. « My study is art », écrivait-il à Darwin en octobre 1865, « and anything else I may indulge in is only by-play² ». Il travaillait sept heures par jour, et chez lui, manquant de modèle, il se plaçait devant un miroir, dessinait sa propre tête³. Mais les progrès étaient lents, les résultats décevants. Tant de persévérance et d'ingrate application offrent même un spectacle pénible; aucune flamme intérieure ne les soutient, pas même ce goût passionné qu'un artiste prend facilement pour du génie, et qui l'encourage. Une sorte d'aberration le guide; il va dans les ténèbres, à la poursuite d'un style personnel; mais tout ce qu'il trouvera après tant d'efforts ne sera qu'un compromis sans grâce ni vigueur entre un réalisme maladroit et un vague « primitivisme ». Il rêve, au début, de se créer dans la

1. Sir J. F. R., *A player under two reigns*, 1925, ch. IV : « Art Student Days ».

2. *M.*, I, 123, et *First Year*, 152.

3. *M.*, I, 129.

peinture un moyen d'expression; plus tard il essaiera en vain de s'y tailler une carrière rémunératrice; jusqu'à sa mort enfin elle sera pour lui une récréation de tous les instants. Mais par une ironie cruelle, si patiemment courtisée, elle lui sera toujours ingrate et rebelle.

Butler s'était mis d'abord à l'école de Ruskin, s'inspirant de ses *Elements of Drawing*¹. Il éprouvait des difficultés à mettre en place et à bâtir son dessin. Ce n'était pas l'homme du croquis rapide, du coup de crayon qui surprend le mouvement au vol, des contours incomplets mais évocateurs. Il dut reconnaître assez vite son impuissance à animer des personnages dans un décor, et se cantonner dans le paysage ou dans le portrait². Ce besoin de fini, cette horreur du flou et du négligé qui étaient en lui, alourdis encore par une lenteur pointilleuse dans l'exécution, l'amenaient à chercher des procédés, des recettes pour fixer son trait; il reproduisait par exemple la silhouette de son modèle ou le contour de son sujet sur une feuille séparée, à laquelle il se reportait sans cesse en travaillant. Un jour il se crut sauvé parce qu'il avait découvert à Paris un appareil merveilleux permettant de fixer sans peine un dessin exact comme une photographie. Mais il eut des déboires avec cette « Camera Lucida » (c'était le nom de la mirifique invention³). Il appela alors à son aide la photographie et passa une grande partie de son temps à prendre des clichés qui devaient lui servir à construire ensuite ses tableaux. Mais la chambre noire ne lui réussit pas mieux que la « chambre claire », et il dut en fin de compte abandonner ses tentatives de composition à l'huile.

Une salle de St. John's College est aujourd'hui réservée à ceux de ses croquis et de ses tableaux qui ont pu être réunis par ses exécuteurs testamentaires⁴. Ils sont extrêmement

1. Cf. H. F. Jones et A. T. Bartholomew : *Catalogue of S. Butler's collection*, Cambridge, p. 5.

2. Dans les dessins qui accompagnent *Alps*, les personnages sont de Gogin.

3. La « chambre claire » est aujourd'hui employée par les graveurs, les photographes et certains dessinateurs. Cet instrument se présente sous la forme d'un prisme tournant autour de son axe et d'un pied à coulisse. Le prisme étant braqué sur l'objet, l'image de celui-ci se projette sur le papier du dessinateur qui n'a plus qu'à en suivre les contours pour la reproduire.

4. Toutes les toiles de Butler sont petites; la plus importante n'a que 0 m. 91 x 0 m. 61. Elle est intitulée *Mr. Heatherley's Holiday : an incident in Studio life*

décevants. La pièce la plus remarquable de la collection est une petite toile intitulée : *La prière en famille*, œuvre des débuts de Butler, qui en était assez fier. Il la trouvait « one of the very funniest things I have seen outside Italian votive pictures ». La couleur en est terne et plate ; la lumière est mal disposée, et les ombres portées sont fausses¹. Les personnages sont dessinés avec une maladresse qui ne semble pas toujours voulue ; les visages ont des contours lourds et barbouillés ; ce sont à vrai dire des caricatures. L'intention satirique et vengeresse y est évidente. Mais elle ne suffit pas à donner au tableau une valeur artistique. Butler resta toujours persuadé qu'il aurait mieux fait de continuer à composer ainsi, à sa manière, que d'étudier dans les écoles et dans les ateliers². Il est probable qu'il n'aurait pas mieux réussi. En littérature, il n'a eu aucune peine à trouver son expression propre. S'il avait été doué pour la peinture, il se serait spontanément dégagé, tôt ou tard, de toute influence, académique ou autre. On l'imagine alors, maître de sa forme, maniant un crayon vengeur et satirique, comme un Hogarth, un Gavarni. Mais c'est précisément parce que l'art ne trouvait pas en lui ces réponses allègres qui font le véritable artiste, que Butler en était réduit à copier et à imiter. Il avait adopté chez Heatherley la manière de Jean Bellini³. Il inclinait vers un préraphaélitisme, qui, au début⁴, n'était peut-être qu'un sacrifice à la mode régnante, mais qui s'affermait sous l'effet de l'étude et de la réflexion, et se fit de plus en plus tyrannique. Son attitude est avant tout, comme celles de Ruskin et de Rossetti, une protestation contre la tradition classique post-raphaélite, contre le style artificiel et le métier mensonger des écoles ;

(cf. *M.*, I, 201). Peinte en 1873, elle fut exposée au Salon de la Royal Academy en 1874. Le dessin en est correct, mais la couleur est lourde et terne. Ce tableau est aujourd'hui à la Tate Gallery, relégué au fond d'un obscur couloir dans le sous-sol.

1. H. F. Jones, dans *M.*, I, 115, tente à leur sujet une « explication » qui n'explique rien.

2. Butler avait écrit longtemps après sur la toile même du tableau les lignes suivantes : « I did this in 1864, and if I had gone on doing things out of my own head instead of making studies, I should have been all right. »

3. Cf. Yeats, *op. cit.* ; aussi Jones et Barth. : *Catalogue etc.*, p. 12.

4. « If I had £ 3 or 4000 a year, I should much like to buy a young conscientious artist with a dash of preraphaelitism in him, and keep him for my edification and instruction » ; lettre de Samuel Butler, 10 sept. 1861 (*Fam. Rel.*, p. 164).

l'artiste, pensait-il, ne saurait trouver qu'en lui-même la vérité et son modèle; il doit traduire directement sa façon de voir et de sentir, et ne se faire l'esclave ni des méthodes d'autrui, ni même de l'objet réel. « It is not, écrivait-il en 1873, what a man has actually put upon his canvas, but what he makes us feel that he felt, which makes the difference between good and bad in painting. » « Do the works of John Bellini, demandait-il, suffer because the hand of the painter was less dexterous than his intention pure¹? ». Et il trouvait un charme de plus à cette gaucherie d'exécution, qui laisse ressortir le sens spirituel de l'œuvre comme la patine du temps et la décrépitude rendent plus touchantes les vieilles statues. Il finit même par élever l'ignorance et la maladresse à la hauteur de principes : « Incompetence, lit-on dans *Ex-Voto*, if amiable and painstaking, will have with it an unconscious involuntary idealism of its own which is perhaps more charming than any that can be attained by aiming at it deliberately². » Ce sont là malheureusement idées de philosophe, non souci d'ouvrier; le critique en Butler a étouffé le peintre; son incapacité à posséder le métier et la technique, si elle n'est pas uniquement responsable du dédain qu'il leur portait, l'a du moins renforcé; elle lui confère comme un air de vengeance. En réalité cette lutte désespérée et opiniâtre que Butler soutient pendant quinze ans avec un métier rebelle prend un intérêt singulier et presque une valeur symbolique si on veut l'envisager à la lumière de certaines des idées qui lui seront le plus chères : c'est déjà le conflit entre « gnôsis » et « Agapè »³, la lettre et l'esprit, le savoir-faire et la sincérité, la science de l'expression et le mouvement spontané du cœur. Butler n'a que mépris pour la théorie de l'art pour l'art. « Who is art, that it should have a sake⁴? » écrira-t-il un jour. Sur ce point, il se rencontre avec maint pontife de la littérature moralisante, avec Tennyson par exemple. Mais leurs raisons sont bien différentes : Tennyson voulait que

1. *The Fair Haven*, p. 238. Cette phrase a été, inconsciemment ou non, utilisée à nouveau par Butler dans *The Way of All Flesh*, chap. I, p. 5.

2. *Ex-Voto* (1888), p. 86.

3. Cf. plus loin (Morale). Voir *Alps*, N. B., *Ex Voto*, et M., passim. *Ex Voto*, p. 7 : « It is Agapè, or the spirit, and not Gnôsis or the letter, which is the soul of all true art. »

4. *Alps*, p. 157.

toutes les suggestions d'un tableau, et pour ainsi dire sa radiation spirituelle, tendissent par un effort délibéré de l'artiste vers la vertu et vers le beau¹. L'« Agapè » de Butler, au contraire, est tout l'opposé d'une entreprise de propagande. Elle réside uniquement dans la sincérité méticuleuse de l'artiste vis-à-vis de lui-même, et la subordination fidèle de son expression à cette nette connaissance de ses sentiments profonds.

Le meilleur maître de l'artiste, pensait-il encore, est le plaisir qu'il éprouve à sa propre création; cette idée sonne comme un écho de Ruskin. Mais sur ce point aussi la faillite personnelle de Butler est complète; il s'entêtait à ahaner sur ses toiles dans l'espoir à peine avoué de compenser à force de patience et d'acharnement l'absence de véritable joie dans la création. « I paint, écrivait-il en 1869², and do indeed try uncommonly hard to find out what I see and not put upon canvas otherwise : but it is slow, and it remains to be seen whether I shall ever bring my eyes and fingers into accord, or rather ever attain the full use of my eyesight before I lose it. » Cet aveu contient peut-être déjà l'appréhension de la vérité entrevue; il lui faudra pourtant des années avant qu'il se rende compte qu'il fait fausse route. Dix ans après il s'obstinait encore à peindre à l'huile et à envoyer ses tableaux à la Royal Academy, qui les refusait sans autre forme. Cette lenteur de Butler à reconnaître l'impuissance foncière de son tempérament artistique, alors que tout allait l'appeler dans une voie qu'il n'envisageait même pas, est l'un des aspects les plus curieux et les plus dramatiques de ce moment de sa carrière.

Ce n'est pas que le sentiment de la beauté lui fit défaut; mais ce terme chez Butler demande à être tempéré. Il ne goûtait que sa beauté à lui, qui n'était pas celle de tout le monde, et qui, à mesure qu'il avançait en âge, se fit plus exclusive et plus cérébrale. Son intérieur, à Clifford's Inn, était arrangé ou plutôt encombré avec un goût bizarre où l'harmonie, la symétrie, la couleur semblaient compter pour peu. Il s'accommodait volontiers de la grisaille et du médiocre; à tout le

1. Voir son épigramme : « Art for Art's sake (instead of Art for Art— and man's sake). »

2. Lettre au Révérend. F. G. Fleay, publiée par Hoppé : *Bibl.*, p. 164.

moins il ne semblait pas en souffrir. On ne surprend pas chez lui un élan continuels vers la beauté des formes et des couleurs. Sa sensibilité esthétique ne plonge pas jusqu'aux profondeurs de son être. Les ravissements, les extases, lui sont inconnus ; il a à leur place de douces joies de l'esprit, d'agréables chocs intellectuels, qu'il savoure longuement, mais sans y perdre un seul instant son âme entière. A travers toute chose, sous le voile de tous les symboles et de toutes les représentations, il cherchait l'humain, et encore seulement l'humain moyen, normal et sain. Les excès du cœur et des sens, la passion, le désespoir, la sensualité et même le rêve, lui semblaient naïfs, ridicules, vains ou dangereux, et ne rentraient pas dans le cadre de son art. En somme, une tête trop raisonnable et des sens peut-être insuffisamment exigeants expliquent à la fois son impuissance originelle et son long aveuglement. Entre l'apprentissage technique auquel il a donné une patience sans bornes, et l'intuition psychologique et la probité morale, qu'il possédait naturellement, il y a place pour un don mystérieux qui tient à l'être même, et qui fait l'artiste. Ce don, Butler ne l'avait pas. De tant d'efforts, d'une application si digne d'un meilleur sort, il ne reste au bout du compte que quelques toiles médiocres conservées par curiosité dans les musées nationaux¹ ou, dans les ouvrages de compilation les plus complets, quelque sèche mention du genre de celle-ci « Butler, Samuel, peintre de figures². »

Butler ne retrouvera plus de longtemps la quiétude de ces quelques années où sans sacrifier absolument ses autres « passe-temps », il se prépare avec espoir et tranquillité à la carrière de peintre. Il s'est fait une existence calme et studieuse ; il s'y installe comme si tout l'avenir n'en devait être que la continuation. Sans être riche, il a, célibataire, les moyens de vivre dans l'indépendance et le confort. Il supporte, il est vrai, une lourde charge. Son ami Charles Paine Pauli, qui prépare son droit, et, en 1867, entre au barreau, émarge à son budget pour une somme considérable ; Butler, après avoir payé son voyage de retour de Nouvelle-Zélande, pourvoit à toutes ses

1. La Nat. Gallery, la Nat. Portrait Gallery, la Tate Gallery, sans compter les collections locales, comme celle de St. John's College, Cambridge, ou celle des écoles de Shrewsbury.

2. *Dictionnaire des Peintres*, etc., de Bénézit.

dépenses à Londres, et cela doit faire environ 250 livres par an. Pauli n'a que des « espérances », une part d'héritage de 4.000 ou 5.000 livres déjà en partie hypothéquée. Mais Butler a confiance ; avec une discrétion étonnante, et une sorte de tendresse honteuse, il se soumet aux caprices de son ami, accepte des conditions plus que suspectes, jure de ne jamais poser de questions. Il lui reste bien assez d'argent pour lui-même. Ses besoins sont modestes, non par contrainte, mais par nature. Il a réglé son existence, et son budget est en équilibre. Le luxe n'a pas d'attrait pour lui ; il a horreur du monde, du jeu ; il est sobre et sa santé est suffisante. Son tempérament peu ardent et sa timidité s'accommodent également de quelque discrète liaison. Vers 1867, c'est une petite couturière à laquelle il fait cadeau d'une machine à coudre¹. Quelques années plus tard, il rencontre « Madame »², une jeune française qui « avait eu des malheurs » et qui restera pour lui, pendant vingt ans, la maîtresse idéale, effacée, maternelle et sûre. Il a ainsi distribué, comme en un triple placement, son fonds modeste, mais nuancé, d'amitié et de tendresse, entre Miss Savage, Pauli et Madame. Rien ne lui fait prévoir à cette époque qu'il puisse avoir un jour à s'en repentir.

Chose assez inattendue, les relations de Samuel avec sa famille marquent pendant cette courte période une sorte de trêve cordiale. Les deux parties se tiennent sur une réserve d'autant plus grande qu'elle met plus de soin à s'étouffer, dans les paroles et les actes, sous une bienveillance réciproque ; chacun observe le pacte tacite. Thomas Butler voyait d'un assez mauvais œil les libéralités de son fils envers Pauli ; ce dévouement tout unilatéral, cette inexplicable confiance, outre qu'ils n'étaient guère dans le sens de son caractère, l'inquiétaient pour l'avenir. A vrai dire, en cela encore, sa froide et mondaine sagesse a eu raison contre l'impulsion irraisonnée de son fils. Mais le chanoine ne pouvait que donner des conseils : Samuel était maître de son argent. Et, somme toute, il s'était

1. Yeats, *Essays Irish and American (Recollections of Samuel Butler)*. Butler en fit un jour la confidence à l'auteur : « I have, lui dit-il, a little needle-woman, a good little thing. I have given her a sewing machine. I go to see her. » Et il se retira, ajoute Yeats, avec de petits hochements de tête, comme pour se moquer de lui-même.

2. Mme Lucie Dumas. Elle fut la maîtresse de Butler de 1872 jusqu'à sa mort en 1892 ; elle avait alors 41 ans.

assez bien tiré de l'aventure néo-zélandaise. Thomas Butler paraît même s'être partiellement réconcilié avec la nouvelle carrière de son fils ; car, un jour, celui-ci s'enhardit à lui écrire pour l'inviter, lorsqu'il serait à Londres, à faire une visite à l'atelier de Heatherley. Le ton de cette lettre est plein d'entrain et de bonhomie. Quelques jours après, Samuel se trouve à Langar pour les fêtes de Noël, et écrit à un ami de la Nouvelle-Zélande pour qu'il fasse envoyer à son père — « The Old Boy », comme il l'appelle avec une familiarité où semble percer un reste d'affection — des plantes pour son herbier¹. Tel est Butler, en effet. Il s'apprivoise vite dès qu'il croit sentir que l'on fait vers lui le premier pas. Il n'est alors de gentillesse qui lui coûte... jusqu'au prochain froissement.

Pour le moment, donc, la peinture semble l'absorber tout entier. Après 1865 il restera six ans sans publier une ligne². Mais la première année de son retour a été occupée par une mise au point de son évolution spirituelle. Il est revenu de Nouvelle-Zélande tout pénétré du triple souci de liquider la question religieuse, de poursuivre son étude du Darwinisme, et de mettre enfin à l'épreuve une liberté de penser qu'il n'est pas encore bien sûr qu'on lui reconnaisse sans réserve. Il ne saurait affirmer plus nettement son affranchissement de l'idéologie traditionnelle, qu'en se mêlant — de loin — au groupe de libres penseurs qui s'agitent autour de G. J. Holyoake, et en collaborant au journal de ce dernier, *The Reasoner*. Un de ses articles, du reste assez banal, est intitulé : « *Precaution in Free-Thought* » (1^{er} août 1865). Il l'a signé de ses initiales ; son père l'eût honni s'il avait eu vent de cette collusion avec les plus intransigeants et les plus turbulents des rationalistes. Quant à la question du transformisme, elle ne cesse d'occuper son esprit. Il va partout chantant les louanges de l'*Origine des Espèces*, et prête le livre à tout le monde³. Il est en relations épistolaires avec Darwin auquel il envoie ses articles, confesse sa vie, expose ses ambitions. On le devine qui cherche désespérément, faute de voir clair autour de lui, le

1. Les deux lettres sont de décembre 1867, cf. *M.*, I, 127-128.

2. Exactement d'août 1865 (« *Precaution in Free Thought* », dans *The Reasoner*) au 11 nov. 1871 : « *Instead of an Article on the Dudley Exhibition* », dans *The Drawing room Gazette*.

3. Cf. Yeats, *ibid.*

héros, le prophète dont la parole lumineuse le guidera hors de son chaos ; et c'est en Darwin qu'il croit un moment le trouver. Mais si l'éblouissement de la première révélation n'est pas encore évanoui, les pouvoirs de réflexion de Butler sont déjà à l'œuvre ; ils mordent sur certaines parties du dogme évolutionniste dans un lent, mais tenace travail d'assimilation, et préparent, par un processus d'allure physiologique, les éliminations futures. Son article intitulé « *The Mechanical Creation* » dans le *Reasoner* du 1^{er} juillet 1865, n'est qu'une retouche de *Darwin parmi les Machines*. Mais *Lucubratio Ebria*, qu'il avait envoyé à ses amis de la *Presse*, en Nouvelle-Zélande, et qui parut à la fin du même mois¹ marque un autre progrès vers une conception plus originale. N'est-il pas, pour le critique, émouvant de voir ce raté de la peinture marcher comme à regret, les yeux fixés ailleurs, vers ses futurs chefs-d'œuvre² ?

Lucubratio Ebria se présente comme une divagation scientifico-philosophique. Mais ce n'est là que la manière de Butler, une autre preuve de sa timidité. Un accueil dédaigneux ou désinvolte le blesserait, non seulement dans sa susceptibilité, mais surtout dans l'amour qu'il porte à ses idées, car il les prend toujours au sérieux. « There is hardly a sentence in it, disait-il dans la lettre qui accompagnait son manuscrit, written without deliberation³ ». Le fond de cet article est sensiblement différent de l'idée développée dans *Darwin among the Machines*. Partant du même point, Butler arrive à des conclusions qui semblent opposées ; l'essai de 1863 n'était qu'un argument *ad absurdum*, le jeu d'un esprit réfléchi ; ici Butler — qui n'hésite pas à se donner, par une allusion à son premier article, une sorte de démenti⁴, revient sur le prétendu danger que faisait courir à l'homme le développement exagéré du machinisme ; il allègue cette fois que la machine, extension des membres de l'homme, fait de lui le roi de la création. Il donne de cette thèse des exemples tout ensemble amusants et judicieux. Mais la nouveauté de cet article, c'est la déduction inattendue qu'en fait Butler ; il conclut, sur le plan social, que les véritables races humaines sont celles qui

1. Voir *N. B.*, 41-42 et 47-53.

2. *Erewhon* et *Life and Habit*.

3. *N. B.*, p. 42.

4. Ce petit manège, qui consiste à jouer plusieurs personnages devant le public d'une même revue, l'amusa toujours beaucoup, et il ne manquait jamais une occasion de s'y livrer. Voir p. ex. la correspondance : *A clergyman's doubts*, 1879.

divisent l'humanité en riches et en pauvres ; le riche, supérieurement organisé, « vaut » physiquement davantage que l'homme de peu de moyens. Butler se défend soigneusement de porter là un jugement moral. Les qualités du cœur et de l'esprit ont leur puissance et leur valeur propres. Mais son argument a la force convaincante de la constatation pure et simple d'un état de choses social. La première partie de l'article est un exposé rapide du Darwinisme, où le nom de Darwin lui-même n'est pas évoqué une seule fois¹. Butler y fait en quelques lignes un tableau puissant, plein d'horizons, des lois inexorables qui président à la sélection naturelle et à l'évolution des espèces. Il trouve dans ces lois qui favorisent le fort et écrasent le faible, le « gouvernement moral » de la création avant l'homme et en dehors de lui. *Lucubratio Ebria* n'est qu'un essai de quelques pages ; mais c'est aussi une étape. Des matériaux qu'il a reçus d'autrui, Butler, pensivement, dégage et pétrit une image dont les traits, dans peu d'années, ne sembleront rien devoir qu'à lui-même.

Dans le domaine de la pensée religieuse, il a déjà atteint une position qu'il croit être finale, et toujours poussé par le même besoin d'objectiver ses idées, de leur donner un corps physique, une identité en dehors de lui-même, il juge bon de publier une brochure, dont une partie avait été rédigée en Nouvelle-Zélande. Le titre en est significatif : « *The Evidence of the Resurrection of Jesus-Christ as given by the four Evangelists, critically examined*². » C'est, comme on l'a remarqué, un plaidoyer, une *apologia pro vita sua*. L'auteur, voulant se justifier publiquement d'avoir refusé les ordres, présente ici ses scrupules. Butler a un souci très vif de l'opinion publique. Il ne cessera jamais de la prendre à témoin des revirements ou des progrès de sa pensée. Cette attitude nous paraîtra naturelle quand, au cours d'une carrière diverse et mouvementée, nous l'aurons vu aux prises avec bien des mauvaises volontés. En 1865, elle pourrait sembler moins nécessaire.

1. Butler craignait que le public fût saturé de Darwinisme après cinq ans d'enthousiasme.

2. London, 1865 (sans nom d'auteur ni d'éditeur. Celui-ci était en réalité Williams and Norgate).

En 1876, Thomas Huxley fera à la Metaphysical Society une conférence sous un titre presque semblable : *The Evidence of the Miracles of the Resurrection*, pour montrer que les preuves de la mort du Christ ne sont pas valables.

Mais l'écroulement de la foi dans une âme est un de ces événements qui n'engagent pas seulement la vie privée d'un homme ; ils ont volontiers une répercussion sociale ; ils suscitent ici le scandale, ailleurs une approbation enthousiaste. Ils valent moins par le cas de conscience individuel qu'ils représentent que par le symbole qu'ils évoquent, signe du conflit latent et toujours aigu qui déchire le cœur de l'homme entre ces deux puissances spirituelles, la foi et la raison. Butler obéit obscurément à des considérations de ce genre. Le besoin de vengeance ou de taquinerie qui donnera plus tard un mordant si redoutable au fil naturel de son esprit semble à peu près absent de ce « pamphlet ». Il faut n'y voir qu'une louable intention. Butler se croit, à ce point de son expérience métaphysique, tenu comme par un devoir moral de verser au procès en cours les pièces qu'il a découvertes, de faire du moins sa déposition. Si la douillette certitude de certaines âmes s'en trouve ébranlée, tant pis, ou peut-être tant mieux. Ce n'est pas pour elles qu'il écrit aujourd'hui, mais elles pourront faire leur profit de sa sincérité. Le monde, semble-t-il dire, ne saurait poursuivre sa marche aveugle dans l'erreur et l'ignorance, alors que ses yeux à lui se sont enfin ouverts.

Le livre comporte dans son ensemble deux parties : dans la première, Butler extrait des Evangiles tous les faits relatifs à la Crucifixion, la Mise au Tombeau, et la Résurrection du Christ. Dans la seconde, refusant d'admettre l'interprétation mystique de ces deux faits humainement contradictoires, une mort et une résurrection, il en donne son explication : Jésus évanoui sur la croix, fut cru mort, et remis à Joseph d'Arimathie qui l'emporta : c'est alors qu'il revint à lui. D'où le miracle qui convainquit les apôtres jusque-là assez sceptiques. Butler refuse de soupçonner la bonne foi de cette poignée d'hommes sur qui repose la fondation du Christianisme : « It has been, écrit-il, too common to suppose that there is no alternative between regarding the Apostles as almost superhuman beings or as consummate villains. To me it appears that if they be taken simply as honest but uneducated men, subjected to a very unusual course of exciting incidents in an enthusiastic age and country, we shall find that no fraud should be imputed to them, and that nothing less than the foundation of Christianity could well have come about¹. »

1. *The Evidence*, cité dans *M. I*, 120.

L'opuscule fut tiré à un nombre restreint d'exemplaires¹. Il passa complètement inaperçu, circonstance qui permettra à Butler de le reprendre plus tard, en le développant, pour tenter de lui faire un sort plus considérable². Ce n'était point à proprement parler une œuvre littéraire; Butler n'y avait mis aucun amour-propre d'auteur. C'est par sa palette ou par ses crayons, non par sa plume, qu'il voulait faire sa carrière. Mais si la peinture était la besogne principale de ses journées, il n'avait pas cessé pour cela de lire, de réfléchir et de prendre des notes à ses heures de délassement. Il revoyait les articles antérieurement écrits, les corrigeait, les amplifiait, recopiant avec une patience inlassable des fragments entiers qu'il regroupait en de nouveaux développements. Il voyait ainsi croître sous ses yeux les idées qu'il avait une fois mises au monde, et suivait, surveillait leur progrès; ne sachant pas toujours où elles allaient, mais sachant fort bien d'où elles venaient. En 1867, il envoyait un manuscrit à un de ses amis auquel il demandait de faire la critique³. Il s'agit là, sans doute, d'un projet d'article, peut-être envoyé à quelque périodique qui ne l'inséra pas⁴. En tous cas, Butler, en travaillant ainsi, n'avait d'autre but conscient que de tenir le bilan méthodique de ses pensées, le journal de son activité cérébrale. Il ne sentait pas encore que cette substance spirituelle, pleine de vie et de richesse, allait bientôt demander à se produire au dehors. Comme la plupart des êtres méditatifs et repliés sur eux-mêmes, il avait besoin, pour sortir de son isolement et affronter le public, d'un encouragement venu de l'extérieur.

Cette exhortation à l'action lui fut donnée par une vieille baronne russe, pendant un séjour à Venise. Voici en quels termes il nota l'incident :

« Many years ago (the spring of 1870) I met an elderly Russian lady at the Hotel la Luna. I think I saw she was a Baroness and her name was von Bülow. She was plain, quiet and not, at first sight, attractive; but she took a fancy to me, and we went about together more than once. When I was going away she said to me :

1. C'est aujourd'hui une rareté bibliographique. Hoppé, le bibliographe de Butler, n'en signale que six exemplaires, trois au British Museum, et trois à St. John's College.

2. *The Fair Haven*.

3. Cf. lettre à Fleay, Hoppé, p. 163.

4. Préface d'*Erewhon*, nouvelle édition, 1901.

« Et maintenant, Monsieur, vous allez créer¹ », meaning that I had been looking long enough at other people's work and should now do something of my own.

» This sank into me and pained me; for I knew I had done nothing as yet, nor had I any definite notion of what I wanted to do. All was vague aspiration, admiration, and despair; nor did I yet know, though I was fully 34 years old, that the study of other men's works — except by the way — is the surest manner of killing the power to do things for oneself.

« Vous allez créer. » Yes, but how to create? and what? I had not yet, for all my education, got to know that doing is the sole parent of doing, and creating a little the only way of learning how to create more; still, I went home resolved to do at any rate something in literature, if not in painting². »

Ce « quelque chose » allait être *Erewhon*.

1. En français, dans le texte.

2. *M.*, I, 132-133.

CHAPITRE VI

EREWHON

A. Le public anglais vers 1872 : le ferment évolutionniste ; — Le conflit de la science et de la foi ; — Emancipation intellectuelle ; — La morale victorienne et les survivances puritaines.

B. *Erewhon* sur le chantier ; — Publication ; *Erewhon* et l'Utopie ; — *Erewhon* et le public.

A. Le Public Anglais vers 1872.

L'état des idées en Angleterre s'était étrangement modifié depuis que Butler était parti pour la Nouvelle-Zélande. 1859, date mémorable, avait vu paraître, outre l'*Origine des Espèces*, les *Essays and Reviews*, la fameuse dissertation de Mill sur la liberté, les *Principes du Sécularisme* de Holyoake, et, dans le domaine littéraire, *Adam Bede*, *Richard Feverel*, et les *Rubayat* d'Omar Khayam traduits par Fitzgerald. Ces œuvres de genre et d'inspiration si divers avaient cependant un trait commun : elles marquaient chacune sur son terrain et dans son sujet propre une réprobation de l'ordre existant — mœurs, religion ou théories scientifiques — avec une exhortation plus ou moins explicite à l'affranchissement. Mais de beaucoup le plus sensationnel de ces événements avait été la publication du livre de Darwin. Depuis le début du siècle, l'activité scientifique ne s'était point interrompue : mais elle était uniquement l'affaire de savants, pour la plupart inconnus du public. Si peu à peu certaines idées s'étaient fait jour, elles étaient si timides, si peu assurées, qu'elles ne semblaient devoir troubler en rien les notions reçues. Une décade suffit à changer tout cela. Sous le choc de la révélation darwinienne, les con-

clusions scientifiques furent poussées au premier plan, dans la lumière crue d'une attention subitement éveillée et toute tendue d'appréhension ou d'exaltation; il fut tout de suite évident que la nouvelle doctrine menaçait de bouleverser non seulement la science dans son domaine strict, mais aussi les cadres de la philosophie traditionnelle. Le terme même d'évolution était un mot séduisant et commode — « a comfortable word » disait lord Salisbury. Son sens à la fois vague et clair l'exposait à tous les emplois, à toutes les applications. Ce fut la raison de son immense succès; il ne causa pas, mais il précipita le mouvement libéral. Par une conséquence inévitable, une violente opposition mit aux prises les savants et les théologiens. Une sorte de polarisation s'effectua; jusqu'alors, la science et la religion avaient fait bon ménage; désormais, nul ne semblait pouvoir, sans embarras, rester savant et croire à la Bible. Accepter la thèse de l'évolution était se reconnaître libre penseur, déiste ou agnostique — sinon athée. Ce bouillonnement d'idées opposées évoque bien les symptômes d'une fièvre couvant depuis longtemps et qui éclate, et où sévit, dans les cheminements profonds de l'organisme, l'antagonisme de germes ennemis. Deux doctrines s'affrontaient soudain, aussi intransigeantes d'abord l'une que l'autre, et vite persuadées de l'importance vitale qu'aurait pour l'une ou pour l'autre l'issue de la bataille engagée¹. Moins de trois mois après la publication du livre de Darwin, Huxley en marquait publiquement l'extraordinaire signification : « The general mind, disait-il, is seething strangely, and to those who watch the signs of the times it seems plain that this nineteenth century will see revolutions of thought and practice as great as those which the sixteenth witnessed². »

Pendant vingt ans au moins, les controverses vont faire rage, incroyablement dures et acharnées. Il ne faut pas se méprendre à l'accolade « victorienne », qui réunit sous un même titre, souvent illusoire, des modes d'activité et de pensée si contradictoires. Ce réveil du goût des polémiques ardentes, des campagnes agressives, des discussions, revendications ou dénon-

1. Cf. l'incident violent qui opposa l'évêque Wilberforce et Huxley à la réunion de la British Association, Oxford, juin 1860.

2. Conférence à la Royal Institution, le 10 février 1860, cf. Darwin, *Life and Letters*, II, 283.

ciations d'idées, étonnait et inquiétait les esprits même qu'il échauffait. L'Angleterre n'avait rien connu de semblable depuis deux siècles — depuis le temps de l'autre Samuel Butler. Les querelles cependant n'étaient plus entre sectateurs religieux ou politiques; elles opposaient les pionniers de la science nouvelle aux partisans de la tradition dans tous les camps, religieux, scientifique et politique. Un autre trait encore différenciait ces hommes de ceux de la Restauration : ils craignaient l'ironie; leur passion pour les idées et pour la vérité était entière, austère et susceptible.

Assez rapidement, cependant, la thèse transformiste finissait par s'imposer à la majeure partie des élites réfléchies. Son prophète, pendant la bataille, restait distant, confiant à d'autres le soin de le défendre, et se contentant de tenir, non sans nervosité, le bilan des conversions. Mais la résistance obstinée de certains milieux irritait ses disciples, qui redoublaient leur propagande par la conférence, l'article ou le livre. Enfin vers 1870, après avoir été « l'idée la plus impopulaire du temps¹ », la notion d'évolution, de si loin venue — mais combien s'en doutaient alors? — se trouva tant bien que mal assimilée; elle formait maintenant le sang un peu impur, un peu fiévreux de toute pensée; elle débordait le cadre de la philosophie, et certains qui redoutaient et combattaient son influence en religion, l'admettaient volontiers en d'autres domaines; elle semblait destinée à régénérer la méthode et les perspectives de toutes les sciences de l'humanité, la sociologie, la politique et jusqu'à la morale. Elle avait pénétré les uns après les autres tous les lieux et tous les milieux, s'était introduite dans les universités, glissée dans les commissions parlementaires, dans les salles de rédaction, dans les clubs et les salons mondains; et elle allait jusqu'au fond des campagnes, dans leur paisible presbytère, troubler de scrupules les pasteurs de l'église établie².

Nulle période peut-être n'a vu se briser ou s'effriter plus de vocations religieuses. Les jeunes hommes que n'attiraient pas au sortir de l'université le barreau, la médecine ou le com-

1. Huxley fils, dans *Huxley, Life and Letters*, II, 2.

2. Wells a décrit avec son éloquence coutumière le désarroi spirituel des pasteurs de campagne en présence de la révélation transformiste : « To him as to innumerable other honest middle-aged and comfortable men, Darwinism came as a dreadful invitation to go out into the wilderness, etc. » *The Passionate Friends*, 1913, pp. 24-25.

merce, n'avaient guère le choix qu'entre l'Eglise et l'enseignement : encore était-il difficile de réussir dans le second sans appartenir en même temps à la première. Les uns, s'étant laissé ordonner sans enthousiasme, se dépêchaient au bout d'un temps de rentrer dans le siècle. D'autres se dérobaient, comme Butler, après une crise de conscience¹. Darwin lui-même n'était-il pas venu de la foi à la science ? Non seulement les courants idéologiques étaient multiples, et eux-mêmes en constante évolution ; mais les convictions des individus, loin de s'immobiliser, formaient des ondes capricieuses dont l'agitation se communiquait de proche en proche. Sans doute le parti orthodoxe, qui avait le nombre et l'autorité, se défendait âprement contre ces manifestations d'un esprit trop libéral. Mais ses représailles faisaient peu de bruit. Les membres de l'Eglise anglicane, clercs ou laïcs, jouissaient en réalité d'une latitude considérable en matière de convictions personnelles, sauf à ne pas scandaliser. Des pasteurs, des évêques, sans quitter l'Eglise, tentaient de mettre leur interprétation des dogmes religieux en accord avec le nouvel évangile scientifique². Scrupules, déchirements, crises de conscience égratignaient des âmes jusqu'alors paisibles et assurées. Serrées par l'inquiétude, elles cherchaient dans la méditation ou la lecture, selon leur envergure ou leurs moyens, un complément de documentation, un espoir de certitude. Ce sont peut-être les ecclésiastiques qui à cette époque ont fait la plus grande consommation d'ouvrages de critique philosophique. La figure du pasteur borné que Butler camperait si cruellement dans *The Way of All Flesh*, sans curiosité, sans

1. On peut citer parmi les premiers, Leslie Stephen, Fred. Gard Fleay, l'ami de Butler, ou James Ward, d'abord pasteur non conformiste, puis philosophe néo-Lamarckien. Parmi les seconds, qui sont légion, il faudrait ranger (sans remonter jusqu'à Froude ou à Carlyle) : James Payn, le romancier ; Wm. Morris ; Wm. Hale White ; Fred. Harrison ; Edward Carpenter, le poète socialiste ; Edward Maitland, qui émigra comme Butler, en 1849 ; Wm. Edward Hartpole Lecky (1838-1903), l'auteur en 1865 de *l'Histoire du Rationalisme*, etc...

2. L'exemple le plus célèbre est celui de l'évêque Colenso ; le premier volume de ses *Commentaires sur le Pentateuque* paraît en 1862. L'œuvre entière s'échelonne sur une période de plus de quinze ans. Dans le cercle même des relations de Samuel Butler, citons le Révérend Fleay, son ami. Ordonné en 1857 il ne se décida qu'en 1884 à quitter l'Eglise. Dans l'intervalle, il avait adopté une partie de la philosophie positiviste et approuvé *Erewhon* et *The Fair Haven*. Un autre admirateur de Butler et d'*Erewhon* était Charles Voysey qui fut en 1871 poursuivi devant la juridiction religieuse pour hétérodoxie, et se vit priver de son bénéfice. Son ouvrage *Slings and Stones* avait été publié en 1868. Cf. M., I, 226-7 et F. Warre Cornish, *History of the English Church*, etc., II, p. 242.

horizons, correspondait à un type peut-être alors dominant; mais il faut songer, pour n'être pas injuste, à tous ceux qui ne se satisfaisaient pas d'une besogne machinale et myope. Entre ceux qui restaient fidèles à l'ancienne foi, et la minorité de ceux qui désertaient, il y avait la foule flottante des indécis et des tourmentés. Ceux-là peut-être lurent *Erewhon*, mais ce sont eux à coup sûr qui formèrent un an plus tard le plus clair du public du *Fair Haven*.

Le mouvement d'émancipation intellectuelle profitait de cette sourde inquiétude. Spencer, en passe de devenir le prophète de la philosophie nouvelle, donnait au monde, à une cadence majestueuse, des livres atterdus comme des évangiles. Moins sec qu'Auguste Comte, moins subversif que les savants dont il embrassait cependant les récentes découvertes en une ample synthèse, il avait la faveur du public anglais tout entier, sans excepter les ecclésiastiques. La foi au surnaturel était, au moins apparemment, en baisse marquée¹. On forgeait des mots nouveaux comme celui d'« agnostique »², ou l'on reprenait les termes déjà éprouvés : rationalisme, libre pensée. D'autres étiquettes distinguaient des groupes plus ou moins ouverts, ou seulement des attitudes possibles : le positivisme, chapelle assez stricte où régnaient pourtant des dissensions; l'Eglise Large, parti des philosophes chrétiens qu'unissait seul un commun souci de conserver au peuple, en dehors de toute révélation, un corps constitué d'éducateurs spirituels. A vrai dire, le mot athéisme restait infâmant, et la loi sur le blasphème était parfois appliquée avec rigueur; Bradlaugh, rédacteur en chef du *National Reformer*, en faisait l'expérience en 1868. Mais l'année suivante apportait aux libres penseurs une victoire : l'« Evidence Amendment Act » permettait de recevoir leur témoignage en justice sans qu'ils eussent à jurer sur la Bible. Car la politique elle-même s'était faite libérale. Après la loi électorale de 1867, le premier ministre Gladstone inaugurait une législation sociale à tendance laïque et démocratique. En 1869, l'église protestante d'Irlande cessait d'avoir un statut officiel. En 1871, les « Tests » religieux exigés aux examens d'Oxford, de Cambridge, et de

1. Lecky le signale en 1863, « The declining sense of miraculous ».

2. Imaginé et lancé en 1869 par Huxley qui, invité à faire partie de la « Metaphysical Society » où toutes les opinions étaient représentées, cherchait un nom qui étiquetât son attitude philosophique.

Durham étaient abolis. En même temps le Parlement, sous la poussée de l'opinion, s'occupait activement de réorganiser le système entier de l'enseignement public. Une poussée lente, mais continue, faisait craquer une à une les multiples barrières qui gardaient encore les approches de la vieille forteresse anglicane.

Un tel tableau cependant ne présente que l'envers de la tapisserie, avec ses nœuds, ses fils croisés, tout un dessin secret pourtant aussi authentique que celui de la face. La génération de 1870 offrait à l'Europe une image différente où elle prétendait se reconnaître tout entière. L'étroite alliance de l'Eglise officielle et de la toute puissante bourgeoisie d'affaires lui donnait le ton. Sa vertu foncière était la prudence. Elle n'avait qu'un goût modéré pour l'intellectualité pure, et se contentait volontiers de ses substituts, non pas même la raison, mais le sens commun, — une moyenne, un compromis. Elle détestait ce désordre, cette bohème de l'esprit où mènent les écarts d'opinion, le paradoxe philosophique et le sarcasme dans la critique. L'humour même, s'il n'était pas sentimental ou badin, lui était suspect; l'expression trop chagrine d'un doute, ou trop désinvolte d'une négation, ou trop passionnée d'une conviction, la choquait également : elle y voyait un trait celtique ou méditerranéen. L'intelligence à ses yeux devait être plus robuste que déliée, plutôt prudente que mobile; il fallait qu'elle fût dans la vie de l'individu un élément de stabilité, non d'aventure.

Le souci de la conduite primait toute autre considération. Au-dessus des jeux brillants du cerveau se plaçait, dans la hiérarchie des valeurs, la force de caractère qui assure la continuité et la dignité des actes. Sur le plan moral comme dans les affaires, le critérium était de réussir. L'homme, professaient les moralistes, évolue dans un monde composé d'intérêts divers et parfois divergents; sa morale consiste à faire coïncider la direction de ses actes avec celle de l'intérêt général; du faisceau de ces initiatives, qui peuvent être désintéressées, naîtra peu à peu le progrès de la race. Ainsi la conduite de chacun est déterminée moins par un jugement dont les données sont prises dans la conscience individuelle, que par une attention toujours aux aguets des circonstances extérieures. Ce conformisme moral est à la base du conventionnalisme régnant. La société n'était pas une simple abstraction, c'était une entité, une

divinité toujours présente¹. Le costume lui-même s'était fait sombre, lourd, digne; la vie familiale s'inspirait avant tout d'un sévère moralisme dont la lumière crue de l'enseignement évangélique littéral dessinait les rigides contours. La même pudeur réprouvait à la fois la curiosité du sexe et les effusions trop intimes du cœur. Le pasteur dans sa chaire, Tennyson dans ses vers, et Shorthouse, l'industriel, par l'exemple de sa vie, prêchaient tous le même sermon.

L'éthique victorienne n'est en somme qu'une élaboration harmonisée, mondanisée, esthétisée, si l'on peut dire, du vieux puritanisme héroïque. Gladstone, le « grand vieillard », avait un sens du péché presque aussi vif que Bunyan, avec, en plus, cette noblesse de pose que conférait à tous ses membres l'âge des favoris et de la « *Thoughtful Life* ». C'était en vain qu'Arnold s'était efforcé de retrouver l'esprit de l'ancienne Hellas : ses sonnets de 1867 rendaient un son plus hébreu que païen; sa muse était courageuse et triste; elle cachait sous les ornements un « fond de pensée et d'austérité² ». Chrétiens, orthodoxes, dissidents, membres de l'Eglise Large, déistes, agnostiques, libres penseurs, tous, au fond, avaient le souci d'exhorter à vivre dignement; les uns prêchaient que c'est l'ordre de Dieu; les autres, écartant toute aide d'en haut, voulaient réhabiliter le cœur de l'homme. « *The aids to noble life, dit M. Arnold, are all within³.* » Le respect de la bienséance et des conventions va chez les cœurs bien placés jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice et à l'héroïsme. Chez les âmes médiocres cette tendance perd sa valeur profonde et se mue en une recherche volontaire de la dignité dans le geste, la parole et l'action. Le mobile essentiel de la conduite est un effort pour construire la ligne générale de la vie dans le détail de chacun de ses actes, de façon à faire un ensemble moralement significatif. Au fond, cet âge est symboliste : toute action, toute parole, tout geste doivent avoir une figure harmonieuse et un sens; ils doivent se hausser au niveau moral ou esthétique des

1. « *Ydgrun* » (Mrs. Grundy), dans *Erewhon*.

2. Matthew Arnold, *Poems*, 1867. Sonnet « *Austerity of Poetry* » :

« ... a hidden ground
Of thought and of austerity within ».

3. Matthew Arnold, *Poems*, 1867. Sonnet : « *Wordly Place* » .

circonstances¹. Le Victorien est plein du sentiment classique que partout et toujours, la moindre démarche de l'homme a un public, ne serait-ce que Dieu. La scène de la morale est donc régie, comme celle du théâtre, par un ensemble de règles de bienséance, de goût, de finesse, de dignité.

Mais trop de spontanéité, d'enthousiasme, entraveraient l'obéissance à ces rites nécessaires, par exagération, ignorance ou révolte. C'est à l'éducation de donner à la conscience claire les moyens suffisants, le sang-froid, la méthode qui permettront de mettre chaque fois sans effort les détails de la conduite au diapason requis. Son principe et son but, c'est de laisser l'inconscient prendre le moins d'influence possible sur la décision consciente, de fermer la porte aux puissances troubles du moi. L'éducateur, le moraliste victoriens nous paraissent aujourd'hui avoir joué un jeu dangereux, et Butler, qui aura parfois la révélation de certains aspects de la psychologie moderne, les accusera avec véhémence d'avoir fui leurs responsabilités pour poursuivre avant tout les fins de leur égoïsme. Ces reproches demandent à être tempérés : leur conscience, en vérité, les guidait. Mais ce champ à peu près clair qu'ils croyaient être toute l'âme ne recevait sa lumière que du dehors, et ils ne soupçonnaient pas encore les profondeurs obscures où dorment de vigoureux instincts ; ou, s'ils en avaient parfois la révélation fortuite, ils y voyaient un signe de perversité et se détournaient avec une pudeur inquiète.

1. Il n'est, pour se rendre compte de cette tendance, que de lire la biographie, les lettres ou les mémoires de quelque grand victorien. L'on dirait que cet effort délibéré vers une composition symbolique de leurs actes a persuadé la nature même qui entre dans leur jeu...

Voir, par exemple, la mort de Tennyson, avec la pleine lune et le Shakespeare ouvert ; et la lettre de la Reine à Hallam Tennyson où Victoria se félicite de ce que « every thing must have been most touching and beautiful and worthy of the great poet he was : the « passing away » with Shakespeare in his hand, the very simple and affecting departure from his own beloved home, and the last sad ceremony... » (Hallam Tennyson, *Memoir of Alfred Tennyson*). (Butler, qui détestait Tennyson, notait que « the ruling passion for posing was strong with him in death », *Further Extracts*, p. 283.)

Et encore, dans le même livre, le tableau touchant de l'apparition de la veuve d'Arthur Hallam, qui, longtemps malade de chagrin, se présente à ses amis : « dressed in deep mourning, a shadow of her former self, but with one white rose in her black hair as her Arthur loved to see her ».

Voir aussi, pour en rester à Tennyson, la visite que lui fit ce contemporain de Samuel Butler, J. H. Shorthouse, en 1884 : le grand poète lisait ses vers à la lueur d'une seule bougie, le reste de la pièce étant inondé de clair de lune (J. H. Shorthouse, *Life and Letters*).

Ce qu'il faut noter du reste dans tous ces cas, c'est moins le fait lui-même que la satisfaction évidente du narrateur, que ce symbolisme de geste, attendu ou du moins espéré, frappe d'admiration et de respect.

A vrai dire, les théoriciens du matérialisme scientifique eux-mêmes se rendaient compte du risque que pouvait faire courir aux âmes faibles une interprétation trop téméraire de leur nouvelle conception, et tentaient de substituer au vieux décalogue une morale à base sociale. De tous les côtés, c'était le même appel à cette magnanimité réfléchie où se reconnaît le véritable « gentleman ». Lorsqu'en 1865 le Gouverneur Eyre fit scandale par sa brutale répression d'une insurrection nègre¹, il fut traduit devant une sorte de tribunal moral où siégeaient des hommes éminents choisis pour leur culture et leur intégrité : Spencer, Darwin, Huxley, Leslie Stephen, Frederick Harrison en étaient. Tout concourait à donner pour guide à la conscience publique le respect d'un honneur sentimental à la fois bourgeois et humain, bien différent de l'honneur chevaleresque des peuples méditerranéens. La primauté de l'intérêt personnel bien compris s'en trouvait consolidée, à l'abri du précepte qui recommande de reconnaître à autrui les mêmes droits qu'à soi-même. Ainsi la morale se laïcisait en partie, sans rien perdre de ses caractères essentiels. « Mrs. Grundy » est aussi puissante au moment d'*Erewhon* qu'elle l'était quinze ans auparavant. Les Darwin et les Huxley ont gagné dans l'ordre scientifique une brillante victoire ; mais ils n'ont rien pu, ils n'ont même rien tenté contre les Tabous, les fétiches, les idoles de la cité d'hier. Ce sera le rôle d'une poignée d'esprits mordants ou chagrins de porter la lutte sur le terrain moral, et de tenter là, sous le couvert de la fiction ou de l'humour, une émancipation autrement délicate et laborieuse.

B. Erewhon.

Butler est donc, à la fin de 1870, décidé à « faire quelque chose ». Il a un fonds d'idées, un peu toujours les mêmes, mais qui forment comme le pivot ou le centre de ses réflexions. L'imagination pure n'est guère son fait ; c'est un raisonneur original plutôt qu'un créateur. Mais il pressent déjà que les idées en général et les siennes tout particulièrement sont des créatures vivantes. S'il en prend le germe dans le jardin d'autrui, il sait aussi qu'il leur donne dans la serre chaude de son esprit

1. A la Jamaïque.

un terrain et un climat qui modifient leur croissance, les poussant à un épanouissement différent, leur infusant une sève plus vivace. Cependant il hésite encore. La baronne russe a ouvert devant lui une perspective à la fois attrayante et redoutable. Son « vous allez créer » a suffi pour le rendre clairement conscient du poids qui charge son cerveau. Mais il ne sait comment se délivrer. Une seconde exhortation est nécessaire, plus précise cette fois, et qui lui montre son chemin. Or un jour, au cours d'une conversation, un de ses amis de Nouvelle-Zélande, Napier Broome¹, lui suggère de reprendre et de fondre ensemble les articles déjà écrits. L'idée sourit à Butler. Il se met au travail, y passant ses dimanches et ses soirées². C'est encore une tâche qu'il se donne, comme de peindre. Mais cette fois le succès est au bout.

Le tour de ses premiers matériaux est vite fait³. Ils comprennent, d'une part, le dialogue *Darwin on the Origin of Species*, *Darwin among the Machines*, *The Mechanical creation*, qui n'en est qu'un développement, et *Lucubratio Ebria*; d'autre part, un article sur le monde des « non-nés » qu'il a écrit en 1863, mais qui ne fut probablement jamais publié⁴. Il peut enfin trouver dans son livre sur la colonie de Canterbury tous les éléments nécessaires à l'évocation de paysages pittoresques susceptibles de constituer un décor.

Butler travaille à son livre pendant toute l'année 1871. Il délaisse un peu la peinture; mais, en manière de récréation, fait de timides essais de critique musicale. Miss Savage, avec laquelle il a noué une étroite camaraderie intellectuelle, tente de le diriger. Elle a probablement deviné qu'il ne ferait rien de bon en peinture, et elle se rend sûrement compte de ses aptitudes pour la littérature proprement dite. Elle combat sa timidité et s'efforce de le faire sortir de lui-même. Sur ses instances, Butler collabore un moment à la *Drawing-room Gazette* et y publie quelques articles, dans lesquels il rend

1. Second mari de Lady Barker, le célèbre auteur de *Station Life in New Zealand* (1869).

2. « (1) began to write *Erewhon* of an evening and on Sundays », *Butleriana*, p. 8.

3. « I wrote *Erewhon* with great difficulty. It seemed to me that it never would get long enough. There were some things I wanted to say and was sufficiently clear about, but they all lay in a nutshell » (*ibid.*).

4. Cf. *Erewhon*, préface, édition 1901. Nous sommes, pour notre part, persuadé que l'article ne fut pas accepté et que Butler perdit son manuscrit. Mais il lui restait des notes ou un plan et, sa grande mémoire aidant, il put retrouver la teneur de sa première composition.

compte des concerts qu'il a entendus. Il choisit naturellement ceux dont le programme fait à Haendel la place la plus large. Sa vie, on le voit, n'est pas celle d'un oisif : elle se partage entre trois occupations qui la rythment : la musique, son passe-temps ; la peinture, sa carrière ; et son livre, cette aventure.

Au début de 1871, il a déjà écrit la valeur de 200 pages imprimées. Il croit tenir la fin de son ouvrage, corrige, ajoute et met au point. Il écrit à miss Savage : « I am not at all sure that I shall publish it¹ ». Scrupule d'auteur trop consciencieux ? En partie, sans doute ; mais son état d'esprit est plus complexe. Il a d'abord la peur banale de l'acteur au lever du rideau ; il craint aussi de voir tourner en ridicule ces idées qui sont un peu de sa chair spirituelle. Surtout, il désire obscurément se faire encourager. Ce n'est pas là un simple maniérisme ; son indécision vient d'un trouble profond. Le côté raisonneur, cérébral, philosophique de son être le pousse à publier ce livre ; mais la prudence presque paysanne de sa nature hésite et s'alarme. D'où ces appels au jugement de ses amis, ce besoin de conseils. Butler, pour se rassurer, quête l'autorité d'autrui, l'assurance que son entreprise n'est pas ridiculement hasardeuse, que de bons esprits l'approuvent, la patronnent et se portent garants de sa réussite². On a présenté parfois un portrait de Butler qui le campe dans une posture littéraire pleine d'arrogance. Cette image est inexacte. Butler connaîtra pour ses premiers livres l'émotion et la timidité des débutants. Le succès d'*Erewhon* sera modeste ; n'importe : il y verra une consécration de la légitimité de son œuvre, un signe de sa valeur intrinsèque — de ce qu'il appelait son « efficiency³ ». « I have watched the effect of the book and enquired about its reception so narrowly that I am satisfied that it has real stuff in it⁴. »

La publication d'*Erewhon* n'alla pas sans quelques vicissi-

1. M. I, 144.

2. Il faut ajouter que son ami Pauli faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le détourner de publier *Erewhon* (M., I, 149). Ses mobiles sont faciles à deviner : il craignait d'abord que Butler n'engageât par trop ses finances, et que, son revenu diminuant, il fût obligé de diminuer l'allocation qu'il lui faisait ; d'autre part, il fallait redouter les effets de la colère de Thomas Butler, qui pouvait aller jusqu'à déshériter son fils — autre calamité, avec des répercussions du même ordre.

3. Hoppé, 165 (Lettre à Fleay, 5 avril 1872).

4. Hoppé, 167 (Lettre à Fleay, 2 juillet 1872).

tudes. Un premier éditeur, « Chapman and Hall », refusa le manuscrit sur avis défavorable de son lecteur, George Meredith¹. Une autre firme² l'accepta, sans vouloir assumer les frais de l'impression; or Butler était démuné de fonds disponibles, tout son capital étant placé en hypothèques, et difficile à réaliser. Un de ses amis, Henry Hoare, lui avança l'argent nécessaire. Le livre parut le 29 mars 1872, sans nom d'auteur. Le premier accueil fut encourageant. Les 750 exemplaires de la première édition se vendirent en moins de trois mois³; mais une seconde édition lancée en juillet eut moins de succès. Butler attribua ce ralentissement de la vente à deux raisons dont la seconde est peut-être valable : d'abord, la cessation de toute publicité; ensuite le fait que, tout en conservant l'anonymat, il avait laissé se répandre le bruit que le livre était de lui. Or la première édition avait à coup sûr bénéficié de la surprise et de la curiosité du public, que le mystère intriguait⁴. Le livre, d'abord, se présentait bizarrement. Son titre, *Erewhon or over the Range*, était piquant, sans suggérer un dessein très nouveau. Mais la citation d'Aristote qui accompagne le titre et que l'auteur paraphrase d'assez loin en : « There is no action save upon a balance of considerations », semble par son peu de rapport apparent avec la morale de l'histoire, ou sa philosophie, dissimuler un sens cryptique. Enfin, une partie du public avait cru percer sans peine l'anonymat. Un an environ auparavant, un roman d'Edward Lytton Bulwer, Lord Lytton, *The Coming Race*, avait paru, comme *Erewhon*, sans nom d'auteur; mais personne n'ignorait quelle plume alors illustre avait écrit cette fantaisie philo-

1. « They told me, raconte Butler, he reported that it was a philosophical work little likely to be popular with a large circle of readers » (préface de la Revised Edition, 1901). Il en fut vivement piqué, et garda à Meredith une profonde rancune. « No wonder if his work repels me that mine should repel him », écrivait-il trois ans avant sa mort. Cf. *M.*, I, 148. Cf. aussi *N. B.*, p. 185, 6.

2. Trübner and Co, 60, Paternoster Row, London. La maison devait bientôt changer d'adresse.

3. Les détails que donne Butler dans ses préfaces ou ses notes sur la publication d'*Erewhon* sont parfois contradictoires. Il croyait, en 1901, que la première édition avait été de 1.000 exemplaires. D'autre part, dans la préface de 1901, il déclare : « The first edition of *Erewhon* sold in about 3 weeks. » H. F. Jones écrit de son côté : « The first edition was exhausted between the end of March and the end of May 1872 » (*M.*, I, 159). Mais une lettre de Samuel Butler à Fleay, datée du 2 juillet, et par conséquent contemporaine, contient l'indication suivante : « The first edition is just sold (750 copies) », Hoppé, p. 167.

4. Peut-être aussi le livre avait-il, plus simplement, épuisé toutes ses possibilités de vente.

sophique. On pensa d'abord qu'*Erewhon* était fille du même père, ou tout au moins qu'elle s'inspirait de la même veine. Dès la préface de la deuxième édition, Butler, se défendant de toute imitation, reconnaissait pourtant « the many little points of similarity between the two books »¹. Il y a cependant assez loin des êtres souterrains imaginés par Lord Lytton, avec leurs mœurs idéales, leur organisation sans défaut, leur langage plein de sens et leurs mirifiques inventions, aux Erewhoniens de Butler. Mais le livre de Lord Lytton, au fil de ses dissertations un peu prétentieuses sur la linguistique, la politique, l'électricité ou l'hypnotisme, n'en reflète pas moins les multiples soucis scientifiques qui agitaient l'esprit encore solennel, mais déjà inquiet des Victoriens, et les faisaient croire au progrès. Les noms de Faraday, Lyell, Max Müller, Agassiz, hantent le livre; si Darwin n'est pas nommé, le transformisme et la doctrine d'évolution forment le thème d'un développement, où l'ancêtre de la race, au lieu d'être un singe, est présenté comme une grenouille géante; Lytton retient de *l'Origine des Espèces* l'exemple bien connu de la vessie natatoire²; plus loin il lui emprunte encore « la loi de la sélection sexuelle³ ». Ainsi cette « Utopie » qui, par bien des côtés de son invention, annonce plutôt H. G. Wells qu'elle ne rappelle Swift, révèle comme *Erewhon* l'intérêt de son auteur pour les problèmes que depuis quarante ans les découvertes successives de la science ne cessaient de soulever. Bon nombre d'esprits réfléchis s'efforçaient en même temps que lui d'apprécier la portée et les répercussions morales ou sociales de ces nouvelles perspectives ouvertes à leur curiosité. Si *Erewhon* eut d'abord le même public que *The Coming Race*,

1. Preface to 2nd Edition « Curiously enough, I had called one of the people named (for I cannot call them characters) in *Erewhon* « Zelora », while Lord Lytton had named his heroine « Zee ». I was told of this, and altered « Zelora » into « Zulor! », *Butleriana*, p. 9. Butler resta toujours persuadé que la première vogue d'*Erewhon* était due à cette confusion, et que les critiques furent vexés d'apprendre que l'auteur était un débutant. Voir dans *W. of A. F.*, le passage concernant la publication, anonyme elle aussi, du premier livre d'Ernest : « It struck a new note and the speculation which for some time was rife concerning its authorship made many turn to it who would never have looked at it otherwise... »; « Reviewers like to think that for aught they know they are patting a Duke or even a Prince of the blood upon the back, and lay it on thick till they find they have been praising Brown, Jones or Robinson. Then they are disap pointed, and as a general rule will play Brown, Jones or Robinson out » (*Way of All Flesh*, ch. LXXXV, p. 405-6).

2. *Origin of Species*, chap. VI; *The Coming Race*, ch. XVI.

3. Ch. XVI, *Origin of Species*, ch. IV.

ce n'est pas seulement par suite de la confusion créée entre leurs auteurs, c'est aussi, pour une part, parce que les deux livres, si dissemblables qu'ils fussent dans leur esprit, dans leur composition et dans leur style, étaient nés de préoccupations analogues.

L'ouvrage de Butler est d'une composition assez peu homogène. Il débute comme un véritable roman. Mais, après une cinquantaine de pages de pure narration, les réflexions morales et les digressions philosophiques interviennent de plus en plus fréquemment dans le récit, et finissent, vers le dixième chapitre, par l'étouffer. Une dissertation occupe à elle toute seule un bloc de trois chapitres : c'est le fameux livre des machines. Il y a des passages lourds, même ennuyeux. Mais l'ensemble, malgré sa construction décousue et ses éléments disparates, peut être même à cause d'eux, conserve une désinvolture qu'excusent sans peine l'humour du ton et le dessein critique de l'œuvre¹. *Erewhon* appartient au genre littéraire que, pour la commodité, nous appellerons l'Utopie. On se gardera, certes, de comparer étourdiment le livre de Butler et celui de Sir Thomas More². Mais le terme que nous empruntons à ce dernier est, par son étymologie évidente, à la fois si précis et si vaste, il limite si bien une certaine catégorie d'ouvrages, que nous nous croyons justifiés à l'employer. L'utopie est la description d'un monde imaginaire, où, le plus souvent, mais non toujours, pénètre un personnage chargé de représenter la civilisation, l'époque et le pays de l'auteur, ou du moins de faire la liaison avec eux, et avec le lecteur. Son intention peut se développer dans deux directions différentes : soit en critiquant l'état présent des mœurs, soit en en dressant un tableau idéal. Mais son but est toujours le même : mesurer, faire sentir l'écart entre ce qui est et ce qui pourrait

1. Voir sur ce point le jugement de Samuel Butler lui-même : *Préface to the Revised edition, Erewhon*, 1910 : « There is no central idea underlying *Erewhon*..., *Erewhon* was not an organic whole. »

2. W. H. Salter, dans *Essays on Two Moderns*, p. 82, déclare un peu sévèrement : « It (*Erewhon*) has sometimes been not very intelligently compared with More's *Utopia* and Morris' *News from Nowhere*. *Erewhon* is not an Utopian Country, nor are its citizens, though in certain ways our superiors, held up as faultless ideals. » Sans doute. Mais, quelque différent que soit le sens de leurs intentions respectives, il semble légitime de ranger ces diverses sortes d'ouvrages dans un même genre littéraire, que l'on peut subdiviser ensuite en plusieurs espèces, comme le voyage imaginaire, la république idéale, l'anticipation, le conte philosophique, l'âge d'or, etc...

être. Le mécanisme de la fiction ne change pas : il cherche un effet de dépaysement, par la peinture d'une société imaginaire, d'un royaume de « nulle part ». L'ouvrage de Butler rappelle jusqu'au titre même de son illustre devancier, puisque *Erewhon* est l'anagramme de « nowhere »¹. La formule est donc banale, « cheap », avouera Butler². Il suffisait, pour songer à l'emprunter, du vague écho de quelques grands noms : Platon, More, Bacon, Swift, Fénelon, Voltaire. L'utopie est un genre vieux comme les littératures, et qui n'a point encore, aujourd'hui, perdu de sa faveur. Les époques raisonnables et philosophiques s'en sont délectées. Notre XVIII^e siècle français en a cinquante à son actif. Mais peut-être quelques souvenirs plus récents, plus immédiats, ont-ils influencé l'auteur d'*Erewhon*. Il est curieux de constater qu'entre le moment où Butler rentra de Nouvelle-Zélande et l'année qui suivit la publication de son livre, il se produisit une brève floraison d'ouvrages, souvent anonymes eux aussi, dont la présentation ou l'intention sont analogues. Ce sont, par exemple, le *Realmah* de sir Arthur Helps, en 1868, et, la même année, une « anticipation » d'Henry O'Neill : *Two Thousand Years Hence*³; en 1871, *The Coming Race*, de Bulwer Lytton. Au début de l'année suivante, en même temps qu'*Erewhon*, paraissait, sans nom d'auteur, un curieux ouvrage : *Baron Grimbosch, Doctor of Philosophy, and sometime Governor of Barataria*⁴. Une revue populaire signala le rapport entre les deux livres⁵; chose curieuse, elle leur donna à tous deux

1. Utopiá — Ὀὐ τὸπος. Avec les *News from Nowhere* de William Morris (1890), rappelons l'île de Medamothi du livre de Pantagruel (en grec : nulle part) et la ville de Weissnichtwo (je ne sais où) où Carlyle avait situé la publication du livre de son professeur Teufelsdröckh (*Sartor Resartus* 1833-34).

2. Cf. note, p. 122.

3. *Realmah*, by sir Arthur Helps, 2 vol., 1868. Le nom du héros, Realmah, est une combinaison inversée de Lear et de Hamlet. Le pays imaginaire est ici l'île de Menantra; la langue des habitants est « a little like Basque ».

Two Thousand Years Hence, by Henry O'Neil, R. A. : Correspondance entre « William Robinson, Governor », et « John Smith, prof. of History at the University of Auckland », datée de l'année 2867. Le thème permet une « retrospective » de l'année 1867.

4. *Baron Grimbosch, Doctor of Philosophy and sometime Governor of Barataria. A record of his Experience, written by Himself and published by Authority*, London, Tinsley Brothers, 1872 (dédié à Napoléon III). Le baron Grimbosch, gouverneur de Barataria (l'Angleterre), où règne le Humbug, est plein d'idées réformatrices, et essaie en vain de les appliquer à son pays. Il y a des personnages à clef.

5. *The Annual Register*, 1872, 1^{re} partie, p. 358 : dans un « Retrospect of Literature, Art and Science in 1872 ».

comme pères, ou du moins comme inspiration, *The Coming Race*, qui est bien une utopie, et le truculent *Ginx's Baby*, de J. E. Jenkins, qui n'est qu'une satire fantaisiste sur le Malthusianisme, la magistrature et les Eglises, mais remporta un succès considérable¹. *Erewhon* n'épuisa pas l'attrait du public pour ce genre d'ouvrage; car, un an après, paraissaient coup sur coup une anticipation d'Edward Maitland², et une utopie, qui n'est guère qu'un décalque d'*Erewhon* et de *The Coming Race* : *Colymbia*, œuvre du propre médecin de Butler, le Dr E. R. Dudgeon³. Peut-être en parut-il d'autres, qu'il est difficile de retrouver aujourd'hui⁴. Quoi qu'il en soit, on saisit ici chez Butler la preuve d'un trait curieux : son originalité est un fruit rare, long à venir, intermittent. Elle a presque peur d'elle-même, ou de son contact avec l'extérieur. Elle ne sera jamais complètement rassurée, bien que plus tard elle puisse parfois passer aux yeux des critiques contemporains pour cynisme et arrogance. A l'époque d'*Erewhon*, elle est encore timide. Il lui a fallu pour affronter l'épreuve de la publication une sollicitation venue de l'extérieur; elle s'abrite sous l'anonymat, qui est à la mode; enfin elle se pare d'une présentation dont la formule est en soi piquante, mais rebattue, et qu'elle ne renouvellera pas.

Sans faire une étude du livre, nous en signalerons les parties essentielles. Il comporte d'abord un thème romanesque : un Anglais, auquel Butler ne donnera un nom (Higgs) que dans *Erewhon Revisited*, raconte la découverte qu'il fit d'un pays inconnu, où il vécut quelque temps, et comment il s'en échappa, en enlevant la jeune fille qu'il aimait. Les incidents sont rares, et sans grand intérêt. Plus soignées, et d'ailleurs d'une valeur littéraire certaine, sont les descriptions du pays traversé par l'explorateur, et qui n'est autre que le Canter-

1. John Edward Jenkins, 1838-1910, *Ginx's Baby : his Birth and other Misfortunes*, Strahan and Co, London, 1870. Préface : « Critic : I never read a more improbable story in my life. Author : Notwithstanding it may be true. »

2. *By and By. A historical Romance of the Future*, by Edward Maitland.

3. *Colymbia* (sans nom d'auteur), Trübner, 1873. *Colymbia* est le nom d'un pays dont les habitants vivent sous l'eau. On y enseigne les « Hieroglyphics » (cf. Les Hypothetics à *Erewhon*) et la Transcendental Geography. L'imitation d'*Erewhon* est flagrante. Les éditeurs, d'ailleurs, firent tout pour laisser croire que le livre était de la plume de Butler.

4. Cf. *The Scotsman*, 14 mars 1873, c. /r. de *Colymbia* : « *Colymbia* is another of those books of which we have had several since the late Lord Lytton published his *Coming Race*. He then set many minds in motion, and the success of his books stimulated imitations. *Colymbia* is one of these and, in some respects one of the best. »

bury néo-zélandais. Butler, ici, n'a rien inventé; il vit sur ses souvenirs, et cela donne à son récit une plausibilité qui a son agrément. Ces cinq premiers chapitres, s'ils étaient menés avec plus de brio, et plus de choix dans le détail, seraient un modèle du genre, roman d'aventures ou récit de voyage. Le souci du détail vraisemblable apparaît partout. Butler emprunte tout ce qu'il peut à la réalité qu'il a connue. Le meilleur moyen de « faire vrai » n'est-il pas encore de faire avec du vrai ? La rivière qui mène le narrateur aux frontières d'Erewhon est la Rakaia, dont Butler avait découvert les sources; la chaîne de montagnes qu'il franchit est celle dans les glaciers de laquelle naissent les eaux mêlées du Rangitata et de la Rakaia; le col par où il pénètre dans Erewhon est la Whitcombe Pass, repérée par Butler, et si les statues chantantes qu'il y place sont de pure invention, le vent du nord-ouest sifflant lugubrement parmi les éboulis de rochers pouvait fort bien évoquer la phrase mélancolique de Haendel par laquelle il traduit leur angoissante mélodie; le nom du guide indigène, Chowbok, était le surnom de son compagnon d'aventures Baker¹. Avec la descente dans les plaines d'Erewhon, nous quittons la Nouvelle-Zélande, mais la description n'est pas davantage inventée; c'est celle des vallées du Tessin ou des plaines de la Lombardie, telles qu'il les avait admirées au cours de ses excursions de vacances. Le vocable Erewhon lui-même n'a-t-il pas à peu de chose près une allure presque néo-zélandaise ? Ainsi la rivière Arowhenua, qui se jette dans le Canterbury Bight à quelques milles au sud du Rangitata, ou la Mawhera, autre rivière². C'est là un détail que l'on ne semble pas avoir noté jusqu'ici, mais qui montre avec quel bonheur Butler, dans son astucieuse prudence, imite les modèles que lui fournit son expérience.

Cependant, *Erewhon* n'a du roman que le cadre, la mise

1. Détail communiqué par M. Howard Tripp, par l'intermédiaire de M. N. A. Moore, de Timaru (Nouvelle-Zélande). Mentionné depuis dans divers articles de *The Press* (Nouvelle-Zélande).

2. La jeune Erewhonienne que Higgs aime et enlève s'appelle Arowhena; une autre dame s'appelle Mahaina : noms inventés sur le modèle néo-zélandais. Le nom de Zulora, que porte un autre personnage, n'a rien du Maori, puisque dans cette langue, ni le Z, ni l'S, ni le ç n'existent. Les autres appellations ne sont que des inversions humoristiques de noms européens (Yram = Mary; Nosnibor = Robinson; Thims = Smith; Ydgrun = Grundy; Senoj = Jones). Notons, enfin, qu'en Maori, le groupe phonétique wh est fréquent; il se prononce à peu près comme f. Mais tous les mots se terminent par une voyelle et « Erewhon » a un n de trop.

en train. Son but réel est de dénoncer un certain nombre d'idées fausses, de « humbugs », sur lesquels repose la société. Toute la critique sociale, morale ou religieuse de Butler est en germe dans ce livre, et plusieurs des conceptions scientifiques qu'il développera par la suite s'y trouvent esquissées. Ces idées seront exposées à leur place. Il suffit ici d'indiquer leur disposition dans l'ouvrage. Malgré la dispersion que nous avons notée, on peut les grouper sous différentes rubriques : 1^o Critique de quelques principes de la morale (chap. X : *Current Opinions*; XI : *Some Erewhonian Trials*; XII : *Malcontents*; XIII : *The Views of the Erewhonians concerning Death*; XIV : *Mahaina*); 2^o Satire religieuse (XV : *The Musical Banks*; XVII : *Ydgrun and the Ydgrunites*); 3^o Critique des notions sur lesquelles se fonde la famille (XVIII : *Birth formulae*; XIX : *The World of the Unborn*; XX : *What they mean by it*); 4^o Satire du système traditionnel d'éducation, et de la formation intellectuelle par les humanités classiques (XXI, XXII : *The Colleges of Unreason*); 5^o Paradoxes sur l'idée d'évolution (XXIII, XXIV et XXV : *The Book of the Machines*; XXVI : *The Views of an Erewhonian Prophet concerning the rights of animals*; XXVII : *The Views of an Erewhonian Prophet concerning the rights of vegetables*). Le relativisme butlerien s'exprime ici sous le voile léger de la fiction, et jongle plaisamment avec les catégories morales ou intellectuelles acceptées par la foule. Il montre combien sont imprécises les frontières qui séparent le physique du moral, le vice de la vertu, la vie de la mort, l'individu de la lignée, la liberté du déterminisme, la conscience de l'instinct, l'humain de l'animal, et celui-ci du végétal. Ça et là, quelques réflexions ironiques ou sérieuses sur l'art et les académies, la véritable importance de l'argent, les rapports de la pensée et du langage, la colonisation, font de cet ouvrage une véritable « somme » butlerienne : il y a mis ou indiqué toutes les idées accumulées en dix ans de tranquille rumination. Dans les trente années de vie littéraire qui vont suivre, il les affermira de preuves, les enrichira de détails, les mènera à l'état adulte. Mais il a déjà, à cette date, amassé le principal de sa fortune.

Erewhon, à vrai dire, avait peu de chances de rencontrer un accueil unanime. Il n'était qu'une chose à laquelle les critiques ne pouvaient se tromper, c'était le style. Le jeune Forbes Robertson, auquel Butler avait prêté l'ouvrage dès sa parution, s'écria le lendemain : « Sam, my people say you

are a great writer¹ ! » L'*Athenaeum* et le *Spectator*, le même jour², faisaient grand éloge des cinq ou six premiers chapitres d'*Erewhon*. Ils en louaient les qualités littéraires « tout à fait remarquables », et en comparaient l'auteur, l'un à Swift, l'autre à Edgar Poe. La *Drawing Room Gazette*, quelques semaines après, l'égalera à Molière³. Mais, par ailleurs, le livre était difficile à classer. Son intention était trop vague, sa composition trop fantaisiste, son ton à la fois trop léger et trop mordant pour qu'il pût être pris au sérieux. Butler lui-même avait voulu qu'il fût amusant⁴. Or c'est précisément cet humour qui fit son demi-succès, et le limita. Butler, sans le savoir, partait du mauvais pied. Il se donnait, dès son premier ouvrage, pour un humoriste à la manière de Swift, mais chez qui le cynisme et le paradoxe apparent ne recouvraient qu'un « message » illusoire, si même il ne raillait pas pour le pur plaisir de railler. « We conjecture, disait le *Spectator*, that the author is a universal sceptic ». Quelques années plus tard, Butler avouera sa position et laissera confirmer publiquement les tendances « nettement sceptiques » de ses premiers livres⁵. Mais les lecteurs de 1872 ne savaient que penser. *Erewhon*, œuvre d'un libre penseur honteux, choquait les uns, décevait les autres, et ne parvenait à être ni assez léger, ni assez sérieux pour se faire pardonner complètement. L'anonymat, l'ironie continuelle, l'aspect purement négatif de la critique le rendaient « puzzling » pour un public qui, sourdement écartelé par des tendances contradictoires, eût mieux admis un dessein plus franc. Ce fut sans doute l'erreur initiale de Butler de croire que le lecteur victorien devait être conquis par surprise, séduit, trompé. Il est permis de supposer que s'il eût débuté par une attaque, même violente, à visage découvert, le tolle qu'il aurait soulevé dans certains camps n'aurait pas plus nui à sa carrière que le dédain silencieux qu'il récolta par

1. Sir Johnston Forbes Robertson, *A Player under two Reigns*, ch. IV.

2. 20 avril 1872.

3. Mais l'auteur de l'article était Miss Savage, amie toute particulière de Butler.

4. « It is meant to be entertaining » Lettre de Samuel Butler à Miss Savage, début 1871, *M.* I, 144.

5. Cf. l'en-tête de *A Psalm of Montreal* (1878) : « We have reason to believe that the lines are from the pen of Mr. Butler, the talented author of *Fair Haven*, *Erewhon* and other books of distinctly sceptical tendency. »

la suite. La réputation d'enfant terrible et un peu sournois qu'il va se faire avec ses deux premiers livres sera pour lui comme une tunique de Nessus; plus tard, il s'irritera contre cette conspiration des critiques qui le tenaient pour un humoriste incapable de traiter sérieusement un grand sujet. Aux heures de découragement il aura pour *Erewhon* une véritable rancune¹. Car il prisait moins son propre humour, qui lui était naturel, que ses idées, dont la gestation était longue et laborieuse. Or les idées d'*Erewhon* n'étaient pas toutes parvenues à une satisfaisante maturité.

1. « I don't like *Erewhon*, » écrit-il en 1883 à Miss Savage. Ce n'est ni une boutade ni une coquetterie. Voir aussi dans une note de 1887, revue en 1898 : « I believe *Erewhon* to be all very well as a beginning, but nothing more. » Et ailleurs : « *Erewhon* may be a stupid book, and parts of it certainly are so. The scheme — a journey to another world — is old and essentially a cheap one. I wish I had done it some other way, but it does not matter, and as the tree falls so let it lie » (*M.*, I, 333).

CHAPITRE VII

MISS SAVAGE. « THE FAIR HAVEN »

Miss Savage : Portrait ; — Ses relations avec Butler ;
— Sentiments réciproques ; — Influences réciproques.

Butler à la recherche d'un sujet ; — Genèse de *The Fair Haven* ; — Publication ; — Analyse du livre ;
— Ironie et Parodie ; — Carrière du livre ; — La presse et le public ; — Deuxième édition et insuccès définitif.

A. Miss Savage.

A partir d'*Erewhon*, la carrière de Butler va subir fortement l'influence d'une femme, Miss Savage. Il n'est pas inutile d'étudier ici rapidement la place qu'elle tint et le rôle qu'elle joua dans la vie de son ami.

Miss Eliza Mary-Ann Savage était fille et petite-fille d'architectes. Son grand-père James Savage, constructeur d'églises, expert auprès des commissions de travaux, enfin théoricien de son art, a laissé un nom dans l'histoire de l'urbanisme londonien. Elle était de quelques mois à peine plus âgée que Butler ; d'abord gouvernante d'enfants et institutrice privée, démunie de toute fortune, elle finit par s'organiser une petite existence ingrate et besogneuse, mais du moins indépendante. Elle avait quelque temps suivi les cours de dessin et de peinture chez Heatherley. Voici comment un témoin la dépeint alors : « She was fair, with a roundish face and light blue eyes that were very sensitive and full of light ; a small head, her features charmingly mobile and harmonious. She radiated goodness and sense¹. » Une photographie de 1863 la représente un peu engoncée dans les amples vêtements de la mode victorienne, de taille médiocre, les cheveux paraissant foncés, le regard posé, la bouche ferme ; le nez, le menton, les lèvres

1. W. B. Yeats : *Essays Irish and American* (1918).

serrées donnent à la physionomie de cette jeune femme un aspect sérieux et volontaire. L'âge mûr ne lui fut pas clément; en vieillissant, ses traits se durcirent, elle prit de l'embonpoint; elle fut laide dès la trentaine; pour comble d'infortune, elle boitait¹.

Cette femme, que la vie traita sans douceur, possédait un cerveau remarquablement doué. Ses lettres à Butler pétillaient d'esprit et d'intelligence. Sa tournure d'esprit s'apparentait beaucoup à celle de son ami, gagnant en finesse et en mobilité ce qui lui manquait en puissance. Comme lui, elle savait observer les gestes, écouter les conversations, peser à leur vrai poids les banalités, les sottises prétentions, les petites hypocrisies. Mieux encore que lui, elle arrivait à deviner les mobiles secrets des actes. Elle ne manquait ni de fantaisie ni de véritable imagination; mais sous la charmante légèreté du ton habituel, on devine une humeur raisonnable et sérieuse que n'entame nulle nervosité exagérée. « I do not know what pessimism is », écrivait-elle un jour à Butler². Sa vertu essentielle était le courage. Elle mourut à quarante-neuf ans, d'une gangrène consécutive à une opération, rongée par un cancer et les jambes à demi-paralysées. Jamais cependant, durant ses années de souffrance, elle n'avait laissé voir à Butler qu'elle fût malade, ne se plaignant que de ses menus ennuis ou tout au plus d'un peu de lassitude. Ce genre d'abnégation, qui chez elle ne s'appuyait sur aucune foi religieuse, est un des traits les plus estimables de ces générations victoriennes, chez qui le sens de la force morale allait si étrangement de l'hypocrisie la plus sotte à l'héroïsme le plus touchant.

Butler avait rencontré Miss Savage à l'atelier de Heatherley. Elle s'y tenait un peu à l'écart : réserve de femme, mais plus encore timidité d'infirme. Cependant, « elle riait facilement³ », et cela plaisait à Butler, qui, non moins timide qu'elle, et fort respectueux du protocole, n'osait la traiter en camarade. Une devinette qu'il lui proposa un jour — non sans avoir longtemps hésité, car il avait des scrupules sur la bienséance de sa démarche — les mit en relations.

1. H. F. Jones, qui la rencontra pour la première fois en 1879 — elle avait alors 44 ans — avoue qu'il éprouva à sa vue « a shock and a disappointment » (*M. I*, 310).

2. 2 mars 1878 (*M.*, I, 272).

3. J. B. Yeats, *ibid.*

Leur amitié pourtant fut longue à se nouer¹. Butler prit l'habitude de lui écrire pour lui soumettre ses idées et ses projets littéraires. De 1871 à 1885² leur correspondance fut ininterrompue. Miss Savage est probablement la personne au monde qui a le mieux compris Butler. Elle se fit, si l'on peut ainsi parler, sa maîtresse intellectuelle ; pleine de respect et d'admiration pour le génie difficile qu'elle entrevoyait en lui, elle sut se faire tour à tour flatteuse, caressante, désinvolte, maternelle, même sévère ; elle fut à distance, car ils se voyaient peu, la servante, le chaperon, le cornac de son esprit. Avec une sollicitude patiente et enjouée, elle se donna à tâche de l'alimenter, de le guider, de l'inciter à produire. Elle envoyait à Butler des livres, lui proposait des sujets, critiquait ses manuscrits. Les ressorts profonds de son attitude, tout en étant assez complexes, se discernent aisément. D'abord, elle avait deviné en lui de grandes possibilités ; elle les favorisait de tout son pouvoir, fière d'être la conseillère écoutée. Car ses goûts, comme ceux de Butler, étaient philosophiques et littéraires. Mais au fond de ce constant intérêt qu'elle portait à son ami se révèle une tendance plus impérieuse : c'est un désir de possession spirituelle qui se cachait sous une soif de donner, parce que la balance s'établissait ainsi à son crédit. L'ingratitude de l'objet ne rebute pas ce genre de passion. Miss Savage n'était pas mue par un banal égoïsme ; elle ne demanda même pas — du moins ostensiblement — d'être payée de retour, en affection ou reconnaissance ; elle ne se dépensait que pour cette délectation intime : le sentiment qu'elle avait donné et qu'il avait reçu, que c'était elle la créancière, que sans elle le grand homme n'eût pas été tout à fait ce qu'il était. Quand elle écrivait, à propos du roman entrepris : « I am jealous horribly of Mr. Gogin and Mr. Culloch who know all about it already³... », il ne faut pas voir là qu'une plaisanterie ; la franchise désinvolte et gaie du ton laisse deviner une pointe de déception jalouse. A ces mobiles se mêlait aussi un penchant moins éthéré, fait d'une tendresse que les manières courtoises et délicates de Butler avaient su éveiller, d'une pitié presque maternelle pour ce qu'elle sentait en lui d'ina-

1. « She never missed an opportunity of snubbing me ». Samuel Butler, *M.*, I, 358.

2. 22 février 1885, date de la mort de miss Savage.

3. Lettre du 14 juillet 1873, *M.*, I, 200.

chévé, de faible, d'exposé, et d'un très humain désir de mariage. En somme, elle l'aimait. Elle passait sous les fenêtres de sa maison de Lincoln's Inn, pour voir l'endroit où il habitait — il est vrai qu'elle choisissait pour ce faire le moment où il était absent. Elle comptait les jours entre ses lettres, elle lui faisait de petites querelles sur son indifférence et son peu de hâte à lui écrire. Maintes notes de Butler montrent à quel point parfois il était excédé de son insistance amoureuse : « If ever man gave woman her answer unequivocally and at the beginning, I gave mine to Miss Savage. But it was no use; she would not be checked, and I had not either the heart to check her, or—well, never mind. I would if I could, but I could not. And to this day she daily haunts me in that I could not¹. »

Butler avait pour elle, nous voulons dire pour son intelligence et son esprit, une admiration très sincère. Mais il ne désirait pas que leurs relations quittassent le domaine — platonicien — des idées. Non qu'il fût hostile en principe au mariage. Il avait un moment, en Nouvelle-Zélande, songé à prendre femme; mais c'était surtout pour la commodité, et peut-être sous la pression d'un obscur refoulement². La quarantaine approchant, il s'installa sans regret dans son célibat. Une lettre de 1892, adressée à une dame de ses amies, contient cette phrase révélatrice : « A young man of your son's excellent prospects cannot marry too soon. After 40 it is not the same thing³. » Butler se prêtait volontiers au commerce des femmes; malgré sa laideur bourrue, elles lui témoignaient de la gentillesse. Pourtant, il n'a vraiment aimé sans doute qu'une fois : ce fut la charmante Isabelle, d'Arona, sur le lac Majeur⁴. Mais la perspective d'une union légitime avec tout son cortège de liens et de servitudes, la certitude qu'il

1. *M.*, I, 227.

2. Le 19 septembre 1861, il écrivait à sa tante à l'occasion du mariage d'un de ses cousins : « I am seriously beginning to think of following his example. I want a wife dreadfully up here... Can you not imagine that a nice quiet wife, a good stay-at-home helpmate would be a very great boon to anyone situated as I am ? » *Fam. Rel.*, p. 159.

3. Lettre de Samuel Butler à Mrs. Danvers, 18 déc. 1892. Le passage cité nous a été gracieusement communiqué, ainsi que 3 lettres, également inédites, de Samuel Butler à la même correspondante, par Mr. F. B. Kaye, de la Northwestern University, Evanston, Illinois (U. S. A.).

4. Voir *Alps*, passim, et *M.*, I, 284. Ceci se passait en 1871. Mrs. Garnett fait aussi allusion à une affaire de jeunesse : « I have been told that in his youth Butler was supposed by his family to have had a disappointment from some girl among their neighbours », *Fam. Rel.* 181; H. F. Jones n'en souffle mot.

ne pourrait pas se résoudre aux concessions nécessaires et que sa délicatesse en souffrirait, le firent reculer au moment d'engager sa vie. Il en eut du remords — comme il eut du remords de n'avoir pu combler les vœux de Miss Savage. Sa peine, dans les deux cas, fut sincère, et, si paradoxal que cela paraisse, presque désintéressée : c'est celle qu'on éprouve devant les victimes de l'inévitable. Il faut, pour juger Butler sans injustice, comprendre toute la force de cet égoïsme sacré qui fut le pôle de sa vie intérieure, la seule qui comptât vraiment pour lui. Il passa son existence à le défendre — mais quand il en trouvait le temps, il pleurait au souvenir de ses victimes, et des blessures mêmes que la lutte lui coûtait.

Miss Savage, de son côté, n'a pas su tout à fait mériter de le conquérir. Elle avait bien des qualités : mais il lui manquait cette fleur suprême d'un caractère de femme, le charme. Or il y avait là précisément, dans la cuirasse de Butler, un défaut. Il était sans défense devant la gentillesse spontanée, pressante, presque animale, qui émane de certaines natures : le timbre de la voix, une grâce dans le geste, la lueur caressante ou espiègle du regard ; il s'était laissé prendre aux manières enjôleuses de son ami Pauli, et si elle eût été douée d'un pouvoir semblable, Miss Savage aurait pu le séduire, au moins pour un temps. Mais son physique ingrat, ses manières un peu masculines, et parfois un peu pédantes, cette vivacité brillante de l'esprit qui faisait rarement place à l'abandon ou à la douceur, bornaient implacablement la voie par où Butler venait à elle, et prévenaient de son côté toute complication sentimentale. De plus elle fut maladroite. Peut-être parce que, dès le début de leurs relations, elle n'avait pas su discerner assez clairement le « complexe » de jaloux égocentrisme de son ami, elle fut trop pressante et pas assez coquette. Elle le harcela de ses avances, l'ennuya de son dévouement, l'assaillit de sa bonté ; mais sa cour trop évidente, pour être menée sur un plan strictement intellectuel, fit jouer ce ressort des intrigues amoureuses que résume le dicton : « Fuyez, on vous suivra, suivez, on vous fuira. » Miss Savage eut le tort de toujours suivre, et de ne pas savoir fuir à temps.

Vers la fin de sa vie, classant mélancoliquement ses papiers, et se livrant à de vieux souvenirs, Butler s'arrêta un moment à composer trois sonnets où il fait pour ainsi dire le point sen-

timental de l'affaire. Voici celui qui nous paraît le plus caractéristique et le plus vrai¹ :

*She was too kind, wooed too persistently,
Wrote moving letters to me day by day;
The more she wrote, the more unmoved was I,
The more she gave, the less could I repay.
Therefore I grieve not that I was not loved
But that being loved, I could not love again.
I liked; but like and love are far removed;
Hard though I tried to love I tried in vain.
For she was plain and lame and fat and short,
Forty and over-kind. Hence it befell
That, though I loved her in a certain sort,
Yet did I love too wisely but not well.
Ah ! had she been more beauteous or less kind,
She might have found me of another mind.*

Cependant, cette adoration qui, au cours de ses diverses vicissitudes, restera jusqu'à la fin fidèle et passionnée, eut sur les deux sujets une considérable influence. La pente naturelle de son « hero-worship » conduit Miss Savage à une imitation que l'on soupçonne de n'être pas toujours inconsciente. C'est encore un moyen de plaire. Mais, comme il arrive fré-

1. *Elle fut trop bonne, me courtoisa trop obstinément,
M'écrivit chaque jour des lettres touchantes;
Mais plus elle écrivait et moins j'étais touché,
Plus elle donnait, moins je pouvais la payer de retour.
Ainsi, ma peine n'est pas de n'avoir pas été aimé,
Mais aimé comme je l'étais, de n'avoir pas pu lui rendre son amour.
Je l'aimais bien; mais aimer bien et aimer sont choses très différentes.
J'essayai très fort de l'aimer, mais ce fut en vain;
Car elle était laide, boiteuse, grosse, petite,
Elle avait quarante ans et sa bonté dépassait la mesure. C'est ce qui fit
Que bien que je l'aie aimée à ma façon,
Je l'aimai trop raisonnablement, mais non comme il aurait fallu.
Ah ! si elle avait été ou plus belle ou moins bonne,
Elle aurait pu me trouver d'un autre sentiment.*

Dans les deux autres sonnets, Butler exprime d'une façon brutale, vraiment déplaisante, l'insurmontable répulsion physique que lui inspirait son amie. Voir le sonnet 3, par exemple :

*« Had I been some young sailor, continent
Perforce three weeks and then well plied with wine,
I might in time have tried to yield consent
And almost (though I doubt it) made her mine »* etc.

Bulleriana, p. 153.

quemment, en essayant d'épouser les contours du caractère de son héros, c'est aux traits les plus saillants qu'elle s'attache, non pas toujours aux plus profonds. Elle lui emprunte des attitudes, qu'elle durcit et exagère ; elle est prompte, avec sa finesse de femme, à connaître les points, les idées, les gestes qui peuvent amuser ou séduire Butler. Elle se fait son reflet : mais un reflet dont une volonté organise et dirige les dessins, accusant certaines lignes, coordonnant et ramassant des lueurs fugitives et leur donnant un sens en les renvoyant. Pour lui elle pose à la cynique, à la menteuse, à l'égoïste ; elle traite avec une désinvolture qui étonne chez une femme de son milieu et de son époque la religion et le dogme, l'Eglise et la dévotion, la famille et l'honnêteté bourgeoise. Ses lettres campent à nos yeux une sorte de Butler en jupons, plus complet encore que l'original, car elle le dépasse par la souplesse, la vivacité de son intelligence, et l'étendue de sa culture littéraire. On a pu qualifier son esprit de « diabolique¹ » et à vrai dire il a des traits de violence ou de malice qui ne laissent pas d'inquiéter. Il faut pourtant comprendre que les accès de sarcasme exaspéré qui la saisissent parfois sont en grande partie l'effet d'une flambée soudaine de sa passion refoulée. Certains passages de sa correspondance rendent un son amer où la lassitude et la rancœur se mêlent un moment ; mais le courage reprend vite le dessus, et le ton redevient railleur et détaché. Cette femme qui défendait âprement une cause perdue d'avance a peut-être connu les larmes, les crises de nerfs, la rage de la défaite ou de la révolte : elle a su toujours le cacher à son involontaire bourreau.

A vouloir ainsi, comme dirait un Anglais, « out-Butler Butler », Miss Savage risquait de jouer parfois un rôle un peu scabreux. De fait elle semble sur un point du moins lui avoir rendu un mauvais service : c'est lorsqu'elle entretenait la rancune et la méfiance qu'il nourrissait pour les siens, s'efforçant à souligner les points de friction, à maudire ceux qui ne savaient pas le comprendre. Fort au courant de la situation, elle épousait les nuances du sentiment de son ami ; elle savait, avec une apparente discrétion, détester et ridiculiser le Révérend Butler, glisser sur la mère de famille, en passant égrati-

1. « She was endowed with a wit that approached the diabolical », P. E. More, *A New England Group and Others, Shelburne Essays*, 2^e série.

gner les sœurs, et distinguer la bonne tante de l'autre, qui était méchante. Elle avait, il est vrai, certains retours de componction où, pressentant la possibilité de complications et de représailles, elle faisait sa touche plus légère pour modérer l'agacement de Butler. Malgré tout, ce petit jeu ne laisse pas de paraître parfois indigne de deux cœurs bien placés¹. Sa rancune à lui, du moins, tenait à la chair comme une plaie. Celle de Miss Savage était toute gratuite et presque désintéressée. Faut-il admettre sa banale excuse ? Comme à la guerre, dit le proverbe anglais (d'une morale si peu anglaise), en amour tous les moyens sont bons.

Heureusement, le bilan de cette correspondance laisse apparaître au crédit de Miss Savage une influence autrement saine et profitable. La rare qualité de son esprit, son sens aigu de l'humour, son goût averti des choses littéraires faisaient d'elle, pour Butler, le critique préalable idéal. Toutes ses flatteries, pour excessives qu'elles soient, quelquefois, ne portent que sur ce qu'elle approuve et ne l'empêchent jamais de se montrer sévère si elle croit devoir l'être. Ainsi elle s'efforce à deux choses : à éveiller d'abord au plaisir de créer ce génie en danger de sommeiller ; elle le choie et le nourrit, prépare le terrain où germeront les œuvres futures, se fait son fournisseur de documents humains, mots, citations, anecdotes ; et Butler puise libéralement, sans vergogne, dans le fonds qu'elle lui constitue. Mais, par contre, si les détails ainsi utilisés ne lui paraissent pas congrûment enchâssés dans l'ensemble, elle les fait biffer impitoyablement ; si le style lui semble négligé, la composition trop peu rigoureuse, elle le signale, et l'écrivain, plein de respect pour son jugement, rature, corrige ou recommence².

1. P. ex. dans une lettre à Samuel Butler, 22 mars 1883, l'invitant à visiter une exposition de travaux féminins, elle signale que la salle est mortellement froide et ajoute en plaisantant : « I suppose your father could not be induced to come? There is one spot, just under the ventilator (which is providentially stuck fast), where if he could be placed for one single moment, it would be enough. » (*M.*, I, 385). Quelques jours après elle réédite la même plaisanterie : « It is a pity we could not have your father to visit the Gallery last week — there was the additional danger of the roof falling in — now it is propped up » (8 mai 1883, *M.*, I, 386). — Ce genre d'humour dépasse par trop la mesure du bon goût.

2. Voici, à titre d'indication, une note de Samuel Butler, écrite en 1901 en marge d'une lettre de 1873 : « Then followed some very sensible criticism, all of which I very gratefully attended to », *M.*, I, 202.

Pendant quatorze ans, Miss Savage va remplir auprès de Butler cette double fonction d'entraîneur et de critique avec une application dont la postérité ne saurait lui savoir trop de gré. Son esprit, un peu français d'allure, et d'ailleurs fortement imprégné de culture française, est prompt à de viner chaquefois la voie où Butler, empêtré dans la masse de ses propres idées, hésiterait à s'engager. Lorsque Miss Savage mourra en 1885, Butler aura publié *Erewhon*, *The Fair Haven*, *Life and Habit*, *Evolution Old and New*, *Unconscious Memory*, *Alps and Sanctuaries*, et fini d'écrire son roman, *The Way of All Flesh*, auquel il ne touchera plus. Après cette date, en vérité, sa carrière littéraire semble plus vide; *Ex Voto* n'est qu'une pâle addition à *Alps and Sanctuaries*, *Luck or Cunning?* un prolongement des livres sur l'évolution; Butler se plonge dans l'étude des poèmes homériques¹ et des sonnets de Shakespeare, il s'amuse à des bouffonneries musicales. Il termine enfin harmonieusement sa carrière littéraire sur un écho d'*Erewhon*. Mais ces divers travaux, plus mûrement conçus peut-être, et chacun d'un projet plus réfléchi, paraissent plus dispersés aussi et d'un moindre mordant que les fortes œuvres de la période précédente. Miss Savage ne fut pour Butler ni une Muse ni tout à fait une Egérie²; mais son action sur lui, à la fois distante et fidèle, pressante et discrète, marqua heureusement toute une période de sa vie intellectuelle. Cette atmosphère de sollicitude avertie dont elle l'entoura, avec son potentiel égal à celui du cerveau de Butler, et toute chargée d'une virtuelle nourriture, était celle-là même où le « démon » bourru de l'écrivain pouvait trouver son meilleur climat.

B. « The Fair Haven ».

Avec *Erewhon*, Butler crut avoir dit son dernier mot. « I had written, dit-il, all I had to say; indeed if I had had another page of matter in me it would have gone into *Erewhon*³. »

1. Encore un souvenir persistant de Miss Savage se retrouve-t-il peut-être dans la thèse de *The Authoress of the Odyssey* (1897).

2. Elle s'intitulait parfois elle-même sa « servante de Molière ». Cf. *M.*, I, 206 lettre de Miss Savage à Samuel Butler, 10 nov. 1873.

3. *M.*, I, 161. Cf. aussi : « It was a long time before I saw my way to a second effort. I thought I was quite used up and done for... » (*M.*, I, 133).

Cependant, dès le mois d'avril 1872, il trouve au fond de son sac, en cherchant bien, « a bundle of essays, some written, others to be compiled from Ms. long written and from which matter may be extracted, and the rest burnt... ».

« I mean it is, ajoute-t-il, the only thing which I feel as though I *must* try and write : but they would be all quite serious, and the humorous element would drop out : and then no one would read them¹. »

En fait il est à la recherche d'un sujet. Miss Savage l'exhorte à écrire un véritable roman. Mais Butler manque de cette libre imagination qui permet de créer avec peu de matériaux, une intrigue, des situations, un milieu humain, des personnages. Son tempérament foncièrement intellectualiste n'éprouve aucun attrait pour un genre littéraire qui l'obligerait à s'évader du monde des idées. Une intrigue ne saurait être pour lui que « a mere peg on which to hang anything that I had a mind to say² ». Cependant, le roman est à la mode. Pressé par son amie, il balance encore, envisageant un sujet, puis un autre, sans se décider pour aucun ; autant qu'on puisse juger, ces histoires projetées devaient être surtout prétextes à railler les pratiques de la dévotion, le prosélytisme religieux et les bienséances familiales. Brusquement les hésitations cessent, la lumière se fait en lui. A force de se scruter si opiniâtrement, il découvre le germe de son œuvre future. Ce germe était déjà en lui : il suffisait de s'en aviser, de voir clair. Un dessein, dont son subconscient était déjà lourd, demande enfin à être mis au jour. Butler écrit le 22 juin 1872 : « I shall never be quiet till I have carried out the scheme that is in my head³. » Ce plan est pour le moins bizarre ; voici en quels termes il l'expose à l'un de ses amis : « It is to write a defence of the Christian miracles (chiefly dwelling on the Resurrection), doctrine and practice, as against recent objections — and really saying everything that can be said on the Christian side as well as one knows how — and especially pulling out the evidence for the reappearance of Christ after the crucifixion in a way such as never has been done yet, but, after many grave apologies and expressions of love for our brethren however sinful, and much insisting upon candour,

1. Lettre de Samuel Butler au Révérend Fleay, 5 avril 1872. Hoppé, 165.

2. Lettre à Miss Savage, 16 juin 1872 ; *M.*, I, 160.

3. *M.*, d°.

etc... (I have it well expressed the peculiar line I am taking but no rat can be smelt — it is *deodorised* completely by my method) taking good care that our side shall be fully and fairly stated and then bowl it over again with the stock arguments well worded but left as they stood before¹. »

Ainsi le problème du mystère chrétien harcèle encore l'esprit de Butler; il n'a pas cessé de méditer sur les Evangiles. Car s'il reprend son vieux « pamphlet », qui en 1865 est passé inaperçu, ce n'est pas par dépit d'auteur et pour lui faire un sort à tout prix. Le but qu'il se propose a changé. Alors, sa position était celle d'un isolé, présentant un plaidoyer personnel; aujourd'hui, c'est en quelque sorte celle d'un militant dans un parti : plus assuré dans son détachement religieux, ayant une conscience plus profonde des assises de sa pensée, il sent que le débat le dépasse, et que l'enjeu n'est plus la tranquillité ou la dignité d'une âme, mais l'adhésion d'un monde à la vérité. Or il constate que l'idée centrale de *The Evidence*, en ne s'évanouissant pas, en continuant à hanter son cerveau, s'est révélée viable, utile, féconde. Il veut maintenant lui assurer un public : obliger ceux-là mêmes qu'elle doit choquer à la connaître, à s'en pénétrer. Et pour être sûr qu'ils ne la vomiront pas au premier contact, il en déguisera le goût, il se fera délibérément hypocrite. Il se préoccupe longuement d'arranger les circonstances de la publication, le mode de présentation du livre. Une manœuvre de ce genre n'offre d'intérêt que si elle réussit; un échec la condamne irrémédiablement. Butler sait qu'il court de grands risques : à son espoir, à sa foi dans l'utilité de l'œuvre qu'il écrit se mêle une appréhension. Il a peur de faire « une grosse sottise² ». Il quémande appréciations et conseils, auprès de Fleay, auprès de Miss Savage, auprès de Darwin³. Cependant le manuscrit s'achève. Il ne lui manque qu'un titre. Butler lui a d'abord laissé celui du « pamphlet » de 1865, ou peut-être l'appelle-t-il *Defence of the Christian miracles*. Mais au dernier moment il trouve une formule nouvelle, un titre douxereux qui doit plaire à de pieux lecteurs. *The Fair*

1. Lettre à Fleay, de juillet 1872. Hoppé, 166. Ce style lâche et obscur n'est pas dans l'habitude de Butler.

2. « I may be stopped from doing a very foolish thing », Lettre à Fleay, juillet 1872. Hoppé, p. 169.

3. A qui il fit une visite (la seconde) en nov. 1872.

Haven paraît en mars 1873¹ sous un nom d'emprunt. L'onymat a assez bien servi *Erewhon* pour que Butler songe à tenter une expérience analogue. De plus, il convient plus que jamais d'éviter la colère des gens de Langar. Enfin cela lui permet de garder en réserve, comme une suprême ressource, la possibilité de révéler bruyamment son nom, ce qui peut amorcer une nouvelle manœuvre et donner un essor à la vente du livre².

Celui-ci se présente sous une forme romancée assez curieuse. La première partie est un « Mémoire » sur l'auteur présumé de l'étude elle-même, John Pickard Owen, par son frère William Bickersteth Owen³. On y trouve les qualités et les défauts de Butler romancier, et d'abord une habileté indéniable dans la présentation, un art déjà poussé du récit et du portrait. Mais à l'abri de son pseudonyme, il néglige de se dégager des faits de sa propre expérience. Sur bien des points, cette esquisse rapide de la vie d'un être fictif apparaît comme un essai, comme une première rédaction de plusieurs chapitres

1. « *The Fair Haven. A work in defence of the miraculous element in our Lord's ministry upon earth, both as against Rationalistic impugnors and certain Orthodox defenders. By the late John Pickard Owen, Edited by William Bickersteth Owen, With a Memoir of the Author.* » London, Trübner and Co, 27 and 29 Ludgate Hill, 1873.

2. « If it falls flat I shall at once connect it with *Erewhon*, and advertise it as by the same author. I don't see how they can keep quiet then. » « They » représente naturellement le parti clérical. Hoppé, p. 171.

3. Butler avait d'abord donné à ses héros les noms de Richard Purdoe Davies et Hesketh Davies. Au début de mars 1873, il changea leurs noms en John Pickard et Wm. Bickersteth Owen. Il avait dû en discuter avec Miss Savage, qui préférerait Purdoe à Pickard (*M.*, I, 173) et n'en démordait pas. Qu'il y ait dans ces noms une allusion ou un souvenir, cela n'est pas douteux. H. F. Jones est muet sur ce point. Mais le changement de Davies en Owen s'éclaire peut-être à la lumière de la coïncidence suivante : Le 21 février 1873, c'est-à-dire quelques jours seulement avant que Butler se décidât pour les nouveaux noms, les journaux bien pensants signalaient la publication d'un livre intitulé : *Lectures And Sermons... by the late Revd. Joseph Butterworth Owen, M. A., together with a Brief Memoir of his Life by his son Edward Armesley Owen, M. A.*, 1873.

Butler fut peut-être frappé par la similitude de présentation de ce livre et du sien, et dut, non sans quelque arrière-pensée machiavélique, emprunter le nom du pieux pasteur de St Jude. Celui-ci était, du moins par ses œuvres publiées, le type même d'ecclésiastique que Butler détestait le plus. Auteur abondant, il avait par exemple écrit *Business without Christianity; with some statistics and illustrative facts; A lecture*, 1856, et *The practical uses of the Doctrine of a Trinity*, 1837.

Quant au prénom de Bickersteth, l'idée put en venir à Butler de plusieurs côtés. Un de ses professeurs à Cambridge s'appelait Joseph Bickersteth Mayor. Un doyen de Lichfield, vers le temps où son grand-père y était évêque, portait le nom de Bickersteth; son frère était évêque de Ripon, et tous les deux étaient les fils du Revd. John Bickersteth, qui avait précisément été le professeur du doyen Henry Alford, l'auteur des fameuses *Notes* sur les Evangiles.

du roman des Pontifex, qui sera mis sur le chantier l'année suivante. John Pickard Owen, né en 1832, est soumis dans sa jeunesse à une contrainte religieuse qui rappelle celle de Langar; la description des prières en famille (pp. 5-6) est un passage de pure autobiographie. Les rêveries et les divagations de Mrs. Owen annoncent celles de Christina Pontifex. Au sortir de l'adolescence, J. P. Owen subit une crise analogue à celle de Butler à Londres; les incidents en sont les mêmes : la classe de catéchisme, l'absence de différence entre les enfants baptisés et les autres, les conclusions sur l'inefficacité morale du baptême. En fin de compte, après avoir successivement passé par le Baptisme, le Catholicisme, le scepticisme et le déisme, Owen s'est réfugié dans le parti de la « Broad Church ».

Chrétien sincère revenu à la foi après une crise de conscience, il commence par affirmer vigoureusement que le parti religieux, s'il ne veut pas laisser diminuer son prestige et sa force aux yeux du public intelligent, doit avoir le courage d'examiner en toute impartialité la thèse de ses adversaires. Il se propose donc d'en faire un exposé, exact jusqu'à paraître cruel, quitte ensuite à la réduire en poussière. Vient alors un examen critique de la théorie de Strauss, qui prétend que le Christ est bien mort sur la croix, mais que sa réapparition n'est qu'un mythe, né d'une hallucination collective des apôtres. L'auteur montre les difficultés de cette interprétation et conclut contre elle.

Puis il étudie successivement un certain nombre de questions soulevées par les divergences des quatre Evangiles, adjurant ses lecteurs, dans l'intérêt même de la religion, de montrer leur largeur d'esprit en se défaisant sportivement de tous les points accessoires dont on ne possède pas de preuves indiscutables. Ayant ainsi, d'abandon en abandon, affaibli sa position sous prétexte de la renforcer, il dresse devant celle de Strauss une autre hypothèse rationaliste : Jésus seulement évanoui sur la croix, a été remis dans cet état à Joseph d'Arimathie; ainsi s'explique la résurrection.

L'auteur, non sans machiavélisme, oppose ces deux théories en dilemme : l'une maintient la mort du Christ et nie sa réapparition, l'autre nie la réalité de sa mort et croit aux preuves de sa réapparition. L'effet de cette double critique est de jeter le discrédit sur l'ensemble des documents qui soutiennent les affirmations du dogme. Enfin vers la 230^e page, Butler annonce qu'il va réfuter la thèse adverse; mais cet avant-dernier chapitre est tout entier consacré à une dissertation sur l'idéal

religieux en général, et le chrétien en particulier. Tout idéal, dit l'auteur, n'est valable que s'il est vague et compréhensif; c'est le tuer que le préciser trop. Ainsi Dieu a voulu que les Evangiles soient baignés d'un « clair-obscur » qui rehausse le sens profond du symbole de Jésus. A quoi bon scruter de trop près leur contenu ? Ils gagnent en vérité tout ce qu'ils perdent en netteté. Le livre se termine par un chapitre désinvoltement intitulé : Conclusion, où la réfutation des thèses exposées se fait sur une ultime pirouette : Strauss a affirmé que le Christ était mort sur la croix, il avait ses raisons, acceptons-les sans discuter : elles ne sauraient être suspectes venant d'un incroyant. En ce qui concerne la résurrection, elle est prouvée par la réfutation de la théorie de l'hallucination collective. Et l'auteur, se targuant d'avoir ainsi fondé la foi chrétienne sur une base rationaliste, appelle de tous ses vœux la réconciliation des partis adverses.

The Fair Haven est un livre étrange, pétri de bonnes et de mauvaises intentions. Dans son premier opuscule sur la Résurrection, Butler s'était borné à proposer l'hypothèse, dont il n'est pas l'inventeur, qui refuse de croire à la réalité de la mort du Christ. Le *Fair Haven*, d'un développement plus ample, contient deux points nouveaux : l'étude de la thèse de Strauss, dont Butler à cette époque ne savait au fond que penser¹, et tout un ensemble de considérations sur le rôle de la foi. Son livre prétend faire leur part à la prière, à l'intuition sentimentale, à l'élan mystique. Mais, tout en reconnaissant leur légitimité en tant qu'effusions personnelles, il laisse entendre qu'elles ne peuvent conclure sur un problème qui est du ressort de la raison pure et simple. Ce départ entre la foi et la raison doit être net; Butler refuse quant à lui de croire à l'Incarnation, à la Résurrection, à la Rédemption, à la Trinité. Il vide le dogme de tous ses mystères. Mais à travers l'ironie et les parodies dont le « Mémoire » et le livre lui-même sont pleins, on sent percer cette conviction sérieuse que le Christianisme peut jouer un rôle moral s'il sait se réserver le domaine du cœur sans empiéter insupportablement sur l'autre. John Pickard Owen, revenu à la croyance de sa jeunesse, cherche avant tout dans l'Evangile, à travers ses contradictions, son obscurité, ses erreurs, « the highest ideal

1. Cf. Hoppé, 171, lettre à Fleay, 24 mars 1873.

of which each individual Christian soul was capable¹». Le Christianisme subsiste comme un régime d'éducation morale, qui s'est institué en des circonstances à la vérité mal connues, mais auxquelles il est vain d'attacher une importance trop grande; de plus, et l'on sent ici l'influence de l'idée qui domine l'époque, c'est un corps vivant, qui évolue, se transforme, s'adapte aux nécessités du temps². Il serait délicat d'affirmer que ces arguments, si brillamment exposés dans le livre, correspondent en tous points à l'opinion réelle de Butler à cette date. Mais comme c'est précisément dans ce sens qu'évoluera sa conception du Christianisme, on est en droit de croire que sous l'humour implicite, et derrière les réticences, il a mis une bonne part de ses propres pensées³.

Bientôt Butler perdra tout intérêt, du moins avoué, pour ces questions de théologie pure. Mais au moment du *Fair Haven* il n'est point encore parvenu à un détachement complet. Sa seule autre publication est, cette année-là, un article de revue sur le *Free Thinking and Plain Speaking*, de Leslie Stephen⁴. Il travaille encore à se faire une opinion; le *Fair Haven* contient le relevé de tous les passages douteux des Evangiles, de tous les textes dont l'authenticité est suspecte, l'étude ou la mention de toutes les hypothèses qu'il a envisagées. Une de ses lettres au Révérend Fleay révèle ses perplexités⁵. « I am not going, écrit-il, to take my stand on the ressuscitation view. I really cannot make up my mind about it. Sometimes I think one and sometimes the other — but it doesn't matter. I agreed in favour, however, of the ressuscitation view because I think it follows much more naturally from Christian premises than the other. » Ainsi Butler, en marche vers l'agnosticisme complet, n'a pas encore dépassé le stade de la recherche, de la critique et de l'action. Il s'emploie à trouver une description rationnelle des faits qui remplace l'interprétation théologique des récits de la Bible. Mais il n'attend pas de l'avoir

1. *Fair Haven, Memoir*, p. 25.

2. *Ibid.*

3. On a dit que Samuel Butler s'était ainsi laissé aller à présenter « a singularly powerful and convincing plea for Christianity » (P. E. More, *A new England Group and others*, dans *Shelburne Essays*, 2^e série). Cela ne peut s'entendre que d'un Christianisme large, celui de la Broad Church par exemple, mais non, tout de même, de l'anglicanisme officiel.

4. Dans *The Examiner*, 20 déc. 1873. L'article, contre le désir de Butler, parut sous sa signature.

5. Lettre de Samuel Butler à Fleay, 24 mars 1873, Hoppé, p. 171.

complètement découverte pour essayer de porter le doute et le désordre dans le camp ennemi. A côté d'une réaction personnelle, il y a dans ce mouvement qui le pousse à dénoncer ce qu'il croit être l'erreur, la notion d'une sorte de devoir. Butler, en 1873, est un militant de la libre pensée¹.

Son arme de combat est l'ironie, sa tactique ordinaire la parodie. Il avait ses raisons pour ne pas entrer dans la lutte à visage découvert; malgré sa confiance dans l'excellence de sa position et la subtilité de ses arguments, il se croyait trop peu capable d'attirer par ses seuls mérites l'attention d'un public hostile à ses idées. Comment entamer ce rempart d'imperturbable dédain? Un assaut direct est voué à l'échec, et d'ailleurs, Butler manque un peu du courage nécessaire². Il est un moyen plus sûr : pousser une sape qui installe une mine au cœur même du camp adverse. Car son but final est de provoquer un éclat. « Tu ne scandaliseras point », dit l'Eglise, qui cherche à étouffer l'erreur de peur qu'elle ne se répande par l'exemple. Mais l'erreur de l'Eglise est devenue la vérité de Butler; de bonne foi, donc, il s'efforcera, lui, de scandaliser; par un choc, une surprise, il ébranlera ces âmes quiètes confites dans les petits et les grands mensonges de leur religion. A tout prix, il faut provoquer une affaire (« make a row »³). Si elle tarde à surgir, ou si elle fait long feu, il essaiera d'accrocher l'attention du public par une autre manœuvre : soit en révélant la parenté du livre avec *Erewhon*, soit en écrivant « a little volume of prayers and meditations without any satire in them at all, but as feelingly as I can — », dont il fera publier qu'il est écrit par l'auteur d'*Erewhon* et de *Fair Haven*⁴. « I should hope, écrit-il à Miss Savage, that attacks on *The Fair Haven* will give me an opportunity for excusing myself; and, if so, I shall endeavour that the excuse may be worse than the fault it is intended to excuse⁵... »

1. « I have been unorthodox and militant in every book that I have written, » (Samuel Butler), *N. B.*, p. 374.

2. Cf. Lettre de Samuel Butler à Miss Savage, 9 mars 1873 (*M.*, I, 175) : « The reason why I did not write at the reader (if I have not) was simply because I dared not. It would have been unsafe for me to do so, for whatever I did had to be done with a view to stupid people not seeing through it at all, and even clever people being in a great deal of doubt. »

3. Lettre à Fleay, 24 mars 1873. Hoppé, 170. Cf. aussi, introd. de Streatfeild (2^e édition), p. XI.

4. Hoppé, 171 (lettre à Fleay).

5. *M.*, I, 175. C'était une règle tactique de Samuel Butler que lorsqu'une hardiesse soulevait un « tolle » par trop violent, et risquait d'aliéner complète-

L'essentiel, cependant, était de faire un pastiche, aussi ressemblant que possible, d'une œuvre écrite par un croyant. En fait le livre offre le double aspect d'une confession et d'une œuvre d'édification. La réussite atteint un degré de perfection presque déplaisant. L'esprit de l'ouvrage est d'un bout à l'autre si habilement perfide, ses développements, ses arguments se révèlent au lecteur averti si chargés d'arrière-pensée, que l'attitude personnelle de Butler paraît insuffisante à justifier la duplicité de la manœuvre. Le livre est un véritable chef-d'œuvre d'ironie secrète et dissolvante. Mille procédés sont mis en œuvre avec un succès cruel : la dérobade devant l'explication annoncée à grand bruit ; les preuves si évidentes « qu'il n'est pas besoin de les exposer » ; les « arguments irrésistibles », qui, examinés de plus près, se réduisent à un souffle ; un « défaitisme » constant et subtil, qui présente les adversaires comme nombreux, sincères, intelligents, et leurs objections comme très fortes, alors que la foi des croyants est d'une fragile délicatesse, et que leurs armes de défense sont insuffisantes, car l'apologétique chrétienne n'a en fin de compte produit que des œuvres peu convaincantes ; la suspicion jetée sur un fait, et qui gagne, s'étend, envahit ; une pointe de doute qui égratigne en passant un document, un miracle, et qui laisse après elle une trainée corrosive ; l'insinuation, la fausse véhémence, la fausse franchise, la fausse assurance, l'inconséquence voulue, l'onction des précautions oratoires, le style dévot, les raisons spécieuses, les exposés tendancieux... Toute la gamme des hypocrisies y est savamment employée. Parfois cependant cet acharnement pousse Butler à d'injustes querelles qui nuisent au dessein même du livre ; il s'arrête à chicaner un malheureux exégète dont les déductions et les suppositions semblent à vrai dire plus naturelles et de meilleure foi que sa propre contre-critique ; il prend durement à partie ce Dean Alford dont il a tant médité autrefois les *Notes sur l'Evangile*, à propos d'un passage où leur auteur essaie, avec quelques données puisées dans l'Evangile selon saint Jean, de reconstituer plausiblement les détails du Crucifiement : mais sa façon de torturer le texte d'Alford évoque trop à son tour

ment le public, il convenait de s'en excuser en promettant de ne plus recommencer — quitte à ne pas tenir sa promesse. Cf. Lettre de Samuel Butler à Mrs. Heatherley, 19 avril 1887, *M.*, II, 49.

celle d'un inquisiteur penché sur la victime qu'il veut faire avouer. Ailleurs une réflexion sur les prières révèle une sorte de délectation dans l'hypocrisie gratuite : « There can be no one in the whole world who has had more signal proofs of the efficacy of prayer than the writer of these pages¹ ... » Par l'expression « l'auteur de ces pages », Butler, à l'insu du lecteur non averti, se substitue à son personnage, et c'est dans sa barbe, pour son seul plaisir, qu'il ricane. Le chapitre sur « l'idéal du Christ », malgré ce qu'il peut contenir de sérieux, est un pastiche, d'ailleurs en tous points réussi, de ce que les auteurs religieux pouvaient produire de plus sottement édifiant ; venant après des pages remplies d'une argumentation serrée, drue, implacable dans sa logique tâtilonne, il constitue un « anti-climax » avec ses appels à l'imagination, au sentiment, au besoin d'idéal ; l'argumentation y est remplacée par des comparaisons, des métaphores artistiques, des rapprochements entre la religion et l'art. Ce n'est plus de la dialectique, c'est de l'impressionnisme artistico-religieux ; mais le résultat en est doublement efficace : car en ne leur répondant pas nettement sur-le-champ, il laisse les arguments rationalistes en pleine lumière et en pleine force, agissant déjà sur l'esprit du lecteur ; d'autre part, ces effusions poétiques sont elles-mêmes mises au service d'une thèse d'abandon, en prêchant la supériorité de l'esprit sur la lettre. Ainsi, d'un chapitre à l'autre, le malaise croît, et le pieux lecteur se voit dépouiller de toutes ses plumes, jusqu'au moment où l'auteur l'abandonne, nu comme un ver et tout grelottant, au point final de sa conclusion.

La mise en œuvre de toute cette ironie est supérieurement conduite. Le dard secret de l'idée est si habilement déguisé, que l'humour court à l'occasion le risque d'être hermétique. Butler a le don rare d'exprimer de façon naturelle et apparemment sincère le contraire de sa véritable pensée. Il lui est plus facile qu'au commun des auteurs de laisser subsister une cloison presque étanche entre ses développements littéraires et sa propre conviction. Mais il arrive qu'il n'ait pas toujours nettement conscience des moments où ce divorce devient absolu. Il s'imagine encore montrer le bout de l'oreille, alors que sa parodie s'est faite si exacte qu'elle dissimule com-

1. *Fair Haven*, p. 78.

plètement son intention. Mais le lecteur, s'il n'en a la clef, est excusable de s'y tromper. C'est un des dangers de ce genre d'humour, qu'il cesse d'être en devenant parfait. La plupart des lecteurs du *Fair Haven* prirent pour argent comptant ce que Butler leur offrait, sans en soupçonner la malice. Et Butler, au fond, fut désappointé : car s'il avait désiré que l'appât couvrit l'hameçon, encore fallait-il que celui-ci ne passât pas sans piquer¹. Peut-être avait-il sous-estimé la capacité d'absorption de son public. Nous pensons plutôt qu'il avait sous-estimé ses dons littéraires et son ardeur au jeu des idées. Quoi qu'il en soit, *The Fair Haven* ne satisfait personne, et n'eut qu'un succès médiocre dans l'un et l'autre camp. Les orthodoxes y virent surtout une de ces productions de révérend de campagne ou de bourgeois anglican en mal de scrupules et de zèle religieux, et ils en approuvèrent l'esprit généreux; mais la thèse les déçut, et ils refermèrent le livre sans y gagner autre chose qu'un frisson rétrospectif à la pensée des doutes qu'ils auraient pu avoir; quant aux sceptiques, tenus à distance par les professions de foi et de bonne foi, comment se seraient-ils doutés que l'auteur était des leurs? Ils refusèrent de l'écouter. L'ouvrage, il est vrai, n'était pas écrit pour eux.

Les revues bien pensantes ne firent pas que des éloges. Le *Rock*, revue des familles pieuses et des presbytères, s'y reprit à deux fois pour juger le livre²; ses articles, au fond, ne sont pas si maladroits. « Mr. Owen's exposition and refutation of the hallucination and mythical theories of Strauss and his followers is most admirable, and all should read it who desire to know exactly what excuses men make for their incredulity. » Il n'y a rien là de particulièrement ridicule, puisque Butler lui-même, s'il hésitait encore à ce moment entre les deux thèses qu'il opposait, finira par adopter la seconde, et considérer comme valable sa critique de la théorie de Strauss. Le *Rock* ajoute : « The work also contains many

1. On avait déjà reproché à Butler, au moment où il préparait la publication du *Fair Haven*, d'avoir fait son livre trop plausible : « I am told I have made the satire too quiet, and that it would have been better to have been broader. I don't know. I wanted to be broad enough to be able to turn round on my readers and say « what a fool you were for not seeing it », yet I wanted a great many not to see it all the same... I could easily have been broader — and in fact my difficulty has been to keep broad enough without becoming too broad », Lettre à Fleay, 24 mars 1873. Hoppé, 170, 171.

2. *The Rock*, 25 avril et 9 mai 1873.

beautiful passages on the discomfort of unbelief, and the holy pleasure of a settled faith, which cannot fail to benefit the reader. » Qu'est-ce à dire, sinon que Butler eût pu, doué du même talent, mais avec une philosophie différente, devenir sans peine un auteur édifiant ? Ses ennemis, sans le savoir, lui font un éloge qui a son prix. Mais la critique se mêle à la louange ; une inquiétude perce nettement : non qu'on soupçonne l'ironie sous-entendue, mais le bien-fondé de la thèse est sujet à caution, et on le fait voir à l'auteur. D'une semaine à l'autre, le « reviewer » a réfléchi — ou peut-être reçu les confidences de certaines appréhensions. « We are compelled to express our opinion — much deepened by reflection since we first read Mr. Owen's remarkable treatise — that his own sanguine expectations of converting the sceptic are not likely to be realised. » Car sa défense du point de vue orthodoxe ne saurait persuader que ceux qui le liront sans parti pris de scepticisme. Mais le lecteur prudent doit se méfier : le livre révèle un grand danger : « We cannot conceal from ourselves that the grand object he has so luminously before him, namely, the truth of the Resurrection and the conversion of the sceptic thereby, has perverted his judgment as to the real value of other statements in the Evangelists and the Acts. » John Pickard Owen ne manque pas d'éloquence ; néanmoins, conclut le critique, « we refuse to listen to the voice of the charmer ». De ce côté donc, la première manœuvre de Butler échouait ; le loup avait pu, sans doute, pénétrer dans la bergerie ; mais avec quelques caresses, on mettait tranquillement à l'écart la fausse brebis, et elle se trouvait empêchée de nuire.

Cependant quelques ecclésiastiques moins rompus peut-être que des critiques professionnels aux subtilités et aux difficultés de l'apologétique avaient approuvé le livre sans réserves. Les sentiments de Butler à leur endroit, tout mêlés qu'ils soient, montrent combien sa position était fausse. L'un d'eux, le Révérend Archer Gurney, se déclarait si pleinement d'accord avec les idées de l'auteur, et faisait preuve de tant de sympathie, que Butler en faillit avoir du remords¹.

1. Cf. *M.*, I, 199, note de Samuel Butler, « He pricked my conscience by taking the book au sérieux and expressing warm sympathy with many of the writer's views; he wrote so nicely and kindly that, for fear I should show the letter about, I tore it up as soon as I had got it back from Miss Savage ». Samuel Butler, Aug. 1901.

Le Révérend E. A. Abbott¹, ancien condisciple de Butler à St. John's College, avait d'abord cru le livre de bonne foi; il fut « profondément peiné » lorsque Butler lui en révéla le secret, et ne put s'empêcher de s'exclamer : « Well, I can only say you would have found a great many to sympathise with you if you had meant it seriously². » Le chanoine Ainger, autre bête noire de l'auteur³, envoyait *The Fair Haven* à ceux qu'il voulait convertir. Butler ne parvenait pas à comprendre une telle attitude, où il ne voyait que sottise et hypocrisie; car il croyait à sa propre ironie, parce qu'il en connaissait les deux faces.

Tout le monde, cependant, ne se laissa pas prendre à son pastiche. Le *National Reformer* eut des soupçons; mais le critique le plus perspicace fut l'auteur resté anonyme d'une brochure intitulée : *Jesus versus Christianity*. « *The Fair Haven*, écrit-il, is an ironical defence of orthodoxy at the expense of the whole mass of Church tenet and dogma, the character of Christ only excepted. » Le livre montre « how slender is the foundation on which the whole fabric of supernatural theology has been reared ». « If the reader, poursuit l'auteur, can once fully grasp the intention of the style, and its affectation of the tone of indignant orthodoxy, and perceive also how utterly destructive are its « candid admissions » to the whole fabric of supernaturalism, he will enjoy a rare treat⁴. » Dans l'entourage immédiat de Butler, le *Fair Haven* passa pour une œuvre d'excellent humour et de judicieuse polémique. Miss Savage s'était donné beaucoup de mal pour le répandre et le faire lire. Son imagination délurée, sa ruse féminine, faisaient d'elle l'agent de publicité le mieux qualifié pour suivre sans remords le plan de campagne adopté par Butler; elle n'était ni à court d'inventions, ni trop riche de scrupules, et s'en donnait à cœur joie de tromper son monde. Elle avait, en présentant le *Fair Haven*, un mot de femme tout chargé d'une secrète ironie, et savamment cruel : « It is a sweet book », disait-elle. L'opinion de Darwin, si encourageante qu'elle fût, contenait des réserves de détail, et évitait de s'engager sur

1. Auteur de la célèbre *Shakespearian Grammar*.

2. *M.*, I, 182.

3. Ainger avait un autre titre à l'antipathie de Butler : il était en relations d'amitié avec ses sœurs !

4. Cité dans la préface, 2^e édition de *Fair Haven*.

le fond¹. Le célèbre naturaliste, comme le public, se trouvait dérouté devant un ouvrage si difficile à classer et semblait penser que le résultat final ne valait pas une mise en scène aussi laborieuse².

Le livre en somme était d'une vente difficile. En août, Butler écrivait : « It sells — slowly — in spite of the slack season. Simpkins³ take 13 copies every now and then, which Trübner says is at this time of year very good — but there have been no important reviews. *I hope there will be none* till October when people come back to town and I have put my name (Il s'agit de la seconde édition) It will then be abundantly advertised. Then it must take its chance about getting reviewed; I will not stir a hand or a foot to get it one⁴. » La rareté actuelle de cette première édition laisse à penser qu'il n'en fut vendu qu'un très petit nombre d'exemplaires. Devant la menace d'un insuccès, Butler se décida à appliquer son plan de campagne. En octobre parut une deuxième édition qui ne différait pratiquement de la première que par les mots « par Samuel Butler, auteur d'*Erewhon* », placés à la suite des noms des auteurs supposés, et par l'adjonction d'une préface de six pages. Dans cette préface, relevée elle aussi d'une pointe d'ironie, Butler expliquait sommairement les raisons qui l'avaient d'abord poussé à dissimuler son identité, et citait des extraits des comptes rendus de la presse⁵. Cependant la carrière de *The Fair Haven* n'eut pas le rebondissement souhaité. Comparée à celle d'*Erewhon*, elle se traduisait même par un sensible échec. En 1899, faisant le relevé de la vente de ses livres, Butler ne totalisera pour celui-ci que 442 exemplaires vendus⁶. Entre temps, cet insuccès l'avait si bien découragé qu'il écrivait, en envoyant son volume à un ami : « I ought to pay any one for taking it — as I want to get rid of them⁷. » Et les laissés pour compte connurent le sort le plus ignominieux qui puisse échoir à une œuvre imprimée : ils furent vendus au poids du papier pour envelopper du poisson⁸ !

1. Voir lettre Darwin à Samuel Butler, 1^{er} avril 1873, *M.*, I, 186-187.

2. Darwin préférait pourtant *Fair Haven* à *Erewhon* (*M.*, I, 209); il se plaignait surtout, sans doute, au point de vue purement littéraire.

3. Un libraire de Londres.

4. Lettre à Fleay, août (?), 1873; Hoppé, 173.

5. Samuel Butler regretta plus tard d'avoir écrit cet avant-propos, dont Miss Savage elle-même n'avait pas été très satisfaite.

6. Avec une perte nette de près de £ 28. Voir *Note-Books*, p. 368.

7. Edward Clodd, *Memories*, 1916, p. 263.

8. Cf. A. C. Fifield, dans *Now and Then*, oct. 1923.

CHAPITRE VIII

LES ANNEES 1872-1877. « LIFE AND HABIT »

Difficultés financières : l'affaire du Whitehall. Les placements du banquier Hoare ; — La « Canada Tanning Extract Co ». Butler au Canada ; — Plaie d'argent... — Retour à la peinture, et échec.

Occupations littéraires : projet de roman ; — Les Pontifex ; « *A Psalm of Montreal* ».

« *Life and Habit* » : premier plan et genèse du livre. Modifications et additions ; — Publication ; Le public et la critique ; — Raisons de l'échec du livre.

A. — Difficultés financières.

Les années qui vont de 1872 à 1877 sont parmi les plus mouvementées et les plus pénibles de la vie de Butler. Ecartelé entre son plaisir d'écrire et son obstination à peindre, il se trouve à l'âge d'homme sans véritable profession, comptant pour vivre sur les seuls revenus de son modeste capital. Cette situation permet de comprendre à la fois l'acharnement avec lequel il défendra ses droits en matière d'héritage, et le sentiment qui le poussera à risquer sa fortune en d'aveureuses spéculations. Il regrette amèrement le temps que lui volent ces soucis : mais la dure nécessité l'oblige à leur accorder une place considérable dans son existence. En 1872, le rebondissement d'une lointaine affaire de succession faillit être l'occasion d'une nouvelle rupture entre son père et lui. Il s'agissait de disposer du restant d'un domaine légué par le Dr Butler à Mrs Lloyd, à Thomas Butler et à Samuel lui-même, en biens substitués, et dont on avait vendu une partie en 1857¹. Butler alla à Shrewsbury, prit conseil d'un

1. La propriété du Whitehall dans la banlieue de Shrewsbury.

homme de loi, et crut s'apercevoir qu'à la première vente ses intérêts avaient été lésés : il est vrai qu'il était déjà majeur alors, mais il pensa qu'on ne l'avait point mis suffisamment au courant des différents aspects de l'affaire, et qu'on avait spéculé sur son inexpérience. Profondément froissé, il faillit exhaler sa rancune en une cruelle ailusion dans *Erewhon*¹.

Loin de consentir à la seconde opération, il réclama brutalement l'annulation de la vente antérieure. En droit, sa requête était irrecevable; en fait, c'était une question à débattre, mais même s'il était prouvé que son père et sa tante eussent réalisé pour eux-mêmes une fructueuse opération qui doublait leur part d'intérêt, en disposant prématurément d'un terrain susceptible de plus-value, Butler faisait figure de mauvais joueur en revenant sur son consentement; il est difficile de plaider légalement l'étourderie ou la timidité.

Cependant l'affaire semblait à Butler n'être qu'une preuve nouvelle de l'égoïsme paternel; il s'irritait de se croire lésé, il se mettait une fois de plus en position de défense. Cet héritage, cette petite fortune foncière, ne représentait pas pour lui un supplément de revenu, une aisance plus grande; c'était une part de sa vie même, la condition essentielle de la continuation de sa carrière; sans elle, il retombait dans l'esclavage social, dans la dépendance et la nécessité. Il se débattit furieusement. Ses efforts, il faut le dire, manquent de grandeur d'âme et de délicatesse. L'âpre obstination qu'il a apportée dans ces discussions d'argent écarte de lui la sympathie. Il le prenait de haut, menaçait, marchandait; il posait à sa signature une condition préalable en exigeant l'adjonction d'une clause par laquelle il lui serait permis de disposer immédiatement de sa part de substitution. C'était une sorte de chantage : son consentement étant nécessaire, il voulait se le faire payer pour rentrer, croyait-il, dans son dû. Mais ses termes ne furent pas acceptés, et chacune des parties resta sur ses positions.

Là-dessus, l'école de Shrewsbury, qui devait acheter le terrain, peut-être lasse d'attendre, porte ailleurs ses vues et

1. *Erewhon*, « Some Erewhonian Trials », Revised edition, p. 111 : jugement « of a youth barely arrived at man's estate, who was charged with having been swindled out of a large property during his minority by his guardian, who was also one of his nearest relations. » Le passage avait été supprimé dans les premières éditions sur les instances de Pauli, qui craignait toujours les représailles. Il fut rétabli en 1901. Voir *M.*, I, 167-168.

retire son offre. L'affaire tombe d'elle-même. D'ailleurs, la mère de Butler vient de subir les atteintes du mal qui doit l'emporter¹, et l'irritation de Samuel finit par se calmer. Mais l'affaire a été chaude. L'ardeur que met Butler à se faire rendre une justice rétrospective qui réserve expressément ses intérêts lointains naît d'une méfiance aiguë vis-à-vis des siens. Car vers le même moment, ayant à se faire rembourser l'argent qu'il a placé en hypothèque en Nouvelle-Zélande, il le fait avec une abondance de remords et de scrupules², dont le seul mobile est la sympathie qu'il éprouve pour son débiteur. En fin de compte, du reste, l'échec des négociations de Shrewsbury fut un bien pour Samuel. Et il n'est pas interdit de croire qu'une des raisons qui ont poussé son père à refuser de lui rendre sa liberté financière, est qu'il se méfiait de ses capacités. Les événements sur ce point allaient bientôt lui donner raison.

Peu de temps après, en effet, ayant récupéré tout son capital colonial, Butler était fort en peine de le placer, car il n'en trouvait plus que 4 ou 5 %, au lieu de 10 %. Un de ses amis lui proposa de l'intéresser dans diverses sociétés industrielles qu'il était en train de lancer. Butler n'avait nul motif de se méfier. Henry Hoare appartenait à une vieille et honorable famille de banquiers, dont le fondateur, Richard Hoare, avait au début de xviii^e siècle transformé sa bijouterie en une banque qui pendant deux siècles occupa sous la même enseigne la même maison dans Fleet Street³. L'affaire semblait merveilleuse, mais solide ; on laissait espérer aux souscripteurs des revenus allant jusqu'à 60 %. Pauli, plein d'enthousiasme, hypothéqua jusqu'au dernier sous toutes ses maigres espérances⁴. Butler se laissa tenter ; il fut, avec Pauli, nommé administrateur de l'une des entreprises, la « Canada Tanning Extract Co, Ltd. » Miss Savage apprenant, ses projets, lui prédiait en riant qu'il se ruinerait⁵. Elle ne croyait pas si bien dire.

1. Elle mourut à Menton, le 9 avril 1873, emportée par les progrès d'une tumeur interne, ou peut-être d'un cancer. Mais le pasteur Butler attribuait la cause de sa mort au chagrin que lui avait causé la publication d'*Erewhon*. Le père et le fils restèrent en froid jusqu'en 1875.

2. Voir *M.*, I, 170, 171.

3. « At the Golden Bottle ». Samuel Pepys fut, paraît-il, un des clients de la banque (*Dict. of N. B.*, Richard Hoare).

4. Sur lesquelles Butler lui avait déjà avancé une somme considérable. *M.*, I, 196.

5. « I dare say you will be ruined ; but then, you know, experience cannot be bought too dearly ». Lettre à Samuel Butler, 13 mai 1873, *M.*, I, 196.

Six mois en effet ne s'étaient pas écoulés, que Butler regret-tait déjà de s'être laissé introduire dans ce guêpier. Ses lettres le montrent préoccupé, malheureux. Ses fonctions administratives l'obligeaient à assister à de nombreuses réunions dans la Cité : autant de temps perdu pour ses travaux personnels et ses études de peinture. Les affaires, mal parties, allaient de mal en pis. Finalement, au début de 1874, Henry Hoare fut mis en faillite. C'était, pour Butler, le désastre.

Cependant il restait possible de renflouer les Tanneries Canadiennes, ou, du moins, de réduire les dépenses et de sauver une partie du capital engagé. Butler fut chargé d'aller faire une enquête sur place. C'était une grosse responsabilité. Qu'il l'ait acceptée, donne la mesure de son souci. Au bout de ce voyage, il n'envisageait que difficultés et ennuis de tous ordres. Encore ne prévoyait-il pas qu'il allait être en butte à une violente hostilité, et qu'il lui faudrait, une fois de plus, batailler pour défendre ses intérêts. Le 10 juin 1874, il s'embarqua pour Montréal.

Il prit sa mission à cœur, comme il faisait en toute chose. Mais l'affaire était délicate ; il manquait d'expérience et d'intuition. Il lui fallut entrer dans les détails, se faire montrer toutes les pièces, les compulser lentement ; il visita minutieusement toutes les usines, sans peut-être rendre complète justice au travail accompli, mais relevant impitoyablement tout ce qui lui semblait être des traces de négligence ou de fraude. Son attitude de juge d'instruction n'alla pas sans lui créer des ennemis, et, tout de suite, ce fut une guerre acharnée entre lui et un groupe d'individus intéressés à son silence, et dont la susceptibilité cachait mal une coupable inquiétude. Il est difficile aujourd'hui de saisir le fond de l'affaire¹. Mais les lettres publiées montrent avec quelle acrimonie le directeur de l'usine, un louche individu nommé Foley, tint tête à Butler, soudoyant ou cajolant ses employés pour essayer de le confondre². Les deux hommes se virent tout de suite dressés

1. H. F. Jones lui-même n'y avait jamais rien compris. Une annotation de sa main, sur l'exemplaire de la brochure des lettres de Foley qui se trouve à St. John's Coll., déclare : « I never understood it. »

2. Une partie des lettres de Foley furent imprimées en une petite brochure dont un exemplaire annoté par Butler lui-même se trouve au B. M. : « Extracts from letters sent by Mr. Foley to the foreman of the Canada Tanning Extract Co., Ltd, at St. Leonard, between October 27th 1874 and March 24th 1875, and other letters and extracts » (1875). Foley s'était opposé par les voies légales à ce que ses lettres fussent imprimées. Mais Butler passa outre, et sut se faire justifier.

l'un contre l'autre en adversaires; ils s'épiaient, essayant de démasquer leurs mutuelles manœuvres. Butler flairait partout d'indélicates intrigues et de sournois complots : dissimulation de correspondance, falsification de comptes, destruction de documents compromettants, substitution de noms et de personnes. Il faisait front obstinément, observant tout et notant tout, ce qui exaspérait son adversaire : « He is looking into every little thing — the works' statements are examined to a farthing by him... » écrit Foley. « He is so childish that he will write about the most trivial thing. » « He picks up every mortal thing he can. » Butler, persuadé que la direction gagnerait à changer de mains, et que la comptabilité devait être revue de très près, s'efforça d'obtenir le renvoi de Foley, qui lui fut, en fin de compte, accordé. Henry Hoare vint en personne faire une tournée d'inspection; un expert comptable fut nommé à gros frais. Et Foley, ignominieusement congédié, fit en quittant ses anciens complices cette remarque hargneuse qui contient sans doute un fonds de vérité : les frais de déplacement et de séjour, et les traitements généreux accordés aux nouveaux agents, allaient absorber presque complètement, cette année-là, tout les bénéfices de l'usine. D'ailleurs l'affaire traînait en longueur. Mais la catastrophe était proche; Butler, comprenant qu'elle ne pouvait être évitée, rentra à Londres, exposa la situation à son conseil d'administration, et, comme on refusait de l'écouter, donna sa démission de « Director ». C'était la ruine de ses aventureuses espérances. Il avait, sans nul doute, été mal conseillé; Hoare l'avait, à l'étourdie, entraîné dans cette galère. Mais, pas un instant, il ne voulut le rendre responsable de sa déconfiture. Dans l'adversité, il présumait ses amis égarés, mais sincères, et les absolvait de leur mauvaise chance: attitude toute de générosité et de confiance, singulièrement différente de la [susceptibilité soupçonneuse qui envenimait immanquablement ses rapports d'affaires avec les gens de Langar¹.

Lorsque la faillite de la « Canada Tanning Extract Co » fut prononcée, dans l'été de 1876, Butler fit son bilan : il perdait

1. Butler, se tenant pour moralement responsable de l'argent que certains de ses amis avaient placé dans la « Canada Tanning Extract Co », à la suite, non d'une propagande insistante, mais seulement de ses conversations optimistes, leur remboursa leurs pertes intégralement (plusieurs centaines de livres). (*M.*, I, 314.)

3.560 livres, il lui en restait 2.000; de quoi mourir de faim, s'il plaçait ce maigre capital, de quoi vivre cinq ou six ans, s'il se résignait à le dépenser en continuant ses libéralités envers Pauli. Car celui-ci, plus que jamais à ses crochets, semblait ne pouvoir rien gagner dans son métier d'avocat. Butler, qui ne se résignait pas à abandonner son ami, opta sans enthousiasme pour la seconde solution. L'avenir s'annonçait sombre. Ses relations avec sa famille s'étaient, il est vrai, améliorées, et dans l'intervalle de ses voyages au Canada, Butler lui avait rendu visite à Langar, qu'elle allait bientôt quitter pour Shrewsbury, où le pasteur prenait sa retraite¹. Mais c'était un calme fragile, obtenu de part et d'autre à force d'application et de compromis, et basé sur l'aveu d'une incompréhension mutuelle. Samuel s'efforçait de concilier son indépendance ombrageuse avec toutes les attentions d'un fils respectueux, car non seulement il ne reniait point ces devoirs, mais il se piquait de les accomplir scrupuleusement. Il ne concevait pas les rapports des individus entre eux en dehors d'une urbanité pointilleuse, d'une courtoisie de gestes, de manières, de paroles, et pour tout dire d'une bienséance, à laquelle il attachait grand prix; car elle est pour chaque homme le rempart nécessaire à l'abri duquel il peut revendiquer et exercer sa liberté essentielle. Il mettait désormais tous ses scrupules à appliquer ce système dans ses relations avec ses parents. La face était ainsi sauvée, la rupture irréparable évitée, et, dans les périodes de détente, Butler était encore reçu à la table de famille, où la correction des manières tenait lieu d'affection et de confiance réciproques. Le pasteur Butler, de son côté, avait toujours le vif souci de se mettre en règle avec son strict devoir. Il appartenait à cette catégorie de chrétiens qui se lavent volontiers les mains de ce qui peut advenir à autrui, mais qui ne veulent encourir à leur endroit aucune responsabilité personnelle. Son fils venant d'être durement touché par un revers de fortune, il se sentit tenu de lui proposer de l'aider. Butler refusa; ç'eût été se lier dangereusement. « I have always felt that, no matter who might say what, I have made what you originally gave me do me — and do me handsomely — without

1. Mrs Garnett publie dans *Fam. Rel.* quelques lettres de Samuel Butler à sa sœur Mary qui datent de cette période. Elles sont pleines de courtoisie, de gentillesse et même d'expressions affectueuses.

further burdening my friends, and it is so strongly my wish that this should continue to be the case that I am sure you will not again allude to the matter¹. » Ces mots définitifs, ce ton ferme et digne, ne pouvaient plus choquer le pasteur, désormais accoutumé à voir son fils ne revendiquer que son droit et repousser toute largesse². Mais Samuel, le cœur lourd d'appréhension, se demandait comment il pourrait se tirer d'affaire par ses seuls moyens.

Il revint alors, en désespoir de cause, à ses premières amours, la peinture. Si l'apprentissage et les études des années passées ne lui avaient pas laissé entrevoir de brillantes espérances, du moins tant de patient labeur pouvait-il encore produire son fruit. Chaque année, à partir de 1871, il avait envoyé des tableaux à l'exposition de la Royal Academy, et quelques-uns avaient été acceptés. En 1874, une importante toile intitulée *Le jour de congé de Mr. Heatherley*³ avait eu les honneurs de la cimaise. Autant d'indications encourageantes. Cette fois, le temps de l'amateurisme et du désintéressement était révolu. A son crayon, à ses pinceaux, il ne demandait plus un aimable délassement ou une flatteuse réussite, mais un gagne-pain⁴. Hélas ! l'art lui fut ingrat jusqu'au bout, et refusa de se laisser monnayer comme il avait refusé de se laisser séduire. Ses tableaux n'étaient pas vendables ; ils n'avaient rien qui pût tenter ni le snob au courant de la mode, ni le connaisseur à l'affût d'un talent original. Il parvint à vendre péniblement quelques-unes de ses petites toiles. Un *Don Quichotte* exposé à la Royal Academy lui fut acheté 15 guinées ; mais comment songer à faire de ces décevantes tentatives un métier lucratif ? Il essaya sans plus de succès de peindre des têtes de femmes ; en Italie, pendant ses vacances, il étudiait d'après nature, et

1. Lettre de Samuel Butler, 20 nov. 1876, *M.*, I, 244.

2. En 1879, cependant, à bout de ressources et de crédit, Butler accepta de son père une pension de £ 300 par an. Il promettait de ne plus aider Pauli. Mais, moins de deux ans après, le Rév. Butler, pour des raisons obscures prit, de nouvelles dispositions, qui permettaient à son fils d'hypothéquer librement sa part d'héritage. Samuel renonça alors à cette pension, et, empruntant de l'argent qu'il plaça à un intérêt plus élevé, put ainsi continuer ses libéralités envers Pauli. *M.*, I, 314 ; 352, 3.

3. Aujourd'hui à la Tate Gallery de Londres.

4. Voir dans *N. B.*, p. 235, l'apologue du peintre qui a fait deux parts de sa vie : l'une est consacrée à son art, et nul ne lui en sait gré ; il passe l'autre à peindre des tableaux tels que le public les aime, et gagne ainsi de l'argent.

retrouvait à ces moments de détente quelque espoir de réussir un jour. Il continuait de fréquenter l'atelier de Heatherley, où il trouvait plus facilement, et à meilleur marché, des modèles ; mais il travaillait sans passion. Le découragement le gagnait ; il persévérait quand même, harcelé par la nécessité. A partir de 1876, l'Académie Royale n'accepta plus ses tableaux¹ : on en avait assez de revoir les mêmes têtes sans expression, le même dessin gauche, les mêmes couleurs ternes. Il ne sut pas chercher, étreindre son génie original, et peut-être, à la fin, harassé de soucis, l'esprit obsédé d'idées nouvelles, travaillait-il trop vite et trop mal. Il tenta de se cantonner dans l'aquarelle, qu'il réussissait mieux cependant. Ce fut une autre impasse. Vint un jour, enfin, où ses yeux s'ouvrirent. Vers 1877, il dut s'avouer son échec, l'inanité de ses efforts, de ses espérances. Il se résigna alors à n'être désormais qu'un amateur sans talent. Il notera plus tard, en parlant de cette période, et précisément de cette année-là : « Here my life as an art-student, for I never was more, may be said to end. It fizzled out²... » Butler, ainsi qu'il l'avait longtemps craint, n'avait pu éviter de tomber « entre deux sièges³ ».

« I have had, écrivit-il à Miss Savage en juin 1876, the worst three years I ever had since the horrors of childhood and boyhood⁴. » Sa santé s'en trouvait plus mal, ce qui ne laissait pas de le préoccuper. Il attachait à cette question une importance capitale ; presque chacune de ses lettres contient une remarque sur sa condition physique. Son séjour au Canada lui avait été, sur ce point, salulaire, mais le bénéfice de cette cure de grand air fut vite perdu. Les maux d'yeux, dont il souffrait depuis sa jeunesse, et de violents bourdonnements d'oreilles vinrent le tourmenter à nouveau. Les docteurs lui recommandaient le changement d'air ; lui-même sentait tout le prix de ces vacances italiennes qu'il s'accordait chaque année, non comme une récompense, mais comme un traitement

1. Butler exposa 6 tableaux à l'Académie Royale : 1 en 1869, 1 en 1871, 2 en 1874 et 2 en 1876 (*M.*, I, 236).

2. Note Samuel Butler, 1901, *M.*, I, 254.

3. Voir lettre 20 mai 1873, *M.*, I, 198.

4. Lettre de Samuel Butler à Miss Savage, 4 juin 1876. *M.*, I, 241. — C'est en cette année 1876 que H. F. Jones rencontra Butler pour la première fois. Heitland dans *A few Earnest Words about Samuel Butler* laisse entendre que Jones aurait aidé Butler : la modestie de Jones, dit-il, « conceals facts to the credit of this excellent friend ».

nécessaire, à la fois médical et mental. Mais l'état précaire de ses finances faisait de cette nécessité un luxe; à partir de 1877, son budget ne put plus lui fournir l'argent de ses voyages. Il ne lui restait d'autre ressource que d'hypothéquer l'héritage paternel. Au fond, la voie qu'il avait choisie n'avait qu'une issue et il s'en rendait compte¹ : seule la mort de son père pouvait le délivrer de ce cruel souci d'argent où il se débattait, empêtré dans son absurde générosité, et desservi par l'intransigeante originalité de son démon intérieur.

B. Occupations littéraires.

Après *The Fair Haven*, Butler hésita un moment avant d'entreprendre un autre ouvrage. « I do not know, lit-on dans une lettre de mars 1873, what I shall write next. I do not want to write anything in particular, and shall wait until an idea strikes me which I must work out or die, like *The Fair Haven*². » Il semblait donc, déjà à cette date, considérer la littérature comme son véritable moyen d'expression, capricieux justement parce que plongeant jusqu'aux sources profondes de sa pensée. A vrai dire, Butler avait peut-être une tendance trop grande à laisser vivre en lui cette pensée, en attendant le bon plaisir de l'inspiration. Miss Savage l'entendait d'une autre oreille. La façon magistrale dont il avait campé les deux protagonistes du *Fair Haven* l'avait mise en goût. « The moral is this, lui écrivait-elle, that I want a novel — ever so many novels — and that I have come to look upon you as an admirable novel-making machine and that you ought to be set going³. » Darwin en personne, après avoir lu son dernier livre, le poussait dans la même voie : mais c'était peut-être une façon discrète de donner son avis sur le fond. Butler ne disait ni oui ni non : le « mémoire » du *Fair Haven* lui avait incontestablement

1. Dans une lettre à Miss Savage, 25 mars 1873, et parlant de sa mère mourante, il émet le regret, à peine voilé, qu'il ne s'agisse point de son père :

« I had rather

It had been my father, etc... » (*M.*, I, 185).

2. Lettre de Samuel Butler à Miss Savage, 9 mars 1873, *M.*, I, 175.

3. Lettre de Miss Savage. 8 mars 1873, *M.*, I, 174.

fourni, à l'écrire, un singulier plaisir. Il n'avait aucune répugnance pour un genre littéraire qui lui permettait de mettre beaucoup de lui-même, d'utiliser ses aventures personnelles et ses ruminations les plus chères. Mais il attendait qu'un sujet lui vînt à l'esprit ou lui fût proposé. L'intrigue, à ses yeux, ne comptait guère, et peu importait qu'elle fût originale. Ce qu'il demandait, c'était une situation initiale, simple, humaine, dans le cadre de sa propre expérience. Il se chargeait de faire naître ensuite tout le développement nécessaire, avec ses incidents dans leur naturelle séquence. Miss Savage lui soumettait des plans, qu'il rejetait avec humeur, les trouvant artificiels — mais c'est surtout qu'ils étaient éloignés de sa propre psychologie. Il semblait en tout cas définitivement disposé à entreprendre ce roman; il confiait son projet à Darwin, ajoutant qu'il tâcherait d'y mettre le moins possible d'« intentions », sans toutefois promettre de ne jamais montrer le bout de l'oreille. Il partit pour le Canada sans avoir rien commencé; mais aux premières difficultés, envisageant la ruine possible, il se déclara décidé à écrire des romans pour vivre. Simple boutade : il ne l'aurait pas pu. Créer des personnages, inventer des incidents, évoquer un milieu, étaient autant de démarches qui dépassaient ses capacités, à moins qu'il n'eût connu ces personnages, assisté à ces incidents, vécu dans ce milieu; son imagination un peu abstraite, un peu uniforme, ne se prêtait pas à ce genre de création désintéressée. Il n'écrivait avec facilité que sous la pression d'un obscur devoir intérieur, et seulement sur ce qui l'avait touché, ce qui était entré dans sa vie, et où il trouvait un écho de lui-même. Miss Savage l'avait bien compris, qui s'efforçait avant toute chose d'éveiller et d'élargir son intérêt, et refusait la proposition qu'il lui fit un jour de collaborer avec lui¹. Son aide, pour être moins formelle, ne lui fut pas moins précieuse.

Cependant, dès avril 1873, Butler a soumis à son amie une idée de roman qu'elle semble approuver, tout en lui recommandant de ne pas se presser. Peut-être n'était-elle qu'à moitié conquise par son projet : il s'agissait d'écrire l'histoire de plusieurs générations d'une même famille. Miss Savage, qui avait tenté de l'entraîner au métier du romancier en lui faisant lire les œuvres de G. Eliot et de Balzac, devait être surprise d'un sujet si étrange et si peu « romanesque ». Mais

1. Voir lettre de Miss Savage à Samuel Butler, 19 avril 1876, *M.*, I, 237.

Butler avait pour y tenir des raisons profondes ; il entrevoyait la possibilité de mettre en œuvre, dans le cadre de ce thème, un certain nombre d'idées qui naissaient alors ou se confirmaient dans son cerveau, sur la famille et l'hérédité. Toujours est-il qu'en juin, il se déclare « très intéressé par son roman ». En août, il en communique les premières pages à Miss Savage. « I see my *main* purpose and plot quite clearly, remarque-t-il, but am in a good deal of fog as regards detail. » Le héros s'appelle Pontifex : Butler avait, paraît-il, découvert ce nom à la devanture d'un magasin, et l'avait adopté, le trouvant solennel, cocasse et symbolique à souhait. En septembre, le roman en est déjà à son cinquième chapitre, bien que l'écrivain hésite encore sur l'angle à prendre pour manier son humour. Les soucis de l'année 1874 ralentissent malheureusement l'allure de la composition, et les voyages au Canada l'interrompent tout à fait. Ce n'est qu'en 1878 que Butler se remettra à son *Ernest Pontifex*.

Cette interruption ne marque pas une carence complète de l'activité littéraire de Butler. S'il revient ruiné du Canada, il en rapporte par contre d'intéressants brouillons de vers et de prose. Le poème est intitulé *A Psalm of Montreal* ; Butler y raille sévèrement le philistinisme canadien en la personne d'un gardien de musée qui reléguait dans un coin obscur de sa réserve un moulage du Discobole ; interrogé par Butler — car l'anecdote est, naturellement, authentique — le brave homme avait répondu d'un air méprisant que la statue était « vulgaire » et, ne portant pas de culottes, indécente. « O Dieu ! O Montréal ! » s'écrie Butler après chaque strophe, prenant l'Eternel à témoin des sottises de ses trop ardents zéloteurs. L'ampleur parodique et le mordant de l'ironie font de ce « psaume » un petit chef-d'œuvre d'humour¹. Mais ce n'était qu'un amusement auquel Butler lui-même attachait peu d'importance. Ses carnets de notes contenaient une matière d'un

1. Le poème dormit quelque temps dans les cartons de Butler. Matthew Arnold le lut en ms. (*M.*, I, 277). Il parut le 18 mai 1878, sans nom d'auteur, dans le *Spectator*, et Butler le laissa réimprimer quelques jours plus tard en un feuillet séparé portant son nom. Il s'imagina ensuite que le poème avait fort scandalisé ses lecteurs. En 1884, écrivant à Mrs Danvers, il disait : « I suppose I must expunge the Psalm of Montreal for I find people generally object to it — and yet such well-known men saw nothing amiss in it that I hold myself excusable for the mistake, though mistake it doubtless is. I will have it out later on. » (Lettre inédite de Samuel Butler à Mrs Danvers, 28 juillet 1884) (communiquée par Mr. F. B. Kaye).

autre poids; car il commençait à envisager, non sans cette espèce d'angoisse qui le saisissait toujours au départ des plus sérieuses démarches de sa pensée, un nouveau et vaste champ de spéculation philosophique.

C. « *Life and Habit* »

Les premières lignes de *Life and Habit* ont été écrites par Butler au début de son séjour à Montréal; mais c'est en 1876 seulement que ses méditations prirent assez de corps et qu'il leur consacra des loisirs suffisants pour que le sujet central se dégageât nettement. Il écrivait le 15 janvier : « I have got a very dry but exceedingly (to me) interesting subject — something like the machines in *Erewhon* — on which I am now working steadily;... It is on the force of habit¹ ». Voici en quels termes, un mois plus tard, il expose son idée au Révérend Fleay : « It begins with the consideration of those actions which we do unconsciously from the force of habit and goes on to show that the actions of the foetus (developing eyes, etc.) in the womb are strictly of the same kind, that identity has never ceased between ourselves and our remotest ancestor and that we really all of us *are* the primordial cell, being, with animals and plants, *all one creature* which never dies, death and reproduction being only phases of the ordinary waste and repair which it continually undergoes while never losing its identity. The decentralisation of the nervous system does not interfere with the unity of the creature, and the reason of our going through all the stages which we do undergo is simply because the primordial cell has got into a habit of doing over and over again whatever it did once, doing what it has often done, by rote so easily as to be unconscious of it, but becoming conscious when it comes to those stages which are comparatively new to it, consciousness being of attention, attention of uncertainty, and uncertainty of unfamiliarity². » Il ajoute : « I suppose it is all in Herbert Spencer », mais cette réflexion ne doit

1. Lettre de Samuel Butler à Miss Savage, 15 janv. 1876, *M.*, I, 233.

2. Samuel Butler à F. G. Fleay, 22 février 1876. — Hoppé, p. 174.

pas être prise comme l'indice d'une véritable appréhension; c'est plutôt un de ces petits gestes de modestie ou d'excuse dont Butler clôturait souvent ses visites, ses conversations et ses lettres, et qu'il esquissait aussi au début de ses livres.

Un an durant, il travaille avec une application passionnée; la salle de lecture de la Bibliothèque du British Museum, qu'il découvre vers ce moment¹, lui devient un refuge accueillant; il aime lire et composer dans son atmosphère studieuse; il y transporte ses habitudes méthodiques, ses manies. Mais s'il y oublie les soucis du dehors, l'écœurante question d'argent, l'inquiétante attitude de Pauli, il retrouve entre les feuillets de ses brouillons une angoisse d'un autre genre : sa théorie de l'habitude, à mesure qu'elle se développe comme malgré lui, semble prendre des proportions insoupçonnées et une allure presque révolutionnaire. Il redoute de mettre au monde un fruit qu'il sent pourtant tenir aux entrailles mêmes de sa pensée. Ces deux années, où Butler écrit *Life and Habit*, offrent aux regards de la postérité un des rares moments où sa vie atteigne à une véritable et dramatique grandeur. Tout semble se liguer pour faire avorter ce livre; et si, dans la suite, son auteur le considérera avec une fierté et une tendresse toutes particulières, c'est en partie parce qu'il lui aura valu plus de sueurs et plus d'alarmes.

Il dira en 1880 qu'il travaillait à ce sujet depuis près de vingt ans². De fait, *Life and Habit* n'est que l'épanouissement de tout ce remarquable effort de pensée dont l'obscur départ remonte au premier contact de Butler avec les théories évolutionnistes, et dont les étapes les plus nettes sont jusqu'à cette date *Lucubratio Ebria* et le chapitre sur les « Droits des végétaux » dans *Erewhon*. Le livre lui-même semble avoir été composé en deux temps. Les deux premiers tiers ont pris à leur auteur plus d'un an et demi à écrire³. Il développait à loisir le plan original de son idée, qu'il avait résumée en un « précis » d'une trentaine de pages (février 1876). Sa lente approche du sujet, ses exemples ingénieux et raisonnables, la peine évidente qu'il se donne pour être clair, la rareté, mais

1. Elle avait été construite en 1857. On y fit en 1879 des essais d'éclairage électrique.

2. *Unc. Mem.*, p. 15 et *Ev. O. and N.* (édition 1882), p. 389.

3. De février 1876 à août 1877 (*Unc. Mem.*, pp. 19-20).

non l'absence complète de l'humour, donnent à ces chapitres un ton plus posé, plus ambitieux et, pour tout dire, plus sérieux que celui des œuvres précédentes. C'est que l'aventure où Butler se lançait était émouvante et grosse d'intérêt. Délaissant les fictions et les jeux dans lesquels il avait jeté sa gourme d'apprenti écrivain, il entendait faire désormais œuvre de savant et de philosophe. Il s'agissait donc de ne pas errer, de justifier son entreprise, de ne pas se déconsidérer au premier coup par insuffisance de documentation, vice de méthode ou légèreté de ton. Il croyait fermement tenir une idée utile et neuve, mais dont la hardiesse s'appuyait toujours sur les puissantes fondations du transformisme darwinien. Or vers ce moment de son travail, alors qu'il songeait déjà à poser la plume, un incident vint donner un tour nouveau à ses perplexités, et changer l'orientation de son livre.

Sur les instances d'un de ses amis, il lut *The Genesis of Species*, de Mivart¹, et y découvrit, ce qu'il n'avait jamais soupçonné jusqu'alors, que l'expression « sélection naturelle » pouvait recevoir une interprétation différente de celle que lui donnaient les Darwinistes. Sa méfiance s'éveilla. Il relut les dernières éditions de *l'Origine des Espèces*, mais les réponses de Darwin aux objections de Mivart ne le satisfirent point. Il eut l'idée de chercher ce que Lamarck, dont Darwin rejetait sommairement la doctrine, avait écrit sur l'hérédité et l'habitude. Il s'aperçut alors qu'il existait, antérieurement au Darwinisme, une théorie fort poussée et fort raisonnable de l'évolution; brusquement lui apparut l'antagonisme foncier de sa propre thèse et de celle de Darwin. Pour celui-ci, l'évolution était le fait du hasard pur et simple; pour Lamarck, — et Butler comprit qu'il avait toujours sans s'en douter pensé comme lui, — elle était le résultat d'un effort délibéré de l'être, ce qui impliquait volonté et intelligence. Il se mit en devoir de faire subir à son livre les modifications de détail nécessitées par ses nouvelles lumières; ce ne fut du reste pas long, car, disait-il, « though I had not known it, the spirit of the book was throughout teleological² ».

Mais il n'était pas homme à se satisfaire de quelques correc-

1. Prof. St. George Jackson Mivart, 1827-1900. *The Genesis of Species*, 1871.

2. *Unconscious Memory*, ch. II, p. 24. Voir dans ce chapitre un exposé très clair de l'évolution de la pensée de Butler sur le Darwinisme, la naissance et les progrès de son doute, pp. 23-26.

tions. Il voyait désormais clair dans sa propre opinion et devait au public de lui présenter la situation sous son jour nouveau. En conséquence, il ajouta à son livre cinq chapitres, où il faisait avec vigueur la critique de certaines des allégations fondamentales de Darwin — celles du moins qui s'opposaient à sa propre thèse sur la mémoire et l'habitude — appelant à la rescousse Lamarck et Mivart. Il notera un jour dans ses carnets que « the aim of this book was to place the distrust of science on a scientific basis¹ ». L'allure de cette dernière partie est, dans l'ensemble, plus vive que celle de la première. Butler l'écrivit d'un trait en moins d'un mois et demi². Le 25 novembre, comme le livre était déjà sous presse, Butler envoyait à Francis Darwin, fils du grand naturaliste, une lettre où il exposait longuement, en manière d'excuse, les raisons qui l'avaient conduit à modifier sa conception de l'idée d'évolution³. Il y revendiquait la permission pour l'écrivain d'aller droit à ce qu'il croit être le vrai : « Of course, dit-il, I neither expect nor give quarter in a philosophical argument. » Le ton est fier et courageux ; il y perce une pointe de défi. Quelle différence entre la présente attitude de Butler et sa modestie de jadis ! Une phrase extraite d'une lettre adressée à Darwin cinq ans auparavant suffira pour la mesurer : après des protestations d'admiration, de respect, et de foi entière dans la thèse de l'*Origine des Espèces*, Butler ajoutait : « I am well aware how utterly incapable I am of forming any opinion on a scientific subject which is worth a moment's consideration⁴. » Le chemin parcouru depuis *Erewhon* est appréciable. Butler, à la réflexion, en était fort ennuyé. Sur le terrain philosophique, il se voyait contraint de rompre avec le chef du transformisme ; mais la situation était délicate du fait de leurs relations privées, qui étaient restées courtoises, voire cordiales. Il ne pouvait être question de leur sacrifier son livre ; cependant Butler craignait

1. « *Some New Extracts of S. Butler's Note-Books* », publiés dans *The English Review*, mai 1932, p. 513.

2. Octobre et début de novembre 1877 (Cf. *Unc. Mem.*, p. 24) ; on y relève quelques erreurs, d'ailleurs minimes, de citation qui étonnent chez un auteur aussi méticuleux que Butler l'était d'ordinaire. Il les attribuait lui-même à la hâte avec laquelle il écrivit cette partie, et aussi à un état passager de fatigue cérébrale, *M.*, I, 264.

3. La première partie de cette lettre sera reproduite presque mot pour mot dans *Unc. Mem.* (pp. 23, 24).

4. Lettre de Samuel Butler à Charles Darwin, 11 mai 1872, *M.*, I, 157.

qu'on y vît une manœuvre déloyale, un manque de tact, une ingratitude de mauvais aloi. D'où sa réelle inquiétude et ses longs efforts pour expliquer les approches de sa présente position. Quoi qu'il fit cependant, une ombre subsistait ; et le plus étrange dans cette histoire, c'est que le plus irrité des deux antagonistes semble déjà être Butler, comme s'il eût prévu les pénibles incidents qu'allait amener un tout prochain avenir.

Life and Habit, portant la date de 1878, parut le 4 décembre 1877¹. Le livre était dédié à Charles Paine Pauli, avocat, en remerciement de l'aide apportée à l'auteur dans la correction des épreuves et « in recognition of an old and well-tried friendship ». Cette dédicace est un peu surprenante. Quelque part dans le livre Butler affirme que l'on n'éprouve le besoin de démontrer ou d'affirmer catégoriquement que ce dont on commence à n'être plus très sûr. Ainsi, inquiet du mystère dont Pauli s'entourait, et peut-être lui en ayant fait doucement le reproche, peut-être s'accusant de susceptibilité exagérée, s'efforce-t-il de se rassurer lui-même par cette profession publique d'amitié, inscrite en tête de son œuvre la plus chère. Mais peut-être aussi le mot « well-tried » (éprouvée) contenait-il un grain d'humour mélancolique.

La thèse de *Life and Habit* a été ainsi résumée par son auteur : « The identification of heredity and memory and the corollaries relating to sports, the reversion to remote ancestors, the phenomena of old age, the causes of the sterility of hybrids and the principles underlying longevity — all of which follow as a matter of course² ». Butler désirait fort qu'on le prît cette fois au sérieux. Ce souci transparaît en plusieurs endroits de son œuvre. Il reconnaît qu'il n'est point orfèvre en la matière, et que son bagage scientifique est en vérité assez mince. Mais il affirme que l'humour, s'il s'en trouve, ne lui doit rien et nait spontanément de la nature même des faits présentés ou des idées confrontées. Et il conclut : « I have, therefore, endeavoured, for a third time, to furnish the public with a book whose fault should lie rather in the direction of seeming less serious than it is, than of being less so than it seems³. » Malgré de fugitifs moments de découragement, il croyait au succès ; la thèse qu'il soutenait lui semblait trop neuve et trop hardie pour ne

1. Jour anniversaire de la naissance de Samuel Butler.

2. N. B., p. 66.

3. *Life and Habit*, p. 306.

pas attirer l'attention du public lettré; il comptait aussi que le livre bénéficierait du souvenir de l'accueil favorable fait à *Erewhon*. Mais ce n'était, si l'on peut dire, qu'une confiance en chambre; il manquait à Butler les antennes de l'homme de lettres habile, le sens du public, l'art de prendre le vent. Ses amis, si peu nombreux, si modestes, ne pouvaient le renseigner; et la flatterie sans nuances de Miss Savage manquait son but¹. Trübner, l'éditeur, avait évidemment pensé que l'affaire serait profitable, car il s'y était engagé de moitié avec l'auteur². Après un départ encourageant qui contribua même à faire acheter quelques exemplaires du *Fair Haven*, la vente du livre se ralentit vite. Il fallut se rendre à la triste évidence : c'était un nouvel échec. Au vrai, *Life and Habit* est parmi les livres de Butler, celui qui s'est le mieux vendu de son vivant, *Erewhon* excepté. Ce « mieux » pourtant, est fort relatif. Douze ans après sa publication, l'édition originale³ était loin d'être épuisée⁴.

Les premiers comptes rendus du livre dans les revues et les journaux furent assez malveillants. Quelques-uns se cantonnèrent dans des banalités et un dosage mesuré de louange et de critique. La *Saturday Review* et l'*Athenaeum* prirent des positions plus nettes. L'article de cette dernière revue⁵ donne à peu près le ton du jugement que portèrent les savants. « Les doutes, écrivait le critique, qu'ont soulevés les précédentes œuvres de l'auteur de ce curieux volume ne seront point apaisés par *Life and Habit*. » Et se posant la question : faut-il y voir un simple « jeu d'esprit » ou une sérieuse étude de grands problèmes, il concluait : c'est l'un et l'autre. Le journaliste relève çà et là d'« ingénieuses conjectures », des « réflexions curieuses et déconcertantes », et il y reconnaît la marque d'un esprit « subtil et capable ». Mais ces concessions embarrassées

1. Par exemple : « I have read the book from cover to cover. It is *too, too, too* delicious » (lettre à Samuel Butler, 5 déc. 1877, *M.*, I, 262).

2. L'insuccès du livre le refroidit considérablement et il alla jusqu'à « insulter grossièrement » Butler. Après de désagréables démêlés, Trübner fit des excuses « les larmes aux yeux », et Butler qui l'avait quitté, lui revint (*M.*, I, 294).

3. Qui comprenait en réalité deux éditions (Hoppé, p. 25). Il est probable qu'il n'y eut là qu'une manœuvre d'éditeur, destinée à faire croire que la 1^{re} éd. s'était rapidement enlevée. Butler ne répugnait pas à se prêter à ce genre de publicité.

4. *Life and Habit*, New Ed. 1910, Preface (par R. A. Streatfeild).

5. 26 janvier 1878.

cachent mal une méfiance profonde. Le souvenir d'*Erewhon* et surtout du *Fair Haven* est encore présent ; il ne s'effacera jamais tout à fait. Butler se plaignit amèrement du dédain de ses critiques ; le terme n'est peut-être pas tout à fait exact. Leur attitude était bien plutôt faite de curiosité irritée, et du sentiment qu'ils avaient de n'arriver point à saisir, non les théories exposées, mais l'esprit même qui guidait ce bizarre auteur. Ni les juges, ni le public de Butler ne savaient comment situer son ouvrage dans l'échelle des genres et des valeurs : circonstance d'une gravité particulière, en une époque où le besoin de classer idées, gens et choses dans des catégories était le mobile essentiel de l'activité critique¹.

En fait l'échec du livre était fatal, pour diverses raisons. D'abord, la position de Darwin était encore inattaquable. Aux yeux des profanes comme à ceux des savants, son nom symbolisait la science moderne ; au seuil de ce domaine immense, *The Origin of Species* se dressait comme un portail majestueux qui en commandait l'accès. Butler ne pouvait espérer mordre sur le granit d'une réputation ainsi assise. D'autre part, il lui était difficile, en stricte justice, de revendiquer l'exclusivité de sa thèse. L'article du professeur Ray Lankester sur la conférence de Hering avait paru en juillet 1876, près d'un an et demi avant la publication de son propre ouvrage. Et Butler avait beau dire que les similitudes mêmes de la thèse de Hering et de la sienne prouvaient sa bonne foi et écartaient le soupçon², ce n'était là, selon toute apparence, qu'une défaite ; un doute pouvait subsister. A vrai dire cet argument n'eût pas été à lui seul une cause sérieuse d'échec. Il y avait place, après l'hypothèse lancée par Hering, pour une étude solide des faits, une discussion de l'idée, la correction de certains points et l'élargissement des horizons ouverts. Un motif plus réel de mécontentement est celui que Butler, dans un accès d'orgueilleuse candeur, avait fourni lui-même à son public. Il avait eu le tort d'insister, dès les premières lignes du livre, sur son défaut de préparation scientifique ; c'est le seul point sur lequel les cri-

1. Le 27 mars 1879, Alfred Russell Wallace publia dans *Nature* un long compte rendu de *Life and Habit*. Il louait « the originality and logical completeness of Mr. Butler's remarkable book, which is far less known than it deserves to be ». Il conseillait au lecteur de ne pas se laisser tromper par sa déroutante fantaisie, et de s'attacher plutôt à comprendre le sens des intuitions scientifiques de l'auteur, grosses peut-être de promesses.

2. Cf. *M.*, I, 271.

tiques le prirent au mot. On le tint pour un amateur et dès lors il était condamné. « I would wish, écrivait-il, most distinctly to disclaim for these pages the smallest pretension to scientific value, originality, or even to accuracy of more than a very rough and ready kind... I have no wish to instruct, and not much to be instructed; my aim is simply to entertain and interest the numerous class of people who, like myself, know nothing of science, but who enjoy speculating and reflecting (not too deeply) upon the phenomena around them ». Il continuait : « It is plain, therefore, that my books cannot be intended for the perusal of scientific people; it is intended for the general public only, with whom I believe myself to be in harmony, as knowing neither much more nor much less than they do¹. » Il revenait fort imprudemment sur ce sujet dans sa conclusion : « I know nothing about science, and it is as well that there should be no mistake on this head. » Cette insistance est maladroite; elle justifie, dans une certaine mesure, le silence ou l'irritation des savants officiels. Le sens psychologique de Butler a été ici en défaut. Sa modestie apparaît à certains insuffisance de culture, à d'autres désinvolture et raillerie. Elle ne touche même pas ce lecteur moyen auquel il feignait de s'adresser uniquement, l'« honnête homme » qui ne se pique pas d'érudition. Car celui-ci, s'il ne peut souffrir l'appareil rébarbatif d'une étude scientifique, entend simplement qu'on le lui épargne, mais non pas qu'on l'escomote; dans l'impossibilité où il se trouve de contrôler lui-même les faits et la méthode, il veut néanmoins que le caractère, le sérieux, la réputation de l'auteur ou la confiance qu'il lui inspire lui soient garants de la solidité et de la valeur intrinsèque de ses conclusions. L'« honnête homme » victorien avait trop le sens de sa propre dignité, et la science était pour lui denrée trop précieuse, pour qu'il admit qu'on prit avec elle, et avec lui, de si grandes familiarités.

1. *Life and Habit*, p. 2.

CHAPITRE IX

BUTLER CONTRE DARWIN

Darwin se révèle un Dieu insuffisant. — *Evolution Old and New* : publication. — Sujet du livre. — Le double but — La critique. — *A Clergyman's Doubts*. — *God the Known and God the unknown*. — *Rome and Pantheism*. — Réconciliation.

L'*Erasme Darwin* de Krause. — Lettres à Darwin. — Maladresse de Darwin. — La conspiration du silence. — Irritation de Butler.

Unconscious Memory : 1^{re} partie du livre. — 2^e partie. — 3^e partie. — Conseil de famille chez Darwin. — L'acharnement de Butler. — Polémiques avec Krause et Romanes.

Pour la commodité de l'exposition, nous distinguerons dans la vie de Butler, une troisième période, couvrant les années 1878 à 1886 ; mais elle n'est que la continuation, et, à certains égards, soit l'exacerbation, soit l'épanouissement de la précédente. D'une part, en effet, tout le travail de méditation qui a abouti à *Life and Habit* se poursuit en un faisceau serré d'activités, chacune intense et drue, mais toutes nourries de préoccupations analogues, et qui se renforcent mutuellement. D'autre part, si absorbantes qu'elles soient, ces entreprises de sa pensée savent toujours laisser leur place au délassement, à l'art, aux vacances. Car la vie intellectuelle de Butler, si elle est une par la vigueur et la quasi austérité de ses efforts, est d'une rafraîchissante diversité par les objets de son intérêt. Enfin, d'un point de vue plus strictement biographique, cette période couvre les huit plus lamentables années qu'il ait vécues à Londres. Seul l'héritage paternel le délivrera des affres démoralisantes du sempiternel problème de l'existence ; et il faudra noter que les années 1885-1886 sont celles où Butler perd les deux êtres qui, à des titres bien différents, ont eu sur sa vie la plus grande influence : Miss Savage et le pasteur Butler.

A. « Evolution Old and New ».

Dans la carrière scientifique de Butler, *Life and Habit* s'ouvre comme une poterne sur un sentier d'aspect périlleux qui, partant du pied de la forteresse darwinienne, file bientôt à découvert dans une direction sensiblement divergente. Butler va s'y aventurer en patrouilleur hardi, dans une posture à la fois courageuse et naïve, où se mêlent la soif du combat, l'émotion d'être seul, et l'irritation causée par le silence presque complet de l'adversaire. Dans cette guerrilla d'idées, Butler fera preuve de toutes les qualités et de tous les défauts du polémiste d'opposition. Il saura tantôt grouper ses arguments en une masse d'attaque, tantôt entamer des positions secondaires par des analyses de détail, et toujours surveiller les arrières de l'ennemi, son ravitaillement, ses liaisons, les sources de ses renseignements, sans jamais manquer une occasion de le prendre en défaut. Mais son isolement, parfois, l'énervera au point de lui faire croire — phénomène d'auto-suggestion bien connu — qu'il est le point de mire de tous les coups et de toutes les menaces.

Il appartient à cette catégorie d'êtres qui ne savent pas rester indulgents aux religions qu'ils ont abandonnées. Du moins est-il sincère envers lui-même ; ce n'est point, comme saint Pierre, le respect humain qui lui fait renier son Dieu, mais une conviction grandissante, et cette irascible conscience qui le fait s'enflammer de courroux devant ce qu'il croit être l'erreur et l'aveuglement. Or, s'il a d'abord adopté d'enthousiasme la doctrine darwinienne, c'est que, si plausible, si neuve pour lui, elle remplissait alors à merveille la place laissée vide par sa foi religieuse écroulée. Mais, à la fréquentation, Darwin se révéla le prophète d'un Dieu insuffisant. Quelque chose dans la nature même de Butler répugne au mécanisme pur et simple. Accumuler patiemment les observations, classer et enregistrer des phénomènes, mettre en fiches les animaux et les plantes, tout cela pour en arriver à ne pas conclure, et n'être allé si loin que pour voir, au bout de l'avenue, passer cette inhumaine inconnue, le Hasard : il n'y avait pas là de quoi nourrir son âme de penseur. Le malaise revint l'habiter, comme avant ; le doute se glissait à l'ombre même de son premier acquiescement. Pour cette tête, plus

philosophique que scientifique, le déterminisme des savants n'était qu'une obscure prison; il avait jadis montré, pour s'amuser, tous les dangers d'un développement exagéré de la machine, mais cette mécanisation de la vie était un péril bien plus grand encore. Pour Butler, seul valait et existait l'esprit; c'est lui qu'il recherchait déjà au fond de tous les phénomènes, derrière toutes les lois, au bout de toutes les hypothèses.

Ainsi, dès qu'il avait cru comprendre que Darwin ne faisait pas dans l'univers leur place à l'esprit, à la volonté, à la liberté, il avait commencé à s'éloigner de lui; et à mesure que le fossé se creusait, à mesure que son ancienne conviction prenait plus nettement figure d'erreur à ses yeux, il se trouvait irrésistiblement entraîné à porter rancune au maître qui la lui avait inculquée, avec l'impression irritante qu'il avait été séduit ou trompé. Cependant un fait subsistait : il semblait difficile de nier que l'idée même d'évolution eût été révélée au monde par Darwin. Cette dette, qui était aussi la sienne, obscurément le blessait, moins dans son amour-propre que dans son sens de la justice : puisqu'il avait rompu avec le système de Darwin, ne serait-il pas plus satisfaisant et plus logique de ne plus rien devoir à ce savant, depuis longtemps l'ami de sa famille et, hier, presque le sien ? Mû par un sourd désir, Butler se mit au travail. « There was nothing for it, dit malicieusement H. F. Jones, but to investigate the whole subject and write a book about it¹. » Il avait découvert que le darwinisme n'était qu'une façon, entre plusieurs autres d'interpréter la notion d'évolution. Cette notion-là, Darwin n'en était pas le possesseur; d'autres avant lui l'avaient envisagée dans un esprit tout différent. Il fallait donc proclamer qu'on pouvait être évolutionniste sans rien devoir au patriarche de Down. Le sujet du livre et son plan étaient nets : ce serait une histoire des idées évolutionnistes où le Darwinisme serait tout simplement remis à sa place chronologique.

L'Evolution, Autrefois et Aujourd'hui parut au début de mai 1879². C'est un livre bizarrement distribué, qui est loin

1. H. F. Jones, *M.*, I, 272.

2. *Evolution Old and New; or the Theories of Buffon, Dr. Erasmus Darwin, and Lamarck, as compared with that of Mr. Charles Darwin*, by Samuel Butler-author of *Erewhon*, *The Fair Haven*, *Life and Habit*, etc. (op. 4), London, Hardwicke and Bogue, 192, Piccadilly, 1879.

L'indication op. 4, à la manière des musiciens, était une innovation dont Butler était très fier; voir la préface de *Ev. Old. and New*. Le chiffre 4 semble con-

d'avoir l'unité massive et sévère, mais solidement équilibrée, d'un ouvrage comme l'*Origine des Espèces*. La discussion, la polémique y tiennent la plus grande place; d'où des retours, des redites, le manque de transitions ou de préparations. Certains chapitres semblent former un tout, et se relient mal aux suivants; d'autres sont presque exclusivement composés de citations et de traductions. On sent que l'auteur, loin de vouloir s'asservir à un équilibre purement formel, ne cherche qu'à établir à tout prix sa démonstration, s'effaçant volontiers devant ses autorités, les corrigeant si besoin est, et s'arrêtant patiemment à mettre en lumière, au fil du raisonnement, leurs différences ou leurs affinités. Le livre se divise de lui-même en deux parties, dont la première, avec ses cinq chapitres, est une manière de prologue à la seconde. Butler y pose et y discute la question du finalisme dans l'évolution des espèces. Ceci fait, il s'arrête et indique longuement le but et le plan du reste de l'ouvrage, qui doit justifier son titre : il veut y faire une étude historique de l'idée d'évolution, depuis les origines jusqu'à ... lui-même. Cet « historical sketch » du VI^e chapitre semble faire volontairement pendant à celui que Darwin a mis en tête de l'*Origine des Espèces*. Butler distingue d'abord une période pré-évolutionniste, citant quelques auteurs chez qui semble s'éveiller l'idée que les espèces ne sont peut-être pas immuables. Ce premier stade n'est mentionné que pour mémoire, et quelques pages y suffisent. Le second, auquel il consacre quatre chapitres, est celui de Buffon, qui prend une conception plus nette de la mutabilité des types spécifiques, attribue leurs variations à des modifications du milieu, et a l'intuition d'une sorte de finalisme. La troisième époque marque un progrès décisif : Erasme Darwin et Lamarck affirment que toutes les espèces vivantes descendent d'une ou de plusieurs formes primitives, et ils entrevoient déjà le principe de l'unité de personnalité entre les parents et leurs descendants. Dans une quatrième partie, formée d'un chapitre unique, Butler examine rapidement certains auteurs comme Patrick Matthew, Chambers, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Etienne Geoffroy, qui ont fait une étude plus poussée des phénomènes d'hérédité et de mémoire. Puis vient

tredire le *etc.* qui suit dans le titre l'énumération des trois autres œuvres de Butler. Il laisse entendre que Butler refusait de comprendre dans cette récapitulation les œuvres de jeunesse, *First Year* et *The Evidence*.

une période de « régression » — notons la sévérité du terme — qui est surtout représentée par Charles Darwin ; Butler oppose son explication de la cause des variations à celle de Lamarck, et conclut ces deux chapitres en séparant nettement l'idée générale d'évolution de celle de la sélection naturelle, où Darwin pense l'emprisonner. Enfin, pour une ultime étape, Butler rassemble autour de lui-même un petit groupe de philosophes indépendants, le Révérend Murphy, les professeurs Mivart et Hering ; ces néo-lamarckiens, ayant réintroduit l'esprit dans l'univers, s'arrêtent au seuil du problème métaphysique, devant lequel Butler se déclare incompetent.

Ainsi, le dessein de l'ouvrage apparaît double¹. D'une part, l'auteur présente au public une justification de la position qu'il a prise ; obligé par l'évolution de ses idées de s'opposer à Darwin après avoir été son zélateur, il donne ses raisons et expose son point de vue. Cette revendication communique à toute une partie du livre le ton vif et personnel, la portée restreinte d'une polémique. Butler, du reste, ne dissimulait pas que ce fût un livre de combat : « A friend, écrivait-il à sa confidente, accused me the other day of liking a row. I am afraid he is right ; but I only like it when I am quite sure that I have the right end of the stick². » Les circonstances mêmes avaient imposé son heure à cette manœuvre. Car, maintenant qu'il y prêtait attention, Butler relevait dans l'opinion publique de timides réserves sur la valeur ou l'originalité des découvertes transformistes ; et cette réaction qu'il croyait discerner dans certains milieux eût risqué d'enlever à son ouvrage, s'il ne se fût pressé, une bonne partie de son intérêt³. Mais ce mobile personnel se fond et s'élargit en une entreprise moins exclusive : Butler y fait œuvre de justice rétrospective ; il y rend hommage aux premiers évolutionnistes, indûment dépouillés et éclipsés par Darwin. L'ironie de cette tentative, c'est qu'un critique chagrin pourrait lui reprocher précisément ce qu'il reproche lui-même à Darwin, c'est-à-dire d'exploiter des

1. Dans un ouvrage postérieur Butler dira avoir eu trois buts en vue : « I therefore wrote *Ev. O. and N.* with the object partly of backing up *L. and H.* and showing the easy rider it admitted, partly to show how superior the old view of descent had been to Mr. Darwin's, and partly to reintroduce design into organism », *Luck or Cunning*, pp. 22, 23.

2. Lettre de Samuel Butler à Miss Savage, fin mai 1878, *M.*, I, 277.

3. « If I do not bring my book out soon, écrivait-il le 15 décembre 1878, it may easily be too late to be effective », *M.*, I, 291.

idées dont il ne possède pas la source, mais qu'il a cavalièrement empruntées à d'autres. Car le père lointain d' *Evolution Old and New* — cette recherche en paternité scientifique — est, bien plutôt que Butler, cet évêque néo-zélandais qui dans ses articles de *The Press* lui avait révélé les noms d'Erasme Darwin et de Buffon. Butler fait preuve envers lui de cette même ingratitude qui semble tant le blesser chez Darwin¹. Cependant les remarques du « Savoyard », quelque nettes qu'elles fussent, n'étaient que de rapides rapprochements; leur auteur lui-même ne songeait à montrer dans le retour périodique de semblables théories qu'une des formes du panthéisme et du paganisme latents. Si donc Butler a reçu de lui le germe de l'idée qu'il développe à loisir dans ce livre, il l'a fait sien si absolument, et lui a fait donner des fruits si drus, que l'on peut presque l'excuser de n'en avoir point gardé le souvenir.

Evolution Old and New attira l'attention de la presse plus que ne l'avait fait *Life and Habit*. Son caractère plus directement et plus violemment polémique en est sans doute la raison. Vingt-deux revues ou journaux lui consacrèrent un article². A part quelques courageuses exceptions, les critiques s'unirent pour crier haro sur l'impudent amateur, coupable d'irrespect envers le Grand Prêtre de la Science Moderne. La *Saturday Review*³ le traita de jeune pédagogue corrigeant une copie d'écolier; entonnant le panégyrique de Darwin, elle le louait d'avoir enfin arraché à la nature son secret; or ceci ne pouvait que faire enrager Butler, aux yeux de qui Darwin n'expliquait rien, aveugle qu'il était aux mystères du finalisme biologique. Ce fut un concert d'épithètes méprisantes. Dans l'*Academy* et l'*Examiner*⁴, le famélique Grant Allen⁵,

1. Butler affirma toujours ne devoir cette idée qu'à lui-même. Cf. lettre de Samuel Butler à Charles Darwin, 2 janvier 1880 (*M.*, appendix C) : «... The position I have taken as regards Erasmus Darwin in my book *Ev. O. and N.* and which I believe I was the first to take. » — C'était d'ailleurs chez lui une théorie, que les germes d'idées peuvent s'emprunter sans scrupules. « I take or leave as I choose, and alter or leave untouched as I choose. I prefer my music to be an outgrowth from a germ whose source I know, rather than a waif and stray which I fancy to be my own child when it was all the time begotten of a barrel organ. » (*N. B.*, 121-2). *Barrel-Organ* ne fait certainement pas allusion aux articles du « Savoyard » dans la *Presse*, mais la coïncidence est curieuse.

2. En voir la liste dans *Ev. O. et N.*, 2e édition 1882, Appendix, Chapter I. Reviews of *Ev. O. et N.*

3. 31 mai 1879.

4. Numéros du 17 mai 1879.

5. Charles Grant Blairfindie Allen, 1848-1899, Canadien d'origine, entra dans l'enseignement; fut quelques années professeur à la Jamaïque dans une uni-

demi-savant lui-même, ancien maître d'école, et porte-lance de Spencer, déclarait ne rien comprendre à cette œuvre bizarre, écrite « avec une paire de ciseaux »; il s'écriait au « mystificateur » et rejetait avec un supérieur dédain ces « sottises mystiques ». Les plumes qui crachaient le plus volontiers ces gentilleses étaient naturellement celles des folliculaires naïfs ou intéressés qui défendaient, avec un bourdonnement de frelons, les abords de la ruche darwiniste. D'autres écrivains furent sincèrement choqués et prirent avec celle de Darwin la défense de leur propre religion — comme Butler l'avait fait lui-même aux premiers jours de son enthousiasme. Ça et là, cependant, un article révélait une lecture plus attentive du livre, une compréhension plus grande de ses arguments, une intuition parfois fine du dessein de Butler. Celui de l'*Athenaeum*¹ contient quelques appréciations fort justes, et le ton en est, dans l'ensemble, cordial et sympathique. Le critique loue Butler d'avoir attiré l'attention sur la voie dangereuse où semble s'engager le Darwinisme, et le félicite de s'être découvert des parrains parmi les premiers évolutionnistes. De plus, tout en critiquant certaines insuffisances dans la composition, le développement et le style de l'ouvrage — il remarque assez justement que d'*Erewhon* à *Evolution Old and New* le mérite littéraire est en proportion inverse de la conviction de l'auteur —, il fait à Butler l'honneur de prendre au sérieux ses travaux scientifiques. La grande querelle, au fond, n'est que là; *Life and Habit* l'a ouverte par la maladroite franchise de son auteur; le livre sur les évolutionnistes l'envenime encore. Alfred R. Wallace, qui avait courtoisement discuté, approuvé même *Life and Habit*, se trouva considérablement gêné devant *Evolution Old and New*; son article dans *Nature*² montre un réel désappointement. « The present work, déclare-t-il, will not add to the reputation of the author of *Life and Habit*. » Et il reproche à ses violentes critiques d'être trop souvent chicanes de mots, donc « quite valueless ».

versité pour nègres; rentré en Angleterre, il se mit à écrire pour vivre, d'abord sur des sujets scientifiques des livres et articles de revues sans grande originalité, où il vulgarisait les théories à la mode; puis — la science ne le nourrissant pas — des romans et des guides d'art. On l'a appelé le St Paul du Darwinisme. Certains aspects de sa vie et de sa carrière ne sont pas sans offrir quelque analogie avec celles de Samuel Butler — le génie en moins.

1. 26 juillet 1879. L'auteur n'en est probablement pas le même que celui de l'article sur *L and H*. (janv. 1878) qui avait été plus sévère.

2. *Nature*, 12 juin 1879.

Il faut bien convenir qu'il devient de plus en plus difficile aux critiques attitrés des grands périodiques, toujours plus ou moins soumis à des consignes préalables, de prendre le parti du coléreux pygmée qui brandit son poing contre le géant. Butler s'en rend compte, et son irritation s'accroît. Commentant en un appendice à *Evolution Old and New*¹ quelques extraits de presse fort élogieux, il se targue une fois encore de n'avoir pas voulu écrire « for the kind of people whom Mr. Romanes calls men of science ». A plusieurs reprises, dans le cours même du livre², il met le public en garde contre l'arrogance dominatrice des pontifes de la science, et contre les dangers qu'elle peut faire courir à l'exercice libre de la pensée. Il ajoute : « I wrote for the general public who have been kind enough to testify their appreciation of it in a sufficiently practical manner » (p. 393). Il y a là une petite vantardise. En 1899, après trois éditions ou réimpressions toutes publiées à ses frais, Butler n'avait vendu, en tout et pour tout, que 541 exemplaires d'*Evolution Old and New* et perdait plus de 100 livres dans l'affaire. C'était un second échec, plus sensible peut-être encore que celui de *Life and Habit* dont il était la conséquence naturelle. La littérature scientifique, où Butler avait pensé se frayer une carrière, s'avérait de plus en plus une impasse.

Il est assez curieux de voir Butler, ayant ainsi successivement refusé — selon une expression anglaise qu'il s'appliquait volontiers à lui-même — les sièges de la religion officielle et de la science darwinienne, essayer de se maintenir en un périlleux équilibre entre les deux. Car le problème scientifique ne forme, cette année-là, que l'une des avenues que suivent ses méditations; il est encore, par ailleurs, tout préoccupé par des réflexions d'ordre à la fois métaphysique, moral et pratique, derniers échos de la crise de ses vingt-cinq ans. Entre le 15 février et le 17 mai 1879, l'*Examiner* publie seize lettres signées de pseudonymes divers, mais presque toutes dues, sauf une peut-être, à la plume même de Butler³. L'am-

1. Seconde édition de *Ev. O. and N.*, 1880 : simple réimpression de la première édition, avec, en plus, une nouvelle préface (sur la mort récente de Darwin) et deux appendices : a) *Ev. O. and N.* et la presse; b) « Rome et le Panthéisme. »

2. Notamment p. 360 et 368 (édition Dutton, New York).

3. La correspondance se clôt par une lettre du 14 juin signée « M. C. Hime Foyle College, Londonderry », la seule que H. F. Jones estime n'être pas de Butler. Mais Edmund Gosse, dans un article du *Sunday Times* (28 mars 1926),

bition de celui-ci était d'instituer sur un cas concret une discussion publique aussi vaste que possible. En tant que telle, l'entreprise échoua. Personne, ou presque, ne répondit à son appel, Butler, dans les deux premières « lettres à l'éditeur », se présente comme un pasteur tourmenté de scrupules, qui, à l'abri de son pseudonyme, quête auprès du public de bonne foi des conseils et une directive. Il a quarante-cinq ans ; il est marié, avec cinq enfants ; sa situation est modeste, mais assurée. Or, depuis qu'il est dans les ordres, il a perdu la foi. Que doit-il faire ? Le dilemme est grave : être sincère, et quitter l'Eglise — mais c'est la misère pour les siens ; ou songer à eux et rester — mais alors fouler aux pieds sa conscience, et enseigner le mensonge. L'intérêt, et l'habileté, de cette correspondance apparaissent si l'on songe que Butler s'est remis, depuis plus d'un an, à la composition de son roman des Pontifex, qui tourne décidément à l'autobiographie. Il traite précisément à cette époque de l'évolution religieuse de son héros. Le fantôme des luttes soutenues, des angoisses, des incertitudes remonte du fond du passé et le hante. Il frissonne à l'idée du danger couru. Par un processus psychologique habituel, il se complait à imaginer le pire. Voilà pourquoi Ernest n'aura sa crise de conscience qu'une fois prononcés ses vœux de prêtre ; voilà pourquoi aussi le clergyman des lettres à l'*Examiner* est dans une impasse plus fermée encore, puisqu'il est dans les ordres depuis déjà vingt ans. Pour Butler, le but principal de cette manœuvre était sans nul doute de provoquer dans le public un échange de lettres dont il aurait fait son profit ; ce thème de la crise religieuse eût ainsi été éprouvé, et enrichi par la collaboration bénévole du public. Mais il ne songe pas qu'à son roman ; il profite de ce retour sur lui-même pour raisonner sa propre aventure, continuer son « apologie » et poursuivre son enquête. L'Ernest qui commence à vivre sous sa plume à sa table de travail est Butler lui-même à vingt-cinq ans ; le pasteur sérieux est à la fois Ernest par sa situation, et le Butler de 1879 par l'âge. La différence, en gros, est d'une génération¹. Butler mûri donne à son ecclésiastique « the

suppose que d'autres lettres — celles de « Cantab », d'« Oxoniensis » et de « Lewis Wright » — venaient de correspondants de bonne foi. Pure hypothèse, à laquelle s'oppose la parole de H. F. Jones (*M.*, I, 298).

1. Cf. dans *W. of A. F.* la différence d'âge entre Overton et Ernest, qui sont à deux aspects de Butler.

word of one who is old enough to be his father¹ ». Le conseil est bien selon la morale butlerienne : il ne sert à rien de faire un esclandre, lorsque la sécurité de la vie en dépend. Que le prêtre cesse de se tourmenter ; il peut, ayant cessé de croire, rendre aux fidèles de plus grands services que s'il avait la foi — car, dit Butler, non sans un sourire ironique, il saura mieux les limites qu'il ne convient pas de dépasser. En effet, la majorité des hommes considèrent maintenant le dogme comme un ensemble de symboles et d'images. Le pasteur est donc justifié à enseigner sans croire. Nul être doué d'imagination ne s'y trompera. Il doit seulement éviter, dans son mensonge, de manquer à la charité. En se gardant de tout zèle, en n'étant pas trop « sérieux », le pasteur perplexe trouvera qu'il peut s'accomoder d'une *via media* que sa conscience ne lui reprochera plus.

Cette correspondance imaginaire s'achevait à peine que Butler faisait à nouveau appel aux colonnes de l'*Examiner*². Du 24 mai au 26 juillet 1879, sous le titre général de « le Dieu Connu et le Dieu Inconnu³ », il y publiait une série de huit articles qu'il présentait aux lecteurs comme un « eirènicon ». « God the Known and God the Unknown » est à la fois le corollaire (le mot se trouve dans le dernier article) et le couronnement de ses deux livres sur l'évolution. Butler y pose et prétend y résoudre le problème de Dieu et la question métaphysique. Son Dieu, est-il besoin de le dire, ne ressemble guère à celui des théologiens. Approuvant les chrétiens d'exiger un Dieu personnel, et reprochant aux panthéistes de jadis d'avoir failli sur ce point, il cherche une divinité douée d'un corps tangible et composé de matière. Dieu, découvre-t-il, n'est autre que la vie telle qu'elle nous apparaît sur cette terre, et son corps est la nature vivante, « l'Arbre de la Vie ». En d'autres termes, c'est la grande famille de toutes les races animales et végétales, évoluant, dans une croissance comparable à celle de l'individu humain, de la cellule protoplasmique originelle jusqu'à un anéantissement prévu dans un

1. Lettre du 8 mars, signée : « One who thinks he knows a thing or two about Ethics », réimprimée, ainsi que toute la série, dans le vol. 18 de la *Shrewsbury Edition*, p. 73.

2. Butler avait fait tout récemment la connaissance du rédacteur en chef de l'*Examiner*, Mr. d'Avigdor (*M.*, I, 295).

3. *God the Known and God the Unknown*, réimprimé en un volume par Fifield en 1909, et par Jonathan Cape en 1926.

lointain avenir. Ce Dieu n'est donc pas éternel; mais sa « présence réelle » a du moins le mérite d'être évidente. C'est en cela peut-être que les articles de « God the Known » sont un « eirénicon ». Butler se pare d'un rameau d'olivier et s'offre en médiateur entre deux métaphysiques. Il « personnalise » le panthéisme de jadis. Le vieux Pan n'est pas mort; il s'est seulement éveillé à la conscience de son corps. Et le dogme de l'Incarnation est le symbole dramatisé, mais exact, de cette mystérieuse fusion de la substance protoplasmique et du principe de vie, source de toute volonté, de toute conscience et de toute intelligence sur la terre.

Mais ce Dieu connaissable, dont chaque être est comme une cellule vivante, n'est lui-même qu'un des Dieux de l'univers. Rien ne nous autorise à croire que chacun des mondes que le ciel recèle n'est pas lui aussi habité par sa divinité. Ainsi l'ensemble de tous ces Dieux en quelque sorte contemporains et manifestement membres d'un même tout, soumis à des lois analogues et gravitant vers un même avenir, formerait un Dieu supérieur doué d'un corps infiniment plus vaste, mais pas plus éternel, au bout du compte, que le nôtre. A ce stade, seules la prudence innée de Butler et la crainte du ridicule l'arrêtent; car, une fois lancé, le jeu qui consiste à créer ces dieux-gigognes risquerait, lui, de ne point connaître de fin.

Malgré son goût pour les hypothèses hardies, Butler n'avait pas une envergure de pensée assez ample pour construire un système transcendant autrement que dans une boutade, la prit-il au sérieux. Il devait bientôt reconnaître qu'il avait fait fausse route au moins sur certains points¹. Cependant il n'est pas sans intérêt de le voir à cette date, en pleine possession de toutes ses idées sur l'évolution biologique, essayer d'en tirer une définition de Dieu et une interprétation de l'univers. Par là, il croyait de bonne foi faire un pas vers les partis religieux. Des rapprochements avec l'enseignement de saint Paul ou des Psaumes, un emploi constant des termes religieux traditionnels pour traduire une pensée purement scientifique, une interprétation à la vérité trop large de certaines manifestations de libéralisme ecclésiastique, l'amènèrent à penser qu'une « réconciliation » était possible, et un terrain d'entente facile à trouver, entre l'Eglise et les libres

1. Cf. « Rome and Pantheism » (*Ev. O. and N.*), p. 399.

penseurs. Avec les doutes de son Pasteur, il avait soulevé un problème de conduite : il y étudiait le cas de l'agnostique dans l'Eglise, et le résolvait par un compromis. Il voulut maintenant poser, l'une en face de l'autre, la libre pensée et l'Eglise : la lutte est-elle nécessaire, et n'est-il pas d'alliance possible ? Le sujet fut traité en 1882, dans un article intitulé « Rome and Pantheism », publié en appendice dans la seconde édition de *Evolution Old and New*. Chose curieuse, le protestantisme lui paraît alors destiné à disparaître. Son esprit, assoiffé d'unité et de compromis, considère avec respect le Catholicisme romain comme le pouvoir religieux par excellence, l'élément de stabilité et de cohésion, le centre de convergence de toutes les traditions d'essence ou d'allure religieuses. Si Rome consentait un jour à faire un pas vers la tolérance et à abandonner certaines positions déraisonnables, il se porte garant que les panthéistes rationalistes feraient eux aussi des concessions ; il reconnaît la nécessité d'une Eglise, conseiller moral, source d'autorité, de discipline, de tradition, dont la fonction est de faire contrepoids à la poussée parfois trop folle de la science vers l'avenir. Pour justifier aux yeux des « cléricaux » la réconciliation qu'il envisage, il reprend son argument de « God the Known », s'efforçant de mettre en lumière les points communs, les terrains d'entente. Les paroles de saint Paul sur Dieu, son corps de chair, son immanence à l'univers créé, et sur les hommes qui sont les membres mêmes de son corps, sont reprises dans un sens littéral. Paul, dit Butler, prophétisait alors, au mieux de son intuition. Nous n'avons pas de raison, aujourd'hui que l'univers nous est révélé dans une clarté incomparablement plus vive, de ne pas accepter son enseignement. Il faut même, au lieu d'y voir on ne sait quel message mystique, le considérer, du moins en partie, comme la description la plus exacte de la réalité.

Aux environs de 1880, le terme « réconciliation » passait volontiers sur les lèvres des hommes et sous la plume des écrivains. Le lutte acharnée, bien que généralement courtoise, qui s'était livrée entre les deux partis avait lassé le public, que la question sociale commençait à troubler, et opéré chez maint combattant un effritement du zèle, mêlé à un respect inavoué pour la puissance de l'adversaire. Les hommes de science n'osaient plus, comme aux temps héroïques des deux précédentes décades, proclamer hautement leurs victoires, car, au delà des conquêtes d'hier, d'autres pro-

blèmes surgissaient sans cesse, qui laissaient l'horizon sans clarté; par la porte ouverte au rationalisme et à la critique relativiste, l'ancienne certitude s'était enfuie, et ils n'étaient pas tous d'accord sur la nouvelle. De son côté, l'Eglise, sans capituler, avait doucement relâché les nœuds trop serrés de l'interprétation littérale des textes sacrés. Ni la bonne volonté ni la bonne foi ne faisaient défaut à beaucoup de ses membres. Le « Broad Church Party » ne rassemblait qu'un petit nombre de ceux qui désiraient la paix des esprits et qui la cherchaient dans une collaboration des élites pensantes. En 1881, un théologien sans envergure, mais brûlant d'un zèle conciliateur, publiait *A new Analogy between Revelation and the cause and constitution of Nature* ». Ce livre insignifiant n'était qu'un signe entre cent. Son auteur se cachait sous le pseudonyme de Cellarius — celui-là même, par un curieux hasard, que Samuel Butler avait emprunté jadis. Mais en signant ainsi, le Révérend Fowle entendait se mettre sous l'invocation de l'autre Butler, le docte évêque, auteur de la première *Analogue*; il montrait combien la parole de Jésus était conforme au bon sens humain, et esquissait une sorte d'histoire naturaliste des origines du Christianisme¹.

Butler ne laissait pas d'avoir des amitiés dans les différentes Eglises. A l'évêque anglican de Carlisle, en lui envoyant son livre *Unconscious Memory*, il écrira : « I believe that a purposive theory of evolution may help to bring the two main opposing currents of English thought into a more complete harmony than has for some time past seemed likely, and a rapprochement between them must be desired by every well-wisher of his country². » Un autre évêque, en 1883, dira beaucoup de bien de son livre sur les Alpes. Et Butler écrit à ce propos : « It is not the bishops and archbishops I am afraid of. Men like Huxley and Tyndall are my natural enemies and I am always glad when I find church people recognising that the differences between them and me are, as I believe myself, more of words than things³. » Butler connaissait aussi quelques catholiques, et était en général aimé d'eux. Il entre-

1. Thomas Welbank Fowle (1835-1903) avait déjà, mais sous son nom, publié en 1873, *The Reconciliation of Religion and Science*.

2. 18 nov. 1880 (*M.*, I, 344). Le ton de la lettre est digne et sérieux. Mais comme il avait communiqué à Miss Savage la réponse de l'Evêque, celle-ci répondit à Butler sur un ton railleur en lui recommandant de mettre des formes pour « exploiter ce cher évêque » (*M.*, I, 345).

3. Lettre à Miss Butler, 29 mars 1883 (*M.*, I, 385).

tenait d'amicales relations avec un ordre de moines, les Pères de Rosmini, qui avaient une maison à Londres; ces religieux italiens devaient l'amuser et le délasser par leur bonhomie, leur absence de prétentions intellectuelles, et une naïveté où il voyait la marque d'une solide simplicité de nature. Quelques années plus tard¹, il entrera en correspondance avec le professeur Mivart, savant et catholique, qui lui plaisait parce qu'il avait, dès 1871, sévèrement critiqué l'évolutionnisme darwinien². Une si candide liberté d'opinion paraissait alors étrange et suspecte. En 1882, un des amis de Butler lui reprochera d'avoir, dans *Alps and Sanctuaries*, montré trop de sympathie pour l'Eglise catholique, et s'inquiétera même de savoir s'il ne va pas se convertir ! Shorthouse, à la même époque, constatait, non sans la déplorer, « the tendency so often manifested among the most intelligent advocates of freedom of thought to compliment and to pander to the Church of Rome³ ». C'était aussi, dans les pays soumis à l'influence romaine, l'époque ardente et troublée du modernisme religieux. En France, par exemple, des ecclésiastiques, avec le Père Didon, travaillaient de toutes leurs forces à rétablir l'harmonie « entre les modernes sans foi et les croyants sans modernité », et auraient voulu que l'Eglise joignit « à la métaphysique de saint Thomas, la connaissance des sciences naturelles⁴ ». L'appendice d'*Evolution Old and New* représente peut-être autre chose qu'une boutade sans portée. Sur la courbe de la pensée butlerienne, cette légère oscillation coïncide avec un ensemble de tendances et de courants d'idées, non seulement anglais, mais européens. Sans prendre au pied de la lettre cette offre mi-sérieuse, mi-fantaisiste de « réconciliation », on peut y voir une nouvelle preuve de la facilité avec laquelle Butler réagit aux suggestions les plus délicates de son temps, si elles savent éveiller des échos dans son esprit toujours avide de nouveauté constructrice.

1. En 1884.

2. Dans la *Quarterly Review* (vol. CXXXI, p. 47).

3. Shorthouse, *Life and Letters*, I, 179.

4. Lettres du Père Didon à Mlle Th. V., Corbera, 18 juillet 1880; Rome, 23 mai 1879.

B. L'affaire Krause.

A partir de 1879, l'hostilité croissante de Butler pour le Darwinisme va prendre un tour plus aigu et plus personnel, et éclater en un conflit ouvert. Les pièces de ce regrettable procès, où se heurtent et s'échauffent à propos de minimes incidents la susceptibilité de Butler et la dignité un peu hautaine de Darwin, ont été classées par H. Festing Jones¹. Il suffira de rappeler quelques faits. L'ampleur et l'importance de la querelle viennent seules de la passion acharnée que mit Butler à poursuivre ce qu'il pensait être son bon droit ; la mort même de Darwin ne pourra la clore, et jusqu'en 1887, Butler en soulèvera des échos dans les journaux. Il n'est guère besoin de prédire qu'elle n'améliorera en rien sa position littéraire.

L'incident initial se produisit en novembre 1879. A cette date parut à Londres un livre que Butler fut un des premiers à lire parce qu'il traitait d'un sujet brûlant. L'ouvrage s'intitulait : « *Erasmus Darwin, by Ernst Krause — translated from the German by W. S. Dallas, with a preliminary notice by Charles Darwin.* » Une préface établissait que l'étude du Dr Krause avait déjà été publiée telle quelle dans une revue scientifique allemande, *Kosmos*, le 1^{er} février 1879. Les dates ici ont leur importance. Or *Evolution Old and New* avait été annoncé dans la presse anglaise le 22 février, et publié en mai, c'est-à-dire selon toute apparence postérieurement à l'article de *Kosmos*. La préface contenait deux notes dont l'une garantissait l'exactitude de la traduction, et la seconde signalait que depuis la parution de l'article original, Mr. S. Butler avait publié *Evolution Old and New*.

Butler, au cours de sa lecture, s'aperçut que le livre de Krause contenait des extraits d'auteurs divers qu'il avait donnés dans son propre ouvrage ; la conclusion même lui parut contenir une allusion très nette au dessein d'*Evolution Old and New*, qu'elle taxait avec mépris de sottise anachronique. Il s'en émut, et cela se conçoit. L'alternative était la suivante : ou l'article de Krause avait été réellement écrit

1. *Charles Darwin and Samuel Butler : a step towards Reconciliation*, by H. F. Jones, Fifiield, nov. 1911. Les frais de cette publication furent partagés également par Francis Darwin et H. F. Jones, représentant les deux parties.

avant la publication du livre de Butler, auquel cas celui-ci se trouvait implicitement et d'avance condamné par un écrivain non prévenu, ce qui était fort mortifiant; ou l'allusion était une attaque directe, rédigée postérieurement à *Evolution Old and New* : et alors il y avait là quelque ténébreuse machination destinée à discréditer les derniers travaux de Butler.

L'affaire demandait à être tirée au net. Butler se fit envoyer d'Allemagne le numéro de *Kosmos* contenant l'article en question, et se mit incontinent, avec cette belle patience qui était la sienne lorsqu'il avait une entreprise à cœur, à apprendre l'allemand, qu'il ignorait. Au bout de quelques semaines, il en savait assez, paraît-il, pour débrouiller, avec un dictionnaire, la langue d'un ouvrage scientifique. Il traduisit avec soin l'article de *Kosmos*, et en compara le texte avec celui du livre présenté par Darwin. Ce fut une révélation. L'article avait été fortement retouché. Parmi les additions figuraient les six dernières pages de la version anglaise, dont la dernière phrase l'avait tant bouleversé : « The wish to revive it » (le système d'Erasmus Darwin) « at the present day, as has actually been seriously attempted, shows a weakness of thought and a mental anachronism which no one can envy. » Il devenait clair que l'article avait été modifié après lecture d'*Evolution Old and New*, et pour répondre à sa thèse. Or, Darwin avait endossé la responsabilité de cette publication; il affirmait de sa plume que l'article traduit était vraiment celui du *Kosmos* de février 1879, non point un autre, et prenait soin de noter qu'*Evolution Old and New* avait paru dans l'intervalle. Une conclusion semblait s'imposer : Butler se trouvait en présence d'une manœuvre laborieuse et délibérée de Darwin désireux de laisser entendre au public anglais que, *a priori* et en dehors de toute polémique, les savants européens considéraient la thèse de Butler comme insoutenable.

Butler écrivit immédiatement à Darwin une lettre correcte mais ferme. Le lendemain, il avait une réponse. Darwin admettait son erreur : l'article en effet avait été remanié. Il s'en excusait, sur un ton à vrai dire assez détaché, en alléguant que c'était là un procédé courant. Sa lettre, froide et courtoise, montrait qu'il était loin de se rendre compte de l'importance que Butler attachait à l'incident.

Une telle réponse, aux yeux de Butler, n'expliquait ni dans quel but l'article de *Kosmos* avait été modifié, ni pour-

quoi Darwin n'avait point signalé le fait dans sa préface. Le doute, le mystère subsistaient. Butler rumina son parti pendant près de trois semaines; il songea d'abord à écrire à Darwin une seconde lettre, mais ne put se résoudre à le faire; ce en quoi il eut tort; car Darwin n'eût pas manqué de répondre plus longuement, et l'incident se fût peut-être arrêté là. Mais l'irritation fut plus forte que l'esprit de patience et de prudence; une circonstance aggravante, il est vrai, envenimait encore sa rancœur : quelques revues avaient malignement relevé l'injurieuse conclusion de Krause et l'appliquaient sans ambage à Butler¹. Tout conspirait à l'exaspérer. Son sens de l'équité, blessé, réclamait des juges. Il prévint Darwin, par une brève note, qu'il allait saisir le public de l'affaire : les lecteurs du livre de Krause avaient le droit d'en connaître tous les éléments. Le 31 janvier 1880, l'*Athenaeum* publia une longue lettre où Butler exposait sa cause. Son ironie courroucée décochait quelques traits blessants, non plus cette fois au savant, mais à l'homme de lettres et même à l'homme tout court; il raillait notamment cette « heureuse simplicité », tant louée, qui ne cachait ici, dans une matière délicate, que désinvolture et indélicatesse².

Butler s'attaquait à un vieillard. Charles Darwin avait alors 71 ans. Le dévouement de sa femme et de ses fils, qui veillaient sur sa santé comme sur une flamme toujours vacillante, lui épargnait autant qu'il était possible les soucis et les contrariétés. Il n'avait pas été possible, cependant, de lui cacher les désagréables complications de cet incident. Mais son grand âge, et, peut-être, cet engourdissement de la sympathie sociale qu'apporte avec elle la gloire, ne lui avaient pas permis d'abord de saisir nettement les doléances de ce Butler qu'il ne considérait plus que comme un amuseur. Du reste il pouvait fournir de sa conduite une explication fort plausible, qu'il avait seulement, par un oubli de vieillard, omis d'indiquer dans sa réponse trop hâtive et trop peu considérée. La première rédaction de la préface précisait que des modifications avaient été apportées au premier article de

1. *Pall Mall Gazette*, 12 déc. 1879; *The Popular Science Review*, janvier 1880; et même *The Temple Bar*, novembre 1880.

2. Butler déposa au British Museum un numéro de *Kosmos* et un exemplaire d'*Erasmus Darwin*, marqués et annotés de sa main, pour mettre à la disposition du public les pièces principales du procès. Ce trait est significatif; il lui fut plus tard amèrement reproché (*St James's Gazette*, 2 déc. 1880).

Krause; une phrase, au début d'un paragraphe, l'affirmait explicitement, et ainsi tout s'éclairait d'un jour loyal : l'allusion à Butler n'était plus qu'une passe d'armes un peu vive dans une polémique d'ordre purement scientifique. Mais au cours de l'impression le paragraphe en question, jugé inutile, fut coupé, et Darwin ne s'aperçut pas d'abord qu'il supprimait ainsi toute indication des changements apportés au texte original de l'article. Qu'il y ait eu là une étourderie regrettable, il faut le reconnaître; elle s'aggrave encore du fait — ignoré de Butler — que c'est Darwin lui-même qui avait signalé à Krause *Evolution Old and New*, sitôt après sa parution, et au cours même du remaniement de l'article¹. Un jeune auteur, débutant et ambitieux, serait, à juste titre, suspect de déloyauté. Mais, répétons-le, Darwin était un vieillard, presque à la veille de sa mort, qui cependant écrivait encore et s'intéressait personnellement à des travaux de tous ordres. Une trop grande hâte, une attention insuffisante sur un point qui pouvait passer pour minime explicite, si elles ne l'excusent tout à fait, l'erreur commise. Il ne saurait être question, en tout cas, de machiavélique duplicité. Mais Butler, laissé dans l'ignorance des faits réels, les interprétait à sa manière.

Cependant la lettre de l'*Athenaeum* mettait Darwin publiquement en cause, et le grand homme, cette fois, s'émut. On tint à Down un conseil de famille. Charles Darwin hésitait sur le parti à prendre. Il refusait de se croire le moins du monde tenu à réparation; mais il se rendait compte que sa bonne foi pouvait sembler en jeu. Son honnêteté foncière l'avertissait qu'il y avait eu de sa part une inadvertance initiale. Peut-être aussi répugnait-il à laisser s'envenimer une querelle avec un des Butler, alors que pendant plusieurs générations, leurs familles respectives étaient restées liées d'une amitié non exempte, à vrai dire, de petites piques. Il eût préféré écrire, expliquer les faits. Il eut le tort de prendre conseil. Les avis, autour de lui, étaient partagés : ses fils, et Francis à leur tête, moins préoccupés de dignité que de bonne foi et de justice, l'exhortaient à s'expliquer ouvertement.

1. En mai ou juin 1879, envoyant à Krause *Ev. O. and N.* qui venait de paraître, Darwin lui conseillait de ne pas « expend much powder and shot on Mr. Butler, for he really is not worthy of it. His book is merely ephemeral ». (*M.* I, 326).

ment. L'autre camp, constitué par sa fille, son gendre Litchfield et leurs amis, était d'opinion qu'il ne répondît pas, car une réponse, si claire et si honnête qu'elle soit, laisse toujours prise à des commentaires et à l'ironie. Ce sont eux, probablement, qui poussaient le vieux Darwin à croire que Butler était un homme sans scrupules et dangereux. Il était préférable, disaient-ils, de lui opposer le silence.

Darwin, ayant vu rejeter successivement en conseil de famille deux lettres de réponse qu'il avait rédigées, et fatigué, déconcerté par ce débat, résolut de se dessaisir de sa décision. Il prit pour juge son ami Thomas Henry Huxley, prêt à suivre le parti que celui-ci lui indiquerait¹. Huxley ne pouvait qu'être mal disposé envers Butler, dont l'indépendance et les audaces faisaient un bruit désagréable aux oreilles des Darwinistes orthodoxes. Il conseilla à Darwin de ne pas se compromettre plus avant. La lettre de l'*Athenaeum* resta donc sans réponse.

Comme Huxley et les Litchfield l'avaient prévu, Butler enragea de voir l'adversaire se dérober. Il comprenait qu'il était frustré de toute réparation, et que le silence de Darwin, loin de paraître un aveu, le condamnait par toute la distance, toute la hauteur qu'il établissait entre eux. S'il ne répond pas, écrivait-il à l'un de ses amis « I shall go for him again somehow². » Tous les désappointements refoulés, les insuccès, les critiques injustes, les railleries, bouillonnaient dans son cœur ulcéré. Il allait s'y former comme un abcès douloureux, irritant, qui risquait de communiquer sa fièvre aux activités les plus saines de son cerveau. Pendant un temps, en vérité, Butler sera égaré par une obsession comparable à celle du plaideur irascible qui a perdu un procès et ne se résigne pas. Livres et articles ne l'intéressent plus qu'en fonction de cette controverse; seule la question historique ou chronologique l'absorbe; il passe le plus clair de son temps à constituer un dossier d'appel, à préparer la revendication de ses droits

1. Darwin prenait volontiers conseil de Huxley, dans l'énergique droiture duquel il avait grande confiance. Quelques mois à peine après cet incident, il demandait à Huxley un service analogue, le priant de revoir une lettre qu'il se disposait à envoyer à la revue *Nature* en réponse à certaines attaques. Huxley, là encore, conseilla, sinon le silence complet, du moins la suppression d'un paragraphe trop vif (cf. Darwin, *Life and Letters*, III, 242 et Huxley, *Life and Letters*, II, 281).

2. Lettre de Samuel Butler à Henry M. Paget, 3 février 1880, *M.*, I, 328-9.

de priorité. Il veut s'employer, jusqu'à la fatigue, à affoler Darwin¹. Tout cela donne clairement l'impression d'une colère qui se désole de se deviner impuissante. Cependant, quand Butler, dans un chapitre d'un livre prochain, reprendra toute cette pénible histoire, il ne semblera pas mentir en affirmant qu'il pense agir « dans l'intérêt de la morale littéraire et scientifique² », en même temps que pour sa défense personnelle. Comme maint esprit à la fois généreux et solidement personnel, il est prompt à saisir les rapports et les analogies qui font de son cas un cas typique; il lui plaît d'identifier sa cause à celle d'autres méconnus. Sa revendication, sans perdre de son mordant, lui paraît ainsi, de très bonne foi, se fonder aux sources mêmes du désintéressement le plus pur.

C, Unconscious Memory.

Butler n'attendit pas longtemps avant de repartir à l'attaque. Darwin se déroband à la polémique, le choix des moyens était limité : il ne restait plus, une fois encore, qu'à faire un livre. Or, il caressait déjà un sujet. Dès le mois de février 1880, dans les intervalles que lui laissait la rumination de sa rancune, il méditait une continuation de ses travaux sur l'habitude et la mémoire³. En mars, l'ouvrage était fort avancé et prenait nettement figure de machine de guerre. « It will give, écrivait-il, translations from two German writers, cap *Life and Habit*, and give old Darwin the best warming that I can manage to give him — and I think I shall manage a pretty hot one⁴. » Le livre parut en novembre sous le titre suivant : « *Unconscious Memory : A Comparison Between the Theory of Dr Ewald Hering, Professor of Physiology at the University of Prague, and the Philosophy of the Unconscious, of Dr Edward von Hartmann; with translations from these Authors, and preliminary chapters bearing on Life and Habit, Evolution Old and New, and Mr. Charles Darwin's edition of Dr Krause's Erasmus Darwin*⁵.

1. Cf. une allusion de Miss Savage « goading Darwin into madness », *M.*, I, 334.

2. *Unconscious Memory* (1880), p. 48.

3. Lettre de Samuel Butler à Henry M. Paget, 3 février 1880 (*M.*, I, 329).

4. Lettre de Samuel Butler à Henry M. Paget, 20 mai 1880 (*M.*, I, 332).

5. Numéroté : Op. 5. London, David Bogue.

Une assez curieuse épigraphe, bien dans la manière de Butler, est placée en tête de l'ouvrage. Elle comporte deux citations. La première est extraite d'un article paru en 1803, dans la toute récente *Edinburgh Review*, sur les découvertes du physicien Young; le critique y malmenait durement le savant, et refusait toute valeur à ses travaux; la seconde, datée de 1880, constate que Young, méconnu de ses contemporains était un précurseur dont les vues avaient fini par s'imposer universellement. La morale jaillit ironiquement du choc de ces deux paragraphes; elle proclame la foi absolue de Butler dans son avenir et dénonce la sotte injustice de ses ennemis.

La phrase citée plus haut distingue assez exactement les trois éléments dont se compose *Unconscious Memory*. L'auteur débute par une agressive récapitulation des étapes successives de sa polémique avec le Darwinisme, en une suite de quatre chapitres courts, mais substantiels, où son ironie vindicative se donne libre carrière. Il pose en principe qu'aux alentours de 1859 les anciens évolutionnistes étaient parfaitement inconnus, mais laisse entendre que Darwin était moins ignorant et plus habile que la masse du public. Il l'accuse d'avoir obscurci la question de l'évolution par des confusions volontaires dont il profitait sans scrupule. Il jalonne ensuite avec précision la voie que suivit sa propre réflexion : comment le problème tout théorique du mécanisme le conduisit à une conception moniste de l'univers; comment il écrivit *Life and Habit*, et, s'éloignant de plus en plus de Darwin, remit celui-ci à sa véritable place dans *Evolution, Old and New*; comment enfin Darwin, dans son dépit, s'abaissa jusqu'à des machinations indignes d'un véritable savant. Les plus légers tournants de cette dernière affaire sont décrits avec minutie et netteté, en des termes qui rappellent souvent de fort près ceux même des lettres échangées. Le ton en est ensemble sérieux et ironique, parfois visiblement injuste dans sa dureté. Butler, avec un plaisir manifeste, oppose l'un à l'autre Charles Darwin et Krause, ses ennemis. Il raille âprement les mots, les expressions, où il a cru reconnaître l'indice d'une bévue ou d'un faux raisonnement. Le « il me vint à l'esprit¹ », d'allure

1. « It occurred to me », cf. *Or. Sp.*, *Introd.*, p. 1. « On my return home it occurred to me, in 1837, that something might perhaps be made out of this question by patiently accumulating and reflecting on all sorts of facts which could possibly have any bearing on it ». Aussi, lettre de Darwin à Samuel Butler, 3 janvier 1880 (cf. ante) : « It never occurred to me to state that the article had been modified. »

si modeste et si candide, avec lequel Darwin fait passer, croit Butler, ses démarches les plus profondément calculées, excite sa verve railleuse. Il ironise également sur ce « brief, but imperfect sketch » dont Darwin a fait précéder son *Origin of Species*. Le « mais », entre ces deux adjectifs qui, loin de s'opposer, se complètent et se renforcent, lui semble être une naïveté où se dissimule une rouerie; cette malheureuse expression le met si fort en joie qu'il ne peut se tenir de la citer dix fois en deux chapitres, au risque d'abuser. Ailleurs le ton devient grave et insultant; il avoue qu'il a perdu tout respect pour Darwin comme pour son œuvre¹, et l'accuse brutalement de cynisme, d'impudence². La critique se fait plus âpre, plus virulente, à mesure que s'évoquent des incidents plus récents. On sent que la blessure est encore à vif. Butler a voulu rendre coup pour coup, et atteindre en Darwin, non seulement le chef d'une école scientifique, mais aussi la personne morale. Le portrait que dessinent ces atrabilaires chapitres est assurément celui d'un personnage hautain, dédaigneux des petits écrivains qu'il pille et écrase dans sa marche à la gloire. Mais le lecteur reste assez peu convaincu; il excuse, dans une large mesure, la fougue irritée de Butler; mais toutes ces flèches décochées d'une plume adroite et vibrante sont sans grand effet parce qu'elles ne touchent nul point vital; ni le bloc de la doctrine, ni l'œuvre de patience accomplie par Darwin ne sont ici entamés. Quelqu'un, un jour, traitera Butler de « Banderillero³ ». L'image ici paraît juste. Ce genre de critique provoquée par les incidents du jour est à sa place dans les colonnes de la presse périodique. La tumultueuse activité littéraire et scientifique des années 70 remplit journaux et revues de « letters to the editor » où se livrent, parfois âprement, d'interminables ou futiles polémiques. La moindre hypothèse offerte, le plus petit fait exposé, le plus bizarre animal décrit, soulèvent à n'en plus finir discussions, réserves, mises au point et revendications, où savants, professeurs et lecteurs argumentent avec passion. Mais le livre, œuvre de longue haleine, ambitieuse de pérennité, suppose un détachement du présent et une amplitude de propos qui laissent peu de place à ces ébullitions éphé-

1. *Unc. Mem.*, p. 35.

2. *Unc. Mem.*, p. 51.

3. Maurice Hewlett : *In a Green Shade*, 1920, chap. : « A Commentary upon Butler ».

mères. Butler ne pouvait qu'indisposer la majorité de ses lecteurs éventuels, en les mettant ainsi minutieusement au courant d'une affaire trop personnelle. Il feint, pour terminer, de croire que le silence de Darwin l'a laissé maître du champ de bataille. Mais ses deux pages de conclusion sur ce point¹ révèlent surtout l'amertume d'un être froissé jusqu'au sang, et qui, faisant effort pour se méfier de sa rancune, se laisse néanmoins entraîner par elle.

La seconde partie du livre comporte un rapprochement entre Hering et von Hartmann, qu'il n'est pas de de notre compétence, et n'entre pas dans notre intention, d'étudier ici en détail. Il suffit d'indiquer la raison qui avait poussé Butler à l'introduire dans son ouvrage. Les théories de ces deux savants étaient couramment comparées, et l'on reprochait au premier d'avoir adopté les fausses conclusions de l'autre. Or Butler qui s'avouait d'accord avec Hering sur plusieurs positions essentielles, ne tenait pas à endosser les conséquences d'un parallèle qu'il jugeait injuste. Il s'efforce donc, par le choix de ses extraits et par ses commentaires, de montrer l'originalité, l'intérêt et les limites de la thèse de Hering sur la mémoire et l'hérédité. Il constate les rapports qu'elle offre avec ses propres idées, les points sur lesquels elle s'en écarte, et ceux où, alternativement, Hering et lui-même vont au delà l'un de l'autre. Ensuite il s'attache à démontrer l'insuffisance de la thèse de von Hartmann, qui n'introduit le finalisme dans la création que pour en dessaisir la créature au profit d'une déplorable divinité, dont le principal attribut est d'être elle-même inconsciente. Le passage cité est un chapitre tout entier du livre de Hartmann, *La Philosophie de l'Inconscient*; il est suivi de quelques commentaires en forme de notes décousues où Butler rectifie des définitions ou discute des points de détail. L'ensemble de cette partie, à laquelle est consacrée la moitié des pages du livre², donne trop l'impression d'un travail préparé mais non composé, d'un dossier versé tel quel au débat; au lieu de s'assimiler les idées des savants étrangers, et d'engager à leur sujet une discussion vigoureuse, Butler préfère livrer au public, sans apprêt, ses documents et ses propres réflexions; il y a là un scrupule de bonne foi qui ne doit pas

1. *Unc. Mem*, ch. IV, pp. 50-51.

2. 5 chapitres seulement sur 13, mais 94 pp. sur 186 (édit. 1922, J. Cape).

nous étonner chez lui, mais aussi peut-être un signe de hâte ou d'impuissance. Ses travaux biologiques, si l'on y réfléchit, ne se distinguent ni par l'ampleur, ni par la force. *Life and Habit* même, qui est de tous ses ouvrages sur l'Évolution le plus personnel et le plus longuement médité, ne fait pas exception. *Unconscious Memory* contient une matière qui légitime peut-être l'ambition de l'auteur, mais dont la disposition et l'ordonnance échappent à tout souci littéraire ou esthétique.

Quant aux conclusions personnelles de Butler, qui constituent le troisième chef d'intérêt de cet ouvrage, elles sont, comme il convient, rejetées à la fin. Deux chapitres contiennent l'exposé de certaines objections que l'on pourrait élever contre la position Hering-Butler. Un seul chapitre les réfute. Il commence en ces termes : « To meet the objections in the two foregoing chapters, I need do little more than show that... » On surprend ici un aspect de la cogitation butlerienne assez curieusement analogue à une phase que nous avons déjà relevée dans *The Fair Haven*, avec cette différence que dans l'ouvrage de 1873 la démarche était volontaire et ironique, tandis qu'ici elle est le résultat d'un entraînement inconscient. Butler, en présence d'un obstacle, s'arrête patiemment à le contourner, et n'hésite point à employer, pour ce faire, le temps et la peine nécessaires. Il possède à un très haut degré la faculté de comprendre le point de vue d'autrui¹, de s'installer par la pensée au cœur même des objections soulevées, de les faire vraiment siennes pendant qu'il les expose. Les arguments de l'adversaire sont présentés avec une logique, une bonne foi, et presque, dirait-on, une conviction qui ne vont pas sans danger, car leur réfutation, parfois, semblera moins vigoureuse ; revenu à son opinion depuis longtemps éprouvée, Butler fait un effort moindre ; il est plus sommaire, moins appliqué, parce que le fondement principal de son adhésion à l'idée a cessé d'être un raisonnement pour devenir un foi. Dans *The Fair Haven*, Butler avait failli opérer à l'encontre de son dessein ironique, en mettant trop de vérité dans sa caricature. Ici, le risque est du même ordre. Les objections qu'il offre sont

1. Nous entendons ceci sur le plan de la spéculation philosophique ou de la discussion scientifique : car dans le domaine de la simple psychologie, cette faculté de voir clairement le point de vue d'autrui lui a parfois fait étrangement défaut.

plausibles : pourquoi recourir à une mémoire hypothétique, impossible à démontrer ? elle n'ajoute rien à la constatation de ce fait que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Elle change seulement la lettre qui désigne l'inconnue. La réponse de Butler ne montre aucun embarras ; on l'y trouverait même trop à son aise. On devine que cette « fusion¹ » des phénomènes de l'hérédité et de l'instinct spécifique avec ceux de la mémoire éclaire pour lui considérablement le fonctionnement et la marche même de l'univers, et en facilite la compréhension intuitive. C'est du reste ce qu'il s'efforce de mettre en lumière : son hypothèse supprime d'irritants pourquoi, elle présente la vie des êtres et celle des générations sous un jour nouveau et plus acceptable. Son raisonnement d'allure scolastique, mais tempéré par un bon sens toujours en éveil, procède par comparaison, par analogie, en construisant à mesure une explication qui épouse ingénieusement la courbe et la succession des phénomènes. On dira sans doute que c'est bien là la caractéristique des démonstrations biologiques, et que l'histoire naturelle n'est pas une science [réductible à la logique d'un raisonnement quasi-mathématique. Il n'en reste pas moins que la thèse de Butler ne cherche guère à dissimuler le caractère tout philosophique, tout spéculatif de ses bases ; la documentation stricte, l'observation, l'expérimentation patiente et rigoureuse y ont une place de servantes. Il ne les tient d'ailleurs que de seconde main, et en quantité, en qualité insuffisantes, chose que les savants de laboratoire pardonnent difficilement². C'est toute une théorie de la vie que Butler a conçue ; peu lui chaut au fond, bien qu'il s'arrête un instant à cette idée ébauchée par Hering, que la mémoire se réduise ou non à des vibrations³ ; ce qu'il croit avoir trouvé

1. Expression souvent usitée par Butler. Voir plus bas, chap. XIX.

2. Le critique de la *St. James's Gazette* (2 déc. 1880) lui reprocha d'essayer de traiter un sujet biologique au moyen seulement « d'un peu de bon sens et d'un grand mépris des faits ». Il louait son « intuition » qui lui permettait de découvrir de temps en temps, par hasard, « une idée lumineuse ». Butler, ajoutait-il, pourrait devenir un savant de haute valeur s'il se donnait la peine d'étudier de très près et à fond les sciences naturelles.

Cf. aussi *Unc. Mem.*, p. 58, où Butler se défend d'être « métaphysique » — et comparer l'attitude de Hering, *Unc. Mem.*, pp. 63, 64.

3. En 1885 Butler s'attribuait la paternité de cette hypothèse : « I was alarmed by this suggestion and fathered it upon Prof. Hering who never, that I can see, meant to say anything of the kind, but I forced my view on him, as it were, by taking hold of a sentence or two in his lecture, on *Memory as a Universal Function of Organised Matter*, and then connected memory with vibrations. » N. B., p. 66

depuis *Life and Habit*, c'est la clef d'une interprétation et d'une organisation du monde biologique; elle s'impose à lui avec l'évidence d'une foi. « The battle », dit-il au dernier paragraphe de sa conclusion, « is one of greater importance than appears at first sight. It is a battle between teleology and non-teleology, between the purposiveness and the non-purposiveness of the organs in animal and vegetable bodies ». Butler, qui n'avait pas l'habitude de se leurrer de grandes phrases, voyait juste en replaçant toute cette agitation faite autour de nom de Darwin dans un conflit qui dépassait un livre, une théorie ou même une époque. Il comprenait que la bruyante et sensationnelle victoire du darwinisme n'était qu'une phase, la plus importante peut-être des temps modernes, mais non la dernière, du conflit entre deux tendances et deux besoins contradictoires de l'esprit humain. Sa propre réaction était vive et nette. Au déterminisme mécanique, aveugle, que semble imposer la théorie de la sélection naturelle, il opposait une interprétation spiritualiste de la vie qui annonçait, à trente ans de distance, certains des aspects de la philosophie bergsonienne.

La publication d'*Unconscious Memory* remit la vieille querelle sur le tapis des Darwin. Fallait-il ignorer cette nouvelle attaque, plus précise, plus dure que les autres? Le parti du silence était-il toujours le meilleur? Les mêmes palabres réunirent les divers membres de la famille, le même conflit d'opinion les partagea. Francis Darwin donnait à son père le conseil modéré et juste de faire insérer dans son *Erasmus Darwin*, un feuillet expliquant que l'article de *Kosmos* avait été remanié et augmenté. Ainsi la responsabilité de l'auteur aurait été couverte, sinon aux yeux de Butler, du moins vis-à-vis du public. Mais l'autre camp s'opposa à ce moyen terme, qui lui paraissait sans doute humiliant. Comme pour l'incident précédent, Darwin, toujours souffrant et fortement ému par les proportions que prenait cette polémique, demanda conseil à un tiers, s'engageant à le suivre. Leslie Stephen, à qui il s'adressa, lui recommanda, comme l'avait fait Huxley, de garder le silence. Le biographe de Butler attribue ce double conseil de Huxley et de Stephen à leur incompréhension totale de la position de Butler. Mais on y devine d'autres sentiments cachés, une mauvaise volonté délibérée, une crainte sourde. Ils pouvaient redouter qu'après Butler, ou avec lui, d'autres critiques, venus des points les plus inattendus de

l'horizon littéraire, montassent à l'assaut du Darwinisme. La querelle pouvait s'élargir, la célébrité rayonnante du Maître, dont leur propre réputation était surtout un reflet, pouvait se ternir si l'on n'y prenait garde. Il y avait donc intérêt pour eux à étouffer ces voix discordantes tout en maintenant intacte chez Darwin la façade d'une dignité hautaine que rien ne saurait entamer. On fêtait précisément la « majorité » de la Bible transformiste, et c'était Huxley qui officiait¹. Cette atmosphère de grandeur pédante qui irritait tant Butler s'épaississait autour du nom de Darwin, grâce aux efforts de son entourage et de ses disciples, empressés à gérer sa gloire. En ce sens, peut-être, Butler aurait-il eu raison de parler d'une conspiration. Mais c'était une conspiration toute défensive.

Butler avait espéré que son livre forcerait Darwin à descendre dans l'arène, et que les idées exposées par lui dans *Life and Habit* seraient à nouveau évoquées. Il fut cruellement déçu. Une note, écrite quatorze ans plus tard, nous renvoie un écho de son désarroi². Il se demandait encore à cette date si la publication d'*Unconscious Memory* avait été une manœuvre habile. Certes, ce livre était tout le contraire d'une œuvre d'apaisement. Mais Butler espérait qu'il agirait à la manière d'un coup de cravache; ce ne fut qu'un coup d'épée dans l'eau. Son exaspération s'en accrut. Au risque de s'attirer l'agacement et l'ennui du public, il ne cesse dès lors de le prendre à témoin de l'injustice qui lui est faite, s'expliquant chaque fois de ce ton ferme, froid et amer qui révèle l'inlassable patience d'un être désormais buté. Le 8 décembre, à la suite d'un article paru dans la *Saint-James's Gazette*, il fait insérer dans cette même revue une lettre où il reprend pour la troisième fois l'histoire détaillée du procès. Les faits sont exposés dans le même ordre et presque dans les mêmes termes. Quelques semaines plus tard³, un numéro de *Nature* contenait une lettre de Krause et un article de Romanes, tous les deux sur *Unconscious Memory*. Krause discutait rapidement, en quatre points, les imputations de Butler. Il reconnaissait avoir lu *Unconscious Memory*, auquel il n'avait emprunté qu'une citation de

1. 9 avril 1880; Conférence de Huxley à la Royal Institution : « On the coming of Age of the Origin of Species ».

2. *M.* I, 342. Note du 6 novembre 1884, ajoutée à une première note datée du 5 novembre 1880.

3. 27 janvier 1881.

Buffon. Il excusait l'omission involontaire de Darwin. Le ton de cette lettre est parfois vif, mais cette vivacité ne dépasse à aucun moment celle d'une polémique de journaux. Le compte rendu d'*Unconscious Memory* par Romanes est d'un style plus mordant ; il reproche à Butler de ne pas se cantonner dans le domaine qui seul lui convient, celui de la fantaisie littéraire ; l'auteur d'*Erewhon* et de *Life and Habit* a tort de vouloir descendre dans « l'arène de la discussion philosophique ». « To this arena however, dit Romanes, he is in no way adapted, either by mental stature or mental equipment : and therefore makes so sorry an exhibition that Mr. Darwin may be glad that his enemy has written a book ». Tout, du reste, est mauvais dans celui-ci : la philosophie, le jugement, le goût. La seule chose qui puisse être qualifiée de bonne y est... l'opinion de l'auteur sur lui-même. Son jugement est celui d'un enfant, et sa vanité n'est pas moins puérile ; Butler est un ignorant doublé d'un arriviste, que quelques savants trop indulgents (d'ailleurs rares) ont eu tort de ne pas remettre tout de suite à sa place véritable. Mais Romanes considère comme un devoir moral de le démasquer, et le renvoie à sa peinture qu'il n'aurait jamais dû abandonner, ou, si celle-ci n'en veut pas (notons la cuisante cruauté de cette parenthèse), à ses amis les homéopathes, qui seuls le prennent encore au sérieux.

Ces violences de langage nous semblent aujourd'hui, avec le recul du temps, difficiles à admettre. Elles s'expliquent cependant dans une certaine mesure par le prestige extraordinaire dont jouissait le Darwinisme, élevé par les savants à l'intangibilité d'un dogme, et dans le public à la hauteur d'une institution nationale. Butler est exactement traité comme le serait un hérétique par des orthodoxes, ou un fauteur de troubles par des partisans de l'ordre. Des deux côtés le malentendu s'épaissit, l'exaspération s'accroît. Butler voit en ses adversaires, non peut-être des conspirateurs unis pour le perdre, mais des tartuffes décidés à tout pour conserver leur suprématie intellectuelle. De leur côté, les transformistes darwiniens s'irritent des attaques de Butler, de sa franchise ingénue qu'ils attribuent à l'incapacité, de sa hardiesse qu'ils jugent offensante, et de son obstination où ils voient le signe d'une ambition désordonnée. Si leur chef, drapé dans sa dignité, a pris le parti d'observer un silence hautain, ils l'approuvent, mais ils ne sont pas liés par sa décision, et c'est leur

devoir de militants de faire bonne garde, de repousser toute manœuvre. Au reste, Butler ne refuse pas le combat; il le cherche au contraire, et puisque Darwin se dérobe, c'est à sa garde qu'il s'en prendra désormais.

Sa riposte à la lettre de Krause et à l'article de Romanes ne fut pas longue à venir. Mais il dut batailler pour qu'on lui accordât le bénéfice de son droit de réponse. Le rédacteur en chef de la revue refusa d'abord, en effet, d'insérer la lettre qu'il lui avait fait parvenir, alléguant qu'elle contenait des attaques contre Darwin¹. La raison, en vérité, est surprenante; les termes de Romanes étaient assez vifs, sa critique assez cuisante, pour que nul ne pût dénier à sa victime le droit de se défendre. Butler, bien décidé à ne pas se laisser faire, agit avec une rapidité extraordinaire. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'il avait pris conseil de son avoué et envoyé à MM. Macmillan et Co, éditeurs de la revue, une lettre comminatoire les menaçant, si satisfaction ne lui était pas donnée, de poursuivre l'affaire en justice. L'effet fut immédiat : le 3 février, une semaine seulement après les articles de Krause et de Romanes, *Nature* publiait la réponse de Butler. Il y raille une fois de plus le « it never occurred to me » de Darwin; il se défend contre les imputations de Romanes, en passant ostensiblement sous silence ses écarts de langage; il discute point par point les explications de Krause, se refusant toujours à croire que l'« omission » de Darwin ait pu être involontaire, et termine par un paragraphe d'amère généralisation où il fait appel à l'esprit de bonne foi et d'honnêteté intellectuelle qui doit être la règle parmi les savants et qui fait cruellement défaut à certains. La prose de Butler, malgré une vive chaleur dans la discussion, est d'une tenue et d'une retenue qui contrastent avec les sarcasmes et la désinvolture du dédaigneux Romanes. Son sang-froid cependant recouvrait et protégeait une blessure profonde. S'il ne rendait pas Darwin lui-même responsable de cette nouvelle aventure, il sentait bien que tous ses séides, critiques, disciples, éditeurs inféodés à sa gloire tyrannique, ne faisaient pas de commune mesure entre le Maître et ceux qui avaient le mal-

1. Butler eut plusieurs fois l'occasion de se plaindre du mauvais vouloir des directeurs de Revues. En 1880, l'*Athenaeum* et l'*Academy* refusèrent d'« annoncer » selon l'usage la publication d'*Unconscious Memory* et deux ans après celle d'*Alps and Sanctuaries*. Cf. M. I, 404 (lettre Samuel Butler).

heur de n'être point orthodoxes. Les roquets aboient, semblaient-ils dire, mais la caravane passe. Or Butler s'était donné à tâche d'entraver ou de ralentir, dans la mesure de son possible, la marche de cette caravane-là.

CHAPITRE X

BUTLER CONTRE LE DARWINISME

Mort de Darwin. — Changement de situation. — Guerrilla. — Préparation d'une suite à *Life and Habit*. — *Luck or Cunning?* : publication. — Double dessein du livre. — Echec.

Sur ces entrafaïtes Darwin mourut (19 avril 1882). Sa disparition semblait de nature à mettre fin à une querelle déjà trop longue. En fait, Butler, qui précisément préparait une seconde édition de *L'évolution autrefois et aujourd'hui*, écrivit immédiatement une préface¹ dans laquelle il s'excusait de ses attaques contre Darwin, rendait loyalement hommage au service « immense » que le savant évolutionniste avait rendu au monde, et reconnaissait sa dette envers lui. Il y faisait encore allusion, mais sans railler cette fois, à la « charmante simplicité de ses manières² ». « It is unfortunately true », ajoutait-il, « that I believe Mr. Darwin to have behaved badly to me; this is too notorious to be denied; but at the same time I cannot be blind to the fact that no man can be judge in his own case, and that after all Mr. Darwin may have been right, and I wrong ». Bel exemple de cette faculté si rare que possédait Butler, de dominer à l'occasion son propre jugement, de subordonner le point de vue personnel, sans l'abdiquer en rien, à la sanction hypothétique d'une justice qui le dépasse.

La mort de Darwin amena un changement notable dans les vicissitudes du procès en cours. Si les grandes revues s'étaient tant soucié de ne rien permettre qui pût égratigner sa gloire, c'était moins par conviction que par opportunisme, et

1. Datée du 21 avril 1882.

2. Cf. une autre allusion, mais ironique, à la « happy simplicity » de Darwin *Luck or Cunning?*, p. 223.

pour respecter l'opinion moyenne de leur public. Mais Darwin disparu, une succession s'ouvrait; sans doute Romanes restait, selon l'expression anglaise, « l'exécuteur littéraire » de son Maître, qui lui avait confié la publication de ses manuscrits inédits. Mais Romanes n'était auprès de lui qu'un petit personnage, un disciple parmi maint autre. Le darwinisme prêché par lui et par eux perdait de cette allure irréfutable que lui conférait jusqu'alors, comme une preuve tangible, la présence vivante de son créateur. Les revues qui avaient un moment refusé d'annoncer la publication des livres de Butler se remirent à le faire avec bonne grâce¹. Ce n'était point que ses idées fussent en plus grande vogue. Mais le champ de la discussion, sur lequel ne planait plus la grande ombre, était redevenu libre, et tous les hommes, toutes les doctrines, pouvaient désormais s'affronter. Ainsi Butler put croire que l'heure était enfin venue où il allait se faire entendre, et, de fait, nul ne cherchera plus à étouffer sa voix. Mais il ne semble pas avoir tiré lui-même de ces nouvelles perspectives tout le parti possible. Il ne saura pas abandonner son attitude obstinément polémique; il ne pourra pas élargir et assurer sa prise sur le public en lui présentant des œuvres plus sereines, plus détachées des luttes du passé, comme s'il craignait encore d'être pillé, d'être écarté; il ne saura pas laisser passer sans une réponse où gronde encore de la rancune la moindre allusion à ses démêlés avec Darwin au sujet du livre de Krause. Encore ses lettres aux journaux, ses essais, ses livres ne sont-ils que l'extériorisation d'une mauvaise humeur dont ses carnets de notes nous ont révélé qu'il ne cessait de la ruminer. Mais qu'il la tint secrète ou qu'il la dévoilât au public, une telle attitude d'esprit était peu favorable à l'élaboration et au succès d'un ouvrage de science. Il n'eût fallu à Butler qu'une perspicacité plus prompte, et une dose d'équanimité à vrai dire presque stoïque, pour dénouer à ce moment tous les liens qui tenaient les différentes étapes de son œuvre philosophique accrochées aux désagréables contingences qui avaient présidé à la naissance de chacune; il eût pu alors, reprenant, rassemblant solidement sa pensée en la couronnant dans une construction unique², tenter le coup magistral d'éclipser les pâles successeurs de Darwin et de renouer, par-dessus la tête

1. En 1884, *The Athenaeum* et *The Academy* (cf. p. 193, note), annoncèrent les *Selections from Previous Works*.

2. Avec *Luck or Cunning* ?

de celui-ci, mais en profitant de son laborieux travail, la tradition lamarckienne. Le moment était propice. Certains indices, qu'il était prompt à relever lorsqu'ils parvenaient à sa connaissance, montraient que le public et les savants eux-mêmes, le premier à sa manière moutonnaire et sans en avoir clairement conscience, les seconds par une évolution hypocritement ménagée, ne se satisfaisaient déjà plus de l'étroit déterminisme de la sélection naturelle¹. Il y avait place pour une interprétation vitaliste de l'évolution, où la psychologie et la méditation métaphysique eussent joué leur rôle. C'est précisément ce que pouvait apporter Butler, avec un peu plus d'ampleur dans son dessein et un caractère moins prompt à s'échauffer. Il ne sut pas, ou ne put pas, saisir l'occasion qui s'offrait.

Son ardeur combative et son désir opiniâtre d'avoir le dernier mot vont l'entraîner jusqu'en 1887 à de multiples escarmouches où il cherche noise à tous ceux qui lui semblent conspirer avec l'ombre de Darwin pour prolonger son erreur et son injustice : Romanes, Lewes, Grant Allen, Spencer, Ray Lankester, Krause, Francis Darwin. La querelle va se disperser, mais elle ne prendra pas plus de grandeur : elle gardera un caractère personnel sans s'élever jusqu'à la hauteur d'un débat d'idées ou d'une discussion scientifique. L'enjeu en est, le plus souvent, moins le bien-fondé d'une thèse que l'attribution de sa paternité. Romanes étant le successeur officiel de Darwin, c'est lui surtout que Butler va harceler. En janvier 1884, il écrit dans l'*Athenaeum* une lettre où il

1. Vingt jours à peine après la mort de Darwin, Huxley, écrivant à Romanes, critiquait le ton trop grandiloquent de l'éloge funèbre que celui-ci préparait pour *Nature* : « I am not likely to take a low view of Darwin's position in the history of science, but I am disposed to think that Buffon and Lamarck would run him hard in both genius and fertility. In breadth of view and in extent of knowledge these two men were giants, though we are apt to forget their services » (Lettre Huxley à Romanes, 2 mai 1882 : cf. Huxley : *Life and Letters*, II, 317). Huxley, avant l'*Origine des Espèces*, était très sceptique au sujet de l'Évolution ; il prisait peu Lamarck. Le livre de Darwin l'avait converti au transformisme et il s'était fait, selon ses propres paroles, « le bouledogue de Darwin », ou, selon celles de Darwin, « son représentant général », exerçant son activité sur trois points : a) vulgarisation de la doctrine ; b) défense contre les critiques ; c) approfondissement et résolution de quelques difficultés.

Il est curieux de constater que ce savant, que Butler rangeait au nombre de ses « ennemis naturels » (*M.* I, 385), et en lequel il voyait uniquement un censeur hypocrite de Darwin, passe facilement aujourd'hui pour un champion de la liberté de pensée et de parole. Cf. les *Huxley Memorial Lectures*, 1915-1932, publiées en 1932, et une phrase du compte-rendu de ce volume dans le *Times Literary Supplement*, 15 septembre 1932 : « To Huxley, above all the Victorians, the twentieth century owes the liberality, some might say the licence accorded to its expositors in every department of thought ».

l'accuse d'avoir donné une fausse référence et commis une erreur en attribuant à Kingsley un article important dans une revue (*Nature*) qui en fait n'existait pas encore. En mars de la même année, publiant un volume d'« Extraits » de ses propres œuvres¹, il y ajoute des « Remarques » sur un livre récent de Romanes, *L'Evolution mentale chez les animaux*. Tout dans cet ouvrage de Butler est plongé dans l'actualité; la préface rappelle la lettre à l'*Athenaeum* du mois de janvier précédent, avec une sorte d'ultimatum; un *post-scriptum* collé au dernier moment dans les exemplaires du livre déjà imprimés et reliés, enregistre une rectification de Romanes parue le même jour (7 mars). Les « Remarques » ne sont qu'une phase de la bataille; Butler y tâche de montrer que non seulement Romanes, mais aussi Darwin, à la fin de sa vie, tendaient à adopter des vues sensiblement voisines des siennes sur la mémoire et l'hérédité. Et la question surgit d'elle-même : pourquoi, dans ce cas, avoir si longtemps essayé d'étouffer l'« outsider » ? En même temps, la polémique avec Romanes se poursuit dans l'*Athenaeum*, où un écrivain anonyme, rendant compte de *Mental Evolution in Animals*, avait accusé son auteur de dépouiller Butler sans consentir à l'avouer. Une correspondance assez passionnée s'engage à ce sujet entre Romanes et le rédacteur anonyme. Butler y prend part, Ray Lankester et Herbert Spencer y sont mêlés. Malgré les coups reçus, et certains étaient fort durs, rien ne pouvait mieux servir le juste amour-propre de Butler. Ses idées du moins étaient discutées : cela leur conférait une importance. Ces ombres de victoires partielles lui donnaient l'impression qu'il gagnait du terrain, et légitimaient son acharnement. Une note qu'il écrivait en 1885² le montre tout bouillonnant d'esprit belliqueux, et peu disposé à déposer les armes. La même année parut à Leipzig un livre d'Ernst Krause sur *Charles Darwin*. Krause y faisait longuement allusion à l'incident de l'*Erasmus Darwin* et à la préface de Darwin. Le ton de cette allusion n'était rien moins que flatteur pour Butler. Ce dernier traduisit le passage de sa propre main, le faisant suivre pour son usage personnel d'un court commentaire. S'il ne crut pas devoir aller une fois encore devant

1. *Selection from Previous Works*, with Remarks on Mr. G. J. Romanes « *Mental Evolution in Animals* » and A Psalm of Montreal, by Samuel Butler op. 7, Trübner and Co.

2. Juillet 1885. *M.* I, 417.

le public, c'est que le livre avait été publié en allemand; il convenait d'attendre, le cas échéant, qu'une traduction en fût faite. Cependant, un autre *Charles Darwin*, signé de Grant Allen, venait de paraître en Angleterre, et l'auteur — pourtant une des bêtes noires de Butler — y rendait dans sa préface hommage à *Evolution Old and New*. Grant Allen et Butler s'étaient rencontrés quelque temps auparavant, chez des amis communs. La politesse, ce compromis social toujours scrupuleusement observé par Butler dans ses relations mondaines, recouvrait d'un voile hypocrite une animosité réciproque où, cependant, la part de Butler excédait de beaucoup celle de l'autre. Quelques jours après, par une bévue du rédacteur en chef de l'*Athenaeum*¹, Butler fut prié de faire un article sur le *Charles Darwin* de Grant Allen. Il s'y refusa dignement, alléguant qu'il n'était pas de ceux qui critiquent, mais de ceux que l'on critique². Sa rancune ne capitulait pas. Deux ans après elle allait, dans une brusque flambée, se manifester aussi vive qu'au premier jour.

« Luck or Cunning ? »

Les années 1885 et 1886 marquent un ralentissement dans les manifestations de l'ardeur belliqueuse de Butler, qui semble surtout s'occuper de critique d'art. Cependant, il travaille encore à un « appendice » à *Life and Habit*. Il veut y répondre aux lettres de Romanes, de Ray Lankester et de Spencer dans l'*Athenaeum*, réfuter surtout les allégations de Ray Lankester sur la lenteur suspecte qu'il aurait mise à rendre justice à Hering. En même temps, un projet d'inspiration sensiblement différente se forme dans son esprit : il possède, tout bien pesé, la matière d'un nouveau livre de biologie. Il avait été vivement intéressé par les expériences d'un de ses amis, Alfred Tylor, qui, naturaliste amateur, s'était voué à l'étude des manifestations d'intelligence chez

1. A moins que Grant Allen, dans une pensée d'apaisement, n'eût demandé lui-même que la critique de son livre fût faite par Butler.

2. Cependant *Luck or Cunning?* (1887) contiendra un chapitre entier intitulé : « Mr. Grant Allen's Charles Darwin ». Par la suite, Butler reprochera à Grant Allen de ne lui avoir pas rendu la même délicatesse et d'avoir accepté de faire un article sur *Luck or Cunning?* (*M.* II, 44). Il y a là une injustice flagrante de la part de Butler, car le chapitre de *Luck or Cunning?* est une sévère critique du livre de Grant Allen, auquel on ne saurait refuser le droit de rendre coup pour coup.

les plantes. En décembre 1884, Butler assista à une séance de la société linnéenne où fut lue une ultime communication de Mr. Tylor, cloué sur son lit d'agonie. Dans la discussion qui s'engagea ensuite, il prit la parole et développa rapidement quelques idées qu'il avait déjà exprimées dans un passage d'*Alps*¹. Il y posait le problème de la subdivision du monde organique en deux règnes, l'animal et le végétal. Sur ces entrefaites, Tylor mourut, non sans avoir fait promettre à Butler, auquel il portait une affection particulière, de poursuivre l'achèvement de son œuvre, et même de la lui dédier. Ainsi, comme les précédents, le livre qu'il va écrire, procèdera d'un double souci, offrira un double intérêt; ce sera d'une part une riposte, une défense, une apologie²; mais en même temps l'auteur y livrera au public les derniers fruits de sa réflexion³. Il lui a trouvé un titre heureux : *La chance ou l'adresse*? Cette formule antithétique est en deux mots un résumé du livre. Il y a longtemps qu'elle hante l'esprit de Butler. Il en a déjà opposé les deux termes l'un à l'autre dans une phrase du *Fair Haven*, où il ne les chargeait point, il est vrai, d'un sens scientifique défini⁴. Mais dans l'histoire de ses idées, les formules, les mots ont leur destin, et ces deux-là, apparemment, portaient en eux dès le début un germe de vie. Butler travailla à son nouvel *Opus*, qu'il frappera du n° 8, avec entrain et confiance; ce sera, croit-il, la meilleure de ses œuvres⁵. Mais le plan d'un semblable ouvrage est difficile à équilibrer, et Butler, de son propre aveu, dut le remanier plus d'une fois⁶.

1. Ch. XII, *Considerations on the Decline of Italian Art*, p. 152-153.

2. Il ne se cachait pas de vouloir faire un livre de polémique, cf. lettre de S. Butler à Mrs. Tylor, 17 octobre 1886 (M. II, 41).

3. Cf. lettre de Butler à M. H. Paget, 20 mai 1880 : « After I have done my present book (*Unc. Mem.*), I go on to the « Organic and Inorganic ». I have finally made up my mind that there is no hard and fast line to be drawn, and every molecule of matter is full of will and consciousness, and that the motion of the stars in space is voluntary and of design of their parts » (M. I, 333).

4. « It is more by luck than by cunning that we are Christians... », *Fair Haven*, p. 69. Mais le tout premier germe de cette antithèse apparaît déjà furtivement dans le *Book of the Machines* (*Erewhon*, p. 260) : Butler y expose, sans la prendre à son compte, la thèse d'un déterminisme psychologique, première idée de son « cunning », qui s'oppose aux interprétations populaires de la conduite humaine, « Chance, or luck or fortune ». Voir une allusion humoristique à cette formule dans *Erewhon Revisited*, p. 268 : Georges, dit le maire Strong à Higgs, a deux pères jumeaux : « You by luck and me by cunning ».

5. Lettre de Samuel Butler à Miss Savage, 1^{er} février 1885 (M. I, 439). Lettre à Miss Butler (date ?) (*Fam. Bel.*, p. 214 : ce livre « will, I hope, do great things « or me ».)

6. Voir la préface de *Luck or Cunning*?, p. 8.

Luck or Cunning? parut le 10 novembre 1886, après plus de deux ans et demi de travail¹. Comme plusieurs de ceux qui l'on précédé, ce livre est fait de chapitres d'un intérêt divers, parfois décousus, que relie seule entre eux l'agrafe brillante du titre général. Les deux desseins de l'auteur s'y bousculent alternativement, et tantôt la polémique, tantôt la méditation personnelle l'emportent. Sa préface établit nettement que le livre est tout autant une œuvre de combat, acharnée à dénoncer la thèse darwinienne, que l'exposé d'une idée philosophique. « Until the mindless theory of Charles Darwinian natural selection was finally discredited, and a mindful theory of evolution was substituted in its place, neither Mr. Tylor's experiments nor my own theories could stand much chance of being attended to² ». En fait, quelques chapitres seulement, et d'ailleurs les plus courts³, respirent une relative sérénité. Partout ailleurs la controverse prime l'exposé philosophique. Il est difficile de discerner un plan net dans ce livre, dont les chapitres s'organisent volontiers par couples dans un ordre assez décousu. Butler s'en prend d'abord à Spencer, à Romanes, et à quelques autres; c'est la substance de cet appendice à *Life and Habit* où il se proposait depuis longtemps de répondre aux polémiques engagées dans l'*Athenaeum*; mais de nouvelles publications ayant depuis fait rebondir la discussion, il se voit amené à poser largement la question de la cause de l'évolution biologique. Ainsi, vers le cinquième chapitre, le débat semble s'élargir. Malgré d'impatientantes rechutes dans la question épineuse de l'histoire des idées évolutionnistes, la partie centrale du livre conserve son intérêt philosophique; une discussion sur l'évolution des organes amène Butler à exposer sa thèse personnelle sur la vie et la mort, considérées comme deux pôles de la même réalité, et où transperce son monisme fondamental. Après avoir réduit de la même manière l'anti-thèse esprit-matière, il fait justice d'une théorie purement mécaniste de l'univers, et indique sa solution, qui est de « réhabiliter la contradiction dans les termes ». Ainsi, chaque

1. « *Luck or Cunning as the Main Means of Modification ? An attempt to throw additional light upon the late Mr. Charles Darwin's theory of natural selection.* » By Samuel Butler, author of *Life and Habit, Evolution old and New, Unconscious Memory*, etc., op. 8, London, Trübner and Co, Ludgate Hill, 1887.

2. Préface, 1^{re} édition, p. 8.

3. Chap. XI : « *The Way of Escape*, 8 p., ch. VIII et IX. *Property, Common-sense and Protoplasma*, 22 p.

chose contient un peu de son contraire, et cette réserve, en satisfaisant notre sens philosophique, nous permet de nous livrer sans remords aux classifications trop brutales, mais seules opérantes, du sens commun¹. Le plan premier du livre prévoyait une dernière partie suffisamment abondante pour équilibrer les chapitres déjà écrits; Butler y aurait étudié à loisir la subdivision de la vie organique en vie animale et vie végétale; les expériences de Tylor et sa thèse y eussent été développées, et l'ouvrage aurait ainsi justifié l'inscription votive de sa première page². Mais entre temps, sa sourde rancune contre Darwin fut réveillée par le *Charles Darwin* de Grant Allen (1885). Il eut une fois de plus l'occasion de mesurer l'emprise encore considérable de Darwin sur le public anglais. Il fallait contre-attaquer. Alors, jetant un peu du lest préparé, il relégua Tylor et ses expériences au chapitre de la fin, pour insérer dans l'ouvrage de longs passages où il s'étendait complaisamment sur les points qui l'opposent personnellement à Darwin³. La vigueur, l'âpreté de ces attaques sont surprenantes. Butler tente de les justifier en dressant les deux thèses l'une contre l'autre comme les deux alternatives d'un dilemme. Cette opposition, d'ailleurs, aurait pu se faire en quelques paragraphes; mais Butler ne sait pas s'empêcher de retomber dans ses anciens errements, et la discussion, sur bien des points, devient une chicane âpre, entêtée et déplaisante. Butler a comparé les différentes éditions de *L'Origine des Espèces* (on soupçonne qu'après tant de lectures successives, et si minutieuses, il connaît le texte du livre mieux que ne le faisait son auteur lui-même). Il y flaire et dépiste à travers une hypocrite prudence, et sous un embarras de mauvais aloi, un dessein de rapine effrontée et d'impérialisme intellectuel. Est-il besoin de dire, fût-ce en passant, que tant de noirceurs n'existaient que dans l'imagination échauffée de Butler? Mais son livre avait été entrepris pour être, avant toute autre chose, une machine de guerre. Dans un article de la *Pall Mall Gazette* où il l'analysait, G. B. Shaw remarquait, non sans

1. Quelques-unes des idées de ces quatre chapitres (V, VIII, IX et XI) se trouvent esquissées dans une lettre de Samuel Butler à Edward Jones (frère de Henry Festing Jones), 6 novembre 1884, cf. M. I, 430-433.

2. « To the memory of the late Alfred Tylor, Esq. F. G. S., etc., whose experiments at Carshalton in the years 1883 and 1884 established that plants also are endowed with intelligential and volitional faculties this book begun at his instigation is gratefully and affectionately inscribed ».

3. Chap. XII, XIII, XIV, XV, XVI, XV III.

malice : « The controversy is one in which the last word is everything¹ ».

La publication de *Luck or Cunning?* se traduisit, inévitablement, par une perte d'argent. Le livre ne se vendit ni mieux ni plus mal qu'*Unconscious Memory*², mais fit encore moins parler de lui. Grant Allen dans l'*Academy* montra qu'il gardait rancune à Butler de n'avoir pas accepté ses avances. Du reste il se devait à lui-même, il devait à sa situation, de défendre la mémoire de Darwin. G. B. Shaw, dans son article, conservait l'attitude ironique d'un arbitre qui marque les coups et se garde de prendre parti. Il insistait avec un plaisir évident sur la violence de l'attaque. Cette humeur batailleuse n'était pas pour lui déplaire; cependant il faisait grand éloge du style de l'écrivain, de « his skilful terseness and exactness of expression, his frank disdain of affected suavity or imperturbability, his apparently but not really paradoxical humour... ». Le butin d'éloges est maigre. *Luck or Cunning?* qui contient de fort beaux passages, restera l'un des livres les plus déroutants et les plus irritants de Samuel Butler³. Cependant l'archevêque d'York en disait du bien⁴. On n'était pas fâché dans les milieux anglicans de voir Darwin, ce loup-garou, secoué par un roquet aux dents acérées, et l'homme qui accomplissait cette bonne œuvre pouvait à bon droit sembler — croyant ou non — combattre en faveur de la religion. Cette attitude ne se basait d'ailleurs pas que sur des raisons d'opportunisme. Butler ne disait dans son livre rien qui pût offenser un ecclésiastique aux idées larges. Philosophe indépendant, il avouait qu'au bout de la science il existe un royaume de l'inconnaissable auquel il consentait, cette fois sans ironie apparente, à appliquer les mots-symboles de la tradition religieuse : Dieu, le royaume du Ciel, etc. « Religion, écrivait-il, is the quintessence of science, and

1. *Pall Mall Gazette*, 31 mai 1887: « Darwin denounced », par G. B. Shaw.

2. En 1899, 284 exemplaires vendus. Cf. *Analysis of the Sale of my Books*, N. B., p. 388.

3. Mais non pas, comme l'a écrit un critique, « decidedly the least interesting and the least characteristic of Butler's books on Evolution ». (De Lange, *Samuel Butler : Critic and philosopher*, p. 107). *Et. O. and N.* est infiniment plus ennuyeux et contient bien moins de vues personnelles que *L. or C.*

4. « I hear the Archbishop of York spoke at Shrewsbury repeatedly in the very highest terms of my book, *Luck or Cunning?*, and I perceived the effect when I went down there. No doubt he has spoken in like manner elsewhere ». Lettre de Samuel Butler à Mrs. Danvers, 20 juillet 1888.

science the raw material of religion¹ ». Faute de mieux — Darwin avait de toute évidence compromis ce mieux pour longtemps — une telle formule pouvait sur le plan philosophique donner satisfaction à un homme d'église, car elle marquait nettement la subordination de l'arrogante science aux grandes synthèses du dogme. Depuis la véhémence protestation de l'évêque Wilberforce, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts de l'Eglise Etablie. Le chanoine Butler lui-même, s'il eût vécu, et en supposant qu'il eût daigné lire le livre, n'eût pas manqué d'applaudir aux efforts de son fils pour détrôner le prophète du déterminisme scientifique².

1. *Luck or Cunning?* p. 221.

2. Butler ne dira son dernier mot sur le sujet du transformisme darwinien qu'en 1890, avec *The Deadlock in Darwinism* (voir plus bas chap. XIII).

CHAPITRE XI

RECREATIONS

Butler et les Alpes italiennes. — La nature et l'homme.

— Vacances — *Alps and Sanctuaries* : publication. —

Analyse du livre. — Les dessins. — Les citations musicales. — La critique.

Connaissances musicales de Butler. — Le culte de

Haendel. — Affinités. — Imitations : *Gavottes*,

Minuets, *Fugues*. — *Narcissus*. — *Ulysses*.

A. « *Alps and Sanctuaries* ».

La période de la vie de Butler qui va de 1876 à 1886 n'est pas uniquement remplie par la défense ou l'approfondissement de ses idées sur l'évolution. Si c'est là, à vrai dire, la principale et la plus absorbante de ses activités, ses loisirs sont assez judicieusement répartis pour qu'il puisse mener de front des occupations d'ordre varié. Non seulement il ne cesse de prendre des notes sur toutes sortes de sujets, mais il n'abandonne, pour autant, ni la peinture, ni la musique, ni surtout ses précieuses vacances. Celles-ci lui sont devenues indispensables, et il parvient presque chaque année¹, à force d'économies, et dût-il même emprunter, à réserver l'argent nécessaire au voyage.

La région qui l'attire le plus, c'est, à cheval sur le Piémont italien et le Tessin suisse, l'éventail de vallées pittoresques qui se faufilent vers le sud entre les contreforts des Alpes Lépointiennes; ouvertes toutes grandes au soleil de midi, elles se noient prématurément, le soir, dans les ombres mouvantes de leurs hauts versants. Là, dans ce Tessin déjà bien connu des voyageurs, et qu'Arthur Rimbaud, suivant une des routes favorites de Butler, descendit à pied en 1878², se nichent

1. Sauf une.

2. Passant par Faido, où Butler, qui choisissait volontiers cette bourgade comme centre d'excursions, avait précisément fait un séjour quelques semaines avant lui (août 1878).

de vieux villages dont les églises aux porches naïfs et les auberges débonnaires enchantaient l'auteur d'*Erewhon*. Cependant ce goût pour l'Italie n'apparaît quelque peu original que par sa vivacité exclusive et profondément sincère, et par certaines de ses manifestations littéraires. Il s'insère, par ailleurs, dans l'un des grands courants traditionnels de l'humanisme anglais. Car, si le voyage en Italie a cessé d'être, au temps de la bonne reine, une aventure passionnée, il n'en reste pas moins l'élément distingué de toute éducation littéraire ou mondaine bien comprise. Il n'est plus, dans la décade qui précède le jubilé, l'expédition fatigante et coûteuse qu'avaient entreprise l'évêque Butler et même le pasteur Thomas. Le « progrès » était en marche. Le tourisme moderne, né avec les chemins de fer, se développait aussi avec eux. Butler calculait que « when the St-Gothard tunnel is open, it will be possible to leave London, we will say, on a Monday morning, and be at Faïdo by six or seven o'clock the next evening¹ ». Cette facilité ravissait son sens pratique. Il assistait aux travaux de percement de ce grand ouvrage d'art ; le va-et-vient des charrettes et des ouvriers, l'écho sourd des explosions, troublaient la paix de lieux qu'il avait pu connaître tout différents². Dans un autre endroit il remarquait avec humour l'envahissement des panneaux-réclames de cigarettes et de machines à coudre, dont les personnages narquois semblaient présider aux défilés religieux³. Il ne s'attardait nullement à déplorer ces empiétements sur le pittoresque traditionnel, car il haïssait au plus haut degré l'attitude du voyageur sentimental, niais ou hypocrite, béant d'une admiration de commande devant la Mer de Glace ou le Pont du Diable⁴.

Du reste, beaucoup de ces vallées du Tessin étaient encore d'accès difficile. Butler, une fois rendu dans un centre d'excursion choisi par lui, les parcourait à pied ou dans de lentes et poussiéreuses pataches. Il allait d'une chapelle à une autre, d'un village au suivant, fixant à l'avance son itinéraire, mais prêt à s'arrêter en chemin, à revenir sur ses pas ou à faire un détour, si quelque objet imprévu accrochait sa curiosité. Ce qui l'attirait d'abord, c'était, de toute évidence, le pays

1. *Alps.*, 22, cf. aussi p. 92, Le tunnel fut inauguré le 1^{er} juin 1882.

2. *Alps.*, p. 25.

3. *Alps.*, p. 273.

4. « I dare say Mendelssohn would have stayed at least two hours at the Devil's Bridge, but then he did stay such a long while before things » (*Alps.*, 24).

lui-même; mais son charme plus que sa beauté, sa douceur et son calme plus que sa grandeur; et aussi l'ingénuité de ses contrastes, parfois frappants comme des « transformation scenes¹ ». Il ne goûtait guère la montagne sauvage, la nature inhumaine. La hauteur vertigineuse des cimes, la masse formidable des chaînes alpestres, n'éveillaient en lui ni frisson sacré, ni attirance horrifiée, ni ce sentiment byronien d'écrasement où se sont complues tant d'âmes romanesques. Déjà en Nouvelle-Zélande, il avait manifesté sa répugnance pour les aspects préhistoriques de la nature. Il regrettait de ne pas voir dans les vastes étendues du Rangitata, sur les plateaux désertiques, sur les flancs abrupts des pics de ces autres Alpes, la silhouette d'un berger, la fumée d'un toit, la palissade d'un parc à brebis, qui en leur donnant une mesure appréciable eussent brisé l'impression angoissante d'infini, de surhumain, jetée par ces immenses paysages, et montré aussi le rôle et la place de l'homme dans ce qui ne saurait être qu'un cadre pour sa vie². Sans aller jusqu'à dire comme le Français dont on lui avait rapporté le mot : « Aimez-vous donc les beautés de la nature? Pour moi je les abhorre³ », il notera un jour sur son carnet : « I am not indifferent to this half of nature, but it interests me much less than the other half », c'est à-dire, « the works of man⁴ ».

Car c'est l'homme surtout qui, dans un coin donné de l'univers, éveille et retient son attention. Cependant, sa sympathie ne s'émeut pas partout au même degré. Certains types nationaux le laissaient froid. Il ne se sentait en véritable sympathie ni avec le Français des villes, railleur et égoïste, ni avec le Teuton pédant, ni avec ses propres compatriotes, corsetés de prétention, d'hypocrisie et d'arrogance. En Nouvelle-Zélande, la franche rudesse des colons n'avait pas su le retenir; au Canada, il s'était trouvé aux prises avec des hommes difficiles à mener, quand ils n'étaient pas de mauvaise foi; Butler, qui n'était fait ni pour commander, ni pour obéir,

1. La comparaison est de Butler, *Alps*, 24.

2. « It wanted, however, a chalet or two, or some sign of human handiwork in the foreground; as it was, the scene was too savage » (*F. Y.*, p. 54). « How one does long to see some signs of human care in the midst of loneliness! How one would like, too, to come occasionally across some little « auberge », with its « vin ordinaire » and refreshing fruit! » (*F. Y.*, 62). V. aussi *F. Y.*, 76 et *Fam. Rel.*, 165.

3. *N. B.*, 270.

4. *N. B.*, 220.

ne pouvait en son âge mûr apprécier, ni même excuser, la psychologie réaliste de ces pionniers. Les villageois du Dauphiné et de la Savoie l'avaient jadis amusé; mais à l'époque de son premier « Tour¹ » il était encore trop jeune pour savoir oublier à propos l'intransigeant préjugé de sa race, la propreté². En somme, il avait apporté aux paysans de la Lombardie et du Tessin un cœur presque neuf et un sens de l'humain qui s'éveillait à peine. Peu à peu, d'un été à l'autre, il apprenait à les connaître. Il recherchait de préférence les endroits reculés où pouvaient se surprendre sur le vif les caractères originaux et les vertus essentielles d'une race³; il découvrait, non pas le sauvage vertueux, cher aux philosophes du siècle précédent, mais de vrais hommes et de vraies femmes, beaux, bons et courtois, dont les défauts, à son œil charmé, prenaient presque figure de qualités; si différents en tout cas des « prigs » solennels qui lui rendaient trop souvent la vie insupportable à Londres et jusque dans les villages perdus de la campagne anglaise, avec leur clergé et leurs hobereaux. Il savait dénicher les auberges confortables, les « trattorie » sans luxe de façade; où l'on pouvait manger une savoureuse « minestra⁴ » et boire les vins du pays. Surtout, il notait celles dont le patron était affable, la servante accorte, le vieux « Zio » rusé et plein d'histoires. Il aimait à se faire admettre dans l'intimité de ces foyers rustiques, s'asseoir à la table de la famille, faire la veillée près de l'âtre. Avec ces braves gens, vite devenus d'humbles amis, il se sentait de plain-pied. A la troisième visite, il se croyait, il devenait l'un d'eux. Cette impression le mettait tout à fait à son aise; sa politesse qui n'était plus alors ironique, mais souriante, se haussait sans peine jusqu'à la grâce aisée de la leur⁵. Et son humour, souvent tranchant et amer à la ville, se fondait ici dans une sympathie sans arrière-pensée.

Le baume, il faut le dire, semble naître en partie de l'infériorité intellectuelle de ceux qui l'entouraient. A Londres,

1. 1859.

2. « An honest simple race enough but not overclean », *Our Tour*, dans *F. Y.*, p. 227 et *passim*.

3. Cf. par exemple *Alps*, p. 123.

4. Sorte de soupe aux légumes (*Alps*, p. 163).

5. Cf. *Alps*, p. 123, aussi cf. p. 238 : « The people struck me as being above the average in respect of good looks and good breeding — and the average in those parts is a very high one. » Il s'agit de Sagno, village italien près de la frontière.

constamment exposé à rencontrer des hommes intelligents, ses égaux, et peut-être ses supérieurs par la culture, il se sentait contraint et méfiant, il vivait dans la crainte perpétuelle d'être surpris, malmené, humilié; on devine, au tréfonds de son âme susceptible, un « complexe d'infériorité » qui, avant même d'être menacé, hérissait ses abords de toute une défense bourrue. L'Italie est presque le seul endroit du globe où cette appréhension s'apaisait. Butler aimait ces êtres simples parce qu'il savait qu'ils ne pouvaient l'atteindre; il était chez eux en sécurité; il n'avait à redouter ni tentative d'intimidation, ni déploiement d'autorité, ni contrainte morale; nul ne songeait à forcer les portes de son for intérieur. Y eût-on songé, qui l'aurait pu tenter? Dans ce commerce familial qu'il entretenait avec eux, si l'une des parties avait pu croire qu'elle détenait un avantage, g'aurait été plutôt lui-même, plus détaché, plus chargé d'expérience, auréolé d'un soupçon d'étrangeté. Parfois, on lui reconnaissait explicitement une distinction, une supériorité; on lui faisait l'honneur, moitié par curiosité, moitié par ignorance, de cette réputation qu'il aurait tant désiré obtenir dans son propre pays. Un jour, la municipalité de Varallo Sesia offrit un banquet en son honneur. L'Italien est volontiers prodigue d'épithètes laudatives. Quelqu'un lui donnait de « l'egregio pittore »; « esimio pittore », renchérisait un autre². Il n'était pas dupe de ces formules fleuries. Mais elles marquaient chez ses hôtes, chez ses amis et ses familiers un sentiment de respectueux attrait, une sympathie teintée d'admiration, tout au moins la reconnaissance en lui d'une force ou d'un prestige. Cette observation lui était agréable. Autant, en effet, il était peu enclin à respecter les hommes qui le dominaient, autant il se sentait porté à la bienveillance envers ceux que les normes habituelles plaçaient au-dessous de lui dans la hiérarchie des valeurs sociales ou intellectuelles. Il était, en tout cas, beaucoup plus lui-même — et c'est à ces moments-là surtout, qu'il est plaisant de le voir vivre — dans la compagnie des adolescents, des femmes du peuple, des paysans, des moines italiens, qu'auprès d'un évêque, d'un savant, d'un « don » de Cambridge ou d'une maîtresse de maison londonienne.

On ne saurait exagérer le bénéfice qu'il retirait de ses va-

1. Cf. *Ex Voto*, p. 25.

2. Cf. *Alps*, p. 220.

cances italiennes. Sa santé, la première, y gagnait. Le climat sec, le plein air, la marche et l'exercice pratiqués sans fatigue, lui étaient au plus haut point salutaires; ses bourdonnements d'oreilles, ses maux d'yeux disparaissaient momentanément, et un bien-être physique l'envahissait, qu'il ignorait totalement à Londres. Son esprit, à son tour, se détendait, se rassérénait. Il parvenait le plus souvent à laisser entièrement de côté, pendant toute la durée de son séjour, les préoccupations littéraires et les soucis matériels qui l'obsédaient ailleurs. Certes, il n'arrêtait point, pour autant, d'observer, de réfléchir, d'écrire; mais cette activité mentale s'exerçait dans un domaine différent; il s'intéressait aux chapelles, à leurs statues et à leurs ex-voto, à leurs peintres et à leurs sculpteurs; il notait des idées nouvelles, il mettait en train des livres nouveaux; c'est en Italie qu'il avait organisé le plan de *Life and Habit*; c'est à Chiavenna qu'il eut la révélation de *The Authoress of the Odyssey*; *Alps and Sanctuaries* et *Ex-Voto* sont nourris d'observations, illustrés de croquis, recueillis au hasard de ses excursions en Piémont. Par ce changement, non pas radical, mais appréciable, des objets de son attention, son cerveau reprenait la fraîcheur, le ressort nécessaires aux efforts et à la tension de l'année. Le bénéfice moral n'était pas moindre. Ce bain de simplicité et de franchise le réconciliait avec les hommes et avec la vie. Son âme, en quelque sorte, se désintoxiquait, rejetant des méfiances, des rancunes, des soupçons qui l'empoisonnaient. Enfin, sa philosophie même s'est abreuvée à la source italienne. Ces vacances lui étaient comme une retraite où il se détachait des conflits idéologiques, et où s'approfondissait son sens du relatif et de l'humain. La science triomphante, la religion obstinée, lui semblaient alors susceptibles de dépouiller un jour leur arrogance et de s'allier, de mêler leurs efforts, leur bonne foi, même leur foi, pour collaborer au progrès de la race. L'intellectualiste qu'il était semblait éprouver tout d'un coup l'impérieux besoin de se désintellectualiser, de se retremper un instant aux sources du sens commun et de la sagesse populaire instinctive, de reprendre contact avec la simplicité essentielle de l'être, avec ses réactions dominantes et les lois fondamentales de la vie.

Le principal fruit de cette féconde emprise d'un pays sur un homme fut la publication, en 1881, d'*Alps and Sanctua-*

*ries of Piedmont and the Can'on Ticino*¹. Encore avait-il fallu, pour que cet ouvrage sortit des limbes, que son éditeur vint demander à Butler d'écrire sur l'Italie un livre qu'il illustrerait lui-même². Cette offre le séduisit. Elle était flatteuse pour son amour-propre d'auteur, et s'annonçait de plus rémunératrice, car Bogue lui promettait £ 100. Mais ce ne fut qu'un mirage : lorsqu'il lui présenta son manuscrit, l'éditeur, pour des raisons obscures, se récusa³. Il avait sans doute espéré un ouvrage plus marchand, mieux disposé et plus cohérent : une sorte de guide littéraire étudiant méthodiquement les itinéraires et les curiosités d'une région que la pénétration de la voie ferrée allait mettre à la mode. Il dut reculer devant l'aimable désordre qui est un des attrait du livre, ainsi que devant certaines des boutades ou des digressions dont il est parsemé. Peut-être aussi avait-il regretté, après réflexion, une offre faite dans un moment de confiance étourdie à un écrivain dont la carrière semblait à cette époque définitivement barrée par une réputation détestable⁴.

Alpes et Sanctuaires parut donc aux frais de Butler, qui y perdit plus de cent livres, et mit vingt ans à en vendre 344 exemplaires, malgré trois éditions ou réimpressions en trompe-l'œil⁵. L'ouvrage, publié sans cartes ni relevés d'itinéraires, ne prétend comporter aucun ordre méthodique. L'auteur évoque d'abord, en un original parallèle, l'ombre de Shakespeare et celle de Haendel — ses deux héros — et dédie ce livre à l'Italie, sa seconde patrie. Puis les chapitres se groupent librement par régions explorées, Butler choisissant dans chacune un centre d'excursions d'où il rayonne à loisir. Ce sont d'abord (ch. II à VI) quelques coins de la Val Leventina

1. London, David Bogue, 2 St. Martin's Place, W. C. Numéroté : Op. 6. La 1^{re} édition porte la date 1882, bien que le livre ait paru dès novembre 1881. Par une de ces roueries d'éditeur auxquelles Butler se prêtait complaisamment, cette édition fut lancée en deux impressions successives dont la seconde portait « 2^e édition ».

2. Cependant Miss Savage revendiquait pour elle-même l'idée du livre : « I suggested it to you years ago ! » (Lettre à Samuel Butler, 22 juin 1880, *M.*, I, 334).

3. Jones (*M.*, I, 362) dit seulement : « ...when Bogue saw the M.S. he declined to take the risk or pay anything. »

4. « I suspect I am at my lowest ebb now », écrit Butler lui-même le 31 janvier 1882 (lettre à Miss Savage, *M.*, I, 367). Mais il espérait « a gradual reaction ».

5. Première et « seconde » édition (1881), 1882. Réimpression par Longmans and Co, 1890.

autour de Faïdo. Puis (VII à XI¹), le monastère de Sammichele et la petite ville de San Ambrogio qui le dessert, à 30 km. de Turin, sur la ligne de Modane. Ensuite, Lanzo et Viù, villages montagnards situés à peu de distance de la frontière française (trois chapitres). Il se transporte alors à Biella (environ 70 km. au nord-est de Turin), d'où il va visiter les sanctuaires d'Oropa et de Gaglia, excursions aujourd'hui classiques (XV, XVI, XVII). Vient ensuite (XVIII, XIX) la description de quelques villages sur la route du Petit St-Bernard à quelques heures de Bellinzona. Dans les trois chapitres suivants, le centre de rayonnement est Mendrisio, petite ville au nord de Côme et de Varese. Enfin dans une randonnée plus longue, en quatre étapes, Butler, par Varese et le Lac Majeur, gagne Locarno et, remontant la jolie vallée de la Maggia, pousse jusqu'à Fusio, minuscule village qu'il aime entre tous les autres parce que la montagne y est belle, et que le patron de l'auberge est son ami².

Le livre est orné de dessins. La majeure partie d'entre eux sont dus au crayon de Butler lui-même. Ce sont des croquis au détail fouillé, au trait méticuleux, où les lignes du paysage sont analysées et réparties avec précision, où le détail architectural est reproduit avec la fidélité un peu écœurante de la photographie. Les plans sont en général énergiquement marqués; mais les ombres restent plates, sans profondeur et sans mystère. Les seules simplifications auxquelles l'artiste se soit résigné sont celles des plans lointains, imposées par la nécessité. En somme, ces dessins sans âme ne sauraient être que des reproductions documentaires. Les autres artistes qui ont contribué à l'illustration sont énumérés dans la préface : Charles Cugin, qui peupla de personnages les paysages de l'auteur; H. F. Jones; un écolier italien; signor Gaetano Meo; enfin, un amateur dont Butler regrettait d'avoir oublié le nom, mais que nous avons pu retrouver : cet « Italian Gentleman » était en réalité un jeune peintre suisse nommé

1. Dans l'édition définitive de 1913, le chapitre IX (« Reforms instituted at S. Michele in the year 1478 ») se trouve rejeté en appendice à la fin du livre. D'autre part, un chapitre supplémentaire, tiré des cahiers de notes de Butler, a été ajouté (*Fusio Revisited*).

2. « For the convenience of avoiding explanations, I have treated the events of several summers as though they belonged to only one... Varallo requires a work to itself; I must, therefore, hope to return to it on another occasion. » Preface.

Albert Franzoni¹. Il est curieux de constater combien la méthode de Gogin et celle de Butler, tous deux élèves du même maître, Heatherley, de même que celle de Jones, surtout élève de Butler, se ressemblent étroitement : on retrouve dans leurs dessins respectifs le même désir de fidélité à l'objet, la même myopie, la même absence de personnalité, qui contraste si vivement avec le brio de la partie narrative et la malicieuse originalité d'un texte presque tout en boutades, en apartés et en digressions.

Un des détails qui donnent à ce livre sa physionomie particulière, c'est l'abondance des citations musicales dont il est parsemé. Tantôt l'auteur veut seulement retrouver les vocalises d'un oiseau, l'appel d'un paysan, le carillon d'un campanile, ou une bouffée de chant d'orgue s'échappant par la porte entr'ouverte d'une église. Alors la notation musicale est de lui. Ailleurs, il fait appel à son auteur préféré, Haendel; dans ce cas, au lieu d'imiter ou de traduire, il compare, essayant d'éveiller l'écho d'une sensation, d'une impression, d'une émotion, par le chant d'un passage approprié. C'est ainsi qu'il tente de suggérer le murmure ininterrompu d'un torrent de montagne², et les fossettes limpides d'un ruisseau³; ailleurs, gageure plus risquée, il cherche à évoquer, une scène de paisible béatitude, où de paresseux villageois, haut perchés dans les branches des cerisiers, se gorgent de fruits en silence⁴. Parfois le procédé s'affine, devient subtil à l'extrême : il prétend traduire, en un endroit, la notion d'une vallée qui n'est « ni trop haute, ni trop basse, ni trop grande, ni trop

1. M. Albert Franzoni (né en 1857, mort en 1931) venait alors d'entrer à l'Académie Royale de Brera, à Milan. Il obtint en 1900 une médaille de bronze au salon de Paris. Dans une lettre qu'il nous écrivit en 1926, il tentait de préciser, sans y parvenir bien, les circonstances de sa première rencontre avec Butler. En tout cas il affirmait l'avoir vu « une ou deux fois » dans le Tessin, « et lui avoir fait quelques dessins ou croquis pour un ouvrage qu'il doit avoir fait sur les Racines (?) des Alpes ». Butler, disait-il, vint aussi le voir à son passage à Milan. M. Franzoni le présenta à sa famille, en particulier à ses deux frères Filippo et Louis. Les souvenirs personnels de ce dernier sont particulièrement intéressants. Nous n'avons pu avoir confirmation du détail signalé par Samuel Butler (*Alps.*, p. 136), à savoir que ce « young gentleman »... « was writing a book upon this neighbourhood, and was going to illustrate it with his own drawings ». Le livre, s'il fut projeté, ne fut jamais publié. La seule œuvre de M. A. Franzoni parue en librairie est un recueil de planches intitulé : *Aqueduc ou Bisse de Savitèze* (Eggiman, Genève, 1894); ce sont des croquis illustrant certains coins du Valais.

2. *Alps.*, p. 31-32.

3. *Alps.*, p. 200.

4. *Alps.*, p. 34.

petite », en un mot « une vallée montagnarde idéale¹ ». On pourra penser que Butler ici, sans le vouloir, se parodie lui-même : une impression aussi schématisée, aussi abstraite, peut-elle, en vérité, s'exprimer en termes de musique ? Une intention railleuse pourrait seule justifier ces lignes aux yeux du lecteur raisonneur ; elle n'apparaît pas formellement. Mais que ce lecteur se méfie ; pour fluide et dilué qu'il soit, l'humour forme le sang même du livre. Il n'y a pas loin de cet exemple à un autre passage, où un souvenir musical clôt une vision à la fois poétique et funambulesque : Butler a rêvé qu'un cirque de collines s'est changé en un amphithéâtre rempli de musiciens et de chanteurs ; en revenant à lui, il lui semble encore entendre le piétinement des foules immenses qui s'écoulent et dont il scande et accompagne la retraite par divers mouvements d'un concerto d'orgue. Ainsi compris, cet expressionnisme musical évite de devenir un procédé et conserve le charme d'une comparaison hardie, mais spontanée, jetant un pont éphémère entre deux étages différents de l'esprit.

Alps and Sanctuaries est peut-être le livre où l'on peut le mieux déchiffrer le vrai visage de Butler. Shakespeare et Haendel, l'art, son métier, son évolution, ses pontifes, la morale et la religion, la raison et la foi, l'évolution et les darwinistes, le mensonge et la vérité, le « shock » et le « crossing », « gnôsis » et « agapè² » : ses idées les plus chères, tous les contours de sa personnalité, toutes les ressources de sa culture, toutes les facettes de son humeur, de ses goûts et de ses répugnances s'y trouvent peu ou prou reflétés. Cependant, au delà de ces révélations, derrière cette intimité, malgré la sincérité du « je », la désinvolture des allusions personnelles, et malgré le sourire et malgré les boutades, le lecteur susceptible s'imagine sentir une réserve ; il lui semble que tant de lucidité abrite une ombre flottante et fugitive ; que l'auteur se dérobe à l'étreinte, qu'il livre tout de lui-même, sauf un secret essentiel. C'est peut-être à cette impression de déception que fut dû l'accueil incertain et parfois désagréable que rencontra *Alps* auprès des critiques, plus encore qu'au souvenir de la mystification d'*Erewhon*. Dans *Erewhon* le dessin de l'auteur se justifiait ; il était couvert par le grand nom de Swift.

1. 282-3, « An ideal upland valley », 281.

2. Il y manque cependant Homère, qui ne le préoccupe guère avant 1891.

Il n'y avait pas de raison pour qu'un livre d'un propos tout différent, s'il avait vraiment plu, ne remportât pas l'approbation de la presse. En fait, quelques périodiques en parlèrent avec faveur. Mais Butler semblait voué par une mauvaise étoile à n'être pas compris de ses contemporains; éloges et critiques paraissaient toujours manquer leur but; il n'y a, pour un écrivain, rien de plus décourageant. Les revues catholiques furent d'une bienveillance presque sans réserves; mais leur jugement était, de toute évidence, faussé par la satisfaction qu'elles éprouvaient à constater la large sympathie de l'auteur pour la religion romaine, ses prêtres et ses moines; le critique de *The Tablet*¹ n'avait probablement jamais lu aucune des autres œuvres de Butler. Les épithètes laudatives se pressaient gentiment sous sa plume : « admirable..., entertaining..., fascinating ». Mais quelle valeur attribuer à un article dont l'auteur se méprenait à ce point sur la pensée intime de Butler, qu'il prenait « crossing » dans le sens religieux de « faire le signe de la croix² » ? Le *Weekly Register*, autre revue catholique, ne ménagea pas davantage son approbation. La *Saturday Review* compara Butler à Shorthouse, le romancier alors à la mode. Butler, qui ignorait tout de lui, se hâta de lire *John Inglesant* et fit naturellement la grimace. C'était un autre contre-sens, plus grave encore que celui de *The Tablet*. Par ailleurs, la *St-James's Gazette* se trouvait embarrassée pour porter un jugement. « An odd, perverse, amusing, yet disappointing book », disait le « reviewer³ ». Il lui reprochait ses paradoxes et sa fantaisie, denrées hors de place dans un livre qui se proposait seulement de décrire des montagnes et des chapelles. Son collègue de l'*Academy* faisait chorus⁴, proposait un meilleur titre : *Alps, Sanctuaries and Paradoxes*. Ni l'un ni l'autre journaliste ne comprenait les Alpes de Butler; ils regrettaient tous deux leurs Alpes favorites, celles des ascensions et des glaciers, Alpes sublimes ou pittoresques. Butler, disait celui de l'*Academy*, avait tort de dédaigner, ces « most romantic combinations of rock, wood and water »

1. *The Tablet*, fev. 18, 1882.

2. Butler l'emploie dans le sens de : croisement, mélange de races.

3. *St James's Gazette*, Jan. 6, 1882; le « reviewer » trouvait les dessins de Butler quelconques et sans pouvoir évocateur.

4. *The Academy*, Jan. 21, 1882. L'article est de Douglas W. Freshfield. Celui-ci trouvait les dessins minutieusement détaillés et généralement intéressants.

et de se complaire dans de tranquilles et mesquines vallées qui ne sauraient offrir un idéal qu'aux vaches de leurs pâturages, ou, ajoutait-il avec impertinence, aux humains dont un horizon d'herbe satisfait pleinement le sens esthétique.

En dehors de quelques invitations à dîner¹, *Alps and Sanctuaries* ne rapporta ni argent ni gloire à son auteur, que le grand public continuait à ignorer, et que les critiques semblaient avoir définitivement classé comme un ambitieux désordonné, remuant et pervers.

B. Samuel Butler et Haendel.

Le livre sur les Alpes, avec ses citations de Haendel, montre un autre aspect de la culture multiforme de Butler. Son goût pour la musique était très vif; mais comme beaucoup de ses autres goûts, normal dans sa naissance, spontané et sincère à n'en pas douter, il se révéla, dans ses manifestations ultérieures et dans le choix de ses parrains, d'une bizarrerie qui ne devait rien à l'inexpérience de la jeunesse ni à l'insuffisance de la réflexion. Butler jouait du piano avec facilité, ayant pratiqué cet instrument dès son enfance; peut-être, comme Ernest Pontifex, quand il était à Langar, se levait-il le matin de bonne heure pour étudier sans déranger ses parents, et sans être dérangé par eux². Il connaissait l'orgue, et avait même appris l'accordéon³. Il avait l'oreille juste; à vingt-cinq ans, il ne dédaignait pas de se joindre à un chœur, ou de prendre, le cas échéant, la baguette et la responsabilité de maître de chapelle⁴. A Cambridge, ses études musicales s'étaient poursuivies avec une application irrégulière, mais sans s'interrompre jamais; il avait acquis quelques notions d'harmonie, mais ne devait se mettre au contre-point que beaucoup plus tard⁵. Il allait volontiers au concert, plus rarement à l'opéra, auquel il préférait les pièces de Sullivan et même les opérettes de Lecoq. Aux environs de 1871, sous la pression de Miss Savage, il consentit à donner quelques articles de critique

1. En juin 1882, les frères de Rosmini l'invitèrent à dîner à leur maison de Londres; cinq ans plus tard, la municipalité de Varallo offrit un banquet en son honneur.

2. *Way of All Flesh*, 164.

3. Sur le bateau qui l'emmenait en Nouvelle-Zélande, cf. *First Year*, 22.

4. *Id.*

5. Vers 1890, *M.*, II, 90.

musicale à la *Drawing-Room Gazette*. Cette collaboration à un journal dont le titre seul devait exciter son ironie ne fut pas longue, et il s'en montrait fort honteux par la suite. Elle l'obligea, cependant, à un effort d'attention, de réflexion et d'élaboration critique qui ne fut peut-être pas inutile. Tout un chapitre des *Note-Books* est fait de remarques sur la musique. La plupart offrent un vif intérêt; certaines sont profondes. Mais elles ne révèlent pas une compétence technique bien marquée. Son bagage de connaissances n'était pas supérieur à celui du plus modeste amateur; il s'efforçait à compenser cette lacune en pénétrant intuitivement dans l'intention de l'artiste. Sa critique, pour lui emprunter une antithèse favorite, s'exerçait sur l'« agapè » bien plus que sur la « gnosis ».

Ses tendances jusqu'à trente ans apparaissent flottantes. Il hésitait à se passionner, oscillant entre les grands noms que l'enseignement traditionnel et la renommée ou la mode imposaient à l'étude de tout débutant. Domenico Scarlatti était charmant, Bach et Mozart savants et ennuyeux; il connaissait superficiellement Schubert et Schumann, mais ni dans ses œuvres, ni dans ses notes on ne trouve la moindre trace de Chopin. Un moment il crut aimer Beethoven; par contre, Mendelssohn et Wagner, pour diverses raisons, l'agaçaient. « There are no great musicians now », écrivait-il en 1867¹. D'ailleurs, il prétendit toujours ne rien comprendre à la musique moderne², qui lui paraissait avoir fait fausse route depuis la mort de Bach et de Haendel³.

Tant de mauvaise grâce dans la louange ne signifie pas qu'il se refusât à toute joie musicale; au vrai, ses lettres, ses notes, ses livres ne laissent pas de révéler, çà et là, l'indice de quelques satisfactions, des approbations mitigées et comme forcées. Mais s'il lui arrivait de goûter un plaisir à l'audition d'un morceau qui ne fût pas de Haendel, il semblait, à la réflexion, le regretter, parce qu'il ne s'insérait pas logiquement dans l'ensemble de ses jugements théoriques. Ici encore, sa tête raisonneuse le portait obstinément à classer les aspects particuliers du réel dans un système de valeurs tout personnel.

1. Lettre de Samuel Butler à sa sœur Mary, 30 janvier 1867, *Fam. Rel.*, p. 199.

2. *Alps*, 63.

3. *N. B.*, III. — Ernest Pontifex n'aimait pas non plus les musiciens postérieurs à Bach, *W. of A. F.*, 416-17.

Cependant, cette suprématie de l'esprit critique se fondait elle-même sur tout autre chose que de la raison. Elle représentait l'acceptation devenue consciente, l'entérinement pur et simple d'un entraînement irraisonné à sa naissance, dont des incidents extérieurs, des coups de pouce fatidiques ont déclenché ou, s'il en a été besoin, remonté le mécanisme. Dans le cas présent, cette adoration idolâtre que Butler a portée à Haendel remonte presque, on l'a vu, à sa plus tendre enfance¹. Il faut dire que vers 1848, Haendel était pour l'Angleterre une sorte de héros national. Nul doute que la bibliothèque musicale de ses parents ou de ses tantes n'ait contenu les plus importantes de ses œuvres. Le jeune garçon, qui aimait à s'isoler au piano, trouvait les œuvres de Haendel plus faciles et plus satisfaisantes, pour un exécutant médiocre, que les sonates de Beethoven ou même les compositions romantiques de Mendelssohn qui venait de mourir au zénith de sa gloire. Afin de mieux goûter encore ses morceaux favoris, il demandait à ses sœurs ou à ses cousines de les lui jouer : « He is too deep in Handel to care to go on writing. Carry (sa cousine) is playing *The king shall rejoice* to him² », écrivait sa sœur Harriet, un jour de pluie de 1852. Et un sonnet composé par Butler lui-même en son âge mûr, et dédié à Haendel, contient ces vers :

*You were about my path, about my bed,
In boyhood always...³ »*

Cependant, c'est en 1865 seulement qu'il eut la nette révélation du goût instinctif qui le portait vers Haendel. Rien n'est plus difficile, aimera-t-il écrire plus tard, de savoir vraiment ce qui vous fait plaisir⁴. Cet art là, personne ne le lui avait appris; il y était, de son propre aveu, particulièrement malhabile. Les deux premiers tiers de sa vie ne sont qu'un long et parfois pénible effort pour se rendre compte de ses plaisirs et vérifier leur authenticité. Dans le cas de Haendel, comme en mainte autre occasion, il fallut, au moment voulu, qu'une

1. Voir p. 25, 26. — Aussi cf. *N. B.* : « As a boy, from 12 years old or so, I always worshipped Handel ». *N. B.*, 110.

2. Lettre collective de Mrs. Butler, Samuel et Harriet Butler, à May Butler, Langar, 30 septembre 1852.

3. Cf. Sonnet « Handel », *N. B.*, p. 398.

4. Cf. p. ex. *N. B.*, 207, 8, 9.

intervention du dehors vint dissiper la brume et lui dessiller les yeux. Un soir, au cours d'une conversation avec un pasteur londonien, comme il avouait ne pas savoir quel était le plus grand, de Bach, de Haendel et de Beethoven, son interlocuteur lui répondit d'un air surpris que c'était évidemment Haendel. « I knew he was right, commente Butler, and have never wavered since. I suppose I was really of this opinion already, but it was not till I got a little touch from outside that knew it¹ ».

Dès qu'il eut vu clair en lui, il s'abandonna sans réserve, à l'emprise de cette passion. L'ombre de Haendel plana désormais sur tous les moments de sa réflexion et de ses travaux; il lui demandait tantôt une inspiration, tantôt une confirmation, d'autres fois un encouragement, une récréation, une consolation : « Where'er I be, dit-il dans le sonnet déjà cité,

*Whale'er I think or do, you, in my head,
Ground-bass to all my thoughts, are still with me²...*

Une note de 1883 est plus positive et plus précise encore : « Of all dead men, Handel has had the largest place in my thoughts. In fact I should say that he and his music have been the central fact in my life ever since I was old enough to know of the existence of either life or music. And all day long — whether I am writing or painting or walking, but always — I have his music in my head... I believe I am not exaggerating when I say that I have never been a day since I was 13 without having Handel in my mind many times over³ ».

Proclamer la supériorité de Haendel et l'excellence de sa musique n'était point tout; il fallait aussi en connaître clairement les raisons. Butler se mit en devoir de les rechercher, à la lumière de la critique raisonnée et de la comparaison. Au lieu de boudier contre les autres musiciens, il se força à entendre jouer leurs œuvres pour connaître leurs défauts et, par contraste, le talent de Haendel qui les avait évités. Ce qu'il aime, dans son héros, c'est d'abord la simplicité du

1. *N. B.*, p. 110, 111.

2. Sonnet « Handel », *N. B.*, 398 (continuation de la citation précédente).

3. *N. B.*, 384. — En 1902, quelques mois avant sa mort, il écrivait encore : « Handel, like Homer, and Shakespeare, grips me ever with tighter hold. » — *M.*, II, 381.

style. Il le loue de ne point abuser des fioritures, de l'appoggiature, par exemple, et même de la modulation; de garder un rythme franc, des temps et des mesures nettement marqués. Il trouve une suprême distinction à sa réticence, qui traduit à ses yeux « the healthy, graceful, normal movements of a man of birth and education¹ ». Cette grâce naturelle et simple s'oppose à la « gymnastique » de certaines œuvres modernes devant lesquelles se pâment les snobs. Mais si vraiment, selon le mot de Buffon que Butler aimait à citer, le style est l'homme même, le naturel de celui de Haendel venait d'une singulière « douceur de l'âme² ». C'est là surtout ce qui le lui rend cher. Haendel s'essaie à traduire l'émotion humaine et il y parvient en vibrant lui-même à l'unisson. « I feel, dit Butler, the presence of Handel behind every note of his music³ ». Pour lui, la musique doit être, avant toute chose, la description d'une idée ou d'une humeur, la communication d'un sentiment. Il reproche à Scarlatti comme à Bach, à Mozart comme à Beethoven, de ne jouer qu'un jeu gratuit, même s'il est voluptueux ou amusant, de faire une musique en quelque sorte désintéressée, qui n'est pas née dans leur cœur et n'éveille pas d'écho dans le sien. Il s'ensuit que ces vibrations synchroniques que le musicien suscite en nous, doivent s'exprimer de préférence par des moyens qui rappellent, qui décrivent, et même imitent, les moyens d'expression naturels, la parole, l'exclamation, le ton de la voix, le cri, le chant⁴. Haendel, et Butler applaudit, épouse les aspects du réel qu'il traduit; il suit pas à pas la nature, celle de l'homme et l'autre. Mais sa nature n'a rien de teutonique; car Haendel, pour saxon qu'il fût de naissance, comme Wagner — de Halle à Leipzig, il n'y a pas dix lieues — s'était approfondi et humanisé au contact des deux peuples qui, aux yeux de Butler, représentent les pôles essentiels de toute civilisation : l'Angleterre et l'Italie.

Cette passion pour Haendel, en effet, si elle apparaît bizarre et presque anormale par certains de ses aspects, est par ailleurs

1. *N. B.*, p. 112.

2. « Le style est comme le bonheur; il vient de la douceur de l'âme ». Buffon, Discours de réception à l'Académie Française, cité par Samuel Butler : *Evolution Old and New*, p. 77. — *The Deadlock of Darwinism*, 256. — *N. B.*, 107.

3. *N. B.*, 115.

4. Samuel Butler loue Haendel, par exemple, de traduire l'intonation de la voix. *N. B.*, 118.

profondément naturelle, et en quelque sorte typique. Elle plonge aux sources essentielles où se sont abreuvées la personnalité et la culture de Butler. Haendel, d'abord, comme son zélateur lui-même, doit une partie de son art à l'Italie; non seulement il a subi l'influence de l'Ecole napolitaine, du « bel canto » et de l'opéra, mais il s'est assimilé tout ce qu'il y a de majesté et de noblesse dans l'âme romaine, de vitalité et d'ardeur contenue dans l'atmosphère même de cette patrie des renaissances. Elles lui ont donné la dignité du ton, une discipline réfléchie et intelligente dans l'expression des mouvements du cœur. Butler reprochait à Bach de ne point posséder ces qualités suprêmes. Après l'avoir longtemps pratiqué, il s'était détaché de lui parce que sa musique, trop rude et monotone à son goût, n'avait pas été touchée par la grâce de l'humanisme italien.

En même temps, Anglais de souche, de tempérament et de cœur, Butler faisait à Haendel une vertu d'avoir aimé l'Angleterre, de l'avoir choisie pour y vivre et y mourir. Il s'enorgueillissait de savoir que ses cendres reposent à Westminster¹, il reprochait à ses compatriotes de lui avoir, de son vivant, marchandé une gloire si méritée. Mais la roue de la fortune avait tourné, et Haendel était probablement, vers le milieu du siècle victorien, le musicien dont les œuvres étaient le plus souvent jouées dans les concerts, dans les temples et sur le piano des familles. Les Anglais avaient adopté sa musique, comme les Français avaient adopté celle de Glück, parce qu'ils avaient reconnu ses affinités secrètes avec le tempérament national, et même avec l'humeur de l'époque. Leur goût séculaire pour la polyphonie et les ensembles vocaux, assoupli, sinon affiné, dans les chorales paroissiales, allait d'emblée vers un maître qui avait pour une part puisé chez eux l'ampleur et la simplicité de la construction, l'amour du grandiose et du solide, une solennité qui savait à l'occasion s'égayer gravement, enfin, un accent religieux d'une indéniable sincérité. Butler affirmait que Haendel était « thoroughly English »². Il lui paraissait former avec Purcell et Sullivan, une trinité de modèles, trois sources d'inspiration nationale dont les compositeurs anglais ne devaient point s'écarter. Et même, dédaignant de s'arrêter sur la voie des généralisations sommaires, il pla-

1. Il regrettait pour lui le voisinage humiliant de Dickens, *N. B.*, 134.

2. *N. B.*, 128.

gait en Angleterre la vraie patrie de la musique, celle du public le plus averti, et des chefs-d'œuvre les plus admirables¹. Cette remarque de Butler, qui n'est pas une boutade, mais a toute l'apparence d'une opinion délibérément arrêtée révéla, sur ce point, l'intransigeante franchise d'un tempérament qui essaie de légitimer ses limites mêmes en les érigeant à la hauteur d'une vérité supérieure; trait profondément anglais, ou du moins par lequel « l'originalité » de Samuel Butler s'apparente de près à certains aspects du caractère d'un peuple communément réputé pour ses « originaux ».

De ce goût exclusif pour la musique de Haendel, certains critiques ont suggéré une explication qui paraît devoir être retenue². Butler l'aimait à cause d'une certaine facilité qu'il lui trouvait. Il manquait non seulement des connaissances et de la culture, mais aussi de la largeur de goût suffisantes pour s'intéresser à des styles plus savants, plus complexes. Il se fatiguait à écouter Bach ou Beethoven; s'il les trouvait monotones et ennuyeux, c'est que le souffle lui faisait défaut pour les suivre. Cette faiblesse de sa capacité d'attention, cette sensibilité musicale restreinte, qui semble déroutée devant l'ampleur et la variété d'accent des grandes œuvres, l'amènèrent à s'enfermer étroitement, servilement, dans une sorte de mysticisme lucide. Haendel devint son oracle et son guide. Il le consultait avec révérence comme d'autres consultaient leur Bible ou leur Shakespeare. Il n'est point exagéré de croire qu'il s'efforçait d'être Haendélien jusque dans son style, jusque dans l'ordonnance de ses pensées. On se trouve en présence d'un curieux exemple d'envoûtement. Butler avait d'autres héros, Shakespeare, par exemple, Giovanni Bellini et Homère. Mais il ne subissait pas au même degré l'ensor

1. « He (Haendel) chose England; nor can there be a doubt that chose it because he believed it to be the country in which his music had the best chance of being appreciated. And what does this involve, if not that England, take it all round, is the most musically minded country in the world? That this is so that it has produced the finest school of music in the world, cannot be reasonably disputed. » *N. B.*, 128.

2. Cf. Stanley A. Bayliss : « I... conclude that he had not sufficient energy left to study the subject of music adequately. » « Samuel Butler and Music » dans *The Sackbut*, jan. 1928.

Eric Blom : « Butler had no creative force to spare for the exercise of an art he only liked in a rigid circumscribed sort of way », *Stepchildren of Music*, 1925, chap. XVII : « Imitation Handel ».

cellement de leur art et de leur personnalité. Il traitait avec l'auteur des *Sonnets*, avec l'auteur de l'*Illiad*e ou de l'*Odyssée*, de critique à écrivain, d'homme à homme — ou d'homme à femme¹. Sa culture littéraire était assez vaste, assez ancienne, assez profonde pour le maintenir sans effort à un point d'où il pouvait juger avec indépendance sans perdre de vue, autrement que par une décision volontaire, aucun des points de son horizon. Il n'en pas été de même avec Haendel. Butler s'est laissé envoûter parce que, tout en étant sincèrement porté vers la musique, il se trouvait par trop dépourvu de ce pouvoir de réaction et de contrôle, de cette défense qu'aurait été la possession d'une large expérience, d'une culture musicale et d'une compétence technique.

On le verra pousser jusqu'à l'extrême cette curieuse « hero-worship ». Il devint son esclave au point de se condamner, dans ses tentatives de composition, à la pure imitation de Haendel, à la plus étroite, même : la parodie. On dit parfois que la parodie est un acte d'amour. C'est bien ainsi que la comprendra Butler. Il voudra imiter son modèle de si près, qu'il tentera de faire plus vrai que lui encore, en exagérant ses points saillants et ses traits caractéristiques. Il ne faudra pas y chercher une arrière-pensée humoristique². Il était, dans toute la force du terme, le fils spirituel de Haendel ; l'imiter, fût-ce en le contrefaisant, c'était encore une manière de continuer sa musique et de la glorifier.

Les compositions musicales de Butler sont au nombre de trois seulement. Il commença par se faire modestement la main en écrivant de petites pièces, fugues ou airs à danser. En 1883, il joua devant H. F. Jones, sa première œuvre, un menuet. Deux ans après, les deux amis publiaient en collaboration un album de : *Gavottes, minuets, fugues and other short pieces for the piano*³. — La contribution de Butler comprenait deux fugues, une courante, une gavotte et quatre menuets. Ce sont de pâles imitations de Bach et de Haendel ; encore Butler avait-il dû les faire revoir pour la correction par un

1. Voir plus bas, *The authoress of the Odyssey*, chap. XV.

2. « Both my friend Jones and I should regard any poking fun at Handel as a mauvaise plaisanterie of the most odious kind. We adore him. » Lettre de Samuel Butler, 14 oct. 1901. — *M.*, II, 356.

3. *Gavottes, Minuets, Fugues and other short pieces for the piano*, by Samuel Butler (author of *Erewhon*, *Life and Habit*, etc.) (op. I, Mus) and Henry Festing Jones (op. I), London, Novello, Ewer and Co, 1886.

musicien de profession¹. En même temps, il poursuivait un projet plus ambitieux. Il avait entrepris, aidé par Jones, d'écrire une œuvre à la manière de Haendel, qui devait s'intituler *Cantate Dramatique* mais qui n'est autre chose au fond qu'un oratorio-bouffe². On saisit dans ce seul détail, le glissement presque involontaire de l'imitation à la parodie. Même dans son intention, l'idée était loin d'être neuve. Ici, comme en d'autres sujets, Butler suit la mode à sa manière. L'opérette-bouffe était moins en vogue que du temps d'Offenbach, mais *Orphée aux Enfers* et *la Belle Hélène* (que Butler connaissait) étaient toujours au répertoire des grandes scènes lyriques d'Europe. D'autre part, Butler ne fut ni le seul, ni même le premier à parodier les oratorios de Haendel. Peut-être aurait-il été mortifié s'il eût su que le Chanoine Ainger, vers 1865, avait, dans un cercle de joyeux amateurs, collaboré à la composition d'un oratorio à la manière de Haendel, appelé *la Fête de l'Huître*³. A vrai dire, cette œuvre ne vit jamais le jour, ses auteurs ne l'ayant considérée que comme une plaisanterie et un passe-temps. Butler prenait ses délasséments plus au sérieux. *Narcissus*, presque terminé en 1886, eut quelques répétitions dans divers salons ou ateliers d'artistes, et parut en librairie en 1888. La musique en est terne, sans éclat et sans verve. L'ensemble est nettement ennuyeux. La manière de Haendel, large et simple, se prête mal à l'humour, qui veut de la finesse dans le détail, et à la parodie, qui exige l'exagération de traits caractéristiques. Butler admirait en toute sincérité son maître Haendel d'avoir répété cinquante et une fois l'adverbe « continuellement » dans un développement⁴. C'est ce genre de procédés qu'il essaie d'imiter dans sa *Cantate*.

1. Cf. Lettre inédite de Samuel Butler à Mrs. Danvers, 23 nov. 1884 (communiquée par Mr. F.B. Kayes). On y relève la phrase suivante : « I am going to have my lot looked over by a professional musician, for I found consecutive fifths and consecutive octaves the other night in a piece which I cd (could) have vowed was correct and it gave me a great scare. »

2. « Although we were trying to imitate Handel we did not dare to call our work an Oratorio, still less did we dare to call it an Oratorio-Buffero, which is what it really is, so we called it a Dramatic Cantata... » H. F. Jones, *M.*, II, 64.

3. « The Oyster Feast », par allusion plaisante à l'oratorio de Haendel « Alexander's feast ». Cf. *The Life and Letters of Alfred Ainger*, by Edith Sichel, Nelson, p. 94.

4. *M.*, I, 294 : « The Chorus « To Thee Cherubim and Seraphim continually do cry » was wonderful. I have counted the « continually's » and find the word repeated 51 times. If you will say the word « continually » ten times on each of your five fingers, you will find it gives you an idea of the fine effect produced. » (Lettre de Samuel Butler à Miss Butler, 14 mars 1879).

Mais, détails pleins d'une juste signification dans un ensemble grandiose, de telles intentions manquent complètement leur effet dans une composition étriquée et fade, à qui fait défaut la sûreté technique et le souffle de l'original. Le livret, parodie du style pompeux du Dr Morell (le librettiste de Haendel) est meilleur. Le voici en peu de mots : un berger et une bergère spéculent à la Bourse. Narcisse y perd son argent. Amaryllis, prudente et terre à terre, refuse alors de l'épouser. Survient un messager porteur de bonnes nouvelles : la tante et marraine de Narcisse vient de mourir, lui laissant cent mille livres. Les deux amoureux chantent leur joie. Mais sont-ils guéris ? Nullement. Narcisse voudrait sur-le-champ reprendre des actions de compagnies lointaines, prometteuses de beaux dividendes. Amaryllis cependant lui conseille des placements plus sûrs. Ils prendront donc de la rente à 3 %, car

*Of all securities on earth,
The English Funds are Best* (paroles de H. F. Jones).

Et le rideau tombe sur un chœur qui répète en cascade :

*Consolidated Three
Per cent Annuities paid Quarterly.*

Le thème et le livret appellent quelques remarques. Une appréhension ironique des entreprises féminines révèle le célibat déjà quelque peu endurci des auteurs. Le mobile principal de l'intrigue est l'argent, avec cette idée sous-jacente que la poésie, les bergers, l'air du temps ne sont que de gracieuses illusions. Les bergers doivent songer à arrondir leur pécule. Comme Narcisse, Butler — ancien berger d'une rude Arcadie — avait perdu son bel argent en des spéculations hasardées, et ne devait le rétablissement de sa situation financière qu'à un héritage tout récent. La Sophronisbe de Narcisse rappelle Alethea Pontifex, tout à la fois tante et marraine d'Ernest. Les couplets de l'un et de l'autre auteur ne sont dépourvus ni de facilité ni d'élégance ; ceux de H. F. Jones contiennent quelques trouvailles humoristiques ; ceux de Butler, sous le balancement moqueur des mots, sont parfois chargés de sens. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour philosopher, et si le thème à traiter est, par exemple, celui de la vie et de la mort, ses idées personnelles sur ce point s'expriment

meront aussi bien par la bouche d'une bergère de théâtre que dans les pages de *Luck or Cunning* ? :

*Oh ! wondrous scheme decreed of old on high,
To take and yet to give,
He that is born begins to die,
And he that dies to live.
For Life is Death and Death is Life,
A harmony of endless strife,
And mode of universal growth
Is seen alike in both¹.*

Cette bizarre composition n'était point encore achevée, que Butler et Jones envisageaient un autre oratorio. Le sujet, cette fois, était tiré de l'*Odyssée*. Butler, plus persévérant que son collaborateur, termina sa partie le premier. H. F. Jones, peut-être fatigué de ces insipides imitations, tarda tant à s'acquitter de sa tâche, que lorsque Butler mourut en 1902, *Ulysses* était encore inachevé. Il ne parut qu'en 1905². En dehors de la musique vocale, l'ouverture, le prélude du troisième tableau et une marche sont de Butler. On sent que les auteurs ont cette fois pris leur sujet au sérieux. La musique est plus travaillée; la partition est aussi plus volumineuse. Le livret, traité dans le style pseudo-classique, est sans beautés, sans hardiesses, sans saillies parodiques ni envols lyriques. L'œuvre est découpée en quatre tableaux : Circé — Hades — Les Sirènes — Ithaque. Son seul intérêt est de montrer comment, vers 1886, Butler s'acheminait, par une voie détournée, vers l'étude des poèmes homériques, et en particulier de l'*Odyssée*.

1. Narcissus, part. II, n° 22, Chorus (à l'annonce de la mort de Sophronisbe). cf. pour la même idée : *Luck or Cunning* ?, pp. 74, 75.

2. « At the time of his death, 18 June 1902, Samuel Butler had completed his part of Ulysses. Since then I have finished my share and am now able to fulfil one of his last wishes by publishing the work ». Note de H. F. Jones dans la partition (réduite pour le piano), Weekes and Co, London, 1905.

CHAPITRE XII

« THE WAY OF ALL FLESH » — MORT DE MISS SAVAGE ET DU PASTEUR BUTLER

Exhortations de Miss Savage. — Le romancier malgré lui.
— Maladie et mort de Miss Savage. — Affranchissement.
— Deuil, soucis, incertitudes.

S. Butler et son père. — Mort de Thomas Butler. — Héritage. — Indépendance.

Pendant qu'il écrivait *Life and Habit*, Butler avait complètement cessé de travailler à l'histoire des Pontifex. Mais à peine a-t-il publié son livre que Miss Savage le harcèle pour qu'il se remette au roman. Elle ne le voit pas d'un bon œil s'engager dans la littérature et la polémique scientifiques. Ce n'est pas que ces théories biologiques lui déplaisent ; mais sa perspicacité lui fait deviner que l'avenir de Butler est ailleurs ; il peut réussir, dans le domaine de la fantaisie ou de la critique des mœurs, des œuvres plus durables. De plus, la science n'est pas de sa compétence, et dans cette zone Butler échappe à sa tutelle. Le laisser devenir un savant, c'est pour elle, sinon abdiquer, du moins voir diminuer son rôle, son utilité près de lui. Elle essaie de tout son pouvoir de le ramener à la littérature de « fiction ». Elle veut élargir son éducation, meubler son esprit, le pourvoir de moyens de comparaison, de sources d'inspiration : car elle connaît les lacunes de sa culture livresque. Elle lui envoie volume sur volume, surtout des auteurs français — Voltaire, Diderot. Il les lit de mauvaise grâce, et seulement pour avoir la paix. Les romans l'ennuient. Butler, qui a si souvent exprimé des doutes sur les mérites des siens, n'a jamais aimé ceux des autres.

Cependant il a repris son manuscrit, bien qu'il lui paraisse maintenant sans intérêt. Miss Savage l'exhorte et le gourmande :

« How I wish you had never gone to Canada ! The novel was progressing so well then, and you would have written two or three others by this time. And now you take up your novel again, and say it isn't good — which is treating it unfairly. I am sure it is good. Your judgment has changed; possibly it has not improved¹. » Ainsi aiguillonné, Butler s'échauffe à son travail, et le roman progresse plus rapidement. Chapitre après chapitre est soumis à Miss Savage qui dispense avec art la louange et la critique. Parfois mieux informée que lui des choses de la vie courante, elle lui donne des renseignements précieux, rectifie des erreurs, propose, conseille, corrige; elle stimule sa mémoire, rafraîchit ses souvenirs, le fournit d'anecdotes malicieuses, de mots comiques, d'observations personnelles. Ses lettres, lorsqu'elles ne contiennent pas des critiques ou des flatteries, sont pleines d'un amusant bavardage où défilent les falotes personnes de son entourage, croquées en quelques mots d'une plume mordante, avec leurs travers, leurs manies, leur sottise profonde, leurs attendrissements ridicules et leurs mesquines rancunes. Sur ce fond de vieilles filles et de femmes bigotes, dans cette atmosphère de clubs féminins, d'ouvrirs, de journaux — et de travaux — de dames, passe et repasse incessamment l'ombre du montreur. Eliza Savage se moque volontiers d'elle-même, avec une humilité qui paraît sincère; fût-ce aux dépens de son amour-propre, elle veut servir son ami. Et l'un des moyens qu'elle invente, c'est de présenter en pâture à cet esprit, qu'elle sait caustique et cruel, elle-même d'abord, son médiocre entourage, et l'expérience de sa pauvre vie. Elle en sera, littérairement du moins, récompensée; car elle voit se dessiner sous ses yeux le personnage si touchant d'Alethea Pontifex, et ne saurait manquer de s'y reconnaître. Qu'elle n'en ait rien montré à Butler donne la mesure de sa modestie²; de plus la démarche eût été maladroite; elle aurait gêné Butler; et Miss Savage se contentait de savourer, dans le secret de son cœur, la joie de le voir ainsi confesser, sous un voile que d'autres qu'elle pourraient un jour percer, sa grande dette de reconnaissance.

Mais, dans l'été de 1878, alors qu'il se croit en vue de la fin, Butler s'interrompt pour se consacrer tout entier à *Evo-*

1. Lettre Miss Savage à Butler, 5 mai 1878, *M.*, I, 275.

2. Nulle part Miss Savage n'a marqué qu'elle se doutât de l'intention de Butler; H. F. Jones dit ne savoir que penser sur ce point.

lution Old and New. La publication de ce livre ne le rend malheureusement pas à son roman; d'autres travaux absorbent son attention et son temps. Ce sont, en 1879, les deux séries d'articles dans l'*Examiner*; surtout, l'affaire Krause et la polémique avec Darwin. Les idées de *La mémoire inconsciente* s'imposent ensuite à lui, demandent impérieusement à être publiées; à peine délivré de cette œuvre, il se voit aux prises avec des soucis d'un autre ordre; de sérieuses discussions d'argent l'opposent à son père. Puis viennent la composition et la publication d'un ouvrage sur les Alpes et les chapelles de l'Italie du Nord. Enfin, des besognes diverses dispersent ses efforts; il donne des conférences pour exposer au public populaire ses idées sur la mémoire ou l'hérédité; il écrit avec H. F. Jones des menuets et des fugues. N'ayons garde d'oublier qu'il ne cesse de dessiner et de peindre. Chose curieuse, l'histoire des Pontifex ne passe pour lui qu'après toutes ces préoccupations. Si le roman, jusqu'en 1883, n'est pas laissé complètement de côté, Butler du moins y travaille peu. Cependant il a pu en recopier une seconde fois le brouillon en y apportant de nombreuses retouches de détail. Mais il ne sait encore comment conclure. Le manuscrit est soumis à diverses personnes¹, soulevant quelques critiques. Butler, romancier malgré lui, sent la lassitude, le découragement le gagner. Il trouve les trois volumes du manuscrit trop longs, et d'un intérêt languissant, surtout vers la fin. C'est qu'il y travaille depuis trop d'années. Aussi prend-il le parti de le laisser dormir quelque temps sans y toucher, se proposant alors, lorsqu'il le reprendrait, de ne rien commencer d'autre qu'il ne l'ait mené jusqu'au point final². Voici venir justement la période des vacances. L'état de ses finances ne lui permettant pas, cette fois, d'aller jusqu'en Italie, il se contente de traverser la Manche, et prend un mois de repos en Normandie. Dès son retour, il se remet à l'ouvrage, taillant, arrangeant, corrigeant un chapitre, puis un autre, sans ordre, comme sans passion. Une maladie de son père l'appelle à Shrewsbury; il s'y rend, demeure avec les siens deux ou trois semaines, et, l'alerte passée, en rapporte des notes « volu-

1. Miss Savage naturellement, Mr. Garnett, H. F. Jones, Heatherley (cf. *M.*, I, 389).

2. Lettre à Miss Savage, 11 juillet 1883 (*M.*, I, 389).

mineuses¹ » dont il va se servir pour étoffer le passage de la mort de Christina Pontifex².

Au début de 1884, Butler est occupé à écrire ses *Remarks on Romanes' « Mental Evolution in Animals »*. Voici que de nouveau la question de l'Evolution le sollicite. Il oublie sa résolution; c'est miracle qu'il ait encore le loisir d'ajouter de-ci de-là à son roman un mot, une anecdote, une réflexion. Mais le zèle et l'ardeur joyeuse de la création lui font défaut. Tout conspire à l'accabler. Ses multiples travaux littéraires, artistiques, scientifiques, qu'il mènerait de front si allègrement en d'autres circonstances, lui sont une cause nouvelle d'inquiétudes, car loin de lui rapporter de l'argent, ils grèvent toujours plus lourdement un budget déjà fort périlleux. La situation paraît désespérée, et chaque année, chaque mois qui passe l'aggrave. Il essaie de vendre ses tableaux, il les propose à des marchands; un jour, ô bonheur, un graveur lui en achète un pour £ 10³; reprenant courage, Butler se met à peindre avec frénésie, soit dans les squares londoniens, soit chez lui, d'après des croquis rapportés de France ou d'Italie. Vain espoir; cette bonne affaire sera sans lendemain. Comment, en de pareilles conjonctures, aurait-il encore le cœur de s'appliquer à terminer ce bizarre roman? Le publier, au surplus, serait une aventure difficile, une hardiesse redoutable. Les membres de sa famille, dont il fait une description si cruelle, à peine transposée, sont encore vivants. Les inconvénients d'une rupture seraient, il est vrai, assez minimes, du moins quant à leurs conséquences pratiques. Car Thomas Butler n'a pas le droit de disposer de l'argent qui doit revenir à son fils. Mais un esclandre répugne à Samuel; quels que soient ses griefs, il ne se sent pas le droit de les jeter ainsi en pâture au public, du vivant même des responsables. Son sens le plus secret de la justice s'y oppose. D'ailleurs, à côté de la douleur et de l'indignation de ses parents, il entrevoit les reproches de ses amis, les sarcasmes et le mépris de ses ennemis, l'incompréhension fatale des lecteurs. Tout, en lui et hors de lui, quand il y songe, semble voter contre la publication de cet ouvrage. Ainsi, attendant cette délivrance que la mort seule, complétant son œuvre, pourra lui apporter un jour, le livre reste sur le métier.

1. H. F. Jones, *M.*, I, 402.

2. *W. of A. F.*, chap. 82, 83.

3. En octobre 1884.

Il ne sera jamais repris par Butler. Miss Savage, qui a été mêlée de si près à sa naissance, à sa composition, à sa rédaction même, meurt au début de 1885, dans des circonstances qui affectèrent profondément son ami. Il ignorait qu'elle fût gravement malade. A vrai dire, elle se plaignait rarement. Butler, si préoccupé de sa propre santé, ne prêtait à celle d'autrui qu'une attention légère, toute de courtoisie. Il ne savait rien de celle de Miss Savage, dont pourtant certaines lettres laissent deviner au lecteur d'aujourd'hui des instants de faiblesse et de dépression nerveuse, symptômes fugitifs d'un malaise croissant que Butler, par un bienfaisant aveuglement, ne remarquait point : car ces signes l'eussent troublé, irrité peut-être contre la pauvre femme qui, sachant cela, se forçait au courage et à la malice désinvolte. La dernière lettre de Butler à Eliza Savage, datée du 10 février 1885, est caractéristique de leurs relations, et révèle cet égoïsme invincible et clairvoyant de Butler, tout enveloppé d'attentions délicates et de reconnaissance émue pour les êtres qui consentent à se dévouer pour lui. Il y annonce à son amie la mort de son frère Tom et celle de Mr. Tylor. La première le touche peu. Il regrette dans la seconde la perte d'un ami « really useful..., able and willing to back me », faisant cette réflexion qui prend un sens dramatique à quelques jours à peine de cet autre deuil : sitôt, dit-il, qu'il a enfin trouvé un ami véritable, il faut que cet ami meure comme si, semble-t-il penser, le destin voulait qu'il restât toujours seul. Cette lettre resta sans réponse. Miss Savage venait d'être transportée à St-Mary's Hospital, d'où un médecin écrivit à Butler qu'elle avait subi une opération. Elle mourait dans la nuit du 22 au 23 février.

Butler ne semble pas être allé la voir à l'hôpital, ce qui ne laisse pas de surprendre. Mais l'annonce de sa mort le blessa comme une injustice du sort. Une si pure abnégation, cette fin solitaire et humble dans une salle d'hôpital, le sentiment aussi que son amitié avait été prise en défaut par la précipitation des événements, firent naître en lui des remords que le temps même ne devait pas apaiser. Ses carnets de notes ont reçu la confidence de sa peine profonde. Il en fit même des sonnets. Mais son remords, quand il le chante, n'apparaît plus comme le regret d'une faute ou d'une attitude égoïste. C'est la componction attristée, mais raisonnée, d'un être qui sait qu'un autre a souffert par lui, en lui demandant l'impossible. Un vers isolé, retrouvé par son biographe, et qui en vérité ne manque

pas de grandeur dans son antithèse, donne la clef de ses véritables sentiments : « Death bound me to her when he set me free¹ ». Butler se donna d'autant plus profondément à sa peine qu'il se sentait délivré d'une obsession². La présence, la simple existence de Miss Savage avait trop longtemps constitué une menace pour son indépendance. Jusqu'à la fin il avait dû subir, se détestant pour l'agacement qu'il en éprouvait, le reproche implicite de ses attentions, de son dévouement, de son amour. La disparition définitive de ce péril et de ce reproche lui permet de se laisser aller sans contrainte à la sympathie réelle qu'il avait éprouvée pour sa malheureuse amie. Sûr désormais de sa liberté, il accepte de se lier à son souvenir, et reconnaît sa dette.

Mais il est un autre affranchissement dont il ne parle jamais et dont pourtant les faits nous donnent les preuves : si profitable qu'ait été l'action de Miss Savage sur sa carrière intellectuelle et sur toute une partie de son œuvre, elle ne se manifestait pas moins sous la forme d'une pression discrète, d'un ensemble de conseils, de corrections, de suggestions abondamment et parfois instamment offerts; Butler, si jaloux de sa liberté intérieure, souffrait mal qu'on vint à sa rencontre avec tant d'empressement. Il préférerait profiter des autres à leur insu, ramasser des miettes d'information, recueillir les idées au vol, les voir naître dans les propos d'interlocuteurs tournés vers d'autres perspectives, et les adopter sans rien leur devoir, comme des objets trouvés. L'attention intéressée et agissante que lui prodiguait son amie était encore un joug. La mort de Miss Savage ne coïncide pas seulement avec un tournant de sa carrière, elle en est en partie la cause. Désormais, Butler est entièrement laissé à lui-même, à ses goûts et à ses paresse. Certes les oscillations produites dans sa vie par cet important événement sont d'une amplitude restreinte; de plus, elles vont se mêler à celles que produira la mort du pasteur Butler, aux conséquences pratiques plus considérables. Cependant l'influence subie aura des résultats durables.

1. « La mort me lia à elle en me délivrant d'elle ». Vers isolé, écrit en 1901, en même temps que les trois sonnets complets et que les fragments de deux autres sonnets. *Butleriana*, 151, 2, 3.

2. On peut imaginer qu'il ne se rappela plus désormais sans une pointe de remords l'ironique explication qu'il donnait des vers de Wordsworth : « She lived unknown, and few could know When Lucy ceased to be; — But she is in her grave, and oh, The difference to me ! » Miss Savage lui ayant demandé ce qu'il en pensait, il répondit qu'à son avis, Wordsworth avait assassiné son amie pour échapper à un mariage forcé. (*M.*, I, 330.)

Miss Savage, si elle ne l'a pas éveillé, a nourri et fortifié en lui le goût d'écrire, qui n'eût peut-être pas survécu aux décourageantes vicissitudes de ses premières tentatives. Mais elle le poussait avec entêtement dans une voie qui, à vrai dire, l'ennuyait. Elle eût voulu faire de lui un romancier, un écrivain à la française, moitié Balzac, moitié Diderot. Butler, pour lui plaire s'était engagé dans la longue avenue de son histoire des Pontifex; il y avait travaillé parfois avec entrain, souvent avec mollesse, mais toujours sous l'incessant aiguillon de ses conseils et de ses exhortations. Après sa mort, il ne se sent plus le courage de reprendre ce roman. A peine terminé, à peine léché, il l'abandonne définitivement. Il n'y touchera plus. Il est vain de chercher à ce découragement des raisons sentimentales profondes. Butler ne brûle pas son manuscrit en holocauste d'expiation. Il cesse simplement de s'y intéresser. Ses goûts libérés vont le porter ailleurs.

Mort du pasteur Butler.

L'année 1885, année de deuils et d'angoissantes difficultés, est pour Butler une année dangereuse, où le guettent à la fois le désespoir et la ruine complète. Par moments, il semble désarmé en face de ce qu'il croit être l'injustice et l'ironie de l'existence. Miss Savage disparue, à qui se plaindre désormais? « *Those people have died, who ought not to have died, lui confiait-il dans sa dernière lettre, and those people who ought to have died have not died, and there is no sense of propriety in them* » : allusion transparente à son père, dont la santé résistait désespérément aux attaques du mal et de la vieillesse. Butler ne pouvait plus vivre que d'expédients et d'emprunts. Il avait posé sa candidature à une chaire de professeur de Beaux-Arts à Cambridge¹, et son insuccès, sans le décourager outre mesure, avait ajouté un échec de plus aux vicissitudes de son ingrate carrière. Homme de lettres indépendant, sans fortune et sans profession, il se trouvait dans l'incapacité absolue de gagner sa vie par ses propres moyens.

Cette constatation, qui le désolait, lui faisait apporter une attention dure et âpre à toutes les questions d'argent auxquelles il se trouvait mêlé. Depuis l'affaire du Witehall, ses rap-

1. Voir plus bas, chap. XIII.

ports avec son père étaient restés extrêmement difficiles sur ces points épineux. Par ailleurs, leurs relations ne laissaient pas d'être correctes. Samuel avait pris son parti de l'attitude irréductible du pasteur vis-à-vis de ses livres. Il affectait cependant de le consulter sur des problèmes sans importance, et les lettres qui s'échangeaient, pleines de déférence d'une part et de bonhomie condescendante de l'autre, entretenaient la détente et sauvaient la face. Il allait parfois le voir à Langar; mais dans le milieu familial, il se sentait exposé à une hostilité contenue; l'incompatibilité d'humeur se révélait à mille détails, et il ne prolongeait pas son séjour au delà du temps strictement convenable. Il ne faisait pas secret autour de lui de ce que l'héritage de son père, avec la part qui lui revenait de droit par réversion¹, était l'unique solution possible de ses embarras d'argent. Aussi se tenait-il, d'aussi près que ses sœurs le lui permettaient, au courant de la santé du vieillard. Ses lettres à ses amis sont pleines de détails à ce sujet; ce n'est pas que la sollicitude le pousse; mais l'impatience n'est pas non plus son mobile. Son attitude, qui pourrait être odieuse chez tout autre, se sauve de l'être à force de franchise. Il ne s'y révèle nulle sentimentalité, c'est vrai, mais non plus nulle hypocrisie, nulle haine, nul souhait criminel. Lorsqu'il parle des gens qui « auraient dû mourir et ne sont pas morts », il veut dire surtout qu'il est plus juste que les bons et les utiles restent sur la terre plus longtemps que les autres; sur ce point d'ailleurs, nous l'avons dit, l'influence de Miss Savage avait été plus échauffante qu'apaisante. Butler, dans cette phrase, affecte de se détacher des faits, de parler dans l'abstrait, et de critiquer la justice des choses d'ici-bas. En fait, si depuis qu'elle s'affaiblissait, il suivait avec tant d'attention la santé de son père, c'est, d'abord, pour la raison simple et brutale qu'elle était dans sa vie un facteur d'une importance capitale; c'est en second lieu, on le devine en plusieurs endroits de ses lettres, parce que son sens des droits et des devoirs lui commande de faire strictement et loyalement ce qui lui incombe. Il regrette, par exemple, de voir partir le vieux domestique du Pasteur,

1. Par une mesure de subite bienveillance dont son fils, à vrai dire, suspectait la sincérité, le Pasteur Butler avait, en 1881, dans un acte notarié qui devait régler d'une manière différente la succession du Whitchall, annulé la clause de survivance concernant Butler, et rendu la réversion inconditionnelle ce qui avait permis à ce dernier de trouver de l'argent à emprunter.

qui savait si bien le soigner¹. D'autre part, il s'est fait de l'idée d'évolution un véritable dogme ; d'où un respect bizarre et inavoué, fondé avant tout sur des raisons d'ordre biologique, pour celui auquel il doit la vie. Dépouillé de tout sentimentalisme, le véritable lien de père à fils est ainsi plus fortement saisi. Ce lien ne doit plus grand'chose à l'éducation et à l'enseignement religieux ; il ne se réclame pas d'une hiérarchie morale, mais d'une simple relation naturelle, d'une préséance biologique. Enfin, Butler est au fond trop humain, malgré tel ou tel aspect rude et étroit de son caractère, pour qu'on ne soupçonne pas un attendrissement, si léger soit-il, une pitié floue à laquelle s'accroche un lambeau d'affection, en présence de cet homme qui s'en va et auquel le rattachent tant de souvenirs, dont tous ne sauraient être fâcheux. Il ne faut pas, pour connaître les véritables sentiments de Butler à la mort de son père, prendre au pied de la lettre le dernier chapitre de *The Way of All Flesh*, où Overton analyse impitoyablement l'attitude de Theobald Pontifex vis-à-vis de son fils et de son entourage. D'une part, les couleurs y sont inévitablement forcées, parce que le conflit entre ce père et ce fils est plus aigu que celui qui avait opposé Butler au Pasteur. De plus, une œuvre autobiographique, écrite pour être un jour publiée, découvre davantage peut-être la réflexion de l'auteur sur les actes et leurs mobiles que la réalité de ces actes et de ces mobiles. *The Way of All Flesh*, quelque précieux qu'il soit, ne saurait être tenu pour un document en tous points conforme à la vérité. Il faut en retenir surtout l'indication d'une incompréhension mutuelle. Les démarches les plus insignifiantes du Pasteur irritaient inmanquablement son fils, et celui-ci affirmait que l'inverse était tout aussi vrai. Peut-être, au fond avaient-ils trop de traits communs. Il est des tempéraments qui s'accommodent mieux de leurs contraires que de leurs semblables. Thomas Butler était guidé par un sens à coup sûr étroit et péremptoire de son devoir envers autrui ; son fils s'était fait une conception non moins intransigeante de ses devoirs vis-à-vis de lui-même. Tous deux, par un glissement

1. « My father has had two severe colds and is still far from well, though better. Nothing will make him take a due amount of care, and now his manservant, who has been with us this last dozen years and was one of the very best servants that man ever had, is leaving us — I am so sorry, for no one could manage him — I mean my father — so well as he could. » Lettre inédite de Samuel Butler à Mrs. Danvers, 21 nov. 1884 (communiquée par F. B. Kaye).

qui n'a rien de rare dans les relations humaines, se croyaient tenus de revendiquer âprement leurs droits afin d'accomplir plus aisément cette tâche idéale. Un moralisme presque analogue dans son principe les poussait l'un et l'autre. Dans un livre récent¹, un critique, étudiant l'attitude des premiers victoriens à l'égard de l'enfant, y relève les indices d'un attendrissement où s'amollit la vieille rigueur puritaine. Thomas Butler, si l'on en croit Mrs Garnett, et même si l'on fait leur part aux besoins de sa cause², ne fut pas un père de famille déraisonnable ou inhumain; ni cœur de pierre ni monstre d'hypocrisie, il ne différait pas sensiblement du type moyen de sa génération. Les lois mêmes de la vie semblent réserver une place à un choc d'intérêts, à une divergence de volontés entre les parents et leur progéniture; la nature abonde en exemples. Il est curieux, pour éclairer l'analogie fondamentale de ces deux égoïsmes, de constater chez Samuel Butler ce même besoin de taquiner, gratuit et un peu pervers, qu'il reprochait tant à son père et qu'il a complaisamment souligné dans *The Way of All Flesh*³. Deux caractères ainsi faits ne pouvaient que se blesser mutuellement par leurs démarches les mieux intentionnées.

Le pasteur Butler mourut le 29 décembre 1886, après une longue agonie. Par un concours de circonstances d'une symbolique ironie, son fils Samuel, brebis galeuse de la famille, fut le seul de ses enfants présent à son chevet; il lui tenait la tête dans ses mains lorsqu'il expira, sans l'avoir reconnu. A défaut de tendresse, ce souci de l'attitude correcte, poussé par Samuel jusqu'au scrupule, et respecté par le destin lui-même, confère à l'ultime entrevue du père et du fils une sorte de noblesse.

A la liquidation de l'héritage paternel, Samuel Butler se trouva à la tête, non d'une très grande fortune, mais d'une fort honorable aisance. Le pasteur avait, il est vrai, par d'astucieuses stipulations de son testament, immobilisé la plus grande partie de ce capital, de telle sorte que son fils ne pouvait disposer librement que de ses revenus. Mais il ne songeait plus à spéculer. Les perspectives de l'avenir devenaient tout autres. Il commença par payer ses dettes et

1. Hugh Kingsmill, *After Puritanism*, 1931, chapitre I.

2. Mrs. Garnett, *Samuel Butler and his Family Relations*.

3. Voir chapitre XVIII.

entreprit de débarrasser sa vie de tous les soucis d'ordre financier qui l'assombrissaient¹. Il garda son petit appartement de Clifford's Inn. Il augmenta, à sa manière, le confort de son existence; non en s'entourant de luxe, mais en s'attachant le personnel qu'exigeait son célibat et son insociabilité : un valet de chambre pour veiller à ses besoins matériels², et un compagnon de lettres qu'il pût associer à ses travaux comme à ses amusements. Cet interlocuteur, ce familier était déjà trouvé : c'était son ami H. F. Jones, qui se laissa sans peine persuader de quitter son métier de clerc de notaire pour prendre, aux mêmes appointements, le poste, ou plutôt la place qui lui était offerte³. Il ne faut pas oublier que Butler servait déjà à son louche ami Pauli une rente importante. Ainsi, sous l'empire d'une humilité curieusement mêlée d'égoïsme, il dépensait une forte partie de ses revenus à dédommager les personnes dont il requérait, à des titres divers, les services, la sympathie ou le commerce.

L'argent dont il héritait lui servit exclusivement à acquérir de nouveaux et efficaces moyens d'indépendance. Il y gagna la tranquillité de l'esprit, l'absence de soucis matériels absorbants, la possibilité de consacrer tout son temps et toute son attention aux travaux qui l'intéressaient. En bonne logique apparente, ces nouvelles conditions d'existence auraient dû influencer sur son caractère et sur sa carrière d'homme de lettres, permettre à ses dons originaux de s'épanouir librement, fécondés par une méditation dont rien ne devait plus désormais troubler la sécurité. On ne constate à vrai dire rien de semblable. La délivrance s'était fait attendre trop longtemps. A cinquante et un ans, Butler ne possédait plus le ressort suffisant pour modifier ses habitudes et transformer son humeur. Sa frugalité, l'extrême simplicité de sa vie quotidienne lui étaient chères à l'égal de besoins. Son humeur, indubitablement, se détendit. Mais elle avait subi trop d'assauts pour ne pas rester un peu méfiante. Sa susceptibilité, à moitié naturelle, à moitié acquise, ne sut pas désarmer totalement;

1. Il aura cependant plus tard les ennuis habituels des propriétaires, soit au sujet du lotissement du Whitehall, à Shrewsbury, soit à propos de ses immeubles de Londres.

2. Alfred Emery Cathie, alors âgé de 22 ans.

3. « From this time, therefore, until the death of my mother in 1900, I received £ 200 a year from Butler; no other alteration took place in the relations between us except that, as I was now free, we vere more together. » *M.*, II, 47.

si les causes de tourment ont diminué, celles qui restent vont suffire à l'éveiller à nouveau : ce sera l'ombre de Darwin, ou cette « conspiration du silence » à laquelle il attribuait l'éternel échec de ses livres. Cependant, les quinze dernières années de sa vie semblent malgré tout plus paisibles que les décades précédentes. D'une humeur toujours un peu redoutable pour ceux qui l'approchent, on le trouve moins prêt à disputer, moins ardent à se défendre, à attaquer; ou plutôt, s'il part encore en guerre, c'est davantage pour des raisons de principes et d'idées, et moins pour des raisons personnelles. En somme, les effets de l'âge et l'apaisement de tant de soucis l'ont rendu, au sens populaire du mot, plus philosophe.

Sa carrière littéraire ne marque pas le rebondissement qu'on pourrait attendre d'elle, lorsque prennent fin des conjonctures si déprimantes. N'ayant plus à lutter contre vents et marées dans l'espoir acharné de se faire une carrière lucrative, privé en même temps du vigoureux entraînement de Miss Savage, Butler cède plus volontiers à une certaine paresse. Ces ferments d'activité ou de rébellion l'avaient poussé presque malgré lui à d'intéressantes démarches. Désormais il ne se départ plus de son principe, qui est de ne faire que ce qu'il a plaisir à faire, d'éviter le laborieux et l'ennuyeux. La pente naturelle de son esprit le conduit à éviter les grandes constructions de l'imagination; il va vers les problèmes qui stimulent sa curiosité, les énigmes mal résolues dont l'homme doit être la clef. Ainsi l'année 1886 marque dans sa vie un tournant critique; elle la partage en deux époques, dont la première paraîtra peut-être la plus intéressante, la plus féconde et la plus originale. A plusieurs égards, cette date est une fin. Bien que H. F. Jones leur consacre dans sa biographie autant de place qu'aux précédentes, les quinze dernières années, au lieu d'une vigoureuse reprise ou de l'épanouissement attendu, n'apportent qu'un éparpillement d'intérêts, la révélation d'une fatigue de l'imagination et un ralentissement de la faculté créatrice. Butler a désormais trouvé son équilibre philosophique. La religion et la science ne peuvent plus rien ni pour lui ni contre lui. Son dernier livre sera, à la vérité, une satire amusante et dure de la naissance d'un mythe religieux. Mais cette idée-là, pas plus que ce projet, ne sont nouveaux. Le second *Erewhon*, s'il ferme symboliquement une carrière mouvementée et diverse, ne marque pas un renouvellement de la manière ou de la

pensée de l'écrivain ; il n'est pas l'épanouissement ou le couronnement magnifique du premier, il n'en est qu'une suite, un rebondissement. D'autre part, la critique des théories transformistes ne lui inspirera plus que les quelques pages de *The Deadlock in Darwinism*. Il a définitivement abandonné le roman des Pontifex¹. *Ex Voto* ne sera pas autre chose qu'un addendum au livre sur les Alpes. Butler va désormais se consacrer à des travaux d'humaniste et de biographe ; il publiera une vie de son grand-père, des traductions d'Homère, une interprétation de *l'Odyssée*, une étude des Sonnets de Shakespeare. Partout on reconnaîtra, certes, la même curiosité vigilante, le même sens de l'humour, le même souci de l'humain. Mais ces œuvres sont dépourvues d'une vigueur et d'une originalité que l'on trouve parfois dans les œuvres précédentes, et que ne peuvent compenser une ordonnance plus réfléchie ou une attention minutieuse au détail. Le seul monument auquel Butler travaille jusqu'à sa mort d'une même haleine n'est pas à proprement parler un ouvrage littéraire : ce sont ses « Cahiers de Notes » où, d'un trait persévérant et fin, il grave à loisir le portrait de sa curieuse intelligence.

1. Cependant lorsque vers 1889 la lecture des lettres du D^r Butler l'eut rempli d'admiration pour le caractère de son grand-père, il regretta de l'avoir dépeint sous des traits inexacts dans le personnage de Georges Pontifex, et décida de faire les retouches nécessaires pour lui rendre justice. Mais le temps, ou le courage, lui manquèrent (*M.*, II, 73).

CHAPITRE XIII

BUTLER CRITIQUE D'ART. — DERNIER MOT SUR LE DARWINISME

Candidature à la chaire Slade ; — Essais de critique d'art ; — *Ex Voto* ; — Autres essais sur les chapelles italiennes ; — Fin de la querelle avec le Darwinisme ; — *The Deadlock in Darwinism*.

Au début de l'année 1886, presque un an avant la mort de son père, Butler s'était résolu à une démarche qui ne laisse pas d'étonner de sa part : il avait posé sa candidature à une chaire de professeur des Beaux-Arts à Cambridge¹. On l' imagine difficilement, sans doute, coiffant la toque de professeur. Mais les avantages d'une telle situation n'auraient pas été négligeables. « The post, écrivait-il à son père, would exactly suit me, as residence is not required, and 12 lectures a year is all that I should have to give². » D'abord, en effet, les conférences et leur préparation lui auraient laissé d'abondants loisirs. Mais surtout le modeste traitement attaché à la chaire eût apporté à ses difficultés présentes une solution provisoire. Peut-être envisageait-il au surplus, non sans une secrète satisfaction, la possibilité de laisser tomber quelques pierres

1. La chaire de « Slade Professor of Fine Arts » a été fondée par Felix Slade à sa mort (1868), ainsi que deux autres chaires similaires à Oxford et à University College, Londres. La nomination est faite par un comité de 7 membres comprenant 4 professeurs, le président de la Royal Academy, le vice-chancelier de l'Université de Londres, et le directeur du Victoria and Albert Museum. Le professeur est élu pour trois ans et rééligible ; il n'est tenu de résider sur place que si son traitement vient à dépasser 500 l. Le cours doit comporter aujourd'hui un minimum de 20 conférences. En 1885, la chaire avait été déclarée vacante à la suite de la nomination de son titulaire, Sidney Colvin, comme conservateur des gravures et dessins au British Museum.

2. Lettre du 5 février 1886, *M.*, II, 30.

dans la mare des grenouilles officielles. En tout cas on le sent tout prêt, à ce moment, à changer l'orientation de sa carrière. Sa nomination à ce poste, si elle avait eu lieu, aurait marqué le début d'une activité nouvelle dans un domaine où il s'était jusqu'alors peu exercé. Car son seul bagage de critique tenait dans quelques passages de *Alps and Sanctuaries*. Encore les *Considérations sur la décadence de l'art en Italie* montrent-elles plus d'originalité dans les idées que de science historique ou de compétence technique. En dehors de ce chapitre, il n'avait rien publié qui touchât de près ou de loin aux arts plastiques. Dans de telles circonstances, sa démarche risquait fort de paraître audacieuse. Sa lettre de candidature était d'une simplicité qui touche à la naïveté. Elle mentionnait qu'il avait pratiqué la peinture pendant de longues années, qu'il continuait à travailler d'après nature pendant les vacances, et qu'il avait exposé « en plusieurs occasions » à la Royal Academy. « I am also well versed, affirmait-il, in the histories and methods of the various European Schools of painting, past and present ». Il parlait enfin de ses notes accumulées : « During the last twenty years I have collected a large number of art notes, critical and historical, and should be very glad to find a motive for bringing them together, and a field for their employment¹. »

Il ne pouvait faire autrement que de joindre à cette lettre la liste de ses œuvres littéraires ; c'était, dans ces conditions, courir à un échec certain. L'auteur d'*Erewhon* et du *Fair Haven* ne pouvait qu'être suspect à un comité d'universitaires. Comment eût-il pu croire qu'ils lui pardonneraient l'ironique description des « Colleges of Unreason » ?

Entre autres candidats, il se trouvait en concurrence avec un homme qui devait plus tard devenir son ami. Harry Quilter, de seize ans plus jeune que lui, était un esprit de même trempe, volontiers ironique et frondeur, qui s'en était pris à quelques gloires contemporaines et s'était fait des ennemis. Mais Quilter pouvait déjà justifier de dix ans d'activité de critique et de conférencier² ; il avait également publié un catalogue

1. Cette lettre, imprimée par S. Butler pour l'occasion, en février 1886, n'est pas donnée dans *M*. Le British Museum en possède un exemplaire. Hoppé en a reproduit les termes (p. 43).

2. Harry Quilter (1851-1907), critique d'art au *Spectator* et au *Times*, lance en 1888 la *Universal Review*, où S. Butler publiera 9 articles (la *Universal*

descriptif de tableaux exposés à la Royal Academy : titres plus précis, plus sérieux aux yeux du jury que les paradoxes de Butler. Cependant, Quilter lui-même, en dépit de ses réels mérites, ne fut pas nommé à ce poste : l'université de Cambridge semblait vouloir se garder d'admettre dans son sein le moindre ferment caustique ou dissolvant.

La chaire fut donnée à un troisième candidat¹. Butler ne fut pas, après tout, sensiblement ému par son insuccès. Il croyait connaître ses juges, et tenait en piètre estime la culture esthétique des « Dons » de Cambridge ou d'Oxford. Il disait à une autre occasion « we cannot expect a University Swell to know anything about art or music² ». Il était fier cependant d'avoir osé se mettre sur les rangs. On l'assura dans son entourage qu'il avait mérité de réussir, et lui-même se persuada facilement que le siège des électeurs était fait de longue date en faveur de l'heureux candidat. Loin même de le rebuter, cet échec, en quelque manière flatteur, l'encouragea à tenter sa chance dans la critique d'art. Pendant les quatre ans qui suivirent, sa principale activité se manifesta dans ce domaine. Déjà, en sollicitant sa nomination à Cambridge, il avait eu le temps de joindre à son dossier un article qui venait de paraître dans l'*Athenaeum*, et où il essayait de confirmer l'attribution à Gentile Bellini d'un tableau du Louvre représentant le peintre et son frère. Butler, pour étayer de preuves sa conviction, passa ses vacances de deux étés à parcourir les musées de l'Italie du nord, cherchant à retrouver dans les figurants et personnages secondaires des grandes toiles à sujets religieux ou anecdotiques, des têtes ressemblant à celles des frères Bellini³. Vers la même époque, comme il travaillait à copier, au musée de Bâle, une aquarelle attribuée à un copiste d'Holbein, certains détails de cette œuvre éveillèrent sa curiosité. S'étant documenté sur son histoire, il en arriva à la conclusion qu'il fallait l'attribuer

Review ne vécut que deux ans); publie quelques ouvrages sur l'art, et en 1902 un volume *What's what* (dont une partie est due à des collaborateurs), où il rapporte ses souvenirs de S. Butler.

1. L'architecte J. H. Middleton (et non C. H. Middleton, comme l'indique l'index du *Memoire* de H. F. Jones); Middleton venait de publier un livre sur les antiquités de Rome, qui avait été très favorablement accueilli (*Ancient Rome*, 1885). A sa mort en 1896, son corps fut incinéré au four crématoire de Woking, comme le sera celui de Butler en 1902.

2. *M.*, II, 52.

3. *The Athenaeum*, 20 février 1886. *The Academy*, 14 mai 1887 : un article et une lettre intitulés : « Portraits of Gentile and Giovanni Bellini ».

au pinceau même d'Holbein. Non content de faire paraître une lettre sur ce sujet dans *The Academy*¹, il fit tirer à ses frais sur une carte les photographies de l'aquarelle en question et du dessin original, les faisant suivre de quelques lignes de texte où il donnait succinctement les raisons de son opinion. En 1889, revenant sur le même problème, il publia un article dans *The Universal Review*² et fit rééditer la carte, augmentée d'un *post-scriptum*. Ces tirages avec reproductions photographiques lui coûtaient fort cher, et ne se vendaient pas; mais il ne pouvait se retenir de mettre le public au courant de ses découvertes, et se piquait de le faire chaque fois avec la plus grande clarté et la plus grande précision.

*Ex Voto*³, paru en mai 1888, tenait la promesse imprudemment faite dans *Alps and Sanctuaries*⁴ de consacrer un livre à Varallo-Sesia et aux quarante-huit chapelles qui courent son Sacro-Monte ou en bordent l'accès. Sans l'insistance de ses amis italiens, peut-être Butler n'aurait-il jamais écrit ce livre; mais les notables de la petite ville étaient trop attachés à ce projet pour se contenter de promesses. On alla, pour lui forcer la main, jusqu'à lui offrir, en août 1887, une sorte de « dîner civique » au sommet de la montagne. Butler s'exécuta. Les vacances de 1887 furent employées à ce labeur minutieux et ardu. *Ex Voto*, avec ses nombreuses photographies prises, non sans mal, par l'auteur lui-même⁵, est une monographie historique et descriptive. Dans la première moitié de l'ouvrage, Butler indique et critique les sources de sa documentation, résume l'histoire de Varallo et de son Sacro-Monte, et consacre un chapitre à chacun des trois principaux artistes qui travaillèrent aux chapelles, Gaudenzio Ferrari, Tabachetti, *alias* Jean de Wespign⁶, et Giovanni

1. *The Academy*, 23 octobre 1886 : « Holbein's Dance ».

2. *The Universal Review*, nov. 1889 : « L'affaire Holbein-Rippel ».

3. *Ex Voto : An account of the Sacro-Monte or New Jerusalem at Varallo Sesia, with some notice of Tabachetti's Remaining work at the sanctuary of Crea*, by Samuel Butler, op. 9. Trübner.

4. Préface de la première édition, 1881. « ...I found it impossible to deal with Varallo without making my book too long. Varallo requires a work to itself; I must, therefore, hope to return to it on another occasion. »

5. Les chapelles étant fort obscures, il lui fallait faire de longues poses, et souvent se servir du magnésium. Cf. *M.*, II, 61.

6. Dans l'été qui suivit la publication d'*Ex Voto*, S. Butler, suivant une piste relevée par un érudit italien, se rendit à Dinant et à Namur pour y trouver les preuves de l'origine flamande de Tabachetti. Il se donna pour cela beaucoup de mal. La description et le résultat de ses recherches se trouvent incorporés au chap. IX de la nouvelle édition d'*Ex Voto*.

D'Enrico. La seconde partie comprend une étude détaillée de chacune des chapelles avec leurs fresques et leurs figures de terre cuite. Dans l'introduction et dans la conclusion, Butler rappelle quelques-uns des principes généraux déjà exprimés dans *Alps and Sanctuaries*, s'élevant une fois de plus contre l'étude académique des arts¹, et divisant l'histoire de la peinture et de la musique en deux périodes, la première d'immaturité, la seconde de décadence, également éloignées l'une et l'autre du difficile équilibre de la perfection². En un autre endroit (chap. VII) il expose le but que poursuivaient les artistes d'autrefois, et les conditions dans lesquelles ils travaillaient, ce qui l'amène à des considérations générales où le lecteur retrouve encore, éparses, quelques-unes des paillettes butlériennes. Mais dans son ensemble, *Ex Voto* est une composition d'un travail appuyé, sérieux et froid, auquel, certes, les passages dont on vient de parler confèrent une physionomie personnelle, mais que ne traverse nulle ironie et que n'allège aucun humour.

Jusqu'en 1890 Butler ne cessa de scruter sanctuaires et chapelles votives, dans l'espoir d'y retrouver des statues de Tabachetti. En novembre 1888, il donnait une sorte d'appendice à *Ex Voto*, dans un article intitulé *A Sculptor and a Shrine*. Ce sculpteur, c'était naturellement Tabachetti, que dans une note préliminaire il rangeait parmi ses héros, avec Haendel, Shakespeare, Holbein, Rembrandt, Giovanni Bellini ou de Hooghe. Le sanctuaire était celui de Montrigone, à Borgo-Sesia. Le ton de l'article contrastait par sa légèreté et sa désinvolture avec celui d'*Ex Voto*. Butler se divertissait librement au réalisme naïf des statues. Au cours d'un autre article, *A Medieval Girl School*, publié l'année suivante, il décrivait dans la même humeur les chapelles d'Oropa³. Enfin, *Art in the Valley of Saas*, à la fin de 1890, clôt la série des articles consacrés aux chapelles italiennes⁴. Cependant la plupart de ses prétendues découvertes ne tardèrent pas à être contestées; les travaux de son ami, l'érudit Cavaliere Negri, révélèrent l'inexactitude ou l'imprudence de conclusions trop hâtives. Il se rendit de bonne grâce à l'évidence

1. *Ex Voto*, pp. 252-3.

2. *Id.*, pp. 218-9.

3. *Universal Review*, déc. 1889. Pour Oropa, voir aussi *Alps*, pp. 177-187.

4. *Universal Review*, nov. 1890.

des documents; et si vers la fin de sa vie il songeait encore à publier un livre sur Jean de Wespín, c'était surtout pour confesser ses erreurs¹.

Dans l'œuvre de Butler, la critique artistique forme une partie négligeable. Elle n'offre d'intérêt que par les éclairs d'humour, les pointes paradoxales qui l'émaillent ou les digressions où le ton se hausse jusqu'à la philosophie de l'art. Pas plus qu'il n'a été un critique littéraire, Butler ne pouvait être un critique d'art. L'entraînement de sa curiosité lui a fait illusion. Elucider de petits mystères, retrouver la filiation d'une œuvre, discuter l'attribution d'un tableau : ces menues recherches l'amusaient, le passionnaient même; mais, légitimes chez un érudit ou chez un amateur doué d'une culture spécialisée, elles étaient avec lui vouées, par la force des choses, à n'aboutir qu'à des impasses. Elles font regretter aujourd'hui qu'il leur ait tant consacré de son temps et de son attention.

L'année 1890 marque également la date de la dernière intervention publique de Butler dans la controverse entre Darwinistes et Néo-Lamarkiens. *Luck or Cunning?*, malgré son dessein batailleur, lui avait permis d'exprimer quelques vues personnelles sur la philosophie de l'évolution. Désormais il n'avait sur ce point plus rien d'original à dire; d'ailleurs, son opinion étant définitivement établie, l'intérêt du sujet était pour lui épuisé. Mais il continua à suivre attentivement les vicissitudes du combat; les sollicitations les plus inoffensives piquaient son humeur, et il ne pouvait les laisser passer sans réagir vigoureusement. C'est ainsi qu'en 1887 il envoya une lettre à l'*Athenaeum*² pour protester contre un passage de la « Vie et correspondance de Charles Darwin » où le fils du grand savant faisait une allusion rapide à l'affaire de l'*Erasmus Darwin*. Le ton du paragraphe incriminé, digne, mesuré, imbu d'une implicite hauteur, étaient de ceux qui irritaient le plus Butler. Sa protestation révèle une exaspération contenue; Darwin, alléguait-il — à tort, on l'a vu, — avait agi en pleine connaissance de cause et s'était ainsi rendu

1. Butler avait d'abord pensé à une édition remaniée d'*Ex Voto*; mais l'éditeur n'en voulait pas, « Grant Richards is very reasonably afraid of taking up *Ex Voto*, so I change my tactics and contemplate a short book entitled Jean de Wespín, otherwise known as Tabachetti. » Lettre de S. Butler, à H. F. Jones, 21 fév. 1902, *M.*, II, 385.

2. *Athenaeum*, 26 nov. 1887.

complice d'une attaque sournoise dirigée contre lui. Quelques jours après, Francis Darwin publiait une seconde édition de l'*Erasmus Darwin* de son père, et Butler lut avec surprise au bas d'une des pages de la préface originale, une note ainsi conçue : « Mr. Darwin accidentally omitted to mention that Dr. Krause revised and made certain additions to his essay before it was translated. Among these additions is an allusion to Mr. Butler's book, *Evolution old and new*. » Ceci pouvait passer, sinon pour un regret, du moins pour un rétablissement des faits, une tentative de réparation; le lecteur renseigné était discrètement mis en état de saisir la véritable position de Butler. Celui-ci était trop habile pour ne pas se prévaloir d'un aveu public, quelque insuffisant qu'il lui parût encore. Dans une lettre à l'*Academy*¹, il déclara qu'il déposait les armes, puisque satisfaction lui était enfin donnée; il promettait de rester dorénavant sous sa tente; mais ses phrases même frémissaient encore d'amertume; il raillait le sentiment que Darwin prétendait avoir de l'honneur littéraire. C'était la fin d'une pénible querelle, ce n'était pas, dans son cœur, l'apaisement.

L'occasion de placer un dernier mot lui fut offerte par la publication, en 1889, d'un livre sur le Darwinisme par A. R. Wallace. Il écrivit alors un long article qui parut au début de l'année suivante dans trois numéros successifs de l'hospitalière revue de Harry Quilter². *The Deadlock in Darwinism* n'est qu'une mise au point qui ne prétend verser aucune pièce nouvelle au dossier de l'évolutionnisme; les Darwinistes, dit Butler, exploitant à fond la loi de la sélection naturelle qui fait du hasard le dieu de l'évolution, ont été conduits, avec Weissmann, à considérer les cellules reproductrices, dans un organisme, comme complètement à part des autres cellules, et presque comme douées d'une vie indépendante. Butler s'élève contre la lugubre perspective d'une continuité toute fortuite et extérieure, à laquelle l'essence même de l'être ne participerait pas. Reprenant ses arguments de *Life and Habit*, il esquisse une fois de plus sa théorie favorite, qui cherche à éclairer les phénomènes de l'évolution organique à la lumière de la mémoire. Lorsque la thèse de

1. *The Academy*, 17 déc. 1887.

2. « *The Deadlock in Darwinism* », *The Universal Review*, avril, mai et juin 1890.

Weissmann, dit-il pour conclure, se sera révélée une impasse, il faudra bien alors abandonner Darwin et revenir à l'explication de Lamarck, enrichie de l'important corollaire de Hering, dont il se vante d'avoir été le « champion » inébranlable et peu encouragé.

Ces articles, sans avoir l'âpreté incisive des ouvrages précédents, montrent encore en plusieurs passages un sarcasme contenu : le polémiste de *Luck or Cunning?* n'a rien perdu de sa malicieuse habileté ni de ses qualités manœuvrières. Selon un procédé qui lui est cher, il dépiste les réponses évasives, et s'efforce de prendre ses adversaires en flagrant délit de pirouette. Il triomphe s'il peut les convaincre de contradiction. Ses pointes, moins empoisonnées qu'autrefois, sont toujours faites pour égratigner. A travers sa coutumière vivacité, transparaissent les deux griefs qui nourrissent encore son hostilité, et qui ont été signalés à une autre occasion : d'une part une exaspération toute philosophique et désintéressée à voir la science s'engager à fond dans une voie qui lui paraît mener à l'absurde; d'autre part la blessure inguérissable que tout incident rouvre, la vexation qu'il éprouve à compter pour si peu, la mortifiante certitude que tant de coups portés n'ont trouvé devant eux que le vide. Il a rassemblé pour ce nouvel assaut les arguments, les explications, les exemples qu'il a déjà maintes fois exposés; il cite ses propres livres avec insistance¹. Tantôt affectant l'audace, tantôt la modestie, il défie ses adversaires et appelle la contradiction. Cependant il y a dans le ton même de ces pages, si on les compare avec, par exemple, les derniers passages de *Luck or Cunning?*², un air plus désabusé, plus détaché. S'il regrette encore de ne pouvoir susciter le grand débat si opiniâtrement recherché, son amertume reste contenue dans son expression par une résignation née du temps et de la dure expérience. Peut-être comprend-il enfin que dans ce genre de controverse le spécialiste, étant le mieux armé, remporte toujours la victoire; que ce public sans lumières qu'il invoque pour juge réclame, en ces matières, moins du bon sens, ins-

1. Au cours de ces trois articles, il renvoie le lecteur six fois à *Life and Habit*, trois fois à *Ev. O. and N.*, deux fois à *Unconscious Memory*, trois fois à *Luck or Cunning?*.

2. C'est-à-dire les dernières pages du chapitre XIX, qui précède la conclusion, tout entière consacrée aux expériences de Tylor, dont le ton diffère absolument de celui du reste du livre.

trument sans mystère, qu'un ensemble impressionnant de faits, observations, statistiques, ou découvertes; et qu'il est souvent prêt à accorder sa foi à la théorie la plus obscure ou la plus redoutable, parce que, plus éloignée de sa propre ignorance, elle lui paraît par là même plus proche de la vérité.

CHAPITRE XIV

LA BIOGRAPHIE DU D^r BUTLER. — MORT DE PAULI

S. Butler et son grand-père ; — Préparation et publication du livre ; — *The Life and Letters of Dr. Samuel Butler* ; — La critique.

Charles Paine Pauli : premières relations ; — Caractère de Pauli ; — Avances d'argent ; — Mort de Pauli ; — Révélations ; — *Shakespeare's Sonnets Reconsidered* ; — Essai d'explication.

Au début de 1888, quelques membres de la Société Archéologique de Shrewsbury vinrent demander à Butler d'écrire dans leur bulletin un mémoire biographique de son grand-père et de son père. Butler, qui avait, deux ans auparavant, rédigé les notices nécrologiques du pasteur pour les journaux de Shrewsbury, refusa d'évoquer à nouveau sa mémoire. Il éprouvait moins de répugnance à l'égard de l'ancien évêque de Lichfield. Mais il connaissait mal le personnage. Ses sentiments pour lui étaient vagues, faits surtout de méfiance préconçue¹. Le George Pontifex des premiers chapitres de *The Way of All Flesh* le représente tel qu'il se l'imaginait alors. Homme vigoureux et bien équilibré, au cœur sec et au cerveau clair, doué d'un sens fort avisé des affaires, le vieux libraire est bien, avant la lettre, le type parfait du victorien prospère, conformiste et autoritaire. En voyage, il ne daigne admirer que ce qu'il est convenable d'admirer, et il note sur ses tablettes des impressions d'une pompeuse banalité. Chrétien scrupuleux, cela va sans dire, il sait faire servir sa religion à ses

1. « I had a decided prejudice, how or whence derived I know not, as though he had been a man of the Kennedy stamp, only that if Kennedy were whips, Dr. Butler had been scorpion », *M.*, II, 266.

intérêts. Peut-être aime-t-il son argent mieux que ses enfants ; mais c'est aussi que les mérites de ces deux institutions sociales ne sont guère comparables. L'argent contribue au bien-être et à la tranquillité, la famille en est l'ennemie. « His money was never naughty, his money never made noise or litter, and did not spill things on the table cloth at meal times, or leave the door open when it went out... He never dealt hastily or pettishly with his money, and that was perhaps why he and it got on so well together¹. » Cette silhouette dessinée à petits traits pittoresques ne manque ni de vigueur ni de finesse, mais les commentaires critiques et les réflexions de Butler, pour si aigus, amusants ou justes qu'ils soient, interviennent dans la description d'une manière qui ôte, à tout le moins, de l'objectivité aux personnages. Sans le procès des relations familiales que Butler ouvre dès les premiers chapitres, le vieux Pontifex prendrait un relief presque sympathique. Néanmoins, en tant que portrait du Dr Butler, il manque de ressemblance.

Thomas Butler avait, paraît-il, défendu qu'on écrivît la biographie de son père². Cette interdiction n'allait pas arrêter Samuel, toujours disposé à trouver flatteuses et à accepter les propositions de travaux littéraires qui lui étaient faites. En décembre 1888, ses sœurs lui remirent la correspondance du Dr Butler. En la parcourant, il s'aperçut qu'il s'était sensiblement trompé sur le caractère, sur le niveau moral et la valeur professionnelle de cet homme. Il fut soudain pris d'un véritable emballement pour lui. « Everything from first to last, écrivait-il après une première lecture..., is good, straightforward, generous, forbearing and all that an anxious grandson would desire his grandfather to be³ ». Cette soudaine flambée de fierté familiale est curieuse et touchante ; c'est un de ces revirements du cœur où se marque la profonde honnêteté de Butler en face de sa propre conscience. Le « respect », « l'admiration » — sentiments dont on trouve rarement l'aveu sous sa plume — le remplissaient maintenant. C'était plus qu'une révélation : cela risquait presque d'être une conversion. L'exemple, dans sa propre famille, d'un être

1. *Way of A. F.*, p. 21.

2. «...he had decided that Dr Butler's life should not be written, though R. W. Evans would have been only too glad to write it », *N. B.*, p. 32.

3. Lettre à William Phillips, 17 déc. 1888, *M.*, II, 71.

foncièrement sympathique, dont il déclarait lui-même qu'il était devenu « amoureux¹ », infirmait cet aphorisme si souvent ruminé, que les relations familiales sont inéluctablement sevrées de simplicité, de chaleur généreuse et d'affection réciproque. Le pasteur Thomas pouvait, après tout, n'être qu'un spécimen isolé, accidentel, de père de famille. Quelles qu'aient été à ce moment ses conclusions intimes, Butler poursuivait avec ardeur sa tâche — véritable « labour of love ». Il s'abouchait avec tous ceux qui avaient connu le D^r Butler et pouvaient verser à son dossier un témoignage, une lettre, une anecdote. Le plan de l'œuvre s'étoffait, devenait vaste et ambitieux, demandait aussi plus de souffle et plus de temps à réaliser. Butler y passa cinq années complètes², avec seulement quelques intervalles consacrés à traduire Homère. En 1894, la première moitié du livre, qui s'annonce fort long, est prête. Il s'agit de pressentir un éditeur; ici, naturellement, commencent les difficultés. Butler fait imprimer ses bonnes feuilles en une brochure qu'il envoie à différentes maisons³. Le manuscrit est d'abord refusé par John Murray, puis, entre autres éditeurs, par les presses universitaires de Cambridge et d'Oxford. Une agence spécialisée dans ce genre de transactions entreprend de le placer, ainsi que la traduction de *l'Odyssée* qui vient d'être achevée. C'est l'insuccès sur toute la ligne. En termes tantôt cavaliers, tantôt courtois, le malheureux auteur se voit partout éconduire. Au début de 1895, il n'a pas encore réussi à trouver un contrat. Pour tout autre que lui, pareilles vicissitudes risqueraient d'être fort décourageantes. Mais l'habitude a depuis longtemps émoussé le vif de ce genre d'humiliation. Moins son livre semble avoir de chance de plaire, plus il s'entête à lui faire voir le jour. En désespoir de cause, il capitule devant l'inévitable, et décide de le publier à ses frais. Aussitôt les obstacles s'écroulent : Murray accepte de bonne grâce de prêter la main à une aventure où il ne court plus aucun risque. Le chef de la grande firme victorienne, rempart de l'orthodoxie, n'eût pas été d'humeur

1. « ...which (letters) have done more than anything else to make me so enamoured of his character », Lettre au Revd. F. E. Gretton, 12 mars 1889 M., II, 72.

2. De 1889 à 1894.

3. La brochure, qui porte le titre même de l'ouvrage complet, est généralement désignée sous le nom de *Synopsis of the Life and Letters of Dr Samue Butler*. Elle comprend 12 pages, et ne porte pas de nom d'éditeur ni d'imprimeur. Elle est datée de juin 1894.

à patronner un *Fair Haven*, un *Erewhon Revisited*, ni peut-être une *Authoress of the Odyssey*. Mais le sujet et l'esprit même de ce livre sont inattaquables. Cependant on lui a fait le reproche d'être trop long. Butler se résigne à suivre un conseil qu'il devine juste, et procède à un remaniement complet, élaguant les passages de moindre intérêt dans les lettres de son grand-père et ses propres commentaires. « It has been, écrit-il, a tiresome job¹ ». Il lui faut plus d'un an pour venir à bout de cette réduction, avec ses corrections et ses raccords, pour dresser un index et imprimer le livre. De tous les ouvrages de Butler, c'est celui peut-être dont la composition lui coûta le plus de peine, mais lui fut aussi, à l'en croire, du plus précieux enseignement².

Le livre parut le 2 octobre 1896. Son titre complet est : « *The Life and Letters of Dr Samuel Butler, Headmaster of Shrewsbury School, 1798-1836, and afterwards Bishop of Lichfield, in so far as they illustrate the Scholastic, Religious, and Social Life of England, 1790-1840, by his grandson Samuel Butler, author of Erewhon, The Trapanese Origin of the Odyssey, etc.* ». Il est divisé en deux volumes, couvrant les deux périodes 1774-1831 et 1831-1839. Le premier chef d'intérêt du livre, c'est d'y voir Samuel Butler, se souvenant d'avoir failli être maître d'école, commenter fort pertinemment les méthodes pédagogiques de son aïeul, et les idées du temps sur l'éducation. Par exemple, il approuve le Dr Butler de vouloir alléger les leçons et les devoirs supplémentaires. Mais il lui reproche par contre d'avoir surestimé la valeur de contrôle des notes journalières. Elles ne sauraient en rien, dit-il, stimuler l'intérêt de l'élève pour son travail, et sont inutiles au maître qui a cent autres moyens de se rendre compte de l'application et des progrès de ses élèves³. Peut-être, ajoute-t-il finement, servaient-elles avant tout au directeur à contrôler le zèle de ses professeurs. En second lieu, cette biographie vaut par la personnalité même de son sujet, dont la sympathie de l'auteur sait mettre en lumière les différents aspects. Dans l'introduction, Butler avoue sa surprise extrême lorsque lui fut révélée l'importance de l'œuvre accomplie et de

1. Lettre à Mrs. Bovill, août 1895, *M.*, II, 235.

2. « I think my Life of Dr. Samuel Butler taught me more than anything else did. » Note de Samuel Butler, 1901, *M.*, I, 237.

3. *Life and Letters of Dr. S. Butler*, vol. I, p. 8.

l'influence exercée par le célèbre directeur. Mais les résultats obtenus le touchent moins que la sincérité absolue de son zèle, sa bonté, sa conscience stricte et droite, et, malgré la vivacité de son tempérament, une maîtrise parfaite de soi-même, qui lui permettait de supporter avec tact et fermeté les situations les plus délicates¹. Bien des traits de moralité pour lesquels Butler n'aurait eu que doute et suspicion s'il les avait rencontrés chez ses contemporains, commandent sans réserve son respect. Cette affection admirative a même fini par dépasser les limites de son objet, semble baigner la lignée tout entière des Butler, le milieu sociale et l'époque. L'âme humaniste du biographe se fond dans une sympathie diffuse, mais véritable, pour ses personnages : assez éloignés de lui pour qu'il n'ait rien à redouter d'eux, ils sont cependant assez proches encore pour que l'effort qui les ressuscite le divertisse et l'attendrisse à la fois. Ce livre, enfin, appelle une dernière remarque. La parenté du sujet et de son biographe rend presque inévitable un parallèle entre eux². Butler, en tout cas, l'esquisse à sa manière. Heureux d'avoir découvert au-dessus de lui, dans l'arbre généalogique, un ancêtre aussi recommandable, il souligne avec une satisfaction visible les traits de caractère ou les attitudes mentales qu'il sait ou croit-être aussi les siens. Ainsi, travers fréquent, le peintre se trahit, se peint lui-même dans son portrait. Il n'est rien, par exemple, que Butler déteste davantage que les déchaînements de la colère, la perte momentanée de l'équilibre de l'humeur, avec ses excès et ses dangers. Cependant, il est de tempérament irascible, et volontiers entêté dans sa rancune³; mais c'est un défaut contre lequel il lutte de toutes ses forces, et il lui plaît de trouver chez son grand-père, avec l'impatience instinctive et l'humeur

1. Voir, par exemple, ses relations extraordinaires avec son sous-directeur Jeudwine. Les deux hommes, nommés ensemble à Shrewsbury, se brouillèrent dès les premiers jours et cessèrent de se parler. Ils ne communiquaient que par lettres. Jeudwine étant inamovible, cette situation dura trente-sept ans. Les deux hommes se réconcilièrent cependant en 1835. Jeudwine étant à l'agonie, le Dr. Butler vint communier avec lui. Samuel Butler admirait fort cette scène, *Life and Letters of Dr. Samuel Butler*, II, p. 40-41.

2. H. F. Jones l'a tenté dans son *Mémoire* (II, 73-81) avec plus de zèle que de bonheur. Il essaie de prouver que Samuel Butler avait toutes les qualités de son grand-père, sauf l'esprit de société.

3. Les commentaires de H. F. Jones, essayant dans une des pages ci-dessus indiquées de le laver de ce reproche, sont singulièrement embarrassées et peu convaincantes. Il doit d'ailleurs avouer qu'à la suite de ses fâcheries, Butler se conduisait parfois « in an extremely unpleasant manner ».

vive des êtres de forte vitalité, la puissante maîtrise de soi-même qu'il rêve de posséder. Butler note aussi avec malice quelques exemples d'arrière-pensées, d'intentions secrètes, d'attitudes doubles. Celui-ci entre autres : le Dr Butler avait publié, sous un pseudonyme, une brochure intitulée : *Thoughts on the Present System of Academic Education in the University of Cambridge*¹. Samuel croit dépister là, et il y applaudit, une démarche compliquée. La mission officielle du Docteur, érudit célèbre et pontife de la culture classique, était de promouvoir les études latines et grecques ; mais sous le couvert de l'anonymat, il combattait la doctrine traditionnelle. L'étrange c'est que le « pamphlet » ne traite que de l'enseignement des mathématiques, et qu'« Eubulus » s'y efforce de montrer que la spécialisation scientifique est néfaste aux étudiants des Universités. Mais, allègue Butler, l'auteur voulait laisser entendre que le même argument s'applique, par extension, aux humanités. La clef de cette intention secrète lui est donnée par une phrase qui lui semble révélatrice : « we almost seem, écrit le pédagogue, to neglect the sense for the sound ¹⁵ ». Des remarques de ce genre se perdent par l'excès même de leur subtilité. A force de chercher à lire à travers l'évidence des faits, le biographe imprudent réduit ses documents à n'être qu'une pelure, pour lui transparente, sous laquelle il déchiffre tout ce que lui suggère son imagination ou son préjugé. Butler commente avec plus de prudence l'attitude de son grand-père vis-à-vis des poèmes homériques ¹⁶. L'auteur de la *Modern and Antient Geography* savait, affirme-t-il, que la question était brûlante. Il ne l'avait pas étudiée assez sérieusement pour s'engager sur le fond, « but he seems to have retreated from his original view that the Odyssey was by more than one hand, though not feeling as confident as I could have wished to see him that it was not written by the author of the *Iliad* ». Plein de sa récente découverte sur l'origine de l'*Odyssée*, Butler ajoute naïvement : « He does not seem to have even suspected the Silician origin of the poem ». Il conclut en déclarant : « It is not paradoxical to say that if the *Odyssey* had been harder to understand it would have

1. Parue en 1822, signée « Eubulus ». Le savant philologue et pédagogue Monk l'ayant pris à partie dans un article signé « Philoerantus », Dr. Butler riposta à cette attaque par une *Letter to Philoerantus from Eubulus*.

2. *Life and Letters of Dr. Butler*, I, p. 210-11.

3. *Life and Letters of Dr. Butler*, I, p. 84-5.

been sooner understood ». « Comprendre » réclame ici une interprétation toute subjective ; et cette dernière remarque, comme mainte autre de Butler, est à la fois fine et profonde dans sa généralité, naïve et téméraire dans son intention particulière.

Cette monographie ne saurait être mise au rang des grandes biographies littéraires. Quoi qu'en ait pensé son auteur, les lettres citées sont rarement d'un très vif intérêt. L'ouvrage se ressent aussi du remaniement de la dernière heure. Un critique le tient pour le seul livre ennuyeux de Butler, mais la raison n'en est peut-être pas uniquement, comme il le dit, que Butler savait haïr, mais non aimer¹. Les rôles sympathiques, dans *The Way of All Flesh*, s'ils sont plus rares que les autres, n'en sont pas pour autant moins finement tracés. Nous pensons que la froideur de cet ouvrage tient surtout à son genre même, qui convenait mal à l'humeur et au talent de l'écrivain. Les personnages de *The Way of All Flesh* sont pétris d'éléments vécus, et qui gardent en eux une trace de vie. C'est avec cette pâte arrachée à la réalité même qu'il compose ses Pontifex et leurs comparses, et sa fantaisie garde une part dans l'ordonnance et le dosage des traits. Dans *The Authoress of the Odyssey*, il essaie de reconstruire l'image d'une femme en rassemblant mille détails pris dans la vaste mosaïque du poème, et qu'il présente et interprète à sa manière : c'est une sorte de jeu de patience dont il fournit lui-même le dessin. Par contre, une biographie conçue selon les lois du genre ne lui laissait qu'une liberté restreinte ; il ne pouvait distribuer à sa guise, ni reconstruire par le souvenir, les traits d'un personnage réel, mais qu'il n'avait, pour ainsi dire, pas connu. Le devoir inéluctable d'être objectif et fidèle le liait. Sa finesse de psychologue et son intuition des motifs humains ont certes entretenu son propre intérêt, et les passages du livre qui reflètent ces qualités sont d'une agréable lecture. Mais la sympathie qui l'anime ne suffit pas à insuffler au portrait la chaleur de la vie. Dans un sens, elle est un obstacle à sa complète réussite, car, à puissance de touche égale, le noir ressort mieux que le blanc, la critique porte

1. Paul Elmer More : « Samuel Butler of Erewhon », article d'abord publié en 1921 dans *The Unpopular Review* (revue américaine), puis dans *A New England Group and Others* (Shelburne Essays, 11^e série). « He was a good hater, but a bad lover », dit P. E. More.

plus que l'éloge. L'ensemble de l'œuvre souffre de cette contrainte et de ces réserves; il lui manque ce frémissement original de l'intelligence et de l'humour qui font la saveur des autres ouvrages de Butler.

Le public, cependant, ne lui fit pas mauvais accueil. *L'Athenaeum*¹, louant « l'adresse bien connue » de « l'ingénieux auteur d'*Erewhon* » se résumait en ces termes : « We have to thank Mr. Butler for a really interesting book — one all the better for being free from the conventional tone of the ordinary biographer ». Pour une fois, Butler reçut des milieux universitaires de nombreuses lettres de félicitations. Un peu de la considération qui s'attachait au nom de son grand-père rejaillissait sur lui. Professeurs, « Dons » et « Fellows », anciens collègues ou anciens élèves du Dr Butler, lui firent comprendre, en termes flatteurs, que, sur ce terrain-là du moins, on saurait reconnaître ses mérites. Même un hommage de Gladstone, sa bête noire en politique, ne parvint pas à éveiller sa méfiance. Que l'on ne s'étonne pas de voir Butler accepter ces fleurs avec une sincère gratitude. De son enfance, hantée par la peur des reproches et des corrections, de sa jeunesse sans soutien affectueux, de son ingrate carrière d'auteur en butte à la critique et à l'ironie, il gardait un appétit un peu aveugle d'éloge et de considération². Ses lettres vibrent d'une satisfaction contenue, mais profonde, qui s'exprime gravement, sans vanité. « I think I told you, écrivait-il à son ami Hans Faesh, that the Queen has been graciously pleased to desire that her best thanks should be conveyed to me³ ». La médaille, d'ailleurs, allait montrer son revers : le succès du livre, comme Butler le craignait, ne dépassa pas le cercle des « headmasters of Public Schools, Fellows of Colleges at Oxford and Cambridge, and the academic world in general⁴ ». Une fois ces milieux pourvus — beaucoup le furent à titre gracieux — la vente s'arrêta. Elle ne dépassa pas deux cents exemplaires, et l'opération se solda, une fois de plus, par une grosse perte⁵.

1. 24 octobre 1896.

2. « We are all very much gratified by the reception the book has met with » (*M.*, II, 256).

3. *M.*, II, 259.

4. *M.*, II, 256.

5. 194 livres en 1899. — Du vivant de Butler l'ouvrage n'a jamais eu l'honneur (avantageux) d'être donné en prix à l'école de Shrewsbury. Cf. note de Samuel Butler, 1901, *M.*, I, 356.

La fin de l'année suivante (1897) apporta à Butler, avec la mort de son ami Pauli, le choc moral le plus cruel sans doute de sa vie. Ses relations avec cet étrange personnage jettent sur son caractère un jour tout particulier. Il en a lui-même fait le récit dans une sorte de mémoire¹. Charles Paine Pauli était de deux ans seulement plus jeune que son protecteur. Elevé à Winchester, puis à Oxford, il était allé rejoindre en Nouvelle-Zélande son frère qui y était magistrat. Des raisons de santé avaient dû motiver ce voyage. Il semble avoir d'abord travaillé dans une ferme d'élevage², mais ce genre d'occupation n'était manifestement à la mesure ni de ses goûts ni de ses forces. Il fit alors du journalisme, et occupa quelque temps le poste de « sub-editor » à *La Presse* de Christchurch. C'est là qu'en 1863 les deux hommes se rencontrèrent. Butler, ayant quitté « Mesopotamia », liquidait ses affaires avant de rentrer en Angleterre. Leurs premières entrevues dans la salle de rédaction du journal aurait d'ailleurs été sans lendemain si Pauli, prenant l'initiative, n'était venu un jour faire à Butler une visite en son hôtel. Dans le récit qu'il en a fait, celui-ci avoue sa surprise. Il fut cependant enchanté de ces avances. A tout autre que lui, elles auraient paru suspectes ou déplacées. Pauli avait-il déjà toisé, jaugé son homme ? Posait-il des jalons en vue d'opérations futures ? Il est difficile de faire autre chose que des hypothèses. Dès cette entrée en relations, cependant, les gestes de Pauli paraissent louches. Il se plaignait de sa santé, que le climat un peu dur de la colonie n'avait pas améliorée ; il voulait rentrer en Angleterre pour y faire son droit ; mais il était démuné d'argent liquide, et ne possédait même pas le prix de son voyage.

Ce dévoyé aux manières enjôleuses dégageait un charme naturel auquel peu de gens résistaient. Il avait fait la conquête des meilleures familles de Christchurch. Toujours fort soigné dans sa mise, en un pays rude où l'élégance comptait pour peu, il représentait aux yeux de Butler le type de l'homme doué par la nature de toutes les grâces qui lui manquaient : l'aisance et la joliesse des manières, un joyeux appétit de vivre, un pouvoir presque féminin de séduire. Dans un élan irréfléchi et

1. Publié en entier pour la première fois dans *Life and Letters*, oct. 1951, par A. T. Bartholomew.

2. *M.*, I, 110, lettre de Mr. W. A. Willes à H. F. Jones.

émouvant, Butler se donna à cœur ouvert à cette amitié¹. Il offrit à Pauli de lui prêter l'argent nécessaire pour le retour. De plus, il s'engagea à lui avancer 200 livres par an pendant tout le temps de ses études. Pauli qui escomptait un lointain héritage, déjà hypothéqué du reste, devait le rembourser à son entrée en possession. Ces premières circonstances font plus honneur à la générosité de Butler qu'à son expérience des hommes et à sa coutumière prudence. Au vrai, l'attitude de Pauli ne devient franchement suspecte qu'un an environ après leur arrivée à Londres. Ils s'étaient tout d'abord installés à Clifford's Inn, dans deux appartements voisins. Mais bientôt Pauli, prétextant le manque d'air et de confort, changea de logement. Il prit à Lincoln's Inn un bureau dont Butler avait l'adresse. Mais il le tint jalousement dans l'ignorance de celle de son domicile personnel. Il fut même explicitement entendu que Butler ne ferait rien pour la connaître. Clause étonnante, mais plus étonnante encore la soumission de Butler ! Les deux hommes se voyaient seulement à déjeuner, trois fois par semaine. Butler n'avait pas de secrets pour son étrange ami. Il le tenait au courant de sa situation financière, de la guerrilla familiale, de ses travaux de peintre et de musicien, de ses espoirs littéraires. Pauli s'intéressait fort peu à tout cela : « He cared little for literature, and nothing for philosophy, music or the arts », avoue Butler². Cependant, il l'aidait à relire les épreuves de ses livres et parfois daignait approuver ses efforts. Il s'opposa fortement à la publication de certains passages du manuscrit d'*Erewhon* et Butler ne devina pas qu'il craignait surtout pour lui-même la répercussion d'une brouille avec le Pasteur Butler. Car il semble probable que dès ce moment, Pauli fut fermement décidé à pressurer Butler jusqu'à l'ultime limite du possible. La pension annuelle qui devait lui permettre de franchir la période difficile de ses études lui fut continuée pour faciliter son établissement, puis pour

1. Il y a certainement un souvenir de Pauli dans le George d'*Erewhon Revisited*, — un Pauli plus pur, moins inquiétant. Voir l'entrevue des frères Higgs, au chapitre XXVIII, et particulièrement le passage suivant : « I have said on an earlier page that George gained an immediate ascendancy over me, but ascendancy is not the word — he took me by storm; how, or why I neither want to know, but before I had been with him more than a few minutes, I felt as though I had known and loved him all my life » (p. 320). Voir aussi p. 331, et l'aveu déguisé que « my life henceforward had been enriched by something that I could never lose. »

2. « C. P. Pauli and S. Butler » *Idem* 259.

compenser le « manque à gagner » dont il se plaignait sans cesse. Il vivait, cependant, sur le pied d'une grande aisance, s'habillant avec recherche, ne se privant ni d'un plaisir ni d'un voyage, fréquentant un milieu d'hommes riches, auxquels d'ailleurs — mais Butler l'apprit trop tard — il empruntait aussi de l'argent sans vergogne.

Butler, en retour de tant d'abnégation, ne recevait de Pauli ni confidences ni comptes, ni même la plus sommaire indication au sujet de ses affaires. Une telle désinvolture, une injustice si blessante eussent révolté tout autre que lui. Mais l'admiration et la tendresse craintive qu'il portait à son ami se mêlaient d'étranges scrupules. Peu à peu cependant, malgré son aveuglement, le soupçon naquit en lui. Timidement, il demanda des explications qui lui furent refusées. Il ne fut pas difficile au parasite de s'en tirer par une pirouette, et par une autre scène d'attendrissement¹ : Butler ne demandait qu'à être rassuré; il avait besoin de croire en son héros. Sa foi, malgré scènes et brouilles passagères, malgré une méfiance souvent réveillée, et de plus en plus difficile à apaiser, résista tant bien que mal à tous les assauts, et ne s'effondra qu'à la mort de Pauli. Les péripéties de cette liaison évoquent, par certains aspects, les attitudes réciproques d'un amant tendre, crédule et méliant, et d'une femme sans scrupules ni amour, rançonnant le protecteur qu'elle trompe sans parvenir à le mépriser tout à fait. Pauli avait de fréquents accès d'humeur; c'était pour lui, dans les conjonctures, le meilleur moyen d'éviter les reproches ou les demandes d'explications; de plus, la candeur même de Butler semblait l'agacer. Comment eut-il compris le pudique désintéressement, l'humilité déconcertante du sentiment éclos dans ce cœur un peu farouche²? Physiquement brave, résistant à la douleur, cet homme avait une âme de fille; une âme rusée, sentimentale, égoïste et changeante, avide de jouissance, sans principes, sans profondeur — ou bien profonde comme l'instinct même de la vie — une âme enfin, aussi peu « hébraïque » que possible³. Ce trait seul

1. En 1867, Pauli avait reçu une offre de situation en Nouvelle-Zélande; et comme Butler lui conseillait de partir, il fondit brusquement en larmes. « C. P. Pauli and S. Butler », *Life and Letters*, oct. 1931.

2. C'est Butler qui le dit : « Physically he was as brave as morally he was the reverse » (*M.*, II, p. 287.)

3. Il avait d'étranges scrupules de bonté : il veillait avec sollicitude au bien-être des souris de son bureau (*M.*, I, 312). Un jour, il fut très affecté de n'avoir pu donner à un porteur de chemins de fer le shilling qui lui revenait. (« C. P. Pauli and S. Butler », *Life and Letters*, oct. 1931, p. 286.

suffit à mesurer la distance qui le séparait de Butler ; il explique à la fois l'attrait et la méfiance de ce dernier. Butler n'avait pas l'âme païenne. Son désir d'un développement harmonieux, libre et joyeux de la personnalité n'est que la réaction d'un être qui a souffert durement des différentes contraintes sociales. Mais il s'élève bien plutôt contre les contraintes que contre les principes, contre l'éducation que contre la morale. Sa vie entière montre que loin de chercher à affranchir sa conduite de règles, il s'en était formé tout un code. Les notions d'obligation, de devoir, d'équité, de sanction formaient, sous des aspects parfois inattendus, la base même de sa conscience. Son sens le plus développé était peut-être le sens moral. Or, c'était celui-là précisément qui faisait le plus cruellement défaut à Pauli. Mais il avait, par contre, le charme physique, la grâce selon la nature. Butler qui subissait sa séduction avec une sorte de résignation désespérée, pressentait obscurément tout ce que la vérité, s'il l'eût connue, lui eût révélé d'incompatible avec ses façons les plus instinctives de sentir et de se conduire. D'où son malaise, et cette peur de savoir qui, après les provocations les plus flagrantes, le laissait chaque fois perplexe, confus, irrité et plein de scrupules douloureux, n'osant pas faire les gestes fort simples qui lui eussent permis de déchirer le voile, au risque de voir partir, le blasphème à la bouche, l'être bizarre et pervers dont la présence, ou seulement le souvenir, lui étaient si chers.

Ainsi, pendant près de trente-quatre ans¹, dans l'aisance ou la gêne, malgré les difficultés sans nombre, les avertissements du dehors, les pressentiments et les marques d'ingratitude, Butler servit régulièrement à Pauli, une forte rente annuelle : au moins sept mille livres en tout, si l'on y ajoute diverses avances. Si grand était son aveuglement qu'il avait, dans les premiers temps, rédigé un testament par lequel il lui laissait toute sa fortune². Plus tard, à la suite sans doute de quelque brouille, il annula ces dispositions, n'omettant pas cependant, dans son souci d'honnêteté, d'en avertir l'intéressé. Lorsqu'en 1874, la Canada Tanning C^o fit faillite, le sentiment d'une responsabilité vint s'ajouter à ses scrupules, car en

1. Sauf un court intervalle de dix-huit mois, de la fin de 1879 au début de 1881, où Butler, obligé de subir les conditions de son père pour recevoir une pension de 300 £, avait promis de ne plus verser d'argent à Pauli.

2. « C. P. Pauli and Butler », *id.*, p. 290.

levant l'hypothèque qu'il possédait sur la part d'héritage de Pauli, il avait permis à ce dernier d'emprunter de l'argent pour le placer dans la funeste entreprise. Parfois, et ce fut le cas l'année même de sa mort, Pauli réclamait une avance sur le trimestre à échoir. Tant de désinvolture ne parvenait pas à décourager complètement son bienveillant banquier. Mais chaque fois que celui-ci avait avec son père une discussion d'argent, il se voyait inmanquablement reprocher sa ridicule et dangereuse crédulité. Thomas Butler fit même faire par un détective privé une enquête, d'où il sembla résulter que les gains annuels de Pauli se montaient à près de 1.000 livres. Pauli, sommé de s'expliquer, s'indigna, jurant, sans donner d'autres précisions, que ses frais de représentation étaient fort élevés, et qu'il joignait à peine les deux bouts. C'est seulement à la mort de Pauli, que Butler eut la preuve qu'il avait été grugé et bafoué.

Le 15 décembre 1897, les deux hommes déjeunèrent ensemble à Clifford's Inn; ce devait être pour la dernière fois. Pauli, qui avait les poumons fragiles, prit froid et dut s'aliter. Il y eut un échange de billets. Butler, ignorant le domicile personnel de son ami, s'interdisait la moindre démarche. D'ailleurs, rien ne l'autorisait à s'inquiéter. Il traversa la Manche et s'installa pour quelques jours à Boulogne, où il lui arrivait souvent de passer les vacances de Noël. Il reçut une fois des nouvelles de son ami, de la main de la garde-malade qui le soignait, puis ce fut le silence. Le 30 décembre, il rentrait à Londres, et apprenait, en lisant les annonces de décès dans le *Times*, que Pauli était mort la veille.

Personne ne l'avait prévenu; il n'était au courant de rien; il ne comprenait pas. Sa surprise et sa peine étaient extrêmes. Ses amis les plus chers, Miss Savage, Pauli, semblaient chaque fois s'écarter de lui pour mourir. Les seuls chevets de souffrance auxquels le sort voulût l'admettre avaient été, par ironie, ceux de ses parents. Son cœur, où l'étrange amitié avait un peu languï sans pouvoir s'éteindre, n'était pas seul à souffrir; son amour-propre, sa fierté légitime, son sens de la justice étaient durement touchés. Serait-il seulement convié aux funérailles? « It is all very sad, écrivait-il à H. F. Jones, and to me utterly unintelligible, so much so that I shrink from making any move till a move is made towards me¹ »,

1. *M.*, II, 284. Lettre du 30 déc. 1897.

Il fut néanmoins invité à assister à l'enterrement, et c'est à ce moment que la vérité lui fut révélée. En se rendant au cimetière par le train, il rencontra d'autres familiers de Pauli, qu'il interrogea. Il apprit ainsi que son ami vivait dans un appartement luxueux, dont le loyer dépassait quatre fois le sien propre; qu'il avait de riches relations et gagnait largement sa vie. Un certain Swinburne, dont il était l'intime, s'était institué son protecteur. Le « solicitor » du défunt, avec lequel il se mit en rapport, confirma les renseignements recueillis. Bon an, mal an, son métier d'avocat avait rapporté à Pauli des sommes variant entre 500 et 900 livres, et il laissait une fortune de 9.000 livres dont pas un sou ne revenait à Butler. Ainsi, ses revenus globaux avaient, pendant de longues années, dépassé ceux de l'homme même qui s'était saigné aux veines pour lui donner un argent qu'il croyait indispensable, et qui n'était que superflu.

Butler enleva de sa cheminée la photographie de Pauli, et rédigea, pour s'obliger à mettre au point ses sentiments, un récit de leurs relations. Puis la vie reprit comme avant. Mais le coup avait été cruel. On en a voulu donner pour preuve ce fait que Butler, qui n'hésitait pas dans ses ouvrages à faire son profit du moindre élément de son expérience, fût-ce aux dépens de ses proches ou de lui-même, ne s'est jamais servi de ce douloureux épisode¹. Ainsi présentée, cette observation n'a guère de portée. Le seul des ouvrages de Butler qui, par sa forme et son sujet, aurait pu lui permettre d'y introduire une transposition de cette pénible histoire est *The Way of All Flesh*. Or, pour des raisons que nous avons dites, Butler ne touche plus à son roman à partir de 1886. Mais ce qu'il faut faire observer, au contraire, c'est que les cent cinquante pages dont Butler, en 1899, fait précéder son édition des sonnets de Shakespeare sont en partie écrites sous le signe du souvenir.

*Shakespeare's Sonnets Reconsidered*² contient, en effet,

1. Clutton Brock : *Essays on Books* (1920), p. 142 : « The life of S. Butler ».

2. *Shakespeare's Sonnets Reconsidered and in part rearranged with Introductory Chapters, Notes, and a reprint of the Original 1609 edition*, by Samuel Butler, Author of *Erewhon*, *Life and Habit*, *The Authoress of the Odyssey*, *Life and Letters of Dr Samuel Butler*, etc., Longmans, Green and Co, 1899 (Oct.). — Ce livre, qui n'eut aucun succès à sa publication, est rarement signalé dans les Bibliographies Shakespeariennes. E. K. Chambers (*Wm. Shakespeare : a study of facts and problems*, 1930) et Ebish and Schücking (*A Shakespeare*

particulièrement en son chapitre IX, des passages dont le ton et même la teneur, semblent bien révéler que Butler, en interprétant — à sa manière — le caractère du mystérieux Mr. W. H., ne pouvait s'empêcher de penser à Pauli. Tel qu'il le dépeint, en tout cas, les ressemblances sont frappantes. « He was vain, écrit-il, heartless, and I cannot think ever cared two straws for Shakespeare, who not doubt bored him¹ ; but he dearly loved flattery and it flattered him to bring Shakespeare to heel ; moreover, he had just sense enough to know that Shakespeare laid the praise on thicker and more delectably than any one else did, therefore he would not let him go² ». Il semble bien, sans qu'on puisse l'affirmer, que lorsqu'il écrivait ces lignes, sa mémoire évoquait de tout récents souvenirs, où le mot « money » répondait en écho au mot « praise ». D'autres phrases contiennent incontestablement de mélancoliques retours sur lui-même : « In his heart, dit-il de Shakespeare, he must have known that friendship had been a one-sided affair from first to last³ » ; et quelques lignes plus loin, cette confession à peine voilée : « and many another man has loved as fondly and foolishly as he did⁴ ». Il y a en outre dans la conclusion de ce chapitre, où Butler tente d'expliquer les relations de Shakespeare et du « lovely boy », un ton profondément ému, grave, digne, émouvant, qui rappelle celui des dernières lignes de la longue note où il avait consigné l'histoire de ses rapports avec Pauli. Sa thèse est la suivante : Shakespeare s'est laissé séduire par le charme équivoque de son ami et celui-ci, mettant à profit cet aveugle entraînement pour l'amener jusqu'au bord de la turpitude, l'a indignement bafoué au soir du rendez-vous. Butler demande pour l'aberration passagère de Shakespeare l'indulgence du lecteur « Tout savoir, écrit-il pour conclure, c'est tout comprendre — and is this case surely we may add — tout par-

bibliography, 1931) le citent parmi les Editions des Sonnets, non parmi les études originales. Mentionnons cependant que la thèse de Butler est discutée par Lord Alfred Douglas dans *The true History of Shakespeare's Sonnets*, 1933.

1. «... I also perceived more and more that I bored him (Pauli). I have not the least doubt that I did so... » (*M.* I, 113). Il ne faut pas oublier que c'est un trait constant de Butler d'employer, consciemment ou non, les mêmes mots pour exprimer des idées semblables ou qui dans son esprit ont un rapport nettement établi.

2. *Shakespeare's Sonnets*, Shrewsbury Edition, p. 138.

3. *Idem*, p. 97.

4. *Idem*, p. 97.

donner¹ ». Il n'est plus question ici de l'Adonis pervers que les faits condamnent et qu'il est préférable d'oublier. Ce qui importe, c'est de comprendre, dans un large mouvement de sympathie et de franchise, les vrais ressorts du sentiment et des actes du poète. Cette attitude de Butler, à cette époque, est révélatrice. Deux ans ont passé depuis qu'il a appris la trahison de Pauli. Le nom, le souvenir même de celui-ci restent ensevelis au secret du cœur qu'il a dupé. Mais si le mieux qu'il ait pu faire a été d'essayer d'oublier l'indigne, il n'a pas les mêmes raisons de se taire vis-à-vis de lui-même. L'exemple du Shakespeare des Sonnets, fourvoyé dans un imbroglio où il trouve un rappel de sa propre aventure, lui permet d'analyser ses sentiments, de mieux les comprendre — de se les pardonner.

Nous pensons ainsi que ce livre peut éclairer d'un jour trouble, sans doute, mais nouveau, les véritables ressorts de l'amitié qui unissait Butler à Pauli. On y voit Butler, abordant sans idée préconçue cette épineuse question, rejeter les hypothèses qui font des sonnets des compositions allégoriques ou de purs exercices littéraires, pour adopter d'emblée l'interprétation la plus scabreuse, mais la plus douloureusement humaine. Ce n'est pas qu'il apporte des preuves nouvelles : sa certitude se fonde uniquement sur la sûreté de son intuition psychologique. Il croit deviner sans erreur, parce qu'il le connaît déjà par expérience, le jeu et les dangers de ces entraînements excessifs. Quand il s'efforce de laisser entendre, avec une gravité qui ne veut pas exclure la franchise, la nature équivoque des premières relations entre les deux jeunes Elizabethains ; quand il affirme, non sans une éloquente énergie que le poète n'est à strictement parler coupable que d'une « grave indiscretion » et que, tout en se défendant d'une dangereuse indulgence, il faut expressément se garder de lui reprocher un acte détestable qui, par chance, n'a pas été consommé, il désire faire, sous le couvert de la littérature, à la fois son propre procès et son propre plaidoyer. Peut-être, au fond, ne s'était-il jusqu'alors qu'imparfaitement rendu compte de la nature exacte de cette affection. Il croyait sincèrement, bien que la différence d'âge entre eux fût si faible, aimer Pauli d'une amitié presque paternelle², dont l'ardeur et l'étrange

1. *Idem*, p. 103. La phrase est telle que nous la donnons ici, en français excepté la parenthèse.

2. «... he considered himself to be in loco parentis » (Jones, *M.* I, 223).

abnégation n'avaient pas réussi à éveiller les soupçons de sa conscience claire. L'étude des Sonnets amena, ou confirma, la troublante constatation qu'au début du moins de leurs relations, cette « white heat of devotion¹ » n'était pas pure de tout alliage suspect². Qui sondera les reins d'un homme ? Les péripéties de cette étrange histoire ne sont pas, à la rigueur, inexplicables d'autre manière, mais les mobiles de Butler demeurent si obscurs qu'il est difficile de rejeter, seulement parce qu'elle paraît déplaisante, l'hypothèse qui les éclaire le mieux. La veine de paganisme hellénique n'est dans l'âme de Butler que le moindre, parmi beaucoup d'autres, de ces éléments contradictoires et en constante réaction dont les âmes humaines sont pétries. Elle a pu pourtant, un moment, colorer son amitié d'un mirage, donner un attrait inquiet et trouble à la joie sincère qu'il en retirait. Mais cette fièvre resta secrète, elle disparut sans laisser d'autre trace peut-être qu'une cicatrice comme celle que Butler croyait reconnaître au fond du cœur de Shakespeare, et qui, affirmait-il, dût raccourcir ses jours. Lui-même n'allait survivre à Pauli que quelques années. Et l'ébranlement moral produit par la révélation de l'indigne conduite de l'homme qu'il avait trop aimé ne fut pas, malgré ses efforts pour ne le point laisser paraître, sans contribuer à user un peu plus les ressources déjà déclinantes de sa santé.

1. *M.* II, 286 — « My passionate devotion to him » (*Life and Letters*, p. 276).

2. Un sonnet à la manière élizabéthaine, composé par Butler à cette époque, n'apporte aucun éclaircissement sur ce point particulier. Il est intitulé : *An Academic Exercise*, et contient certes un souvenir de Pauli : deux hommes — « Two lovers » — s'accusent mutuellement d'avoir tué leur amitié passionnée. Le lecteur français fera bien de se méfier en interprétant le mot « love », plus large de sens aujourd'hui encore que le mot français correspondant. Voir ce sonnet dans *N. B.*

CHAPITRE XV

BUTLER HUMANISTE

Connaissance du grec ; — Le secret de l'Odyssée ; —
The Humour of Homer ; — Les idées de Butler ; —
Vérifications et voyages ; — *The authoress of the*
Odyssey ; — Analyse du livre ; — La critique ; — La
méthode psychologique ; — Butler traducteur ; —
L'humanisme de Butler ; — Appréciation.

Une vaste et laborieuse entreprise, amorcée en 1892, devait contribuer aussi à abrégier sa vieillesse à peine commencée¹. Vers cette année-là, au cours d'une lecture à la fois patiente et enthousiaste des textes, il se forma des idées personnelles sur les poèmes homériques, et se plongea dans de longues, minutieuses et obsédantes recherches. Il avait acquis à Shrewsbury et à Cambridge une connaissance souple et précise de la langue grecque. Mais il déplorait — et ses contemporains même lui font parfois écho sur ce point — que dans les écoles le seul effort de l'explication des textes portât sur la lettre au détriment de l'esprit. Le Dr. Butler, et après lui Kennedy — consacré par le rapport officiel de 1864 le plus grand professeur d'humanités du siècle — ont maintes fois été accusés de préparer leurs élèves aux seuls succès scolaires². De ses études à Cambridge, Butler gardait un souvenir à peine plus heureux. « Students of the *Odyssey*, disait-il en 1892 à son auditoire du Working Men's College, for the most part are so engrossed with the force the zeugma, and of the enclitic particle γε ;

1. Cf. *The Authoress of the Odyssey*, H. F. Jones, preface to second edition, p. XVII : « I have little doubt that this perpetual preoccupation — I may even say obsession — tended to shorten his life ».

2. Voir, passim, les ouvrages déjà cités de Heitland, H. W. Nevinson, Fisher, etc.

they take so much more interest in the digamma and in the Aeolic dialect, than they do in the living spirit that sits behind all these things and alone gives them their importance, that, naturally enough, not caring about the personality, it remains and always must remain invisible to them¹. » Il s'en vengeait en allant applaudir *La Belle Hélène*². Cependant cette connaissance du grec qui lui permettra de traduire *l'Iliade* et *l'Odyssée*, comme elle lui avait déjà permis à l'université de lire le texte grec des Évangiles, il la devait surtout à ses anciens maîtres. Si ces philologues trop strictement érudits n'avaient pas su lui faire entrevoir la figure vivante du poète prisonnier de son antiquité, ils avaient du moins placé entre ses mains les clefs de la prison. L'écolier, l'étudiant, n'avaient vu dans les rudiments qu'un appareil et des exercices rébarbatifs. Mais quelle méthode eût réussi à enflammer un esprit insuffisamment mûr d'une passion sincère pour cette lointaine humanité? Lorsque à cinquante-cinq ans il découvre enfin « l'âme vivante cachée derrière toutes ces choses », Butler est fatalement porté, en s'attribuant à lui-même le mérite de la découverte, à imputer à ses éducateurs la responsabilité d'un trop long aveuglement. Il oublie que s'il parvient à appréhender « ces choses », à les écarter pour aller au delà, que si même il éprouve un plaisir à le faire, il le doit en partie aux efforts et au travail qu'ils avaient exigés de lui. En réduisant de propos délibéré sa culture littéraire à embrasser les seuls noms de Shakespeare et d'Homère, Butler ne fit qu'épurer à l'extrême les traditions essentielles de l'enseignement national³. Mieux encore, il épousait tout simplement une opinion de son grand-père, à qui le Baron Merian avait un jour écrit cette phrase : « I entirely agree with you after due rumination. Homer and Shakespeare are the only poets in the wide world⁴ ».

Butler n'a pas manqué, selon sa constante habitude, de mettre le public au courant de la genèse et du progrès de ses

1. *Hum. Hom.*, p. 97-98.

2. *M. I*, 273, lettre à Miss Savage, 13 mars 1878 «... It always soothes me to hear these old greek heroes made fun of. »

3. « For me there exist two poets, Homer and Shakespeare; the others are doubtless very good sort of people but I have not, and never shall have, the honour of their acquaintance. » *M. II*, 84, Lettre au Signor Pietro Preda, 22 juin 1889.

4. Epigraphe à *The Iliad of Homer rendered into English prose*, par S. Butler, 1898.

recherches dans ce domaine¹. Les circonstances qui provoquèrent l'éveil de son intérêt offrent un exemple nouveau de cet étrange élément de hasard que l'on trouve à l'origine de presque tous ses ouvrages, comme si la curiosité était en lui une faculté flottante que sa culture antérieure et même ses goûts profonds étaient malhabiles à diriger et à utiliser. Comme il finissait d'écrire le livret de son oratorio *Ulysses*, « it occurred to me, dit-il, that I had better, after all, see what the Odyssey said, and finding no readable prose translation, was driven to the original... » Il n'y a pas lieu de mettre en doute, comme il faisait jadis de celui de Darwin², l'ingénuité de son « it occurred to me ». La lecture du poème le « fascina » ; mais elle lui laissa l'impression d'un mystère caché : « I had an ever-present sense of a something wrong, of a something that was eluding me, and of a riddle which I could not read. » Pour être sûr de ne rien laisser échapper des données de ce rébus, il se mit en devoir de traduire l'*Odyssée* de bout en bout. Traduction d'abord cursive et hâtive, mais qu'il reprit ensuite en la serrant de plus près.

Le problème, tel qu'il se posa d'abord à lui, consistait à concilier l'étonnante vigueur de certaines scènes et de certains personnages, qui paraissaient dépeints d'après nature, avec la manière déconcertante, absurde, dont les hommes agissaient. Les femmes lui parurent, par contre, avoir généralement le beau rôle ; il les trouva dessinées avec plus de finesse. Une idée lui vint, paradoxale, folle ; il la mit à l'épreuve et elle apparut comme la clef de l'énigme : l'auteur de l'*Odyssée* n'était pas l'aède aveugle de la tradition, c'était une femme encore dans la fleur de sa jeunesse. Ainsi s'expliquaient enfin les invraisemblances, les ignorances, les erreurs flagrantes, la grâce des portraits de femme, la subtilité et la rouerie de certains sentiments. Tout rentrait dans l'ordre, recevait un sens, une justification. Et divers jugements d'homérisants, comme la phrase du colonel Mure remarquant que les femmes de l'*Odyssée* se montrent infiniment plus sensées que les hommes, prenaient dès lors un accent prophétique.

Cette « révélation » date de la fin de 1891. Elle donna une impulsion toute nouvelle à l'activité intellectuelle de Butler,

1. *Authoress*, p. 6, 7, 8.

2. Voir plus haut *Unconscious Memory*.

en danger de se ralentir. Elle offrit à sa curiosité un objet grandiose et fécond; elle lui ouvrit de riches perspectives de recherches et de découvertes. « Nothing has ever interested me (except of course, Handel) so much as the Odyssey business has done; it is far the finest piece of good fortune that ever happened to me¹... » Il décida de soumettre, sans plus attendre, cette idée au public pour en éprouver la viabilité. Comme on lui avait demandé de faire une conférence au « Working Men's College », il choisit pour thème : « l'humour d'Homère² ». Titre trompeur; c'était, plus exactement, l'humour de Butler au sujet d'Homère. Mais il avait de sérieuses raisons pour aborder ainsi son sujet : l'humour lui permettait de présenter en toute hardiesse des idées d'allure paradoxale, peu sûres encore dans son propre esprit. Devant un auditoire de gens du peuple amusés et de lettrés horrifiés, il dressa d'abord un parallèle entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*; montra que la première est indubitablement l'œuvre d'un homme, parce que son scepticisme railleur vise surtout les dieux et les femmes, alors que l'ironie de la seconde, épargnant les dieux comme la femme, s'exerce particulièrement contre l'homme : trait évidemment féminin³. Il rappela les thèmes principaux de l'*Odyssée* : la sottise des hommes, la finesse des femmes, la religion, l'art, les questions d'argent, les soucis domestiques; l'amour, fit-il remarquer, n'intervient qu'en passant et n'est jamais pris au sérieux. De ces différentes observations il dégagait le portrait suivant : « A fascinating brilliant girl, who naturally adopts for her patroness the blue-stockings Minerva; a man-hatress, as clever girls so often are, and determined to pay the author of the Iliad out for his treatment of her sex by insisting on its superior moral, not to say intellectual, capacity, and on the self sufficient imbecility of man unless he has a woman always at his elbow to keep him tolerably straight and in his proper place — this, and not the musty fusty old bust we see in libraries, is the kind of person who I believe wrote the Odyssey⁴. » Il s'étendit ensuite sur la rencontre d'Ulysse avec Nausicaa, faisant de larges citations, traduites à sa manière, dans une langue familière et

1. Samuel Butler au Colonel Lean, 12 déc. 1893, M. II, 172.

2. Conférence faite dans les locaux de Great Ormond Street, le 30 janvier 1892.

3. Hum. Hom., 74.

4. Hum. Hom., 79.

toute moderne. Il termina sa causerie en décochant une pointe aux critiques littéraires et aux homérisants de l'école traditionnelle.

En même temps qu'il prenait publiquement position sur la question de l'auteur de l'*Odyssée*, Butler soumettait aux lecteurs de l'*Athenaeum*¹ une hypothèse concernant l'identification de la Skhérie des Phéaciens. A cette date donc, les grandes lignes de son opinion sur les poèmes homériques étaient définitivement fixées; ses études ultérieures et ses voyages ne feront que les affermir, les préciser et les compléter. En voici le schéma :

1° L'auteur de l'*Iliade* est un homme, celui de l'*Odyssée* est une femme;

2° Cette femme est toute jeune;

3° La Skhérie des Phéaciens étant décrite avec plus de vigueur et de plausibilité que les autres lieux, l'auteur doit avoir habité cette ville, y être né;

4° Skhérie est la ville actuelle de Trapani, en Sicile;

5° L'auteur s'est dépeint dans l'ouvrage sous le personnage de Nausicaa.

Le dernier point, qui sera surtout développé dans *The Authoress*, n'a jamais, à vrai dire, été présenté par Butler que comme l'hypothèse la plus vraisemblable². En revanche, les quatre autres propositions lui paraissaient être l'évidence même. Dans une seconde lettre à l'*Athenaeum*, trois semaines après la précédente, il tentait d'identifier Ithaque avec la petite île de Marettimo, au large de Trapani.

Le texte de sa conférence fut publié dans *The Eagle*, la revue de Cambridge; pour mieux répandre ses découvertes, Butler la fit encore imprimer en une brochure qu'il envoya à diverses personnalités, professeurs, critiques, écrivains ou philosophes. Le *Spectator* en fit un compte rendu sévère³ flétrissant l'« atroce mauvais goût » de l'auteur, sa vulgarité, son impertinence. Andrew Lang, dans *Longman's Magazine*⁴, déclarait d'un ton compassé et supérieur que « Homer is not

1. *Athenaeum*, 30 janv., 1892 (le jour même où Butler faisait sa conférence).

2. « I have no hesitation in saying that I think Nausicaa herself more likely than this other unknown woman to have been the writer we are seeking. » *Authoress*, p. 207.

3. 23 avril 1892 : « How to vulgarise Homer ».

4. juin 1892.

a subject for facetiousness » ; mais il avait le tort de réclamer, pour discuter des vues de Butler sur les Cyclopes, « the authority of a sheep-farmer » : le critique ignorait que l'auteur avait précisément de ce métier une expérience toute particulière. La *Classical Review*¹ railla elle aussi cette « up-to-date Homeric extravaganza ». Les milieux universitaires se gardèrent de réagir, répondant par le silence aux absurdes élucubrations d'un amateur. Les amis même de Butler lui reprochèrent de tourner en dérision la « grande poésie ». Seuls les habitants de Trapani, transportés d'orgueil à l'insigne honneur qui leur était fait, adoptèrent sa thèse d'enthousiasme, et le lui firent savoir. Butler, malicieusement satisfait d'avoir jeté une pierre dans cette autre mare, restait, à son ordinaire, désagréablement surpris de ne pas réunir l'approbation de la masse des gens de bon sens.

Cependant, il poursuivait ses travaux avec acharnement. Il avait effectué les premières identifications au British Museum, à l'aide de cartes de navigation. Il était nécessaire d'aller les vérifier sur place. Dans l'été de 1892, au lieu de restreindre son voyage de vacances à l'Italie du Nord, il descendit jusqu'en Sicile. Il constata avec joie que toutes ses suppositions étaient justes. Piloté dans l'île par quelques lettrés italiens, il repéra les deux ports de Skhérie, le mont Eryx, l'île de Calypso, Ithaque, la cabane d'Eumée, le pays des Lestrygons, la grotte de Polyphème, les pierres jetées par celui-ci dans la mer, le navire changé en roc par Neptune et une foule d'autres points de détail. Il exultait. « All is perfectly clear and easily identifiable », écrivait-il à H. F. Jones². De plus il avait noué avec plusieurs familles de Trapani de solides et durables amitiés, et c'est autant pour le plaisir d'en resserrer périodiquement les liens que pour continuer ses recherches, qu'il devait désormais, tous les ans, revenir passer en Sicile une partie de ses vacances³.

Certains critiques se sont insuffisamment défendus contre une tendance naturelle à mettre en doute la sincérité ou le sérieux de ces idées. Il est facile, en effet de les considérer à première vue comme de simples « jeux d'esprit⁴ ». L'humour,

1. Nov. 1892.

2. Le 30 août 1892, *M.* II, 147.

3. De 1892 à 1902, sauf en 1899.

4. P. E. More : op. cit.

dans ce cas encore, a desservi Butler. Mlle de Lange voit avec raison dans ses ingénieuses reconstructions une application de son penchant à chercher sous tous les phénomènes et toutes les apparences une volonté consciente d'elle-même, un artiste créateur, un auteur. Elle ajoute malheureusement que « Butler did not really care very much whether his theories about the Authoress of the *Odyssey* (Nausicaa) and about Shakespeare's passion for a young man could be proved to be true or not.¹ » Rien ne nous paraît plus inexact. Dans tous les problèmes, grands ou petits, qu'il a soulevés ou étudiés, dans toutes les découvertes qu'il a cru faire, Butler a apporté une conviction profonde, souvent passionnée. C'est seulement par un souci d'élégance intellectuelle, dans un dépassement héroïque et tout gratuit de sa croyance intime, qu'il déclare parfois à son lecteur : après tout je puis me tromper. C'est le point de vue de Sirius. Butler ne s'y hisse que par occasion. Ces rares aveux sont de simples reflets jouant sur le bloc massif de sa conviction véritable. Dans l'exemple qui nous occupe ici, sa satisfaction évidente devant le succès continu de ses vérifications, la ténacité avec laquelle il les poursuit, la fatigue même et le mal qu'il se donne nous interdisent de croire que Butler se livre seulement au petit jeu des paradoxes. La joie maligne qu'il peut éprouver à choquer les humanistes orthodoxes n'est que le bénéfice subsidiaire d'une opération où il engage le meilleur de sa réflexion et de sa culture.

De 1892 à 1897, Butler tenta de diverses manières de saisir le grand public de ses théories, essayant en même temps d'ébranler la sphère moins accessible des critiques spécialisés. Cependant conférences, articles de revues, brochures à six pence, pour la plupart distribuées en hommages gracieux, ne semblaient convertir personne². Le prophète du nouvel

1. P. de Lange : *S. Butler Critic and Philosopher*, p. 128. Cette affirmation semble basée un peu hâtivement sur les dernières lignes de la conclusion de *The Authoress* : « What can it matter to me where the *Odyssey* was written, or whether it was written by a man or a woman? From the bottom of my heart I can say truly that I do not care about the way in which these points are decided, but I do care, and very greatly, about knowing which way they are decided by sensible people who have considered what I have urged in this book. I believe I have settled both points sufficiently, but come what may I know that my case in respect of them is amply strong enough to justify me in having stated it. »

2. Voici la liste complète des articles de revues et publications de Samuel Butler sur la question homérique entre 1892 et 1897 :

a) Revues : *Athenaeum* : 30 janv. 1892; 20 févr. 1892. *The Eagle* : mars 1892; dec. 1892. *Il Lambruschini* (Trapani) 1892, 3, 4. *Rassegna della letteratura Sici-*

évangile homérique prêchait dans le désert. Vers la fin de 1896, ayant terminé ses traductions en prose de *l'Iliade* et de *l'Odyssee*, il s'efforçait en vain de leur trouver un éditeur. Murray lui conseilla alors de réunir ses principales idées en un livre « populaire » et sans excès d'érudition, qui pouvait attirer sur elles et sur lui une attention dont ses traductions profiteraient¹. *The Authoress of the Odyssey* sera le fruit de cette suggestion, sans laquelle peut-être Butler se fût contenté de batailler dans les revues et les journaux, considérant ses traductions comme sa contribution essentielle à la littérature homérique. La publication de cet ouvrage ne marquera pas un rebond très important dans sa carrière, puisqu'il ne fera que reprendre et coordonner une matière éparse déjà soumise au public. Il n'en est pas moins vrai que c'est un *opus* de plus qui va s'ajouter à une liste déjà assez longue², et que sa naissance, une fois encore, ne sera pas due à l'initiative même de son auteur.

En trois mois l'ouvrage était écrit, et le manuscrit envoyé à Murray. Les déboires habituels recommencèrent. Le conseiller, flairant un échec complet, refusa d'être le payeur. Le manuscrit fit le tour des éditeurs. Bentley, Bell, Metcalfe déclinèrent successivement l'honneur de le publier, pensant, comme Murray, que le public ne saurait prendre un tel ouvrage au sérieux. Finalement, Longmans accepta de l'imprimer aux frais de Butler, bien que le lecteur de la maison, le célèbre Andrew Lang lui-même, eût déclaré que « the whole theory was nonsense³. » Il parut le 1^{er} novembre 1897, sous le titre suivant : *The Authoress of the Odyssey*,

liana, 1893, 4. *The Italian Gazette*, 9 fev.. 30 mars 1895. *The Eagle*, mars 1895. *The Academy*, juillet, août 1895.

b) Publications : *A lecture on the Humour of Homer*, 1892. *On the Trapanese origin of the Odyssey*, 1893. *L'Origine Siciliana dell'Odissea* (Aci-Reale) 1893. *Ancora sull'Origine Siciliana dell'Odissea* (Aci-Reale) 1894. *Sample passages from a New Prose Translation of the Odyssey*, 1894. *The authoress of the Odyssey*, nov. 1897.

Quelques revues seulement (*Longman's Magazine*, *The Spectator*, *The Cambridge Observer*, *The Athenaeum*, et surtout *The Classical Review*) discutèrent, d'ailleurs sans indulgence, les idées de Butler.

1. «... I am just beginning a popular book about the *Iliad* and *The Odyssey* generally. Murray thinks that if I do this I shall have a better chance with my translations ». Samuel Butler à Hans Faesch, 17 dec. 1896, *M.* II, 260.

2. Notons qu'après *Ex voto*, qui porte la mention *opus* 9, Butler a cessé de numéroter ainsi ses ouvrages publiés.

3. Samuel Butler à Lord Grimthorpe, 1^{er} août 1899, *M.* II, 304.

*Where and When she Wrote, Who she was, the Use she made of the Iliad, and How the Poem grew under her Hands*¹.

Le livre comporte seize chapitres. Le premier pose le problème. Le second, qui a quatre-vingt-cinq pages — près d'un tiers de l'ensemble — est constitué par un résumé chant par chant de l'histoire du poème. C'est, en fait, un abrégé de la traduction de *l'Odyssée* faite par Butler ; il en donne presque sans changement des passages entiers, omettant seulement les développements inutiles à son dessein. Les chapitres 3 à 7 exposent la première partie de la thèse principale, d'après laquelle l'auteur de *l'Odyssée* serait une femme. Les trois suivants sont consacrés à l'identification géographique des différentes scènes de l'œuvre. Dans les derniers, enfin, il discute et essaie de résoudre un certain nombre de points sur lesquels sa conviction est moins assurée : il identifie l'auteur avec Nausicaa elle-même, il tente de déterminer approximativement l'époque où le poème fut écrit, il l'étudie dans ses rapports avec *l'Iliade*, puis dans sa composition et dans sa structure interne, et conclut enfin en rassemblant quelques arguments complémentaires mêlés à des considérations générales sur la critique des textes anciens.

Les arguments sont présentés avec une habileté des plus persuasives ; lorsque il ne fait pas état de quelque découverte, Butler s'appuie sur des observations de simple bon sens ou sur des déductions psychologiques. Il trace finement le portrait de son héroïne. Il la voit « young, headstrong and unmarried », trois qualités, trois garanties de succès. Elle est pudique et coquette, elle aime ses parents, sans méconnaître les défauts des gens d'âge ; elle est attachée à son foyer, à sa ville natale, à sa patrie. Elle ne possède pas sans doute un sens très averti des affaires, mais elle a l'instinct de la véritable maîtresse de maison, et nul ne lui en montrera en fait d'économie domestique. Elle est plus positive que sentimentale, et Butler, à regret, reconnaît « a harder side to her nature »². En somme, cette jeune fille, saine et bien équilibrée, douée d'un charme qui n'a rien de trouble, est bien

1. 16 pages de préface, 276 pages de texte, 12 illustrations ou cartes. Dédicace en Italien : « Al Professore Cav. Biagio Inghroia, Prezioso Alleato, l'Autore Riconoscente. » Inghroia était un prêtre défroqué devenu maître d'école, dont Butler avait fait la connaissance à Calatafimi, et qui s'était constitué en Sicile, avec beaucoup de zèle, son guide et son conseiller.

2. P. 151.

celle que Butler aurait peut-être épousée s'il l'avait rencontrée. Elle a quelques-unes des qualités intellectuelles de Miss Savage, la douceur et les aptitudes domestiques de « Madame », les grands yeux noirs et la féminité de cette Isabella, d'Arona, qui l'avait jadis ému d'un si grand trouble¹. Mais sa thèse l'entraîne à lui attribuer quelques traits excessifs. Il en fait une « man-hatress », pour expliquer le constant ridicule où l'on voit dans son poème tomber tous les hommes, sans en excepter Ulysse. Cette féministe avant la lettre est aussi une réformatrice pleine de zèle moralisateur, « bent on purifying her age, and upholding a higher ideal as regards the relation between husband and wife than a man in the Homeric age would be likely to insist on² ». Par contre, Butler se fait sévère pour Pénélope. Il la dépeint comme une femme déjà sur le déclin, mais essayant encore de garder autour d'elle des prétendants qui flattent ses dernières illusions. C'est une « artful heartless flirt³ », dont la conduite scandaleuse risquait de déconsidérer le nom même de femme ; et la fière poétesse, le cœur plein de confusion, s'efforce, avec une maladroite astuce, de la blanchir de tant de crimes, pour venger l'honneur de son sexe.

La presse se montra en général peu bienveillante envers cet ouvrage. La plus blessante des critiques fut de n'en point parler. Quelques périodiques cependant, entre autres *Literature*, *The Athenaeum* et *Notes and Queries*, eurent des articles flatteurs. M. Butler, disait le « reviewer » de *Notes and Queries*, est « far too fine and accurate a scholar... to be calmly pooh-poohed... The points raised can no longer be ignored »... « It is easier perhaps, and more convenient », continuait-il, comme s'il eût voulu expressément rassurer Butler sur la solidité de sa position, « to treat the work as a pleasant and fantastic dream than to follow Mr. Butler step by step, and reply to or confute his propositions⁴ ». C'était l'appréciation sympathique et libérale d'un esprit cultivé qui cependant, manquant de la spécialisation nécessaire, s'interdisait de juger sur le fond et renvoyait pour cela l'auteur aux universitaires.

1. Butler avait découvert à Cortona un tableau sur ardoise d'origine douteuse, peut être grecque, représentant une jeune femme dans laquelle il aimait voir Nausicaa. Ce tableau est reproduit en frontispice dans *The Authoress*.

2. *Authoress*, p. 143.

3. *Authoress*, p. 129.

4. *Notes and Queries*, 4 dec. 1897.

Butler, qui prétendait convaincre avant tout les gens de bon sens, et non les érudits, aurait dû se contenter de cette conquête. Mais le moindre signe d'attention de la part des philologues écossais¹ ou des « dons » d'Oxford l'aurait satisfait bien davantage, parce qu'il y aurait trouvé une approbation autorisée que les autres ne pouvaient lui donner. Les encouragements de Lord Grimthorpe, du juge Wills, de Robert Bridges ou de l'évêque de Peterborough n'étaient qu'eau bénite de cour, au prix de l'opinion d'un Monro, d'un Butcher, d'un Merry, d'un Andrew Lang.

En fait, cependant, *The Authoress of the Odyssey* ne doit pas être tenue pour une œuvre sans signification. Même si les assertions principales en sont erronées, ce livre garde un sens que les remarques suivantes voudraient faire ressortir. Il faut bien accorder, d'abord, que la méthode d'ordre uniquement psychologique, par laquelle Butler croit identifier l'auteur du poème avec Nausicaa ne semble avoir abouti qu'à des résultats pratiques sans valeur. Un bon nombre de ses raisonnements laissent le lecteur intéressé, amusé, mais non convaincu. Pour assurer un socle ferme à son ingénieuse construction, il équilibre, aligne, ordonne toute une série de postulats destinés à soutenir l'édifice; mais ces maximes psychologiques, ces observations morales, sous l'effet même de leur trop habile agencement, semblent perdre de leur force évidente et de leur autorité. La tentative de Butler pour en tirer une méthode d'investigation critique nous paraît vouée à l'échec. Il reste cependant que si l'on consent à l'appliquer avec prudence, sans y voir un procédé rigoureux de recherche, cet effort pour reconstituer et vivifier la matière humaine des vieux textes peut être fécond. Or dans tout le siècle d'exégèse homérique qui précède *The Authoress*, rares sont ceux qui en ont usé avec la conviction et la finesse qu'y apporte Butler. Il semble par contre que, depuis trente-cinq ans, l'étude des textes anciens se soit ouverte largement à des méthodes d'interprétation dont les sciences de pure érudition philologique ne sont plus les bases exclusives. Butler n'est pas une des causes directes de cette évolution de la critique

1. C'est surtout du nord que venaient à cette époque les lumières de l'érudition hellénique : D. B. Monro, S. H. Butcher, Andrew Lang, J. S. Blackie, Sir Wm. Duguid Geddes étaient Écossais ou professaient dans les universités écossaises. Le professeur Jebb lui-même avait enseigné à Glasgow.

classique, mais il est significatif de la voir sur ce point comme sur maint autre coïncider avec un mouvement hardi qui s'amorce, être parmi les tout premiers de ceux qui, courageusement, un peu à la légère si l'on veut, quittent la route claire et sûre pour explorer l'ombre des bas-côtés. A une époque où il était encore bien porté de nier que l'*Odyssée* fût l'œuvre d'un seul poète, Butler a tenté, à sa manière, de « ressusciter » Homère — sous le nom de Nausicaa. Que ce mérite, du moins, lui soit reconnu.

Sa tentative pour situer géographiquement les lieux de l'*Odyssée* soulève une observation analogue. Peu d'érudits ont consenti à discuter cette thèse, et aujourd'hui encore, c'est à peine si les articles et le livre de Butler se voient mentionner dans les bibliographies les plus complètes¹. Cependant la date de *The Authoress* précède de peu le début de cette seconde croisade de l'*Odyssée* au cours de laquelle les humanistes de France et d'Allemagne, encouragés par les sensationnelles réussites de Schliemann, et partant comme lui de l'idée que la documentation des poèmes homériques n'est point un tissu de descriptions imaginaires, essayèrent, avec des fortunes diverses, de situer sur la carte de la Méditerranée moderne les îles, les villes, les populations, l'itinéraire des voyages décrits dans l'*Odyssée*. Les interprétations proposées depuis un tiers de siècle ont été nombreuses et variées; si des présomptions permettent aux savants les plus qualifiés d'incliner vers l'une ou l'autre d'entre elles, les résultats acquis sont d'ordre si subtil, les preuves si ingénieuses et parfois si fragiles, que la solution du problème demeure pratiquement pendante. Sur ce point donc, à quelques détails près, la position de Butler ne semble guère plus précaire aujourd'hui qu'en 1897. En l'absence de preuves décisives, il reste difficile de réfuter définitivement, sinon le détail de ses démonstrations, du moins ses conclusions générales.

Butler travaillait, avec une patience infatigable, à améliorer ses traductions. Il avait entrepris l'*Odyssée* en 1891, l'*Illiade* vers 1894, et cependant celle-ci, terminée en deux

1. On les trouve indiqués par exemple dans la *Bibliotheca Scriptorum Classicorum* (Publication annexe des *Jahresbericht* de Bursian), 1878-1896, 1^{re} partie, article Homerus, p. 649. — Un professeur de grec à l'université du Cap a, dans un petit livre publié en 1929, approuvé et repris les deux thèses de Butler. Il affirme croire, dans sa préface, que « Butler's *The Authoress of the Odyssey* is the most important book on the *Odyssey* that has ever been written ». — B. Farrington : *Samuel Butler and the Odyssey*, 95 p., 1929.

ans, allait paraître la première, alors que son *Odyssée* devait traîner de révision en révision. C'est à elle pourtant qu'il travaillait avec le plus d'intérêt. Ses découvertes et ses hypothèses l'y ramenaient sans cesse; alors, peu satisfait du résultat obtenu, il en reprenait quelques chants, essayant de rendre son texte toujours plus vivant et plus actuel. *L'Iliade*, entreprise par une sorte de souci d'équilibre, et aussi parce qu'il désirait prouver qu'il y avait dans *l'Odyssée* des souvenirs précis et une imitation de l'autre poème, était une tâche en quelque manière secondaire. Mais Butler, quoi qu'il fit, n'épargnait jamais sa peine. Il n'hésita pas, par exemple, au printemps de 1895, à faire un voyage en Asie Mineure pour visiter Hissarlik et la Troade. Afin de s'assurer contre les défaillances de son intérêt et de son goût, il s'était imposé une tâche quotidienne et traduisait chaque jour son « quantum » d'environ soixante-cinq vers de *l'Iliade*. En mars 1895, il publia dans *The Eagle* de Cambridge quelques extraits de ses deux traductions. Puis vint la désespérante course à l'éditeur. Plus de trente maisons avaient refusé son *Odyssée* seule. Les deux ouvrages offerts ensemble n'eurent pas plus de chance. « My translations of the *Iliad* and *Odyssey* are long since completed, écrit-il en mars 1897, but I can get no publisher to take them¹ ». Longmans se laissa enfin persuader de publier *l'Iliade*, qui parut le 15 octobre 1898². *L'Odyssée* dut attendre deux ans encore, et ne vit le jour que le 8 octobre 1900, chez le même éditeur³. Ces deux livres n'eurent pas en librairie plus de succès que les ouvrages précédents.

Comme traducteur, Butler a des mérites indéniables. Tout d'abord ses traductions offrent, à défaut d'autre, une importante garantie : elles ont été entreprises dans la seule et sincère intention de mieux saisir la pensée de l'auteur. C'est pour Butler un besoin, une nécessité véritable, en présence d'un ouvrage rédigé dans une autre langue que la sienne,

1. Lettre à W. E. Heitland, 19 mars 1897. M. II, 264.

2. *The Iliad of Homer Rendered into English Prose for the Use of those who cannot read the Original*, by Samuel Butler, author of *Erewhon*, *Life and Habit*, *The Life and Letters of Dr. Samuel Butler*, *The Authoress of the Odyssey*, etc. Longmans, Green et Co (Ballantyne Press) 1898.

3. *The Odyssey Rendered into English Prose for the Use of those who cannot read the Original*, by Samuel Butler, author of etc. Longmans, Green et Co (printed by Metcalfe and Co, Cambridge) 1900. — Dédié au Professeur Cav. Bizio. « Prezioso Alleato » (comme *The Authoress*).

que de transposer d'abord avec précision et clarté le texte étranger en Anglais : seul moyen pour lui de fixer, au mieux de ses connaissances, les nuances de la pensée et les sinuosités même de la forme. C'est ainsi qu'il traduisit de longs passages de Buffon, non dans l'intention première de les incorporer à *Evolution Old and New*, mais avant tout pour être sûr qu'il comprenait sans erreur possible la thèse du naturaliste français. Il écrivait en 1877 : « I had no time to read Lamarck, but shall do so at once, and I think translate him unless I find that he has been translated already¹... ». Ce même besoin irrépressible d'aller à la source des questions qui l'occupent l'entraîna à apprendre l'allemand, à traduire les articles de Krause et de Hering, des chapitres du livre de Von Hartman. Quand il voulut se pénétrer des poèmes homériques, les traductions qu'il en trouva ne le satisfirent pas pour l'unique raison, au fond, qu'elles avaient été faites par d'autres. Rien ne pouvait le contenter qu'une version élaborée dans le creuset de son propre cerveau.

Il s'inspirait de principes nouveaux et tout personnels. Les mots et le style, esclaves de l'idée, n'ont pas de valeur en eux-mêmes, ils ne sont qu'un vêtement, et doivent éviter d'être un déguisement. Or, de sottes traditions imposent aux traducteurs un ton guindé et un archaïsme rebutant. Au génie de la langue du texte original doit répondre dans toute sa souplesse et sa fraîche verdure le génie vivant de la langue du traducteur. Butler traduisait donc « freely but closely² » : entendons qu'il empruntait librement à l'anglais moderne ses vocables et ses locutions, tout en suivant de très près (pensait-il) l'idée de l'auteur. Le résultat fit crier au sacrilège. Dans *l'Iliade*, Neptune s'exclame : « Great Heavens ! » et parle de Zeus comme de « Jove³ ». « Sensible people, dit Iris, are open to arguments. » Et Nausicaa, dans un passage célèbre, s'exprime ainsi : « Papa, dear, could you manage to let me have a good big wagon ? I want to take all your dirty clothes to the river and wash them. You are the chief man here, so it is only proper that you should have a clean shirt when you attend meetings of the council ». Ces

1. Lettre à Francis Darwin, 25 nov. 1877, *M.* I, 258.

2. *Hum. Hom.*, p. 92.

3. « I have followed Mr. Gladstone, Lord Derby, Colonel Mure, etc.... in retaining the usual Latin renderings of Greek proper names. » *Authoress*, p. XI.

hardiesses nous paraissent aujourd'hui toutes relatives. Certes le principe en est dangereux, comme tous les principes. Mais à tous moments, la culture de Butler, son sens des nuances et son bon sens le brident, le retiennent au bord de l'exagération. Il n'y a en vérité pas une véritable faute de goût dans ces traductions. Elles ont pu paraître « *impossibly modern*¹ » à certains lecteurs, et à vrai dire elles laissent encore mauvaise bouche à plus d'un critique d'aujourd'hui². Mais c'est à ce prix seul, croyait-il, que la vie pouvait être rendue à des œuvres qui jadis furent vivantes, œuvres d'êtres de chair, et même d'êtres jeunes. Aussi, plutôt que de tomber dans le style de Wardour Street, Butler préféra pencher un peu vers celui de Tottenham Court Road³. La prose, pour se laisser lire et comprendre, doit savoir rester prosaïque. « *Great licence, notait-il un jour, must be allowed to the translator in getting rid of all those poetical common forms which are foreign to the genius of prose. If the work is to be translated into prose, let it be into such prose as we write and speak among ourselves*⁴ ».

Cette attitude vis-à-vis des textes classiques n'est que celle d'un véritable humaniste dans l'acception la plus profonde de ce mot. Butler n'a à proprement parler ni le sens historique ni le sens social. Mais son individualisme même, à force d'être aigu, le mène à l'humain. Qu'il s'agisse de Haendel, de Shakespeare ou de Rembrandt, le tableau, l'oratorio, le drame ou le sonnet sont à ses yeux autant de miroirs où se reflètent des visages. L'art, dit-il en propres termes dans *The Authoress*, ne m'intéresse qu'en tant qu'il révèle un artiste⁵. C'est cette idée qui le pousse à entreprendre ses longues et minutieuses recherches, parfois ennuyeuses et sans profit apparent. Presque toujours, il s'agit de rendre justice à un

1. « I affirm with confidence that if the reader is good enough to (thus) verify any passages that strike him as *impossibly modern*, he will find that I have adhered as severely to the intention of the original as it was possible for me to do while telling the story in my own words and abridging it. » *Authoress*, p. 14. Il s'agit des extraits de sa traduction de *l'Odyssée* qu'il donne au chapitre II du livre.

2. Rendant compte dans *l'Observer* du 7 août 1932 de la réédition de *l'Odyssée* en vers anglais du Dr. J. W. Mackail, le « reviewer » dénonce en passant « the odd bad taste of that most unpoetical of Homeric enthusiasts, Samuel Butler ».

3. *Authoress*, p. 7.

4. *N. B.*, 197.

5. *Authoress*, p. 6. « Art is only interesting in so far as it reveals an artist. »

auteur, à un artiste; non pas justice poétique, mais dédommagement pratique, où s'expie et se répare un tort injustement causé. Par là, Butler est infiniment plus humain que ne l'est Swift, à qui on le compare si souvent. Il l'est jusqu'à la manie, débusquant l'actuel, l'éternel, non en d'amples intuitions ou de poétiques synthèses, mais par une chasse constante au détail significatif, au geste instinctif, où se surprend en raccourci l'histoire toute entière de la race. Vue sous cet angle, son œuvre de biologiste, de critique, d'humaniste, de romancier prend une unité souveraine, faite des manifestations à peine diverses de la même attitude fondamentale envers la vie. Butler aime que les hommes vivent en harmonie intime avec leur nature individuelle, avec leur milieu et avec leur époque. Il déteste tout ce qui n'est pas ingénu. Le mensonge ingénu le touche, la sincérité guindée lui semble haïssable. S'il préfère les gens du peuple, c'est parce qu'ils sont les plus naturels, les plus vrais. L'attrait réel qu'il exerçait sur eux est la meilleure preuve de la force magnétique de sa sympathie. Les moraux, les bigots, les « righteous people », devinant au fond du problème des sonnets shakespeariens une histoire pénible, ont dit : à quoi bon exhumer ces choses ? La musique et la poésie des sonnets nous suffisent. « I do not write, réplique Butler avec dédain, for these good people¹ ». Il veut, lui, deviner le secret humain, qu'il soit sordide ou noble, il veut retrouver coûte que coûte les sentiments réels, la douleur, l'âme d'un homme déchiré entre son génie et son entourage. En Italie, les tableaux, les vieux monastères, les statues de bois et de pierre éveillent sa curiosité, son flair pour les énigmes; s'il essaie de les résoudre, ce n'est pas, bien qu'il s'entoure de toutes les références à sa portée, par la collation de documents et la comparaison des textes. Il tente de reconstituer les gestes de ces sculpteurs ou de ces peintres à l'aide de l'intuition psychologique, familièrement, de plain-pied, comme s'il s'agissait d'êtres encore vivants. Partout, enfin, cette attitude d'apparente irrévérence envers l'homme du passé est la marque d'un respect profond, presque attendri, pour la continuité humaine.

La critique moderne lui reprochera seulement de l'avoir parfois érigée en méthode trop exclusive. Essayer de com-

1. *Shakespeare's Sonnets*, p. 100.

prendre et de faire revivre le passé uniquement grâce à la connaissance du présent, sans tenir compte d'une évolution possible de la donnée humaine, est une entreprise qui peut mener à des impasses à l'égal de la tendance opposée. D'abord, en tout état de cause, il semble injuste de ne pas faire une place aux éléments formels de l'œuvre d'art, voulus par son auteur, indissolublement liés à sa vision esthétique. Peut-être est-il vrai qu'ils risquent de fausser le détail humain aux yeux des hommes d'aujourd'hui ; ils en cachent les proportions et le véritable sens, ils le raidissent et le figent, ou l'agrandissent et l'anoblissent. Mais il est extrêmement délicat et dangereux d'arracher l'œuvre, sans dommage pour elle, à ces disciplines que l'auteur observait au moment où il composait. *L'Iliade* et *l'Odyssée* sont des récits où un poète, des poètes, ont exalté les aventures d'autres hommes de leur race et de leur civilisation. Butler, qui n'aimait pas la poésie, et ne la comprenait guère, s'efforce de les « prosaïser » à l'extrême, à la fois par goût, par impuissance et par défi. Sur la tête de ses personnages, le chapeau de feutre victorien remplace les casques à haut cimier. Il est difficile de mesurer avec précision ce que perd l'œuvre originale au cours de cette transformation ; il ne nous semble pas niable qu'elle y subit une diminution. C'est, de même, son manque d'imagination créatrice, plutôt qu'une connaissance approfondie des littératures antiques, qui le porte à considérer comme négligeable la part possible de l'invention dans les poèmes homériques, et le persuade que les lieux et les personnes, les faits et les circonstances que l'on y trouve décrits sont empruntés à une réalité contemporaine. *L'Odyssée*, à ses yeux, ne saurait avoir été composée d'autre manière et dans un autre esprit que le fut *The Way of All Flesh*. De tels préjugés ne peuvent évidemment mener à la vérité que par d'heureux hasards. Enfin, la critique pourrait demander à Butler d'autres comptes. Tout évolutionniste qu'il est, il se soucie trop peu de savoir, en traduisant d'après ses méthodes, si de l'époque de la reine Arété à celle de la reine Victoria, il ne s'est pas produit dans la condition des hommes et des femmes, dans leurs rapports sociaux, leurs besoins, leur culture, leur religion, leur conception de la vie et de la morale, des changements qui ont pu modifier jusqu'à leurs réactions psychologiques et leur configuration intellectuelle. S'il en était ainsi, son effort n'aboutirait qu'à un habile et plausible travestis-

sement. L'humour anglo-saxon est peut-être trop éloigné de la mentalité méditerranéenne d'il y a deux mille huit cents ans pour qu'il ne soit pas dangereux de chercher à obtenir un résultat positif et stable en traitant la seconde par une application inconsidérée du premier. Les résultats, plus séduisants peut-être à première vue, ne sont pas plus assurés contre l'erreur que ceux de l'antique méthode, érudite, prudente, pédante et myope. Tout bien pesé, leur véritable valeur est d'être une réaction aux effets bienfaisants, contre les seuls excès de celle-ci.

CHAPITRE XVI.

SECOND VOYAGE A EREWHON. — MORT DE BUTLER

Projets de retour à *Erewhon*. — *Erewhon Revisited*.
Premier thème du livre : satire religieuse. — Le thème
romanesque et sentimental. — Accueil de la critique.
Derniers voyages de Butler. — Sa maladie et sa mort.

Le 8 août 1900, dans une lettre à un ecclésiastique de Bristol, qui avait paru prendre au sérieux le parallèle d'Erewhon entre le mal moral et le mal physique, Butler écrivait : « I am the most anxious to read your criticism..., because I am almost immediately about to make a second journey to *Erewhon* in the person of my supposed son and to report sundry developments¹. » Le dessein d'écrire une suite au voyage de M. Higgs lui était venu par une pente naturelle, Butler était foncièrement l'homme des « suites », tout au moins projetées. Un livre publié ne devenait pas pour lui œuvre morte, corps étranger. Les idées qui le remplissaient, ombres échappées à la caverne, laissaient le plus souvent dans son cerveau non un tas de cendres, mais un feu encore couvant que le moindre vent ranimait ; ses carnets de notes comportaient une rubrique au nom de l'ouvrage, un dossier qui restait ouvert, et souvent se complétait. *Life and Habit* a failli avoir une suite, *Ex-Voto* en est une, les quatre livres scientifiques sont un chapelet de suites. Dès 1877, l'éventualité d'un retour à *Erewhon* était envisagée : « If ever, écrivait-il, I go to *Erewhon* again (which I do not suppose I ever shall, for I could never fill another volume or even half a volume²)... » Ce qui l'arrêtait donc à cette époque, c'était principalement l'insuf-

1. Lettre à Pigou, Dean of Bristol, qui avait fait une conférence, publiée dans la suite, intitulée : « On the relations of Disease to Crime », *M.* II, 331.

2. 11 ou 12 février 1877. *M.* I, 247-8.

fisance de matière. A vrai dire on le voit affirmer dans une note : « I had no intention of writing a successor to *Erewhon* for many a year after it had been published¹. » Mais il se défend là surtout d'avoir systématiquement posé dans le premier *Erewhon* les jalons du second. De fait, il était tentant, pour exposer des idées du même ordre, de reprendre le cadre qui avait jadis si bien servi ; cela économisait un effort d'invention ; cela permettait aussi de refaire, avec plus d'expérience, un *Erewhon* meilleur que l'autre, dont il n'était pas satisfait. Quant au dessein central du nouvel ouvrage, il venait de plus loin encore. La brochure sur la « Resurrection » en contenait le germe. Ce premier essai de critique religieuse, fécondé par l'adhésion au concept philosophique d'évolution, avait conduit Butler à une opinion définitive, sinon fort originale, sur la question de la naissance du Christianisme. Le second voyage à *Erewhon* allait en être, entre autres choses, une ironique démonstration.

Erewhon Revisited fut écrit plus rapidement et avec moins d'hésitation que la plupart de ses devanciers. Plusieurs passages ou fragments étaient déjà dans les carnets de notes, prêts à servir, et rédigés : en particulier la dissertation du Président Gurgoyle « on the physics of vicarious existence », et de nombreux paragraphes plusieurs fois réécrits, corrigés et mis au point, qu'il ne restait qu'à insérer dans le texte. Butler, à son aise dans un sujet où nulle contrainte d'érudition, de méthode ou de polémique ne bridait sa liberté, pensait écrire là le meilleur de ses livres. Les deux thèmes de l'ouvrage, l'un de critique philosophique, l'autre de narration légèrement romancée, satisfaisaient également ses goûts. Les dernières pages furent écrites à la fin de mars 1901. Mais déjà le livre était à la recherche d'un éditeur. Longmans l'ayant refusé par crainte d'offenser la clientèle bien pensante, Butler demanda conseil à Bernard Shaw, qu'il avait déjà rencontré. Le dîner auquel celui-ci l'invita pour le présenter à un jeune éditeur de ses amis dut être assez amusant². La désinvolture de Bernard Shaw, plus réelle, plus

1. *M.* II, 354. — L'idée de faire revenir à *Erewhon* le fils du narrateur du premier récit semble être venue à Butler en 1896. Voir *N. B.*, p. 296, une note datée de décembre 1896 : « Let Erewhon be revisited by the son of the original writer... » etc.

2. *M.* II, 339-341.

franche que celle de Butler, ne fut sans doute pas sans le gêner quelque peu. Le « shy old bird » cependant¹ sut faire la conquête de Grant Richards, le propre neveu de Grant Allen, son ancien ennemi. Richards non seulement entreprit de publier le livre à ses frais, mais décida de lancer le même jour une édition revue et augmentée du premier *Erewhon*. Les deux ouvrages parurent le 11 octobre 1901².

Si l'on met hors de compte la priorité d'*Erewhon*, le second ouvrage, à certains égards, paraît bien être le meilleur; il est mieux composé, plus aéré, écrit d'une plume plus experte, plus légère et plus brève. Butler même le préférerait à l'autre³. On y trouve peut-être plus de construction laborieuse que de véritable fantaisie, mais aussi plus d'aisance dans le maniement de l'humour, des intentions plus profondes dans l'emploi de l'ironie. Œuvre plus achevée que la première, elle pourrait presque se passer d'elle, et prendrait un prix relatif plus grand si l'on pouvait l'envisager comme une œuvre séparée. Elle couronne dignement la carrière de son auteur, qui d'ailleurs, il convient de le rappeler, n'a nullement voulu en faire son testament littéraire ou clore symboliquement avec elle trois décades de laborieuses excursions dans les divers domaines de l'esprit⁴.

Ce livre comporte en même temps un thème de discussion et de critique religieuse, et une affabulation romanesque que Butler, à son habitude, incruste d'une foule de détails puisés aux souvenirs de son expérience personnelle. Un examen plus poussé de ces deux principaux thèmes permet de dégager de chacun d'eux une intention centrale. Le premier se ramène dans son essence à une satire des circonstances qui précèdent la fondation des religions, et, tout particulièrement, de celles dont s'est entourée la naissance du Christianisme. Voici en quels termes Butler l'expose : « I meant to show how myth,

1. « (Shaw) also told me that I should find him « a shy old bird ». Lettre de Grant Richards à H. F. Jones, 27 mai 1915, M. II, 341.

2. *Erewhon Revisited twenty years later, both by the original discoverer of the country and by his son*, London, Grant Richards, etc.

3. Lettre à O. T. J. Alpers, 17 février 1902 : « *Erewhon Revisited*, I confess, I prefer ».

4. Aux premières atteintes du mal qui allait l'emporter, Butler reconnut que le destin allait faire d'*Erewhon Revisited* son dernier livre. Il souligna alors, avec une mélancolique satisfaction, cette coïncidence : « You will not forget the pretty roundness of my literary career ! *Erewhon*, *Erewhon Revisited*. » Lettre à M. et Mme Fuller Maitland, 14 mai 1902, M. II, 393 (*fac simile*, p. 388b bis). Voir aussi les paroles de Butler rapportées par H. F. Jones, M. II, 396-7.

attended both by zealous good faith on the part of some and chicane on the part of others, would be very naturally developed in consequence of a supposed miracle, such as a balloon ascent would be to people who knew nothing about such things; and I meant to suggest a parallelism not between the Sunchild and Christ (which never even entered my head) but between the circumstances that would inexorably follow such a supposed miracle as the escape of the Sunchild, and those which all who think as I do believe to have accreted round the supposed miracle, not of the Ascension, but of the Resurrection¹. » Ainsi il se défend vivement d'en avoir à la personne même du Christ, ce que certains parallèles, dans la première rédaction de son manuscrit, devaient laisser supposer. Car sur les instances de Mrs Fuller Maitland, son amie, à qui est adressée la lettre ci-dessus, il consentit à les estomper; tout en protestant de sa bonne foi — « pray believe me I never meant any allusion whatever to the Founder of Christianity... I did not mean to poke fun at Christianity... », il laisse transparaître sa crainte de tomber dans ce qu'il nomme le « mauvais goût » et que les dévots appelleraient blasphème ou sacrilège². De fait, en dehors peut-être de quelques rapprochements fortuits ou de vagues coïncidences, on peut lui accorder que les analogies qu'il dessine s'arrêtent à la personne même des deux protagonistes, Higgs et Jésus³. Il est moins sûr qu'il n'ait à aucun moment voulu se moquer du Christianisme. De l'ironie à la raillerie et au ridicule, le pas est aisé à franchir. De par les nécessités même du sujet, la critique porte autant sur la mystique, les rites et les disciplines de la religion que sur sa morale. Ainsi, alors que les Musical Banks du premier *Erewhon* tendaient un miroir railleur aux pratiques mensongères et absurdes du protestantisme anglais, le Christianisme ici visé embrasse toutes les églises chrétiennes en une sorte d'impitoyable synthèse : puritains, anglicans, ritualistes et catholiques romains reçoivent chacun leurs blessures et

1. Lettre à Mrs. Fuller Maitland, 10 février 1901. *M.* II, 338.

2. Dans l'esprit de quelques critiques, il ne subsiste encore que trop de ce mauvais goût. Cf. P. E. More, dans *A New England Group, and Others*, qui taxe *Erewhon Revisited* de « an elaborate and vicious satire, in rather bad taste ». — Cf. aussi Moreby Acklom, dans *The Constructive Quarterly*, 1917 (Vol. V, p.182): « The parody of the Anglican service and of the words of Christ is not altogether in the best taste ».

3. Cf. *Erewhon Revisited*, préface, p. VI.

l'ironie, en paraissant élargir son rayon d'action, se hausse aussi d'un cran vers l'universel. Les jésuites (Hanky) et les ritualistes (Panky), le miracles et les reliques, la version autorisée de la Bible, l'exégèse, la fausse dévotion, la communion, les quêtes, les sermons, les consécérations et autres cérémonies, les pieuses invocations sous lesquelles s'abrite le commerce à la porte du temple : ces travers, ces excès, ces hypocrisies, Butler les a déjà, pour la plupart, dénoncés ou raillés dans *Erewhon*, dans *The Fair Haven*, dans le manuscrit de *The Way of All Flesh*, et ailleurs; ils sont repris ici, groupés avec une méthode plus réfléchie, plus appliquée, et l'intention de démonstration ironique, toujours présente, toujours visible, donne aux allusions un tranchant dont les autres ouvrages n'offraient pas d'aussi dangereux exemples. Butler, parlant de ce livre, l'appelait « my wicked book »¹. Sa critique, heureusement, n'est pas uniquement corrosive ou démolisseuse. Elle conduit la démonstration à une sorte de conclusion pratique, qu'enregistre la morale du conte; vers la fin du livre, la grande mystification du « Sunchildism » est révélée au Roi, qui prend la chose avec dignité et un grain d'humour. L'auteur veut que son roman se termine « bien », par un acte de justice poétique : Hanky est mortifié et momentanément confondu, le docteur Downie, chrétien libéral², sort approximativement vainqueur du débat. Le véritable héros de ce dénouement est Georges, le fils du Sunchild, symbole de l'être humain sain, franc, et bien équilibré, sur qui la dévotion et l'hypocrisie n'ont point de prise. La préface contient, sous la signature de Butler, une profession de foi de « Broad Churchman » par laquelle l'auteur donne explicitement son adhésion à la conclusion, d'ailleurs évidente, du livre sur ce point.

Ainsi, du premier au second *Erewhon*, en passant par *The Fair Haven*, le rationalisme de Butler, s'est consolidé. Ses études philosophiques et biologiques, ses observations de moraliste aux aguets, le bain d'humanisme et d'hellénisme où il a trempé son âge mûr, loin d'émouvoir ou d'amollir l'intransigeance de cette attitude, n'ont fait que l'assurer en l'universalisant. Rien ne saurait mieux faire ressortir la rigueur un peu abstraite de son intellectualisme, et ses

1. *M.* II, 357; — aussi : « It is far more wicked than *Erewhon* », *M.* II, 339.

2. « In England, Dr. Downie would be a Broad Churchman », *Erewhon Revisited*, p. 288.

limites, que de comparer cette conception de la naissance d'un mythe avec celle de ce victorien de moindre trempe, mais plus typique de son temps, Shorthouse. Pour Butler, le mythe naît, pour ainsi dire, gratuitement ; la masse amorphe, aveugle, obéissante de la foule humaine, à tout moment prête à se livrer, n'en est qu'un élément passif ; pour qu'il ait lieu, il suffit que se produise un phénomène d'apparence miraculeuse, qu'exploitera ensuite un petit groupe d'hommes, les uns convaincus, d'autres intéressés. Butler croit avant tout à l'action des personnes, aux héros, aux prophètes et aux machiavels, aux bandes, aux cliques, aux intérêts de groupes, Son individualisme ombré de pessimisme ignore les correspondances mystérieuses que s'efforcent d'établir certaines écoles de pensée entre les événements de l'histoire et l'état des mentalités collectives. Shorthouse est, avec maint autre adepte du « progrès », aux antipodes d'une pareille attitude ; son esprit tout baigné de religiosité se tourne plus volontiers vers une interprétation sociale de l'histoire, de la religion et de l'économique. « So far from a mythos being false, écrivait-il un jour à Lady Welby, it is impossible to start a false myth. A man cannot sit down in a back parlour and make a myth. No mythos ever grew up except from the needs and aspirations of the people among whom it flourished, and to whom it brought spiritual nourishment and help¹. » Si ces lignes n'avaient été écrites tant d'années avant *Erewhon Revisited*, elles en sembleraient une critique. Considérée en toute impartialité, l'histoire du Sunchildisme offre, il faut en convenir, quelque chose d'étriqué et de factice : c'est, à parler bonnement, l'histoire d'une mystification qui réussit à moitié. Butler y démonte avec habileté le mécanisme de la naissance d'un mythe ; mais les circonstances qui président à un tel phénomène sont si peu exceptionnelles que le nombre des mythes mort-nés doit, à ce compte, être incalculable. Or, dans le cas du Christianisme, un point essentiel est d'expliquer l'extraordinaire diffusion du mythe de Jésus. On ne saurait arguer pour Butler que c'est un problème différent ; une fois amorcé ce parallèle, le point vital est là, et non ailleurs. Dans *The Fair Haven*, J. P. Owen montrait comment avait pu naître chez quelques hommes de bonne foi la croyance au miracle ; si Butler ne veut pas se répéter, son but doit être cette fois

1. Shorthouse : *Life and Letters*, tome I, p. 157.

d'exposer par suite de quelles circonstances ou de quels efforts la croyance aux faux miracles du Christ s'est répandue parmi les hommes et parmi les nations. L'Eglise prêche que le Messie est descendu sur la terre à l'heure où la terre l'attendait. Un libre penseur sentimental comme Shorthouse tient qu'un mythe ne saurait durer et se propager que s'il répond aux aspirations d'un peuple. Il y a là tout un aspect de la question qui est ici passé sous silence. Mais la tournure même de l'esprit de Butler s'oppose à ce qu'il en saisisse l'importance. Aussi, malgré l'ironie de l'ouvrage, et tant de traits justes, et tant de sages ou profondes remarques, cette omission fondamentale lui enlève de son poids et de son équilibre. Littérairement supérieur à son aîné, il a par contre moins de sens et une moindre portée philosophique.

Le second thème est d'un ordre plus proprement romanesque. C'est, pour citer les termes mêmes de Butler, « the story of a father trying to win the love of a hitherto unknown son, by risking his life in order to show himself worthy of it — and succeeding ».¹ Ainsi, en plus et à côté de la partie idéologique, où la pensée s'affirme avec hardiesse, ironie et mordant, on trouve l'ébauche d'un véritable roman d'analyse psychologique, à travers la réticence duquel transparaisent les élans retenus d'une âme capable de tendresse, de délicatesse et de pudeur. Cet aspect du livre permet presque de l'opposer sur ce point à *The Way of All Flesh*. Car il y a ici comme une réhabilitation de la famille. Yram, son mari Strong, son fils Georges, le père de celui-ci, Higgs, et son fils légitime John : tous les membres de cette curieuse famille mi-erewhonienne, mi-anglaise, aux relations de parenté assez délicates pour laisser craindre, en un autre monde, des hontes, des jalousies ou des haines, sont dépeints un peu idéalement, mais avec chaleur et sympathie, comme des êtres humains cordiaux, libres de préjugés, et francs. Les rapports d'Yram et du maire sont exempts d'hypocrisie et de sottise jalousie ; ce sont bien ceux sans doute que Butler aurait voulu voir régner entre époux européens. Yram, abandonnée par Higgs dont elle porte un enfant, a été épousée sans hésitation par Strong, mis au courant par une brave entremetteuse mon-

1. Lettre de Samuel Butler aux *Daily News*, au sujet d'un article de A. Quiller-Couch sur *Erewhon Revisited*, 31 oct. 1901. Samuel Butler appelle cette histoire « the second leading idea of the book ».

daine; il a demandé seulement, avec simplicité et franchise, de jouir tout de suite, sans attendre d'être lié par la cérémonie du mariage, du privilège dont Higgs s'est prévalu. Aussi simplement la chose lui a été accordée¹. Lorsque, vingt ans après, Higgs est à nouveau signalé dans le pays, ce mari magnanime et confiant donne permission à sa femme de recevoir son ancien amant et de régler, au mieux des intérêts et des sentiments de chacun, une situation épineuse². Quelle différence encore entre les pères de *The Way of All Flesh* et ceux d'*Erewhon Revisited* ! Higgs a été pour son fils John « a very kind and upright elder brother rather than a father³ ». Le maire, personnage de second plan, effacé derrière la robuste personnalité de sa femme, n'est qu'une silhouette. Mais s'il préfère presque à ses propres enfants le fils qui n'est pas de son sang, ce n'est pas que Butler ait cherché par ce trait un effet de sarcasme, comme il l'aurait inmanquablement fait s'il se fût agi d'un Pontifex; c'est seulement que ce père de famille idéal et vague est tout bonté et tout bon sens. Les attendrissements de Christina, la noblesse des attitudes de Théobald n'étaient que pose, affectation, mensonge. Ici, les larmes — et il en coule beaucoup — sont sincères et viennent du cœur. Les « doux sourires », les baisers d'Yram sont de vraies marques d'amour qui ne recèlent nul piège. Les sentiments de Higgs en face de Georges sont décrits en termes non seulement plausibles, mais émouvants. Les sanglots qui montent à la gorge de ce père et qu'il a peine à réprimer, ces étreintes de deux frères qui se retrouvent et se séparent : tout cela, sans dépasser les limites du bon goût britannique, touche le lecteur parce que cela naît d'un attendrissement de l'auteur. Est-ce à dire cependant que rien dans *Erewhon Revisited* ne rappelle le roman des Pontifex ? Le lien est subtil, mais il existe. Dans la famille erewhonienne, les personnages centraux sont les fils adultes; les pères se contentent de les aimer et de les admirer, en tentant, à l'inverse des notions reçues, de se hausser au niveau de ces êtres qui se sont servi d'eux pour naître. C'est là, de toute évidence, l'évocation d'un idéal longtemps médité. Non que Butler renie sa véhémence dénonciation de la famille : seule-

1. *Erewhon Revisited*, 110.

2. *Erewhon Revisited*, 141.

3. *Erewhon Revisited*, 16.

ment, avec le temps et l'âge, son point de vue a changé. Ses parents sont morts depuis longtemps; les plus cuisantes de ses vieilles rancunes sont effacées; il ne reste que ses sœurs pour les lui rappeler. Mais l'heure approche où il faudra vieillir seul. Pauli n'est plus. Alfred fait de son mieux pour l'entourer de soins et de dévouement. Mais qui remplacera le fils qu'il aurait pu avoir? Hans Faesch, le jeune Suisse qu'il aimait comme son enfant, était reparti pour l'Indo-Chine, où il devait mourir à 32 ans, un an après Butler lui-même¹. On devine le solitaire de Clifford's Inn, aux heures d'oppression physique où ses oreilles bourdonnent, où sa nuque bat, rêvant de l'être jeune et beau qui aurait pu l'appeler : père. C'est d'Erewhon qu'il vient à son pathétique appel, d'un pays lointain, d'un passé inconnu : car un fils de Butler ne peut que naître déjà grand, tout instruit et tout élevé. Ainsi ne sauraient se poser de délicats problèmes d'éducation. A ce fils impossible qu'évoque son dernier livre, et dont le fantôme semble passer dans certaines pages de ses carnets de notes, on ne saurait douter que Butler n'eût été prêt, comme Higgs, à tout sacrifier pour gagner son affection, et « s'en montrer digne ».

Erewhon Revisited eut un succès modéré, mais réel. Le public voyait avec soulagement Butler quitter le domaine et le ton de la polémique sérieuse, pour revenir à un genre littéraire où l'ironie peut se livrer carrière sous une forme voilée, quoique efficace, tout en donnant prétexte au lecteur de ne point se reconnaître visé. De plus, les esprits avaient évolué. La génération de 1900, à peine sortie d'une décade qui lui avait apporté l'impériale alarme de la guerre des Boers, et ce néo-romantisme « décadent » au goût de cendres, ne connaissait plus le formalisme gourmé et la susceptibilité des Victoriens de jadis. Ni Nausicaa, ni les traductions d'Homère ne l'avaient peut-être intéressée, mais l'originalité de la pensée ne l'effrayait plus. Butler lui-même trouvait le moment « psychologique² ». Presque tous les grands périodiques signalèrent le livre; la critique l'accueillit avec faveur. La vente, sans aller jusqu'à la rapide diffusion d'*Erewhon*, fut appréciable : 638 exemplaires du 11 octobre au 31 décembre.

1. « I feel as though I had lost an only son with no hope of another », écrit Butler à Hans Faesch lors de son premier départ pour l'Orient, en 1895.

2. *M.* II, 356.

Erewhon profitait d'un regain d'intérêt, et près de 500 exemplaires de la nouvelle édition se vendaient dans le même temps. Butler avait lieu d'être satisfait. Seules ses sœurs réprouvaient le succès d'un livre qui ne pouvait être — car elles ne le lurent point¹ — que blasphématoire; et lorsqu'il allait les voir, leur attitude raidie laissait entendre que, par elles, l'ombre intransigeante du pasteur manifestait un nouveau désaveu.

En attendant que parût son livre, Butler et H. F. Jones étaient allés, comme tous les ans, faire en Italie leur voyage de vacances. A Naples, Butler se sentit fort indisposé, mais refusa, avec son entêtement habituel, de rien changer à l'itinéraire projeté. Il se traîna, malade, de ville en ville, vit un docteur qui ne comprit rien à son état, puis se rétablit subitement au moment de retourner en Angleterre. Il y resta pendant les mois de juillet et d'août, et repartit, seul cette fois, pour la Suisse. Là, il eut une rechute et passa un triste mois de septembre, souffrant, solitaire et mélancolique. Le mal mystérieux qui allait l'emporter le minait sourdement. Sa santé n'avait jamais été que médiocre. Ses lettres montrent l'attention inquiète avec laquelle il en suivait et en notait les vicissitudes; migraines, maux d'yeux ou bourdonnements d'oreilles lui laissaient peu de répit; il se plaignait aussi de malaises, de fatigues, de faiblesses, et, après 1895, de vertiges. Son obstination à entreprendre, contre toute prudence, un nouveau voyage au printemps de 1902, l'acheva. Le 28 mars, il partit, seul encore. A Casale Monferrato, la fatigue le prit; il s'entêta, alla jusqu'à Rome, où il consulta des docteurs, puis à Palerme, où il dut capituler. Il accepta d'engager une infirmière pour l'accompagner, et après un mois de repos, reprit le chemin du retour. A Naples, il manda son homme de confiance, Alfred, qui accourut d'Angleterre. Le voyage fut des plus pénibles. Il aurait pu le faire dans des conditions infiniment meilleures, si Harriet Butler eût consenti à prévenir l'un de ses neveux par alliance, dont le yacht était ancré dans la baie de Naples; mais elle refusa, nous dit-on, d'exposer ce jeune homme au danger d'une contamination grave : non celle d'un malade, mais

1. M. II, 407.

celle d'un incroyant¹. A son arrivée à Londres, le 19 mai, on jugea préférable de le transporter dans une maison de santé. Une opération avait été envisagée, que les médecins de l'établissement ne crurent pas utile, peut-être parce qu'ils le considéraient déjà comme perdu. Son vieux médecin — le Dr Dudgeon avait 82 ans, et il était sourd —, H. F. Jones, M. et Mme Fuller Maitland, et le fidèle Alfred, l'entouraient d'une admirable sollicitude. Il était devenu d'une maigreur extrême, léger et frêle, dit un témoin, comme un duvet². La maison de santé manquant de confort, on le transporta dans une autre, à Saint-John's Wood. Un moment seulement, au cours de la maladie, sa mémoire s'était troublée. Mais son esprit avait ensuite retrouvé son équilibre et sa lucidité foncières. Jamais son égalité d'âme ne se démentit, jamais sa courtoisie, sa bonté pour les personnes de son entourage ne furent si pleines de prévenances et d'attentions. Il ne craignait pas la mort, qui n'est que « the most inexorable of all conventions³ ». Il prépara avec soin son départ de ce monde, prenant congé, parfois en des termes touchants⁴, des amis qui lui restaient, revoyant les termes d'un testament qui ne lésât et ne froissât personne; cherchant enfin à laisser à tous un souvenir qui ne fût pas importun⁵. Il s'éteignit doucement, le 18 juin, à 8 h. 40 du soir, après une courte agonie⁶. Aucune de ses deux sœurs n'y avait assisté; aucune n'assista non plus à ses funérailles⁷. Son corps fut incinéré au four

1. *Fam. Rel.*, 140.

2. Une des nièces de Butler (voir *Fam. Rel.* 142).

3. *Life and Habit*, 53.

4. P. ex. voir la lettre aux Fuller Maitland; *M.* II, 393.

5. « He wrote and told his sisters the provisions of his new will as soon as it was executed, because the knowledge might influence them in dealing with their own property; and he wrote this letter himself in case they might not have liked to receive a letter touching on their private affairs in Alfred's handwriting. » H. F. Jones, *M.* II, 396.

6. Il est difficile aujourd'hui de fixer avec exactitude les causes de la mort. Le certificat de décès, signé du Dr Dudgeon, porte seulement « Intestinal Catarrh, two months; pernicious anaemia, one month ». Un autre docteur, appelé en consultation au cours de la maladie, avait sur son origine une opinion différente; il semble l'avoir attribuée à une contamination palustre (cf. *M.* II, 398). Une malaria contractée à 60 ans, mal soignée et frappant un organisme déjà peu résistant, aurait pu en effet amener les désordres digestifs et l'anémie relevée par les médecins. Enfin, si l'on en croit une nièce de Butler (*Fam. Rel.*, 143), on n'aurait pas caché au malade qu'il souffrait d'un cancer. Il s'agirait alors d'un cancer digestif, évoluant avec très peu de signes; en dehors d'exams un peu poussés, on n'aurait pu noter que l'amaigrissement, l'asthénie et l'anémie.

7. Harriet et May avaient prié une de ses nièces d'aller le voir à la clinique pour tâcher de savoir si elles pourraient lui rendre visite. « He received me most

crématoire de Woking. Puis Jones et Alfred se firent livrer les cendres, et les enterrèrent dans un coin du jardin de l'établissement, parmi les buissons. Rien désormais, selon ses vœux, ne marque plus l'endroit où la poussière de ses restes se mêla à celle de la terre.

kindly, écrit-elle, but declined to see his sisters. Really, he was quite unfit for such a trying interview as that would have been to them all » (*Fam. Rel.*, 141).

CHAPITRE XVII

LA CARRIERE LITTERAIRE DE BUTLER

Publications posthumes. — Articles nécrologiques. — Butler et la renommée littéraire. — La carrière de Butler. — Raisons de son échec. — Revirement de l'opinion. — Succès posthume ; ses raisons.

La mort de l'écrivain n'interrompt pas tout de suite le cours de sa carrière littéraire. Aucun des travaux, d'ailleurs peu importants, qu'il avait envisagés après *Erewhon Revisited* ne se trouvait assez avancé pour voir le jour¹. Mais il laissait des manuscrits, des articles épars, des notes copieuses, d'où ses amis, exécuteurs de ses volontés, allaient tirer la matière de plusieurs volumes. La première tâche, et la plus importante, était de publier *The Way of All Flesh*. H. F. Jones et R. A. Streatfield se livrèrent à une collation du manuscrit dont les deux copies étaient incomplètes ou en mauvais état. Jones exécuta, avec autant d'habileté que de discrétion, les raccords nécessaires, et le livre parut en 1903, chez Grant Richards. Suivirent à quelques mois d'intervalle, des *Essays on Life, Art and Science* qui comprenaient, avec deux conférences inédites, des articles parus dans la *Universal Review*, et que Butler avait toujours entendu réunir en un volume ; puis, *Seven Sonnets and a Psalm of Montreal* ; *Ulysses*, l'oratorio de Butler et Jones ; enfin, en 1912, chez Fifiield, *The Note-Books of Samuel Butler*, extraits arrangés et ordonnés par H. F. Jones.

La presse anglaise n'avait pas fait grand bruit autour de la mort d'un auteur dont elle avait jusque-là à peine reconnu l'existence. Cependant, en plus de courtes notices nécrolo-

1. Il projetait d'écrire un petit livre sur « Jean de Mespin » (Tabachetti) (*M.* II, 384) ; il cherchait aussi un éditeur qui acceptât de publier une seconde édition, corrigée et augmentée, d'*Ex Voto*.

giques, quelques périodiques essayèrent de mettre au point la valeur et l'importance de son œuvre. Les éloges fleurirent surtout sous la plume d'amis personnels de Butler. Streatfield dans *The Monthly Review*, Jones dans *The Eagle*, Vernon Horace Rendall¹ dans *The Athenaeum*, mêlent à des jugements sur l'écrivain leur souvenir de l'homme; ils disent sa bonté et sa délicatesse, et la charmante courtoisie de ses manières. Les autres restent sévères et distants, comme s'il eût été indispensable de connaître personnellement l'auteur pour trouver à l'œuvre un intérêt et une valeur. Le sarcasme et l'indulgence dédaigneuse émaillent, par exemple, l'article du *Times*; Butler se voit reprocher d'avoir dissipé sa force « in grappling with so many diverse subjects that he left his lasting mark on none ». Plusieurs de ses livres sont de véritables mystifications². Et l'anonyme journaliste exprime sa déception devant une œuvre dont presque rien ne restera.

L'Athenaeum et le *Times* s'accordent à comparer l'auteur d'*Erewhon* à celui des *Voyages de Gulliver*, et constatent que l'ironie de Butler n'a pas la violence sarcastique de celle de Swift; mais le parti pris des deux critiques est si différent, que l'un semble en louer Butler, l'autre le lui reprocher³. Ajoutons que la *Presse Néo-Zélandaise* fit, à son habitude, un dithyrambe de Butler, gloire locale, et que plusieurs revues italiennes prirent, pour des raisons analogues, un deuil volontiers exclamatif⁴.

Il y a dans *Luck or Cunning?* un passage où Butler, après avoir déclaré que le succès gâte un homme, ajoute : « I heartily hope I may never be what is commonly called successful in my own lifetime — and if I go on as I am doing now, I have a fair chance of succeeding in not succeeding⁵. » Sous l'humilité et la hauteur de ces quelques lignes, où se mêlent la feinte et la sincérité, se devine le cuisant regret de n'avoir pu gagner une réputation. Ayant toute sa vie rêvé du succès,

1. « Editor » de *L'Athenaeum* depuis 1901; a fait partie du petit cercle d'amis qui entourèrent les toutes dernières années de Butler.

2. « More than one elaborate hoax ».

3. *Athenaeum* (28 juin 1902) « All has that stamp of inevitable logic which distinguishes Swift, without Swift's terrible bitterness and soreness. »

Times (20 juin) « The ironic humour is rarely as savage as Swift's, and it is somewhat erratic in its strokes. »

4. *La Nuova Antologia* (Rome); *Il Monte Rosa* (Varallo Sesia); *Quo Vadis* (Trapani) : « Samuele Butler e Morto ! » (12 juillet)

5. *Luck or Cunning?* 224.

il n'a fait que l'entrevoir à peine. C'est qu'il tenait, disait-il, une mauvaise boutique, une boutique qui ne rapportait pas¹. En fait, il est étrange de constater à quel point ses contemporains l'ont ignoré. Tennyson vieillissant lisait une foule d'auteurs contemporains dont la liste nous a été laissée, mais si Hall Caine, Mrs. Oliphant ou Shorthouse y figurent, le nom de Butler en est absent². Longtemps après *Erewhon*, Meredith déclarait qu'il était incompréhensible que Butler fût si peu connu; Butler, notant l'anecdote, ajoute avec un peu d'aigreur : « What I ought to have said, and it would have been quite true, was that it was no less incomprehensible to myself how George Meredith can have so strangely acquired a literary reputation³ ».

Ainsi pensait-il se venger de l'indifférence du temps par une riposte du tac au tac. Mais ce vindicatif « vous en êtes un autre » n'est qu'une improvisation pour sauver la face. Les désirs de gloire de Butler ont cherché d'autres revanches. Déçu dans le présent et dans l'actuel, ils ont demandé justice à l'avenir et au rêve. Après ses premiers échecs, Butler allait répétant qu'au lieu d'une réputation immédiate et passagère, il voulait s'appliquer à mériter une renommée posthume, mais durable. Cette antithèse s'implanta si fortement dans son esprit que, d'abord prétexte né d'un dépit, elle devint une conviction profonde, et qu'on la retrouve épanouie en une vaste conception philosophique, au fond des idées de la « vie par procuration » (vicarious life) et de l'immortalité par le souvenir. D'autre part, Butler, artiste et romancier, connaissait aussi, bien qu'il ne les suivit qu'avec prudence, les chemins habituels de la justification poétique et de l'évasion dans l'imagination. A la fin de *The Way of All Flesh*, il montre Ernest Pontifex revenant triomphant à Battersby où il n'a connu que rebuffades et dérision. On trouve là, projeté dans la fiction littéraire, un rêve de Butler, la revanche d'un être aux ambitions déguées qui se rend à lui-même une justice idéale et veut ainsi confondre, sur le théâtre d'ombres de la littérature, ceux qui jadis lui refusèrent leur estime et leur confiance.

1. « Why do I try to sell my books and feel regret at never seeing them pay their expenses if I am not a shopkeeper? Of course I am, only I keep a bad shop — a shop that does not pay. » *N. B.*, 169.

2. *Tennyson, a Memoir*, 730.

3. Notes de Butler. *English Review*, août 1932, 154.

Ainsi se confirme avec plus d'évidence peut-être dans le cas de Butler que dans celui d'autres écrivains, la quasi impossibilité de dissocier la personne de l'auteur de son œuvre littéraire, de connaître séparément l'homme et l'homme de lettres. « No one will understand me or my work, avouait Butler lui-même, unless they bear in mind that I was an unusually slow and late grower. I have not developed into much more than as a young or middle-aged man I seemed likely to do¹. » Cette lenteur à s'affirmer et à s'épanouir, ce difficile développement, tant physique qu'intellectuel, expliquent plusieurs aspects de sa carrière d'écrivain. On semble y percevoir, au début et jusque vers la cinquantaine, le halètement d'un effort opiniâtre et maladroit. La première phase de cette marche vers la possession de soi-même, peut-être la plus pathétique, et qui est celle d'*Erewhon*, du *Fair Haven*, de *Life and Habit*, correspond à la partie de sa vie où l'homme paraît le plus torturé et le plus indécis; il n'a point encore pesé ses goûts, fixé sa volonté, décidé de son avenir. Pourtant il a une foi étrange, presque mystique, dans son destin intellectuel, et, bien qu'ignorant encore quel il doit être, il s'acharne à le réaliser. Mais le vrai courage lui fait encore défaut; ses réflexes sont ceux d'un faible, d'un timide. Il redoute instinctivement de se montrer à âme découverte. Ce n'est pas le soldat héroïque ou insouciant, c'est le sapeur habile, qui a compris cette double vérité : d'abord que l'impression de la charge lui est désagréable, et aussi que la guerre de mines est souvent plus efficace que l'autre. Higgs, les frères Owen, le Clergyman qui a des scrupules, sont des déguisements à la faveur desquels il se sent plus libre de porter ses coups. Mais après *Life and Habit* s'amorce cette longue polémique avec les Darwinistes; au cours de la dure bataille, la croyance en ses idées et en son bon droit ne fait que s'enraciner; de là cette obstination désespérée à se faire rendre raison, à arracher à son adversaire un aveu de défaite. Butler alors mène le combat à découvert. La violence dans le sarcasme, le coup direct remplacent ou doublent l'ironie cachée et l'habileté manœuvrière. Il se sent entraîné par une sorte de fatalité intérieure qui l'épouvante en ses moments de lucidité. Par contre, son caractère et sa plume se trempent éga-

1. Note de Samuel Butler, 1883, revue en 1897. Citée par H. F. Jones, Shrewsbury Edition, Vol. I, p. XVI.

lement au rude creuset de la polémique. Lorsque, avec le temps, l'échauffement et les rancœurs se sont apaisés, il s'aperçoit qu'il a gagné à cette querelle en quatre épisodes une poignée d'idées nouvelles. A intervalles irréguliers, la liste de ses ouvrages et de ses travaux s'allonge, et cette constatation lui donne une confiance plus raisonnée, mieux fondée, dans la réalité de sa carrière de lettres et dans la valeur de sa pensée. Enfin, au tournant de 1895, s'ouvre pour lui une période nouvelle. La mort de son père exorcise définitivement le fantôme glacé de Langar. Les contraintes qui pesaient sur son existence et sur sa liberté morale, les liens qui l'enchaînaient à son passé ou à son présent, tombent en même temps. Il a — mais à quel prix — non pas conquis, mais sauvé son originalité.

La continuité profonde de sa carrière ne souffre en rien de cette difficile croissance. Seuls, les sujets explorés diffèrent. Dans les diverses aventures où sa curiosité l'engage, sa pensée se déroule le long des mêmes lignes, développant jusqu'à leur épanouissement les principes philosophiques entrevus dès les premières expériences, sans retours importants, sans palinodies. Mais d'une lutte si chaude et si longue, Butler garde le goût invincible de l'opposition, l'habitude de détruire plutôt que celle de construire. « I never write on any subject, écrivait-il à Fernand Henry en 1899¹, unless I believe the opinion of those who have the ear of the public to be mistaken, and this involves, as a necessary consequence, that every book I write runs counter to the men who are in possession of the field. » Autant qu'à atteindre le vrai, il cherche donc à débusquer l'hypocrite et le mensonger. Il ne voit pas que ce don-quichottisme intellectuel offre un dangereux écueil ; car le « prig » n'est pas uniquement l'homme confit en des respects et des admirations, ce peut être aussi, inversement, le philosophe bilieux qui n'aperçoit autour de lui que de fausses idoles à abattre.

Butler a longtemps cru que son insuccès était dû pour la plus grande part à une entente des chefs et des inspireurs de l'opinion publique, ligüés pour étouffer sa voix. Certains

1. Fernand Henry venait de publier une traduction française des Sonnets de Shakespeare, *M.* II, 306. On retrouve la même idée dans d'autres lettres. Par ex. : « The fact is that I have never written on any subject unless I believe that the authorities on it were hopelessly wrong. » Lettre à O. T. J. Alpers (7 février 1902, *M.* II, 382).

de ses critiques modernes semblent vouloir lui donner raison. Dans leurs études respectives, Frank Harris et Gilbert Cannan, par exemple, s'accordent pour attribuer à une tactique délibérée des grandes revues le silence méprisant fait autour de son œuvre. Nous ne pensons pas que des articles élogieux saluant la publication des livres de Butler en eussent très sensiblement accéléré la vente et la diffusion. Des œuvres différemment écrites et différemment présentées auraient pu, après *Erewhon*, lui gagner l'intérêt sympathique du public. L'obstacle essentiel à la confiance naquit moins de la nature des idées qu'il présentait que de la personne même du monstre. On les eût à la rigueur écoutées, discutées, sinon admises; on hésita à écouter un homme dont le ton n'était pas tout à fait celui d'un gentilhomme de lettres. Il s'établit parfois d'un écrivain au public de sa génération un subtil échange de confiance. C'est le contraire qui eut lieu pour Butler. Par la faute du ton trop personnel de ses œuvres, il naquit, entre lui et ses lecteurs, un état d'incompréhension et de méfiance, une incompatibilité d'humeurs. Il ne sut pas plus comprendre le public victorien qu'il ne put être compris de lui. Un pitoyable cache-cache allait se jouer pendant vingt ans. Lorsque Butler dissimulait, on le prenait à la, lettre; si parfois il parlait sérieusement, on cherchait sous ses mots une intention secrète. Il avait crié « au loup » trop tôt et trop souvent.

Encore le Guillot de la fable savait-il qu'il mentait; une circonstance aggravante pour Butler, c'est qu'en ses débuts il ne sondait pas très clairement lui-même la portée ou la candeur de son intention. Il existe trois sortes de rapports entre les idées de ses livres et sa conviction personnelle; tantôt il s'exprime avec sincérité; tantôt il raille délibérément, et sa pensée se revêt de paradoxe, d'humour ou d'ironie; mais ailleurs il jongle avec ses idées, et son absence apparente de conviction, si elle ne peut qu'ajouter au brio de ce jeu, lui communique quelque chose d'irréel et de décevant. Il a remarqué lui-même que, « if a man knows his own mind, and wants others to understand it, it is not often that he is misunderstood for any length of time. »¹ Mais quand il jouait avec des abstractions, comme si c'eussent été des expériences

1. *Luck or Cunning*, 236.

d'où pouvait jaillir du vrai, quand il jouait aussi avec son humour, chose plus dangereuse encore, le lecteur indécis et dérouté, impuissant à saisir ses intentions véritables, ne pouvait, que s'impatienter et porter ailleurs sa confiance.

Après la mort de Butler et la disparition de la dernière génération victorienne, l'opinion évolua lentement, mais par une pente naturelle, vers une appréciation plus favorable. Ce qui jadis avait paru intolérable sous la plume d'un auteur vivant, perdit soudain tout son aiguillon. Le lecteur de 1905, celui de 1914, jugèrent avec plus de détachement, sinon encore de recul; ils avaient à un moindre degré le sentiment d'un reproche direct, d'un blâme personnel; ils ne sentaient plus leur religion, s'ils en avaient une, aussi ironiquement mise en cause dans les *Erewhon*, ni leur vie familiale dans *The Way of All Flesh*, ni leur conception de l'évolution dans *Luck or Cunning*? Les paradoxes de Butler cessaient d'être les arguments d'une polémique en cours; ils appartenaient à une phase de l'histoire d'une époque déjà révolue. Mais surtout, si les mœurs changeaient lentement, — et Butler sur ce point avait toujours préféré la lenteur à la hâte —, l'orientation des esprits s'était sensiblement modifiée. *Erewhon Revisited* n'a eu un succès presque comparable à celui d'*Erewhon* que parce que son public, précisément n'était plus le même. La dernière décade du règne de Victoria n'appartient plus tout à fait à la grande époque où florissaient les Pontifex, les J. P. Owen, les clergymen bourrelés de scrupules. Les banques musicales ont perdu une partie de leur clientèle, et la foule, si elle leur reste encore fidèle, croit peut être moins fermement à leur efficacité (ce trait est noté dans *Erewhon Revisited*). D'autres problèmes que ceux de l'origine des mythes religieux retiennent l'attention. Par une conséquence inattendue, c'est à la faveur de ce glissement de l'opinion, que le dernier livre de Butler court sa chance de succès; contre l'intention secrète de son auteur, il est lu avec détachement, avec une approbation amusée. Bien qu'il trouvât en 1901 le moment favorable à la publication de ce livre, en quoi il ne se trompait pas, il n'est pas sûr que Butler ait clairement distingué qu'autour de lui, en dix ans, le monde avait changé. Bien plutôt qu'un agent de cette désagrégation — la diffusion de ses idées et de ses livres ayant été, de son vivant, trop restreinte — Butler reste un des témoins de la persistance, à travers une longue époque, de l'esprit critique et de son travail souterrain. Mais le siècle finissant

s'est déjà éveillé à la conscience de cette inquiétude qui le pousse à chercher ses remèdes dans les directions les plus diverses ; l'on voit, en cette étonnante décade des « nineties », le mysticisme reflleurir aux dépens de la science, et tout en même temps, la presse et le public réunis, faire au chef des romanciers naturalistes français, en visite à Londres, une réception « triomphale¹ ». Le pessimisme persistant d'auteurs comme Gissing ou Thomas Hardy (*Jude the Obscure*, 1896), finit par écœurer leurs lecteurs ; la poésie prend de somptueux accents pour chanter les thèmes retrouvés ; elle exalte aussi bien l'être physique avide de délivrance (Swinburne) que l'âme éperdue de foi (Francis Thompson). Bernard Shaw, par le tract, dans la presse ou, déjà, au théâtre, développe jusqu'à la pointe aiguë de leur logique des paradoxes en partie hérités de Butler, mais dont la brillante fantaisie fait paraître timoré et terne l'humour des *Erewhon*. Enfin les problèmes sociaux et politiques attirent sur eux une attention soucieuse. Le spectre du socialisme, celui de l'agitation irlandaise, la concurrence étrangère sur les marchés mondiaux, la baisse de la prospérité générale, et pour couronner cette période, les premières et mortifiantes angoisses de la guerre des Boers, sont autant de coups portés à la confiance massive et satisfaite, à la foi dans les destinées de la race, de la nation et de l'église anglaises. Lorsqu'en 1899 meurt « The Great Old man » — William Ewart Gladstone, le puritain auteur de *The Impregnable Rock of Holy Scriptures*, bête noire de Butler qui lui préférerait le souple et charmant israélite, son adversaire —, le Victorianisme disparaît définitivement avec son dernier, son principal héros. Le gouvernement britannique, il est vrai, réussit à fonder sur des bases impériales l'espoir d'un autre et fécond essor : le Jubilé de diamant (1897) est l'apothéose de cet empire que Kipling chante déjà splendidement. Mais cet élargissement dans l'espace ne va pas sans soulever des problèmes et sans semer des inquiétudes. S'il exalte l'orgueil national, il ne donne pas à tous l'assurance attendue de paix intérieure et de solidité.

Après ces dix années où se précipite la disparition de l'ordre Victorien, au seuil d'un siècle nouveau, la critique lucide et ingénieuse d'*Erewhon Revisited* n'eut pas de peine à trouver un public plus sympathique. L'intellectualisme un peu

1. « Triumphant » : *Athenacum*, 1894, tome I, 18. — Zola fut reçu au Guildhall en 1893.

desséché, mais original de Butler, jouait dans une atmosphère spirituelle grandement émancipée des anciennes contraintes, où les tempéraments individuels, surtout, plutôt que de se laisser sacrifier aux vieux principes conformistes, cherchaient, parfois avec exubérance, les voies de leur épanouissement propre. Nous touchons là, sans doute, l'explication essentielle du succès posthume de Butler. Il est dû à la force même et à l'exemple de sa personnalité.

Butler sut être intensément, passionnément lui-même; égoïste si l'on veut, avec, souvent, cette reconnaissance émue des égoïstes tendres pour ceux qui savent, avec discrétion, choyer leur susceptibilité. Il l'a été d'esprit et de culture aussi bien que de tempérament. Il n'a désiré entretenir avec ses contemporains que le minimum de rapports, aussi bien intellectuels que sociaux. Il n'entendait se sacrifier qu'à la flamme qu'il sentait brûler en lui; de toutes ses forces obstinées et patientes, il cherchait à se réaliser. Une personnalité de cette trempe est une force pour ainsi dire magnétique; même si elle agace et rebute d'abord, elle finit toujours par attirer l'intérêt ou la sympathie. C'est elle qui, passée une première phase de négligence et de mépris, et une autre d'enthousiasme, fait aujourd'hui, la véritable valeur du souvenir butlerien; elle reste, en dehors des livres et des idées, l'exemple et l'héritage qu'il nous a transmis¹. Il l'a lui-même parfois entrevu². Un jour viendra peut-être où *Erewhon* et *The Way of All Flesh* perdront de leur sens, de leur intérêt, de leur valeur littéraire; il faudra plus longtemps pour tuer dans la mémoire des hommes l'ombre narquoise du solitaire de Clifford's Inn.

1. Edward Shanks rapporte une anecdote assez amusante, bien qu'irrévérencieuse. « I was once the witness of one undergraduate trying to proselytise another, and telling him that it was a worthy ambition to desire to be like Christ. — I don't want to be like any one else, replied the second undergraduate, but if I did I shouldn't choose Christ, I should choose Samuel Butler. » E. Shanks, *First Essays in Literature*, 1923 (Reprinted from the *London Mercury*).

2. Il confesse quelque part que son meilleur titre de gloire sera l'exemple de résistance à l'oppression intellectuelle qu'il a donné : « If I deserve to be remembered, it will be not so much for anything I have written, or for any new way of looking at old facts which I may have suggested, as for having shown that a man of no special ability, with no literary connections, not particularly laborious, fairly, but not supremely, accurate as far as he goes, and not travelling far either for his facts or from them, may yet, by being perfectly square, sticking to his point, not letting his temper run away with him, and biding his time, be a match for the most powerful literary and scientific coterie that England has ever known. » *N. B.*, 369.

Les ouvrages d'autres auteurs ont, à des degrés divers, une existence propre : ils peuvent conduire, par leurs seuls artifices, à l'enrichissement ou au délassement de l'esprit ; ceux de Butler se laissent plus difficilement isoler. Son œuvre entière paraît être, avant toute chose, le signe, l'illustration, la description d'une tournure d'esprit originale. Ironique ou sérieux, calme ou vif, grave, léger, sournois, compliqué ou candide, le moindre mot, la moindre phrase, la moindre humeur en sont signés. Les citations qu'on y puise ne sont pas des généralités anonymes, des maximes de vérité absolue ; elles n'appartiennent pas au fonds commun de la culture ; dans leur transparence se reflète un visage. Qu'il l'ait voulu ou non, que nous le voulions ou non, Butler fait de chacun de ses lecteurs posthumes son interlocuteur, son confident et presque son complice. Par dessus les têtes ingrates des gens de sa génération, c'est à nous qu'il s'est adressé ; c'est pour nous qu'il écrivait jusqu'à ses notes les plus intimes, et même, peut-être, ses lettres. Il pouvait le faire à bon droit, croyant de tout son espoir têtue qu'une fois dispersée sa poussière, il continuerait à habiter dans le souvenir des hommes ; cette prolongation de sa présence vivante, c'est toute l'immortalité qu'il souhaitait. Il semble que ce siècle, du moins, soit résolu à la lui accorder.

DEUXIÈME PARTIE

Le penseur et ses idées

CHAPITRE XVIII

ESQUISSE D'UN PORTRAIT MORAL DE SAMUEL BUTLER

Portrait physique.

La personnalité morale ; — Le charme de Butler ; —

Sensibilité ; — Egoïsme ; — Timidité et insociabilité ;

— Aptitude à feindre ; — Instinct taquin.

L'esprit : l'imagination ; — L'intuition ; — Limites de l'intelligence.

Le reflet d'une personnalité originale: tels sont, avons-nous dit, la valeur durable et le sens de l'héritage butlérien. Dans les quelques pages qui vont suivre, nous essaierons d'en dessiner rapidement les contours, d'en tracer les traits principaux, en rassemblant et en coordonnant les indications relevées au cours de la partie biographique. Seuls, les éléments constitutifs du caractère à l'âge de la maturité, ou ceux qui, de la jeunesse à la mort, offrent un certain degré de permanence, devront être ici retenus. Il ne s'agit pas, en effet, de refaire l'histoire de la formation ou de l'évolution de la personnalité de Butler, mais d'en présenter un schéma, au point le plus élevé de sa courbe. Pour la commodité de l'exposé, nous adopterons la distinction traditionnelle des fonctions de l'être, la sensibilité et l'intellect, ou, si l'on veut, le cœur et l'esprit. Mais avant même d'aborder cette sorte de reconstruction psychologique, il vaut la peine de s'arrêter un instant à l'enveloppe corporelle.

« I think, écrivait un jour Butler, clever people always are ugly¹ ». Il y a peu de sympathie dans ce « clever » : Butler se méfiait souverainement des esprits trop déliés. Lui-même,

1. Lettre à Miss Savage, 20 mai 1873, *M.*, I, 198.

indéniablement, était laid. La lourdeur de son aspect trompait sur sa taille réelle, qui était assez petite. Son allure générale était, selon des témoins, celle d'un loup de mer¹ ou d'un pasteur évangélique ignorant et dévot². Il avouait qu'il ne savait pas s'habiller; ses vêtements, « of enviable bagginess and of a clumsy conventional cut³ », étaient généralement de gros drap, noir ou de couleur foncée; il portait des chaussures vastes de cuir épais. Mais c'est la tête surtout qui attirait l'attention. S'il n'est pas un chef-d'œuvre, son portrait par Gogin, à la National Portrait Gallery, est sans doute l'image qui l'évoque le mieux⁴. Butler est alors âgé de soixante et un ans. Ses cheveux, rares au sommet du crâne, grisonnent; ils forment sur le front une sorte de toupet. La barbe et la moustache taillées assez court — la moustache au ras de la lèvre — sont blanches; les sourcils noirs et fort épais se relèvent vers les tempes. Les lèvres sont fortes et rouges. Le teint est coloré à l'excès, presque congestionné; ce n'est pas une exagération de l'artiste, car tous les témoins s'accordent sur ce point⁵. Le nez, celui de son grand-père l'évêque, rond du bout, petit, insuffisant, est comique et sans dignité; le bas du visage est empâté. La tête est légèrement penchée en avant, et le regard, relevé vers les sourcils, semble passer par-dessus un invisible lorgnon (chez lui, Butler, pour lire, portait un pince-nez). Les yeux, petits, soulignés de poches (que les photographies, moins flatteuses, accusent davantage) sont clairs et vagues. Ils paraissent bleus; mais ici, les témoignages diffèrent⁶. Quoi qu'il en soit, le peintre n'y a mis aucune étin-

1. « La figure spirituelle mais point régulière avait quelque chose du loup de mer » (lettre de M. A. Franzoni à J. B. Fort, 14 août 1926).

2. Wm. Lyon Phelps, préface de l'édition américaine de *The Way of All Flesh*, 1916.

3. Desmond Mc Carthy, *Remnants*; réimprimé dans *Life and Letters*, Samuel Butler number, oct. 1931, p. 259.

4. Bien que Desmond Mc Carthy le trouve trop peigné et enjolivé (*Remnants*). Ce portrait est situé dans la salle 25, au premier étage, et coïncé, comme par l'effet d'une ironique manœuvre, entre les portraits de Wm. H. Lecky, Matthew Arnold, F. D. Maurice et Charles Darwin. Le cadre porte cette inscription : « Samuel Butler, 1835-1902, Satirist and Critic, Author of *Erewhon*. Painted in 1896 by Charles Gogin, presented in 1911 by the artist. N° 1599 ». Le portrait de Charles Darwin, quatre fois plus grand, et en bien meilleure place, est dû au pinceau de l'Hon. John Collier.

5. « The reddish face » (H. W. Nevins : *Changes and Chances*) « the complexion (was) ruddy » (Sir J. Forbes-Robinson : *A player under two reigns*).

6. « Bluish or grey but very bright » (H. W. Nevins) — gris ou noisette clair, dit au contraire J. B. Yeats. « Ses yeux, [plutôt injectés de sang, auraient pu le faire prendre pour un alcoolique » (A. Franzoni).

celle. Leur regard est terne, éteint, tout en dedans; aucune lueur malicieuse ou sarcastique ne le traverse. Peut-être, cependant, la bouche légèrement pincée suggère-t-elle l'ombre d'une arrière-pensée. Butler parlait peu; il s'exprimait d'une voix lente, grave, aux modulations douces et tranquilles, avec une sorte de retenue. Mais, par instants, cette physionomie rêveuse s'éclairait et s'animait. Le changement était alors extraordinaire. Ses yeux pétillaient, et toute une gamme d'intentions ou d'émotions s'y lisait. « The eyes, écrit Forbes-Robertson, could snap and sparkle and they could beam with sympathy ». Son rire silencieux (chuckle), « à l'écossaise¹ », était contagieux²; alors « the corners of his mouth went up in a wide semi-circle beneath his beard... », et l'on avait soudain devant soi « the wild laughing face an old faun³ ».

Un visage de faune malicieux : telle est l'impression que semblent garder de Butler tous ceux qui l'ont approché. L'un d'eux hésite pour une comparaison : un masque comique grec? Le buste barbu de Socrate? Tête d'animal? Ou de satire⁴? Ceux qui ne le jugent que d'après ses portraits évoquent à leur tour la silhouette d'un dieu sylvestre⁵ ou d'un singe : « It is a queer mixture, remarque A. Clutton Brock avec humour, of an anthropoid ape and a god, expressing exactly Butler's view of Evolution; the god is in the making, and would be a little bored if there were not something of the monkey in him⁶. » Tête d'une laideur curieuse, originale, comme une gargouille de cathédrale... Peut-être ce dernier rapprochement n'eût-il pas déplu à Butler, qui, dans *Erewhon Revisited*, a donné le nom de Dr Gurgoyne au porte-parole de ses opinions les plus chères.

Cette physionomie composite révèle une personnalité faite aussi d'éléments contradictoires, mais qui se laisse assez facilement analyser. Mrs Garnett, reprenant un jugement de M. Joad⁷, en présente une interprétation romantique. La pos-

1. J. B. Yeats.

2. J. Forbes Robertson.

3. D. McCarthy.

4. H. W. Nevins.

5. E. Shanks, *First Essays*.

6. A. Clutton Brock. *Essays on Books* (sur une photographie de Butler par Alfred, 1898 (M.).

7. *Fam. Rel.*, p. 2. La citation de C. E. M. Joad est extraite de son étude sur S. Butler, dans la « Roadmaker Series » (1924). La même thèse, sur le ton sentimental, était déjà avancée par A. Clutton Brock en 1920. « He smiled so

ture agressive et tranchante, chez Butler, serait un moyen de protection et de défense, lentement élaboré par une sensibilité trop frémissante, susceptible à l'extrême, refoulée et blessée dès ses premiers contacts avec le monde. Cette explication, d'un séduisant raccourci, ne couvre, pensons-nous, qu'une partie de la réalité. L'auteur d'*Erewhon* n'est nullement un héros byronien, meurtri et ricanant. Alors qu'on peut déjà discerner dans le Butler de quinze ans un besoin de s'isoler et de s'abstraire, une timidité qui ne paraît d'ailleurs ni très farouche, ni très endolorie, rien ne nous permet d'affirmer que sa jeune âme fût toute fondue de tendresse refoulée ou frémissante d'impétuosités contenues. Sa sensibilité se développa tardivement; éclore en un cœur déjà adulte, elle révèle dans ses manifestations à la fois la pudeur et l'impudeur de la candeur absolue, et lorsqu'elle trouve une issue vers un objet, elle s'épanche sans effort et sans hâte, en un filet mince, mais intarissable. Il y a en Butler, dès l'origine, une légère sécheresse morale, qui n'exclut pas les mouvements spontanés de l'être, mais en bride les élans. Il serait plus exact d'opposer, comme on le fait d'ordinaire, la chaleur naturelle des sentiments à la dureté foncière de l'esprit, en une lutte incessante où l'esprit est le plus souvent vainqueur. Mais allons plus loin encore. Cette dualité que tous constatent, il faut en trouver la racine au fond même de ce moi à l'instable équilibre. Deux faisceaux de tendances se le partagent en effet, mais pour ainsi dire verticalement, dans chacune de ses fonctions. Les premières le portent à la libre détente, à l'expansion, à l'effusion, à la communion avec autrui, dùt la souffrance naître; elles le guident vers la pitié, vers l'évasion, le rêve et l'aventure; elles sont généreuses, don-quistotiques, naïves. Les secondes s'exercent essentiellement dans le sens d'un égocentrisme intransigeant; elles se révèlent prudentes, conservatrices, rusées, avares d'effort et de don de soi, et s'accompagnent parfois de réactions rancunières ou sournoises. Le vrai Butler est aussi bien celui qui se laisse aller que celui qui se retient, le confiant que le craintif, le don Quichotte que l'égoïste. Ce conflit intérieur n'a rien de rare; c'est, avec des péripéties différentes, celui de bien des

that he might not weep, or so that his tears might not be seen. » (*Op. cit.*). Voir aussi Middleton Murry, *Aspects of Literature* : Butler est « so avid of affection that he must of necessity erect every barrier and defence to avoid a mortal wound », etc.

individus. Ce qu'il faut noter ici, c'est, malgré le progrès envahissant d'une méfiance desséchante, et l'enlèvement partiel de la sensibilité dans une sorte d'égoïsme philosophique, la persistance d'une veine de curieuse émotivité aux manifestations inattendues et parfois presque puériles. Les événements et l'entourage ont certes, dans cette évolution, leur part d'influence et de responsabilité. Mais Butler a toujours su tenir les rênes courtes aux puissances instinctives de son être, ou du moins diriger leurs élans vers un but entrevu et voulu. Sous les oscillations de ce caractère dont l'équilibre est fait du conflit de deux forces contraires, se reconnaît le fil d'une volonté obscurément biologique, et qui semble dépasser l'individu, s'insérer dans la trame innombrable des élans cosmiques. Cet élan, qui constitue l'axe interne de sa vie, Butler le reconnaît et lui obéit; il le confesse de deux manières : théoriquement d'abord, par sa conception d'une évolution vitaliste, née d'une intuition de ce problème universel dont il est un cas particulier; pratiquement ensuite, dans le détail même de son existence, par une application obstinée à se réaliser sans se laisser détourner de ce but par tout ce qui autour de lui conspire à l'étouffer. C'est, en fin de compte, à cette tenace et vigilante volonté qu'il faut faire honneur de la direction de sa vie tout entière.

Les qualités que ses amis lui reconnaissaient le plus volontiers étaient le don de sympathie, une sensibilité facile à émouvoir doucement, et une politesse pleine de petits scrupules et de véritable affabilité. « Melting kindness » et « good nature » sont les termes de J. B. Yeats¹; « Christian kindness and charity », écrit W. E. Heitland comme en écho²; c'était, témoigne le Rev. Creighton, un être exceptionnellement digne d'être aimé³. Le chanoine Mc. Cormick rend hommage à un cœur « full of the warmest and most constant affection for his friends⁴ ». On pourrait allonger cette liste de témoignages — non pas à l'infini, cependant, car ce cercle d'amitié n'était pas des plus vastes. Ils suffisent à établir que Butler, approché sous l'angle d'une amicale intimité, avait un charme auquel peu résistaient. Certaines émotions

1. *Op. cit.*

2. *Op. cit.*

3. *M.*, II, 180.

4. *M.*, I, 54.

savaient effleurer, même ouvrir son cœur. La fin d'une lettre à Miss Savage, où il s'attendrit à évoquer un souvenir de cerises partagées, est charmante¹. Il avait, chose inattendue, le don des larmes. Il pleura un jour, rapporte H. F. Jones, en voyant démolir l'appartement de Barnard's Inn où jadis habitait son ami². On pleure beaucoup dans *Erewhon Revisited*, qui est de toutes ses œuvres celle où il a mis le plus de chaleur humaine. Cette émotivité ne plonge pas jusqu'au fond même de l'être — n'a-t-il pas écrit sous le titre « Going away » cette confession : « I can generally bear the separation, but don't like the leave-taking³ » ? — mais elle ne se tarira jamais. Il était sensible à la grâce du corps et de l'humeur. Il aimait que les hommes fussent « handsome and well dressed⁴ », et les préférait s'ils avaient le charme et la simplicité de la jeunesse. Enfin, la constante délicatesse dont il revêtait ses moindres démarches vis-à-vis de ceux qui n'étaient pas ses ennemis est à relever en sa faveur. Certes, il cultivait d'abord la politesse par principe, parce qu'elle est un compromis nécessaire. Mais elle lui venait sans effort, elle était l'air même où baignait sa nature ; elle savait se grader, être correction courtoise à la ville, ou amabilité familière à l'étranger. Elle révèle une âme capable de finesse dans son appréciation des sentiments d'autrui, portée aux scrupules de la bonté et désireuse de répondre par un don d'elle-même, par un échange de sympathie, au moindre geste de bienveillance.

Son amitié avec Pauli jette sur le caractère de Butler un jour que nous avons essayé de définir. Mais ses rapports avec d'autres amis montrent la chaleur d'un cœur dont la loyauté ne se démentait pas. Hors de sa querelle avec Darwin, il ne semble pas qu'il ait jamais, le premier, rompu une amitié liée. Tantôt le flot en coulait uni et confiant, tantôt il s'y mêlait des élans de générosité bizarre, ou des crises de compunction, où Butler, sincèrement, s'accusait d'ingratitude. Il en est une dont certaines manifestations sont peut-être

1. 2 août 1881 (*M. I.*, 357).

2. *M. II*, 415. — Voir aussi cet aveu de Butler lui-même, dans sa note sur ses relations avec Pauli : « To my unbounded surprise he burst into tears — a thing I had never seen him do, though I had done it often enough myself. » *Life and Letters*, oct. 1931, p. 260.

3. *N. B.*, 228.

4. *M.*, I, 106.

ce que l'on relève de plus émouvant et de plus profond dans la vie sentimentale de Butler. En 1893, il fit la connaissance d'un jeune suisse de vingt-deux ans, Hans Rudolph Faesch, venu à Londres pour apprendre à la fois l'anglais et les affaires. Butler « was much attracted by him¹ », et ils se virent régulièrement pendant près de deux ans. Puis Faesch dut partir pour l'Orient, en quête d'une meilleure situation. Entre l'adolescent et son vieil ami s'était noué une affection étrangement profonde. Ce fut pour le sexagénaire un vrai déchirement. Les yeux pleins de larmes il vit partir ce train qui emportait un jeune être aimé comme un fils, et peut-être perdu à jamais, parce que sa santé était faible. En quelques heures, sous le coup de cette émotion, il écrivit un *In memoriam* dont certains vers, malgré leur prosaïsme, ont une poignante résonance. Il y chantait l'étroite amitié qui liait trois amis (le troisième étant H. F. Jones) et l'amertume de la séparation :

The minutes have flown and he whom we loved is gone,
The like of whom we never again shall see.
The wind is heavy with snow and the sea rough,
He has a racking cough and his lungs are weak.
Hand in hand we watch the train as it glides
Out, out, out into the night.
So take him into thy holy keeping, O Lord,
And guide him and guard him ever, and fare him well ! 2

Ses premières lettres à Hans Faesch dévoilent une âme étonnée par sa propre souffrance. « The sooner we all of us, as men of sense and sober reason, get through the very acute, poignant sorrow which we now feel, the better for us all. There is no fear of any of us forgetting, when the acute stage is passed. » « I feel, ajoute-t-il, as though I had lost an only son with no hope of another³ ». Une autre lettre est plus émouvante encore : il se demande si Hans ne va pas trouver à Singapour des conditions trop inacceptables ou un climat trop dur. S'il était alors obligé de rentrer et qu'il manquât d'argent pour le faire, qu'il fasse alors appel à lui sans hésiter. C'est la prière de son ami : « then, my dear Hans, let me

1. H. F. Jones (*M.*, II, 164).

2. *In Memoriam*, feb. 14th 1895, in *H. R. F., N. B.*, 393, 4, 5.

3. Lettre à Hans Faesch, 16 février 1895. *M.*, II, 202, 203.

beseech you in the name of all the affection a dear father can bear to a very dear son, by the absurd, idiotic tears that you have wrung from me, by those we wrung from yourself, by the love which Jones bears to you and which you bear towards him — if these things will not prevail with you nothing will — apply to me, and do so without delay in whatever way will ensure your getting the answer quickest which you will immediately receive — *I mean draw on me at once for your passage money and necessary expenses*, and come home¹ ». Dans ces lettres touchantes, la sincérité paraît bien totale; l'humilité de l'affection et de la peine vibre avec chaque mot. Peut-on dire que l'homme qui a écrit en pleurant des lignes semblables, fût-ce une fois seulement dans sa vie, a tout ignoré de l'amour humain ?

Il est certain qu'il a mis peu de son cœur dans ses livres. Encore ce peu y est-il bien si l'on veut l'y chercher. Déjà *Alps and Sanctuaries*, œuvre de vacances et de détente, montre une large et sincère indulgence pour les travers de l'homme, une affection sans détours pour les simples et les humbles. On y sent battre une sympathie diffuse, mais réelle, pour le genre humain tout entier. Tout cela est encore un peu abstrait et cérébral. Mais l'esprit montre la voie. Les vicissitudes de l'existence, les blessures d'une âpre lutte, la souffrance, les deuils, au lieu d'endurcir définitivement ce cœur, le sauvent en le faisant saigner. C'est à ce moment-là, vers la cinquantaine, qu'il devient vrai de dire de Butler que son ironie peut lui servir à protéger une sensibilité trop vive. Jeté dès son âge d'homme dans une série de conflits où sa seule arme a dû être la volonté, servie par ses qualités d'esprit, il n'avait que faire d'un bagage d'émotions tendres. Il n'a aimé d'amour aucune femme, moins par sa faute que par celle de la vie. Sa famille et lui se sont mutuellement reniés. L'amitié seule lui restait; c'est elle, en partie, qui, par ses joies, par ses craintes, par ses trahisons, a contribué à rompre, fissure après fissure, le bloc de son apparente insensibilité. Jusqu'alors, Butler n'avait guère eu que son amour-propre à couvrir; tout se passait dans le plan de l'esprit. Une fois ses sentiments dégelés, comme les paroles dans Rabelais,

1. 24 février 1895 (*M.*, II, 203). — Le climat d'orient laissa à Faesch un répit de dix ans, et les trois amis eurent pas la suite la joie de se revoir. Faesch mourut un an après Butler, en Indochine.

on en entendra les échos dans ses livres. Ceux-ci, notons-le aussi, font dès lors une moindre part à la polémique; ils sont moins hérissés de pointes directes, d'allusions à tel ou tel. On y perçoit des pulsations inaccoutumées. L'auteur de *The Authoress of the Odyssey* est de toute évidence un homme qui sait vibrer à l'évocation — peut-être au souvenir — du charme féminin. Il ramasse en une gerbe tout ce que le vieux poème contient de délicat, de spontané, de délicieux et en fait l'apanage de sa Nausicaa, dont on dirait qu'il est un peu amoureux; « charming », « lovely », « fascinating », sont les mots qui éclosent le plus souvent sous sa plume. Il loue en passant Jane Austen de son « exquisite truth and delicacy¹ ». On devine qu'il rend hommage, non à une femme en particulier, mais à ce qu'il a connu et goûté de féminité, aux quelques femmes aimables, douces et discrètes qui lui ont, en divers moments, offert de délicates satisfactions ou d'apaisantes présences, au sortir de ses empoignades avec les hommes. Le livre sur les sonnets de Shakespeare, nous l'avons dit, taille au vif de la chair, rouvre une blessure encore fraîche. *Erewhon Revisited* contient, quinze ans après l'abandon de *The Way of All Flesh*², de suggestifs passages sur l'amour paternel et filial, d'où l'on sent bien monter une envie, un regret. Ainsi, le Butler des livres, lorsque fut venue l'heure de la détente et de toutes les libertés, sut laisser entrevoir qu'il n'était pas seulement un cerveau jouant le jeu des idées ou assouvissant des rancunes d'amour-propre.

Mais, dans le même temps que cette sensibilité s'épanche ou souffre, tout un autre jeu de tendances, d'habitudes tôt acquises agit dans le sens de la prudence et de l'égoïsme. Sur ce point il ne faut pas le juger uniquement d'après ses œuvres, qui ont enregistré des réactions délibérément agressives ou fixé dans une expression définitive la pointe la plus cruelle, la plus amère, de sentiments dont le cours psychologique a eu son flux et son reflux, ses tempêtes et ses accalmies. Mais, en dépit des protestations sincères de quelques amis, — « He was never selfish or egoistic », affirme hautement H. F.

1. *The Authoress*, p. 11.

2. Et aussi, pourrait-on noter, deux ans avant sa publication posthume, comme si Butler avait voulu que le public connût d'abord ce qu'il pensait que pût être la famille selon le cœur et le bon sens, avant de lire son impitoyable condamnation de la famille selon les Pontifex.

Jones¹, — il n'est pas douteux que l'ordre tout personnel selon lequel Butler essaya d'organiser sa vie peut faire figure d'égoïsme. Il craignait le spectacle, la proximité, la contagion de la souffrance d'autrui, qu'elle fût physique ou morale. Ecrivant à une dame dont une amie était gravement malade, il la plaignait, « for, expliquait-il, one cannot have much to do with one who is ill without suffering in health oneself — at least I have always found it so² » : ne voyons pas là l'aveu d'une expérience charitable, mais l'expression d'un fait observé, inévitable en certaines occasions, mais déplaisant. Il connaissait trop les mille nécessités de l'interdépendance familiale ou sociale pour croire qu'on puisse se tenir à l'écart. Mais il déplorait la communication possible du mal, la fatigue conséquente, la répercussion des divers ennuis. « I find nothing so depressing to myself as the sight of suffering in others³ ». Cette phrase d'une lettre écrite à l'occasion de la maladie qui allait emporter sa mère, donne à la fois la qualité de sa sensibilité et ses limites. Il se sait éminemment accessible à la contagion de la douleur. Divisé entre son devoir familial et la peur de souffrir, il a d'abord hésité. Peut-être en veut-il laux circonstances, et peut-être aux personnes, de l'obliger à choisir. Il regrette le bouleversement, le désordre, la passagère rupture d'équilibre qu'apportera dans son être une souffrance contre laquelle il sait qu'il ne peut s'endurcir. Dans une séparation, le plus pénible était pour lui l'attendrissement des adieux. Butler, avons-nous dit, aimait l'humanité; mais il a, en fait, aimé peu d'hommes ou de femmes; il était capable de justice et même de générosité, non de charité. L'impudeur avec laquelle il a dépeint les défauts de ses parents et ses querelles avec eux, sa susceptibilité vite blessée dans ses rapports avec son père, ses sœurs, ses anciens maîtres, son manque absolu d'indulgence pour ceux qui n'adoptaient pas ses vues, une certaine méfiance hargneuse des personnages célèbres, qu'il est parfois difficile de distinguer de la jalousie ou de la vanité, ses petites et ses longues rancunes (« Je le retrouverai », note-t-il à propos d'un critique qui avait mal

1. *M.*, II, 342.

2. Lettre inédite à Mrs. Danvers, 28 juin 1883. Communiquée par Mr. F. B. Kaye.

3. Lettre à May Butler, 24 mars 1873 : *Fam. Rel.*, 208.

parlé d'*Alps and Sanctuaries*¹ ; et, apprenant qu'un savant de ses amis venait de faire une « délicieuse » bévue, il s'exclame « Je suis bien content ! »² : autant de traits qui semblent, réunis, silhouetter un caractère intensément préoccupé de lui-même, mais doutant de sa force et de ses moyens.

Cette insuffisance de sécurité intérieure prend souvent la forme de la timidité et de l'insociabilité ; son biographe en rapporte d'innombrables exemples³. Trop exclusif dans ses goûts, porté à choyé avec trop d'amour les idées nées de sa rumination, Butler, en société, souffrait également de se voir mettre à une place ou trop obscure ou trop en vue. Dans le premier cas, il s'ennuyait, et se le reprochait ; dans le second, crispé et méfiant sur son piédestal, il sentait qu'il décevait son entourage, et lui en voulait. Ce qu'il cherchait dans la compagnie d'autrui, c'était quelqu'un qui l'écoutât : des gens, ainsi qu'il l'écrivait à Miss Savage, « who will suit me and whowill let me bore them⁴ ». Loin de sa table de travail, il s'ennuyait seul. Il n'avait pas besoin de beaucoup de monde autour de lui, ni d'une grande variété d'individus : seulement un petit nombre de personnes aimables, quelque peu effacées, pour animer d'ombres humaines sa solitude et remplir l'office de chœur dans la pièce dialoguée où sa raison tenait le premier rôle. Il lui fallait un confident. C'est la fonction que Miss Savage ne sut pas, ou ne put pas, jouer tout à fait ; c'est celle pour laquelle H. F. Jones semblait né, et qu'il remplit avec une admirable abnégation. Dans cette appréhension des contacts sociaux, qui ne se dissipa en partie qu'avec l'âge et l'expérience, peut se lire la conscience d'une faiblesse congénitale, d'une absence de radiation. Il s'en vengeait, après coup, par des commentaires et des boutades ironiques, dans lesquels il faut voir moins une défense de sa sensibilité qu'une façon de rétablir un équilibre théorique et une parité. — la revanche d'un timide et d'un solitaire, obscurément jaloux des dons sociaux qui lui manquent.

Il faut convenir que l'on trouve, dans les replis de cet original caractère, des traits qui n'inspirent pas toujours la sym-

1. « I dare say I shall find a little something for him some day ». Lettre à Miss Savage, 28 janvier 1882, *M.* I, 366.

2. « I was so pleased », Lettre à Miss Butler, 13 mai 1884, *M.*, I, 411.

3. « I am not much given to liking anybody at first sight », disait déjà Higgs, arrivant à Erewhon (*Er.* p. 50).

4. Lettre à Miss Savage, 13 sept. 1872, *M.*, I, 164.

pathie. L'un de ceux-là, né de ce manque d'assurance intérieure, et fortifié par les inhibitions, les craintes de l'éducation et des premiers contacts avec la vie, est un penchant à considérer la vérité comme une chose toute personnelle, que l'individu n'a point le devoir de partager avec autrui; la sincérité qu'une saine morale requiert de chacun n'est que celle que chacun se doit à soi-même. Ainsi se réserve normalement, dans l'éthique sociale, la part du mensonge. Comme nombre de moralistes, Butler fait souvent sa doctrine en généralisant et en codifiant des tendances, des besoins, des façons d'être ou d'agir qui lui sont propres. Il a élevé le mensonge à la hauteur d'une institution mondaine, mieux même, d'une nécessité biologique, surtout parce que sa nature s'accommodait assez bien d'un certain usage du mensonge. Le seul dangereux, et le seul immoral, était à ses yeux celui qui pousse l'homme à se tromper lui-même. Pour sa part, il se gardait de celui-là, autant qu'il le pouvait. Le reste à ses yeux ne relevait que du critère de l'intérêt personnel. Encore faut-il ici distinguer des nuances. Il ne pratiquait guère le mensonge par omission, mais usait volontiers du mensonge par action, au sens oratoire et théâtral de ce dernier mot. Il éprouvait à feindre une véritable et subtile délectation. Il y a en lui du comédien; le désir, le besoin parfois, de jouer un personnage ironique. Il avait le don assez poussé de contrefaire autrui, et non seulement dans les imitations ou parodies dont ses œuvres offrent de nombreux exemples, mais dans ses paroles et jusque dans ses gestes. Pour parler de son père mort à ses amis d'Italie, il prenait le ton grave d'un être durement éprouvé¹. Il racontait à un brave homme de Turc rencontré en Troade qu'une beauté, jadis, avait brisé son cœur : « — and here, rapporte-t-il lui-même, my voice faltered and I looked very sad² ». Plusieurs mobiles le poussent à ces petites comédies. Parfois, c'est un propos délibéré de ridiculiser l'interlocuteur, tout au moins de le mener à son insu, de susciter en lui certains sentiments par un spectacle approprié, ou en créant une ambiance. Souvent aussi, c'est le désir pur, désintéressé, de composer un personnage, de jouer une rapide saynète. Peut-être, en fin

1. « Then he puts on an air of great sadness, lowers his voice and tells them he has had the misfortune to lose his father. » H. F. Jones à Ch. Gogin, 30 août 1887, *M.* II, 56.

2. *N. B.*, p. 284.

de compte, y a-t-il là un désir d'évasion poétique. Il aimait à raconter sur lui-même de petites histoires inventées. « I told her (il s'agit de la femme d'un boucher italien, rencontrée à l'auberge) I had been married, but had lost my wife and had determined never to marry again till I could find a widow whom I had admired as a married woman¹ ». C'est là un trait assez peu anglais. Il doit en partie ces bouffées d'expansion imaginative à l'influence méditerranéenne et à ses séjours en Italie. Mais, à la différence du vrai « méridional », Butler reste toujours lucide et de sang-froid. Son insincérité est un jeu ou une manœuvre, jamais un entraînement. Si ses lettres — c'est lui qui l'avoue — ont été « always hasty, often insincere² », leur défaut de sincérité n'était point le résultat de la précipitation. « I had a very dear friend once, écrivait-il à A. R. Wallace, spirite convaincu, whom I believed to be dying, and so did she... » L'anecdote est inventée de toutes pièces, mais elle lui sert à amener, à mettre en scène, son opinion personnelle au sujet des esprits³. En d'autres circonstances, le détail ou l'histoire imaginés sur le moment sont pour lui un exemple, une image explicative, un procédé didactique, par lequel il essaye de communiquer un désir personnel ou une vérité intuitive à des gens ou trop simples d'esprit ou trop partialement disposés⁴.

Ces jeux, à la vérité, sont le plus souvent amusants et même anodins. Certains mensonges peuvent n'être point considérés comme des manquements à la franchise. Mais cette conception restreinte et relativiste du devoir de sincérité conduit parfois Butler à des attitudes qui n'ont ni la même excuse, ni le même agrément. Son aptitude à feindre, surtout par écrit, quand elle s'exerce parallèlement à la recherche un peu âpre d'un but ou d'un intérêt, l'entraîne parfois jusqu'à la mauvaise foi caractérisée. Tout en réservant la part des nécessités de la polémique et de la prudence requise, le lecteur

1. *Alps*, 127.

2. *M.*, I, ix.

3. A. R. Wallace : *My Life*, II, 296, cf. *M.*, I, 317, 318.

4. Cf. par ex. *N. B.*, 165. Butler, pour prouver à son marchand de tabac que Gladstone était un mauvais financier, raconte qu'il avait acheté fort cher des porcelaines qui, à sa mort, se vendirent pour presque rien. « Now, to tell the truth, I did not know whether Mr. Gladstone had ever bought the china at all, much less what he gave for it, if he did; he may have had it all left for aught I knew. But I was going to appeal to my tobacconist by arguments that he could understand, and I could see he was much impressed. »

de ses livres se sent gêné devant certains procédés, certaines attitudes. Nous avons exposé en son temps la série de subterfuges et de pièges dont est fait *The Fair Haven*, et les ruses que Butler envisageait sans vergogne pour le faire accepter par le public bien-pensant. Il songeait un moment à faire courir le bruit qu'il s'était reconverti à la foi de son enfance¹. La mystérieuse et secrète intention qu'il prêtait à Buffon n'est pas moins révélatrice de cette attitude : on n'y découvre pas seulement l'enquête subtile d'une intelligence critique aiguisée à l'excès, mais la manifestation d'une tendance de son être entier. Il y a souvent dans l'emploi qu'il fait des expressions religieuses une volonté de confusion un peu suspecte. Examinons par exemple cette parenthèse d'une réflexion notée pour *Erewhon Revisited* : « The wages of sin is death (what else, I should like to know, is the wages of virtue²?) » : le croisement de ces grandes antithèses, vie et mort, vertu et péché, donne ici l'impression d'un quiproquo volontairement provoqué ; le biologiste libre-penseur ne connaît qu'une mort, aboutissement de toute vie humaine, vertueuse ou non. Les églises chrétiennes l'entendent d'autre façon. Butler sait cela, mais ici il pense trop vite, ou bien le mécanisme à renversement qui est celui de son humour l'emporte à son insu. Mais la hâte ou l'habitude l'excusent mal de ne pas jouer franc. On trouve dans plusieurs chapitres des *Note-Books* des passages dont le ton, l'humour et l'esprit secret rappellent, sous un apparent détachement, l'astucieuse voltige du *Fair Haven*. Or, si ailleurs la polémique, l'intention agressive, le dessein évident d'une manœuvre expliquent l'usage de la double entente et de la dissimulation, le soupçon d'insincérité est plus grave s'il porte sur des notes personnelles qui doivent, du moins à l'origine, avoir été le fruit de démarches spontanées de la réflexion. Le lecteur entrevoit au fond de ces jeux du jugement, souvent un peu gratuits ou un peu injustes, l'absence de certains scrupules, le dédain ou l'ignorance des garanties essentielles de l'impartialité, enfin un penchant confus à assurer par tous les moyens les fins de son raisonnement, de sa volonté ou de son intérêt.

On peut enfin relever chez Butler un dernier trait que son

1. *Hoppé*; Lettre à F. G. Fleay, 4 juillet 1872, p. 168, 169.

2. *N. B.*, p. 289.

degré de force rend alternativement plaisant ou désagréable. C'est un irrésistible penchant à harceler et à taquiner — défaut qu'il a lui-même reproché à Théobald Pontifex. Dans la conversation comme dans sa correspondance, ses plaisanteries étaient souvent de fines pointes barbelées, lancées dans le but évident d'égratigner. « Whether or not he (Dr. Burd) suspected that I was only wanting to tease him », écrit-il dans une note où il rapporte un entretien avec le docteur qui avait soigné son père, « I neither know nor care¹ ». Il lui échappait parfois que ses flèches portaient trop bien, allaient trop loin ; mais à d'autres moments, le comprenant, « he did not care ». Cette malice perverse communique parfois à son humour un grain de cruauté et mêle un peu de remords à l'amusement qu'il provoque. Elle peut le conduire jusqu'à l'indélicatesse déplaisante : ainsi lorsqu'il reproduit textuellement dans *The Way of All Flesh* des lettres de son père. « C'eût été grand dommage, dit H. F. Jones, de laisser perdre toute cette correspondance². » Ces repréailles flattaient sa vieille rancune. Il s'abstint scrupuleusement de publier lui-même son roman. Mais si à sa mort il choisit R. A. Streatfeild comme « literary executor », c'est que celui-ci, ne connaissant pas les sœurs de Butler, pouvait arguer l'ignorance (ce que H. F. Jones n'eût pu faire), et publier le livre de leur vivant. Ainsi, ses scrupules étaient ici de pure forme ; nés, non du désir de ne blesser personne, mais d'une répugnance à endosser personnellement la responsabilité ou l'initiative et à en affronter les conséquences³.

On retrouve dans la configuration mentale de Butler un croisement de tendances analogues à celles que l'on constate dans son tempérament et dans sa sensibilité. Il serait inexact de dire simplement qu'il possède, comme chaque homme sur terre, à des degrés variables, à la fois de la raison et de l'imagination, de la mémoire et de l'attention, des dons de curiosité et d'observation. Ces différentes facultés ne semblent pas toujours chez lui, former un faisceau unique, travailler harmonieusement et simultanément, sur des lignes convergentes. Cette intelligence qui paraît, au premier abord, si essentiellement positive, critique et lucide, a ses coins d'ombre, ses élans

1. *M.*, II, 45.

2. *M.*, II, 61.

3. *M.*, I, XIV .

poétiques, ses intuitions, son inquiétude. La lumière où elle baigne a parfois de surprenants reflets.

D'abord, le mystère l'attire; l'évidence, la clarté ne la satisfont pas, si elles ne sont l'aboutissement d'un long effort personnel. La curiosité de Butler est exigeante et soupçonneuse; il vit dans la crainte de passer, sans les percer à jour, à côté d'une énigme ou d'une conspiration. Il est à l'affût des secrets à déchiffrer, et s'il en pressent un, il s'y attaque sans plus attendre. Il y en a un dans l'Odyssée, un autre dans les œuvres de Buffon, un troisième dans les sonnets de Shakespeare; il y a celui de Darwin et celui de Tabachetti. La moindre obscurité prend à ses yeux les proportions d'un problème; il en découvre chez Lamarck¹, chez l'auteur de l'Iliade², dans un tableau de Bellini, dans un dessin de Holbein, dans les fresques et les inscriptions de l'église de Mesocco³; il fait à Londres des recherches pour authentifier l'hypothétique ancêtre d'un ami suisse⁴. Dans tout ce que son attention explore, s'il relève la moindre contradiction, il soupçonne aussitôt des sous-entendus et des mystères : mobile caché, dessein tortueux, dissimulation d'identité. Sa curiosité fouille le passé comme le présent, et n'a de cesse qu'elle n'ait dépesté, sous leurs précautions et leur défense, la véritable intention des hommes, le véritable but des choses. Elle scrute même l'avenir; elle rêve au devenir des objets familiers. « I wonder, trouve-t-on à la deuxième page de *The Way of All Flesh* (il s'agit des dessins du vieux Pontifex), how they will actually cease and come to an end as drawings, and into what phases of being they will then enter.»

Il y a ainsi un rêveur chez Butler, et, dans une certaine mesure, un poète. Comment croire que la fine Française qui fut pendant vingt ans sa discrète maîtresse ait pu se tromper sur ce point? « Il sait tout, il ne sait rien, il est poète », disait-elle⁵. « Diffident, poetical, shy », écrit aussi H. F. Jones pour

1. *Evolution Old and New*, p. 258.

2. *M.*, II, 324, 325, fin de la lettre à Robert Bridges, 3 mars 1900.

3. *Alps*, 214, 215, 216.

4. « Il eut même l'obligeance de faire des recherches dans les bibliothèques de Londres au sujet de la légende ou chronique sur (*sic*) notre pseudo-ancêtre Jean Galba; il avait retrouvé dans une chronique incomplète de Dijon quelque trace du bon roi Lothaire, contre (*sic*) le susdit, au sujet du rapt de sa fille Aldina. J'ignore où a été finir cette correspondance. » Lettre de M. Louis Franzoni à M. Albert Franzoni, août 1926; communiquée par M. Albert Franzoni.

5. *M.*, II, 130. Dans une note, publiée dans *Further Extracts*, p. 136, Butler

caractériser ce type d'hommes¹. Qu'il n'ait rien compris à la poésie en vers n'est qu'une originalité de plus. Il savait en tout cas s'accorder le temps de rêver; il y a de curieuses songeries dans les *Note-Books*. Plusieurs des personnages de ses livres sont de purs songe-creux, depuis Christina Pontifex, et Ernest lui-même, jusqu'à Madame Owen (dans *The Fair Haven*) et à Higgs qui, au chapitre VI d'*Erewhon*, rêve qu'il a retrouvé les tribus perdues d'Israel. Il n'ignorait pas ces moments de détente où l'esprit se dénoue et abandonne, pour un instant, sa direction. « How loosely, écrivait-il, our thoughts must hang together when the whiff of a smell, a band playing in the street, a face seen in the fire, or the gnarled stem of a tree, will lead them into such vagaries at a moment's warning² ». Mais ne distingue-t-on pas dans ces lignes une méfiance, une appréhension? Butler, ennemi des humeurs vagues et vaines, ne cherchait pas dans le rêve une volupté; il y voyait une démarche de la pensée, une dissociation d'idées aussi profitable, parfois, que la démarche contraire. Il disait volontiers manquer d'imagination. En fait, cette faculté était chez lui fort active, sous deux formes essentielles : l'essor de la pensée allant à l'aventure, et l'arrangement ingénieux de l'expérience ou des idées. Mais elle n'était qu'une ressource de réserve ou de second plan, subordonnée à l'intelligence, soumise à sa direction. De même qu'il accordait à la santé de son corps le tonique des vacances d'été, il savait à propos lâcher la bride à sa raison, la mener prendre un bain d'irréel ou d'absurde, laisser, une minute, ses idées échauffées courir leur sarabande. Ce qui fait illusion sur ce don réel, c'est qu'il utilisait ensuite, avec trop de pertinence peut-être, et de sang-froid, les bribes de vérité nouvelle ou les aspects nouveaux de l'ancienne vérité que ces échappées lui rapportaient. Il a fait de la rêverie mi-poétique, mi-humoristique un procédé littéraire, des visions de la « fancy l'ultime étape du raisonnement³. Ses évocations, ses « élucubrations », bachiques ou autres, ses humeurs prophétiques,

rapporte ce mot en termes légèrement différents : « Lui, aurait-elle dit à H.F. Jones, qui est plus que tout poète... » Et Butler ajoute : « I think I ought to feel very much flattered ».

1. *M.*, I, 108.

2. *N. B.*, p. 9.

3. Voir chapitre suivant.

ses méditations et ses rêves aboutissent en fin de compte à des idées lucides ou viennent renforcer la constatation du réel. C'est lorsque sa fantaisie se mêle à de l'humour qu'elle paraît le plus désintéressée ; mais alors elle n'est que la servante tandis que l'humour joue son rôle. L'imagination, chez Butler, est donc le plus souvent une aventure du raisonnement, une construction imposée à son objet, un sens, une impulsion donnés à l'observation. Il a décrit quelque part « that highest kind of imagination which consists in wise selection and judicious application of material derived from life¹. » « Even the strongest imagination, dit-il ailleurs, can travel but a very little way beyond a man's own experience²... ». Ainsi, cette intelligence reste-t-elle prisonnière d'elle-même ; l'imagination même ne saurait la délivrer tout à fait.

Souvent pourtant elle paraît traversée d'éclairs et de révélations. Ces intuitions, il est vrai, ne sont à tout prendre que des raisonnements trop rapides pour que les chaînons qui joignent les prémisses à la conclusion soient clairement perçus. Mais elles donnent à la pensée un ferment et des élans qui lui enlèvent de sa rigueur brillante et froide. Les paradoxes qui éclosent si aisément sous la plume de Butler sont d'abord, certes, un jeu lucide ; mais le choix même de leur sujet ou de leur mécanisme a été maintes fois dicté par un fugitif presentiment de la voie où ils mèneront. Cependant, tout jugement intuitif, même si en fin de compte il conduit au vrai, a ses inconvénients et ses dangers. Les siens n'en sont pas exempts. Il arrive qu'on sente une discordance, un écart — avance ou retard — entre ce qu'il appréhende obscurément et les ébats de sa raison claire. Parfois ses convictions naissent dans un étage si profond et si obscur de son esprit, qu'elles y existent passives et aveugles comme dans des limbes, jusqu'au moment où un choc, une poussée venus du dehors, les éveillent brusquement à la lumière ; « I suppose I was really of this opinion already, but it was not till I got a little touch from outside that I knew it³ » : c'est ainsi que son admiration de Haendel lui fut révélée. On trouve ailleurs des confessions analogues, on trouve surtout maint exemple non avoué de cette étrange incertitude. L'esprit de Butler

1. *The Authoress of the Odyssey*, p. 202.

2. *Fair Haven*, p. 187.

3. *M.* I, 51.

cherche à tâtons ses intuitions. C'est le plus souvent la rencontre imprévue d'un jugement correspondant à son obscure certitude, ou le choc avec l'expression contraire, qui, sous l'effet de la surprise, lui fait saisir en un éclair le rapport, ou le contraste, avec l'opinion d'autrui, et son goût intime, sa secrète pensée. Ainsi le voit-on, jusqu'à sa pleine maturité, marcher de heurts en chocs vers la maîtrise de lui-même et vers la possession de sa vérité, avec des incohérences momentanées que combrent ou résolvent les progrès ultérieurs. Lorsque, la cinquantaine franchie, il se possède enfin dans une clarté relative, il cesse aussi de progresser. On a reproché au mécanisme de cet esprit de jouer de façon saccadée et peu harmonieuse. E. Gosse, qui croit relever chez Butler une insuffisance d'intuition psychologique, dit sévèrement : « He was the opposite of those who see life steadily and see it whole¹ ». Cela est vrai, certes, de plusieurs et, si l'on veut, de beaucoup d'étapes de sa vie ou d'aspects de son œuvre. Mais à certains moments heureux, son « astonishing perception of the relative bearing of facts which seemed at first sight to be quite beyond the range of one another²... ». — la formule est employée par Butler à propos de J. P. Owen, mais elle s'applique aussi bien à lui-même — lui permet de saisir intuitivement les lois fondamentales de la vie et les grands principes de la pensée humaine.

Il faut convenir que, si elle séduit au premier abord par sa vivacité et la souplesse apparente de son jeu, cette intelligence révèle bientôt ses limites. Elle manque d'envergure et d'ampleur. Les systèmes qu'elle crée sont loin d'offrir une coordination organique impeccable. Avec d'apparentes incohérences, ils ont aussi des lacunes ; il y a des problèmes que Butler n'a pas abordés : la question sociale par exemple. Mais, d'autre part, cette intelligence est un instrument d'analyse, de démonstration et de critique incomparable ; elle sait également bien poser une méthode prudente, assurer l'équilibre d'une notion complexe, faire le tour d'une idée, suivre ses ramifications, prévoir ses dangers, explorer ses horizons. Insuffisante à sonder ses propres convictions, parfois incertaine de ses assises, elle fonctionne à merveille dans le champ

1. Edmund Gosse : *Aspects and Impressions*, 1922.

2. *Fair Haven*, p. 34.

des idées claires, aidée et contrôlée par les qualités naturelles du tempérament : le goût de la persévérance, de l'exactitude et de l'ordre. Elle travaille comme, dans son laboratoire, un médecin fait une analyse et établit le dossier de son expérience, les doigts patients et l'attention alerte. Mais elle a aussi, par moments, de brusques élans d'impatience ; alors, rompant sa soumission habituelle aux règles de son jeu et au « cunning » de sa nature propre, elle plonge, le temps d'un éclair, au royaume de l'aveugle Hasard (Luck), et en ramène presque toujours la clef de sa propre conviction.

CHAPITRE XIX

LE PSYCHOLOGUE

Butler et la vie cérébrale ; — Les idées ; — Mécanisme du progrès mental ; — Le choc ; — La fusion ; — Le croisement ; — Sollicitude de Butler pour ses propres idées ; — Mots et définitions ; — Raisonnement et logique ; — Analogies ; — La Raison, la Foi et le Sens Commun.

Les idées de Butler, qu'elles soient philosophiques, scientifiques ou morales, reposent sur une analyse et même une critique des fonctions de l'intelligence. Il possède, sur ce point, tout un ensemble de vues acquises en s'observant penser. Il ne pratiquait pas systématiquement l'introspection, l'intuition bergsonienne¹. Mais il y a cependant ceci de bergsonien chez lui, qu'il a d'abord cherché à saisir en lui-même le secret de l'intelligence universelle et de cet élan qui emporte les êtres. C'est à ses meilleurs moments de méditation, favorisées par le plein air, la campagne londonienne, les espaces canadiens, les solitudes alpestres, qu'il écoutait au fond de sa conscience, au delà même du champ clair de la raison, couler sa propre vie et celle de l'espèce. Le panpsychisme un peu sommaire auquel aboutit sa réflexion n'est pas une conception philosophique fortement encadrée entre une hypothèse métaphysique et une solide observation scientifique ; moins qu'une interprétation du monde, c'est bien plutôt la généralisation par le raisonnement d'une expérience intuitive. Lorsqu'il attribue au règne animal, puis au végétal, au minéral, et même — jonglerie de poète — à la machine un obscur

1. Il n'aimait point, dit H. F. Jones, ce qui rappelait l'introspection, et, cependant, « he was introspective by temperament ». H. F. Jones, *Mount Eryx*, p. 45.

sens de direction qui est comme une raison rudimentaire, il ne fait que céder aux exigences d'une révélation intérieure. Il sentait trop bien ce que sa propre vie devait à cette lumière confuse, autour de laquelle elle s'organisait toute ; la vie intellectuelle ne pouvait être autrement constituée dans son principe. Il percevait avec force et finesse, et pour ainsi dire physiquement, le grouillement de sa vie cérébrale, mais il y voyait surtout une étape, un moment dans une continuité. Il avait en face de ses idées une attitude curieuse, à la fois attentive et passive, anxieuse et détachée. C'étaient, semblait-il croire, des entités vivantes, douées d'une existence propre, qui, un temps, habitaient son cerveau, puis le quittaient, pour faire ailleurs leur fortune. Aussi une étude de ses vues psychologiques saurait-elle malaisément se passer de la description correspondante des modes de sa propre cogitation, où elles trouvent d'ailleurs leur plus clair et leur plus probant exemple.

Les métaphores dont il se sert pour exposer sa conception de la vie cérébrale sont assez variées. Elles se ramènent cependant à deux types de comparaisons. Tantôt il voit en ses idées des ombres. « They are like shadows — substantial enough until we try to grasp them¹ ». Butler, tout en conservant à Platon les restes d'une admiration due sans doute aux leçons de ses maîtres de Shrewsbury ou de Cambridge, le rangeait néanmoins parmi les sept charlatans de la chrétienté². Mais sa conception des idées rappelle par plusieurs traits la théorie platonicienne, et même l'allégorie de la caverne, si l'on dépouille ces dernières de leur portée métaphysique. La caverne de Butler est le cerveau humain ; les ombres simples qui la traversent sont nos images mentales, fugitives et difficiles à saisir, symboliques mais non vaines, car elles sont nées un jour d'une entité réelle, à la suite d'un effort volontaire de l'esprit³. Aussi Butler consacre dans *Luck or Cunning?* quelques pages hâtives à cet exposé des rapports entre les repré-

1. *N. B.*, 95 (Les termes de la 2^e partie de la phrase sont repris textuellement dans *L. or C?*, p. 97). Aussi, p. 94 : « we expect (words) to help us to grip and dissect that which in ultimate essence is as ungrippable as shadow. »

2. « The seven Humbugs of Christendom », les autres étant Raphael, Marc Aurèle, Dante, Goëthe, « and two others neither of them Englishmen. » Ces deux derniers, dont il n'osait donner le nom, étaient Beethoven et Jésus-Christ. A la place de Platon, il avait d'abord écrit Socrate et Virgile (*Alps*, p. 156, cf. *M.*, I, 364, 365).

3. Voir *Luck or Cunning?* Conclusion, pp. 257, 8, 9.

sentations mentales et le monde des objets. Il n'a d'ailleurs rien de très original à dire sur ce point. Son attitude est plus curieuse, et aussi moins philosophique, lorsqu'il envisage l'idée, dans l'acception populaire de ce mot, comme un organisme vivant. Il est difficile de faire ici le partage entre le jeu de la comparaison et son opinion positive; mais qu'il s'y trouve un grain au moins de conviction est chose certaine. Un tel détachement à l'égard de ses idées est caractéristique; on le décèle dans son œuvre même, dans la composition de ses livres, dans ses habitudes de travail, dans cette obligation qu'il se faisait de toujours porter sur lui un carnet pour leur donner asile. Ce divorce entre sa conscience passive et les fantômes qui la peuplaient était si réel que malgré son intellectuelisme bien ancré, il lui arrivait soit de s'effrayer de l'aspect bizarre ou redoutable de quelque idée, soit de mettre en doute leur vérité, même leur réalité. D'autres fois, leur présence était si obsédante qu'il se lassait d'elles, « comme de gens rencontrés en voyage¹ ». Mais il se distrayait ou se guérissait de l'une par une autre. Aussi, pour donner la chasse aux « souris » de sa maison mentale, nourrissait-il quelques « idées chats² ».

Exposant un jour à un évêque son idée sur les idées, il le faisait en ces termes : « The germs of all manner of thoughts and ideas are always floating about unperceived in our minds and it is astonishing sometimes in what strange places they find the soil which enables them to take root³... » Ains les idées, comme le croyait Ernest à ses débuts d'écrivain et de penseur, n'éclosent pas dans l'esprit des hommes, fussent-ils des génies, sous l'effet d'une sorte de génération spontanée⁴. Elles naissent, au contraire, de la fécondation de germes, elles ont des parents et une descendance; il y en a des lignées et des familles, comme il y a des familles d'hommes ou d'oiseaux. Pour être comprises à leur juste valeur, elles doivent être rattachées à leur place dans la chaîne de leur histoire et rapprochées de leurs sœurs ou de leurs cousines : « Ideas, lit-on à la première page de *Luck or Cunning?*, are

1. N. B., 216 : « My thoughts — They are like persons met upon a journey; I think them very agreeable at first but soon find, as a rule, that I am tired of them. »

2. N. B., 216. « Cat-Ideas and Mouse-Ideas. »

3. N. B., 272.

4. *Way of All Flesh*, 207.

like plants or animals in this respect also, as in so many others, that they are more fully understood when their relations to other ideas of their time, and the history of their development are known and borne in mind¹ ». Aussi demande-t-il au lecteur de ce livre la permission de traiter les thèses qu'il entend soutenir comme si elles étaient douées d'une existence physique; il importe, pour les comprendre, que soient connues leur origine et leur filiation, de même que, pour comprendre Ernest Pontifex, il fallait remonter de plusieurs générations dans l'histoire de son ascendance. Par une autre analogie avec la nature, on constate que certaines idées illogiques (*inconsistent*) sont stériles, et Butler suggère que la cause de cette stérilité est, dans son principe, identique à celle des animaux hybrides². Ainsi apparaît-il que la vie naturelle et la vie de l'esprit suivent des courbes comparables, et que les principes fondamentaux qui régissent l'évolution des êtres sont, dans leur essence, des lois psychologiques.

Butler a poussé fort avant dans le détail cette étude des procédés et du mécanisme de tout progrès mental. Il les analyse avec une finesse à laquelle on ne peut reprocher que l'abus de l'analogie. Deux tendances générales, observe-t-il, exercent leur action contradictoire sur le physique comme sur le spirituel : la première est celle qui porte toute chose à aller de l'avant, à évoluer vers un mieux — le « universal innate desire on the part of every organism to live beyond its income³ ». A cet élan, parfois dangereux, vers un devenir, s'oppose le besoin d'équilibre, force de résistance et de stabilité. L'on peut dire en gros que la première de ces tendances est un instinct obscur, alors que la seconde est plus clairement saisie par la conscience. Mais elles jouent en même temps, et s'appliquent souvent aux mêmes objets. Alternativement, et selon les circonstances, l'une ou l'autre l'emporte momentanément. Ainsi n'y a-t-il ni progrès uniforme ni équilibre durable. En fait, la stabilité absolue n'étant jamais atteinte ou jamais longtemps conservée, l'intelligence humaine ne peut manquer de marquer un progrès positif, mais qui se réalise par de minuscules secousses. L'organisme, par suite de la distraction habituelle, et de l'impossibilité de suivre par un

1. *Luck or Cunning*?, p. 13.

2. *God the Known*, 23 et *Luck or Cunning*?, p. 39.

3. *N. B.*, p. 12.

effort continu d'attention toutes les manifestations de la vie extérieure et de sa propre durée, ne parvient à en prendre conscience que par intermittence ; il perçoit alors la différence entre ses données présentes, ses besoins, ses désirs, son ordre personnel d'une part, et de l'autre, les changements survenus.

C'est ce que Butler appelle le choc, première étape ou premier incident du progrès intellectuel. Il y a choc chaque fois qu'un concept habituel, chez l'individu comme dans la société, est mis en présence d'un fait nouveau dans lequel il ne se reconnaît plus. Si le choc est trop fort, si la différence est trop grande, l'organisme souffre. Si le heurt ne l'a déjà blessé, affolé, ou anéanti, il considérera du moins avec hostilité ou répugnance ce nouvel élément, et s'en détournera. Jusqu'au moment où une gradation aura été ménagée, où des échelons permettront de franchir cet intervalle, toute avance est interdite dans cette direction. Le progrès ne peut se faire que par une avance lente « No amount of change shocks — or, in other words, is important — if it is made sufficiently slowly, while hardly any change is too small to shock if it is made suddenly. The importance, therefore, does not lie in the change, but in the abruptness of its introduction¹ ». Ces lignes de Butler, écrites dans un passage où il expose ses vues sur le progrès social, ont une valeur générale, et il n'a jamais mieux ni plus clairement exprimé cette idée. Un choc trop violent peut produire, dans l'ordre naturel, une blessure ou une maladie ; dans l'ordre social, une révolution ou la décadence d'un peuple ; dans l'ordre psychologique, la croyance au miracle². La mort elle-même n'est pas autre chose qu'un changement et un choc. « Every change is a shock ; every shock is a *pro tanto* death. What we call death is only a shock great enough to destroy our power to recognise a past and a present as resembling one another³ ». A chaque étape sur sa route, à chaque moment de son voyage, l'organisme doit, s'il veut avancer, ou seulement vivre, traîner son passé après lui et le souder chaque fois à un présent qui lui ressemble.

Cette soudure indispensable s'opère en fusionnant (« fusing ») le nouveau avec l'ancien. Il s'agit essentiellement de les faire chevaucher ou coïncider par quelqu'un de leurs côtés, ou, à

1. *Alps*, p. 196.

2. Cf. *Luck or Cunning?*, p. 34, 35.

3. *Way of All Flesh*, p. 241.

défaut, d'établir entre eux des comparaisons évidentes. Le nouveau doit offrir avec l'ancien assez de ressemblance pour pouvoir être pris pour lui. « We always, pense Butler, make an effort to see every new objet as a repetition of the object last before us¹ ». Alors l'idée, l'organisme, le groupe social, sans méfiance, s'engagent dans la voie qui mène vers ce qui paraît déjà acquis, connu et familier. On voit ici avec quelle force Butler croit à la continuité de la vie psychologique. « Creations, then, there must be, but they must be so small that practically there are no creations. We must have a continuity in discontinuity, and a discontinuity in continuity² ». « To think, écrit-il encore à la page suivante, is to fuse and diffuse ideas, and to fuse and diffuse ideas is to feed ». Ce mécanisme n'est donc en fin de compte qu'une assimilation de l'inconnu au connu, du nouveau à l'ancien, de l'encore étranger au déjà acquis; il se poursuit par un effort qui peut être inconscient, mais qui est toujours volontaire. Il peut nous amener, par suite de la trop grande rapidité avec laquelle les objets se présentent, à des erreurs : erreurs bienfaisantes, d'où résultent de nouvelles acquisitions. La fusion est essentiellement « the power of mistaking the new for the old. The power of fusing ideas (and through ideas structures) depends upon the power of *confusing* them³ ». Ainsi la fusion des idées est-elle à base d'illusion; ainsi peut-on dire, inversement, que l'erreur est une des sources du progrès. Il n'y a pas qu'une boutade, mais la présentation humoristique d'une idée profonde, dans ce titre paradoxal que Butler inscrivait dans

1. *Alps*, 44.

2. *Luck or Cunning?* 36. Voir également *Life and Habit*, 304 «... New ideas cannot be fused with old, save gradually and by patiently leading up to them in such a way as to admit of a sense of continued identity between the old and the new ». Et aussi *Erewhon Revisited*, 135 : « However cataclysmic a change of national opinion may appear to be, people will find means of bringing the new into more or less conformity with the old. »

Cette idée n'est pas essentiellement originale. Carlyle l'a exprimée avant Butler : « It is true the English Legislature, like the English people, is of slow temper; essentially conservative. In our wildest periods of reform, in the Long Parliament itself, you notice always the invincible instinct to hold fast by the Old; to admit the *minimum* of New, to expand, if it is possible, some old habit or method, already found fruitful, into new growth for the new need. It is an instinct worthy of all honour; akin to all strength and all wisdom. The Future hereby is not dis severed from the Past, but based continuously on it; grows with all the vitalities of the Past, and is rooted deep into the beginnings of us. » *Past and Present*, Book IV, ch. III (p. 365 de l'édition Ward Lock et C^o).

3. *Alps*, 44. (Les italiques sont de Butler.)

une liste d'essais imaginaires : « An Essay concerning Human Misunderstanding ». Il le commentait ainsi : « illusion, mistake, action taken in the dark — these are among the main sources of our progress ». Butler enfin ne se contente pas d'exposer cette idée dans l'abstrait : il sait à l'occasion en donner des exemples, où se révèle l'efficacité de ces formules comme instruments de critique et d'analyse littéraire. Déjà dans *Life and Habit*, il remarquait que « Lamark's theories fell into disrepute partly because they were too startling to be capable of ready fusion with existing ideas¹ ». Dans *Luck or Cunning?*, il montre que la formule de Spencer, « l'expérience de la race », était destinée à rester stérile tant que son auteur, ou un autre, n'aurait pas donné au public les termes intermédiaires permettant de fusionner, par assimilations et glissements successifs, les deux idées apparemment étrangères l'une à l'autre de race et d'expérience².

Le troisième rouage important du mécanisme de la cogitation est le croisement (« crossing »). Cette expression, prise par Butler dans une acception assez large, désigne le plus souvent une démarche volontaire et consciente, par laquelle une idée, une intelligence, un organisme se soumettent de propos délibéré à un choc. « Whatever a man comes in contact with in any way forms a cross with him which will leave him better or worse », dit Overton³. Le croisement peut être un procédé de thérapeutique mentale; c'est alors un changement de milieu, ou une diversion de l'attention, comme les médecins en ordonnent à leurs malades⁴; il peut aussi représenter une expérience destinée à faire surgir des possibilités de perfectionnement; dans ce cas, il ressemble aux tentatives des éleveurs cherchant à fonder des races mixtes.

Parfois, il est vrai, le « crossing » de Butler ne paraît être qu'une variété de « choc ». Il en est dans la vie humaine de doucement profitables, comme les visites de Christian Pontifex à Madame Skinner⁵; il en est de cruellement bienfaisantes, comme le séjour d'Ernest en prison⁶. De même, nos concepts se régénèrent souvent dans un croisement avec d'au-

1. *Life and Habit*, p. 256.

2. *Luck or Cunning?*, p. 33.

3. *Way of All Flesh*, 101.

4. Cf. *Way of All Flesh*, 339, 360 : Ernest et son médecin.

5. *Way of All Flesh*, 117.

6. Cf. *Way of All Flesh*, chap. LXIX.

tres idées, pourvu toutefois que la violence du choc ne les blesse pas à mort. L'individu en tirera, pour son usage personnel, le plus grand profit. L'éducateur, s'il faut une éducation, pourra user, avec une prudence extrême, de ce procédé d'amélioration morale ou intellectuelle; il y trouvera un moyen de développer ou d'assainir la conscience et l'esprit de son élève. Ces intéressantes notions sont diffuses dans l'œuvre de Butler, répandues çà et là au hasard des pages de ses livres, dans ses lettres, dans ses notes, dans ses conversations rapportées. Mais, bien qu'elles manquent d'une certaine rigueur de présentation, bien que la terminologie scientifique ne les encombre point, bien qu'elle s'efforcent de ne sembler être que des réflexions de bon sens, on ne peut s'empêcher de remarquer à quel point elles annoncent certains des aspects de la psychologie moderne.

Butler se choisissait volontiers lui-même comme sujet d'expérience et d'observation. Il regardait éclore en lui les idées avec une attention amusée ou effrayée. Le mot inspiration n'éveillait en lui aucune résonance mystique, transcendante ou poétique. « Inspiration, disait-il, is never genuine, if it is known as inspiration at the time. True inspiration always steals on a person, its importance not being fully recognised for some time¹ ». Si l'alcool la stimule, il n'est qu'un adjuvant extérieur². La seule révélation que puisse connaître un homme lui vient du dedans. Elle peut être perçue brusquement, comme un éclair, mais l'idée qu'elle préfigure a depuis longtemps commencé d'exister. Ainsi, Dunkett, cherchant pour ses pièges à rats un emplacement favorable, se recueillait pour se mettre, « as nearly as possible », à la place d'un rat. Après une longue attente l'illumination lui venait : « one night, the room seemed to become full of light and he heard a voice from heaven saying « Drain-pipes³ ». L'idée n'est pas des plus nouvelles, mais elle se fonde sur une conviction sérieuse, que l'anecdote ironique revêt d'un symbole. Aussi Butler, dans ses moments de réflexion, s'efforçait-il à ne point se forcer. Les moindre incidents de la vie quotidienne, les croi-

1. *N. B.*, 179.

2. «... Man's intellectual development would not have reached its present stage without the stimulus of alcohol. » (*N. B.*, 343). Inutile de dire qu'il détestait l'ivresse, et buvait peu lui-même.

3. *M.*, I, 436.

sements involontaires de ses souvenirs, les mille chocs fortuits de ses raisonnements, les prolongements de ses rêveries, nouaient dans son cerveau de hâtifs mariages, dissous la minute d'après par la marche du mécanisme qui les avait provoqués au hasard de son rythme ; ils déposaient comme des œufs d'idées, qu'il laissait couvrir par son inconscient. Grâce à la lecture, à la conversation, à l'exercice de ses cinq sens, il aérail et engraisait sa substance mentale ; il en faisait une terre riche où les graines fertiles, s'il y en tombait, trouvaient aliment à leur choix. C'est ainsi qu'il comprenait la culture intellectuelle. A ce travail de germination, le conscient n'avait point affaire¹. Lorsqu'une idée s'affirmait vivante et viable, sa vigueur encombrante attirait son attention ; alors il entreprenait de la surveiller, de la suivre, de lui offrir des possibilités d'associations, de croisements, de développements, de lui donner les tuteurs de ses notes afin qu'elles ne fussent pas laissées à la merci d'une déformation ou d'une carence de sa mémoire. Des jours, des mois, des années durant, il choyait ainsi ces filles de son cerveau ; il éprouvait leur santé et leur donnait l'expérience du monde en les introduisant dans sa conversation ; il les établissait enfin, leur trouvait un nom, un état, et, le cas échéant, s'intéressait à leur progéniture reconnue.

Cette attitude de Butler vis-à-vis de sa pensée, remarquable surtout parce qu'elle était chez lui volontaire et, en quelque sorte, méthodique, explique et justifie partiellement deux remarques déjà faites en passant. Si l'on voit, d'une part, ses idées évoluer parfois du paradoxe humoristique à la conviction sérieuse et même à la thèse philosophique, la raison n'en doit pas être cherchée, du moins pas toujours, ni même le plus souvent, dans un manque de sérieux ou de bonne foi. On peut parler du « jeu » intellectuel auquel il se livre, sans entendre par là on ne sait quelle jonglerie désordonnée et de mauvais aloi. Le « fair play » y est la règle. Si certaines de ses idées ont eu des débuts fragiles, c'est qu'elles étaient à ce moment-là encore un peu irréelles. Le choc qui les avait fait remonter dans le champ clair de l'attention avait été trop

1. Une comparaison qu'il aimait, pour illustrer ce point précis, est celle des portes ouvertes sur des horizons nouveaux. *Alps*, 151 : « ... doors are like the kingdom of heaven, they come not by observation, least of all do they come by forcing »... etc.

grand, était encore trop récent; elles n'étaient pas assimilées, fusionnées. Elles prenaient l'allure de boutades, ou bien elles se présentaient sous des angles inattendus, ou enfin elles se trouvaient enchâssées dans des contextes incongrus. Ainsi voit-on dans *Alps* l'hypothèse de la vie et de l'intelligence des plantes (elle-même née de germes antérieurs déjà mis à l'épreuve dans *Erewhon* et *Life and Habit*) garder un air de paradoxe, tout en posant à mi-chemin entre la réalité et la fantaisie un problème considérable; tandis que *Luck or Cunning?*, la fondant sur les expériences biologiques de Tylor, l'insère dans un système, ou tout au moins lui fait une place dans un ouvrage d'allure scientifique¹. D'autre part, cette conception de l'idée comme une chose vivante, et qui, par conséquent grandit, évolue et se modifie, amène Butler dans ses livres à de continuels exposés où il décrit tout au long la genèse de ses théories. Ces entités vivantes, sorties de son cerveau, ne sauraient se juger comme des objets isolés, aux contours définitifs; elles exigent que le public connaisse l'histoire complète de leur croissance, jusqu'aux incidents et aux anecdotes, jusqu'aux dates et aux repères chronologiques. L'introduction de *Luck or Cunning?* est un curieux exemple de cet état d'esprit; on le trouve dans *The Authoress of the Odyssey*, dans *La Mémoire Inconsciente*, dont un des chapitres s'intitule : « Comment j'ai été amené à écrire *Life and Habit* », et un autre : « Comment j'ai été amené à écrire *Evolution Old and New* »; ce besoin irrésistible ronge et envahit la matière de ses œuvres comme un cancer. Ceux que Butler attire déjà par d'autres côtés, et qui cherchent à travers ses livres le secret intérieur de l'homme, y trouvent certes leur intérêt; mais le lecteur ordinaire, en quête de notions précises, d'arguments équilibrés, ou de vérités générales, se détourne trop facilement de ce fastidieux étalage.

Cependant, une fois les idées nées et en marche vers leur destin, Butler se reconnaissait vis-à-vis d'elles des devoirs. Chaque homme qui pense se trouve devant l'obligation impérieuse de mettre de l'ordre dans son esprit, de régler la circulation des courants qui s'y entrecroisent. Notre philosophie, notre morale théorique ne sont pas autre chose que le résultat de cet effort. D'où la nécessité de certaines méthodes

1. *Alps*, p. 152-3. *Luck or Cunning?*, chap. XIX.

et de certains procédés, définitions, classifications et raisonnements. « If we express ourselves in one way, notait Butler, we find our ideas in confusion and our action impotent; if in another our ideas cohere harmoniously, and our action is edifying¹ ». Cet ordre imposé pour des raisons plus pragmatiques que transcendantes peut être arbitraire, et offrir de gros défauts. Mais après avoir philosophé, pense Butler, renversant le vieux proverbe, il faut bien, en fin de compte, vivre. L'homme se soumettra donc à la norme commune, disposant ses rapports avec les autres êtres, avec les choses et avec les idées selon des catégories illusoire, mais efficaces; l'essentiel est de garder, en se soumettant, la réserve mentale par laquelle il échappe à cette nécessité, et qui est l'essence de la liberté de l'esprit.

On retrouve dans beaucoup des jugements de Butler ce curieux jeu de balances; il pèse chaque notion alternativement sur le plateau de la théorie et sur celui de la pratique. Il convient d'abord, accorde-t-il, de se mettre en présence d'idées, sinon claires, du moins délimitées, et de les représenter par des symboles à la fois aussi compréhensifs et précis que possible. Lui-même, souvent, se trouve ainsi amené à des exercices de définitions de termes, où rivalisent sa subtilité hardie et son bon sens. « Means » is a dangerous word; it slips too easily into « cause », écrit-il quelque part dans *Evolution Old and New*²; et de consacrer une demi-page à cette importante distinction. Quelques pages plus loin dans le même livre, il compare deux expressions, « natural selection » et « conditions of existence », mesurant leur exactitude respective, à l'aide de quelques comparaisons plus évidentes³. Ainsi la définition — « the enclosing of a wilderness of ideas within a wall of words⁴ » — est-elle en même temps un bienfait et un danger. Elle est utile, discerne Butler, pour les choses nouvelles, inutile pour celles qui nous sont familières, et nuisible pour tout ce qui est intimement lié à la vie⁵.

Le problème même du langage se trouve ainsi posé; Butler lui a consacré un jour une intéressante conférence⁶. On le voit

1. *N. B.*, 302-303.

2. *Evolution Old and New*, 345.

3. *Idem*, 353-4.

4. *N. B.*, 221.

5. « Thought and Language », *Hum. Hom.*, 210-211.

6. *Thought and Language*, conférence faite au Working Men's College, 15 mars 1890; — remaniée, et refaite une seconde fois au Somerville Club, 13 février 1894; — publiée dans *Hum. Hom.* (1913).

maintes fois, ailleurs, s'interrompre dans son exposé pour faire le procès de quelque expression particulière ou des mots en général. « It may be doubted, écrivait-il dans ce passage d'*Evolution Old and New* que nous venons de rappeler, whether there is any such thing possible as a perfectly accurate expression. All words that are not simply names of things are apt to turn out little else than compendious false analogies. » Ce risque commande une prudence extrême. Le bon sens veut que l'on s'en tienne aux vocables d'une acception évidente et générale. Pour le reste, s'il est nécessaire de s'aventurer plus loin, l'effort, la patience et l'ingéniosité de l'écrivain devront suppléer à l'insuffisance de l'instrument. Butler n'hésite pas à répéter ses mots, ses formules, s'ils lui paraissent les meilleurs; avec un suffixe, ou un préfixe, il forge un contraire clair, exact, absolu. Il s'arrête, s'il le faut, à analyser un terme, à en comparer deux ou plusieurs, à contrôler leur ressemblance ou leur différence en passant graduellement d'un terme à un autre par l'intermédiaire d'une série de synonymes — c'est encore le procédé du « fusionnement¹ ». « Words, écrit-il dans *God the Known*, are like servants : it is not enough that we should have them — we must have the most able and willing that we can find, and at the smallest wages that will content them² ». Leur rôle est moins, peut-être, d'exprimer des idées que d'en faire germer de nouvelles. Inversement, l'étude de la langue d'un ouvrage peut renseigner l'observateur sur le caractère de son auteur : c'est ce dont Butler a fait dans plusieurs de ses livres la malicieuse démonstration, aux dépens de Darwin et de quelques autres. Mieux encore, une critique pénétrante des expressions spontanément employées par les hommes révèle parfois le fond de leur pensée, leur véritable attitude envers les habitudes essentielles de la vie : « There is nothing which reveals our most genuine opinions to us so unerringly as our habitual and unguarded expressions³ ». Nous disons, remarque-t-il, qu'une opinion nous « touche » : nous sommes donc inconsciemment persuadés que l'esprit et la matière sont une même chose. Enfin, par une originale saillie, ou intuition, de son

1. En voir un exemple un peu appuyé dans *Evolution Old and New*, p. 353.

2. *God the Known*, p. 29.

3. *Luck or Cunning* ? 129.

humour, Butler se plaît à relever les formules traîtresses, les pièges du vocabulaire ou de la syntaxe, où se sont laissés prendre les oracles, les pontifes, les institutions. « The Lord is King, dit le psaume, the earth *may* be glad thereof ». Le manque d'assurance de ce « *may* », dont le traducteur ne s'est pas rendu compte, lui paraît délectable et rassurant¹. Ainsi, malgré l'erreur humaine, le langage est parfois le véhicule d'une ironie cachée, le moyen choisi par Dieu — le Dieu de Butler — pour rétablir et venger la vérité.

La définition par les mots est moins, au fond, un moyen de circonscrire, statiquement pour ainsi dire, la vérité, qu'un procédé de raisonnement, une étape dans un progrès. Butler courtise de propos délibéré une logique formelle, extérieure, superficielle. Il n'ignore pas que la vie profonde des êtres et des choses échappe à ces règles. Mais le passage d'un plan à l'autre est plein de difficultés. Ce ne serait pas en éviter les dangers que d'abandonner, quoique grossiers, les seuls instruments en notre possession. Le tout est de s'en servir avec adresse pour s'avancer prudemment au dessus du gouffre. Nul n'a eu plus que Butler, et nul ne le montre plus constamment, le sentiment de cet abîme qui sépare l'esprit humain, avec ses exigences logiques, de la réalité entrevue et sentie. Les contradictions apparentes et les mystères de cette dernière rebutent son jugement, impatientent son besoin d'ordre et de clarté, irritent son sens dominateur. De là ce désir inquiet de s'assurer constamment qu'il n'a pas perdu pied : « What is a reproductive system, if it is not a system for reproduction? se demande-t-il dans *Erewhon*. Ce n'est pas une naïveté, ni uniquement un trait d'humour; c'est aussi un procédé mécanique, une mesure de prudence et de contrôle, qui permet, en poussant l'expression au contour ainsi rafraîchi et affilé un peu au delà de sa zone habituelle d'emploi, de découvrir un horizon nouveau.

Ses études mathématiques de Cambridge, jointes à sa forte culture classique, ont contribué à fortifier en Butler cette tendance. Mais son raisonnement sait ne pas se confiner à la prudence. Une fois les termes définis, et leur critique faite, il les rapproche et les compare. Ici transparaît l'homme

1. La remarque de Butler porte d'ailleurs à faux, « *may* » ayant ici le sens de « *shall* » ou de « *must* »

d'imagination, l'artiste, si l'on veut le poète. Sa mémoire bien meublée, aux associations faciles, lui permet de saisir à l'infini des ressemblances, des coïncidences et des rapports entre faits ou idées d'ordres différents, qu'il rapproche habilement sur quelque point par le truchement d'un terme commun. Ces analogies peuvent être de simples inférences scientifiques, comme lorsqu'il propose, pour trouver la courbe d'évolution des organes, de raisonner du connu à l'inconnu en leur attribuant une évolution analogue à celle des outils et instruments créés et perfectionnés par l'homme¹. D'autres fois, elles marquent le point de départ d'une hypothèse, ou dessinent la structure de tout une vaste édifice. La thèse du *Livre des machines*, depuis son principe jusqu'au détail de ses arguments, est nourrie d'analogies. Elles prêtent même à l'occasion une pointe de vérité à des jeux de mots. Ainsi Butler ne dédaigne-t-il pas en passant de tirer parti du double sens d'un vocable — « race », par exemple, ou « succeed² » : remarques peu scientifiques d'apparence, mais, à bien les prendre, psychologiquement fondées : ce ne sauraient être en effet des indices négligeables que ces coïncidences d'un croisement d'idées avec un croisement de mots. Ainsi, l'image, la comparaison, la métaphore, en même temps que des procédés commodes d'exposition didactique, sont des moyens d'explorer les régions limitrophes de notre connaissance. Peut-être sont-elles, pour un esprit délié, d'un emploi dangereusement facile. Trop hâtives, trop périlleuses, elles confèrent parfois au raisonnement un brillant suspect. Malgré ses subtilités et son flair, malgré les ressources de sa féconde mémoire et le ressort de sa fantaisie, Butler n'échappe pas à ce reproche. Il est souvent difficile de juger les intentions véritables d'un humoriste, mais on soupçonne qu'en de fugitifs moments, ce qui paraît provenir d'une boutade pleine de sous-entendus est peut-être dû surtout au déclenchement mécanique d'un procédé.

1. *Luck or Cunning?* 130.

2. *Evolution Old and New* : « Perhaps also the double meaning of the word race, as expressing equally a breed and a competition, may not be wholly without significance », etc. Butler néglige à dessein ici la différence d'étymologies. — *Way of All Flesh*, p. 7 « George Pontifex might have been brought up as a carpenter and succeeded in no other way than as succeeding his father as one of the minor magnates of Paleham and yet have been a more truly successful man than he actually was » etc... (Entrer en possession d'un bel héritage a toujours été aux yeux de Butler une façon fort enviable de réussir dans le monde.)

Toutes ces démarches, tantôt hasardeuses, tantôt prudemment calculées, réclament un régulateur; de plus les jugements auxquels elles aboutissent ont besoin, pour être contrôlés, d'une pierre de touche. Sur ce point, la pensée de Butler apparaît un peu flottante. Selon l'humeur, les circonstances ou la nécessité, les critères envisagés sont la raison, la « foi » et le bon sens. Mais si l'on examine de près ses déclarations sur ce point — et elles sont nombreuses —, et si l'on fait le départ approximatif entre la conviction profonde et l'entraînement accidentel, des indications plus nettes se dégagent. Il accepte et rejette à la fois ces trois critères; il en rejette l'usage exagéré ou intransigeant, il en accepte une application tempérée; mais en dépouillant ainsi ces trois termes de leurs traits excessifs, il les ramène presque au même contenu. Ce rationaliste dénonce volontiers la raison : « Reasonable people, écrit-il dans *Alps*, will look with distrust upon too much reason.¹ ». La sèche et impérieuse logique et le raisonnement abstrait mènent à l'absurde; les Erewhoniens l'avaient bien compris : « Life, they urge, would be intolerable if men were to be guided in all they did by reason and reason only² »; d'où l'institution de leurs « Colleges of Unreason ». La raison est inhumaine; elle tend à se dégager de tout ce qui n'est pas elle-même, du milieu social et même du milieu physiologique qui la conditionnent. Elle n'a à la fois rien d'humain et rien de divin. Partout où elle passe, elle blesse sans panser. Chaque fois qu'elle prophétise, c'est pour construire des lois et un avenir qui ne satisfont dans l'homme que ses propres besoins à elle, non les besoins diffus et naturels, l'amour, le rêve, la religiosité, le repos. Mais il est une autre raison, à la fois plus humble et plus noble, parce qu'elle est, dit John Pickard Owen, « one of the very most precious of God's own gifts³ ». Pour la foi une distinction analogue s'impose; il est une aptitude à croire qui se condamne elle-même. « Faith does not consist, as some have falsely urged, in believing on insufficient evidence » : cette phrase est du docteur Gurgoyle, mais John Pickard Owen avait dit la même chose trente ans auparavant⁴. Butler

1. P. 107.

2. *Erewhon*, 220. Aussi : « Extremes are alone logical, but they are always absurd; the mean is illogical but an illogical mean is better than the sheer absurdity of an extreme. »

3. *Fair Haven*, 236.

4. *Erewhon Revisited*, 137. — *Fair Haven*, 180.

reprend ici, pour en dénoncer les méfaits, la formule de l'étudiant en théologie, dans une anecdote célèbre : La foi est la faculté de croire ce que nous savons ne pas être vrai¹. Il n'y a là que crédulité ou faiblesse d'esprit. La véritable foi est autre chose : « Faith consists in holding that the instincts of the best men and women are in themselves an evidence which may not be set aside lightly² ».

Cette foi fondée sur une moyenne d'instincts et de tendances naturelles est bien près, à son tour, de prendre le visage du sens commun. Le sens commun n'est que la raison replacée dans son milieu humain, et tenant compte de tous les facteurs de la vie. Il se limite prudemment au présent, il se garde de vaticiner; mais ses suggestions, si nous les suivons, nous conduiront au « Royaume du Ciel³ ». Butler tient, comme Descartes, que ce bon sens là est la chose du monde la mieux partagée : « The voice of the Lord is the voice of common sense, which is shared by all that is⁴ ». La part de chaque être doit lui suffire; mais s'il l'épuise dans un effort, il lui faut se tourner vers le fonds commun, retrouver chez autrui ce don divin, ce guide. Il y a, dans cet acquiescement final d'un esprit pénétrant et aventureux à la loi des moyennes, à l'exemple général, un trait qui paraît profondément britannique; comme à ses compatriotes, l'expression « sens commun » lui paraît préférable à celle de bon sens, parce qu'elle ne pose pas un jugement de valeur. Mais par un ultime sursaut de prudence, il se méfie encore de ce dernier fétiche, en sorte que le cycle des critères est fermé, et qu'ils se commandent l'un l'autre. Le « common sense » peut suffire dans la conduite de la vie, où Butler l'admet pour les motifs mêmes qui font rejeter à Pascal la morale naturelle : « par cette seule raison qu'elle est reçue⁵ ». Mais il a aussi ses insuffisances. Il est anti-scientifique. Il ne permet pas de voir que « contradiction in terms is the foundation of all sound reasoning⁶ ». Il manque de souplesse et de fluidité, il est sec, borné, superficiel, impérieux; excellent pour l'action et la conduite, il est

1. Anecdote citée dans « How to make the Best of Life » (*Hum. Hom.*, p. 147.)

2. *Erewhon Revisited*, 137. — Aussi : « How to make the Best of Life » (*Hum. Hom.*, 147).

3. *N. B.*, p. 169 « The Kingdom of Heaven ».

4. *N. B.*, 348.

5. *Pensées*, III, 1.

6. *Luck or Cunning?* 121.

dangereux dans les démarches du jugement philosophique, qui requièrent une faculté plus rare. Lorsqu'il a posé un problème par le choc de deux antinomies, son rôle est terminé jusqu'à nouvel ordre. « Our philosophers, constate Butler au chapitre XI de *Luck or Cunning?*, have made the mistake of forgetting that they cannot carry the rough-and-ready language of common sense into precincts within which politeness and philosophy are supreme. » Aussi la première partie de toute étude devra-t-elle se passer de ce trop fruste instrument; il y faudra briser les cadres qu'il a imposés, fouiller leur contenu, distinguer les différents aspects du problème, différencier ce qui était uni et joindre ce qui était différent. C'est un travail que Butler exécute pour sa part avec brio; mais il conduit, à son terme, au bord de l'impensable, l'infiniment simple ou l'infiniment complexe. Comment utiliser, par exemple, cette conclusion à laquelle aboutit Butler dans le chapitre déjà cité, que « in each case there will be an element of the opposite, and the residuary element would, if seen through a mental microscope, be found to contain a residuary element of *its* opposite, and this again of *its* opposite, and so *ad infinitum*, as with mirrors standing face to face »? Le philosophe, en ce moment critique où sa pensée va se disperser comme du sable au vent, doit, par un effort volontaire, reprendre contact avec l'appareil rassurant des notions intuitives; ayant ainsi décomposé le « puzzle » en morceaux infinis, il est obligé de le recomposer pour en faire reparaitre le dessin superficiel qui en est tout de même la raison d'être. C'est la revanche du sens commun — cet état mitoyen, disait Voltaire, entre la stupidité et l'esprit. Par sa vertu, l'être pensant se replonge dans la vie organique, se retrouve, entité distincte, parmi d'autres entités¹. Le premier effort d'analyse, de libération hardie et d'exploration est loin pourtant d'avoir été inutile; il en reste un important bénéfice : cette réserve mentale que fait le penseur à chaque pas de son exposé constructeur et qui lui permet, tout en les

1. « Common sense is that part of the whole process of consciousness and of the whole complex of personality, which tacitly infers the existence of self and surrounding objects, conceived as singular, concrete and fundamentally material entities. »

Ch. E. Hopper, dans « Common sense : an Analysis and Interpretation », 1913 (*Mind*, July, 1914, p. 442).

utilisant, de n'être pas dupe des classifications grossières et des trompeuses évidences du « common sense ». Chez Butler en particulier, la méditation philosophique aboutit inmanquablement à un relativisme presque dissolvant, qui, loin d'élargir ses horizons, risque au contraire de l'étouffer. Une courte, mais nerveuse démonstration du sens commun le libère alors de l'infini en le ramenant dans la vie. On notera cependant que ce correctif est vite devenu systématique ; ce n'est pas la réaction spontanée d'une nature simple, paisible et conformiste. Comme beaucoup d'esprits plus portés aux fines manœuvres de l'analyse et de l'observation qu'aux amples et robustes synthèses, il embrasse mal les abstractions, il s'y épuise, et ses retours au pays du sens commun ont parfois un air honteux, ironique ou désabusé.

En fait, le sens commun est entre les mains de Butler une arme docile dont il varie l'emploi, selon le désir qu'il a d'éclaircir tel ou tel point, et l'état de ses ressources pour y parvenir. On le voit constamment opposer le public moyen, les hommes de jugement naturel et sain, aux spécialistes de toute farine, aux prêtres des différentes mystiques, la religieuse, la scientifique, l'artistique, la classique. Il en appelle du mieux informé au moins bien informé ; et surtout des thèses érudites, ou prétendues telles, à une opinion intermédiaire, à l'obscur raison d'un plus grand nombre, que le seul grand nombre justifierait. En réalité cette opinion moyenne hypothétique est dans la plupart des cas une projection de la sienne propre. Il doit, par nécessité et par principe, la poser comme non moutonnaire, en état de méfiance, sinon de réaction, contre l'influence des guides sociaux officiels ; sans quoi elle risque de se confondre avec la mentalité conformiste, celle des Pontifex, celle de la foule erewhonienne, celle des lecteurs du *Fair Haven*. Il n'a d'ailleurs reconnu qu'à peu d'individus, dans son entourage et dans ses œuvres, la dignité de membre de ce grand conseil du sens commun ; et ceux qu'il paraît désigner échappent, à bien des égards, à la toise commune, ou sont des reflets de sa propre originalité — ainsi Miss Savage, le Docteur Butler, H. F. Jones, Nausicaa, Towneley, Overton. Entre les moutons qu'il fouaille, et ces personnalités d'exception, il est difficile de déterminer ce public moyen et naturellement éclairé qu'il range en masse profonde derrière lui, entité fictive et illusoire autorité. Son « plea for

common sense » a donc, tout bien pesé, une valeur positive assez fragile. Il échoue, en fait, sur la plupart des points où Butler a voulu le faire agir, précisément parce qu'il n'est pas appuyé sur une spécialisation suffisante. Le sens commun, à lui seul, ne saurait suppléer à l'érudition classique pour l'humaniste, à la science pour le savant, à la technique et au talent pour l'artiste, à l'expérience mystique pour le chrétien. Fondé sur l'ignorance, il est aveugle; sur une connaissance partielle des choses, il peut certes donner des indications, suggérer des voies; mais, sans un progrès du savoir, comment contrôler leur justesse? Il ne saurait avoir, dans ces domaines, que l'effet salutaire et tonique d'un rappel à la prudence; il empêchera l'homme d'art ou de science de céder aux tentations faciles de la déformation professionnelle. Sa véritable royauté est dans un domaine où nul ne saurait sans danger se proclamer spécialiste ou prophète : la morale pratique.

CHAPITRE XX

LE CRITIQUE

Rapports de la critique et de la philosophie de Butler. — Rôle positif et fécond de l'esprit critique. — Les étapes de la pensée de Butler. — Disposition latente à la critique.

Les armes du critique : ironie et humour. — Ironie. — Humour. — Les procédés de l'humour : exagération ; — analogie ; — transfert ; — renversement ; — spéculation fantaisiste. — Rôle psychologique de l'humour. — Son rôle philosophique. — Son libéralisme. — Son humanisme.

Une étude sur Butler doit tôt ou tard poser la question des rapports de sa critique et de ses vues philosophiques. Le contraste est frappant, parfois, entre sa perpétuelle ironie, et le sérieux, la profondeur de conviction qu'il apporte à soutenir deux ou trois idées fondamentales, qui paraissent ainsi jouir d'un privilège d'immunité. Il peut être intéressant de se demander si ces deux attitudes se renforcent ou se détruisent et dans quelle mesure¹. Notons d'abord que nulle critique, à moins de verser dans un nihilisme sans intérêt, ne saurait être tout à fait gratuite ni tout à fait libre. Par le seul fait qu'elle condamne une institution, une idée, un sentiment ou une personne, elle restreint déjà le champ des solutions possibles, et paraît en préjuger une dans la direction opposée. Elle postule, de plus, non seulement un tempérament aux contours

1. Cf. un intéressant article de M. P. Bonnet, *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*, « L'humour de Samuel Butler, auteur d'*Erewhon* », janvier et février 1928 (p. 65). Alléguant que la critique de Butler n'est libre que dans les limites du vitalisme adopté par lui, M. P. Bonnet ajoute : « A l'intérieur de ce cercle, elle est capable de toutes les attitudes, de tous les sauts périlleux, de toutes les voltiges, de tous les renversements de valeur. Elle donne l'illusion de la liberté, mais elle demeure murée. » Un tel jugement nous paraît fausser la position et l'importance respectives de la philosophie et de la critique chez Butler, et s'exposer aux réserves contenues dans ce début de chapitre.

définis, mais aussi, dans une certaine mesure, un critère de jugement, une base de départ pour ses réactions. Ce n'est pas *a priori* une limite ni un danger, c'est un bonheur, pour un critique, d'avoir des convictions, et même un système. D'autre part, toute critique comporte un effort volontaire pour détruire partiellement, ou diminuer, son objet. Si l'ironiste a cru constater la vérité d'un fait ou d'une idée, ce fait ou cette idée s'écartent normalement et légitimement du champ de son activité belliqueuse. Ne serait-ce pas lui demander une hypocrisie flagrante, une démonstration dans le vide, ou une tentative de suicide intellectuel, que d'exiger qu'il appliquât sa verve et sa tactique aux fondations mêmes de son jugement ? Il serait donc injuste, dans le cas de Butler, de croire sa critique timide ou esclave parce qu'elle ne s'est pas exercée aux dépens de sa foi biologique.

Ce qu'il faudrait mettre en lumière, au contraire, c'est le rôle important, bien que difficile à préciser dans le détail, que l'esprit critique a joué dans le choix de ce système philosophique — si « système » il y a. L'ironiste est né avant le prophète du vitalisme. En germe, nous l'avons vu, dans les tout premiers exercices universitaires, il se manifeste vigoureusement en Nouvelle-Zélande, au moment même où le philosophe en herbe, dans son enthousiaste appétit de nouveauté, essaie de digérer le transformisme darwiniste. Cet humour est déjà une défense. *Darwin among the machines* révèle, par son thème même, un esprit en réaction instinctive contre sa croyance du moment ; et l'on sait que ce court article contient en puissance une bonne partie d'*Erewhon*. A l'origine de toute réaction critique se discerne une révolte de la raison ou une répugnance du tempérament. Celles qui se manifestent si énergiquement et de si bonne heure chez Butler ont aidé, par leurs sursauts obscurs autant que par leurs démarches réfléchies, à débayer la voie qui menait vers une conviction cohérente, en rejetant successivement les exemples, les disciplines, les façons de penser que tout et tous autour de lui conspiraient à lui imposer. Il ne pouvait parvenir à cette foi vitaliste que nous lui connaissons et à laquelle ses tendances profondes le prédisposaient peut-être, qu'en libérant sa mémoire et les voies de son jugement de leurs premiers préjugés. Tout cet effort aboutit en fin de compte à une attitude philosophique à demi originale, hardie et confuse à la fois, ultime et légitime étape de réflexions nées de maints soubre-

sauts intérieurs. C'est, si l'on veut, une lente révélation, ce n'est pas un système adopté de toutes pièces, ni une prison. Le relativisme psychologique de Butler, son sens des aspects contradictoires du réel, ses appels alternés au sens commun et au raisonnement philosophique, son goût de l'humain enfin prouvent abondamment la persistance naturelle et la souple liberté de cette attitude critique en face de tous les problèmes de l'esprit et de la vie.

Ce philosophe n'a pas été un pur théoricien, un penseur de cabinet, dont les opinions auraient pris forme dans le ciel lisse de l'abstrait, hors de toute influence, de toute comparaison ou de toute expérience préalable. On peut déterminer avec quelque précision la courbe habituelle des vicissitudes de sa pensée. La première étape est, presque toujours, celle du conformisme pur et simple. Il est rare qu'il réagisse ouvertement dès les premières influences. Sa prudente inquiétude, sa foncière timidité à se décider et à agir lui permettent chaque fois de passer, au début, par la filière commune, de se laisser imposer l'empreinte du temps. A l'école, à l'université, il est élève appliqué et sérieux ; il doit aux pontifes, plus tard raillés, de l'humanisme pédagogique le goût de l'humanisme classique et, peut-être, le regret de l'érudition. On le sait chrétien pratiquant jusqu'à vingt-quatre ans ; et quand viennent les doutes, il se défend d'abord sincèrement contre eux. En science, il adopte d'emblée la théorie du jour, s'en fait l'apôtre pendant quelques années, et ne sortira du Darwinisme qu'après avoir lu plusieurs fois de bout en bout — tâche imposante — l'*Origine des Espèces*. En art, il étudie d'abord sous des maîtres, il expose au Salon de l'Académie, il copie des modèles classiques avant de tenter, surtout en théorie, un impossible affranchissement. Toujours, enfin, des premiers aux derniers instants de sa carrière de lettres, il reste, malgré certaines déclarations agressives, sensible à l'opinion d'autrui et à la critique.

Mais le plus souvent il finit par s'évader de ce premier état — « he grows out of it ». Vient un jour où il constate un écart entre la réalité, telle du moins qu'il croit la saisir, et l'opinion ou la conduite de la masse humaine. Les miracles ne sont pas ce que croient les chrétiens ; les lois de la science ne sont pas telles que l'enseignent les savants ; la famille, l'éducation, ne sont pas les bienfaits qu'elles prétendent être. Cette fissure entre le vrai et sa légende le surprend d'abord, le déroute et

l'inquiète, le met en état de défiance ou de révolte. Un tel étonnement est à la base de toutes ses réactions critiques; un des chocs importants de sa vie est celui qui lui apprend l'inefficacité pratique du baptême; un autre, celui qui lui révèle l'intransigeant despotisme de son père; un autre encore, celui qui le brouille avec Darwin et son parti. Ainsi la loi d'Ydgrun est fallacieuse. Ainsi chaque fois qu'une question capitale se pose à l'individu réfléchi, il y décèle une erreur initiale, un décalage. Butler s'applique à jauger, à sonder ce mensonge, avec une passion inquiète et sincère; car le mensonge, s'il peut être un pis-aller imposé par la vie, ne saurait jamais être accepté qu'en parfaite connaissance de cause. Cette phase est, selon les cas, celle de la critique directe ou de l'humour. Elle dure plus ou moins longtemps; mais elle a toujours pour résultat un large débridement de la plaie, un imputoyable arrachement du voile hypocrite.

Vient alors le troisième moment, celui de la réflexion personnelle et des démonstrations constructrices. En mesurant l'écart surpris entre l'opinion reçue et les faits réels, — ou tenus pour tels —, Butler a constaté que sa persuasion intime, jusqu'alors obscurément asservie par l'obéissance à la mentalité régnante, s'éveillait et prenait conscience d'elle-même. Le chemin parcouru à son insu divergeait de la ligne générale. La nécessité d'étudier les prémisses mêmes de la question s'impose donc; il faut tout démonter jusqu'aux bases, puis reconstruire. Ainsi se fabrique-t-il, non sans à-coups ni tâtonnements, une opinion bien à lui. Il la gardera telle quelle si, satisfait sur ce point, il peut lui tourner le dos et se laisser porter vers d'autres intérêts. Mais si les besoins de la cause, l'entraînement de la polémique, ou sa seule curiosité, le persuadent de continuer à fustiger l'erreur, l'examen plus approfondi du problème et de ses pièges lui révèle parfois d'opportunes corrections à apporter à sa propre thèse, abandons nécessaires ou consolidations de détail. Ainsi, sur plusieurs points, sa vérité est-elle longtemps soit en progrès, soit en cours d'aménagement.

La critique joue donc un rôle décisif dans l'évolution de la pensée de Butler. Elle intervient efficacement, parfois violemment, à sa place et à son heure, entre une période d'acquiescement ou de torpeur et une phase d'activité originale et féconde. Mais, en plus de ces moments où elle s'affirme par des décisions de la volonté, par des actes aux répercussions

périlleuses, querelles, discussions, controverses, et par des écrits ou des publications, elle baigne à l'état diffus toute la pensée de sa maturité. Elle est devenue une attitude habituelle. Le véritable Christianisme, a-t-il écrit, comporte une « unflinching opposition to the charlatanism and Phariseanism of a man's own times¹ ». Cette résistance aux abus du temps est un devoir social, auquel nul homme de bonne volonté ne se doit soustraire. Aussi l'activité critique de Butler ne se ralentit-elle pas forcément lorsqu'elle a servi son premier but et provoqué, ou facilité, la constitution d'une croyance personnelle. Elle ne marque pas un moment seulement de sa carrière, elle mène jusqu'à la fin le bon combat contre les idées et les personnes. *Erewhon Revisited* suit *Erewhon* à trente ans de distance; ce sont des jeux philosophiques, des utopies ironiques, où l'on voit une verve aux ressorts multiples s'exercer sur des idées, des habitudes sociales, des préjugés moraux ou intellectuels. Le *Fair Haven*, plus âpre et plus mielleux à la fois, s'attaque à saper un dogme et à démoraliser une classe d'individus. *Alps* est un charmant almanach où l'humour se fait souriant et presque bénisseur; il asperge de ses gouttelettes scintillantes une humanité bonne enfant, présente et passée; mais la critique des idées y conserve ses droits, et laisse traîner, au fil des chapitres, de souples et profonds paradoxes. La critique des personnes se présente sous d'autres couleurs. Les souvenirs de l'expérience personnelle lui communiquent souvent une saveur trop âcre : *The Way of All Flesh*, livre cruel, livre unique au xix^e siècle, silhouette des êtres grotesques ou odieux que le lecteur averti reconnaît trop pertinemment. Le devoir sacré prend ici figure de revanche; il aide à assouvir des rancunes, à régler des comptes familiaux. Ailleurs, la lutte engagée contre un mécanisme envahisseur perd de sa grandeur et de sa nécessité lorsqu'on la voit s'accrocher à un homme, et graviter autour d'une revendication d'amour-propre blessé. D'une manière plus générale, l'amertume soulevée par l'indifférence du public et par l'insuccès de ses livres n'est pas toujours chez Butler une conséquence, mais semble parfois être à l'origine de l'attitude du censeur impénitent et bilieux. Cependant, il n'est pas qu'une voie pour aller à l'universel. Si Butler n'y parvient pas

1. « A Medieval Girl School » (*Hum. Hom.*, p. 167).

toujours par le détachement et la philosophie, l'acuité même de ses haines le rend clairvoyant et ingénieux. C'est en disséquant un corps que les futurs médecins apprennent l'anatomie. Au fond de ces Pontifex un peu méchants, un peu fourbes, un peu stupides, dont sa plume acérée fouille la tête et le cœur, Butler découvre, isole et expose les travers fondamentaux, et quelquefois les qualités, de tous les hommes. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire de ce livre, avec Mrs. Garnett : « It was a system and an age that were the real subjects of his satire¹. » Son principal dessein n'était pas de lui donner d'aussi vastes perspectives. Elles s'y trouvent néanmoins, ouvertes presque à son insu par la netteté incisive du trait critique et la puissance de l'intuition psychologique.

Ce qui fait sur ce point l'originalité de Butler, c'est que, sans être un critique né ni une âme en continuelle révolte, il est cependant en proie à deux besoins également puissants, et qui ne sont contradictoires qu'en apparence : d'une part un désir chatouilleux et tenace d'indépendance personnelle, une impatience de toute contrainte, une susceptibilité farouche; d'autre part, l'impossibilité foncière de s'interdire de réagir devant le spectacle de l'erreur, tendance qui éveille facilement un bizarre esprit de prosélytisme. La menace d'une pression, l'ombre même d'une influence, déclanchent son inquiétude, sa méfiance; il croit sa liberté en danger, il soupçonne que l'on veut le gagner, le persuader, le dominer, et se met instantanément en position de défense. Mais à d'autres instants, on le devine provoqué jusque dans ses fibres profondes par la vue de la sottise ou de l'injustice, par les jugements faux et l'aveuglement de la conduite humaine. Il résiste rarement à cet agacement, à cette tentation; par tous les moyens, il entreprend de redresser l'erreur, de réparer l'injustice, de ramener les égarés au parti de la raison. La plupart de ses livres sont ainsi des manœuvres de persuasion, pleins de ruse et de procédés, ou des essais satiriques scintillant d'ironie, parsemés de violentes tirades. Butler est devenu, vers le milieu de son âge, l'homme des revendications; il semble avoir décidé de ne rien accepter de l'injustice humaine sans en appeler à des juges; lorsqu'un soir de 1893 on lui vole sa chaîne de montre dans Fetter Lane, il riposte en envoyant

au *Times* une lettre de protestation¹. De même, lorsqu'il s'agit d'idées, il prend fait et cause pour celles qui lui paraissent dédaignées à tort, ou contre celles qu'il trouve dangereuses pour une liberté ombrageuse. Cette humeur interventionniste donne parfois à sa critique un biais regrettable; elle le pousse, en tout cas, à passer trop rapidement sur ses apports positifs, pour revenir avec une insistance un peu las-sante sur des questions secondaires de responsabilité, d'antériorité, ou d'influence. A ses moments les plus sombres ou les plus amers, il tombe dans l'exagération commune du polémiste; il se drape dans un désintéressement qu'il oppose aux raisons inavouables de ses adversaires. Grant Allen, par exemple, n'est qu'un « paid advocate », qui sert « the interests of the gentleman who pays him », « as long as an honest penny is to be turned by doing so² ». Ainsi, gronde-t-il, le code moral de l'intelligence est si branlant ou si méconnu que personne ne dit plus la vérité; l'intérêt personnel est roi, et il règne par l'insincérité. Pour sa part, du moins, il a adopté l'attitude sans reproche de l'écrivain qui, « however warmly he may plead, will say nothing but what springs from mature and genuine conviction³ ».

Les voies ordinaires de la raillerie littéraire sont l'ironie et l'humour; ces deux modes répondent l'un et l'autre à une même réaction fondamentale, par laquelle un jugement péjoratif ou la constatation d'une absurdité tendent à s'exprimer sous une forme détournée. Les frontières qui les séparent sont souvent difficiles à discerner nettement. Sans nous engager dans de périlleuses définitions, nous préférons y voir surtout, chez un même auteur, l'expression d'humeurs différentes. On trouve ainsi, dans l'un comme dans l'autre, deux éléments distincts : en premier lieu, une réticence, une prudence, qui empêcheront l'auteur, pour diverses raisons, de livrer clairement et directement sa critique au lecteur; ensuite, une forme de langage implicite, qui doit piquer sa curiosité de manière à laisser deviner une intention seulement sous-entendue. Mais les tonalités affectives de l'humour et de l'ironie diffèrent en général profondément. L'ironie semble naître d'une condamnation plus entière et plus convaincue

1. Qui ne fut d'ailleurs pas publiée.

2. *Luck or Cunning?*, p. 220, 222.

3. *Ibid.*, p. 220.

de l'objet critiqué; c'est une arme offensive redoutable. Elle est essentiellement belliqueuse; elle vise droit à l'adversaire, à sa personne même ou à ses idées; elle cherche à frapper, à désunir, à vaincre. Elle révèle chez celui qui l'emploie la blessure d'un goût ou d'une conviction. L'humour engage moins directement et moins à fond la responsabilité de son auteur. S'il raille une exagération, un travers, un ridicule, il ne dénigre pas; il laisse intact l'honneur de la personne, la légitimité du système visé. Souvent, comme on l'a montré, il procède « d'un état d'âme partagé », d'un débat entre le pour et le contre qui crée au profit de l'objet une véritable « liberté intérieure¹ ». Ce libéralisme suggère que l'auteur, s'il se moque d'autrui, est prêt en toute impartialité à se moquer de lui-même. Son seul avantage a été de s'apercevoir à temps de l'absurdité que son humour relève, et de savoir qu'un jour, s'il ne s'observe, il peut s'y laisser prendre aussi. Ainsi, l'humour comporte à la base un sentiment d'humilité, de charité philosophique. J. H. Shorthouse, dans une curieuse lettre à Matthew Arnold, le définissait : « The cultivation in the hearts of men... of... the enthusiasm of humanity² ». L'ironie, au contraire, n'a pour son objet ni indulgence ni compassion. Les sentiments qui l'animent sont surtout la colère ou le mépris; elle est mère du sarcasme, de la dérision. Elle naît, en somme, au moment où la moquerie perd la pudeur et la bienveillance de l'humour et se durcit pour blesser. On conviendra, sans doute, d'appeler ironique le passage suivant, dans lequel Butler raille le style confus et les images disparates de Grant Allen : « I like almost everything Mr. Allen says or does; it is not necessary to go far in search of his good things; dredge up any bit of mud from him at random and we are pretty sure to find an oyster with a pearl in it, if we look it clearly in the face³. ». Mais sa description des ex-voto de Fobello, avec leurs naïves peintures, et « the dreadful little fat man in a blue tail-coat and brass buttons, who stood in the middle of the picture and broke a blood-

1. L. Cazamian : « L'Humour de New York », *Revue Anglo-Américaine*, juin 1929.

2. *Life and Letters of J. H. Shorthouse*, I, 85. L'expression « the enthusiasm of humanity » est empruntée à J. R. Seely (dans *Ecce homo*), mais employée ici par Shorthouse dans un sens légèrement différent : « This enthusiasm, explique-t-il, is excited, not by what man might be, but by what he is ».

3. *Luck or Cunning?* p. 217.

vessel at the saint till the blood on the ground stood upright as an heap, and he points reproachfully to it and implores his patron saint's assistance¹... », est, par l'amusement indulgent, presque attendri qui baigne sa pittoresque vivacité, du meilleur humour. L'humour enfin, lorsqu'il n'est pas un pur automatisme, est des deux la réaction la plus originale; l'ironie peut atteindre à une sorte de perfection toute formelle et glacée à quoi l'humour parvient rarement, parce qu'il a presque toujours un tour personnel, et qu'il est nourri de nuances. Dans l'œuvre de Butler, dans sa correspondance et ses conversations rapportées, on voit alterner ces deux humeurs comme les variations d'un même thème: les unes, malgré de tortueux retours, ont toute l'assurance du mode majeur; les autres rêvent en un mineur souriant ou désabusé, toujours un peu chimérique. Ainsi s'expriment tour à tour deux des tendances fondamentales d'une complexe nature.

Son ironie est parfois très proche, par le procédé et même par l'intention, de l'*eirōneia* socratique. *The Fair Haven*, par exemple, machine de combat et de persuasion, pose à chaque page des questions apparemment candides, où se dissimulent des embûches destinées à révéler au lecteur sa propre ignorance, et d'admission en admission à l'amener à reconnaître le mal fondé de sa conviction première. Ailleurs, l'ironie butlérienne est moins directement didactique. Elle apparaît comme l'expression d'un esprit hardi dont les jugements risquent de devancer son temps, et qui les enveloppe dans une forme énigmatique où s'embusquent deux interprétations possibles. Un trait de caractère que nous avons déjà relevé se livre ici largement carrière; c'est, nourri par son aptitude à feindre, le plaisir qu'il éprouve à déguiser sa voix, à contrefaire son attitude, à jouer le jeu de l'acteur. Cependant l'écrivain, explique-t-il dans un passage d'*Evolution Old and New*, se gardera de dissimuler trop parfaitement sa pensée. « A writer is not ironical unless he puzzles. » Il doit intriguer le lecteur, laisser planer un doute; la réussite est à ce prix. Les intelligences éclairées et robustes saisiront sa véritable intention. Les autres, — âmes faibles, esprits bornés, — acceptant sans un soupçon son apparente bonne foi, demeurent

1. Lettre de Butler à Miss Savage, 11 sept. 1871, *M.*, I, 146.

2. *Evolution Old and New*, p. 111.

reront enroutinés dans leur paisible erreur. Jamais Butler n'est plus heureux, jamais il ne réussit aussi bien, que lorsque son ironie peut s'exercer sous la forme de la parodie. Les effusions grandiloquentes, les « rêveries sur la montagne » chères aux touristes sentimentaux et à demi-lettrés, sont ridiculisées avec un art pétri d'observations et de souvenirs dans un chapitre du *Way of All Flesh*¹. Le sermon du Révérend Gideon Hawke, dans le même livre², celui du professeur Hanky dans *Erewhon Revisited*³, les attendus et la sentence du juge d'*Erewhon*⁴ sont encore d'excellents morceaux parodiques ; mais ce procédé d'imitation à peine burlesque joue en mille autres endroits, partout où Butler fait parler ses personnages, partout où il prétend exposer, fût-ce en passant, les idées d'un adversaire, dans les conversations de *The Way of All Flesh* comme dans les moindres allusions du *Fair Haven*. C'est un des ressorts les plus subtils et les plus efficaces de sa raillerie. Mais, ici encore, la perfection est l'ennemie du bien. L'ironie se tue elle-même par une imitation trop exacte. Non seulement elle émousse le fil de son arme, mais elle risque d'étouffer en elle-même l'intention hostile, l'esprit de haine qui la soutient. La parodie peut être, en effet, aussi bien qu'un procédé d'ironie, un acte d'admiration, d'adoration profonde. « There is nothing that even Shakespeare would enjoy more than a good burlesque of Hamlet », écrit Butler dans son apostrophe aux *Critiques*⁵. L'ironie, à ce stade, se fond dans un humanisme amollissant. Parodier un homme, une œuvre, un discours, c'est leur rendre le plus bel hommage : c'est les rapprocher de soi, les posséder, les assimiler dans un geste qui rappelle celui que l'être fait pour manger. Il y a, naturellement, une différence à établir selon qu'il s'agit d'un grand homme et d'un chef-d'œuvre, ou d'un auteur, d'un livre médiocres. Dans le premier cas, l'ardeur admirative incapable d'embellir davantage son idole, préfère le ramener à sa taille, l'affubler de ses propres vêtements, se donnant ainsi l'illusion d'une possession plus directe. Comme certaines façons d'aimer, celle-là contient un élément de jalousie, de la bassesse d'âme, le

1. Chap. IV, pp. 14-15. — Ce chapitre a été « arrangé » par H. F. Jones. Mais les passages en question sont bien de la plume de Butler.

2. Chap. XLIX.

3. Chap. XVI.

4. Chap. XI.

5. « To Critics and Others », *N. B.*, p. 391.

besoin d'avilir. Dans le second cas, au contraire, la parodie est un acte condescendant, qui tombe de haut, mêlé, à son insu, d'un soupçon d'indulgence, de pitié ou de sympathie. L'effet burlesque — s'il survit — reste insuffisant à faire ressortir une intention critique, un dénigrement. C'est le cas de certaines conversations, ou de certains rêves de Christina dans *The Way of All Flesh*, où Butler imite si naturellement, vit son personnage avec tant de perfection, qu'à peine devine-t-on l'ombre d'un sourire; encore ce sourire est-il moins sarcastique qu'attendri d'indulgence et, peut-être, ému de souvenirs.

L'humour, chez Butler, est d'une qualité plus nuancée; il est aussi, à la fois, plus humain et plus philosophique. Il jaillit spontanément de la perception de l'absurde. L'homme et la société abondent en contrastes. Ne pas les voir, en soi et autour de soi, est faire preuve de sottise, mais cette sottise-là n'est autre chose que de l'humour inconscient¹. Le véritable humour est un don lucide. Il s'efforce, en apparence du moins, vers l'impartialité, la sérénité. On peut accuser l'ironie d'être maladroite, inopportune ou injuste. L'humour, qui ne s'engage point à fond, qui projette seulement une lueur sur une ombre, reste à l'abri de ces reproches. Il est toujours fortement appuyé sur le réel. Les facultés d'observation de Butler lui fournissent sur ce point une matière de choix. Il n'est de détail révélateur, habitude, façon d'être, travers, déformation, que son œil aigu ne remarque et que sa mémoire ne retienne. Cette sûre et implacable perception d'une réalité incongrue ne suffirait pas, à elle seule, à constituer l'humour, mais elle l'étaye et lui fournit ses meilleurs éléments. Jusque dans ses échappées les plus folles, elle lui conserve le goût et le souci du plausible : plus les détails de l'exposé humoristique savent se faire plausibles, plus le choc d'où jaillit l'absurde est frappant. Notant un projet d'histoire « about a man who suffered from atrophy of the purse, or atrophy of the opinions », Butler ajoute pour sa gouverne : « but whatever the disease some plausible Latin, or imitation Latin name must be found for it and also some cure² ». Sur ces données, et suivant ces impulsions, l'imagination vient projeter sa lumière

1. Butler croyait avoir inventé l'expression « unconscious humour », cf *N. B.*, 166.

2. *N. B.*, p. 231.

déformante. L'humoriste est un œil à qui rien n'échappe, mais qui rêve tout en regardant. Certes l'humour d'*Erewhon* n'est pas celui d'*Alice in Wonderland*; on y subit néanmoins la grâce d'une imagination diffuse, qui préside à tous ses jeux. C'est cette fantaisie constamment active qui lance le filet dans le vague, et ramène les éléments extrêmes de ces analogies frappantes, de ces rapprochements comiques, de ces spéculations aventurées. Il nous est parfois donné, dans les *Note-Books*, par exemple, d'assister à ces curieux exercices et à ces amusantes manœuvres, préparatoires aux démonstrations futures : ce sont des projets fantaisistes, des anecdotes suggestives, des titres burlesques d'ouvrages imaginaires, des paradoxes à l'essai. Ainsi l'humour jaillit du réalisme fécondé ou transposé par l'imagination. Sa forme et son mécanisme varient seulement dans la mesure où il contient plus de l'un que de l'autre. Ses degrés sont infinis. Mais dans l'échelle qui va de l'observation pure à la transposition poétique, on peut, sans trop d'arbitraire, distinguer certains paliers : l'exagération, l'analogie, le transfert, le renversement, la spéculation fantaisiste.

L'exagération, déformation simple, est le procédé qui respecte le plus le réel. Trop légère, elle risque de ne donner qu'un humour difficilement perceptible. Plus accentuée elle peut aboutir à l'emphase comique, à la caricature, à certaines formes de parodie ; le contraste entre le plan des faits, la silhouette normale, l'idée habituelle, et leurs contours poussés à l'excès provoque le comique. Celui-ci peut naître également d'un contraste différent, celui qui s'établit dans un même ensemble entre un trait de proportions justes et un trait démesuré. Mais Butler préfère encore recourir à une troisième forme d'exagération, l'outrance logique ; pour un penseur persuadé que tout dans la vie humaine est ondoyant et relatif, l'absolu touche à l'absurde, et la voie qui y mène le plus fatalement est un raisonnement logique inflexible. On trouvera des exemples des deux premiers procédés dans *The Way of All Flesh*, dans *Fair Haven*, et ailleurs. Le « fear-of giving themselves away disease » qui sévit dans les « Colleges of Unreason » n'est qu'un trait d'observation réelle appuyé et poussé à l'extrême. Les « Titles and Subjects » des *Note Books* fournissent un bon spécimen d'exagération « to the bitter end » : « The Sense of Touch : an essay showing that all the senses resolve themselves ultimately into a sense of

touch, and that eating is touch carried to the bitter end. When I look upon the foraminifera I look upon myself. » Certes, dans ce dernier cas, le mot de la fin comporte un élément comique; mais il est amené par un raisonnement d'apparence stricte; l'humour jaillit d'un rapprochement qui illumine brusquement le chemin parcouru, l'abîme franchi. On devine qu'ici, comme en beaucoup d'endroits, l'humour de Butler n'est pas absolument désintéressé; il sert un dessein conscient, la recherche des vérités. Une exagération absurde peut, à son terme, éclairer un rapport exact, un recoin du réel inaccessible à l'esprit normalement ajusté.

Un autre ressort de l'humour est la recherche des analogies ou le rapprochement par comparaison. Une analogie n'est pas comique par elle-même. Mais elle pourra l'être si les deux termes brusquement rapprochés sont pris dans des catégories assez inattendues pour créer un instant l'impression d'une absurdité. Les tissus dermiques, écrit Butler dans *Luck or Cunning?*, sont faits de protoplasme mort « which living protoplasm turns to account as the British Museum authorities are believed to stuff their new specimens with the skins of old ones¹. » — « For our skull, dit-il ailleurs, is a kind of flower-pot...; our mouths and stomachs are roots... our bones are the trellis-work to which we cling²... ». Ces comparaisons pourraient être banales et peu récréatives; leur enchâssement volontaire dans un contexte scientifique en relève la drôlerie, en assurant le choc de la surprise. Elles sont innombrables dans l'œuvre de l'humoriste, tantôt presque inertes et insipides, tantôt frémissantes et savoureuses, avec d'infinies nuances. Mais leur rôle est moins d'agir par elles-mêmes que de préparer l'esprit du lecteur à des manœuvres plus poussées; elles éveillent l'attention, entretiennent la curiosité, laissent attendre, espérer même, des rapprochements plus hardis. Elles empêchent la pensée de se limiter à un mouvement linéaire, se déroulant sur un plan unique et monotone. Elles préparent le déclenchement des transferts humoristiques.

Pour user d'un terme commode, nous appellerons transfert tout passage d'un plan de réalité ou d'idée à un autre, que le

1. *Luck or Cunning?* p. 122-3.

2. *Evolution Old and New*, 137 8.

but en soit critique, comique, ou philosophique. C'est l'un des principaux et des plus féconds procédés de l'humour de Butler. Il agit tantôt par une brusque transformation, tantôt par un glissement longuement préparé, et le lecteur, entraîné par l'élan, ne s'aperçoit pas tout de suite qu'il a franchi une frontière; le même véhicule l'emporte, mais les arbres de la route, le paysage, les horizons ont changé. D'autres fois, les formes extérieures, cadres des idées, ordonnance des faits, marche des événements, restent identiques, mais c'est le mobile intérieur qui s'est modifié. Comme dans ces baraques foraines dont les planchers mouvants et les trottoirs roulants prodiguent les émotions fortes, l'on se trouve emporté d'un mouvement irrésistible, dans une posture périlleuse et absurde. *Erewhon* offre de nombreux exemples de ce genre de transposition. On peut en saisir les approches et le mécanisme dans le passage où Nosnibor raconte à Higgs sa récente maladie, une crise d'escroquerie aiguë. Il s'agit, en vue d'éclairer de futurs rapprochements à intentions philosophiques, de passer du plan de la santé physique à celui de la conscience morale. Le transfert s'amorcera, s'opérera et se maintiendra en appliquant à la faute morale les termes habituellement réservés à la maladie : «... on several occasions he had become aware of a desire to make money by fraudulent representations and had actually dealt with two or three sums in a way which had made him rather uncomfortable. He had unfortunately made light of it and pooh-poohed the ailment, until circumstances eventually presented themselves which enabled him to cheat upon a very considerable scale; — he told me what they were, and they were about as bad as anything could be, but I need not detail them; — he seized the opportunity, and became aware, when it was too late, that he must be seriously out of order. He had neglected himself too long¹ ». Les chapitres « Current Opinions » et « Erewhonian trials » se main-

1. *Erewhon*, chap. X : Current Opinions, p. 102, 103 : « ... en plusieurs occasions il avait surpris en lui un désir de gagner de l'argent en présentant des comptes falsifiés, et avait même tripoté deux ou trois sommes d'argent d'une manière qui lui avait causé quelque malaise. Il avait malheureusement négligé ces symptômes et n'avait pas pris son mal au sérieux, jusqu'au jour où des circonstances se présentèrent qui lui permirent de frauder sur une échelle considérable. Il me mit au courant de ces circonstances; elles étaient aussi déplorables que possible, mais je n'ai pas besoin d'entrer dans le détail; il saisit l'occasion, et se rendit compte, mais trop tard, qu'il devait être sérieusement atteint. Il s'était laissé aller trop longtemps. »

tiennent sur le plan transposé; le pont entre le monde réel et celui d'Erewhon est constitué par le maintien des termes habituels, des formes de langage, des tournures d'esprit en usage dans le premier. L'étroite homothétie de tout le système de correspondances donne à ces passages une allure un peu géométrique, mais, à ses moments de réussite, elle dégage une plausibilité, un naturel si parfaits, qu'elle prend presque le visage de l'évidence même. La réalité étant l'objet de la critique, le transfert humoristique part d'elle, ou y aboutit; le repoussoir qui l'encadre, l'ambiance inattendue qui avivera ses traits et son piquant sont fournis par le plan de dépaysement. C'était, dans les cas que nous venons de citer, le monde utopique d'Erewhon; ailleurs, c'est ce royaume irréel, mais redoutable, que les hommes prennent souvent, ou feignent de prendre, pour celui de la réalité: le domaine des valeurs conventionnelles, où se projettent les aspirations, les peurs, les refoulements de l'âme collective. Même dans *Erewhon*, Butler sait jouer de ce dernier registre: les fausses larmes que les parents du mort se collaient autrefois sur les joues, puis reléguèrent à leur chapeau, pour les abandonner enfin, sont une dérision de l'appareil du deuil traditionnel, à laquelle s'ajoute une transposition supplémentaire, par une allusion aux larmes véritables qu'un chagrin sincère pourrait faire couler¹. Un des « Titles and Subjects » des Carnets de Notes offre un exemple analogue: « Family Prayers: a series of perfectly plain and sensible ones asking for what people really do want without any kind of humbug. » La raillerie est ici plus incisive qu'humoristique, mais le procédé est le même, bien que le glissement s'opère dans un sens inverse, du plan de l'hypocrisie à celui d'une réalité moins belle, et soigneusement cachée. Dans « Solicitors » et « Priests » (*N. B.*, 37 et 38) le parallèle s'établit entre le plan des affaires et celui de la religion; dans « Sea-sickness » et « Indigestion » (*id.* 82), entre celui des fonctions biologiques et celui des controverses religieuses ou politiques; dans « Croesus and his Kitchen Maid » (*id.* 89) entre celui des cellules du corps et celui des domestiques dans une maison. Un moyen simple

1. *Erewhon*, 137, 138.

et à peu près infaillible consiste à appliquer une règle ou une méthode scientifique à des notions ou des faits qui ne ressortissent pas à la science : « Bad habits : on the dropping them gradually, as one leaves off requiring them on the evolution principle » — « For a medical pamphlet : Cant as a means of prolonging life » — « The diseases and ordinary causes of mortality among Friendships » — « The Structure and Comparative Anatomy of Fads, Fancies and Theories¹. » Signalons enfin une ultime variante de ce procédé : l'anachronisme. Butler l'employait déjà par simple amusement, lorsqu'il feignait de traduire une page inédite d'Hérodote². Il y en a des applications dans les « Titles and Subjects » : « The finding of a lot of old photographs at Herculaneum or Thebes » — « A Penitential psalm as David would have written if he had been reading Herbert Spencer ». Reporter dans le passé les faits et les mœurs d'aujourd'hui est un moyen de les dépayser aussi efficace et d'un aussi bon ressort comique que de les introduire dans une autre planète ou dans une île imaginaire.

Le renversement est le mécanisme qui présente la réalité la tête en bas, ou, plus généralement, en prend le contre-pied direct et, dans tout ce qu'il expose, veut suggérer le contraire. Ici, cependant, réalité doit s'entendre de l'opinion courante et moyenne sur le réel, non du réel absolu ou philosophique. C'est, en somme, la généralisation de l'emploi du paradoxe. Butler s'amuse à retourner sens dessus-dessous ou sens devant-derrrière les notions et les formes traditionnelles : l'affirmation deviendra négation, le vice vertu et l'erreur vérité. On retrouve là le mode essentiel de l'ironie, mais émoussé, sans intention didactique ni polémique, employé à titre expérimental ; ce peut être un délassement bienfaisant par lequel l'esprit se détend d'une attitude trop longtemps et trop strictement observée ; ce peut être, par l'absurdité évidente de l'image inversée, une manière comique d'attirer l'attention sur des faits trop connus. Ce peut être enfin un coup de filet au hasard dans les limbes des vérités futures. Terminer un article de journal en souhaitant qu'il ne laisse au lecteur « absolutely no food whatever for reflection³ »,

1. *Note-Books*, chap. XV « Titles and Subjects ».

2. *First Year*, p. 235.

3. *The Aunt, The Nieces and the Dog* (dans *The Humour of Homer*, p. 141).

c'est faire de l'humour gratuit, sans autre but que d'éviter le banal et de finir sur une pichenette, tout en gardant aux yeux des gens malins le bénéfice d'une arrière pensée. Mais le plus souvent l'humour de Butler est intéressé. Le prospectus de la *Great Split Society* présente sérieusement l'opposé de l'opinion admise; mais cette opinion précisément ne suit pas en tous points la réalité des faits, en sorte que le paradoxe a quelque chance de faire apparaître, aux yeux de certains du moins, l'absurde ou le pénible de la situation réelle. Cette courte composition, qui date de la première année de Butler à Cambridge, est pour ce genre d'humour un galop d'essai; les *Erewhon* en feront des démonstrations plus complètes. Une des meilleures se trouve dans *Erewhon Revisited*, chap. X : un père de famille se plaint à un magistrat de la cité que sa fillette n'ait aucun des défauts habituels de l'enfance « and in fact, seemed absolutely deficient in immoral sense ». Le magistrat recommande alors de la punir chaque fois qu'elle cassera quelque chose par accident, dans le but de lui apprendre à mentir. Ici l'humour aboutit soudain à un trait de critique directe et non transposée, à l'énonciation de ce qui, pour Butler, est une pure vérité : aussi bien dans la vie européenne qu'à Erewhon, il est utile de savoir mentir à propos. Puis l'humour reprend ses cabrioles et ses équilibres; la page tourne, le recto disparaît, le dessin se laisse déchiffrer au verso; Butler utilise de façon amusante la réponse du jeune Washington dans l'anecdote moralisante célèbre : « I can't tell a lie » est pour lui le dépit d'un enfant qui « lamented his inability to tell a lie ». Le mot de la fin est un trait parfait d'humour à renversement : le père emmène sa fillette en grommelant : « the child is so instinctively truthful that I am afraid whipping will be of little use ». Plus loin dans le même livre (p. 193-194), une parabole du Sunchild décrit les idées des non-nés sur la naissance; or la naissance est pour eux une mort, et il suffit au lecteur d'intervertir ces deux termes pour que tout le passage s'applique sans autre correction aux opinions courantes des hommes. Cette « perversion of thought¹ » selon le mot de Higgs à propos des bizarres jugements des tribunaux erewhoniens, Butler s'amusait à l'appliquer aux citations habituelles, aux lieux communs de la conversation.

1. *Erewhon*, p. 111. Aussi, p. 141 : « The ingenious perversity of all they said... »

Le « not wisely but too well » d'Othello devenait : « too wisely but not well¹ ». Le vers fameux de Pope, par l'inversion des deux termes, prenait une signification différente, mais non moins profonde : « An honest God's the noblest work of man² » « There lives more doubt in honest faith than in half the philosophical systems », disait-il en parodiant une phrase de Tennyson³, et deux vers d'*In Memoriam* ricanent aussi dans *The Way of All Flesh* :

'Tis better to have loved and lost
Than never to have lost at all⁴.

Il appelait cela : citer de mémoire, et n'était jamais aussi heureux que lorsqu'un interlocuteur dépourvu de finesse le corrigeait gravement. Parfois, cet humour semble garder un parfum indéfinissable de jeunesse ; il a de franches détentes qui rappellent l'espièglerie des étudiants. Ses renversements sont à l'occasion de pures plaisanteries : « The happy mistress : Fifteen Mistresses apply for cooks and the mistress who thought herself nobody is chosen by the beautiful and accomplished cook⁵. » Mais l'âge, l'expérience, la bile diffuse, les déceptions, laissent le plus souvent traîner un ombre dans le sillage de la raillerie ; le royaume de l'absurde où nous plonge le paradoxe ne révèle que des horizons indistincts et instables. A petites doses, ces chocs ont sur le jugement un effet tonique ; à la longue, ils risquent de le déprimer. La véritable philosophie de Butler, sa foi dans le vitalisme biologique, ignorent le pessimisme ; mais sous cette forme cabriolante, volontaire et tendue, son humour suit une des voies qui y mènent.

Il n'est pas jusqu'aux essors les plus libres et les plus fantaisistes de sa raillerie qui ne rendent quelquefois un son mélancolique. Un apologue, dans ses Cahiers de Notes, compare le monde à une boîte à musique, que Dieu, ou ses enfants préférés, s'amuse à faire fonctionner : « And then the angels

1. Sonnet : « She was too kind .. » (à Miss Savage) : *Sh.'s Sonnets*, p. 193 (« loved so well but so unwisely »). Cf. aussi *Way of All Flesh*, 419 : « Mr. Pontifex is the exact likeness of Othello, but with a difference — he hates not wisely, but too well ».

2. Le *Dict. of Nat. Biogr.*, s. n. Edward Maitland (1824-1897), affirme que ce dernier avait pris la même devise.

3. *Alps*, p. 67.

4. *Way of All Flesh*, p. 349.

5. « Titles and subjects » (*Note-Books*).

played and the world turned round and the organ made a noise and the people began killing one another and the two little Lords clapped their hands and were delighted¹. » Cet esprit d'évasion vers d'autres mondes, ou plutôt de construction d'autres mondes, est celui-là même qui a fourni le thème d'*Erewhon* et le choix de son titre, qui a inspiré l'idée des statues et celle du Monde des « Non-Nés ». Parmi les bouffées de rêves philosophiques, les boutades de l'imagination auxquelles il pousse Butler, nous en avons signalé de poétiques et de cocasses; d'autres sont montées avec précision, comme des mouvements d'horlogerie : « A world exactly, to the minutest detail, a duplicate of our own, but as we shall be five hundred years hence... Let there be also another world, a duplicate of what we were five hundred to twenty thousand years ago. There should be many worlds of each kind at different dates behind us and ahead of us. I send a visitor from a world ahead of us to a world behind us. » Ces « imaginary worlds² » que Butler crée à sa fantaisie pour éclairer le jeu de ses idées se situent quelquefois sur un plan trop abstrait pour faire jaillir un humour vigoureux; ce sont des démonstrations symboliques; ils ont un rôle philosophique à tenir; pourtant, çà et là, un trait de réalisme, un détail prosaïque, nous font toucher terre un instant, évoquent l'absurde, et font naître le sourire; ils empêchent le spectateur de prendre la parade au pied de la lettre tout en conservant l'impression qu'elle cache une vérité. D'autres fois, pourtant, un excès d'anthropomorphisme ou un réalisme mal placé alourdissent cet humour, même à ses moments les plus aériens; il donne alors, du moins au lecteur français, une impression de gaucherie qui confine à la puérilité. Le chapitre des Non-Nés, dans *Erewhon*, est ainsi encombré de quelques détails incongrus qui, après avoir appelé l'épithète « grotesque » dans son sens anglais, risquent fort d'en mériter l'acception française³. Ce tableau ironique des limbes de la vie antérieure, patrie des « souls pure and simple, having no actual bodies, but living in a sort of gaseous yet more or less anthropomorphic existence, like that of a ghost », s'accommode parfaitement de touches discrètes de réalisme terrestre; mais certains détails

1. *Note-Books* 134.

2. *Note Books*, 232-233.

3. Grotesque, en anglais, signifie surtout bizarre, incongru.

sont exagérés ou déplacés; y introduire des magistrats, un tribunal, des villes, des amis qui pleurent, ne peut que rompre le charme de ce demi-rêve, détruire l'équilibre de l'amusante évocation. Ainsi la fantaisie ne saurait se laisser mécaniser qu'au risque de se tuer elle-même.

On pourrait opposer l'humour, du moins celui de Butler, à l'esprit sur ce point entre d'autres : l'esprit n'est rien s'il n'est piquant, récréatif, brillant, et, pour tout dire, spirituel. L'humour, par contre, traduit une démarche sérieuse du jugement¹. Le comique qui l'accompagne n'est, [pourrait-on dire, qu'un « épiphénomène »; c'est la perception par le lecteur du sourire intérieur de l'auteur, attentif à ordonner de la manière la plus efficace les données d'un contraste ou d'une énigme dont il n'est pas toujours sûr de saisir lui-même le sens véritable. Ce mélange de gravité et d'absurde, qui fige l'humoriste dans une attitude de « pince-sans-rire » n'est donc pas une pure pitrerie; loin que ce soit le rôle du grave de camoufler drôlement la pointe comique, c'est bien plutôt le rôle de ce comique d'attirer l'attention sur le contexte sérieux. On peut ainsi imaginer un humour dépouillé de tout comique. Le chapitre des Droits des Végétaux, dans *Erewhon*, ne contient, en dehors des trois derniers paragraphes, que de rares traits amusants. Le reste ne provoque à aucun moment le sourire, et pourtant il semblerait difficile de lui refuser le nom d'humour. Nous ne sommes pas ici en présence d'une simple forme littéraire; cet humour ne cherche pas à briller ou à amuser uniquement, comme l'esprit, ni à confondre la sottise, comme l'ironie. Il a son ambition propre, qui est de jouer un rôle dans la pensée et dans la vie. Il est, pour l'intelligence comme pour la conduite, un « test » nécessaire, un correctif, presque un guide. « A sense of humour, lit-on dans les *Note-Books*, keen enough to show a man his own absurdities, as well as those of other people, will keep him from the commission of all sins, or nearly all, save those that are worth committing² ». Il évitera à l'homme de pécher contre la vérité, en lui en révélant de nouveaux aspects. Il lui évitera

1. Butler disait de Disraéli, son héros politique : « Earnestness was his greatest danger, but if he did not quite overcome it (as who indeed can? It is the last enemy that shall be subdued), he managed to veil it with a fair amount of success » (*Alps*, 142). H. F. Jones affirme qu'il pensait à lui-même en écrivant ces lignes (*M.* II, 75).

2. *Note-Books*, 11.

aussi de pécher contre la vie, en lui permettant de s'y situer à sa place réelle, et de donner à toutes choses autour de lui leurs proportions justes et leurs valeurs exactes.

L'humour est un subtil discriminant des intelligences. Toute vérité nouvelle, pensait Butler, n'est pas toujours bonne à dire à tout le monde. Aussi Buffon avait-il raison de dissimuler ses idées les plus hardies sur l'intelligence des animaux, tout en ménageant, dans ce système de défense qu'était son conformisme apparent, des chicanes suffisantes pour que les esprits les plus perçants puissent parvenir jusqu'à elles. L'humour est la formule qui permet de livrer impunément de dangereux secrets à la foule. L'Esprit, — Dieu, dirait Butler — reconnaîtra les siens, selon qu'ils comprendront ou non. Et la paix sera maintenue, les secrets s'infiltreront lentement par le canal des intelligences, non pas supérieures, mais plus avancées, ou seulement plus attentives, — jusqu'au jour où ils se trouveront installés dans la place, et où la révolution se sera faite du dedans, sans « choc » mortel. Cette fin est aussi bien servie d'autres manières. Il suffit à l'écrivain d'insérer, dans un passage nettement parodique, une remarque, une idée qu'il croit vraies. « All nature shows us, dit Hawke, le prédicateur du *Way of All Flesh*, that there is nothing more acceptable to God than an enlightened view of our own self-interest¹ ». Ce grain de vérité — de vérité selon Butler —, enchâssé dans un sermon ridicule, servira de « test » auprès des lecteurs; les plus mûrs d'esprit sauront le discerner au passage, en feront leur profit; les autres n'en seront point troublés. Ainsi l'humour, en permettant au prophète, au savant, ou à l'homme de bon sens de doser la mesure de franchise qu'il convient d'avoir avec des intelligences de différentes qualités, est un précieux auxiliaire de discrimination psychologique.

Son rôle philosophique est plus considérable encore. « It is a bad sign, écrivait un jour Butler, for a man's peace in his own convictions when he cannot stand turning the canvas of his life occasionally upside down, or reversing it in a mirror, as painters do with their pictures that they may judge the better concerning them ». Ces renversements, ces paradoxes, appliqués par nous-mêmes à nos propres idées,

1. *Way of All Flesh*. 225.

nous permettent d'en apercevoir les irrégularités, les saillies inutiles, le défaut d'harmonie et de cohésion; nous sommes invités à les corriger, à les compléter, à parfaire ainsi notre portrait intellectuel. Par ailleurs, s'il s'exerce au détriment d'autres opinions que les nôtres, l'humour peut faire apparaître des points de vue nouveaux, éclairer des rapprochements utiles, montrer des aspects inattendus des vérités usuelles, confondre même une fausse vérité, et consacrer à sa place l'image de son contraire¹. « Sir, dit à Higgs un jeune Erewhonien, your heaven will not attract me unless I can take my clothes and my luggage² »; et d'entrer dans une description pittoresque, mais irrévérencieuse, des « occasional petty false alarms » dont il espère voir s'agrémenter, au paradis, sa quotidienne existence. Ce glissement amusant de l'idée traditionnelle du bonheur éternel au plan des satisfactions pratiques a la force d'une critique et d'une condamnation. Butler prétend y découvrir l'absurdité de l'idée que les hommes se font du ciel : en dehors du confort matériel et des menues jouissances de l'habitude, ils sont incapables de concevoir un bonheur positif. Si donc la religion leur refuse un idéal à la mesure de ces désirs précis, ils se voient frustrés de toute perspective de félicité réelle. Ainsi l'humour, grâce aux ressorts de ses divers mécanismes, pourra-t-il aider le philosophe à mesurer, à sonder, à vérifier le contenu des notions traditionnelles dans tous les domaines de la pensée. En d'autres cas, ses paradoxes conduiront à la découverte de vérités toutes proches, mais insoupçonnées. Le chapitre des « Erewhonian Trials », avec ses renversements d'un effet littéraire si sûr, fait apparaître de curieuses constatations, attire notre attention sur certains des véritables mobiles de nos actes. Les tribunaux d'Erewhon blâment l'être faible coupable de s'être laissé dépouiller de sa fortune par un tuteur habile. Mais en va-t-il autrement chez nous ? L'indifférence, la pitié dédaigneuse, le mépris phraseur dont l'attention publique entoure de tels actes contiennent, à les bien analyser, une implicite condamnation de la faiblesse et de l'inexpérience.

1. Jean Blum, dans un article sur Butler, louait « cet humour qui se plaît à combiner des faits disparates et, en confondant les ordres et les genres, à éclairer d'un jour inattendu une vérité négligée... » *Mercure de France*, 16 juillet 1910.

2. *Erewhon Revisited*, pp. 120, 121, 122.

Le cas du phtisique provoque une remarque analogue. L'exemple renversé que nous présente Butler fait ressortir, si l'on y réfléchit, l'importance fondamentale, instinctive, égoïste, que notre société accorde à la santé du corps, ce bien essentiel. Le bon fonctionnement de l'organisme physique est la condition même de la vertu; c'est la vertu par excellence, mère des autres. Que nous l'avouions ou non, une idée de déchéance s'attache à la perte de la santé. Elle dissimule un jugement péjoratif sur le malade et l'infirmes. Sur le plan social, un être ne vaut que par ses capacités réelles; ses dons virtuels, ses intentions, son bon vouloir ne sauraient être pris en considération. Le peuple ne s'y trompe pas. Butler ne prétend pas qu'il ait raison; il nous fait seulement constater l'écart entre cette réaction instinctive et les mirages sentimentaux dont elle s'entoure. Le renversement humoristique est donc ici plein d'enseignements positifs et de révélations. Cette étrange lorgnette, si l'on y regarde par le mauvais bout, donne souvent une vision des choses plus exacte que par l'autre.

La raillerie, l'humour, l'esprit sont chez d'autres auteurs un jeu pur et simple : comme celui qui consiste à comparer la lune avec une pièce d'argent en tendant le bras jusqu'à ce que la pièce cache l'astre entièrement; ou à se placer par rapport à un arbre à un point d'où ses branches dessineront une silhouette quelconque. Il n'y a là qu'amusement stérile. De ces jeux anciens et précieux, l'analogie, la métaphore, le paradoxe, Butler fait instinctivement des moyens de connaître. Ses rapprochements ne posent pas des rapports abstraits, extérieurs aux idées ou aux objets et à leurs qualités; ils sont la reconnaissance d'un lien réel entre eux ou entre quelques-uns de leurs éléments. D'un plan, d'un groupe de faits, d'une idée à l'autre, il devine, il pressent la chaîne ininterrompue d'identités partielles qui en fait deux faces de la même réalité. Même dans ses toutes premières œuvres, il est rare que les gestes de son humour semblent tout à fait gratuits; ils sont presque toujours motivés, riches de critique solide, féconds en aperçus nouveaux. On peut certes y relever des traits lancés au hasard, des coups de filets qui ne ramènent pas la plus petite proie; mais avec *Erewhon* le mobile essentiel de Butler apparaît sincère et profond : c'est une soif de certitude; non pas une soif aveugle, cependant. L'humour lui donne précisément un moyen de contrôler les données

de sa pensée, et même, dans une certaine mesure, de les élargir. Il l'aide d'abord à voir juste, ensuite à voir plus loin.

L'humour, disions-nous plus haut, peut s'appuyer loyalement sur un système d'idées ou une foi ; il ne saurait cependant être le fait d'un esprit constitutionnellement dogmatique, étroit, catégorique et borné. Il réclame ses coudées franches ; dans son domaine, qu'il veut toujours plus large, il revendique les droits de sa curiosité et de son goût pour l'aventure. De la vie et de l'univers, il ne saurait consentir à ne voir qu'un visage. Il se fonde ainsi sur des comparaisons lointaines, sur une large expérience, et pour tout dire sur une sorte de libéralisme intellectuel. En Butler, l'humour et le relativisme philosophique sont deux aspects de la même disposition naturelle. L'humour a cet avantage précieux à ses yeux, qu'il consacre la relativité des choses humaines ; il sauvegarde, par la formule même, composite et ouverte, de son expression, l'horreur de l'absolu, de l'intransigeance, de l'à-priori ; ses continuels soubresauts gênent les exigences de la mentalité conventionnelle ; il sème et nourrit dans la conduite des hommes un ferment de liberté ; il conseille, et surtout il pratique, la modération jusqu'à l'indulgence ; il peut être sceptique, mais il se méfie de son scepticisme même. Il oppose une résistance fuyante et souple à toutes les pressions extérieures, à toutes les entreprises dirigées contre les consciences. Mieux encore, il permet à l'individu de conduire librement et d'améliorer sa vie, en l'absolvant du sentiment de honte qui s'attache à tout changement de conduite. Ainsi le don de l'humour est un important facteur moral ; il permet, lorsque la nécessité ou seulement l'intérêt bien compris nous y poussent, d'obéir sans remords aux contraintes du dehors : car, au plus fort de l'obéissance et de la soumission, il affirme la vigilante surveillance de notre liberté intérieure.

Cette analyse des éléments qui confèrent à l'humour de Butler sa signification particulière ne serait pas complète, si nous ne remarquions pas avant de conclure combien il est profondément imbu d'humanisme. Dans *The Authoress of the Odyssey*, dans *Alps*, dans nombre de ses lettres, l'humour jaillit de l'intérêt amusé, un peu distant, un peu prudent et pour tout dire un peu égoïste, mais réel et vivace pourtant, qu'il portait aux hommes. Même les personnages des *Erewhon*, la famille des Nosnibor, par exemple, ne sont pas de simples prétextes, des ombres sans consistance ; si l'art de

l'auteur a été impuissant à parfaire leur relief, ou s'il a négligé de s'y attacher, s'ils restent dans l'ensemble incomplets ou fuyants, çà et là cependant des traits malicieux, des lambeaux de conversation, laissent, le temps d'un éclair, une surprenante impression de réalité. Ce goût de l'homme, et sa connaissance, fournissent à l'humour de Butler plusieurs de ses attitudes préliminaires : une intuition aiguë des sentiments de ses semblables, avec parfois une pointe d'émotion diffuse devant des spectacles de simple et franche humanité; sentiments d'ailleurs coordonnés, limités, et contrôlés par un jugement d'expérience, qui lui fait n'accorder aux qualités des hommes qu'une confiance légère, tout en envisageant sans effroi leurs défauts. De la conjonction de ces deux dispositions naît un complexe d'indulgence, d'émotion dépourvue de sentimentalisme, et d'amusement sans amertume; c'est là le souffle, l'esprit même de cet humour. Ce n'en est pas, peut-être, l'aspect le plus nouveau; c'en est du moins le plus rassurant et le plus persuasif.

Dans cette œuvre curieuse, disparate, touffue, l'humour est comme un levain qui en allège et en aère la pâte. Il est quelquefois difficile d'en saisir la portée juste et les intentions véritables. Les deux écueils sont de ne pas le deviner où il est, et de le voir où il n'est pas. L'analyse de ses divers modes de déclenchement, l'étude de son mécanisme formel, ne suffisent pas toujours à le déceler avec certitude. Il faut pour cela une connaissance intime et en quelque sorte sympathique des humeurs, des idées, de toutes les tendances morales et intellectuelles de l'homme. Car l'emploi de ce levain est le plus souvent volontaire, et son dosage calculé. « Very likely, a écrit Butler, à qui ses contemporains reprochaient de forcer sa veine, my humour, what little there is of it, is forced enough. I do not care so long as it amuses me and, such as it is, I shall vent it in my own way and at my own time¹ ».

1. *N. B.*, 166.

CHAPITRE XXI

BUTLER ET LA SCIENCE

Principales idées scientifiques de Butler ; — Polémiques victoriennes ; — Butler est-il un vrai savant ? ; — Butler contre la science ; — Lacunes de sa culture scientifique ; — Son raisonnement et sa méthode ; — Recomposition de l'univers ; — Butler et la science moderne.

Nous ne nous étendrons pas, pour en discuter la portée ou la justesse, sur le détail des théories scientifiques de Butler ; ce serait sortir de notre compétence. Le but de ce chapitre sera surtout d'apprécier son attitude vis-à-vis de la science, la manière dont il la comprend et dont il la pratique, la place qu'il lui attribue, les idées qu'il lui emprunte. Il ne paraît pourtant pas inutile de rappeler d'abord en un tableau succinct les convictions principales qui, fortement articulées les unes aux autres, forment la base de sa philosophie scientifique. Elles sont peu nombreuses :

1° L'évolution est la loi de la vie. Son ressort doit être cherché, non dans la sélection naturelle de Darwin, qui en fait le résultat de circonstances aveugles, mais dans un principe vital qui, à l'analyse, décèle deux éléments ou deux aspects : une activité intelligente et un but (purpose).

Le mécanisme de l'évolution est à deux temps : accumulation, puis transmission des variations. La théorie des mutations ou variations brusques de grande amplitude (proposée par de Vries en 1901) était encore inconnue au temps où Butler écrivait, mais il semble en avoir pressenti l'hypothèse dans un passage de *God the Known*¹.

1. *God the Known*, chap. 1, p. 14-15 : « organism must act in one or other of these two ways : it must either change slowly and continuously with the surroundings..., meeting the smallest change with a corresponding modification

2° Parents et progéniture ne sont que divers moments du même individu.

3° Toute action physiologique, celle de l'embryon par exemple, répète, en un schéma rapide, l'histoire entière de cette action. C'est la loi de récapitulation, basée sur la notion de mémoire ancestrale.

4° La mémoire est le facteur primordial de l'évolution des êtres. A son point de perfection, elle est le plus souvent inconsciente. L'habitude, l'instinct et l'hérédité n'en sont que des degrés ou des modalités. Cette mémoire inconsciente d'actes accomplis dans le passé subsiste à l'état latent dans le germe ou dans l'être jusqu'au moment où le retour de circonstances analogues ou d'idées associées déclenche le pouvoir moteur du souvenir.

Ces quatre points principaux sont les piliers de la pensée biologique de Butler. Ils sont exposés dans *Life and Habit*, et les autres livres n'en sont que des développements. On trouve dans ces derniers une adhésion de principe à diverses autres hypothèses : telles sont, par exemple, l'idée d'une cellule primordiale, mère de toute la chaîne des êtres¹; ou celle du protoplasme, qu'il paraît avoir abandonnée plus tard²; ou encore l'explication de la mémoire par la théorie des vibrations³. Mais nulle part, dans ses récapitulations, Butler ne les cite comme siennes. Sa contribution personnelle se borne aux quatre principes énoncés plus haut, avec leurs corollaires, développements et applications. Ce sont là, suivant son expression, les « souverains » d'or qu'il lui a été donné de découvrir sur le chemin de la science. Sa foi dans ces enfants chéris de sa pensée est absolue. Il les protège avec sollicitude contre tous les dangers : le rapt, l'étouffement ou l'abandon glacial. Pendant douze ans, de *Life and Habit* (1878) aux articles sur l'impasse du Darwinisme (1890), il soutient contre les transformistes et la thèse de la sélection naturelle une guerre sans merci; il attaque sans cesse parce que, dit-on, c'est le

so far as is found convenient; or it must put off change as long as possible, and then make larger and more sweeping changes... » etc. Relevé par Hartog, *Unc. Mem.*, XXVI, XXVII.

1. *God the Known*, pp. 34, 83.

2. *God the Known*, pp. 61, 65. — Vers 1879, le protoplasme était fort à la mode, comme le fameux « Bathybius ».

3. *Unconscious Memory*, chap. V. — Idée confirmée et élargie dans *Luck or Cunning?*, 261-3.

moyen le plus efficace de se défendre; or ce qu'il défend, c'est une certaine conception de la probité professionnelle de l'écrivain, c'est aussi le droit du penseur libre contre l'oppression des spécialistes, mais c'est, surtout, la couvée d'idées qu'il a mises au monde, et qu'il veut voir vivre.

Ces polémiques ont été relatées en leur lieu et place. Nous avons relevé l'âpreté des sentiments qui l'animent, son entêtement, et parfois son manque de clairvoyance. Mais il serait injuste de ne pas signaler que ces défauts ne sont pas son apanage exclusif. La bataille à laquelle Butler prend part est générale; sourde et opiniâtre, quoique avec parfois des remous d'inquiétude, de panique ou d'exaltation¹. Tous les chefs de file ont l'impression d'être en butte à l'injustice, au dédain, aux conspirations déloyales; comme Butler, ils joignent à un peu de crainte beaucoup de fierté, et parfois d'arrogance, dans leur hardiesse à défier l'opinion; ils s'écrient à la trahison si d'aventure l'allié de la première heure refuse de les suivre jusqu'au bout de leurs conceptions, au vol ou au plagiat si l'adversaire, sur quelque point, emprunte leur raisonnement. Leur attitude paraît presque aussi inquiète, presque aussi soupçonneuse que celle de Butler. Darwin lui-même n'est pas exempt de cette nervosité; la sérénité dont il fait preuve au cours de ses longs et patients travaux préliminaires l'abandonne après la publication de *l'Origine des Espèces*. Il prend alors fortement conscience de sa position de chef de parti, à la tête d'une cause qu'il lui faut défendre, aidé par une poignée de zélateurs. Il regrette sur un ton chagrin la fourberie « bigote » de Mivart, qui en le citant tronque ses phrases². Mivart, de son côté, accuse les disciples de Darwin d'avoir, par une véritable machination, dissimulé une volte-face de leur patron au sujet de la sélection naturelle³. Huxley semble avoir eu, avec peut-être plus de maîtrise de soi et de véritable arrogance, une susceptibilité tout aussi combative; polémiste et propagandiste, il ne laisse passer ni une attaque ni une critique sans y répondre par la parole ou par la plume. Comme Butler il croit remarquer qu'on pille ses

1. Cf. sur ce point : Rev. R. H. Murray : *Science and Scientists in the XIX th. century*, 1925.

2. Darwin : *Life and Letters*, II.

3. St. George Jackson Mivart : *Lessons from Nature* (1875).

livres : « It has had the honour, dit-il d'un de ses ouvrages, of being freely utilized without acknowledgment by writers of repute¹ ». Krause, à son tour, relevant dans la première traduction allemande de Darwin des omissions volontaires, s'indigne de ce procédé². Tous, des plus grands prophètes aux plus humbles séides, révèlent à des degrés divers le même défaut ou la même vertu : la foi exclusive et passionnée du penseur dans l'idée qu'il croit avoir découverte, qu'il veut imposer aux autres et ne partager avec personne. Ces considérations ne sauraient absoudre Butler de son étroitesse de jugement, de son pessimisme rancunier, de certains procédés déplaisants ; elles devraient cependant permettre de le considérer à cet égard, non comme un cas isolé, mais comme un exemple presque typique d'une fébrilité généralisée, et sans doute contagieuse. La science, en ces années militantes, manque encore de sérénité. Les querelles de l'esprit ont un effet analogue à celui des guerres ; à un certain degré de violence, elles produisent une psychose collective qui gagne les caractères les mieux posés, les intelligences les mieux équilibrées. La virulence de la bataille évolutionniste semble due à deux causes d'ordre psychologique : d'abord, une certaine inaptitude des savants eux-mêmes à apprécier scientifiquement les preuves et les faits : de là ces interprétations divergentes, ces observations inexactes ou incomplètes, ces classifications tendancieuses que chaque camp reproche aux autres ; puis, chez certains du moins, un besoin impérieux de raisonner sur ces faits, d'induire des lois, de chercher à y déchiffrer l'image d'un système satisfaisant. Le vieil esprit philosophique est encore trop vivace pour s'incliner du premier coup, abdiquer ses exigences, réfréner son impatience. Ces deux traits se retrouvent chez Butler, mais ils sont partagés par d'autres que lui. Il ne faut pas se le représenter comme un roquet aboyant vers les astres, s'échauffant rageusement pour simuler une bataille à soi tout seul, mais plutôt comme un manifestant isolé dans une vaste bagarre : tiraillant de tous les côtés, se glissant entre les combattants sans parvenir, au grand dam de son amour-propre, à attirer leur attention,

1. Huxley, *Life and Letters*, II, 295 (L'ouvrage en question est *Man's place in Nature*.)

2. Krause : *Charles Darwin*, p. 87. Il s'agit, entre autres, d'un passage sur l'origine de l'homme.

récoltant au passage des coups dont il se pare comme d'héroïques blessures, il finit par s'assurer une position dominante, où il se glorifie et se désole à la fois de se trouver presque seul.

Son attitude envers la science et sa place dans l'histoire de l'évolutionnisme sont malaisées à déterminer. Lui-même d'ailleurs n'a pas présenté sa cause avec toute la prudence ou toute la franchise désirables. Tantôt il pose au savant en marge des sciences, et tantôt au chercheur en marge des savants. Nous avons signalé ses précautions oratoires¹ : « I would wish most distinctly to disclaim for these pages the smallest pretension to scientific value, originality or even to accuracy of more than a very rough and ready kind... » déclare-t-il à la première page de *Life and Habit*. Dans un de ses essais, « not being a man of science », il n'attribue à la vertu d'exactitude qu'une importance relative². Pourtant il a publié quatre livres sur des sujets d'ordre incontestablement scientifique, de ceux précisément sur lesquels s'acharnaient les vrais savants de son temps. Aujourd'hui même, malgré quelque recul, ni les spécialistes de ces questions ni les guides du public éclairé ne paraissent s'entendre sur la place à lui accorder dans l'histoire de la pensée scientifique. Des biologistes réputés, comme Marcus Hartog, A. D. Darbishire, E. S. Russell, S. J. Tomkeieff, le Dr. E. Radl, n'ont pas cru s'abaisser en discutant, voire en acceptant, ses théories³. Leurs collègues, par contre, les passent entièrement sous silence, ce qui est peut-être une opinion⁴. Le jugement des critiques non spécialisés, moins qualifiés peut-être, mais habilités en fait par Butler lui-même

1. Cf. dans *Life and Habit* (p. 186 de cette étude.)

2. *Med. Girl School*, p. 180. — Dans un passage d'*Unconscious Memory*, p. 53, s'opposant à Hering, il se donne pour « a spectator only, with none but the vaguest notion of the actual manner in which the stage machinery is worked. »

3. Marcus Hartog : *Introd. à Unconscious Memory* (Edit. 1910), réimprimée dans *Problems of Life and Reproduction*, 1913.

A. D. Darbishire, dans : *An Introduction to a Biology* (1917), somme les biologistes de revenir à Lamarck, Butler, et Bergson.

E. S. Russel dans *Form and Function* (1916), lui consacre un chapitre.

S. J. Tomkeieff : « The Mnemic theories of Evolution » (*Scientia*, n° 137, p. 159 (1923)).

Dr. Emanuel Radl : *Geschichte der Biologischen Theorien*, 1930, montre l'importance de *Life and Habit* au point de vue historique, et la valeur de son interprétation psychologique de l'évolution.

4. Cf. Marcel Landrieu : *Lamarck, le fondateur du transformisme* : seul *Evolution Old and New* est nommé dans la bibliographie. Mais dans le cours du livre, le nom de Butler n'est même pas cité, alors que ceux de Romanes et de Huxley le sont.

à juger de ses idées, puisqu'ils sont les chefs de file de ces « plain people » parmi lesquels il voulait se ranger¹, est tout aussi partagé. Tantôt on voit en lui un des précurseurs de la pensée biologique moderne, tantôt on félicite ses contemporains de n'avoir pas daigné prendre garde à ses élucubrations d'amateur, qu'Edmund Gosse trouvait « illisibles »².

En réalité, Butler ne voulait ni ne pouvait être un véritable savant. Sa curiosité et les circonstances l'ont entraîné, un peu malgré lui, à prendre publiquement position dans le grand débat ouvert par l'*Origine des Espèces*, mais il a toujours senti — et cela, au fond, l'irritait — ses insuffisances ; rien en effet, dans son humeur, dans sa culture, dans sa méthode de pensée ou sa tournure d'esprit, ne l'autorisait à se mesurer avec les chefs du clan scientifique. Si, après avoir perdu le combat de son vivant, il fait aujourd'hui devant l'opinion moyenne figure de demi-vainqueur, ce n'est pas à des dons de savant qu'il le doit, mais précisément à ce qui en lui transcendait, ou négligeait, ou méprisait l'esprit, l'équipement et la méthode de la science.

Le plus souvent, il est vrai, ce terme prend sous sa plume un sens rétréci, plein d'allusions rancunières, désignant, non les branches de la connaissance humaine, mais des mystères particuliers, des manœuvres de clans, des coups de force intellectuels. Le Darwinisme, presque toujours, lui cache la science. En cette époque où la méthode, le scrupule, et l'abnégation dans l'effort sont déjà vraiment scientifiques, Butler n'est pas seulement l'anti-Darwin, il est aussi l'anti-savant. Il reproche à la science de son temps de se fétichiser, de se créer des idoles, des dogmes et des prêtres. « Science, écrit-il, is being daily more and more personified and anthropomorphised into a god³ ». Sa comparaison entre la dictature de la religion et celle de la science est un de ses thèmes favoris, mais c'est encore la dernière qu'il redoute le plus ; il la combat de toutes ses forces, dans ses apôtres, dans ses dogmes, et ses mots ne sont jamais assez forts pour la flétrir⁴. Mais il est rarement possible de distinguer dans ces critiques si elles

1. Cf. *Med. Girl School*, 179.

2. « Unreadable » : E. Gosse : *Aspects and Impressions*, 1922, p. 55. — De Gosse encore ce rapprochement : « He was like Aurora Leigh, who brushed with extreme flounce the circle of the sciences » (*Sunday Times*, 28 mars 1926).

3. *Note-Books*, p. 339 « Personified Science ».

4. Cf. « blatant bastard Science », *Med. Girl School*, p. 185.

visent les naturalistes d'une époque ou les savants de tous les temps, la thèse de Darwin ou toute science biologique, les parti-pris d'un groupe d'individus ou l'une des méthodes du savoir humain.

Si d'aventure il envisage la science en général ou le savant idéal, c'est pour les besoins de sa cause, afin de les opposer à l'état actuel des choses. « Science after all, dit-il dans un de ces rares passages, should form a kingdom which is more or less not of this world. The ideal scientist should know neither self nor friend nor foe—he should be able to hob-nob with those whom he most vehemently attacks, and to fly at the scientific throat of those to whom he is personally most attached; he should be neither grateful for a favourable review nor displeased at a hostile one; his literary and scientific life should be something as far apart as possible from his social; it is thus, at least, alone that any one will be able to keep his eye single for facts, and their legitimate inferences¹ ». Il oppose ailleurs « that kind of science which desires to know » à « that kind whose aim is to thrust itself upon the public as actually knowing² ». Ainsi semble-t-il reconnaître une vraie science à côté de la fausse. Mais il n'en précise pas les contours; elle n'est peut-être qu'une hypothèse, un rêve trouble, trop éloigné de la réalité. Le savant parfait, libéré de toute politesse, suit à travers le monde les traces de Dieu. « If they are worthy of the name (Men of Science), note. Butler, they are indeed about God's path and about his bed and spying out all his ways³ ». Tout cela paraît vague, insuffisant; sur la vraie science, son esprit, sa méthode, son rôle, Butler n'a presque rien à dire. Il fait sienne l'attitude de Buffon qui disait : « Le plus grand obstacle à l'avancement des connaissances de l'homme est moins dans les choses mêmes, que dans la manière dont il les considère; quelque compliquée que soit la machine de son corps, elle est encore plus simple que ses idées. Il est moins difficile de voir la nature telle qu'elle est, que de la reconnaître telle qu'on nous la présente; elle ne porte qu'un voile, nous lui donnons un masque, nous la couvrons de préjugés, nous supposons qu'elle agit, qu'elle

1. *Luck or Cunning?* 248.

2. *Evolution Old and New*, 392, Cf. la même opposition, presque dans les mêmes termes; *Note-Books*, 218, « Scientists ».

3. *Note-Books*, 219 : « Men of Science ».

opère comme nous agissons et pensons¹ ». Il croit de bonne foi que l'accumulation des recherches et de l'expérience est plus nuisible qu'utile au progrès de la connaissance humaine, qu'elle risque d'entraver les pas de l'explorateur et d'alourdir sa marche². L'amas d'exemples réunis par Darwin dans *l'Origine des Espèces* le terrifie et l'impatiente — peut-être parce que, malgré les contradictions et les hésitations à conclure où ils acculent le savant, ils donnent à ses hypothèses une redoutable autorité. La science, selon lui, est faussée par le zèle même de ses plus grands dévots. Trop de savoir et trop de spécialisation obscurcissent le visage de la vérité; ainsi s'expliquerait l'échec des savants les plus célèbres. « The theory of science — well exemplified by that of the development theory — is the history of eminent men who have fought against light and have been worsted³ » : témoins Darwin et Cuvier. En science, comme dans les affaires, dit-il encore, « the great desideratum is to know how much evidence is enough to warrant action⁴ ». Trop de scrupules, trop de zèle, trop de preuves étouffent la conviction, arrêtent la décision du savant. Or c'est l'action qui importe, la démarche ferme, le jugement définitif engageant la personne, l'hypothèse proclamée au monde. Le point de vue de Butler, étroitement individualiste, est sans patience et sans abnégation. Il conçoit la science comme un ensemble de créations faites d'éclairs et de révélations dispensées par des génies d'un bon sens illuminé, à une foule raisonnable, sans culture spéciale, prête à accepter d'eux toute doctrine plausible. Entre ces « builders » (le mot est de Butler, et il se l'applique lui-même), et la masse, il reste une classe d'intermédiaires, les « fact-collectors », les « brick-burners », serviteurs des premiers, — les Darwin et les Huxley. Dans une page caractéristique de *Luck or Cunning?*, il se range sans modestie parmi les « fact co-ordinators », les princes de la pensée qui interprètent, assemblent et échafaudent en théories les données découvertes

1. Buffon, *Œuvres*, 1758, t. VII, p. 19. *Evolution Old and New*, p. 138.

2. Voir dans *Deadlock in Darwinism*, p. 287, un passage où il montre Weismann ayant peine à se dépêtrer de faits contradictoires et réclamant néanmoins de nouvelles expériences.

3. *Deadlock*, p. 258.

4. *Note Books*, 217 : « Science and Business »; voir aussi *Deadlock* p. 267 : « crying out for too much evidence is as bad as accepting too little ».

par d'autres¹. Ainsi la science est réduite au rôle de servante, et la philosophie est sa maîtresse. Entre le patient et courageux labeur du chercheur de laboratoire, de l'explorateur, du chasseur de faits, et l'intelligente perspicacité d'un Buffon, Butler choisit sans hésiter; c'est avec ce dernier qu'il se range, parce qu'il voit en lui un philosophe, prêt à interpréter la nature et la vie sur un minimum de preuves. Rebuté par l'insondable perspective des études au bord desquelles son intérêt d'amateur l'avait amené, il justifiait en dernier ressort son attitude par une de ces boutades pleines de plus de bon sens que de sens profond : « Science, after all, is only an expression for our ignorance of our own ignorance² ». Toute négative, l'idée même qu'il se faisait de la science tendait déjà à l'en éloigner.

D'autre part, ni son éducation, ni sa culture, ni ses relations, ne le préparaient à faire œuvre de savant. Il n'avait avec le monde scientifique que de rares accointances; il s'y sentait gêné; son infériorité lui pesait. Même à la société Linnéenne, dans un milieu de simples amateurs, il avait eu conscience de n'être qu'un profane parmi des croyants. Il n'a jamais eu près de lui personne de compétent avec qui discuter de l'aspect technique des problèmes qui le passionnaient. Ni son ami Alfred Tylor, ni le Dr. Dudgeon, ni Thomas Gale Butler, ni son cousin Reginald Worsley, ne pouvaient lui être d'un grand secours. Il connaissait vaguement Miss Buckley, secrétaire du géologue Lyell, elle-même quelque peu femme de science, et qui correspondait avec Darwin. Il fut en relations épistolaires avec le Dr. Carpenter, le professeur Mivart, Marcus Hartog, A. R. Wallace, et quelques autres de moindre importance, — sans compter les fils de Darwin. Mais ces intermittentes relations étaient impuissantes à le renseigner sur l'état des esprits ou les courants d'opinion, et plus encore à combler les lacunes de sa documentation. A Cambridge, il n'avait étudié que les mathématiques; ses rudiments de sciences naturelles lui venaient donc de Shrewsbury. Il lisait sans plaisir, avec une patience un peu agacée et dédaigneuse; encore ses entreprises diverses, et la musique, et la peinture, ne lui

1. *Luck or Cunning?*, p. 26. Voir aussi *Life and Habit*, p. 30-31, où S. Butler divise la science en deux catégories, dont la plus basse est celle des « pionniers de la science », l'autre étant celle des hommes inconsciemment beaux et bons.

2. *N. B.*, 339. « Personified Science ».

laissaient-elles pour ses travaux scientifiques que de trop maigres loisirs. « De tous les hommes de lettres de Londres, aimait-il à dire, je suis celui qui possède la plus petite bibliothèque¹ ». Deux étagères et un fond de placard suffisaient à contenir ses livres : deux Bibles, deux exemplaires des sonnets de Shakespeare, les œuvres de Swift, la *Philosophie zoologique* de Lamarck, l'essai de Locke sur l'entendement humain, le *Jésus* de Strauss, la *République* de Platon (« That damned Republic !² ») en formaient à peu près l'essentiel ; avec quelques « hommages d'auteurs », que peut-être Butler ne lut jamais, une douzaine de volumes disparates, dont trois ou quatre seulement traitent de questions scientifiques : *The Elements of Social Science — Conscious Matter — The Genesis of Species* (de Mivart), des brochures de son ami Tylor... on imagine difficilement une bibliothèque plus pauvre. A vrai dire, ce n'en était point une. Butler, dans le plan d'existence qu'il s'était tracé, ne lisait qu'au « British Museum », et seulement l'indispensable. Ses connaissances en biologie viennent presque uniquement d'une lecture attentive et répétée de l'*Origine des Espèces*. Quelques ouvrages lus, (en petit nombre), d'autres feuilletés ; des articles de revues ; surtout l'*Encyclopédie Britannique*, ce raccourci du savoir humain, sont, en dehors du livre de Darwin, les seules sources de sa documentation. Encore y allait-il puiser sans méthode et sans enthousiasme, sur l'indication d'un ami, ou sur la référence d'un article, d'une note, d'une bibliographie, d'une annonce. Un tel procédé ne saurait, de toute évidence, mener qu'à une culture insuffisante. Non seulement elle est de seconde main, mais elle est fragmentaire, superficielle et courte. Butler est entraîné à bâtir sur un petit nombre d'exemples connus, à généraliser les résultats de quelques expériences dont il a entendu parler ; mais il laisse souvent l'impression d'ignorer beaucoup de choses que les autres savants connaissent. Ceux-ci vont, cueillant observations et expériences, et en laissant parfois tomber quelques-unes. Butler survient, qui découvre ces miettes, et reproche aux moissonneurs leur

1. « I have, I verily believe, the smallest library of any man in London, who is by way of being literary. » Lettre à Robert Bridges, 6 février 1900. *M.*, II 320.

2. Parole de Butler à H. F. Jones : « Oh ! you have been reading that damned Republic again ! », *M.*, I, 395.

négligence; si ses récriminations ne soulèvent pas d'écho ou de réponse, il crie à la mauvaise foi ou à la conspiration : et le voilà lancé dans une querelle. Son ignorance lui jouait parfois, à ses débuts, des tours cruels. A la veille de publier *Life and Habit*, il avait cru sa thèse en danger après avoir relu dans l'*Origine des Espèces* les critiques de Lamarck par Darwin. Aussitôt, dit-il, « I gathered what I could from Encyclopedias of what Lamarck had said. Also I read as much about bees and ants as I could lay my hands on... I had no time to read Lamarck, but shall do so at once¹... ». Cette absence des renseignements les plus élémentaires dans un domaine où il se hasardait pour la première fois pouvait-il faire autrement que d'exciter le sourire ou le mépris des spécialistes? Il y aurait, il faut bien le dire, ou naïveté ou orgueil à espérer le contraire. Butler, malgré des airs désinvoltes ou d'une modestie excessive, supportait mal qu'on l'accusât de n'avoir pas la culture scientifique nécessaire pour traiter de ces importantes questions². Mais le reproche porte plus loin qu'il ne parait : on craint qu'en bien des occasions tant d'aisance dans les conclusions ne provienne d'une ignorance partielle. Les choses, dans la pensée de Butler, ont tendance à s'organiser facilement, selon des schémas simplistes. L'insuffisance de sa documentation est ainsi, dans une certaine mesure, à l'origine même de ses apparentes réussites; elles lui permet, en tout cas, de lancer avec une plus grande liberté de séduisantes hypothèses par-dessus des gouffres que d'autres, plus lourdement équipés, n'ont pas osé franchir.

Encore, quand il prétendait ne prendre pour juge que le bon sens de lecteurs non initiés, Butler se leurrait-il lui-même. Un public, fût-il étendu de francs-tireurs ou d'amateurs comme lui ne l'eût point satisfait. Il nourrissait secrètement une tout autre ambition. Il a eu beau s'en défendre, son dépit l'a trahi. Pourquoi tant se désoler du silence de Darwin, de

1. Lettre de S. Butler à Francis Darwin, 25 novembre 1877. La matière de cette lettre est reproduite dans *Unconscious Memory : How I wrote Life and Habit*, pp. 22, 24. Le passage en question a été légèrement amendé : « I accordingly gathered as much as I could second hand of what Lamarck had said, reserving a study of his *Philosophie Zoologique* for another occasion, and read as much about ants and bees as I could find in readily accessible works. »

2. Voir dans les *Memoires* d'Edward Clodd, une lettre de S. Butler contenant une doléance de ce genre.

Romanes, de H. Spencer¹, de tous les grands professeurs, savants patentés, pontifes et acolytes du dogme scientifique officiel, si vraiment il n'a point désiré forcer leur attention ? Une des raisons de cette conséquence pourrait bien être la jalousie informulée de toute cette culture scientifique qui lui faisait si amèrement défaut lorsqu'il voulait fonder positivement les idées brillantes, mais incorporelles, que sa féconde intuition avait fait lever. Nul doute qu'à ces moments-là il n'enviât à ceux qui le possédaient ce fonds d'observations, de lectures et de faits, ce fichier bien à jour qui lui eût permis de mettre sur pied et de consolider ses théories avec infiniment moins de peine qu'il ne parvenait à le faire. Courageusement il se mettait à l'œuvre, tâchant de combler ses lacunes les plus fâcheuses ; mais il ne pouvait aller aux sources, il sentait bien qu'il restait en dehors de la véritable méthode et de la documentation sûre. Il se voyait rejeter par l'évidence même dans les rangs des amateurs ; ne pouvant le dissimuler, il essayait de s'en faire un mérite. Mais comment croire que les spécialistes s'en contenteraient ?

Handicapé par les lacunes de sa culture scientifique, Butler l'est plus encore par les tendances mêmes de son esprit et les voies habituelles de son raisonnement. D'abord, si sa volonté, son tempérament et son existence se soumettent volontiers à des disciplines, sa pensée reste insuffisamment méthodique. Elle échappe à ces contraintes. La routine où s'enlise l'existence de l'homme seul, les manies du célibataire vieillissant, tout ce réseau d'habitudes que, loin de subir, il tisse volontairement lui-même, ne sont point une image de sa vie cérébrale. Il a un besoin incoercible de voir clair, mais il éprouve une certaine peine à organiser son travail avec patience, et ses conclusions avec ordre. Il y a en lui, paradoxalement, une certaine lenteur du jugement, qui vient précisément de cette absence à la fois de souffle et de méthode dans les démarches de sa raison. Ses livres scientifiques sont écrits en un style généralement limpide et facile, les idées y sont exposées avec simplicité. Mais la pensée n'y est pas

1. En 1884, H. Spencer publia dans l'*Athenaeum* (5 avril) un article où, sans nommer personne, il revendiquait la priorité de certaines idées, assez vagues du reste, sur l'instinct et la mémoire. Butler y vit, non sans quelque apparence de raison, une allusion à ses livres sur l'évolution, et prit Spencer à partie dans plusieurs chapitres de *Luck or Cunning ?* (1887).

organiquement composée; le meilleur s'en trouve souvent dans une digression. Elle offre des raccourcis saisissants, qui illuminent un coin d'horizon; mais elle ne présente pas un ensemble équilibré, harmonieux, complet. Son raisonnement, nous l'avons vu, progresse par déclenchements automatiques, par « raids » aventureux, par soubresauts humoristiques : on n'y décèle pas une continuité, un effort systématique pour cerner la vérité. Ses jugements par ricochets, du type « Blake, Dante, Virgil and Tennyson¹ » qu'il a lui-même raillés, mais auxquels il cède trop volontiers, ne sont que des associations nées d'une habileté innée à enchaîner, à continuer le jeu. Appliqués à des idées sérieuses, sans l'excuse du badinage humoristique, ils perdent toute valeur et toute utilité.

Cette pensée, au fond, a quelque chose d'essentiellement imprévisible; elle contient toujours un élément de fantaisie, un ressort original, difficilement compatibles avec l'ordre et la rigueur des sciences. Par certains aspects, les modes de penser de Butler s'apparentent à ceux des pré-Baconiens. Sa méthode — s'il en a une — est déductive. Quelque peine qu'il se donne pour essayer de suivre son temps, pour penser avec lui et sur le même rythme, c'est par là surtout qu'il en diffère, qu'il s'oppose à lui. La deuxième moitié du XIX^e siècle forme, peut-on dire, le vrai début de l'ère scientifique moderne; avec Wallace et Darwin, — mais le mouvement est déjà amorcé par Lyell —, commence l'âge d'or de l'observation, de l'expérimentation, de la statistique. Les sciences veulent se faire plus scientifiques, et se cantonner dans leur domaine; mais elles ne rencontreront un succès si considérable que parce que les esprits se trouvent tout préparés à accepter leurs méthodes au moins autant que leurs révélations; pénétrée du devoir d'observation et d'impartialité, curieuse de faits, éprise de recherches, d'investigations et d'enquêtes, la génération de 1860 professe une sorte de réalisme théorique qui lui impose des devoirs et lui crée des habitudes intellectuelles. Il subsiste au contraire, chez Butler, quelque chose du vieil a-priorisme philosophique. Sa conviction s'établit sans longues enquêtes, sur des données presque

1. « Talking it over, we agreed that Blake was no good because he learnt Italian at 60, in order to study Dante, and we knew Dante was no good because he was so fond of Virgil, and Virgil was no good because Tennyson ran him, and as for Tennyson — well, Tennyson goes without saying. » *N. B.*, 183.

intuitives; dès lors, elle n'a de cesse qu'elle ne se fonde en raison comme en fait, et l'effort principal consiste, pour Butler, d'une part à rassembler les preuves, les documents, les observations susceptibles de l'étayer, et d'autre part à réfuter par le raisonnement ou la contre-preuve les arguments qui viendraient la mettre en danger. Sa sincérité est rarement en cause : car il parvient toujours à justifier son attitude à sa propre satisfaction. La méthode de Darwin est à l'opposé de la sienne. Prudent, timide et même timoré dans les étapes de son patient labeur, l'auteur de l'*Origine des Espèces* voulait appuyer les bases de son système non sur quelques faits typiques mais sur une accumulation de preuves. C'est dans leur nombre qu'il puisait l'audace de se prononcer. Lent à tirer ses conclusions, il les manipulait avec hésitation, presque avec répugnance, au point que Butler pourra, dans les éditions successives de son ouvrage, relever triomphalement des contradictions, une terminologie maladroite ou des formules obscures. La méthode inductive, avec son rébarbatif appareil de documentation, ne fait pas l'affaire de Butler. C'est pourquoi, franchissant le Darwinisme, il va découvrir les anciens évolutionnistes. Il reconnaît chez eux des esprits cousins du sien, pétris de penchants analogues. Comme Lamarck, comme Buffon, comme le vieux Darwin, il a le goût des généralisations, et une tendance innée à philosopher. Sur toute question, il lui faut d'abord se faire une philosophie. Puis, déduisant la série des conséquences qui doivent en découler, il en examine la probabilité, choisit les plus raisonnables, et en cherche la confirmation dans les exemples à sa portée.

Butler n'a pas, à vrai dire, une méthode d'investigation du vrai. L'élaboration de son système d'idées se fait par poussées brusques, dans un certain désordre. On en saisit les étapes au cours de ses études homériques : il croit flairer, au début, un mystère, une contradiction ; il continue ses lectures, l'esprit en éveil, s'efforçant de saisir par intuition la raison de sa méfiance. Il revient à nouveau sur les textes, s'en imprègne, essayant de les forcer ainsi, par persuasion, à livrer eux-mêmes leur secret. On assiste à la démonstration d'un procédé d'artiste ou de chasseur, non à une investigation systématique. Mais, plausible en critique artistique ou littéraire, une telle démarche n'a pas sa place en science. Or il agit en ce domaine exactement comme dans les autres. Sa première attitude est

d'acceptation provisoire, jusqu'au moment où un soupçon lui vient; alors il se jette sur les documents et les sources; il les parcourt, guettant des sous-entendus, des intentions cachées, des erreurs, dissimulées, des manœuvres. De là viennent ce ton aigre, cette humeur querelleuse, ces irritantes incursions sur le terrain de la polémique. Ses quatre livres, et surtout les trois derniers, sont avant tout des réfutations ou des attaques *ad hominem*. Ils contiennent pêle-mêle des remarques scientifiques et des récriminations, des exposés d'idées et des doléances personnelles. Sa propre conviction semble se déclencher, non sur l'évidence de fait qu'il connaît mal, mais par réaction contre un autre penseur et contre une thèse. Il soupçonne l'homme de déguiser sa pensée intime, de cacher ses buts : s'il louvoie, pense-t-il, c'est qu'il craint la clarté des faits; c'est donc que les faits lui donnent tort, et que la vérité est au contrepied de ce qu'il affirme. « When we see a person costrichizing' the evidence which he has to meet, écrit-il dans *The Deadlock of Darwinism*, we shall in nine cases out of ten be right in supposing that he knows the evidence to be too strong for him¹ ». Ailleurs, son flair de dépisteur d'illusions et de contradictions s'exerce aux dépens des idées acquises, des fétiches philosophiques ou moraux de l'humanité. Une partie du tableau de chasse est exposé dans les, *Note-Books*; la battue et le tir aux idées s'y exercent avec leurs armes familières : boutades, rêveries, paradoxes d'essai, analogies forcées, réactions spontanées, démarches calculées. Vue sous cet angle, toute l'activité de ce fertile esprit se ramène ainsi à une sorte d'empirisme intelligent, d'« intuitionnisme » dirigé.

De tels procédés de découverte, n'ont évidemment en science qu'une valeur précaire. Ils sont cependant à la base de la moitié des raisonnements de Butler. Il lui arrive d'appliquer dans un domaine où elle n'a que faire, et c'est généralement celui de la morale ou de la vie sociale, une formule étroitement scientifique². Le plus souvent, cependant, il opère une mutation de sens inverse, essayant, pour exposer ou vulgariser une idée, de la vêtir d'une métaphore ou d'une

1. *Deadlock*, p. 291.

2. Par exemple celle, qui lui était chère, du Crossing. Mrs. R. S. Garnett, a relevé cette erreur dans *Fam. Rel.*, pp. 183-84 : « It is, dit-elle, a glaring example of carrying a scientific principle into regions where it will not properly apply. »

comparaison dont le terme est pris dans la réalité courante. « I do not think, écrit-il dans *Ev. O. and N.*¹, the reader will find any clearer manner of picturing to himself the development of organism than by keeping the normal growth of wealth continually in his mind. He will find few of the phenomena of organic development which have not their counterpart in the acquisition of wealth. Thus a too sudden acquisition, owing to accidental and external circumstances and due to no internal source of energy will be commonly lost in the next few generations... ». Cet effort pour ramener à des termes familiers une question scientifique, prisonnière d'une technicité qui semble, aux yeux de Butler, lui conférer quelque chose d'irréel et d'inhumain, sera peu goûté des véritables savants. Ce n'est pas que le point de vue soit faux. Au terme ultime de l'évolution de la pensée humaine, on peut envisager la disparition des cloisons qui séparent aujourd'hui les différents compartiments de la connaissance ou du raisonnement. Mais jusque là il est dangereux sans doute d'ouvrir toutes grandes toutes les portes, et d'amollir à l'excès, en y mêlant la confusion inextricable de la vie, cette austère rigueur que depuis quelques générations seulement les hommes de science s'efforcent d'introduire dans leurs recherches. Parler de jalousies d'organes², et comparer l'organe et la fonction à des frères siamois, peut servir à évoquer dans l'esprit d'un lecteur moyen l'analogie qui lui permet de comprendre le rythme extérieur d'un phénomène; c'est un procédé bien connu de vulgarisation. Mais son retour constant sous la plume de Butler, son emploi à des moments où il est évident qu'il ne cherche pas à persuader un lecteur, mais à préciser sa propre pensée; l'absence à peu près complète de toute terminologie technique dans ses œuvres, et la lourdeur avec laquelle il se croit obligé de l'éclairer lorsqu'il l'utilise; enfin les moqueries dont il crible l'appareil scientifique et le langage pédant des savants : tout montre que chez lui l'analogie anthropomorphique, la métaphore et les recettes analogues ne sont pas seulement un procédé d'exposition, mais aussi un mode de raisonnement et un moyen de comprendre.

Certes, il faut toujours réserver la part d'une certaine ma-

1. *Ev. O. and N.*, 222

2. *Ev. O. and N.*, 218.

lice qui le fait parfois se moquer sous cape de ses propres manies. Il se réjouit à dépouiller ces systèmes lointains et formidables de leurs affectations et de leur style barbare, à les traduire en images courantes, à ramener, en somme, la science au bon sens et à son langage. Mais cette exégèse scientifique d'un genre particulier n'a pas comme seul mobile un besoin de délectation taquine. La pensée philosophique de Butler et les recherches biologiques sur lesquelles elle s'appuie montrent une tentative inlassable, irritée, parfois inquiète, pour simplifier et unifier les lois de la vie. Leur fin est d'élaborer une vue d'ensemble de l'univers, qui permette à l'homme de penser, de vivre et d'évoluer en agissant sur lui à bon escient. A quoi bon, pense-t-il, organiser la société en des systèmes politiques ou moraux dont on ne sait pas mieux que pour ceux d'*Erewhon* vers quel avenir ils la conduisent? A quoi bon tant de calculs, d'observations, d'expériences, si les savants ne se demandent d'abord quelle est la place de l'homme dans le monde, quels liens l'unissent aux autres êtres, et quels sont les droits des animaux, ceux des végétaux, même ceux des machines? La science dissèque, dénombre, compartimente, complique; elle crée du complexe avec du simple. Butler, de tout son effort de pensée, essaie de recomposer ce qu'elle disperse. C'est dans ce but qu'il réhabilite la « contradiction dans les termes », qui permet une vision philosophique plus rapide, plus simple, moins encombrée de vains obstacles, et favorise le mariage du sens commun, qui voit des différences, et de la raison, qui proclame l'unité fondamentale de l'être. C'est au nom de ce principe qu'il refuse de s'intéresser aux mille problèmes oiseux de la science, aux classifications, à la technique des expériences, à l'exactitude des statistiques. « Therefore, écrit-il au milieu d'un développement sur les *Germes à l'intérieur des Germes*, it will save trouble (and we should observe no other consideration) to say...¹ ». Désinvolture significative : tout, semble-t-il croire, est préférable à cette dissection de la nature et du monde à laquelle nous convie la science. Si « jumping to a conclusion » est une erreur, « jumping away from one » en est, à ses yeux, une plus grande encore². La science, à elle seule,

1. N. B. « Germs within Germs ».

2. *Authoress*, 159 : « Men of Science, so far as I have observed them, are apt in their fear of jumping to a conclusion to forget that there is such a thing as jumping away from one... »

ne peut nous révéler l'univers, car elle est incohérente, stérile, aveugle. Il lui manque ce don précieux, que Butler possède, lui, au degré suprême : la faculté de rapprocher des plans éloignés, de fondre harmonieusement ensemble des idées différentes, afin que l'esprit, libéré des vains obstacles, et sans craindre nulle impasse, puisse parcourir d'un bond l'échelle de l'Être depuis l'atome le plus infime jusqu'à la divinité.

Nous ne voulons pas dire que Butler ait réussi à construire un système harmonieux répondant à cet idéal. Mais c'est en celui-ci qu'il plaçait la fin suprême de toute pensée. Ses quatre ouvrages sont parsemés de passages qui ne peuvent qu'agacer, à bon droit, le savant; l'esprit même qui a présidé aux constructions idéologiques qu'ils exposent leur paraîtra faux. Butler s'y refuse à se faire le prisonnier de la science; mille saillies, mille digressions, par tout un jeu d'hypothèses hardies, de rapprochements d'idées, de confusions de place, sans compter celui de l'humour, qui y tient son rôle, ouvrent au détour de presque chaque page des portes sur les plus libres horizons. La brume lumineuse qui les baigne est plus plaisante, certes, que la pénible obscurité des perspectives scientifiques; mais, diront les savants, elle n'est qu'un mirage. En fait, il semble que, du double point de vue de la méthode et des conceptions directrices, Butler ait souvent tourné le dos à la science moderne. Dans un ouvrage récent¹, un biologiste français reproche à l'école aristotélicienne des naturalistes antérieurs à la fin du XVIII^e siècle de s'être laissé mener par trois idées essentiellement a-scientifiques dans leur nature, et anti-scientifiques par leurs effets sur les recherches : un certain vitalisme, un certain finalisme, et une comparaison trop facile et constante entre les animaux et les végétaux. Butler s'expose à des reproches analogues. La biologie est pour lui, sinon une religion, du moins une philosophie. Son vitalisme, qui imite celui de Buffon ou de Lamarck autant qu'il annonce celui de Bergson, est pour sa pensée un ardent principe de direction, une sorte de foi illuminatrice. Son finalisme, d'autre part, s'il n'est pas celui de la création selon la conception chrétienne, fournit, comme l'autre, des solutions apaisantes, endormeuses, à ces pourquoi qui sont les aiguillons incessants de l'investigation scientifique. Enfin, plus

1. Raoul Combes, *Histoire de la biologie végétale en France*, 1933.

encore que les naturalistes d'autrefois, Butler use et abuse, pour en faire un moyen de comprendre, de la comparaison entre les divers règnes de la vie. On ne saurait lui reprocher de ne pas réduire leurs différentes activités à des termes communs de réactions physico-chimiques, ainsi que le font les biologistes d'aujourd'hui; mais cette vision de la nature et de l'être comme une entité unique dont les aspects seuls diffèrent lui a caché de nombreux problèmes. S'il est moins naïf que celui de ses devanciers, son anthropomorphisme biologique n'en est pas moins un obstacle à l'application des méthodes objectives. Selon une anecdote, des spécialistes se seraient exclamés à l'entendre, dans un de ses livres, évoquer l'âme de grenouilles, au lieu d'employer un autre terme¹; l'histoire montre un aspect comique de la déformation professionnelle, mais elle ne tourne nullement à la confusion de la méthode scientifique. Parler de l'âme des animaux, appeler « la foi » au secours de la raison, ou voir dans la vie un miracle², c'est transporter, non seulement la terminologie, mais la recherche elle-même, du domaine de la science au domaine de la philosophie. La première n'a rien à y gagner.

Dans l'agitation soulevée par l'avènement de la science moderne, Butler a pris bruyamment parti. Il a parié pour le sens commun et ses droits, contre l'inhumaine objectivité des recherches scientifiques. Sa fierté de sujet pensant refuse d'abdiquer. Son esprit ne fraye point avec ces « splendides esclaves » qu'une humilité naturelle prosterne devant les faits, et dont Herbert Spencer, à en croire Mr. G. K. Chesterton, serait le prototype³. Il existe, à ses yeux, une hiérarchie de l'activité intellectuelle. Mille observations scrupuleusement vérifiées ne valent pas, comme preuve, un raisonnement

1. Cf. *English Review*, March, 1911. Revue de *Life and Habit* par A. D. Darbishire. L'auteur de l'article raconte qu'un comité de naturalistes s'étant réuni pour choisir des livres pour leur bibliothèque, un seul des ouvrages présentés fut rejeté : celui de Butler. « *L. and H.* was not merely rejected, it became the subject of merriment. One of the committee opened it at random and exclaimed « Listen to this ! » and read a sentence in which « frog » and « soul » occurred. »

2. *Luck or Cunning ?*, p. 37.

3. « Now Herbert Spencer built his philosophy on a course of sciences, each built on the researches of a million of men. He could do it because he had profound natural meekness; his intellect was a sort of splendid slave ». Réponse de G. K. Chesterton à une enquête sur la « Phrénologie » dans *The Daily Graphic*, 1906, cité par l'auteur de l'enquête, Mr. Frederic Whyte, dans *A Bachelor's London*, 1931.

logique endossé par le bon sens¹. Il est à craindre que, sur ce point, Butler n'ait perdu son pari. La science moderne paraît s'engager chaque jour davantage dans une voie qui n'appartient plus qu'à elle, qui échappe au contrôle de la raison pratique et de ses habitudes traditionnelles. Le bon sens et son cousin, le sens commun, fruits composites de l'expérience humaine, où l'élément affectif est vivace et la tendance anthropocentrique inévitable, semblent devoir renoncer dorénavant à tout droit de regard sur les progrès de la recherche scientifique. Qu'iraient-ils faire dans le domaine de la relativité, dans la théorie des quanta, dans celle des hormones ou des chromosomes? Le nouveau positivisme scientifique poursuit sa vérité en dehors d'eux. Même le vieux principe de causalité a paru un moment ébranlé. Pour emprunter aux savants une de leurs précautions oratoires, tout se passe comme s'il devait désormais exister deux ordres de vérité, la scientifique et l'humaine. Butler a eu l'obscur pressentiment du divorce imminent; il a lutté de tout son pouvoir pour empêcher cette désolante scission, ce partage du monde et de l'esprit en deux étages distincts. Il a été vaincu. Mais il est de glorieuses défaites. L'avenir dira si la sienne n'est pas plus féconde qu'une victoire.

1. Voir dans *Deadlock*, p. 298, un exemple typique de cette attitude : « I have quoted direct evidence adduced by competent observers, which is, I believe, sufficient to establish the fact that offspring can be and is sometimes modified by the acquired habits of a progenitor. I will now proceed to the still more, as it appears to me, cogent proof afforded by general considerations. »

CHAPITRE XXII

IDEES PHILOSOPHIQUES

Rôle de l'inconscient. — La vie. — Le miracle de la vie.
— L'identité personnelle. — L'idée de progrès. — La
dissertation sur les machines. — Téléologie.
Relativisme de toute connaissance. — Dissociation
des concepts familiers. — Monisme. — Critique de
l'idée de Dieu. — Esprit et matière. — Le Dieu de
Butler. — L'Evangile du Sunchild. — Panthéisme ou
vitalisme ? — Critique de l'attitude philosophique de
Butler.

Les convictions philosophiques de Butler ne sont, pourrait-on dire, qu'une sublimation de ses idées psycho-biologiques ; ses vues sur la mémoire, l'habitude, la récapitulation ancestrale et l'inconscience des actes essentiels de la vie en forment les assises solides. Mais en fait, il semble que les horizons philosophiques se soient ouverts pour lui avant que soit terminée, peut-être avant que soit commencée, la mise en ordre des données scientifiques. S'il a dû cesser d'adhérer au Darwinisme, c'est qu'une des tendances profondes de son esprit s'est trouvée gênée dès l'abord par le mécanisme simpliste de la sélection naturelle ; de là ses recherches dans l'évolutionnisme pré-darwinien, ses études désordonnées, cette hâte à se faire une opinion sur les questions controversées. Un penchant vigoureux dirigeait son attention, sa réflexion, ses lectures. Trois postulats essentiels, solidement articulés les uns aux autres, forment les glissières le long desquelles court sa pensée, du début à la fin : l'un affirme que la vie est un flux ininterrompu, assurant ses propres destinées ; le second, que tous les aspects des choses sont relatifs entr'eux, que les extrêmes se touchent, et que tout est dans tout ; le troisième, que la divinité est immanente à l'univers et ne doit pas être

cherchée en dehors de lui. Cet édifice idéologique, ample et cependant sommaire, Butler l'a présenté au public sans ordre et sans méthode, par petites touches successives, dispersées, parfois contradictoires; il faut en recueillir partout les indications fragmentaires, dans ses ouvrages scientifiques, dans ses essais, ses romans, ses notes, ses lettres. Mais une fois rassemblées, elles donnent une image suffisamment cohérente, qui laisse une impression curieuse : plutôt qu'un arrangement pertinent d'hypothèses, ou de convictions, nées d'une curiosité désintéressée, on y distingue l'empreinte d'un esprit occupé avant toutes choses à justifier ingénieusement ses besoins instinctifs. Certes, chaque philosophe a son tempérament propre, qui détermine, dans une certaine mesure, l'orientation ou la disposition de ses vues profondes. Mais il est rare qu'on les voie, comme l'on devine Butler, obéir aussi docilement, dans une sorte de demi-conscience, aux poussées lentes et puissantes du tempérament secret.

Cette philosophie est toute nourrie d'analogies biologiques. A ses moments d'humeur aventureuse, elle paraît même vouloir ramener la plupart des phénomènes affectifs à des phénomènes physiologiques. L'amour, allègue-t-elle, n'est qu'une étape — étape consciente — du désir de manger. Le véritable amour est celui qui nous fait désirer l'union complète, « not heart to heart, but protoplasm to protoplasm¹ », et c'est l'appétit de nourriture; entre ce besoin et le noble sentiment, Butler ne reconnaît qu'une différence de degré, non d'espèce. Mais le trait le plus frappant, sans doute, de sa pensée, c'est la part considérable qu'il y fait à l'inconscient. Sur ce point il a pris position avec quelques uns des psychologues les plus avancés de son temps. Il pressent les vastes horizons que l'étude de l'inconscient va ouvrir au psychiatre et à l'éducateur; il est en tête de ceux qui n'ont pas hésité à se pencher sur l'abîme grouillant, à en explorer les abords avec sang-froid et perspicacité. « I fancy », écrit-il prudemment, that there is some truth in the view which is being put forward nowadays, that it is our less conscious thoughts and our less

1. *N. B.*, 205 : « Loving and Hating ». Voir aussi une lettre de Samuel Butler au frère de H. F. Jones, 6 nov. 1884 : « Love involves an effort after identifying something with ourselves, which ends either in assimilation, by eating, or in connection and reproduction and, consequently, in assimilation after all. » *M.*, I, 431.

conscious actions which mainly mould our lives and the lives of those who spring from us¹ », Puisque cette citation est extraite de *The Way of All Flesh*, notons en passant que ce roman, considéré sous cet angle, est très précisément le dossier et la description de la psychanalyse d'une famille ; il contient l'étude fouillée d'un enfant aux sentiments refoulés, affecté d'un « complexe » (Butler, faute d'une meilleure étiquette, dit « un secret² »), et suggère en passant un traitement approprié. Partout où cette constatation du rôle prépondérant de l'inconscient trouve à s'employer dans l'œuvre de Butler, elle lui communique une profondeur et une puissance rares. Le *Fair Haven*, par exemple, ce livre d'un esprit si critiquable, se rachète en certains passages par la finesse de l'intuition psychologique ; qu'il s'agisse d'interpréter l'esprit des Evangiles ou leur composition, d'analyser l'état d'esprit d'un prétendu miraculé ou d'expliquer les visions de Marie-Madeleine, c'est toujours, sous les dépositions des témoins et les déclarations lucides des acteurs du drame, les mouvements intimes de leur inconscient qu'il essaie de retrouver. Nous ne jugeons pas de l'ultime vérité de ces conclusions. Elles peuvent être radicalement fausses ; pour qui croit au caractère divin des événements rapportés dans l'Ecriture, la méthode d'explication psychologique doit paraître ridiculement impuissante à le saisir. Mais sur le plan humain le livre de Butler est une manière de chef d'œuvre. Par contre le thème d'*Erewhon Revisited* semble plus schématisé, et cette psychanalyse du miracle est moins réussie, à certains égards, que la malicieuse dissection du *Fair Haven*.

Mais l'inconscient n'est pas seulement pour Butler un prétexte à analyses littéraires ou psychologiques. Il représente à ses yeux tout un compartiment de la personnalité, un étage de la vie même, qu'il est nécessaire d'explorer si l'on veut comprendre les actions humaines les plus simples. Ce monde obscur, fourmillant d'une vie latente, a ses courants, ses conflits, ses férociétés, ses langueurs ; c'est là surtout que se déclenchent, fonctionnent, ou se résolvent les innombrables opérations par lesquelles se poursuit l'évolution continue de l'être, ces « chocs », ces « fusions » ces « croisements »

1. *W. of A. F.*, 23.

2. *P.* 161.

qui lentement dessinent la courbe de tout progrès, tant physique que moral et spirituel. « Unconsciousness, déclarait Butler dans une conférence¹, is no bar to livingness. Our conscious actions are as a drop in the sea as compared with our unconscious ones. Could we know all the life that is in us by way of circulation, nutrition, breathing, waste and repair, we should learn what infinitesimally small part consciousness plays in our present existence; yet our unconscious life is as truly life as our conscious life, and though it is unconscious to itself it emerges into an indirect and vicarious consciousness in our other and conscious self, which exists but in virtue of our unconscious self. » Non seulement la mémoire, mais avec elle l'habitude, l'instinct, l'hérédité, ont sous la conscience claire, qui n'en saisit, à grand effort, que des aspects momentanés, leurs inextricables et puissantes ramifications. Tous les phénomènes mentaux, toutes les manifestations de l'intelligence, tous les élans spirituels y ont leur source mystérieuse, et s'y déterminent. C'est l'inconscient qui préfigure la personnalité et jusqu'au destin des individus. « The unconscious life of those that have gone before us has in great part moulded us into such men and women as we are, and our own unconscious lives will in like manner have a vicarious consciousness in others, though we be dead enough to it in ourselves² ». Ainsi, dans le flot ininterrompu de l'existence humaine, depuis l'embryon jusqu'à l'ultime survivance du souvenir, les miroitements de la surface cachent d'obscures profondeurs. Notre pensée, notre humeur du moment, sont souvent à moitié inconscientes³. Nos actions les plus simples, les plus essentielles, celles dont dépendent notre bien-être ou notre misère physique, notre vie ou notre mort, s'appuient sur une expérience instinctive, sur toute une vie antérieure dont nos organes et nous-mêmes n'avons pas gardé la mémoire claire; si la conscience n'apparaît chez l'individu qu'après sa naissance, n'existe-t-il pas un monde des « non nés » auquel il appartenait déjà, où s'est façonné

1. Au Somerville Club, 27 février 1895. Publiée sous le titre : *How to make the best of Life*, dans *The Humour of Homer and Other Essays*, 1913, p. 146.

2. Fin du paragraphe en partie cité plus haut : *How to make the best of Life*, 146-7.

3. « I think there is such a thing as unconscious thought — thought, I mean, too rapid and too subtle for conscious analysis — and unconscious malaise ». Lettre à Walter Scott, Esq., 1881, *M. I*, 346.

ce qui sera son corps, son tempérament, son intelligence, sa volonté, mais dont, en signant son acte de naissance au monde terrestre, il a perdu le souvenir ?¹.

Ainsi, affirme fortement Butler, l'inconscient est la base de l'univers vivant. A moins d'être un Dieu, ou quelque amibe rudimentaire, aucun être ne saurait avoir à chaque instant de son existence conscience de toutes et de ses moindres actions. Mais Butler est non moins prompt à affirmer qu'inconscience ne signifie pas inertie. Entre la matière inerte — simple concept commode, semble-t-il croire — et la conscience lucide de soi-même, effort suprême par lequel l'être, un moment et sur un point, rejoint le Dieu universel, il y a place pour mille formes, mille degrés de vie. Cependant la notion de vie se prête difficilement à l'analyse ; elle heurte même le raisonnement. « All reason is against it, écrit Butler, and all healthy instinct for it. »². Elle se connaît par intuition ; mais comme tout ce que nous possédons le mieux, nous sommes incapables de l'expliquer. Aussi Butler préfère-t-il procéder par métaphores : « Life is like playing a violin in public and learning the instrument as one goes on »³. « Life is like music, it must be composed by ear, feeling and instinct, not by rule. Nevertheless (ajoute-t-il) one had better know the rules, for they sometimes guide in doubtful cases — though not often⁴ ». La vie est donc une chose qui s'improvise, qui parfois se trompe ; à vrai dire, même, l'aptitude à l'erreur est une de ses caractéristiques⁵ ; seules les choses inorganiques obéissent infailliblement à leurs lois. Elle comporte des degrés, un plus et un moins : « Livingness depends on range of power, versatility, wealth of body and

1. Le chapitre des « non-nés » dans *Erewhon*, n'est guère autre chose qu'une fantaisie humoristique ; il n'y faut pas chercher, même présentée en apologue, une conception positive. On y trouve deux éléments mêlés : un développement d'allure paradoxale, formule humoristique à laquelle Butler nous a habitués, où il raille les croyances chrétiennes populaires, comme les saintes huiles et le baptême ; d'autre part, des passages qui jurent avec la plausibilité philosophique du thème, et qui doivent être, pensons-nous, un souvenir des méditations naïves auxquelles se livrait Butler enfant, en ruminant ces notions de son catéchisme, peut-être aussi des conversations avec d'autres enfants, où se donnaient libre carrière leurs interprétations puérilement absurdes.

2. *Er. Rev.*, 138.

3. *How to make the best of Life*, 142.

4. *N. B.*, 11.

5. « The power to err », *Ev. O. and N.*, p. 29. « The power to make mistakes », *N. B.*, 77.

mind »¹. Elle se renouvelle et se prolonge grâce à des échanges continuels. « For to live is to be influenced, as well as to influence² ». C'est une affaire de longue haleine, un effort patient et têtue, « one long process of specializing consciousness and sensation »³. Il n'est de vie réelle sans un minimum de volonté latente. « The more a thing knows its own mind the more living it becomes⁴ ». Inversement, l'on pourra dire que tout ce qui touche à l'esprit est vivant : « Everything is living which is in close communion with, and interpermeated by, that something which we call mind or thought⁵ ».

Si la vie est esprit, et si tout esprit est vie, c'est en vain que l'homme tentera de la définir, en l'isolant pour l'analyser comme une force étrangère à lui-même. Butler, pour l'entrevoir, n'essaie pas de se hisser jusqu'aux perspectives grandioses de l'infiniment grand; il préfère se pencher sur les formes rudimentaires, les organismes les plus humbles. L'infiniment petit change avec les progrès de l'outillage et les méthodes des sciences; ce n'est plus le ciron de Montaigne ou de Pascal; c'est pour l'observateur moderne la cellule vivante, le germe, la goutte infime de protoplasme, l'ultime division de l'être révélée par le microscope. Mais l'esprit avide de savoir, ainsi parvenu au bout de la spirale, n'a pas plus de chance de découvrir la solution de l'énigme; qu'il s'agisse de la nature même de cette vie, de son origine ou de ses fins, le philosophe et le savant ne trouvent au terme de leurs explorations que l'inconnu et l'incompréhensible. Butler prend allègrement son parti de son impuissance à connaître; ces ténèbres, loin de l'effrayer ou de l'impatienter, le frappent d'admiration; il s'émerveille de ce qu'il ne saurait comprendre. Il consent d'un cœur léger à échafauder sur un pur mystère son modeste et lucide édifice. Son tempérament sec et sa tournure d'esprit raisonneuse suffisent à l'arrêter sur la pente qui mènerait au désordre; il ne cherche pas à « communier » avec la puissance inconnue, bienfaisante et formidable, dont il sent partout la présence; il ne fait pas une mystique de cette intuition, de ce respect de la vie. Mais il professe sans honte

1. *Luck or Cunning?*, 147.

2, *Er. Rev.*, 132-133.

3. *L. or C.?*, 148.

4. *Ibid.*

5. *L. or C.?*, 119.

comme sans raillerie qu'il se trouve en présence d'un véritable miracle. « Change, dit-il dans une intéressante page de *Luck or Cunning?*, is essentially miraculous, and the only lawful home of the miracle is in the microscopically small. Here, indeed, miracles were in the beginning, are now, and ever shall be, but we are deadened if they are required of us on a scale which is visible to the naked eye. » De peur que son lecteur s'y trompe, il précise que le mot miracle est par lui employé dans son sens le plus strict : « And by miracle I do not merely mean something new, strange, and not very easy of comprehension — I mean something that violates every canon of thought which in the palpable world we are accustomed to respect ; something as alien to, and inconceivable by, us as contradiction in terms, the destructibility of force or matter, or the creation of something out of nothing. » Son attitude, quoiqu'inattendue, est claire. Il se résume en une phrase catégorique : « All, then, whether fusion or diffusion, whether of ideas or things, is miraculous¹. » Jamais il n'a été plus loin de l'ironie, plus convaincu et plus ardent à convaincre, que dans ces pages.

Il n'a pas daigné, ou pas su, nommer à sa manière ce flot de vie, qui après lui s'appellera « Life-Force » (G. B. Shaw) ou l'élan vital (Bergson). C'est que le mot « Life » à lui tout seul lui paraissait suffisant. Mais la vie ainsi conçue sous l'aspect d'une série infinie de minuscules miracles psycho-physico-chimiques pose de façon aiguë certains problèmes dont les répercussions peuvent être considérables. Entraîné par son raisonnement, et dépassant ici sa propre expérience, Butler, le plus personnel, le plus original des hommes, s'attaque à la notion d'identité personnelle, pour en nier la réalité. Il s'attache à montrer qu'une curieuse désintégration s'opère à la fois dans l'espace et dans le temps. Il expose d'abord que l'individu humain est constitué par un ensemble de cellules ayant chacune leur vie propre. Citant Ribot et Maudsley, il affirme que « each cell in the human body is a person with an intelligent soul, of a low class perhaps, but still differing from our own more complex soul in degree and not in kind² ». Ce faisceau de « selves » minuscules, sous l'effet d'une coordination qu'il compare à celle qui lie les membres d'un même corps politique, concourt à une action commune, concertée

1. *L. or C.?*, 34, 35, 37.

2. *Life and H.*, p. 109.

et intelligente. Ce que nous croyons être unité n'est ici que l'apparence d'une multiplicité harmonieuse — un « masque », dit aussi Butler, excipant de l'étymologie du mot « personne » : « A person must be a « persona » — that is to say the living mask and mouthpiece of an energy saturating it and speaking through it¹ ». En fin de compte, une communauté de but et un accord tacite sur les moyens de les atteindre sont les deux seules clauses du contrat sur lequel repose la notion de personnalité; contrat de volonté et d'action, dont les parties, par conséquent, doivent être douées d'intelligence. La notion de race ou d'espèce doit être envisagée de la même manière. Une race est un faisceau d'individus contemporains dont les existences parallèles sont soumises à des lois d'attraction mutuelle, à toute une communauté d'intérêts, de sentiments, ou de déterminations. Il n'est donc pas illogique d'imaginer une conscience de la race, qui n'enlèverait à l'individu humain sa personnalité que pour la conférer à cet être plus vaste, supérieur à lui en instinct comme en raison.

Ce n'est là cependant qu'une première constatation de Butler. Son esprit, suivant son rythme habituel d'oscillation d'un contraire à l'autre, revient à l'unité par un autre chemin : mais c'est une unité différente, combien plus vaste et plus vague aussi. Elle consiste à fondre l'individu dans toute la chaîne d'êtres dont il descend. « Personal identity cannot be denied between parents and offspring without at the same time denying it as between the different ages (and hence moments) in the life of the individual² ». C'est là, dit-il, la seule clef qui puisse permettre de comprendre les phénomènes de l'hérédité³. Et Butler d'insister et de se répéter; c'est une de ses idées, sinon les plus justes, du moins les plus fortes, les plus profondément enracinées; il se peut qu'il en ait trouvé le germe dans un sermon de l'évêque Joseph Butler « On Personal Identity », où l'auteur de l'*Analogy of Religion* remarque qu'en dépit des apparences si considérablement différentes, un vieillard est identiquement le même être que le bébé vagissant

1. *God the Known*, p. 25. Cf. aussi, *How to make the best of Life*, 145 : « Our living personality is, as the word implies, only our mask ».

2. *N. B.*, 375. Voir tout le chapitre (« Personal Identity ») de *Life and Habit*.

3. *Ev. O. and N.*, p. 151 : « that oneness of personality between parents and offspring, which is the only key that will make the phenomena of heredity intelligible ».

de quatre-vingts ans auparavant. De là à reculer la borne davantage encore dans le passé, le pas était facile à franchir. Le fœtus dans le sein de sa mère est déjà l'individu. Et les parents, si on les réduit à leur essence biologique, si on les dépouille de ce qui n'est qu'imparfaitement eux-mêmes — membres, organes, viscères, tissus — ne sont que des germes, laborieusement occupés à se transmettre par une série de manœuvres à vrai dire assez compliquées¹. Ainsi l'individu n'est qu'un moment d'un être né le premier jour de l'ère humaine. Seul son aspect présent est connu de lui-même et de ses contemporains; mais il est la même personne qu'hier et qu'autrefois; il est ses propres ancêtres, et les ancêtres de ses ancêtres. Les autres vivants de son espèce, autour de lui, sont ses cousins; nés le même jour, ils partagent, sans en avoir clairement conscience, une vie, un progrès, un destin communs. Il y a donc une vie unique, et, pourrait-on dire, un être unique. « Every one, écrit Butler, à la fin de *Deadlock in Darwinism*, is both himself and all his direct ancestors and descendants as well; therefore, if we would be logical, he is one also with all his cousins, no matter how distant, for he and they are alike identical with the primordial cell... This is practically making him one with all living things, whether animal or vegetable, that ever have existed or ever will² ». Le raisonnement ne saurait aller plus loin dans cette voie. On se demande à quelles théories sociales ou morales ces conceptions auraient pu mener un esprit plus entier, plus étroitement logique, plus tourné vers l'action. Chez Butler, elles n'aboutissent qu'à une critique négative, ou à des conseils mi-désabusés mi-convaincus de prudence, de cour-

1. L'assimilation d'une lignée directe d'êtres aux différents âges d'un individu a soulevé une objection de la part du propre neveu de Samuel Butler, dans un livre où il s'efforce de démontrer « l'Existence et l'Immortalité de l'Âme » : « Talking of heredity, my uncle Samuel Butler says : « The identity between two successive generations is essentially of the same kind as that existing between an infant and an octogenarian. »

« I cannot quite agree with him, for though the infant and the octogenarian are the same personality, the infant of the next generation is but the personality of the father modified by that of the mother, and mother's family » (*The Existence and Immortality of the Soul* by H. T. Butler, New Revised Edit., 1933, London, p. 12).

L'objection quoique simple et évidente est d'importance. Elle ruine l'analogie de Butler, mais non l'idée fondamentale de l'unité de l'être, qu'elle renforce au contraire.

2. *Deadlock*, p. 307 (dans *The Humour of Homer*).

toisie et de tolérance. Il vaut la peine de citer une phrase du paragraphe qui suit immédiatement le passage ci-dessus : « These remarks are to be taken in a strictly scientific sense, and have no appreciable importance as regards life and conduct. True they deal with the foundations on which life and conduct are based, but like other foundations they are hidden out of sight, and the sounder they are, the less we trouble ourselves about them. »

De cette conception de la vie humaine se dégage très fortement la notion de progrès. Sur ce point, une fois de plus, Butler est en accord avec son époque. Mais le mot est vague et demande à être précisé. Il ne s'agit pas pour lui d'un tri fortuit et automatique à la manière de la « sélection naturelle » des Darwinistes; ni d'un effort conscient des individus vers un idéal moral, transcendant à l'homme. Tous les êtres soumis à l'évolution tendent vers des formes supérieures, qu'ils semblent réaliser peu à peu; une volonté de perfectionnement les anime. C'est chez Butler que G. B. Shaw a trouvé le thème de *Back to Methuselah*. L'augmentation de la longévité humaine paraît à Butler une prévision raisonnable : « There is nothing, dit-il avec sérieux, to prevent man's becoming as long lived as the oak if he will persevere for many generations in the steps which can alone lead to this result¹ ». Certes, le progrès est fonction de la durée des choses; il comporte un élément irréductible de temps; de telles étapes demandent, pour être franchies, non des générations, mais des époques et des âges. Butler insiste fréquemment sur ce double aspect de la question : la petitesse de l'écart maximum que la nature humaine peut aborder sans danger, et le nombre énorme de ces degrés infimes à gravir pour se hausser d'un palier de progrès au suivant. La civilisation d'un pays ou d'un temps est, non seulement la mesure apparente, mais un des facteurs réels du progrès général. Car, dit Butler, avec l'autorité de l'expérience, « in a new country everything has a tendency to go wild again, man included; and the longer civilisation has existed in any country the more trustworthy and agreeable will its inhabitants be² ». Le terme de progrès, comme celui d'évolution — et comme bien d'autres, aux yeux

1. *Ev. O. and N.*, 382.

2. *Alps*, 123.

de notre philosophe, — désigne un processus malaisément divisible. Tout, dans l'univers, peu ou prou, simultanément ou successivement, progresse. Les mœurs, la morale, l'organisation sociale, la politique, la religion, évoluent et se développent selon le même rythme que les organismes biologiques' leurs fonctions et leurs rapports : sans grands « chocs », mais par une lente et patiente méthode de « fusion ». L'homme se trouve aujourd'hui au plus haut degré de l'échelle des êtres. Mais il n'est pas interdit de croire à l'avènement d'un « règne sur-organique », aussi supérieur à celui de l'homme que celui-ci l'est à celui des animaux. « As the solid inorganic kingdom supervened upon the gaseous (vestiges of the old being, nevertheless, carried over into and still persisting in the new) and as the organic kingdom supervened upon the inorganic (vestiges of the old being, again, carried over into and still persisting in the new), so a third kingdom — rêve Butler — is now in process of development, the super-organic, of which we see the germs in the less practical and more emotional side of our nature². » Cette vision prophétique d'un être plus complet, plus perfectionné que l'« animal humain » n'est pas chose nouvelle. On la trouve déjà, pour nous en tenir au xix^e siècle, dans *The Vestiges of Creation*, de Robert Chambers (1844). Butler n'en précise ni les contours ni les détails; l'avenir lointain du monde ne semble l'intéresser qu'en passant.

Le règne des machines évoqué dans *Lucubralio Ebria* et dans *Erewhon* ne saurait être pris ici en considération comme une hypothèse sérieuse. Il est certes curieux, et peut-être significatif, que la réputation de Butler soit fondée pour une bonne part sur ce divertissement philosophique. Son succès a été considérable; il nourrit encore aujourd'hui la verve ou la méditation des critiques de la civilisation moderne; il est le père, avoué ou non, d'une lignée déjà respectable de compositions littéraires. Mais cette théorie fameuse n'a qu'une valeur didactique; c'est un exercice d'assouplissement de l'esprit, fécond certes en ce qu'il abat des cloisons et brise certains des moules traditionnels du raisonnement, mais sans portée philosophique. A les bien considérer, allègue Butler, les membres de l'homme ne sont que des outils; inversement, les machines qu'il crée sont pour lui de nouveaux membres ou de nouveaux

1. N. B., p. 78. « The Super-Organic Kingdom ».

organes. Ces deux affirmations jumelées sont de pures analogies ingénieusement développées jusqu'à leur limite extrême. Leur auteur les défend mal contre l'accusation de paradoxe. « That the essential identity of bodily organs and tools is no ingenious paradoxical way of putting things is evident from the fact that we speak of bodily organs at all. Organ means tool. There is nothing which reveals our most genuine opinion to us so unerringly as our habitual and unguarded expressions...¹ ». La remarque est fine; mais on ne démontre pas une vérité scientifique en constatant une confusion de termes dans le langage populaire. Que ce soit dans *Darwin among the Machines*, dans *Erewhon* ou dans *Luck or Cunning?*, et sous ses différents aspects, la théorie des machines reste un brillant jeu d'esprit, si piquant et si plausible à la fois que Butler l'a adopté et l'incorpore à sa classification des phénomènes universels. Il l'expose à loisir dans *Luck or Cunning?*, où il divise les outils en cinq échelons, allant des « parties non protoplasmiques » du corps aux machines à vapeur. Certes un grand problème se pose à la lumière de cette analogie : c'est celui des frontières de la conscience et de la matière inerte; Butler le présente, à sa manière, comme une simple question de catégories : « Allow an overflowing aroma of life to vivify the horny skin under the heel, and from this there will be a spilling which will vivify the boot in wear. Deny an aroma of life to the boot in wear, and it must ere long be denied to ninety-nine per cent of the body; and if the body is not alive while it can walk and talk, what in the name of all that is unreasonable can be held to be so²? ». Mais il n'était pas besoin de cette démonstration d'un humour ingénieux et quelque peu laborieux pour poser le problème de l'esprit et de la matière. D'autres chemins, et de plus courts, y conduisent le philosophe.

Le thème d'*Erewhon* pose accessoirement un autre problème au sujet des machines; c'est celui de leur avenir et de leur rapport avec l'homme. Les premiers erewhoniens, croyant que leur développement excessif était un redoutable danger, n'avaient pas hésité à s'en défendre par les moyens

1. *L. or C.*?, p. 129.

2. *L. or C.*?, 129. Voir aussi *Unc. Mem.*, 15, 16, 17, où Butler fait — en schématisant un peu — la récapitulation des étapes qui le conduisirent de *Darwin among the Machines* à *Life and Habit*.

les plus radicaux, en interdisant toute invention mécanique. Butler ici encore a pesé le pour et le contre. Il prophétise d'abord l'avènement du règne des machines, et dès son premier essai, *Darwin among the machines*, il leur déclare la guerre. Cependant, dans *Lucubralio Ebria*, il a réfléchi. La machine est sortie de l'homme; elle en est un véritable prolongement; donc elle le sert, elle le complète, et ajoute à son pouvoir. Il est faux de croire qu'elle deviendra une entité indépendante. Ainsi, dût l'homme devenir dans une certaine mesure son esclave, comme il est celui de ses fonctions digestives ou respiratoires, il sera par elle libéré d'autres servitudes; la subordination redoutée se traduira par un réel affranchissement. Comme Butler, H. G. Wells appellera un jour la machine à l'aide de l'humanité asservie : « Strangest of saviours, s'écriera-t-il, there rises over the conflict of mankind the glittering angular promise of the machine¹ ». Mais le point de vue des deux écrivains est différent. Celui de Wells est essentiellement social et moral; la machine, imagine-t-il, fera disparaître l'esclavage du travail avilissant. Le point de vue de Butler est, comme toujours, à demi théorique, et stérile, à demi pratique et intéressé. La machine à ses yeux accroît les possibilités d'action de l'homme, en lui permettant de vaincre la nature. Si, grâce à la machine, le rythme de la vie future est plus intense, et son économie différemment réglée, rien ne prouve que l'homme, plus évolué lui aussi et mieux adapté, n'y saura pas garder les leviers de commande.

Que l'avenir d'ailleurs appartienne à la machine ou à quelque règne « sur-organique » importe assez peu. Ce dont Butler est sûr, c'est que cette évolution universelle est en même temps un progrès. Elle comporte une prédestination intérieure — un « design » — qui la conduit vers certaines fins obscurément désirées, mais dont l'individu, moment de l'être, ne saurait avoir conscience. Butler prend beaucoup de peine pour démontrer qu'une conception finaliste du monde n'implique à aucun moment une prescience claire de l'ultime destin des choses, et de chacune des variations qui les y pousse. Sa « Téléologie » n'est pas celle de l'Eglise; elle rejette la notion d'un *Deus ex machina* dirigeant le monde de l'extérieur. Elle n'en est pas moins, affirme-t-il, une véritable

1. *The Passionate Friends*, 1913, p. 223.

téléologie; tout en réintégrant cette Providence dans l'être même, tout en lui refusant la conscience de chacune des démarches qu'elle accomplit, il marque nettement sa conviction qu'elle agit dans une « direction donnée¹ ». Ici les mots le trahissent. Donnée — par qui? Butler, si enclin dans ses démonstrations à tirer parti de la psychologie du langage et de la définition des termes courants, n'a pas vu le piège. C'est que ce cliché, pour lui, est vide de toute acception transcendante. Son attitude sur ce point est typique; il ne s'efforce pas — tâche vouée à l'impuissance — de se représenter où va le monde, dans sa longue gestation d'un état meilleur; il lui suffit de s'être persuadé qu'il va vers quelque but et qu'une force volontaire le dirige; sa dignité est sauvegardée, sa raison satisfaite, s'il sait qu'il fait partie de cette grande démocratie d'aveugles, qui réalise ses fins sans qu'aucun de ses membres sache quels ils sont. Son opposition aux vues de Darwin est avant tout de principes. Il y a entre eux une différence de philosophie. L'auteur de *l'Origine des Espèces* envisage l'évolution comme un mécanisme fonctionnant sans but. La tâche du savant consiste à retrouver les enchaînements d'influences ou de circonstances qui ont permis aux variations de se transmettre, et leurs effets sur les différentes lignées d'êtres. Il dresse l'arbre généalogique de la nature; il explique le passé. La vie en tant que telle ne semble pas compter pour lui. Elle est, aux yeux de Butler, la clef mystérieuse de ce gigantesque et enfantin problème. Sa caractéristique essentielle est une volonté de maintien, de conservation. Elle change pour s'adapter aux circonstances extérieures, et ainsi se maintenir; elle change aussi pour se perfectionner, et ainsi mieux se maintenir. Son exigence fondamentale est de durer et de se transmettre. Un transformisme à la Darwin ne saurait être qu'une description des phénomènes de l'évolution. Il n'en révèle pas la vraie cause. Car ces phénomènes ne sont en réalité que les jalonnements d'une route suivie par un pèlerin invisible, et qui va son chemin, avec de la prudence et des tâtonnements².

1. « An accumulation of small steps or leaps in a given direction », *L. or C.*?, 21.

2. « I cannot see things round about me without feeling that they are all parts of one whole which is trying to do something; it has not perhaps a perfectly clear idea of what it is trying after, but it is doing its best. I see old age, decay and failure as the relaxation, after effort, of a muscle in the corporation

Ainsi, l'évolutionnisme de Butler réagit fortement contre le pessimisme que semblent vouloir imposer à la pensée de beaucoup de ses contemporains les déprimantes généralisations du principe de la sélection naturelle. En regard de la conception désolante d'une évolution mécaniste, aveugle, impitoyable, dénuée d'âme, il dresse la perspective d'une lente ascension vers des buts voulus, d'un progrès physique aussi bien que mental de la race humaine et de l'univers tout entier. Il faut noter ici cet optimisme biologique, cette foi dans un brumeux avenir. Car à d'autres moments, l'observation du présent et l'opération glacée de la raison aboutissent à un scepticisme philosophique ou moral qui laisse souvent un arrière-goût d'amertume.

Dans le domaine des valeurs abstraites, l'attitude de Butler apparaît moins ferme, moins positive et moins cohérente. Ce n'est pas qu'il y soit moins à son aise ; au contraire. L'insécurité vient précisément, en partie, de ce don qu'il a de déplacer sans effort ou de rapprocher les idées. Des abstractions n'offrent pas aux entreprises de l'esprit la même résistance ni le même poids que des faits biologiques. Ce que sa pensée a d'un peu dissolvant, d'un peu négateur, y trouve mieux son compte. La faculté de saisir d'un seul coup d'œil les limites extrêmes du rayon d'action d'une idée, et celle de souder deux idées opposées si étroitement qu'elles n'en font plus qu'une, sont des facultés redoutables ; elles conduisent Butler à un relativisme philosophique dont il est sans doute assez rare de trouver l'équivalent chez d'autres auteurs.

Rien ne lui paraît plus clair, lorsque cette humeur le domine, que la vanité de toute catégorie. Principes, valeurs, antithèses traditionnelles — tout ce sur quoi se fondent la morale, l'éducation, l'art social et la philosophie — sont des compromis peu rigoureux grâce auxquels l'homme tente de mettre en ordre sa maison spirituelle. Quelle notion peut se définir autrement que par comparaison avec son contraire,

of things, or as a tentative effort in a wrong direction, or as the dropping off of particles of skin from a healthy limb. This dropping off is the death of any generation of our cells as they work their way nearer and nearer to our skins and then get rubbed off and go away. It is as though we sent people to live nearer and nearer the churchyard the older they grew. As for the skin that is shed, in the first place it has had its turn, in the second it starts anew under fresh auspices, for it can at no time cease to be part of the universe, it must always live in one way or another », *N. B.*, 88.

l'être par le non-être, la mort par la vie, la mémoire par l'oubli, la lumière par les ténèbres, Dieu par le diable ? « Every thing is like a door swinging backwards and forwards. Everything has a little of that from which it is most remote, and to which it is most opposed, and these antitheses serve to explain one another¹. » — « Nothing, dit-il encore, is absolutely important or absolutely unimportant, absolutely good, or absolutely bad². » Ce relativisme transparait dans les moindres recoins de ses œuvres. On trouverait — nous ne croyons pas exagérer — plus de cent citations pour le mettre en lumière. Les mots du langage, figures incomplètes, étiquettes inexactes, nous ont habitués à prendre ces « approximations » pour des réalités immuables. En fait, ils ne sauraient décrire que des apparences, puisque chaque chose, tout en restant elle-même, contient dans le même temps un peu de son contraire. Curieuse impasse de l'esprit humain, que la réflexion éclaire d'un triste jour : les notions les plus importantes, les plus chères ou les plus sacrées, sont aussi les plus mal définies, les plus incertaines ; vagues entités devenues les plus exigentes des réalités elles ordonnent nos existences et dirigent nos actes ; mais un instant d'analyse nous révèle qu'elles reposent tout entières sur une « base de superstition³ ».

Qu'est-ce alors que la vérité ? Le terme, pour Butler comme pour Pilate, est dénué de signification positive. Il en existe de vagues présomptions : c'est, par exemple, l'ordre cohérent des idées⁴, ou l'accord unanime des esprits sur un point⁵. Mais la raison humaine ne peut la connaître en son essence, et toute discussion à son sujet ne fait que l'obscurcir davantage. Notre inconscient cependant la pressent ; le mieux est donc, fermant les yeux de l'esprit, de nous laisser instinctivement diriger par elle à travers lui. « We cannot self-vivisection ourselves in respect of such a vital function, though we can discharge it normally and easily enough so long as we do not think about it⁶. » Cette conception en quelque sorte biologique de la

1. *N. B.*, 59 : « Antitheses ».

2. *Alps*, 196.

3. « The fear (of death) is like all else in life, a substantial thing which, if its foundations be dug about, is found to rest on a superstitious basis », *L. or C.* ?, 150.

4. Cf. *God the Known*, 30.

5. *N. B.*, 310.

6. *N. B.*, 298. Voir tout le chapitre XIX : « Truth and Convenience ».

vérité marque les limites de la réalité que Butler entend lui assigner. Partout ailleurs, elle est essentiellement relative, instable et fuyante, un simple compromis entre l'individu d'une part, les faits, les idées ou les autres hommes de l'autre. La vérité philosophique résidera donc seulement dans une disposition commode et harmonieuse des idées : « The pursuit of truth is chimerical. That is why it is so hard to say what truth is. There is no permanent absolute unchangeable truth; what we should pursue is the most convenient arrangement of our ideas¹. »

Il n'est pas de jeu qui plaise plus à Butler que de jongler avec des oppositions. L'univers lui apparaît comme un ensemble de contraires inextricablement liés les uns aux autres. Sa vision semble s'opérer au moyen de deux lentilles différentes qui décomposent en éléments antithétiques chaque objet distinct examiné. Nulle forme, nulle catégorie, nul phénomène n'est absolu. Le règne organique n'existe pas en soi, car l'inorganique tient dans l'être vivant une place considérable. La notion d'être est indissolublement liée à celle de non être. « Everything both is and is not². » Mais l'antinomie que Butler met le plus vigoureusement en relief est celle de la vie et de la mort. « There is birth in death and death in birth : we are always dying and being born again³. » « We must start, écrivait-il au frère de H. F. Jones, with matter eternally both alive and dead at the same time⁴. » Il y a des degrés dans la vie, et la mort n'est qu'une convention⁵. « What we call death is only a shock great enough to destroy our power to recognise a past and a present as resembling one another⁶. ». La nature est un vaste inconnaissable sur lequel la pensée imparfaite de l'homme projette ses ombres et ses lumières. Les oppositions proprement conceptuelles ne résistent pas mieux à cette impitoyable dissociation. La Philosophie et le Sens-Commun, Gnôsis et Agapè, le déterminisme et le libre arbitre, « Cunning » et « Luck », l'intuition et la preuve, la foi et la raison : antithèses sommaires, notions

1. *Ibid.*

2. *Deadlock*, 299; cf. *N. B.*, 315; « To a living being no « It is » can be absolute; wherever there is an « Is », there, among its harmonics, lurks an « Is not ».

3. *N. B.*, 15.

4. *M. I.*, 430.

5. *L. or C. ?*, 147; *L. and H.*, 53.

6. *W. of A. F.*, 241.

approximatives que l'analyse ne saurait pourtant réduire à des termes simples. « Cunning is nine-tenths luck, and luck is nine-tenths cunning; but the fact that nine-tenths of cunning is luck leaves still a tenth part unaccounted for¹. » La proportion est faible, en vérité; encore ce dixième essentiel, qui constitue l'idée en soi, reste-t-il indéfinissable autrement que par comparaison. Le philosophe puisera dans de telles constatations des conseils de prudence. D'amples systèmes ont été édifiés sur ces colonnes fragiles et trompeuses. Mais un examen indiscret des notions sur lesquelles ils s'appuient suffirait à les faire écrouler.

Ce relativisme trop complaisant ne laisse pas d'être parfois inquiétant; on craint qu'il ne conduise à un scepticisme sans issue. L'attitude de Butler est plus critique que constructive. A certains moments, une sorte d'ivresse verbale semble le posséder. De sa prison il fait un chaos. La note qui ouvre le chapitre XX des *Note-Books*, intitulée « First Principles », donne le ton de cette humeur : « The baselessness of our ideas — That our ideas are baseless, or rotten at the roots, is what few who study them will deny; but they are rotten in the same way as property is robbery, and property is robbery in the same way as our ideas are rotten at the roots, that is to say it is a robbery, and it is not. No title to property, no idea and no living form (which is the embodiment of idea) is indefeasible if search be made far enough. Granted that our thoughts are baseless, yet they are so in the same way as the earth itself is both baseless and most firmly based, or again most stable and yet most in motion². » Il est entraîné par une fureur anarchique; sa pensée semble prendre plaisir à se flageller. Frappé par la diversité changeante de la vie, par les contradictions et les faussetés des notions abstraites, il veut éprouver jusqu'au bout son impuissance à connaître. Mais son esprit, d'un équilibre trop délicat, manque parfois du ressort qui chez d'autres sceptiques ou d'autres analystes permettrait de vigoureux redressements. Sa façon de voir devient un défaut de sa vision. Encore avivé par une infusion presque constante d'humour, ce relativisme cesse d'être une attitude philosophique légitime pour tomber au niveau d'une routine de raisonnement, d'une manie. « But it must be

1. *N. B.*, 320.

2. *N. B.*, 309.

remembered, ajoute-t-il à un paragraphe d'*Alps*, that this proposition, like every other, wants tempering with a slight infusion of its direct opposite¹. » Le demi-sourire qui accompagne ces mots ne fait plus illusion sur la profondeur de la pensée ou sur l'esprit de l'auteur, lorsqu'on a relevé en vingt endroits des restrictions de ce genre. Elles impatientent parfois. On regrette qu'un cerveau par ailleurs si remarquablement organisé ait ses instants d'irresponsabilité et de légèreté.

Cette humeur, heureusement, a elle aussi son correctif : c'est le bon sens, le sens commun, le « common consent », second plateau de la balance ; après quelque vaine et épuisante fugue, il est rare que Butler n'y revienne se reposer. Le sens commun est le plan de l'action, celui de la vérité moyenne entrevue par l'intuition collective. Ainsi, après tant de réflexion, le philosophe trop subtil ne se trouve ni mieux instruit, ni mieux armé que l'homme borné et sans inquiétude, que guident ses seuls instincts. Mais au sortir des brillantes dissections auxquelles il se complait, de simples recettes de bon sens paraissent d'inexplicables dérobades. La pensée recule devant cet univers formé de deux perspectives fuyant en sens contraire. Une paroi infranchissable sépare le monde des apparences dont se nourrit l'expérience des hommes, et la réalité essentielle, qui n'est qu'un postulat de la raison. Le premier nous apparaît comme livré à la multiplicité, à la dispersion, à la contradiction ; la seconde, par contre, exige impérieusement d'être considérée comme un tout unique.

On ne saurait dire que le relativisme de Butler le conduit à une interprétation moniste, mais par une ultime inconséquence qui est la marque d'une profonde sagesse, il abdique devant elle, il accepte de s'inclure en elle, chaque fois qu'il est nécessaire. Relativisme et monisme sont deux façons de voir la même chose ; elles constituent les deux pôles de l'antinomie philosophique. Écoutons-le, dans une page de *Luck or Cunning?*, exposer son « échappatoire » (The Way of Escape) : « If we are in a common-sense humour for simplifying things, treating them broadly, and emphasizing resemblances rather than differences, we can find excellent reasons for ignoring recognised lignes of demarcation, calling everything by a new

¹ *Alps*, 158.

name, and unifying up till we have united the two most distant stars in heaven as meeting and being linked together in the eyes and souls of men; if we are in this humour individuality disappears, and ere long, if we are consistent, nothing will remain but one universal whole, one true and only atom from which alone nothing can be cut off and thrown away on to something else; if, on the other hand, we are in a subtle philosophically accurate humour for straining at gnats and emphasizing differences rather than resemblances, we can draw distinctions, and give reasons for subdividing and subdividing, till, unless we violate what we choose to call our consistency somewhere, we shall find ourselves with as many names as atoms and possible combinations and permutations of atoms¹. » Butler se piquait volontiers d'inconséquence et d'illogisme. C'est son « inconsistency » qui lui permet d'arrêter son sens de la relativité des choses au bord de l'absurde, et de recomposer, afin de pouvoir y vivre, son univers.

Ce « monisme » est moins, en effet, une intuition de l'unité profonde de l'être qu'une conclusion forcée. L'expérience nous fournit à chaque minute de la vie des preuves contraires; mais la raison nous l'impose comme le seul moyen de fixer et de concilier, au bout du compte, ce tourbillon de contradictions. Irritée par sa perpétuelle impuissance à conclure, elle finit par réagir contre sa tendance propre; il lui vient une soif d'unité. « Strictly speaking, there is only one place, one time, one action, and one individual or thing; of this thing or individual each one of us is a part. It is perplexing, but it is philosophy; and modern philosophy like modern music is nothing if it is not perplexing². » Ainsi Butler reconstruit après coup ses antinomies en un ensemble unique, dans lequel il ne reconnaît plus que des degrés, et ceux-là, le plus souvent, imperceptibles. Les choses, lui semble-t-il alors, sont régies par une loi d'harmonie ou d'attraction. Le philosophe s'efforcera de saisir et de mettre en lumière leur « coming-togetherness », ces ressemblances, ces coïncidences, ces symétries parfois aveuglantes, parfois risquées, qui permettent de les

1.. *L. or C.*?, p. 152, 153, dans le chapitre XI, intitulé : « The Way of Escape ».

2. *Alps*, 63. Cf. la même idée, presque les mêmes mots, dans *N. B.*, 84 : « We can no longer separate things as we once could; everything tends towards unity; one thing, one action, in one place, at one time... ».

assimiler les une aux autres, et de « réduire » les contradictions. Il pourra ainsi identifier par quelque côté la pensée et l'objet¹, le continu et le discontinu², le moi et le non-moi³, l'individu et la race, et même les anciens et les modernes⁴. Une fois assemblées, les pièces du puzzle universel paraissent disposées de part et d'autre d'une ligne générale qui, pour sinueux qu'en soit le dessin, sert à toutes de frontière, les rend toutes voisines et communicantes, et les soude dans un même arrangement inextricable.

Mais cette reconstitution de l'univers à travers la poussière des apparences contradictoires n'est pas, malgré tout, un acte purement gratuit, un rêve de notre intelligence. Si elle satisfait l'esprit, c'est qu'elle repose sur une notion réelle, sur un acte de foi, mais non de crédulité, de la raison acculée aux ténèbres. « Who can turn his thoughts to these matters at all, écrit Butler, and not instinctively lean towards the old conception of one supreme and ultimate essence as the source from which all things proceed and have proceeded, both now and ever?⁵ ». Le vieux monisme théologique aboutissait à Jéhovah⁶; celui de Butler a d'autres conclusions, mais il naît d'un penchant analogue, du même besoin de croire en un principe unique, éternel et tout puissant. Sa foi, puisque c'en est une, ne s'exalte pas, comme celle de David; elle s'exprime posément, mais non sans force. Elle reconnaît « the idea of an essence omnipresent in all things at all times everywhere in sky and earth and sea; ever changing, yet the same yesterday, to day, and for ever; the ineffable contradiction in terms whose presence none can either ever enter, or ever escape⁷ ». Il est pour désigner cette idée un terme consacré, un symbole commode. La notion de Dieu n'est pas une absurdité; même l'esprit affranchi des antiques disciplines, le libre observateur de la vie et de la nature, peuvent accepter cette hypothèse explicative. Il restera à situer ce Dieu, problème délicat. Mais Butler, du moins, en affirme l'existence, la réalité, la toute-puissance, l'omniprésence, attributs divins

1. *L. or C.*?, 263. « Thought and thing are one ».

2. *L. or C.*?, 35, 36; 48.

3. *L. or C.*?, 98.

4. *N. B.*, 193, « Ancient work ».

5. *L. or C.*?, 135.

6. *Ibid.* et 136 : citations des Psaumes.

7. *L. or C.*?, 136.

par excellence. Il finit même, comme le plus candide des croyants, par manifester pour lui un respect quasi religieux, une adoration aux élans mesurés, à laquelle parfois les souvenirs de son éducation, de ses lectures, de ses méditations, prêtent un charme d'oraisons.

Une récapitulation sommaire des étapes de cette évolution philosophique montre qu'elles tendent uniformément vers une fusion toujours plus exigeante de toutes les catégories en une seule. On voit Butler proclamer d'abord l'unité de la descendance humaine, l'individu et sa lignée n'étant qu'un seul et même être vivant; puis l'unité de toute la vie organique, qui réconcilie ces deux « sectes » du premier schisme, les mobiles et les sédentaires, animaux et plantes¹; enfin l'unité de l'univers entier, qui fond en une même réalité tous les règnes, même l'inorganique². Il reste un dernier pas à franchir pour que soit consommée cette dévorante unification; c'est de faire de l'esprit et de la matière une réalité unique. A ce stade suprême, toutes les oppositions s'évanouissent, celle du sujet et de l'objet, celle de l'esprit et de la matière, celle de Dieu et de la création. Nous touchons là au terme extrême de la pensée de Butler.

On ne trouve pas à proprement parler dans son œuvre une critique de l'idée philosophique de Dieu. Il s'attaque principalement aux formes que revêt cette idée dans la tradition chrétienne, à la présentation historique ou symbolique des dogmes : la Trinité, la divinité de Jésus, les miracles, le Ciel et l'Enfer, les sacrements. Il s'élève avec force contre toute conception anthropomorphique de la Divinité. « Men think they mean by God something like what Raffaello and Michael Angelo have painted³ ». Ceci lui paraît enfantin. Dieu est, par essence, indéfinissable : « To know God better is only to realise more fully how impossible it is that we should know him at all. I cannot tell which is the more childish —

1. Cf. *Alps*, 152.

2. Butler ne s'était pas rendu tout de suite à cette conclusion. Ses articles de 1879 (*God the Known and God the Unknown*) laissaient subsister une distinction fondamentale entre l'organique et l'inorganique, ce dernier restant en dehors de l'Arbre de Vie et du Dieu « Panzoïstique ». Mais il s'aperçut vite qu'accepter l'inertie de la matière équivalait à rétablir l'ancien dualisme de l'esprit et de la matière. Il fut ainsi amené à décréter illusoire la distinction entre les deux règnes et à élargir encore sa conception « monistique » de l'univers.

3. *N. B.*, 324.

to deny him, or to attempt to define him¹ ». Mieux : il est tout l'indéfinissable et tout l'inconnu : « As long as there is an unknown there will be a God for all practical purposes ». Même si on ne reconnaît à ce mot aucun contenu théologique ou scientifique précis, il est commode, « it saves trouble² » ; il a la valeur d'un signe algébrique. Mais de cet X, les hommes ont fait une entité, un fétiche ; ils ont voulu lui donner un visage, une individualité corporelle ou spirituelle. Et c'est ainsi qu'en rêvant à eux-mêmes ou à l'univers qui les entoure, ils ont créé les dieux des religions. Aujourd'hui, cependant, la science prétend nous débarrasser de ces divinités superfétatoires ; mais ce faisant, elle nous prive aussi du service appréciable que cet « hiéroglyphe » peut rendre au philosophe³. Butler le conservera donc, pour s'en servir à toutes fins utiles.

La grande erreur des métaphysiciens a été de séparer à tout prix l'esprit de la matière, d'opposer comme des contraires Dieu au cosmos et le corps à l'âme. Butler pour sa part se refuse à concevoir un être qui ne serait pas doué d'un corps matériel. La notion d'un principe spirituel autonome, dégagé de toute nécessité physique, lui paraît absurde et vaine ; quels seraient d'ailleurs ses rapports avec l'univers créé ? Rien ne saurait agir sur de la matière que de la matière sous une autre forme. Le terme « soul » qu'il emploie volontiers n'est sous sa plume qu'un substitut de « mind » ; il aime sa résonance religieuse et lointaine, mais il refuse à cette âme le royal privilège d'exister à part ou au-dessus du corps : les découvertes de la biologie et de la psychologie modernes nous interdisent absolument, affirme-t-il, de chercher à réintroduire l'âme « as something apart from the substratum in which both feeling and action must be held to inhere⁴ ». Un court passage, curieux, mais assez obscur, de *Luck or Cunning?* ne semble pas infirmer ce rigoureux *velo* : l'esprit, comme le corps, est, allègue-t-il, conditionné par les habitudes accumulées au cours des vies antérieures et des générations passées. Mais il subsiste chez chacun de nous « a little margin

1. *N. B.*, 326.

2. Cf. *N. B.*, 347.

3. Cf., *L. or C.* ?, 136 : « A convention was converted into a fetish, and now that its worthlessness as a fetish is being generally felt, its great value as a hieroglyph or convention is in danger of being lost sight of ».

4. *L. or C.* ?, 133.

of individual taste, a narrow, inaccessible ledge of our souls¹ ». Cette marge de liberté personnelle, ce libre effort entrevu dans la pénombre de l'inconscient, ne sont pas les attributs d'une spiritualité indépendante; ils appartiennent à l'être biologique au même titre que ses habitudes et ses nécessités. Il devient dès lors impossible de rêver d'une immortalité en un céleste séjour où la matière ne serait point admise. Mais, pas plus que la matière, l'esprit ne meurt; lorsque se dissocie une forme individuelle, l'âme jusque là recluse se refond avec elle dans le courant universel, et concourt à former d'autre vie. C'est, si l'on veut, une immortalité inconsciente; encore est-elle, à la bien prendre, aussi consciente que bien des moments ou des actes de l'individu, au temps de son existence personnelle. « We too now know that though worms destroy this body, yet in our flesh shall we so far see God as to be still in Him and of Him — bidding our time for a resurrection in a new and more glorious body; and moreover, that we shall be to the full as conscious of this as we are at present of much that concerns us² ». Ainsi, semble dire Butler, c'est l'élément matériel de l'être qui rend possible sa survivance, et, dans un sens, sa résurrection.

Inversement, il n'est pas de matière vivante qui n'ait sa parcelle d'âme. « The idea of a soul, or of that unknown something for which the word « soul » is our hieroglyphic, and the idea of living organism, unite so spontaneously, and stick together so inseparably, that no matter how often we sunder them they will elude our vigilance and come together, like true lovers, in spite of us³ ». L'âme, donc, c'est la vie à travers la matière; toute vie est psychique, ou elle n'est pas. On ne saurait, proclame-t-il, concevoir l'existence d'un univers « without there being present — or having been present — in its every particle something for which mind should be the least inadequate and misleading symbol⁴ ». Notons, dans ce deux citations, et vingt fois ailleurs, les précautions oratoires dont Butler entoure ces vieux mots : mind, soul; c'est sa manière propre de les rajeunir, en les ramenant à ce qu'ils doivent être : de pratiques ou poétiques conventions.

1. *L. or C.*?, 78.

2. *L. or C.*?, 264.

3. *God the Known*, 39.

4. *Ev. O. and N.*, 370.

Le principe qui affirme l'indissolubilité de la combinaison esprit-matière s'étage donc en une triple constatation : d'abord, que le moindre atome de matière vivante a son atome de spiritualité; ensuite, que chez tout organisme, fût-il merveilleusement perfectionné, comme l'homme, l'âme, accrochée aux parties composantes de ses cellules, suivra leur sort à leur mort apparente, et se dissociera sans pour cela cesser d'être; enfin, que la somme des organismes vivants forme le corps de Dieu, dont l'âme est faite de toutes les âmes individuelles. Ainsi le Dieu de Butler, plus réellement que Jehovah, est un Dieu « personnel » : car qu'est-ce qu'une « personne » sans corps de chair et de sang ou d'autre matière palpable? Dieu a un corps, c'est l'univers physique, avec, comme celui de l'homme, ses parties vivantes et ses parties mortes. Il a tous les attributs du spirituel — la conscience, l'intelligence, la volonté, la toute puissance, la pérennité. Les hommes peuvent le définir de cent manières approximatives : c'est l'amour, l'espoir, la foi¹ ; c'est la force des circonstances² ; c'est l'âme de l'évolution, la volonté téléologique qui la conduit, l'intelligence biologique, le « cunning »; c'est l'Arbre de la Vie, le Grand Pan du globe terrestre, le Dieu Connu des hommes. Il a eu un commencement, et sans doute aura-t-il une fin; mais il n'est, comme les Dieux des autres planètes de notre système solaire, qu'une cellule d'un Dieu Inconnu, lui-même engendré par quelque Dieu plus vaste encore. Cette perspective d'une formidable et sommaire théogonie, bien que fort sérieusement développée dans les articles de *God the Known and God the Unknown* (1879), représente moins une conviction de Butler qu'un exercice en analogies, une concession inévitable à la notion d'infini. Il ne faut la maintenir qu'avec des réserves parmi les articles de sa foi.

Ceux-ci sont récapitulés dans un passage curieux d'*Erewhon Revisited*, sa dernière œuvre, sous la forme d'une sorte d'évangile, où les prêtres erewhoniens ont conservé et arrangé les paroles du Sunchild. Le cadre parodique ne doit pas ici faire illusion sur la valeur de la pensée. Il n'y faut plus chercher ni sous-entendu ni inversion satirique³. L'imitation du style

1. *N. B.*, 352 : *God and Life*.

2. *N. B.*, 308.

3. Butler indique lui-même, d'une façon détournée, que ce passage doit être pris au sérieux : « My father told me that he quite well remembered having said the last verse, which he still held as true; hardly a word of the rest was ever spoken by him, though he recognises his own influence in almost all of it », *Er. Rev.*, 191.

biblique a pour seule intention et pour seul effet d'appeler sur ces versets un peu de la magie incantatoire des textes sacrés. Ce document nous paraît valoir la peine d'être cité en entier. Toute la religion de Butler s'y trouve en raccourci, avec sa critique de l'absolu, ses bases scientifiques, sa théologie, et même, dans le dernier verset, sa morale.

« These are the words of the Sunchild about God and man. He said :

I. God is the baseless basis of all thoughts, things and deeds.

II. So that those who say that there is a God, lie, unless they also mean that there is no God; and those who say that there is no God, lie, unless they also mean that there is a God.

III. It is very true to say that man is made after the likeness of God; and yet it is very untrue to say this.

IV. God lives and moves in every atom throughout the universe. Therefore it is wrong to think of Him as « Him » and « He », save as by the clutching of a drowning man at a straw.

V. God is God to us only so long as we cannot see Him. When we are near to see Him He vanishes and we behold Nature in His stead.

VI. We approach Him most nearly when we think of Him as our expression for Man's highest conception of goodness, wisdom, and power. But we cannot rise to Him above the level of our own highest selves.

VII. We remove ourselves most far from Him when we invest Him with human forms and attributes.

VIII. My father the Sun, the earth, the moon and all planets that roll round my father, are to God but as a single cell in our bodies to ourselves.

IX. He is as much above my father, as my father is above men and women.

X. The universe is instinct with the mind of God. The mind of God is in all that has mind throughout all worlds. There is no God but the Universe, and man, in this world, is His prophet.

XI. God's conscious life, nascent, so far as this world is concerned, in the infusoria, adolescent in the higher mammals, approaches maturity on this earth in man. All these living beings are members one of another, and of God.

XII. Therefore, as man cannot live without God in the world, so neither can God live in this world without mankind.

XIII. If we speak ill of God in our ignorance it may be forgiven us; but if we speak ill of His Holy Spirit indwelling in good men and women it may not be forgiven us¹ ».

Il resterait à nommer cette attitude philosophique. En 1879, Butler la défendait encore, quoique sans conviction, contre le reproche de panthéisme; il trouvait entre la conception panthéiste et la sienne la différence qu'il y a entre une idée cohérente et une idée incohérente. « The pantheist God, disait-il, is an attempt to lay hold of a truth which has nevertheless eluded its pursuers² ». Cependant, lorsqu'il eut fait sauter la barrière des dernières catégories, et considéré l'organique et l'inorganique, le vivant et l'inerte, comme deux degrés seulement d'une même réalité, il se trouva embarrassé pour définir autrement cette doctrine, qu'une courte phrase résume : « The omnipresence of mind in the universe ». Aussi, faute d'un meilleur terme, consentait-il à la qualifier : « Un modeste Panthéisme³ ». Ce panthéisme lui semblait être la conclusion nécessaire de toute méditation libre appuyée sur l'étude et la compréhension des lois d'évolution — telles du moins qu'il les avait redécouvertes lui-même. Il s'identifiait avec un parti, purement imaginaire, de libres-penseurs, comprenant tous les hommes qui auraient accepté de penser comme lui. C'est à ces panthéistes modernes qu'il confiait la mission de traiter avec l'Eglise, l'Eglise catholique romaine, la seule à laquelle il reconnût une stabilité, une force, une cohésion et un avenir. Le traité de collaboration de ces deux puissances devait, croyait-il, donner au monde la paix de l'esprit, une vérité approximative, et la tutelle bienfaisante de guides enfin éclairés. Un philosophe français, étudiant, dans un article dont le titre semble imité de Butler, *Le Dieu lointain et le Dieu proche*, a sévèrement qualifié pareille attitude de « verbalisme simpliste ». « Donner à l'ensemble des choses le nom de Dieu, écrit-il, n'ajoute rien à la connaissance que nous en avons; ce n'est même pas une

1. *Er. Rev.*, 192, 193.

2. *God the Known*, 41.

3. *M. I.*, 303.

définition, mais une simple dénomination, une tautologie¹ ». En fait, nous pensons que Butler lui-même, s'il n'avait gardé de sa première formation religieuse le goût nostalgique de certains vocables, n'aurait sans doute jamais songé à introduire le concept de Dieu dans son système. Le terme « Panpsychisme », qui a été employé², est peut-être plus adéquat ; mais il ne rend pas davantage justice à cette soif d'intégration et d'unification, à cet effort obstiné pour grouper la totalité des choses en une perspective unique, en une seule réalité. Orphelin du Dieu de son enfance, Butler s'est aperçu que la science des savants lui refusait les satisfactions idéologiques, l'apaisant arrangement d'un monde complexe dont la religion, du moins, l'aurait pourvu ; il a donc cherché passionnément une autre formule qui lui permette de résoudre cet accord. Il a cru la trouver en faisant de la nature une Personne. Le « mind » universel ne se distingue pas pour lui de la vie ; sa philosophie ne mérite d'être appelée spiritualiste que dans la mesure où elle s'oppose aux formes strictes du déterminisme et du mécanisme. L'âme du monde n'est dans sa pensée ni un principe moral, ni, à proprement parler, un principe spirituel ; c'est la volonté de vie, le « cunning » biologique. On ne saurait dire que sans elle le monde ne serait pas ce qu'il est : sans elle il n'existerait pas. Dans un certain sens il n'y a là en effet qu'une tautologie ; c'est la *virtus dormitiva* de Molière. Quoiqu'il en soit, puisqu'aussi bien nous cherchons à trouver un nom à cette philosophie, et qu'elle évoque, d'assez loin certes, certains aspects du Bergsonisme, nous pensons ne pas errer outre mesure en la désignant comme un monisme vitaliste.

En fin de compte, elle nous paraît avoir échoué dans sa tentative pour élaborer une interprétation systématique de l'univers. Mais pouvait-il en être autrement ? Les lecteurs des ouvrages de Butler sont souvent déroutés par un mélange d'ingénuité et de réticence. En certains passages, servi par un style sobre, ferme, et par d'habiles images, sa pensée prend un indéniable caractère de grandeur ; en d'autres endroits, elle paraît mériter toutes les critiques ; simpliste, vague,

1. Th. Ruyssen, *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet, septembre 1930, p. 347.

2. Par Miss Sinclair : *A Defence of Idealism*, 1917, chap. I : « The Panpsychism of Samuel Butler ».

négative, elle semble une solution d'impuissance, une confusion voulue des pièces de l'échiquier. Cette perpétuelle attitude d'amateur qu'il a toujours revendiquée n'offrait que des avantages tactiques, et lui imposait par contre à lui-même des contraintes dangereuses. Elle est ici la résultante de deux tendances opposées, une méfiance formelle envers la philosophie, et un goût très vif pour philosopher. Butler reproche à la philosophie, comme à la logique, d'être uniquement théorique, gratuite, sans efficacité¹. Au lieu de satisfaire des « pourquoi ? », elle en soulève d'autres, innombrables². Elle oppose ses arabesques au trait ferme du « common sense ». Butler s'élève vigoureusement contre le professionnalisme philosophique. « Philosophy, pense-t-il, is made for man, not man for philosophy³ ». Les raisons de cette méfiance sont sans doute multiples ; on peut relever d'abord une connaissance insuffisante de l'histoire, des grandes œuvres et des grands noms de la philosophie ; puis ce sentiment dont il est pénétré, que la vie est fluctuante et contradictoire ; aussi son horreur du dogmatisme, des systèmes et de la terminologie technique ; peut-être enfin son sens de l'humour. Mais toutes ces raisons, au bout du compte, ne l'amènent à condamner que la philosophie des autres. Elles n'entravent nullement, elles favorisent même, sa tendance propre à raisonner et à abstraire. C'est, s'il faut l'en croire, sur sa proposition personnelle que fut inscrite sur le Catalogue du British Museum, entre « Samuel Butler, Bishop », et « Samuel Butler, Poet », la mention qui le classe, pour ainsi dire, bibliographiquement : « Samuel Butler, philosophical writer⁴ ». Nous avons déjà relevé chez lui ce goût du raisonnement logique, de la démonstration, de l'exposé rigoureux d'une idée acceptée comme vraie, ou seulement supposée telle pour les besoins de la cause. Il n'est pas exclusif de l'humour contraire, qui le pousse à enregistrer toutes les « contradictions in terms » de la pensée humaine. Surtout, Butler aime discuter avec lui-même, construire et dissocier des idées ; ce penchant est comme un ballonnet rempli d'un gaz léger qui tend, au moindre appel du pied, à le soulever, à l'emporter ;

1. *N. B.*, 329, « Logic and Philosophy ».

2. *N. B.*, 327, « Philosophy ».

3. *L. or C.* ?, 36.

4. Cf. *Quis Desiderio*, dans *Humour of Homer.*, 107, 108.

il ne saurait faire trois pas sur terre, que le quatrième ne soit un bond dans les airs. Le curieux, c'est qu'il subit très fortement avec cela l'attraction de la terre, les lois de la gravité. Il ne plane jamais très haut, et ses essors sont courts. Les jeux variés de la raison, chocs d'idées, analogies tentantes, les rêveries biologiques ou métaphysiques, l'entraînent chaque fois comme malgré lui. D'où la dispersion de son effort intellectuel, et le désordre réel de ses livres.

De tels dons, malgré leur intérêt, ne font pas une tête philosophique. La pensée de Butler manque sur toute la ligne de puissance, d'ampleur, et de cohésion formelle. Trop souvent son relativisme même, né de sa clairvoyance naturelle, la paralyse; ses raisonnements paraissent fragmentaires, ses aperçus fragiles comme les illusions d'un kaléidoscope. Le jeu alternatif de ses deux tendances, également robustes, l'une de dissociation outrancière, l'autre de recomposition simpliste, est parfois trop cahotant et trop brutal; il laisse une impression d'insécurité. Sa critique, constante et acharnée, de la réalité des données de la conscience, épuise en lui la faculté constructrice, déjà peu vigoureuse. Il lui devient impossible d'aborder les grands problèmes autrement que par des portes dérobées, sous des angles incommodes; même pour qui croit comme lui que la connaissance de la vérité, c'est en somme « our hitting on the most permanently convenient arrangement of our ideas upon a subject whatever it may be¹ », il est dangereux de prétendre « qu'il n'y a pas de principes² », que les idées « reposent sur le chaos³ », et que la seule manière — non la plus sûre, mais la moins déraisonnable — de penser et d'agir, est d'adopter la voie moyenne à laquelle se tiennent les « sensible people ». « The middle way, ajoute-t-il aussitôt, avec un humour désespéré, may be as full of hidden rocks as the other ways are of manifest ones, but it is the pleasantest while we can keep to it and the dangers, being hidden, are less alarming⁴ ». Ces accès de scepticisme pessimiste, de nihilisme intellectuel et moral, sont autre chose que des boutades; ils sont les témoins de tout un aspect de sa pensée; ce n'est pas l'inquiétude, le scru-

1. *N. B.*, 302.

2. *N. B.*, 330.

3. *Ibid.*

4. *N. B.*, 331.

pule, le doute, l'incompréhension, mais « the disgust, fear and horror of one who has been looking into his own entrails¹ ». Or, ce n'est pas dans de pareils sentiments qu'un penseur peut trouver l'appui nécessaire pour édifier son système, fût-il aussi peu transcendant que possible.

L'apport philosophique de Butler ne saurait donc être que modeste et d'un intérêt limité. Il a pourtant son prix. On relève à son actif deux genres de réussites : d'abord, de fines et mordantes analyses de certaines notions qui, prises dans leur détail individuel, sont souvent lumineuses et utiles. Butler a l'art délicat d'envisager des idées rebattues sous des éclairages nouveaux, qui en font ressortir, parfois fâcheusement, les côtés obscurs. Ici s'affirme encore la puissance de son esprit critique. Il reste tout entier et toujours serré de méfiance, envers les hommes, envers la raison humaine, envers le lois de sa propre pensée, envers la prison des idées traditionnelles. Mais certaines de ses saillies passionnées ou humoristiques sont vivifiantes; elles déblaient le terrain, elles ouvrent les horizons, elles rajeunissent les mobiles de notre entendement. Des doses restreintes de « Butler » ont souvent un effet salutaire, stimulant. Il faut le louer également du talent inverse, celui qui, de l'éparpillement épuisant de ses analyses de notions opposées, lui permet de tirer à l'improviste le raisonnement de bon sens qui conduira au compromis acceptable, base d'action. Ce n'est pas là une qualité à proprement parler philosophique; elle communique à ces aspects de sa pensée un caractère pragmatique très accusé. Tout en démontrant qu'un système théorique, une construction logique de la vérité sont impossibles à édifier, il insiste sur ce fait qu'il n'en est pas moins nécessaire de savoir vivre; dans le même temps qu'il s'acharne à révéler à l'homme son impuissance à penser droit, il ne cesse d'affirmer que l'art de la conduite s'apprend aisément. Ce Pyrrhonien exaspéré est à ses heures un maître de morale; il affirme le primat de la vie. Mais cet acte de foi n'est pas un vœu de passivité, un renoncement à l'intelligence; la vie elle-même, qui est, intelligence, pose des problèmes que nous devons résoudre. L'individu doit s'entraîner à penser, pour découvrir les ressorts moteurs de son esprit, ceux qui font naître ses idées

1. N. B., 330.

sur les choses, qui sont responsables de ses goûts et de ses répugnances; qui provoquent ses actes, le situent dans la nature et dans la société, et modèlent son destin. Philosopher, ce n'est pas chercher à savoir si nos idées sont vraies; c'est chercher à savoir comment elles naissent en nous, quelle valeur elles ont pour nous, et comment elles pourront s'adapter à celles d'autrui. Si d'aventure nous ne pouvons trouver dans les conseils de notre intérêt ou de nos dispositions propres la solution de ces problèmes de conduite, il nous suffira d'observer et de réfléchir; les repères évidents, les critères faciles, abondent autour de nous. Ainsi la science et la philosophie mènent à la morale par une pente fatale. Savoir n'est rien; agir, vivre, voilà l'important. La conscience n'est, aux divers échelons de la vie, qu'une illusion, un reflet; elle est un privilège supérieur, collectif, auquel chacun des êtres participe sans le posséder tout entier, par des délégations, des procurations. Il est vain donc pour l'homme de chercher à se hisser jusqu'au plan de la conscience totale. Mais il n'en reste pas moins tenu de remplir à sa place, et de son mieux, toute sa fonction.

CHAPITRE XXIII

LES IDEES MORALES

I. Critique de la morale et des disciplines sociales.

Attitude critique de S. Butler. — Les habitudes intellectuelles et morales : tabous ; fétiches ; snobisme.
L'organisation sociale : la famille. — L'éducation.
— L'argent. — La Religion et l'Eglise. — Valeur générale de cette critique.

La pensée morale et sociale de Butler semble elle aussi, au premier abord, être d'ordre essentiellement critique. On y discerne cependant, en même temps que la réaction d'un être blessé par des contraintes particulières, et qui n'a pardonné ni aux personnes, ni aux institutions, les conclusions d'une réflexion plus désintéressée, l'opinion d'un penseur indépendant. L'éthique victorienne, son puritanisme étroit, sa grandeur, son hypocrisie ont été tant de fois mises au pilori, qu'un exposé détaillé des attaques de Butler risquerait de manquer d'intérêt. A vrai dire, cette partie de son œuvre a aujourd'hui perdu quelque peu de son prix. L'auteur d'*Erewhon* et du *Way of All Flesh* garde le mérite d'avoir été l'un des premiers à réagir, avec un mordant, une efficacité destructrice sans doute inégalés depuis. Mais à mesure qu'on s'éloigne de la période qu'il a vitupérée, cette critique prend une valeur en grande partie historique. Elle contient cependant un résidu positif d'importance, la dénonciation de quelques uns des travers fondamentaux du cœur humain et de la raison. Elle comporte par là-même tout un ensemble de jugements, qui, sans constituer un système, dessinent une attitude personnelle vis-à-vis de la conduite et de la vie. Après avoir récapitulé les principaux chefs d'accusation du réquisitoire que Butler a dressé contre la morale de son époque, c'est sur cette attitude que nous insisterons.

Butler reproche à son temps de manquer de robustesse morale. Le moyen âge par contre attire sa sympathie, provoque son attendrissement. Ce libre-penseur s'intéresse aux coutumes religieuses, aux naïves superstitions, à la foi réaliste, à l'art fruste d'une période à laquelle certes, pour d'autres motifs, il ne souhaiterait pas de revenir. Les mœurs étaient alors massives et solides, parce qu'inconscientes de leurs véritables bases, et les individus pouvaient, pour cette raison même, se permettre de grandes libertés, des « vacances spirituelles ». L'époque des Thomas et Matthew Arnold est moins sûre de ses assises. Tout y est remis en question par des scrupules de logique ou de componction qui sont des signes de faiblesse. Les esprits, moins fortement trempés, sont constamment invités par leurs guides traditionnels à se reprendre en main, à réfléchir sur leurs actes et sur leurs intentions. Les appels à la culture, à l'« earnestness », sont des tentatives désespérées pour retrouver des principes qui chancellent et se dérobent comme des crampons dans une façade lézardée¹. La morale se fait solennelle, engoncée, intransigeante, dans la mesure même où elle manque de foi en elle-même. Ainsi s'établit ce divorce entre la morale théorique et la conduite qui favorise les plus perfides infiltrations de l'hypocrisie et du charlatanisme. Butler s'est donné pour mission de poursuivre le « humbug » dans tous les domaines où il se manifeste, les idées, les mœurs, et les institutions. Tantôt véhémentement, tantôt amusée, sa dénonciation est complète; elle ne respecte pas les traditions les mieux établies. Nous la verrons ouvrir trois dossiers principaux : les habitudes intellectuelles et morales, l'organisation sociale, la religion.

La période victorienne n'a pas inventé l'hypocrisie, et Butler le sait bien. Le mensonge est né avec l'homme — « what a mountain of lies, remarque-t-il, what a huge geological formation of falsehood, with displacements of all kinds, and strata twisted every conceivable way, must have accreted before the Odyssey was possible² ! » Mais les travers contemporains sont à la fois plus passionnants et plus irritants. A leur base, constate Butler, il y a toujours

1. Cf. *Alps*, 192.

2. *N. B.*, 197 : « Glacial Periods of Folly ».

une peur. C'est, selon les cas, la peur des réalités et des faits; la peur des positions nettes, l'escamotage des responsabilités¹; la peur de l'effort, le manque de ressort personnel, l'anti-individualisme anémiant; la peur des fonctions mêmes de l'esprit et de l'activité mentale²; la peur enfin que chacun a de se trop bien connaître. De cette lâcheté générale, signe de la petitesse des âmes et de la fragilité des caractères, naissent toutes les ombres funestes qui empêchent une vision sociale saine, les tabous, les fétiches, et le snobisme sous toutes ses formes.

« Mankind, lit-on au début de *God the Known*, has ever been ready to discuss matters in the inverse ratio of their importance, so that the more closely a question is felt to touch the hearts of all of us, the more incumbent it is considered upon prudent people to profess that it does not exist, to frown it down, to tell it to hold its tongue, to maintain that it has long been finally settled, so that there is now no question concerning it ». Cet instinct, qui, dans le domaine biologique, assure le jeu plus efficace des fonctions organiques essentielles, est une des grandes découvertes de Butler. Mais en morale il peut avoir de fâcheux effets; il crée des tabous. Le « sens moral » est pétri d'hypocrisies de ce genre, soigneusement entretenues; les sentiers cachés de la nature, les voies les plus souterraines du développement biologique, les besoins, les habitudes, les tendances qui déterminent et organisent notre existence même sont soumis à une sévère censure sociale. La bienséance, aux avant-postes de la morale, en interdit la discussion, et s'efforce de persuader à l'individu qu'il n'a rien à gagner à tourner sa curiosité de ces côtés. Cette conspiration redoutable n'est d'ailleurs pas tacite; elle est honorée à l'égal du devoir le plus sacré; elle passe même avant la justice et avant la bonté. Son rôle est d'étouffer dans l'ombre et le silence les conflits inévitables d'intérêts, les révoltes d'instincts lésés ou opprimés, les problèmes qui risqueraient de mettre en péril le schéma hiérarchique d'une société fortement organisée; ainsi les questions épineuses de l'éducation de l'enfant, de son éducation sexuelle, de ses rapports avec ses parents, de ses droits réels, ne sont jamais posées,

1. Theobald, dans *W. of All F.*, et par ex. p. 195, 213, etc.

2. *N. B.*, 327 : « Hedging the Cuckoo ».

ou ne le sont que pour recevoir la solution sommaire de la morale traditionnelle. La plus grande partie du *Way of All Flesh* est consacrée à une critique, directe ou habillée de fictions, de ces impitoyables et désastreux tabous. L'approbation toute philosophique que Butler donne à ce principe dans *Life and Habit* tombe évidemment devant le spectacle de ses ravages en morale; il y a chez lui une contradiction, ou plutôt une « inconsistency », sans doute consciente, simple signe de la souplesse de son esprit. En tout cas, cette âpre dénonciation des tabous sociaux fait du roman des Pontifex une œuvre d'une pénétration remarquable et d'une orientation toute moderne, qui prépare les voies aux études psychanalytiques et au roman d'analyse.

Pour détourner les individus de ces sujets interdits, la société s'est forgé des fétiches qui rassurent et légitiment sa naturelle couardise. Il en est, comme la pudeur, qui sont destinés à arrêter sa curiosité au seuil d'un mystère; d'autres ont pour but de la détourner dans des directions différentes; ainsi les études classiques occuperont l'enfant en toute sécurité en retardant le moment où il devra se mêler à la vie de ses contemporains; la science elle-même, gênée par des difficultés autour desquelles elle veut faire le silence, s'est instituée religion; elle a ses idolés, ses rites, ses pontifes et ses commandements; quiconque refuse de penser selon *l'Origine des Espèces* est suspect d'hérésie scientifique; qui plus est, il déchoit du rang de gentilhomme de lettres, il passe dans la classe des parias, des intouchables.

Car le snobisme est une des plaies de la mentalité sociale. Le vœu réel de chacun, dit Butler, n'est pas de voir relever le niveau moyen de la condition humaine, mais de se trouver placé quelques pouces plus haut que son voisin¹. Lorsqu'ils s'efforcent d'améliorer leur rang social, d'étendre leur réputation, d'augmenter leur valeur intellectuelle, les hommes cherchent moins à atteindre un certain degré d'excellence, qu'à établir entre eux et autrui une flatteuse distance. L'intention déjà n'est guère louable; mais par un entraînement fatal, si leurs qualités réelles n'y suffisent pas, ils en feignent d'autres, ils se forgent de faux titres. Ce sont des « Prigs » : « The essence of priggishness, constate Butler, is setting up to be better

1. N. B., 12 (XV).

than one's neighbour »¹. Ce défaut, le plus répandu de tous peut-être, paraît plus agaçant, que dangereux : en réalité, c'est une ivraie funeste qui détruit toute sincérité. Il y a les « Prigs » de l'art, les bigots de la religion, les pontifes de la science, les pharisiens de la morale, les pédants de la culture, les snobs de l'éducation et du monde ; leurs clubs, leurs clans, leurs « cliques », leurs écoles, leurs « mouvements » propagent dans la foule toutes ces maladies de l'intelligence, l'académisme, le pédantisme, l'orthodoxie, le zèle réformateur, la tristesse puritaine. La tendance que Butler abhorre le plus est celle du sérieux moral, cette « earnestness » cultivée à Rugby et dont le livre de Thomas Hughes est le produit respectueux², cette école de vertu à laquelle il est fait allusion dans la préface de la seconde édition de *The Fair Haven*, « with its gushing « earnestness », its distinctions without differences, its gnat strainings and camel swallowings, its pretence of grappling with a question while resolutely bent upon shirking it, its dust throwing and mystification, its concealment of its own ineffable insincerity under an air of ineffable candour ». Ces attitudes prétentieuses l'écœurent. L'angle si personnel, si curieusement braqué de sa vision morale est totalement impuissant à lui laisser soupçonner que ces prédictions solennelles puissent parfois naître d'une invisible franchise, d'honnêtes scrupules, d'une noble inquiétude. Il refuse pour sa part d'y voir autre chose qu'une pompeuse imposture, et sa plume n'est jamais mieux aiguisée, sa verve plus alerte que lorsqu'il trouve prétexte à la mettre en accusation.

Les règles, les traditions, les conventions qui président à l'organisation de la société sont ainsi gauchies par l'hypocrisie ambiante et le féroce égoïsme des personnes en place. La famille, telle du moins qu'elle est conçue dans le monde

1. N. B., 35. Butler lui-même, en toute humilité, s'est accusé de ce travers. Le mot « prig », disait-il, était écrit sur chaque page de son premier livre, *A First Year in Canterbury Settlement* (cf. lettre de Samuel Butler à Alfred Marks, 14 février 1889. Voir aussi, *Life and Habit*, p. 41 : « Above all, let no unwary reader do me the injustice of believing in me. In that I write at all I am among the damned »).

2. Thomas Hughes : *Tom Brown's Schooldays*, 1856, dédié à Mrs Arnold. Dans une note de la préface à la sixième édition, l'auteur se félicitait de l'alliance récente de la Grande-Bretagne avec la Prusse, qu'il qualifiait : « the most natural and healthy European alliance for protestant England ». Samuel Butler a toujours pensé que la « priggishness » était un travers allemand (*Alps*, 142; *M. I*, 216).

victorien, est une institution périmée. « The family, disait Ernest vicilli, is a survival of the principle which is more logically embodied in the compound animal — and the compound animal is a form of life which has been found incompatible with high development¹ ». Certes il ne faut pas tirer de cette violente dénonciation des conclusions révolutionnaires, qui trahiraient la pensée de Butler. On a dit avec raison que s'il abhorrait la famille selon la société, il la révérait selon la nature². Ici l'idée se colore d'une amertume dont l'unique source est l'expérience personnelle. Elle perd en généralité ce que sa vivace rancune lui donne de tranchant. Il est à remarquer d'ailleurs que le ton de sa critique semble changer après 1886. Avant cette date — c'est la période d'*Erewhon* et de *The Way of All Flesh* — elle est d'une implacable sévérité; puis elle s'adoucit, se fait plus indulgente, plus libérale dans *Erewhon Revisited*. Cependant, considérée dans son ensemble, elle reste bien dans la ligne pessimiste des premières condamnations. La famille que nous décrit Butler a un tabou : la liberté des enfants, et un dogme, qui est l'autorité des parents. Il montre Théobald, comme tous les jeunes gens de son époque, « deeply imbued with a sense of the sinfulness of any act of insubordination to parents³ ». Or, de même que le « moi » présent de l'individu lui importe davantage que ses « mois » passés, de même l'être jeune exige, selon la nature, préséance et autorité sur ceux qui lui ont transmis la vie. Overton, dans une boutade, regrette que les parents ne disparaissent pas à la naissance de l'enfant, comme cela se produit chez certains insectes⁴. Heureux donc Melchisédech ! « He was a really happy man. He was without father, without mother, and without descent. He was an incarnate bachelor. He was a born orphan⁵. » Les rapports hiérarchiques des membres de la famille sont absurdes avant même que d'être odieux. Ils se parent d'un désintéressement hypocrite. Il faut, dit le père à son fils, obéir à sa conscience. Mais Butler montre l'arrière-pensée qui déforme le sens réel de cette leçon : on compte que la conscience de l'enfant s'exercera dans le

1. *W. of A. F.*, 103.

2. Legouis et Cazamian : *Histoire de la Littérature anglaise*, p. 1163.

3. *W. of A. F.*, 50.

4. *W. of A. F.*, 80.

5. *N. B.*, 33. Cf. la même boutade dans une lettre à Miss Savage, 31 janvier 1882, *M.* I, 367.

même sens que l'opinion ou l'intérêt des parents. Lorsque Théobald tente de se prévaloir d'un si noble principe pour penser et agir avec indépendance, il se heurte à la hautaine surprise et à l'opposition de son père¹. Le but réel de l'éducation victorienne est donc de conserver le plus longtemps possible aux parents la maîtrise absolue des actes des enfants, afin de sauvegarder par leur subordination obéissante la tranquillité du groupe. Or, le meilleur moyen pour y parvenir est d'insister à l'extrême sur la différence de force à faiblesse, de savoir à ignorance, de raison à caprice, qui sépare vieux et jeunes, et de développer chez ceux-ci un complexe d'humilité. D'où la rigueur puritaine de la leçon morale, la joie considérée comme un péché, la jeunesse comme une impardonnable faiblesse. Les parents imprudents ne prennent pas garde qu'après de telles semailles ils récolteront des fruits empoisonnés. Devenus grands, les enfants tirent d'eux, à défaut d'autre, une vengeance sentimentale; la disparition de leurs parents leur paraît un bienfait naturel; ils ne souhaitent plus les revoir². Mais leur conduite ultérieure frappe à leur tour ces sentiments d'illogisme; car ils se conduisent vis-à-vis de leurs propres enfants comme leurs parents s'étaient conduits vis-à-vis d'eux-mêmes. La dure expérience ne leur a rien appris. Une loi implacable semble ici jouer, qui dépasse la petitesse des caractères et la néfaste influence de la mentalité conventionnelle. Butler constate entre les générations une sorte de haine biologique, une opposition irrémédiable d'intérêts. Conclusion terrible, sans doute, à laquelle le conduisent tout à la fois ses souvenirs d'homme, son observation de moraliste et son raisonnement de philosophe évolutionniste. Mais les lois de la nature ne fournissent à la vie que ses cadres; leur impitoyable nécessité peut être exaspérée encore, ou au contraire atténuée, par la bonne ou la mauvaise volonté des hommes, par leur bon sens ou leur stupidité. « With a little more patience and forbearance upon the parents' part », accorde Butler dans *Erewhon*, bien des difficultés pourraient être aplanies³. Il y a dans *The Fair Haven* une page qui ne paraît nullement ironique, et où il indique comment un père

1. *W. of A. F.*, 33.

2. Cf. *Er.*, 204 : Mr. Nosnibor. *W. of A. F.* : Ernest. Et Samuel Butler lui-même : « Speaking for myself, I have no wish to see my father again » (*N. B.*, 32).

3. *Erewhon*, 201.

peut s'attirer la confiance et l'amour de son enfant¹. Mais les foyers heureux sont l'exception. La famille victorienne est dans l'ensemble soumise à une discipline qui sacrifie le jeune être à l'égoïsme ou aux préjugés des parents². « It was the system rather than the people that was at fault³. » L'égoïsme naïf et la sottise pure seraient peu dangereux; le mal vient de ce que la mentalité de ces pauvres gens — « Poor people ! s'écrie Butler, who could blame them ? » — est prisonnière d'une trop longue hérédité qui la fausse irrémédiablement. Les habitudes rassurantes, l'organisation simpliste et commode, la répression injuste, mais efficace, ont depuis longtemps perdu le caractère d'un simple *modus vivendi* pour prendre celui d'une nécessité transcendante, génératrice de sainteté. On ne peut rien changer au passé ancestral des hommes; voilà pourquoi le cas des Théobald et des Christina est sans espoir.

L'enseignement officiel n'est pas mieux compris que l'éducation familiale. Butler a gardé de la période scolaire de sa vie un souvenir déplaisant. Le collège de Roughborough que dirige le solennel et hypocrite pédant Skinner est une étouffante prison où s'étiolent le corps, le caractère et l'intelligence d'Ernest Pontifex. A l'université, la discipline est moins sotte, la contrainte morale moins complète, mais la « culture » qu'on y acquiert est aussi vaine et aussi fausse. Butler regrette que de jeunes êtres, à la période la plus critique de leur croissance, aient à subir ces années de gavage forcé qui les frappent parfois d'une stérilité définitive. Il n'est pas, loin de là, partisan d'un élargissement du recrutement scolaire. « L'éducation pour tous », ou même pour le plus grand nombre, lui paraît une formule insupportable. Seul un strict minimum de connaissances devrait être enseigné. « Granted, dit Higgs-Butler dans *Erewhon*, that provision should be made whereby every child should be taught reading, writing and arithmetic, but here compulsory state-aided education should end⁴... » . Or, en 1872, le problème

1. *Fair Haven*, 8.

2. Le thème de l'éducation familiale et en particulier des rapports de père à fils est resté très en honneur auprès des romanciers anglais. On cite toujours le *Father and Son*, d'Edmund Gosse (1907). En 1931, un grand éditeur, Methuen, ouvrait un concours de romans sur la vie moderne anglaise, « in which the relationship of parents and children is the dominating theme ».

3. *W. of A. F.*, 280.

4. *Er*, 206.

de l'éducation nationale était déjà posé, non seulement par quelques philosophes en renom, comme Herbert Spencer¹, mais par l'opinion publique elle-même; il passionnait et divisaient le Parlement. La loi de 1870 organise les premières écoles vraiment publiques, à côté des écoles privées subventionnées. L'instruction primaire n'est pas encore obligatoire, mais nombreux sont ceux qui réclament qu'elle le soit. Mais ces lois sont des lois « libérales », et Butler, déjà, déteste Gladstone. Les revendications insistantes des associations charitables et des journalistes radicaux l'irritent plus qu'elles ne l'émeuvent. Dispenser sans compter la « lumière du savoir » aux classes pauvres ou laborieuses, serait une véritable escroquerie — « a swindle ». Elles y gaspilleraient des années précieuses, et y perdraient tout goût, toute aptitude pour les métiers. Seuls les riches, êtres de luxe, ou les cerveaux d'élite déjà tournés vers l'abstraction résistent à l'épreuve de l'école et de l'université. Il y a trop de ces ratés d'Oxford ou de Cambridge, de ces fruits secs de la culture livresque, auxquels les Professeurs n'ont su inculquer qu'un vernis de pédantisme qui les élève au-dessus du niveau réel de leur intelligence. Il n'est, envers le commun des gens, qu'une décision raisonnable : c'est, les ayant munis de rudiments, de les mettre à même de gagner leur vie le plus tôt possible. Education et orientation professionnelles : si moderne qu'apparaisse cette formule, l'idée première en est en germe chez Butler; sous des formes diverses, elle circule dans l'opinion cultivée de son temps, chez des sociologues, des hommes politiques. Mais sa position propre est originale, unique : elle est une réaction contre les ultimes effets, déjà prévus, d'une évolution à peine amorcée. Son horreur des envahissements de la pédagogie officielle est telle qu'il se rabat sur un utilitarisme sensé, mais sans grandeur. A l'« académisme » stérile, il oppose la méthode de l'apprentissage : apprendre à faire les choses en les faisant réellement, « learning by doing »². Carrières

2. H. Spencer : *Education*, 1861 (collection d'articles déjà publiés dans différents journaux).

2. *Alps*, 150 : « The academic system consists in giving people the rules for doing things. The apprenticeship system consists in letting them do it with just a trifle of supervision ».

Voir aussi p. 155 : « The proper course is for a boy to begin the practical business of life many years earlier than he now commonly does. He should begin at the very bottom of a profession... », etc.

bourgeoise et métier manuel s'apprendront de semblable manière. Même les enfants que de rigoureuses conventions ou leurs propres goûts maintiendront dans les écoles secondaires trouveront profit à l'exercice d'une occupation manuelle. La double pensée d'Alethea Pontifex, en suggérant à Ernest l'idée de construire lui-même un orgue, était de contrebalancer ainsi la vanité et la sécheresse de l'enseignement de Roughborough, et de faire connaître à son neveu la saine joie de créer. Il n'y a pas, pense Butler, de meilleur principe éducatif.

L'esprit même qui anime l'éducateur officiel est faux et néfaste. D'abord, il s'inspire de principes autoritaires analogues à ceux qui imposent dans la famille la subordination des enfants à leurs parents. Il élargit, au lieu de tenter de le combler, le gouffre qui sépare deux générations d'êtres. Malgré certaines hypocrisies de formes, il cultive chez l'enfant le sentiment de son infériorité. De plus, il ne cherche pas à éclaircir les mystères, à exorciser les « tabous » dressés par le père ou la mère de famille. Butler a fait d'assez fugitives allusions au problème de l'éducation sexuelle, mais il l'a envisagé. La seule solution, pour Théobald et Christina, a été de tenir Ernest le plus longtemps possible à l'écart des femmes¹. Mais l'ignorance, la répugnance et le mystère, loin de sauver le jeune homme, le précipitent à sa perte. Le principe que recommande Butler est simple : « There should be no mystery or reserve² » ; « to make no mysteries where Nature has made none³. » Sa méthode est également simple : constituer un comité d'hommes « ni moraux, ni immoraux » qui, ayant pris l'avis du corps médical et s'étant documentés auprès des personnes ou collectivités compétentes, rédigerait un résumé assez détaillé — « with some fulness » — de toutes les connaissances indispensables en la matière. Ce livre, ou cette brochure, serait donné à lire aux jeunes gens « as soon as they are old enough to understand such matters at all⁴ ». Idée excellente, du moins en théorie ; la pratique est plus difficile, et Butler qui, n'ayant pas d'enfant, n'a qu'une demi-expérience, semble cependant le soupçonner : lorsque Ernest,

1. *W. of A. F.*, 235.

2. *N. B.*, 30.

3. *W. of A. F.*, 195.

4. *N. B.*, 30 : « Young People ».

âgé de sept ans, entreprend son tuteur Overton sur le chapitre délicat de la naissance, et lui demande : « I wish you would explain to me all about it », Overton-Butler se dérobe et change la conversation¹. En 1887, une dame de ses amies l'ayant prié d'entreprendre une campagne contre l'hypocrisie sexuelle, Butler se retrancha derrière des généralités, et refusa net de se compromettre².

Avec ses tabous, l'enseignement a ses fétiches : ce sont, par exemple, au pays d'*Erewhon*, le « hypothetical language » et l'art de « déraisonner³ ». Pareillement, les humanités classiques et les langues anciennes qu'enseignent les universités sont pour les hommes un luxe stérile, un vain ornement. Les leçons de philosophie ou de logique qu'on y donne n'aident point les jeunes gens à penser par eux-mêmes, mais leur inculquent les règles d'un jeu arbitraire et compliqué où la vie n'entrera jamais. Le domaine de l'abstrait et celui du passé : voilà leurs uniques terrains d'exercice. Mais la sortie de ces écoles dérisoires est gardée par deux redoutables ennemis, le présent et le concret, contre lesquels les armes de la culture universitaire s'avèrent impuissantes. Ces disciplines désuètes ne sont pas seulement stériles : elles ont souvent un effet nuisible. Elles encombrant, alourdissent, ou épuisent l'esprit. Elles font naître une inhibition particulière, « la peur de se trahir »⁴. Elles paralysent la spontanéité, dessèchent l'imagination et la fraîcheur des impressions. Elles développent un état d'esprit de spécialistes ou de professionnels ; elles créent des « prigs »⁵, ces pédants qui considèrent leur cerveau « comme une sorte de sanctuaire », « to which if an opinion had once resorted, none other was to attack it »⁶. « It is, dit ailleurs Butler, the almost inevitable outcome of a university education, and will last as long as Oxford and Cambridge do, but not much longer⁷ . »

1. *W. of A. F.*, 104, 105.

2. Lettre de Butler à Mrs Heatherley, 19 avril 1887. *M.* II, 49.

3. *Cf. Erewhon.* 218, 219, 220.

4. *Er.*, 236, 231 : « The fear-of-giving-themselves-away disease ».

5. *Er. Rev.*, 204, 205. Hanky énumère toutes les qualités de l'esprit que l'on cultive à l'Université de Bridgeford. Le passage est ironique ; il suffit d'en prendre le contre-pied pour avoir la pensée de l'auteur.

6. *Er.*, 220.

7. *Alps*, 141.

Tels principes, telles méthodes. Celle de l'enseignement est la plus mauvaise qui soit. Elle impose des directions à l'activité de l'enfant, au lieu de les laisser naître d'elles-mêmes; elle cultive l'artificiel, au lieu de suivre la nature; elle est ennuyeuse et triste. Que l'enfant, au contraire, soit invité à choisir lui-même ses sujets d'étude ou de travail; que l'effort de l'éducateur se borne à le placer en face de situations réelles, de petits problèmes pratiques, comme de dessiner ce qu'il voit, ou de bâtir un orgue; que les conseils, s'il en est besoin, ne soient ni bourrus, ni sévères, afin de ne pas éteindre la flamme de l'enthousiasme, mais qu'ils sachent utiliser l'appât du plaisir de créer. La méthode « académique » ne s'appuyant pas sur un respect authentique de la personnalité de l'enfant, tient toute originalité pour suspecte ou dangereuse. Ses deux pôles sont l'imitation ou la censure. Une moitié de ses règles ordonne de reproduire des modèles, de copier des choses déjà faites, de suivre des lignes imposées : elles enseignent la souplesse, le renoncement et l'impersonnalité; l'autre moitié est faite de négations, d'interdictions, de répressions; celles-ci répandent la stérilité et la paresse. Cette méthode est mal équilibrée; au lieu de s'employer à développer ce qu'il y a de positif, d'utile et de bon dans les esprits, elle s'efforce uniquement de débusquer et de réduire les tendances fâcheuses¹; elle étouffe, coupe, rogne, refoule et détruit, au lieu de créer et d'exalter. Les résultats sont déplorables. Elle engendre une culture conventionnelle, un goût unique d'où est éliminée toute chance de réaction personnelle. Seuls les tempéraments d'élite y résistent. Mais cette survivance du plus original est-elle le véritable but de l'éducation?

Sur la question de l'argent, l'attitude de Butler est en même temps de critique et de conservation. Il tient l'argent pour un bien précieux; mais il raille l'hypocrite pudeur dont on le revêt. Carlyle flétrissait l'appât du lucre et le goût de la puissance du nom de « Mammonisme ». Pour Butler, Mammon est un maître très respectable. Loin de prêcher qu'on ne saurait servir Dieu et Mammon à la fois², il prétend qu'il

1. Cf. Lettre au Rev. Fleay, 19 avril 1869 (*Hoppé*, p. 165) : « They say the best way of eradicating the bad tendencies in a boy is to develop the good ones : but the thing they call education nowadays seems to think little of this ».

2. Comme, par exemple, le Rév. Hawke, dans *W. of A. F.*, 225.

faut les concilier : « It is all very well, note-t-il, for mischievous writers to maintain that we cannot serve God and Mammon. Granted that it is not easy, but nothing that is worthy doing ever is easy¹ ». La lutte pour l'argent lui a coûté trop d'efforts et trop de patience pour qu'il le considère avec des yeux frivoles ou hypocrites. Dans ses romans, la fortune, ou du moins l'aisance, est la récompense de la sagesse, et l'un des éléments du bonheur. Il ne faut le prendre ni pour un fétiche, ni pour un tabou, mais pour ce qu'il est : un important facteur dans la vie de l'individu et de la famille. Le gain est un heureux stimulant. « Indeed, remarquait-il dans une lettre, au sujet de la vente d'*Erewhon*, I should write far better, if I were to write in hope. »² La richesse étend à l'infini le rayon d'action de l'individu ; elle le favorise de moyens, d'instruments, de membres nouveaux ; elle élève sa puissance et sa dignité. « The Rothschilds are the most astonishing organisms that the world has ever yet seen³. » Mais elle a de meilleurs titres encore à notre considération : elle est, dans une certaine mesure, créatrice de vitalité. « Livingness, lit-on dans *Luck or Cunning?*, depends on range of power, versatility, wealth of body and mind — how often, indeed, do we not see people taking a new lease of life when they have come into money even at an advanced age⁴? » Pourquoi, s'il en est ainsi, ne pas franchement enseigner le respect de l'argent, comme on enseigne celui de la santé, de l'intelligence ou de la vertu ? Pourquoi même ne pas faire une place dans les programmes d'éducation à des rudiments de science financière ? « So strongly, déclare catégoriquement Overton, do I feel on this subject that if I had my way I would have a speculation master attached to every school⁵... ». Les écoliers liraient les journaux financiers et constitueraient entre eux une Bourse ; il y aurait un prix pour les spéculations les plus heureuses, et des sanctions contre les maladroits ou les imprudents. L'humour certes colore ce passage ; mais il réside moins dans l'absurdité de la proposition, que dans l'apparence raisonnable qu'elle prend

1. *N. B.*, 24 : « Counsels of imperfection ».

2. Lettre à Fleay, 5 avril 1872, *Hoppé*, 165.

3. *Lucubratio Ebria*, *N. B.*, 52.

4. *L. or C.?*, 147.

5. *W. of A. F.*, 355. Voir tout le passage.

sans effort. Vis-à-vis des indigents et des malchanceux de la vie, l'attitude de Butler est dépourvue de toute sentimentalité. Les pauvres, remarque-t-il, sont en butte au mépris général¹; ce mépris est justifié, c'est la réaction d'une collectivité menacée par un exemple pernicieux. Il y a conflit entre les penchants normaux de la société et les lois qu'elle se donne; les premiers sont solidement Erewhoniens; ils la poussent à sanctionner durement le malheur, la faiblesse, la misère; les secondes sont l'expression de scrupules ou de remords équivoques. « For property is robbery, dit cyniquement Butler, but then, we are all robbers or would-be robbers together, and have found it essential to organise our thieving, as we have found it necessary to organise our lust and our revenge² ». Le conservatisme social de Butler n'a donc rien d'hypocrite; il se fonde sur une observation désabusée des relations humaines, sur la connaissance des besoins ou des appétits qui les déterminent. Il ne veut pas, pour un idéal chimérique, abattre ces rudes stimulants et ces grossiers critères, l'argent, la propriété, l'héritage, grâce auxquels la société subsiste, fût-ce injustement. Malheur, prophétise-t-il, à qui toucherait aux rives du fleuve pendant que coulent les flots !

La religion et le clergé sont naturellement en bonne place parmi les thèmes favoris de la satire de Butler. L'allégorie des « Banques Musicales » dénonce le divorce entre les prétentions spirituelles des chrétiens et le sens réel de leurs actes quotidiens. Il reproche aux dogmes, aux rites, aux disciplines religieuses, fondées sur l'erreur, leur inefficacité morale, leur stérilité éducative. L'Enfer est un épouvantail, grimaçant et creux. « Hell is the work of prigs, pedants, and professional truth-tellers³. » Il agit par la terreur, sentiment dangereux qui dessèche l'âme, mène à l'atrophie et à la mort. Pour la même raison, Butler hait le « péché » et la conception transcendente du mal. Il est exactement de l'avis opposé à celui de Shorthouse, qui écrivait un jour : « Sin is manifestly and scientifically the following of the *present* instead of the *distant* and *superior* good. »⁴ La grande erreur, à ses

1. *N. B.*, 316.

2. *Er.*, 121. La dernière phrase du passage est : « And woe to him who tampers with the banks while the flood is flowing ».

3. *N. B.*, 35.

4. Shorthouse, *Life and Letters*, I, 93.

yeux, est d'oublier que la vie prime tout, et le péché n'est pour lui que ce qui la trompe ou lui fait obstacle. La prière telle que l'église l'impose est un « humbug »; les prières en famille, cérémonie désuète et ridicule, ont pour seul effet — mais il est désastreux, et Butler contient avec peine sa colère¹ — de pervertir la sincérité des âmes faibles; elles les poussent à se leurrer elles-mêmes sur leurs véritables désirs. Charlatanerie aussi les sacrements, dont on nous invite à croire qu'ils doivent purifier la chair, donner à l'âme une force nouvelle. Mais les effets de la Confirmation, chez Ernest du moins, s'évanouissent en moins d'une heure². Et Butler pense avoir découvert autrefois que la régénération par le baptême n'est qu'une hypocrite fiction. Les miracles, auxquels l'Eglise tient avec une énergie si obstinée, sont précisément, en ce qui le concerne, l'obstacle essentiel à toute réconciliation avec elle³. Ces « superstitions » distraient, trompent, ou terrorisent les croyants, et les détournent des problèmes fondamentaux de la vie; de plus elles sont ridicules, illogiques et lâches. Le Christianisme est une religion de femmes⁴.

Par contre, la conception d'une Eglise chargée de veiller à la morale générale et à certaines relations sociales n'a rien d'absurde. Butler lui accorde même le droit de conserver un minimum de symboles et d'idoles⁵. Il voudrait seulement que ceux qui ne pourraient y croire ne fussent pas bousculés et contraints. Il s'élève moins contre la religion elle-même que contre les hommes qui la monopolisent et l'exploitent. « It is not the church in a village that is the source of the mischief, but the rectory. I would not touch a church from one end of England to the other⁶. » Les églises lui ont — en Italie et ailleurs — offert en plaisirs d'art, en délassements heureux, en rêveries, des compensations inoubliables; le presbytère est toujours resté pour lui celui de son père, Langar. Son appréciation du clergé, de son esprit, de son activité, recèle souvent une pointe, l'écho d'un ressentiment vivace. Les pasteurs ne se contentent pas de soutirer de l'argent à leurs fidèles, ce qui serait de bonne guerre; par leur enseignement,

1. *W. of A. F.*, p. 36.

2. *W. of A. F.*, 191.

3. Voir en particulier *N. B.*, 340 : « The church and the Supernatural ».

4. *N. B.*, 334.

5. Voir, *N. B.*, 346 : Religion.

6. *N. B.*, 334.

leurs sermons, leur ascendant personnel, ils abusent de la crédulité publique pour assurer leur position; les sermons, en particulier, ont sur les esprits sans robustesse une influence parfois terrible; une interprétation purement littérale de la Bible et de l'Evangile met entre leurs mains tout un arsenal de menaces et d'exemples effrayants dont ils usent avec une cruauté inconsciente. Ces guides de la vie spirituelle, ces directeurs de la conscience morale ne savent que détourner l'homme de compter sur les forces que Dieu même lui a données; ils font de lui un esclave hypocrite. « Should you learn to trust in yourselves, prédit à ses fils Christina, femme de pasteur, or to the advice and example of too many around you, you will, you must fall¹. » Obéissance : à la maison, à l'école, au temple, dans la conduite et dans la pensée, c'est l'inflexible discipline que l'ordre religieux impose à l'individu.

La critique morale et sociale de Butler n'a pas qu'une valeur historique; les travers, les vices, les mensonges qu'il dépeint, en même temps que ceux d'une époque, sont en quelque mesure les défauts éternels de l'homme. L'intention qui l'anime, l'horizon qu'il a choisi, le champ et la portée qu'il a lui-même fixés à sa satire, sont cependant bridés et limités. Il a voulu avant tout attaquer une conception particulière de la morale, les idées et la conduite d'une génération, la sienne, dans un pays seulement, le sien. C'est presque à son insu qu'il mord plus profondément, qu'il déborde, dans le temps et dans l'espace, son objectif immédiat. Les deux *Erewhon*, mais surtout *The Way of All Flesh*, sont les fruits les plus significatifs de cette humeur critique. Ce dernier ouvrage, en particulier, est comme l'illustration de ses pensées et arrière-pensées les plus chères : une longue série d'images, de scènes, de compositions ironiques, reliées entre elles par des réflexions, à la faveur desquelles le narrateur généralise les exemples et tire la morale des situations. L'expérience qui le nourrit est si riche, la méditation y est si profonde, l'intelligence qui l'ordonne est si vive, que la portée réelle du roman dépasse l'intention de l'auteur. Ce commentaire constant lui donne parfois un accent de frémissante ferveur, un ton prophétique. Les aventures d'Ernest prennent, ainsi considérées, la valeur d'un symbole : c'est le drame de la rébellion

1. *W. of A. F.*, 106.

de toute une génération, et mieux encore, de toute jeune génération contre celle qui l'a précédée. On y voit un personnage symbolique soulever, non sans grimaces ni souffrances, le poids des mentalités acquises, des traditions et des contraintes accumulées, que la génération vieillissante s'efforce de lui transmettre pour s'assurer une fin paisible, et conserver jusqu'au bout l'honneur de ne pas abdiquer.

CHAPITRE XXIV

LES IDEES MORALES

(suite)

II. La Morale de Butler.

Relativisme de toute morale. — Rapports du physique et du moral. — Le Bien et le Mal. — La responsabilité. — Le problème de la Liberté : Raison ou Foi ? — Appréciation de l'attitude morale de Butler. Les droits et les devoirs de l'individu : 1) L'intérêt individuel ; 2) L'intérêt de la race. — Devoirs de l'homme envers lui-même. — Connaître son plaisir. — Devoirs envers la collectivité : conformisme ; compromis. — « Pas de zèle ». — Le devoir de politesse. Le code moral ; la coutume. — Les critères. — Les modèles. — L'idéal du gentleman. — L'immortalité morale. — Stoïcisme.

La pensée morale de Butler est fondée sur son vitalisme et recourt volontiers aux analogies biologiques. Il aime assimiler la vie organique à un système ou à un équilibre moral. « Wherever there is life, écrit-il dans *Evolution Old and New*, there is a moral government of rewards and punishments understood by the amoeba neither better nor worse than by man. The history of organic development is the history of a moral struggle¹. » Inversement, son éthique tient le plus grand compte des lois de l'évolution biologique, et de ses phénomènes. Loin de lever les yeux vers un ciel vide, ou de demander ses ordres à quelque redoutable « Raison », elle cherche autour de l'homme et au-dessous de lui les exemples qui la façonneront. « We should turn for moral guidance not only to foreign nations and to history, but to the lower animals also². » Elle ne s'appuie ni sur une révélation, ni sur des

1. *Ev. O. and N.*, p. 45. Voir une idée analogue dans *L. or C.*?, 79.

2. *Further extracts*, 64. Cf. aussi *Alps*, 69 : « Turning for moral guidance to my cousins the lower animals, whose unsophisticated nature proclaims what God has taught them with a directness we may sometimes study... ».

principes transcendants. Elle n'a point de loi. Elle ne multiplie ni les interdictions, ni les exhortations. Elle consiste simplement dans un effort d'organisation pratique. Sa théorie se réduit à des considérations d'ordre psychologique, voire physiologique; son code, à des suggestions conciliantes, des compromis, des demi-mesures. Cette humilité, cette prudence ne proviennent pas d'une insuffisance de réflexion, ou d'une conscience sans profondeur; elles sont dans la ligne logique de la pensée de Butler. La vie, essence même du divin, est l'impératif primordial. Elle pose, à ses différentes étapes, dans les divers règnes qui se partagent l'univers, des problèmes différents. L'espèce humaine a les siens propres. En tant qu'entité vivante, elle les connaît obscurément, et travaille, à sa manière lente, à les résoudre; mais les individus, ses membres, moments de cette durée et fragments de cet ensemble, ont leurs difficultés particulières. La morale, pour eux, n'est dès lors que l'art de trouver à ces difficultés la meilleure solution possible, — celle qui lèse le moins d'intérêts, tout en favorisant le plus grand nombre, celle surtout qui seconde le mieux les progrès de la race.

Butler ne reconnaît pas, en morale, de principes. « Or, ajoute-t-il, if there be any, they are beyond our reach, we cannot fathom them; therefore, *qua* us, they have no existence, for there is no other « is not » than inconceivableness by ourselves¹. » Le relativisme, seule attitude raisonnable en philosophie et même en logique, est aussi le seul climat où la morale puisse prospérer. Comme Nietzsche, Butler prétend ignorer « la chose en soi ». Rien n'existe que par rapport aux circonstances qui l'entourent, et qui peuvent varier à l'infini. Deux actions apparemment semblables auront donc non seulement une portée, mais même une valeur différente, si elles ne s'accomplissent pas, chose d'ailleurs impossible, dans des circonstances absolument identiques. Il n'existe donc pas de valeurs morales absolues. Le bien et le mal, le vice et la vertu, le vrai et le faux, le mensonge et la sincérité, sont des oppositions sans consistance. Le passage graduel et insensible de l'un à l'autre terme en est la preuve. Faut-il pour cela bannir ces mots du vocabulaire des hommes? En aucune façon, pense Butler. Ils ont une valeur de convention; c'est grâce à eux que nous pouvons nous orienter dans le monde mouvant des apparences.

1. N. B., 330: « First Principles ».

Gardons-nous seulement de croire à nos symboles, d'adorer nos fétiches. Il sera salulaire, à l'occasion, de les brouiller volontairement, de nous accorder des « vacances morales », de prendre un court bain d'irrespect, d'illogisme ou d'amoralité. Cela permet, affirme Butler, de mieux saisir les rapports réciproques de ces diverses catégories.

De longs passages d'*Erewhon* sont consacrés à une démonstration humoristique de l'étroite corrélation qui unit le physique au moral. Le paradoxe cache une conviction parfaitement sérieuse : « The question, lit-on dans les *Note-Books*¹, whether such and such a course of conduct does or does not do physical harm is the safest test by which to try the question whether it is moral or no. If it does no harm to the body we ought to be very chary of calling it immoral, while if it tends towards physical excellence there should be no hesitation in calling it moral. » Butler doute qu'on puisse être « righteous » sans être, en même temps, dans une certaine mesure, fort, beau et bien équilibré. Sa morale étant avant tout une harmonisation de toutes les forces de la vie, elle inscrit en tête de la liste des vertus la vigueur, nécessaire à l'existence physique et à l'exercice de l'intelligence, l'équilibre du tempérament et du caractère, et même la grâce des mouvements, qui est le signe de l'harmonieux fonctionnement du corps. Matthew Arnold opposait la grâce hellénique au sens moral hébraïque ; mais, objecte Butler, peut-on dire que les Hébreux aient été plus moraux, s'ils étaient moins forts, moins gracieux et moins robustes² ? On suit facilement la filière de cette idée-mère à la fiction des « procès erewhoniens » ; le paradoxe y est, dans l'opinion de l'auteur, plus apparent que réel. S'il existe une responsabilité de l'individu vis-à-vis de la société, elle doit s'étendre aussi aux tares physiques. Pourquoi l'homme serait-il tenu pour responsable de ses instincts ou de ses humeurs — passions, colères, jalousies, appétits — et non de l'état de ses nerfs, de ses muscles ou de ses viscères ? « Not only was he ugly, dirty, ill-dressed, bumptious and in every way objectionable, but he was deformed.. » Ainsi Butler décrit-il un Siméonite, camarade d'Ernest Pontifex³. L'infirmité est un avilissement réel de l'être global, dont il sied qu'il ait honte. La pauvre Miss

1. *N. B.*, 26.

2. *N. B.*, 200.

3. *W. of A. F.*, 220.

Savage, malgré toutes ces qualités d'esprit et de cœur, manquait par trop à la morale du corps; Butler jugeait sévèrement cette insuffisance; il a parlé de sa laideur, comme il aurait blâmé une propension à la méchanceté ou à l'orgueil. Ajoutons, d'ailleurs, que l'heureux équilibre des sens ne saurait être considéré comme un bien individuel; c'est une disposition vertueuse qui a ses répercussions sociales; la justice du groupe, l'opinion publique ont donc le droit d'en connaître au même titre que des crimes ou de l'immoralité. Cette idée peut certes apparaître d'une logique excessive. Mais dans la pratique, la société ne semble-t-elle pas disposée à concéder quelques points à Butler? L'alcoolisme ou l'ivresse sont l'objet d'une condamnation générale: c'est que tout affaiblissement, toute obnubilation des sens autres que ceux qu'apporte l'âge sont tenus pour répréhensibles. Les désordres nerveux sont, par les gens du peuple, traités sans pitié, avec impatience ou sévérité, comme des défaillances du caractère. Plusieurs maladies microbiennes graves, la tuberculose, la syphilis, la peste, entraînent une sorte de réprobation qui ne naît pas uniquement de la peur de la contagion ou, le cas échéant, de présomptions d'inconduite; mais le blâme, tantôt implicite, tantôt manifeste, dont elles sont frappées, l'horreur et le dégoût qu'elles inspirent, ont toutes les apparences d'un jugement moral. En certains cas, l'isolement des malades, la quarantaine obligatoire, la déclaration forcée des maladies prennent l'allure de sanctions. Les malingres, les chétifs, les rachitiques, les idiots inspirent plus que de la pitié: du mépris. Et, pendant les guerres, les hommes réformés pour insuffisance physique sont généralement considérés avec malveillance. Le vieil axiome de la supériorité de l'âme sur le corps n'intimide pas Butler. Le bon état du corps est indéniablement favorable à l'esprit et à la moralité, tandis que l'influence inverse se vérifie beaucoup plus rarement. La « *mens sana* » du vieil adage a toutes les chances de s'épanouir naturellement et sans effort « *in corpore sano* ». La grâce et la force du corps n'étaient-elles pas, chez les Grecs d'autrefois, révérees comme des qualités qui conféraient un mérite moral?

Le corollaire immédiat de la proposition qui précède est que le crime, le péché, le mal moral doivent être envisagés biologiquement et psychologiquement plutôt que pénalement. Ici l'attitude de Butler est très nettement celle d'un précurseur. Certes les campagnes du sentimentalisme littéraire contre

la rigueur absurde des prisons et l'inefficacité d'une justice purement répressive commençaient vers 1870 à produire leurs fruits. Ce n'est pas lorsqu'il recommande, par exemple, de permettre aux prisonniers de continuer à exercer leur profession, que ses idées rendent un son particulièrement nouveau¹. Mais il s'attribuait le mérite d'avoir, sinon découvert, du moins mis en lumière l'analogie entre le crime et la maladie². De l'analogie à une identification partielle, il n'y a qu'un pas. Butler, sans consentir personnellement à le franchir, nous y invite clairement³. Les diverses thèses des psychiâtres et criminologistes modernes dérivent d'une conception du mal physique et du mal moral qui est en germe dans les premières œuvres de Butler; sous leur pression, la justice fait une part de plus en plus grande à la médecine dans l'étude des mobiles et l'appréciation de la responsabilité. Le temps n'est pas loin où peut-être elle s'en remettra au clinicien et à l'infirmier du soin de guérir certains malfaiteurs⁴. Des « pièces d'or » trouvées par Butler et mises à intérêt dans ses œuvres, celle-ci apparaîtra comme le placement le plus fécond et le plus sûr.

Ce relativisme exigeant ne veut pas seulement réduire l'antinomie du physique et du moral, il s'attaque à la distinction fondamentale du bien et du mal, du vice et de la vertu. Sur ce point, comme sur maint autre, il y a conflit entre le jugement théorique de Butler et son sens aigu des nécessités pratiques de la vie. Le compromis habituel résout pour lui, ou plutôt escamote, ce dilemme. Butler conserve et utilise les étiquettes traditionnelles, après s'être livré à une critique de leur contenu, et avoir démontré que rien ne saurait exister sans la présence, l'appui et le complément de son contraire. « Vice and

1. Cf. *Er.*, 126.

2. *N. B.*, 375; *My Work*, n° 1.

3. Ces idées sont développées avec une grande conviction sur le plan théorique. Mais il faut noter que dans, la vie pratique, Butler pouvait avoir une autre attitude. Il aurait été fort marri qu'on s'autorisât de ses réflexions pour faire preuve d'une indulgence excessive envers les criminels. En Nouvelle-Zélande, il était encore partisan d'une sévère répression pénale (cf. *F. Y.*, 64). A Londres, un filou, un jour, lui déroba sa montre : « It gave the Governor a dreadful scare », écrivait Alfred, son factotum-secrétaire. Butler envoya au *Times* une lettre de doléances à ce sujet (*M.* II, 167).

4. Il s'est récemment fondé dans Grosvenor Square, à Londres, un *Institute for the Scientific Treatment of Delinquency*, sous le patronage de praticiens éminents et de l'archevêque d'York. Les journaux qui en ont rendu compte ont inévitablement évoqué *Erewhon* et l'ombre de Butler.

virtue, note-t-il, both make one another and prevent one another from becoming intolerable¹. » Ces deux notions sont les plateaux d'une balance; il importe de les équilibrer exactement. « The extremes of vice and virtue are alike detestable. » Mais l'outrance de l'un et de l'autre mène à des défauts qui lui répugnent à des degrés différents; le vice tombe dans le cynisme, la vertu dans un ascétisme orgueilleux. Butler, qui a dû souffrir du second plus que du premier, s'en méfie davantage; et poussé par une pointe d'esprit frondeur, il confesse que, s'il faut choisir, un léger excès de vice est préférable à un excès de vertu. Sans aller jusqu'à dire avec le cynique Bernard de Mandeville que les vertus morales sont la progéniture politique de la flatterie et de l'orgueil², il nous met en garde contre les « meannesses of virtue³ », contre sa solennité ennuyeuse et guindée, contre ses réels dangers. En quoi d'ailleurs consiste la moralité d'un sentiment ou d'une action? Comment tracer la commune frontière du bien et du mal? Le jésuitique Pryer, du *Way of All Flesh*, est ici l'interprète de Butler : « The limits of vice and virtue, expose-t-il à Ernest, are wretchedly ill-defined. Half the vices which the world condemns most loudly have seeds of good in them and require moderate use rather than total abstinence. » Et, sans se laisser prendre au piège de son naïf camarade, qui demande des exemples, il continue : « I shall give you a formula that shall embrace all instances. It is this, that no practice is entirely vicious which has not been extinguished among the comeliest, most vigorous and most cultivated races of mankind in spite of centuries of endeavour to extirpate it⁴. » Saint Paul disait : le salaire du péché est la mort; — sois vertueux, proclame le modèle d'écriture dans le cahier de l'écolier, et tu seras heureux⁵. Ainsi, conclut Butler, en donnant une entorse à ces deux préceptes, « virtue is what tends to happiness, and vice what ends in sorrow⁶. » Cette définition sommaire et vague ne peut que satisfaire la foule; Butler, pour sa part, l'accepte et s'en contente, quitte à l'interpréter. Mais

1. *Further Extracts*, 292. La citation suivante est dans *N. B.*, p. 28.

2. Bernard de Mandeville (1670-1733) : *The Fable of the Bees* : « The moral virtues are the political offspring which flattery begot upon pride ».

3. L'expression se trouve dans *N. B.*, 34, et dans *Further Extracts*, 59.

4. *W. of A. F.*, 238, 239.

5. *W. of A. F.*, 83.

6. *Ibid.*

il sait qu'elle ne suffira pas pour donner à l'individu des directives efficaces, une ligne de conduite, une orientation morale. D'autres problèmes restent à résoudre, d'autres principes à définir.

Pas plus que la santé physique, la moralité ne saurait être entièrement imputée à l'état présent de la conscience ou à la volonté; elle est en grande partie déterminée par deux puissantes influences, l'hérédité et le milieu¹. La première joue ici un rôle analogue à celui de la grâce dans la morale chrétienne. Elle est une prédisposition au bien et au mal, un destin intérieur. La notion du milieu, si elle n'est pas née des idées transformistes, y puise néanmoins un renfort d'arguments. Cette insistance sur des idées aujourd'hui banales pouvait passer pour audacieuse auprès du public victorien, imbu de respect pour les dogmes essentiels de la morale traditionnelle. Elle amène Butler, dans *Erewhon* et *The Way of All Flesh*, à soulever la grave question de la responsabilité. D'avance il est à prévoir qu'il l'abordera sous un angle original. « What is responsibility? écrit-il dans *Erewhon*. Surely to be responsible means to be liable to have to give an answer should it be demanded, and all things which live are responsible for their lives and actions should society see fit to question them through the mouth of its authorized agent². » Ceci peut paraître insuffisant. Les exemples des procès erewhoniens, et quelques pages du chapitre des « Malcontents » inquiétèrent même les premiers lecteurs de l'ouvrage au point que Butler, dans sa seconde édition, dut faire allusion à ces critiques : « I have been held by some whose opinions I respect to have denied men's responsibility for their actions. He who does this is an enemy who deserves no quarter. I should have imagined that I had been sufficiently explicit, but have made a few additions to the chapter of Malcontents which will, I think, serve to render further mistakes impossible³ ». Ce paragraphe n'est qu'un trompe-l'œil. Le seul aménagement sérieux que Butler ait fait subir au chapitre XII de sa première édition a été de le scinder en deux, faisant un chapitre indé-

1. Cf. *Alps*, 252 : « The only thing that can produce a deep and permanently good influence upon a man's character is to have been begotten of good ancestors for many generations — or at any rate to have reverted to a good ancestor — and to live among nice people ».

2. *Er.*, 120, 121.

3. *Er.*, p. VIII-IX.

pendant des « Views concerning Death ». En dehors des corrections de pure forme, quelques retouches accentuent au contraire l'ambiguïté de sa pensée. Il n'envisage pas autre chose que la responsabilité sociale de l'individu. Celle-ci est un fait indiscutable; c'est celle du serpent que l'on écrase lorsqu'il vous menace, celle de l'agneau que l'on tond, parce qu'il est sans résistance et que sa laine nous est utile. « There is no question, dit le juge dans son réquisitoire, of how you came to be wicked, but only this — namely, are you wicked or not? » « Que ce soit ou non votre faute, dit-il plus loin, c'est *une faute en vous*. » L'expression est frappante et claire: les causes de toute perturbation sociale, de toute infraction aux habitudes reçues pour salutaires doivent être recherchées dans leur origine, et étouffées sans pitié; est tenu pour responsable l'individu en qui elles sont retrouvées, l'auteur des actes répréhensibles, le fauteur de l'exemple dangereux, l'émetteur des germes insalubres. Cette conception héroïque, inhumaine, de la responsabilité, est celle que le vitalisme exclusif de Butler semble lui imposer. D'une responsabilité morale il n'est nullement question.

En des moments plus philosophiques, cependant, sa pensée mobile s'inquiète des notions essentielles sur lesquelles peut se baser la conduite humaine. Ainsi se trouve-t-il poser, comme en passant, le problème de la liberté. Mais il le pose à sa façon, c'est-à-dire, dans le cas présent, sans clarté. Il en retient surtout l'aspect psychologique. Ses idées, pourtant abondamment notées, essayées, corrigées, sont sans cohésion, sans lien organique, sans fermeté. Il oscille d'une analogie à une autre, et de l'un à l'autre de ces quatre pôles : la Foi, la Raison, le Libre Arbitre, la Nécessité. Le dilemme fondamental est, à ses yeux, celui qui donne aux mobiles humains le choix entre l'intuition d'une foi et la soumission aux lois de la Raison. Mais il ne se compromet pas ensuite jusqu'à marier formellement la liberté à ce qu'il appelle « Faith », ni le déterminisme à la Raison. Pourtant, au moment d'*Erewhon*, après l'expérience néo-zélandaise et la révélation darwinienne, à l'époque la plus « rationaliste » de sa vie spirituelle, Butler penchait nettement vers le déterminisme. « The only reason why we cannot see the future as plainly as

the past, lit-on dans le *Livre des Machines*, is because we know too little of the actual past and actual present ; these things are too great for us, otherwise the future, in its minutest details, would lie spread out before our eyes, and we should lose our sense of time present by reason of the clearness with which we should see the past and future¹.... » Par l'ampleur de la perspective, l'idée dépasse la théorie d'un déterminisme biologique à la Darwin. La Raison est encore le seul guide que se reconnaît Butler. Mais l'évolution de sa doctrine scientifique n'allait pas tarder à entraîner un changement appréciable d'attitude sur le problème de la liberté morale. Lorsque les principes de la survivance du plus apte et de la lutte pour la vie lui eurent paru s'identifier avec un hasard sans grandeur ni apparence de vérité, il se détourna de la thèse déterministe et se prit à tenir la raison pour suspecte. Déjà les professeurs erewhoniens de déraison n'étaient pas si sots, qui prêchaient que la vie serait insupportable si les hommes se laissaient guider en tout par la seule raison². La logique, sa fille implacable, ne connaît ni moyen terme, ni demi-mesure ; elle n'a de répit qu'elle ne nous ait imposé, si nous lui rendons la main, un ordre biologique, psychologique, et même moral, basé sur une détermination rigoureuse. Mais ceci, réfléchit Butler, dépasse alors le domaine de la simple expérience et nous rejette dans un monde tout hypothétique. Il y a abus de droit, et excès de pouvoir. Le pur raisonnement ne saurait pénétrer, par son seul élan, jusqu'au cœur des choses ; il ne peut connaître que des apparences, des modes, des rapports, un classement, un vocabulaire³. Par ailleurs, ayant rejeté le hasard des transformistes pour une volonté de vivre toute puissante et mystérieuse, Butler se sent enclin à faire honneur à son dieu retrouvé du droit de mener le jeu humain. La raison est l'intelligence cosmique telle que l'homme la saisit en lui à l'état conscient, dans sa frange lucide, dans ses aboutissements périphériques ; elle est un reflet sur des profondeurs. Séparée de ses racines, elle se réduit à un simple mécanisme. « Even

1. *Er.*, 260, I. Voir, sur l'idée du déterminisme moral dans *Erewhon*, la remarquable étude de Mme L. Camazian, *Le Roman et les Idées en Angleterre, l'influence de la Science*, p. 219 et suiv.

2. *Er.*, 220.

3. Cf. *N. B.*, 329 : « Logic has no place save with that which can be defined in words. It has nothing to do, therefore, with those deeper questions that have got beyond words and consciousness, etc... ».

Euclid cannot lay a demonstrable premise, he requires postulates and axioms which transcend demonstration and without which he can do nothing. His superstructure is demonstration, his ground is faith¹. » La raison raisonnante révèle uniquement la lettre de la loi du monde, un déterminisme fondé sur le hasard. Cet ordre illusoire ne satisfait pas Butler. L'esprit seul vivifie.

Or l'esprit, c'est la foi. « The foundation of action, lit-on dans *Alps and Sanctuaries*, lie deeper than reason can reach. They rest on Faith². » La foi, cette abdication volontaire des droits de contrôle de la raison, peut assumer deux formes d'apparence contradictoires et de valeurs inégales. Tantôt elle pousse l'individu à remettre à d'autres le soin de ses intérêts les plus chers, à des prêtres celui de son âme, à des maîtres celui de son esprit, à des banquiers celui de son argent, à des docteurs celui de sa santé³. Elle n'est alors qu'un acte de confiance, une simple délégation de pouvoirs, un pacte com-mode. Mais elle peut se manifester d'une autre manière : c'est alors un recours de l'individu à une sagesse qui le dépasse, à une intelligence supérieure à la sienne, et mieux en état de comprendre ses difficultés, à un guide d'une expérience infiniment plus vaste. Cette foi, le christianisme nous l'offre ; mais il nous impose avec elle — tout comme la raison et la science — un devoir de soumission et d'obéissance ; sa conception du libre-arbitre n'est qu'un leurre, contredite qu'elle est par les deux dogmes essentiels de la grâce et de la providence. La foi, pour Butler, ne doit pas chercher son objet hors de la vie terrestre. C'est au fond de lui-même que l'homme découvrira les fondations de sa morale — « within us, note Butler, like the Kingdom of Heaven, rather than without⁴ ». Là se trouve, s'il sait l'y chercher, son Evangile et son Credo, les tables de sa loi, la clef de sa véritable liberté, la définition de sa responsabilité. Si l'homme — et Butler l'admet « to some considerable extent⁵ » — est vraiment le maître de sa destinée, c'est dans les profondeurs mêmes de son être qu'il en surprend le secret. Il est une morale naturelle, une sagesse

1. *N. B.*, 330. La note a été utilisée dans *W. of A. F.*, p. 288-9.

2. *Alps*, 107.

3. *Ibid.*, aussi *W. of A. F.*, 288.

4. *N. B.*, 24.

5. *L. or C. ?*, 79.

intuitive, « certain fundamental ideas of right and wrong, which our consciences most instinctively approve¹ ». La foi, d'après le bon docteur Gurgoyle, d'*Erewhon*, est la croyance en la sûreté — approximative — de l'instinct des meilleurs hommes². C'est l'adhésion de l'individu au « cunning » de la race; c'est l'intuition d'une direction vitale, d'un élan biologique; c'est l'instinct des instincts. « Instinct, then, méditait Ernest, is the ultimate court of appeal. And what is instinct? It is a mode of faith in the evidence of things not actually seen³. » Instinct, « cunning », vie inconsciente, individualité, spontanéité, liberté : Butler déploie et referme ces termes comme les branches d'un même éventail⁴. Sa pensée; certes, n'y gagne pas en netteté; mais elle se simplifie ainsi et s'abourdit à l'extrême pour mieux éclairer les conclusions pratiques, les conseils de conduite qu'elle sera appelée à donner.

A peine d'ailleurs a-t-il constaté que sa morale s'appuie sur une foi plutôt que sur la raison, qu'un retour de scrupules, une saute d'humeur, lui font brouiller les cartes à nouveau. La foi et la raison ne sont-elles pas, au fond, deux aspects de la même tendance? L'une et l'autre, en tout cas, sont inséparables. « The fact is, that faith and reason are like desire and power, or demand and supply; it is impossible to say which comes first : they come up hand in hand⁵... ». La Raison, inscrivait-il encore sur son carnet de notes, est fondée sur la foi, et la foi sur la raison⁶. Cette incertitude n'est pas particulière à Butler; l'ancien dilemme se posait à la conscience de tous ses contemporains avec une actualité et une insistance nouvelles; nul ne pouvait entrer dans la lutte des idées et des partis sans le résoudre pour son compte; il ouvrait un conflit de tendances, mais aussi de méthodes. J. H. Shorthouse, cet autre victorien, asseyait la foi religieuse sur un libre raisonnement, alléguant « ... that the ideal, and not the material, is the province of faith; and that the source of faith so defined is free-thought⁷ ». Butler, par une démarche caractéristique, se garde d'une position trop logique et

1. *N. B.*, 189.

2. *Cf. Er. Rev.*, 137.

3. *W. of A. F.*, 288.

4. *Cf. N. B.*, 319, « Free-Will otherwise Cunning ».

5. *Alps*, 108.

6. *Further Extracts*, 120. Cette note continue : « There is no « I know », but there is an « I think », which is found to answer all practical purposes ».

7. J. H. Shorthouse, *Life and Letters*, I, 157.

donc exclusive. Bannir l'un des termes serait faire violence à la pensée, à la réalité, à la vie. Il repousse sans effort cette solution dogmatique ou paresseuse. Subordonner l'un à l'autre est plus séduisant. Mais sur quel principe fonder cette hiérarchie ? Pris entre son humeur rationaliste et sa foi vitaliste, il revient brûler un cierge devant l'autel de la « contradiction in terms » : point de raison, décrète-t-il, sans un peu de foi, ni de foi sans un peu de raison. Ces contraires ne s'excluent pas ; ils sont même conciliables, non par simple compromis, mais par fusion véritable : « A man's safety lies neither in faith nor reason, but in temper — in the power of fusing faith and reason even when they appear most mutually destructive¹ ». Il n'a pas autrement défini ni décrit ce « tempérament » qui fait de la foi et de la raison, ou, pour autrement parler, du sens commun et de l'instinct, les deux béquilles de la conduite humaine. C'est un sens moral inné, nourri d'intuition, de finesse et d'observation ; une sorte de grâce morale. Il n'a pas autre chose à donner aux chercheurs de principes, aux amateurs de systèmes. Des généralisations lumineuses, des raccourcis fulgurants haussent parfois sa réflexion jusqu'au plan philosophique ; mais par prudence ou par impuissance, elle ne s'y maintient pas et retombe au ras de terre.

Sa morale est vide de tout *a priori*. Une morale théorique ne sera concevable que sous une forme sans grandeur : ce sera la statistique, la classification, ou la moyenne des actions d'une certaine collectivité, sous une certaine latitude. Ces opérations permettent de constituer un schéma d'ensemble aux traits simples et flous. La mesure dans laquelle un individu doit se conformer à ce schéma ou peut s'en écarter pour suivre, à ses risques et périls, les conseils de sa propre conscience, constitue le domaine de la morale pratique. Les diverses éthiques religieuses ou philosophiques sont empêchées par leur structure systématique de tenir compte des contraires ; elles les résolvent par des ordres impératifs ; elles sont imbues d'« académisme ». La morale de Butler n'est que la morale du fait : « Let us settle the fact first and fight about the moral tendencies afterwards », dit Overton². Elle ne connaît ni

1. *Atps*, 108. Une idée analogue a été insérée dans *Erewhon*, en 1901, avec le chapitre XXVII : « Indeed I can see no hope for the Erewhonians till they have got to understand that reason uncorrected by instinct is as bad as instinct uncorrected by reason », p. 298.

2. *W. of A. F.*, 397.

rigueur ni logique; elle suit les formes et les nécessités de la vie; elle embrasse toutes les contradictions internes. Elle veut partir de la vie telle qu'elle est, ou plutôt y rester, sans la duper, la contraindre ou la mutiler. Elle n'a par conséquent aucun besoin de fondations transcendantes, d'une révélation, d'une loi; elle cherche des exemples, prend des moyennes, traite des compromis, dose le pour et le contre, le bien et le mal, la richesse et l'indigence. C'est un recueil de recettes empiriques, un pragmatisme volontairement borné, qui s'organise sans assurance, à tâtons, au fil des circonstances, à la lumière assez trouble de l'instinct et du sens commun. Elle est, malgré cela, courageuse et positive. Elle n'investit l'intention — ce fétiche de la morale traditionnelle — d'aucun titre privilégié, d'aucun mérite. « The more I see, médite Overton dans un des derniers chapitres du *Way of All Flesh*, the more sure I am that it does not matter why people do the right thing so long only as they do it, nor why they have done the wrong if they have done it. The result depends upon the thing done and the motive goes for nothing¹. » Ses buts sont à courte portée, ses ambitions modestes, son idéal tout près de terre : « Who but a prig would set himself high aims, or make high resolves at all?² ». Cette dernière réflexion est rassurante; elle laisse deviner que cet abaissement voulu, ce renoncement aux longs élans de la bonne volonté, ne sont pas chez Butler le fruit d'un utilitarisme mesquin, expression d'une âme sans noblesse, mais qu'ils sont motivés par le désir impérieux d'étouffer ces défauts corrompteurs des sentiments les plus sincères, le pédantisme et la suffisance morale.

La question des droits et des devoirs de l'individu se résout dans la pensée de Butler sous le double signe du respect de la vie et de la primauté de la race sur l'individu. Voici donc le moraliste en face d'une antinomie de plus, dont un terme lui est fourni par son expérience personnelle et l'autre par sa réflexion philosophique. Le fait d'expérience est l'importance évidente et primordiale de l'intérêt individuel. George Pontifex, enfant, avait « a good healthy sense of meum and as little of tuum as he could help³ ». Cette robuste tendance à affirmer

1. *W. of A. F.*, 367. Cf. aussi même ouvrage, p. 22.

2. *W. of A. F.*, 365.

3. *W. of A. F.*, p. 6.

ses droits fera son succès dans la vie, et Butler approuve. Un égocentrisme intelligent est une force bienfaisante, une condition de vie saine et droite, la véritable armature du caractère. Le rôle de l'éducation ne sera pas de le combattre, mais de le favoriser sagement. Celle de Butler, celle d'Ernest, ayant failli à leur tâche, ont entraîné pour les deux hommes des années de catastrophes ou de crise intérieure. La première constatation morale de l'enfant après sa naissance est la certitude qu'il a des droits à faire valoir. L'idéal est donc que chacun s'efforce de se réaliser pleinement, dans toute la mesure de ses possibilités. Un être trop conscient de ses devoirs et pas assez conscient de ses droits se vide de toute individualité au point qu'il n'a plus rien à donner; il devient une ombre, un écho; il est déjà mort sans avoir vécu. « The world, dit catégoriquement Butler après La Rochefoucauld, will always be governed by self-interest¹. » Cette loi ne lui paraît ni honteuse ni criminelle; elle est une des forces de la nature; elle demande seulement à être comprise et utilisée.

A cette constatation, une observation plus réfléchie oblige d'opposer les droits et les intérêts de la race. Ils sont souvent en conflit, du moins apparent, avec ceux des personnes. « There is, note Butler, an eternal antagonism of interest between the individual and the world at large². » Mais la vie de la race est une réalité « plus vaste, plus longue, et en tous points plus importante que celle de l'individu³ ». Tout ce qui concourt à la favoriser a sur le reste, fût-ce sur l'existence de l'individu, droit de priorité. Le conseil essentiel de la morale est de vivre, autant qu'il est possible et raisonnable de le faire, en autrui, pour autrui, ou selon autrui; mais il ne faut pas l'interpréter comme une invitation au renoncement de soi; vivre en autrui, c'est donner à son milieu, à sa lignée ou à sa race le meilleur de soi même; c'est leur faire un apport positif et utile; une personnalité forte, développée selon les lois naturelles, constitue une ressource précieuse pour l'intérêt général qu'elle aide à assurer et à enrichir même si son entourage immédiat a d'abord éprouvé à son endroit quelques appréhensions. La résolution morale comporte ainsi une confrontation constante de l'intérêt individuel et de l'intérêt

1. *N. B.*, 12.

2. *N. B.*, 12. « The individual and the world ».

3. *How to make the best of Life*, 143.

collectif. « The aim of morality, admet Butler avec les disciples de Bentham, is a maximum of the most comfortable life and a minimum of pain and death for the greatest number of people¹. » Cet utilitarisme est bien dans la filière de la pensée « radicale » anglaise par son allure tout empirique et son dédain pour la notion théorique du droit. Il diffère pourtant sensiblement de celui de Bentham, en ce qu'au critère simple de la quantité de plaisir ou d'avantage cherché dans un acte donné, il substitue le souci d'un intérêt qui dépasse celui de l'individu, non seulement dans l'espace, mais encore dans le temps. Cette « foi » dans les destinées biologiques de la lignée humaine crée à l'individu une obligation morale, qui orientera toute une partie de sa conduite.

Le premier devoir à envisager est celui de l'homme envers lui-même : c'est un effort pour découvrir, affirmer et enrichir sa propre personnalité. « Je sais, écrivait fièrement Butler à vingt-trois ans, que j'ai envers moi-même des devoirs plus impérieux encore qu'envers mes parents². » Toute sa morale se ressent de son expérience passée, de l'âpre lutte menée contre les forces d'étouffement ; elle se justifie — à ses yeux — par l'exemple de sa demi-victoire finale. Apprendre à penser, à agir par soi-même, à faire soi-même sa vie et son bonheur, ne sont pas des droits, mais des devoirs moraux. Les timides, les faibles, les êtres sans ressort ni spontanéité, se laissent imposer les directives, les liens, les contraintes de leur vie ; leur métier, leur famille, leurs habitudes. Est-ce moral ? demande Butler³. Il n'y voit pour sa part qu'apostasie et blasphème. Les vertus sont sur l'autre plateau de la balance. Se connaître réclame une longue et patiente expérience, s'affirmer, un courage éprouvé, résister, la foi du martyr. Témoins Ernest Pontifex et Butler lui-même. Si l'on demande alors quelle lumière éclairera le sentier de l'intérêt personnel, il répond : le plaisir, ou, mieux peut-être, le bonheur. « So that if we substitute « happiness » for « pleasure » (as expressing the most lasting and best assured forms of pleasure), no immorality can come from making duty rest ultimately upon

1 *On knowing what gives us pleasure*. Essai écrit vers 1889, Shrewsbury Edition, vol. XVIII, p. 213.

2. Lettre de Samuel Butler à sa mère, 10 mai 1859, *M.* I, 66.

3. *W. of A. F.*, p. 38 : « Is it moral for a man to have brought such things upon himself ? Some one should do for morals what that old Pecksniff Bacon has obtained the credit of having done for science ».

pleasure¹ ». Le sentiment du plaisir accompagne d'ordinaire le libre jeu des organes sains, et tous les actes qui en règle générale favorisent l'individu, la race, la nature entière; il est le compagnon fidèle de la vie. Il n'est pas de guide plus sûr, s'il est nettement perçu, ni d'ailleurs plus difficile à découvrir, malgré les apparences.

Dans le royaume des formes biologiques simples, la morale est peut-être un simple calcul des plaisirs et des peines, avec la volonté ferme d'obtenir les unes et d'éviter les autres². Mais l'état de complexité à la fois physique, mentale et sociale, auquel sont parvenus l'homme et la civilisation qu'il a créée, soulèvent d'inextricables difficultés³. Qu'il s'agisse de choisir une profession, un genre d'existence, un milieu ou un ami, d'engager socialement son opinion, son action ou sa liberté, d'apprécier une œuvre d'art, le recours au plaisir se révèle d'une application délicate. Cette question semble à Butler si importante qu'il lui a consacré plusieurs passages dans ses œuvres et diverses méditations dans ses cahiers⁴. « Tell us, écrivait-il dans des notes destinées à une suite de *Life and Habit*, what we really like and want, and we shall know what to think and how to arrange our thoughts; but this, which looks such a simple matter, and which we think or pretend we think we understand so thoroughly, is in reality the most difficult alike of arts and duties, and one, moreover, which of all others we are most ready to shirk, or throw on to some one else's shoulders⁵ ». Une fois de plus, on remarquera ici, dans la pensée de Butler, non pas une contradiction, mais une hésitation à conclure, une perception trop claire et trop déroutante des complexités de la réalité. Ayant éliminé tout autre critère moral que l'instinct, tout autre conseiller de la conduite que les goûts ou les déplaisirs, il s'arrête alors, par peur de

1. *On knowing what gives us pleasure*, Shr. Ed., vol. XVIII, p. 213.

2. *Ibid.*, p. 226 : « The history of all animal and vegetable organism from the amoeba upwards is but a living commentary upon this text, that if an organism knows what gives it pleasure and persistently endeavours to obtain it, it will in the end do so...; and conversely, that when there is no desire there is no development, save of such diseased, cancerous growth as heralds approaching dissolution ».

3. *Ibid.*, p. 220.

4. Par ex. : « *Instead of an article on the Dudley Exhibition (The Drawing-Room Gazette, 11 novembre 1871); Alps*, p. 22, 23. *N. B.*, 207-209; l'article déjà cité, *On knowing what gives us pleasure*; ses notes pour *Life and Habit* (Shrewsbury Edition, vol. XVIII, p. 160-162); *Further Extracts*, *passim*.

5. *Life and Habit*, vol. II : Shrewsbury Edition, vol. XVIII, p. 160-I.

systématiser à l'excès; il écoute à nouveau la voix du Bon Sens; la réflexion noie de scrupules sa conviction intime, et fait un lâche de ce nouvel Hamlet. Elle lui représente que les cas où l'individu peut être sûr de connaître spontanément ses tendances sont bien rares. « The power of discerning what we like or dislike is inborn with us in respect of only a few matters, and very imperfect even then¹. » Trop de gens « get their pleasure by way of the illusion that they are going to be pleased² »; observation exacte, mais peu encourageante pour le moraliste. Par ailleurs, le respect pur et simple des tendances spontanées de l'individu amènerait un libéralisme paresseux, funeste au progrès intellectuel, à l'approfondissement de la culture³. Ainsi l'application de ce précepte fragile doit s'entourer de garanties, d'expériences et de secours. La prudence ordonne d'abord de malmener un peu ses plaisirs, afin que les faibles disparaissent, pour ne laisser subsister que les mieux enracinés⁴. Une autre précaution consiste à ne faire confiance à un plaisir, fût-il sincère, que s'il est fondé sur une expérience préalable; l'habitude jouera ici son rôle bienfaisant⁵. Mais le devoir essentiel est le devoir de franchise. Le défaut le plus courant chez les hommes est celui qui les fait se mentir à eux-mêmes : genre particulièrement dangereux d'hypocrisie, dont les enfants ne sont pas plus exempts que les hommes; il est le fruit d'une éducation ou d'un conformisme social mal compris. Que chacun donc évite non seulement de se tromper de bonne foi, mais aussi de s'aveugler avec mauvaise foi sur les choses qui lui plaisent ou lui répugnent. Souvent, du reste, ajoute notre moraliste, la franchise commandera de suspendre le jugement; bien des actes ne nous donnent ni joie ni peine; sachons avouer cette indifférence ou cette insensibilité⁶. Enfin, dans tous les cas où l'instinct ne parlera pas assez nettement, où nos efforts n'auront pas réussi à nous éclairer nous-mêmes, il faudra nous résoudre à prendre conseil d'autrui⁷.

1. *On knowing what gives us pleasure*, Shr. Ed., p. 214.

2. *Ibid.*, 221.

3. *Ibid.*, 222 : « To say that our likes and dislikes when recognizable are to be respected, however untutored they may be, is to deny the possibility of mental growth and culture generally ».

4. *Ibid.*, 223. « Let them have to meet a little opposition rather than encouragement, and perish of neglect if they have not strength to overcome it ».

5. *Ibid.*, 216.

6. *Ibid.*, 223.

7. *Ibid.*, 221.

Ce recours aux compétences paraîtra surprenant de la part de Butler, qui a si vigoureusement combattu par ailleurs le professionnalisme sous tous ses aspects. Certes, il ne nous demande pas de nous mettre, sans autrement réfléchir, à l'école du premier directeur de conscience venu. Il faut, parmi les conseillers possibles, prendre l'homme le « meilleur ». Mais par une omission regrettable, il ne dresse aucune garantie précise de ce titre à l'excellence : « The best, dit-il, *qua* sensible man all round¹ ». On le verra recourir cent fois à ces termes populaires, « a good man », « the best people », « the nice people », comme s'il s'agissait de caractères évidents, de qualités incontestables : attitude singulièrement irrationnelle, typique d'ailleurs de toute son enquête philosophique et morale. Quoi qu'il en soit de ces bons juges, dont nous aurons à parler ultérieurement, leur rôle est mal défini, mais important. C'est à eux que revient la tutelle indispensable des sots, des enfants, des timides, des êtres à la formation intérieure lente et difficile. « In the matter of knowing what gives us pleasure we are all like wort, and if unaided from without can only ferment slowly and foilsomely². » L'homme ne saurait être abandonné complètement à lui-même ; ses plaisirs, ses goûts, ses désirs, ses tendances, ses besoins, ne se révèlent à sa conscience claire qu'à la suite d'un long effort dans lequel l'aide du dehors lui est nécessaire ; l'expérience d'autrui lui permet de franchir des étapes intermédiaires, d'abrèger son apprentissage. Le rôle de l'éducateur résidera tout entier dans ces interventions discrètes, qui, au moment voulu, évitent à l'enfant un malaise, une perplexité trop vive ou une crise de découragement, en l'orientant vers les raccourcis d'où il débouchera plus facilement sur le sentier de son vrai destin. C'est ce rôle que jouent successivement Alethea et Overton auprès d'Ernest Pontifex ; c'est celui qu'un directeur éclairé, un père vraiment paternel auraient pu jouer auprès de Butler lui-même, au moment de ses difficultés. De tels conseils, qui contrastent d'une manière flagrante avec certaines de ses attitudes, plus étroitement individualistes, accentuent le caractère pragmatique et réaliste de sa morale. L'individu tient de la lignée dont il est un maillon d'impérieux devoirs envers lui-même ; mais leur nature et

1. « Le meilleur en tant qu'homme doué d'un bon sens général, *ibid.*, p. 225-6.

2. *W. of A. F.*, 255.

leur application ne peuvent être réglées par des propositions théoriques. A cet égard, les paragraphes de conclusion de l'essai non publié, *De l'art de savoir ce qui nous fait plaisir*¹, sont caractéristiques de cette humeur; tout le fin bon sens de la discussion aboutit à une série de cercles vicieux complaisamment exposés qui donnent l'impression d'une parade ironique masquant l'absence désespérante de principes.

Les devoirs envers la collectivité sont plus faciles à indiquer. L'homme, animal social, dans une civilisation grégairre à l'extrême, ne saurait s'isoler sans souffrir. Butler l'original, l'individualiste, le franc tireur, ne songe à aucun moment à s'insurger contre le conformisme nécessaire de la conduite. Sans rien renier de sa foi essentielle, sans abdiquer ses droits à l'intuition, chaque être doit épouser dans la plus large mesure les habitudes et la moralité du groupe social auquel il appartient. Son existence et son bonheur sont à ce prix. Butler, qui révère peu de génies ou de surhommes, ne compte pas sur eux pour élever le niveau des mœurs, mais plutôt sur une lente amélioration des idées de la masse, entraînée par une élite de peu supérieure à elle. Il reconnaît donc la nécessité d'obéir sans servilité aux habitudes du plus grand nombre, d'accepter les règles du code moral en vigueur dans le coin du monde où l'on vit. Le mythe d'Ydgrun, dans *Erewhon*, symbolise cet opportunisme social et moral. On y distingue, à côté de la critique vigoureuse des gens du monde chez qui le respect ou la crainte de l'opinion devient une superstition redoutable, cette constatation implicite, que le culte d'Ydgrun, la tyrannie débonnaire de Mrs. Humdrum (dans *Erewhon Revisited*), sont les conditions salutaires de l'éthique collective². L'individu doit savoir leur faire les sacrifices nécessaires. « A man, lit-on dans *Evolution Old and New*, both may and should keep no small part of his opinions to himself, if they are too widely different from those of other people for the sake of union and the strength gained by concerted actions³ ». « It seems to me, écrit Butler dans *Alps*

1. Shr. Edit., vol. XVIII, p. 225, 226.

2. Voir tout le chapitre XVII d'*Erewhon* : « Ydgrun and the Ydgrunites ».

3. *Ev. O. and N.*, 406.

and Sanctuaries, that it is not only toleration that is a duty; we ought to go beyond this now; we should conform, when we are among a sufficient number of those who would not understand our refusal to do so; any other course is to attach too much importance at once to our own opinions and to those of our opponents¹ ».

Ce conformisme ne saurait être obtenu qu'à force de compromis. La morale selon Butler pourrait se définir : l'art des compromis; il s'agit pour l'individu de concilier le libre développement de ses tendances naturelles et les fétiches les plus inévitables, les plus exigeants de la foule². Il est habile, et d'ailleurs juste en raison, de gagner, sinon la faveur, du moins la tolérance de cet anonyme innombrable : quitte ensuite à profiter de ses inattentions ou de ses indulgences pour jouer doucement des coudes, se faire une place plus grande, donner plus d'air et plus de jeu aux penchants personnels. L'éthique traditionnelle propose à l'homme un idéal moral élevé, aux traits nets et volontiers excessifs, renforcé de sanctions redoutables, et fait de catégories qui semblent s'exclure mutuellement. Mais il n'y a là qu'une sorte de portrait théorique, auquel la masse, en tant que telle, prend fort bien son parti de ne pas ressembler. Son jugement, comme sa conduite, est fait de moyennes. L'homme bien élevé, le juste, le saint laïque, évitera également le Charybde du vice et le Scylla de la vertu inhumaine. « Is not the right thing, demande Butler, somewhere between the two? And does not the art of good living consist mainly in a fine perception of when to edge towards the idle and when towards the virtuous apprentice³? ». Eviter les extrêmes, suivre la *via media*, voilà le conseil le plus sûr. Il n'est pas infailible. Mais la conduite personnelle n'est-elle pas une véritable gageure, une folle tentative pour réaliser un compromis entre la pensée, ce chaos, et la vie, cette inconnue? Il n'y a rien, reconnaît Butler, sur quoi l'on ne puisse

1. *Alps*, 109-110.

2. Cf. *Ev. O. and N.*, p. 397 : « The normal condition of right-minded people is one which tends towards aggregation or, in other words, towards compromise and the merging of much of one's own individuality for the sake of union and concerted action ».

3. *N. B.*, 326. Allusion à la gravure fameuse d'Hogarth, *Le Bon et le Mauvais apprenti*. Butler, dans une autre note à ce propos, remarque que c'est « an immoral work, for it represents virtue and its consequences in a light nearly as odious as vice. These are best who are neither virtuous nor idle », *Further Extracts*, 23.

chicaner : « Sensible people will agree to a middle course founded upon a few general axioms and propositions about which, right or wrong, they will not think it worth while to wrangle for some time, and those who reject them can be put into mad-houses¹ ». Le « middle-course » n'est pas une solution idéale ; mais c'est celle qui apporte le moins de souffrances à l'individu, et qui crée le moins de désordre autour de lui ; c'est d'ailleurs la seule qui puisse résoudre les cas difficiles.

La devise de cette attitude est : « Pas de zèle ». Le mot de Talleyrand revient complaisamment sous la plume de Butler. « *Surtout point de zèle* is not the saying of a cynic, but the conclusion of a sensible man ; and the more deep our feeling is about any matter, the more occasion have we to be on our guard against *zèle* in this particular respect² ». C'est le grand précepte négatif de la morale. Le zèle est à condamner pour trois motifs, et sur trois plans différents. Chez l'individu il détruit l'harmonie des forces morales — au nombre desquelles Butler rangerait volontiers le péché. Le juste, disait le « Sunchild », s'il consent à s'écarter un peu du droit chemin, gagnera en sympathie humaine ce qu'il perd en sainteté³ ; et Butler d'invoquer l'Ecclésiaste à l'appui⁴. Sur le plan de la collectivité, le zèle conduit à l'intolérance sous toutes ses formes, puritanisme, ascétisme, dogmatisme intransigeant ; il menace l'équilibre social en concentrant sur un seul individu, une secte ou une forme de pensée, le poids de l'attention publique ; il est contraire au respect dû au sentiment d'autrui, il enfreint le pacte de la tolérance réciproque. Au point de vue philosophique enfin, le zèle est mauvais conseiller. Certaines choses, la Religion, la vie, la morale, la politique, dépassent notre capacité moyenne de raisonnement. Prêcher en apôtre une opinion que l'on s'est faite sur elles, c'est prendre parti dans une bataille dont on ne connaît vraiment ni les causes, ni la disposition, ni peut-être les combattants ; c'est agir avant de savoir, c'est essayer de

1. *N. B.* : « First principles », p. 331.

2. *Alps*, 65, 66.

3. *Er. Rev.*, 153.

4. *Eccles.*, VII, 15, 16, 17 et *N. B.*, 203 : « This indeed is what one of the wisest men who ever lived — the author of the Book of Ecclesiastes — definitely concludes to be the case, when he tells his readers that they had better not overdo their virtue or their wisdom ».

résoudre un problème avec des données insuffisantes. La morale, donc, sera un art tout de modération, de variété, de souplesse, à la mesure de l'homme. Elle évitera l'excès de la vertu comme celui du vice : « It is as immoral to be too good as to be too anything else¹ ». La « moral earnestness » prêchée par Thomas Arnold et pratiquée avec un effort trop visible par Gladstone, est une perversion stérile du jugement, à l'opposé de ce que doit être l'esprit d'une morale efficace : « A little error on the bad side is more pardonable, dans les likely to hurt the organism than a too great departure upon the right one. This is a fundamental proposition in any true system of ethics, the question what is too much or too sudden being decided by much the same higgling as settles the price of butter in a country market, and being as invisible as the link which connects the last moment of desire with the first of power and performance, and with the material result achieved² ». La nature ne connaît pas le zèle; ou, si elle tombe dans cet excès, il n'en résulte qu'une anomalie ou un monstre, destinés à disparaître. La morale doit imiter son rythme prudent, sa marche sans impatience, et craindre de viser trop haut ou trop loin; car « morality is rather of the custom which is, than of the custom which ought to be³ ». Aussi l'individu ne craindra pas de mettre dans sa vie un grain d'illogisme — « inconsistency ». Une conduite trop rigoureusement droite ou trop logiquement équilibrée crée tôt ou tard des situations fausses, soulève des difficultés d'adaptation. « Logic and consistency, écrivait Butler, are luxuries for the gods and the lower animals⁴ ». Ainsi John Piccard Owen, du *Fair Haven*, ne trouva la paix de l'esprit que lorsqu'il eut appris à reconnaître « the value of a certain amount of inaccuracy and inconsistency in everything which is not comprehended in mechanics or the exact sciences⁵ ».

Le compromis social crée à l'homme un devoir délicat, celui de la politesse. Le souci de la bienséance a toujours hanté

1. *N. B.*, 25.

2. *Ev. O. and N.*, 50.

3. *Fair Haven*, 199.

4. *Further Extracts*, 280. Il opposait cette affirmation à l'aphorisme contraire de son père : « Inconsistency is a vice which degrades human nature and levels man with the brute », qu'il introduisit dans *Erewhon*, en remplaçant malicieusement « Inconsistency » par « Consistency ».

5. *Fair Haven*, 51.

Butler. Hardi et paradoxal dans ses idées, souvent amer et désagréablement susceptible dans ses polémiques écrites, il se montrait dans ses relations personnelles scrupuleux à l'extrême, désireux de se conformer en tous points aux lois de la correction et de l'étiquette. Il avait au plus haut degré le sens du decorum nécessaire. Dans sa ferme à moutons de la Nouvelle-Zélande, il s'imposait comme un devoir de porter un faux-col empesé. Dans un de ses tableaux représentant un coin de sa chambre à Clifford's Inn, on voit en bonne place un vaste chapeau haut de forme, qu'il portait aux enterrements. Au Canada, il faisait dire des messes pour le renflouement de la Compagnie menacée de faillite : « This I am told, écrivait-il, will be about the right thing¹ ». Quand il entrait dans une église italienne, il se signait avec de l'eau bénite; il exigeait qu'Alfred en fit autant, s'il l'accompagnait. « He did it, commente H. F. Jones en rapportant ce trait, because he could not bear that the people should think he was wanting in respect for the forms of religion² ». Il existe un « style » de la conduite qu'il convient d'observer, parce que sans rien enlever à nos actes de leur valeur propre il les rend agréables à autrui. Butler a sincèrement cherché, pour sa part, à se corriger du défaut d'impatience ou d'irritabilité, « and this, notait-il en 1897, not because I care two straws about my own character, but because I find correction of such faults as I have been able to correct makes life easier and saves me from getting into scrapes, and attaches nice people to me more readily³ ». On le voit avec étonnement, dans ses lettres et ses livres, s'arrêter gravement à considérer quelque menu point d'étiquette. Dans *Alps*, il rappelle aux touristes anglais qu'en dehors des grandes villes on doit saluer les prêtres italiens; et il est d'avis qu'il serait convenable d'en faire autant en Angleterre pour les pasteurs anglicans.⁴ Dans une lettre, il dit son regret qu'une de ses jeunes parentes n'ait pas écrit à sa belle-mère au lendemain

1. M. I, 214.

2. H. F. Jones, *Diary of a journey through North Italy to Sicily in the spring of 1903, undertaken for the purpose of leaving the MSS. of three books by Samuel Butler at Varallo-Sesia, Aci-Reale and Trapani*, 1904.

3. N B., 187, dans une note intitulée « Style »; le passage cité ci-dessus est d'ailleurs suivi de cette phrase : « But I suppose this really is attending to style after all ».

4. *Alps*, 166.

de son mariage, ainsi qu'il se doit : « No doubt however it is very wrong. A daughter-in-law should always write to her mother-in-law by the first post after 'the ceremony'¹ ». Certes, ces importantes vétilles l'amuse au fond ; mais ce sont les règles d'un jeu auquel il participe ; il les observe, il recommande qu'on les suive. L'urbanité n'est pas une qualité désintéressée ; c'est une monnaie d'échange ; elle sert à chacun à acheter l'indépendance de sa vie spirituelle, le respect de ses tendances et de ses goûts, l'intégrité de ses décisions. Plus l'individu diffère de son milieu, et plus il a de distance et d'effort à faire pour rencontrer à mi-chemin, sur le glacis protecteur de la politesse, ceux qui ont des droits sur lui ; plus aussi ce devoir est impérieux. Mais cette décence raisonnée n'a rien d'hypocrite ; elle fait partie du système moral, du code des droits et des devoirs ; elle naît d'un profond sentiment de la justice. Un être ne saurait toujours se refuser ; s'il a des secrets à garder, une liberté à défendre, il est d'autant plus strictement tenu d'offrir à son entourage, en échange de ces privilèges, toutes les marques de bonne volonté que requièrent les conventions sociales.

L'utilitarisme de Butler va plus loin encore ; il fait une place aux sentiments. Butler admet le rôle social de la sympathie, de l'amour, de l'admiration. « I speak, écrit-il dans un de ses essais, of those who draw us ever more towards them from youth to age, and to think of whom is to feel at once that we are in the hands of those we love, and whom we would most wish to resemble. What is the secret of the hold that these people have upon us ? Is it not that while, conventionally speaking, alive, they most merged their lives in, and were in fullest communion with those among whom they lived ?² » Il semble avoir cru parfois que l'amour a quelque chose de communicable. Il doit être le lien de la vie, unissant entre eux les membres d'une même génération ; il peut aussi relier les générations entre elles ; il collabore avec la vie, avec Dieu : il est l'un de leurs attributs.

1. Lettre de Samuel Butler à sa sœur May, 14 février 1892 (*Fam. Rel.*, p. 216).

2. *How to make the best of Life*, 149.

La véritable morale est donc la résultante de deux forces opposées, la tradition et le progrès. Un système parfait impliquerait la stagnation, l'immobilité; « but this, remarque Butler, is unpractical¹ ». Par contre, tout progrès trop rapide, provoquant une rupture d'équilibre, est par là même immoral. Aussi est-il vain de chercher à dresser un code de la conduite et de la responsabilité valable pour l'humanité tout entière. « Morality is the custom of one's own country and the current feelings of one's peers. Cannibalism is moral in a cannibal country². » Il y aura donc autant de morales qu'il y a de sociétés différentes. Il est raisonnable d'admettre que ce qui est vérité en deça des Pyrénées ou des montagnes d'*Erewhon* puisse être erreur au delà, si les conditions de la vie, les traditions et la mentalité populaire n'y sont point identiques³. Les peuples n'ont pas besoin d'un code écrit, de décrets impératifs. L'expérience éclairée par le bon sens suffit à les guider. Est immoral tout ce qui s'écarte abusivement de l'état présent des mœurs, ce qui déränge l'ordre empiriquement établi; c'est-à-dire d'une part tout ce qui tombe au-dessous du niveau moyen de la vie : brutalité, grossièreté, ignorance crasse, stupidité, sécheresse extrême de sentiments, laideur répugnante, vices de constitution, pauvreté excessive —; et d'autre part tout ce qui le dépasse de trop loin ou de trop haut, la vertu rigoureuse, le génie, l'exaltation des prophètes et des apôtres.

A côté du droit écrit, les juristes distinguent la coutume. Mais, en morale, la coutume prime tous les codes. Elle est basée sur ces « fundamental ideas of right and wrong which our consciences most instinctively approve⁴ », notions vagues et puissantes, « things that can be felt but not explained⁵ », impossibles et peut-être dangereuses à défi-

1. *N. B.*, 176. Aussi p. 29 : « Change and Immorality ».

2. *N. B.*, 29.

3. Pour faire sentir, en passant, le « modernisme » de l'attitude de Butler, nous citerons ce passage de Durkheim : « Chaque type de société a sa morale propre qui est impliquée dans la structure des sociétés correspondantes, qui est destinée à les faire vivre; et là où une morale s'acquitte de cette fonction qui est sa raison d'être, elle est parfaite en son genre. De quel droit la mettrait-on au-dessus ou au-dessous d'une autre morale qui, tout en étant différente parce que les peuples qui la pratiquent sont eux-mêmes différents, s'acquitterait également bien de son rôle, quoique d'une autre manière? », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, janvier 1914, p. 29.

4. *N. B.*, 129.

5. *N. B.*, 93.

nir. Elle se concrétise et se simplifie en un petit nombre de propositions courantes, sur lesquelles la majorité des hommes s'est tacitement mise d'accord. Cette « *unwritten law* » est la quintessence de la coutume — « *the net residuum of « mores » or customs*¹ ». C'est la perception intuitive des habitudes sociales qui concourent soit à faciliter l'évolution et le progrès de la race, soit au contraire à assurer son maintien pendant l'exploration de la nouvelle étape et la préparation des « fusions » nécessaires.

Cependant la conduite morale est essentiellement un problème personnel. Dans les cas douteux, l'individu demande une aide. Quel critère le moraliste lui proposera-t-il ? Butler indique une série de recours que l'on pourrait classer et graduer de la façon suivante : le premier est naturellement celui du bon sens individuel ; il vaut ce que valent l'intelligence, la culture, l'expérience de l'individu ; mais, fût-il excellent, il se révèle souvent inutile ou trop court. Le deuxième est l'appel au jugement de la collectivité, le « *general verdict* », qui, dit Butler quelque part, est souvent le plus juste². Simple somme des opinions individuelles, ce critère a les qualités et les défauts d'une statistique ; il ne permettra sans doute pas de résoudre un problème d'espèce, un cas particulier ; il peut mener l'individu à une impasse. Tout bien pesé, il convient de se méfier du recours à l'opinion ou à l'intérêt du plus grand nombre : car « *the greatest number are none too wise and none too honest*³ ». L'homme trouvera un critère plus sûr dans l'opinion courante des gens de sa condition ou de son milieu. « *The current feeling of our peers is what we instinctively turn to when we would know whether such and such a course of conduct is right or wrong*⁴ ». Une lettre de Butler au *Spectator*, quelques mois avant sa mort, présente une vigoureuse défense de cette attitude. Un critique ayant fait des réserves sur l'« intention » morale d'*Erewhon*, il réplique : « *The above passage (sur les « High Ydgrunites ») comes to this ; that my « object » and « intention » was sufficiently plain, viz. : to uphold the current conscience of a man's best peers as his safest moral guide. I intended*

1. *N. B.*, 29.

2. *W. of A. F.*, 412.

3. *N. B.*, *Material for Er. Rev.*, 294.

4. *God the known*, 82. Voir la même expression, « *The current feeling of one's peers* », dans *Fair Haven*, 32.

this, intend it, and I trust always shall intend it. What sane man will uphold any other guidance as generally safer — exceptis, of course, excipiendis¹? » Déjà intervient ici un élément nouveau, un jugement de valeur, dont Butler ne nous livre pas la formule : « a man's *best* peers » dit-il. L'accord unanime d'un jury nombreux ne suffit plus; il veut que ce jury soit composé de membres choisis pour certaines qualités éminentes. On voit poindre la menace d'un cercle vicieux. Nous cherchons un critère du bien, et Butler nous propose pour cela d'obéir aux conseils ou à l'exemple d'hommes de bien. Mais cette proposition n'a pour lui rien de suspect; les épithètes « good, best » ont à ses yeux une valeur concrète, un sens conventionnel évident, comme des couleurs ou des formes; ils n'impliquent aucune définition philosophique. Ailleurs il semble exiger des membres de ce jury moral deux qualités préalables : le bon sens et la fortune. Mais elles ne suffisent pas. Ernest, méditant en prison sur ces problèmes, conclut que le critère du nombre est imparfait. « Our criterion of truth — i. e. that truth is what commends itself to the great majority of sensible and successful people — is not infallible. The rule is sound and covers by far the greater number of cases, but it has its exceptions². » Or, ces exceptions aux règles approximatives de la conduite, un seul juge peut en connaître : l'instinct³. Dans les cas critiques, apparemment insolubles, l'individu écouterait parler au fond de lui-même la sagesse profonde de la race. Ainsi le critère moral suprême n'est fourni ni par la raison ni par le consensus général; il faut le chercher au-dessous du seuil de la conscience dans le domaine de la foi.

Dans la vie courante, cependant, il n'est que d'observer et d'imiter autour de nous les modèles qui nous sont offerts. Il existe des êtres, non parfaits certes — et fort heureusement — mais dont les sentiments, les pensées, le caractère et les actes paraissent en toutes circonstances de bon aloi, normaux et sains. Cette classe de gens ne saurait être désignée par un nom; ce sont « les meilleurs », ceux du moins que l'opinion publique est d'accord pour trouver les meilleurs; ce sont les « decent people », les « amiable and sensible people », les

1. Lettre de Samuel Butler au *Spectator*, 8 février 1902. Cf. *M.* II, 375.

2. *W. of A. F.*, 288. Voir tout le début du chapitre LXV.

3. « Instinct, then, is the ultimate court of appeal », *ibid.*, p. 288.

« nice people », « those whom the world appraises as reasonable and agreeable, or capable of being agreed with for any time¹. » Leur supériorité morale se constate, elle ne s'analyse guère; plus que tous les autres, ils sont dans le sens de la vie, ils se conforment avec plus d'aisance à ses exigences essentielles; leur personnalité, en se développant, ne contrarie ni n'appauvrit l'espèce, elle la favorise et l'enrichit; ils sont, sans zèle ni orgueil, les vrais disciples du Dieu connu. Comme les « καλοὶ καγαθοὶ » de Xénophon et de Platon, ils ont en partage la grâce physique et les qualités morales; ils sont beaux, braves et bienveillants, de bonne naissance si possible, libres de leur temps et de leur argent; ce sont eux les vrais savants et les vrais philosophes, non les pédants de la statistique ou de l'introspection, parce qu'ils appliquent inconsciemment, c'est-à-dire parfaitement, les données de tout savoir : « they have good health, good looks, good temper, common sense and energy, and they hold all these good things in such perfection as to be altogether without instrospection — to be not under law, but so utterly and entirely under grace that every one who sees them likes them² ». Certains peuples ont réalisé cet idéal plus pleinement que les autres; Butler cite les Italiens de notre temps, les Grecs d'autrefois, les Maoris de Nouvelle-Zélande, les pêcheurs de Bretagne ou de Cornouailles. Les High Ydgrunites d'*Erewhon* appartiennent à cet aimable type d'homme³, et dans *The Way of All Flesh*, le sympathique Towneley en est un brillant exemple. C'est aux « Nice People », et non aux « cultured critics », que Butler préférera confier sa renommée posthume⁴. Ils ont leurs repoussoirs, les « cads », ceux dont l'égoïsme, légitime en soi, menace d'étouffer le bien-être et l'évolution paisible de la communauté, les orgueilleux et les poseurs qui se plaisent à cultiver chez les autres un inique sentiment d'infériorité. La tâche principale des guides responsables de la société consiste à tailler une cote équitable entre l'intérêt des « cads » et celui des « decent people », la priorité étant réservée à ces derniers⁵.

1. *God the Known*, 44. Pour quelques allusions à cette idée, voir *Er.*, 176; *W. of A. F.*, 397, 404-405; *N. B.*, 372, 391; *How to make the best of Life*, 147; *God the Known*, 76, 77; *L. and H.*, 32, 53, etc...

2. *L. and H.*, 32, 33.

3. *Er.*, 176.

4. *N. B.*, « To Critics and Others », poème écrit en 1883.

5. *N. B.*, 12 : « We should try to make the self-interest of cads a little more

Il est donc bien exact de dire avec un des critiques français de Butler qu'il donne à la morale pour ultime but « la formation et l'élargissement d'une élite¹ ». Un passage célèbre du « *Way of All Flesh* » — extrait d'un article écrit par Ernest Pontifex sur la difficile question du mariage — vaut la peine d'être cité ici : « That a man should have been bred well and breed others well; that his figure, head, hands, feet, voice, manner and clothes should carry conviction upon the point, so that no one can look at him without seeing that he has come of good stock and is likely to throw good stock himself, this is the *desiderandum*. And the same with a woman. The greatest number of these well-bred men and women, and the greatest happiness of these well-bred men and women, this is the highest good; towards this all government, all social convention, all art, literature and science should directly or indirectly tend. Holy men and holy women are those who keep this unconsciously in view at all time whether of work or pastime² ». Mais l'idée de cette élite, comme l'a noté Madame M. L. Cazamian, si elle rappelle au premier abord la conception nietzschéenne du surhomme, est en réalité d'inspiration beaucoup moins philosophique; elle suggère un idéal pratique, réalisable, déjà réalisé. Elle ne présente pas non plus une société d'êtres d'exemption, de héros, auxquels le peuple vouerait un culte; Butler ne demande pas des « monstres », dépassant l'humain de cent coudées. Il exige seulement de son élite la perfection dans la modération, l'équilibre et l'harmonie; ses qualités sont l'essence de tout ce qui est viable et sain dans l'homme. C'est moins peut-être une doctrine aristocratique du progrès moral, qu'une vision bourgeoise, nettement insulaire, des fins de l'éducation et des destinées de la bonne société. Elle ne saurait étonner que ceux qui ont, un moment, pris Butler pour un penseur « avancé » avant de saisir dans quelle considérable mesure il appartient à sa race, à son milieu et à son temps.

L'homme idéal selon Butler est donc le gentleman³. Il s'ap-

coincident with that of decent people ». Cf. aussi *Further Extracts*, p. 30. « The greatest happiness of the greatest number will be best promoted by increasing the prosperity of those who are best and comeliest ».

1. Mme M. L. Cazamian, *Le roman et les idées en Angleterre*, p. 223.

2. *W. of A. F.*, 404, 405.

3 « For he is most perfect saint who is the most perfect gentleman », *W. of A. F.*, 305.

parente à la fois à l'honnête homme de notre ^{xvii}e siècle, celui « qui ne se pique de rien »; au καλὸς καὶ ἀγαθός, à la fois beau, bon, et bien né; et au Juste de l'Evangile, dépouillé de la terrible « righteousness »; c'est le saint laïque sans sa sainteté, le héros sans son piédestal, un surhomme qui demeurerait humain. L'aristocrate élégant, le grand bourgeois raffiné, le dandy, (les « swells », selon l'expression de Butler) forment l'imagerie héroïque de cette catégorie morale¹. Mais ce sont des personnages de vitraux. Le gentleman peut se faire avec moins de gloire et avec moins de frais; il y faut cependant une bonne part de chance individuelle, « luck » qui n'est, à la bien comprendre, que la floraison du long « cunning » des générations antérieures. Son titre essentiel est d'être « bien élevé ». Butler se plaît à joindre en une seule réalité les différentes acceptions de ce terme. « Good breeding » désigne en même temps trois qualités ou trois bonheurs : la naissance d'une lignée d'ancêtres sains, bienveillants et heureux; une éducation bien comprise, sous des maîtres pleins de tact; et la grâce des manières, la distinction du comportement. Le gentleman ajoutera à sa chance s'il peut être orphelin et n'avoir pas connu ses parents, comme Towneley. Autre condition nécessaire : le gentleman doit avoir un bon compte en banque. L'argent, pourvoyeur d'indépendance, de culture et de puissance, lui est indispensable à l'égal d'un organe. Enfin il possède des qualités plus spécifiquement morales. Une disposition bienveillante est un de ses dons fondamentaux. « If we are asked what is the most essential characteristic that underlies this word, the word itself will guide us to gentleness, to absence of brow-beating, overbearing manners and fuss, and generally to consideration for other people² ». On ne lui demande point cette passion pour le bien public, ni cet altruisme insistant et presque désobligeant qu'apportent à leur mission certains apôtres de la charité sociale; il cultive par contre les vertus légères et aimables, la courtoisie, l'indulgence, la tolérance, la bonne humeur, la générosité, le mensonge utile; qualités assez peu « hébraïques », certes, pour reprendre le mot et l'antithèse de Matthew Arnold, mais dont Butler tient l'envie et le regret beaucoup plus de la cordialité piémontaise, de la bonhomie sicilienne

1. N. B., 35, « Swells »; 36 : « On being a swell all round ».

2. N. B., 36.

ou de l'onction catholique, telles qu'il les a connues en Italie, que d'un prétendu paganisme, dont on trouve peu de traces dans son tempérament.

Enfin la morale de Butler fait, à sa manière, large part aux notions d'immortalité et de sanctions. Si l'homme sait se persuader que la race prime l'individu, il s'efforcera de prolonger et d'étendre sa vie en y faisant participer d'autres êtres, il mettra sa meilleure récompense dans l'opinion favorable de la postérité. Vivre en autrui est donc à la fois un devoir biologique et une promesse de revanche glorieuse. « We had better live in others as much as we can if only because we thus live more in the race, which God really does seem to care about a good deal, and less in the individual, to whom, so far as I can see, he is indifferent¹. » On saisit ici chez Butler un souci d'une curieuse grandeur ; il s'explique, certes, en partie par la mentalité de l'homme de lettres, professionnellement porté à désirer que son œuvre soit une survivance et une exaltation de son moi spirituel. Mais, né peut être d'un désir inassouvi de renommée littéraire, il s'élève vite à de plus nobles hauteurs. « The true life of a man, lit-on dans l'étude sur les sonnets de Shakespeare, is not that which he leads in himself, but the one he leads in others, and of which he knows nothing² ». Butler emprunte un terme aux Bouddhistes pour désigner ce destin que nos œuvres présentes tissent à notre existence ultérieure : le Karma³. Nos actes ont dans l'attention et dans l'âme d'autrui une résonance dont il est juste de nous attribuer mieux que la paternité, la possession. Les pensées, les émotions, les actes qu'ils déclenchent sont à bon droit appelés nôtres. Ainsi tout homme selon ses moyens, et particulièrement l'artiste ou l'écrivain, vit d'une vie plus vibrante, plus féconde que son existence individuelle, dans la personne de tous ceux que son rayonnement a pu atteindre :

*The deeds that others do by our command,
Albeit we know them not, are still our own⁴.*

1. *N. B.*, 15.

2. *Sh.'s Sonnets*, 101.

3. Cf. *N. B.*, 15 : « Karma », et les trois sonnets intitulés : *Karma* (*N. B.*, 396, 7).

4. Sonnets *Karma*, B. (*N. B.*, 396).

Cette attitude est spiritualiste à l'extrême. La vie de la chair n'est qu'une grossière contingence, auprès du pouvoir intérieur :

*And, as the chest the tools within doth hide,
So doth the body crib and hide the man*¹.

Un chapitre d'*Erewhon Revisited* est en partie consacré à cette idée (« President Gurgoyle's Pamphlet on the Physics of Vicarious Existence »). C'est aussi le sujet d'une conférence que Butler donna au Somerville Club². Mais la vie « par procuration » ne s'éteint pas avec l'individu; elle se prolonge indéfiniment au delà de sa mort et lui crée une chance d'immortalité. Une autre existence a commencé pour lui, dans le souvenir des hommes et sur leurs lèvres³, si réelle aux yeux de Butler qu'il peut écrire ces paroles émouvantes : « A man should spend his life, or, rather, does spend his life in being born. His life is his birth throes. But most men miscarry and never come to the true birth at all and some live but a very short time in a very little world and none are immortal. Still the life we live beyond the grave is our truest life⁴. » C'est là « the life of the World to Come⁵ ». Certes — Butler insiste là dessus —, l'individu, bulle éclatée, chaînon dissocié, n'en connaîtra rien. Pour lui, seulement le repos absolu, l'absence définitive. Mais même sachant cela, peut-il être indifférent aux vivants que leur « Karma » fasse du souvenir qu'ils laisseront un triomphe ou une réprobation, un Ciel ou un Enfer? « There is, note-t-il, a deeply rooted conviction, even in many of those in whom its existence is least apparent, that honourable and affectionate remembrance after death with a full and certain hope that it will be ours is the highest prize to which the highest calling can aspire⁵. » Là est la

1. *Ibid.* Sonnet C. Ce sonnet semble avoir été composé à propos du départ de Hans Faesch pour les colonies. En tous cas, on en trouve les termes et les images dans une lettre à Hans Faesch, 8 mars 1895 (*M.* II, 204, 5).

2. 27 février 1895 : « *How to make the best of Life*. Publié dans *The Humour of Homer and other Essays*. »

3. « Yet meet we shall, and part, and meet again, Where dead men meet, on lips of living men ». — *The Life after Death*, sonnet A., *N. B.*, 397.

4. *N. B.*, 13.

5. Expression d'allure religieuse dont Butler se servait volontiers et que H. F. Jones a choisie comme titre de l'avant-dernier chapitre des *N. B.*

6. *N. B.*, 360. Voir aussi l'épithaphe de la vieille dame dans *Erewhon Revisited*, p. 120 : « I fall asleep in the full and certain hope... », H. F. Jones assure qu'en la composant, Butler avait pensé à lui-même (*M.* II, 380).

véritable sanction morale, et la seule. Elle doit suffire pour exhorter au bien et à la charité les cœurs doués d'un grain d'héroïsme.

Et Butler, au fond, était de ceux-là. Il arrive que ses idées, avec les humeurs qu'elles trahissent, assombrissent, parfois, le vrai portrait de l'homme. Sa morale, écartant toute interprétation philosophique, manque assurément d'ampleur et de certitude. Son idéal est mal défini — mais ne dirait-il pas, avec John Pickard Owen : « all ideals gain by vagueness and lose by definition¹ » ? C'est un épicurisme modéré, un « méliorisme² » désabusé. Il a des insuffisances évidentes. Certains de ses « tests » sont fragiles, contradictoires ou puérils. Dire que le bonheur fait la vertu, n'est qu'une boutade, même en réduisant le bonheur à une disposition de l'esprit, et la vertu à la gentillesse des manières. La règle « Obey your conscience » s'allie difficilement dans la vie réelle avec la nécessité d'un conformisme social, fût-il réduit à un minimum. Renvoyer l'individu dans l'embarras à l'opinion éprouvée de l'élite raisonnable n'est que lui donner une indication sans valeur pratique. Comment distinguera-t-il, s'il ne fait lui-même partie de ce jury, les préjugés et les recettes de bonnes femmes, des principes efficaces ? Et dans les cas de conscience, dans les dilemmes angoissants que n'éclairent pas les règles empiriques, l'intuition biologique, la réaction instinctive délibérément cherchée seront-elles des guides sûrs, ou même sincères ? Avec toutes les réserves, les considérants dont il la tempère, la morale du sens commun semble en vérité peu faite pour le commun des gens. Ramener de même la morale aux deux données de l'hérédité et du milieu, c'est décrire des circonstances, classer des influences, circonscrire un problème ; ce n'est pas le résoudre, ce n'est pas donner aux vivants le moyen de mieux vivre. Le pessimisme qui assombrit cette attitude est lui-même d'un aspect changeant : tantôt il se montre pensif et résigné — à ces moments il semble bien total ; tantôt il est plein de vivacité et de rancune, et alors il ne paraît être qu'une vigoureuse réaction, appuyée sur l'intuition d'un mieux possible. Mais il mène Butler, par des voies curieuses, à l'altruisme, au détachement et au stoïcisme. Pour placer à son juste milieu cette pensée probe, cet effort

¹ *Fair. Haven*, 242.

² P. Jordan Smith : « *On strange Allars* », 1923 ; chap. : Samuel Butler.

sincère vers une vérité désespérément perçue comme toute relative et même illusoire, il faut en retenir surtout ce pur et rare courage. Alors que le Dieu de son enfance s'est écroulé en poussière, que la science lui a été ingrate et ses pontifes méprisants, derrière la mauvaise humeur, le sarcasme et parfois le fiel de son ironie, malgré la platitude apparente de sa vie, les soucis mesquins, l'absence de tout sentiment exaltant, la carence de ses proches, la trahison de l'ami le plus cher, les déceptions exacerbantes de sa carrière, Butler a gardé intacte, et plus forte que jamais dans ses dernières années, la foi en un stoïque Devoir. Qu'il n'ait pas su nous dire avec la précision d'un catéchisme comment il entendait ce bien-vivre qu'il recommandait, importe moins qu'il ne semble. La noble exhortation subsiste, et la noble promesse. « If the life after death is happy in the hearts of others, it matters little how unhappy was the life before it¹. »

1. *How to make the best of Life*, 151.

CONCLUSION

Dans l'histoire littéraire du XIX^e siècle anglais, peu d'écrivains importants semblent se situer aussi naturellement que Samuel Butler en marge de leur temps. Encore cette position demande-t-elle à être déterminée avec soin. Des œuvres comme *Erewhon* ou *The Way of All Flesh*, des idées scientifiques comme celles de *Luck or Cunning?* ou de *Life and Habit*, ne sauraient, pour des raisons que nous avons dites, se goûter isolément ou se juger dans l'absolu, comme le *Paradis Perdu*, un roman de Walter Scott ou le *Discours de la Méthode*. D'abord, Butler est avant tout un critique, et tout critique de mœurs est un peu le parasite de l'époque qu'il vitupère. A certains égards, et sur certains points, on peut même voir en lui le théoricien, le raisonneur dans l'abstrait, de tout un groupe d'écrivains qui comprendrait, par exemple, Meredith et Hardy. Enfin nous avons plus d'une fois eu l'occasion de remarquer ce fait curieux : les idées du public victorien se sont souvent modifiées dans le sens de celles de Butler, et ainsi il leur arrive de se ressembler étrangement, sans que rien, le plus souvent, n'autorise d'attribuer à celles de Butler, même si elles précèdent les autres, un rôle moteur ou une influence déterminante. Nous l'avons vu vivre et évoluer parallèlement à son temps, obstinément tourné vers lui, luttant constamment contre tous les liens mal rompus, contre toutes les forces qui le ramenaient inexorablement vers lui. Ainsi peut-on dire, en vérité, que l'œuvre littéraire de ce « paria » volontaire est directement fonction de son époque. De la date de sa naissance à celle de sa mort, sa vie coïncide, à peu de mois près, avec la durée du règne de la reine Victoria. Ce parallélisme dans le temps a un autre sens que celui d'une coïncidence fortuite. Butler est un victorien, non seulement parce qu'il a vécu à l'époque victorienne, mais parce que, hors de l'atmosphère bien particulière de ce temps, de sa mentalité, de ses mœurs,

de ses idées, de ses traditions, de ses exemples, on ne saurait imaginer ce qu'il eût écrit, ni même s'il eût écrit. Loin d'être, dans le domaine de l'intelligence, le solitaire, l'excentrique, l'ermite qu'il parut être dans la vie courante, il tient étroitement et comme par des racines à son temps. Il peut servir à le définir, en ~~marquant~~ marquant ses limites et en réagissant contre lui; mais il en tire aussi une riche substance dont il fait son profit. Et il puise souvent aux mêmes sources, il suit souvent les mêmes chemins, il va souvent vers les mêmes buts que lui.

Ainsi, pour original que soit Butler, une étude de sa personnalité et de sa pensée ne doit nullement négliger les habituelles recherches de sources, d'influences ou de dettes. Ce travail, si délicat du reste, et si hasardeux, nous a permis parfois de mieux peser ce qui, dans son œuvre, se dégageant du moment, prend un sens plus large, et tend vers l'universel. Nous avons été gêné dans cette appréciation par la composition insuffisamment harmonieuse des cadres génériques où ces paillettes se sont trouvées versées. Butler n'a fait ni un roman, ni un ouvrage de critique ou de science, ni une dissertation morale, en tous points satisfaisants. Ce manque de perfection formelle des ensembles ne peut que lui nuire auprès des esprits épris d'ordre, de bon goût et de logique. On dira qu'une pensée qui ne sait pas se disposer sans effort selon une harmonie interne ne saurait atteindre que rarement, et seulement par des pointes, le plan des valeurs universelles. En fait il est presque injuste, et, en dépit des apparences, difficile, de rechercher dans l'œuvre de Butler les maximes d'application générale capables d'être présentées isolées de tout contexte. On s'aperçoit vite qu'ainsi détachées, elles paraissent frappées d'un léger gauchissement, et que des liens invisibles les retiennent parfois d'être tout à fait exactes. A la mieux venue de ses réflexions se mêle un grain de particularisme, une couleur propre, l'insigne d'un tempérament. Son esprit fonctionne mal dans l'absolu, dans l'infini; il est à son aise dans le relatif, le vivant et l'humain. En philosophie, son intellectualisme montre plus d'acuité que de souffle et d'envergure; en morale, il est avant tout un critique et un observateur. C'est dans ses dénégations qu'il approche le plus souvent des vérités générales. Sa doctrine positive est faite de moyennes, comme la vie.

Le plus grand mérite et le plus grand charme de cette pensée résident dans ce défaut même : une originalité envahissante, dont le curieux effet est qu'elle empêche ses erreurs les plus

flagrantes d'être tout à fait fausses, et les vérités qu'elle découvre universellement vraies. Butler a, intense, toujours présent, le sentiment de son moi individuel, distinct et vivant ; les matériaux qu'il puise abondamment au dehors, il ne saurait les conserver tels quels ; il les assimile, il les insère dans son système personnel, en étaie ses vues propres, les intègre à son originalité. C'est le fait des créateurs et des fortes personnalités. Butler, s'il ne peut être rangé parmi les plus grands, n'ouvre jamais la cage d'où s'envolent ses idées, qu'elles ne soient dûment munies de la bague qui les fera partout reconnaître pour siennes. Il fait un grand usage d'observations banales et de lieux communs : mais il se plaît à les tourner à l'envers, il en fait des paradoxes ; de telle demi-vérité il extrait malicieusement, par un geste élémentaire d'escamoteur, sa moitié d'erreur ; plus rarement il opère le tour contraire et dans ce cas c'est plus que du « grand art », c'est une sagesse profonde. De toute façon le lieu commun a cessé d'en être un ; le public, amusé ou dérouté, n'en reconnaît plus la figure familière ; mais il en aperçoit le pivot central où se rejoignent le faux et le vrai, ces deux faces d'un tout concept humain. Ainsi peut-on dire que la valeur de cette pensée réside moins dans sa nature même, dans sa profondeur ou dans sa vérité, que dans l'angle tout à fait nouveau de la « prise de vue ». On ne jugera équitablement Butler que si on ne se laisse pas tromper par ses faux départs de philosophe ou de savant. Se hisser, pour l'y attendre et chercher à l'y fixer, sur le plan de la raison pure, serait le trahir. C'est ainsi que l'on s'est parfois montré indûment sévère à son égard. M. Louis Gillet l'a étiqueté : un raté supérieur¹. Cette formule contient son grain de vérité, mais non toute la vérité. Elle implique que Butler, malgré des dons certains, n'a qu'imparfaitement réussi les aventures qu'il a tentées. Certes, ses ambitions, ses projets, ses entreprises ont tourné court le plus souvent, ou l'ont conduit à des impasses. L'histoire de sa vie montre les efforts inouïs de cet homme pour se réaliser dans le plan supérieur, pour ne point laisser sécher par les vents hostiles les fruits bizarres de sa pensée. Mais si de grandioses résultats n'ont pas couronné ses élans, si parfois même ils l'ont amené au bord de l'absurde, suffit-il de cette malchance pour faire d'un

1 *Lectures Étrangères*, 2^e série p. 72.

écrivain un raté? Croit-on que Butler, s'il eût consacré toute sa vie à l'étude de l'*Odyssée* ou à celle des *Sonnets* de Shakespeare, à l'élaboration d'un système de philosophie vitaliste ou à la confection d'un catalogue complet des chapelles votives du nord de l'Italie, eût laissé une réputation mondiale? Il lui aurait fallu se renoncer, sortir de lui-même, s'abstraire, monter jusqu'à l'universel ou tomber dans l'impersonnel. Que lui fût-il resté alors comme bagage individuel? Une intelligence prompte, mais vite émoussée par l'ennui, une mémoire fidèle et souple, une imagination plus mécanique que fertile, une culture seulement moyenne, et peu de goût, peu d'aptitude pour la développer par devoir. Il ne se serait pas davantage élevé au-dessus d'une notoriété médiocre et fugitive que tant d'obscurs travailleurs de son époque, professeurs, évêques, ou savants en chambre. Au vrai, le mot de M. Gillet ne saurait s'appliquer qu'à l'opinion que Butler pouvait avoir de lui-même. Car il avait rêvé, pour sa part, d'un autre succès. Ses notes et ses lettres le montrent faisant avec mélancolie, fierté ou rage, le bilan de ses réussites, des « pièces d'or » trouvées par lui et offertes au monde. On dirait qu'il veut se convaincre de l'étendue de ses biens sans y parvenir tout à fait. Il a placé sa fortune en valeurs peu sûres dont plusieurs se sont irrémédiablement effondrées. Mais sa vraie richesse était cachée ailleurs. Ses vrais dons, dont il faisait peu de cas — ici encore se vérifie sa théorie favorite de *La Vie et l'Habitude* —, on en trouve la manifestation en cent endroits de ses livres : cet humour incisif, cette aptitude passionnée pour la critique, cette « radio-activité » spirituelle, l'ardeur primesautière de cette intelligence bridée par un tempérament un peu sec, froid et réservé, enfin ce candide appétit de découvertes dans tout ce qui touche à l'homme et à la vie. Ce sont bien là des traits qui marquent fortement une œuvre, et la rendent à divers degrés inoubliable.

Butler avouait de bonne grâce le discontinu de son œuvre littéraire : « I am not one of those, disait-il, who have travelled along a set road towards an end that I have foreseen and desired to reach. I have made a succession of jaunts or pleasure trips from meadow to meadow, but no long journey unless life itself be reckoned so¹ ». Il ne concevait pas la littérature

1. *N. B.*, p. 375.

autrement que comme une exploration lancée à la découverte d'idées. L'effort de l'imagination, la beauté de la forme comptaient peu pour lui, car elles risquent de cacher l'essentiel de la vérité. Le fil qui réunit en chapelet ses différentes excursions est fait du meilleur de sa personnalité même. Il n'écrivit presque rien qu'il n'y éprouvât une évidente délectation à laquelle participait tout son être spirituel. Ainsi se livre-t-il tout entier dans la moindre ou la plus bizarre de ses idées, sans autre voile parfois que celui de son humour, ultime moyen pour lui de jeter un pont fragile entre la vie absurde et l'impossible idéal.

Vu, le 21 juin 1934.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris :

CHARLETY

BIBLIOGRAPHIE

Il existe une excellente bibliographie de S. Butler parue en 1925 : « A BIBLIOGRAPHY OF THE WRITINGS OF SAMUEL BUTLER AND OF WRITINGS ABOUT HIM », par A. J. Hoppé. Cet ouvrage, d'une documentation fort sûre, nous permettra de ne mentionner que l'indispensable. Le lecteur est prié de s'y reporter pour les détails. Nous donnerons ici, d'abord, le tableau complet des ouvrages de Butler, ainsi que de ses articles, notes ou lettres publiés. (Chaque fois que ces derniers ont été réimprimés dans des ouvrages postérieurs, la référence est indiquée.) En second lieu, nous dresserons une liste aussi fournie que possible des études et articles importants ayant Butler ou ses œuvres pour sujet, parus après 1925. Il nous a été impossible dans cette seconde partie, de donner plus que l'essentiel; un répertoire vraiment complet de la critique de la personnalité ou de l'œuvre de S. Butler demanderait à soi tout seul les dimensions d'un volume. Quelques articles qui ont échappé à Hoppé ont été signalés, et nous avons tâché de continuer sa liste jusqu'à la présente date.

I

ŒUVRES DE BUTLER.

Sauf indication contraire, les livres, articles, lettres, etc., doivent être considérés comme publiés sous le nom de l'auteur.

La fiche bibliographique complète de chacun des ouvrages principaux a été donnée en note dans le cours de la première partie.

1. A PARODY OF A SIMEONITE TRACT (sans nom d'auteur), 31 mars 1855. Réimprimé dans *First Year*, 1914. Fac-simile dans Hoppé.
2. *On English Composition, and other matters* (signé *Cellarius*). Dans *The Eagle*, Lent Term, 1858. Réimprimé dans *First Year*, 1914.
3. *Our Tour* (signé *Cellarius*). Dans *The Eagle*, Easter Term, 1859. Réimprimé dans *First Year*, 1914.
4. *Our Emigrant* (signé *Cellarius*). Dans *The Eagle*, juin 1860, nov. 1860, déc. 1861. Partiellement utilisé dans *First Year*, 1863; un passage, *Crossing the Rangitata*, omis en 1863, est réimprimé à part dans *First Year*, 1914.
5. *Darwin on the Origin of Species. A Dialogue* (sans nom d'auteur). Dans *The Press*, Nouvelle Zélande, 20 déc. 1862. Réimprimé dans *First Year*, 1914.

6. A FIRST YEAR IN CANTERBURY SETTLEMENT, by Samuel Butler (London : Longman, Green, Longman, Roberts and Green), 1863.
7. Darwin on *Species* (signé A. M.). Dans *The Press*, 21 février, 18 mars, 22 juin 1863. Lettres; réimprimées dans *First Year*, 1914.
8. Darwin among the *Machines* (signé Cellarius). Dans *The Press*, 13 juin 1863. Réimprimé dans *First Year*, 1914.
9. *The English Cricketers* (précédé d'une lettre signée S. B.). Dans *The Press*, 15 février 1864. Réimprimé dans *First Year*, 1914.
10. *Note of the Tempest, Act. III, Sc. I* (sans nom d'auteur). Dans *Literary Foundlings*, Nouvelle Zélande, mars ou avril 1864. Réimprimé dans *First Year*, 1914.
11. THE EVIDENCE FOR THE RESURRECTION OF JESUS CHRIST (sans nom d'auteur), Stephen Austin, Printer, Hertford, 1865.
12. *The Mechanical Creation*, dans *The Reasoner*, 1^{er} juillet 1865. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. I.
13. *Lucubratio Ebria* (sans nom d'auteur). Dans *The Press*, 29 juillet 1865. Réimprimé dans *The Note-Books*, 1912, et dans *First Year*, 1914.
14. *Precaution in Free Thought* (signé S. B.), dans *The Reasoner*, 1^{er} août 1865. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. I.
15. *Dedomenici da Rossa* (sans nom d'auteur), dans *The Drawing Room Gazette*, 30 septembre 1871. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. I.
16. *Instead of an article on the Dudley Exhibition* (sans nom d'auteur), dans *The Drawing Room Gazette*, 11 novembre 1871. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. I.
17. *Performance of Jephtha at Exeter Hall* (sans nom d'auteur), dans *The Drawing Room Gazette*, 25 novembre 1871. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. I.
18. *Performance of Israel in Egypt at Exeter Hall* (sans nom d'auteur), dans *The Drawing Room Gazette*, 2 décembre 1871. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. I.
19. *Handel's Deborah and Bach's Passion* (sans nom d'auteur), dans *The Drawing Room Gazette*, 2 mars 1872.
20. EREWHON OR OVER THE RANGE (sans nom d'auteur), London, Trübner and C^o, 1872.
21. *Ibid. Second Edition* (revised and corrected), 1872.
22. THE FAIR HAVEN (sans nom d'auteur), London, Trübner and C^o, 1873.
23. *Ibid. Second Edition*, by Samuel Butler, author of *Erewhon*, London, Trübner and C^o, 1873.
24. *Free Thinking and Plain Speaking*, dans *The Examiner*, 20 décembre 1873.
25. EXTRACTS FROM LETTERS sent by Mr. Foley to the Foreman of the Works of the Canada Tanning Extract C^o, Ltd, at St-Leonard, between October 27th., 1874, and March 24 th., 1875, and Other Letters and Extracts. Imprimé au Canada (1875). Contient deux lettres de S. Butler.

26. *LIFE AND HABIT*, London, Trübner and C^o, 1878 (parut en réalité le 4 décembre 1877).
27. *Life and Habit* (lettre), dans *The Athenaeum*, 9 février 1878.
28. *A Psalm of Montreal* (sans nom d'auteur), dans *The Spectator*, 18 mai 1878. Réimprimé à plusieurs reprises, notamment dans *The Note-Books*, 1912, et H. F. Jones, *Memoir*, 1919.
29. *Ibid.* (Tirage à part de la *Secular Review*.) Donné comme étant de Butler, 1878.
30. *A Clergyman's Doubts*, série de lettres, dans *The Examiner*, 15, 22 (2) février; 1 (2), 8 (2), 15, 22 (3), 29 mars; 5, 19 avril; 10, 17 mai; 14 juin 1879. Ces lettres sont signées de noms ou pseudonymes divers; toutes ne sont pas de la main de Butler. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. XVIII.
31. *EVOLUTION OLD AND NEW*, London, Hardwicke and Bogue, 1879.
32. *God the Known and God the Unknown*, série d'articles, dans *The Examiner*, 24, 31 mai; 14, 21, 28 juin; 12, 19, 26 juillet 1879. Réimprimé en 1909.
33. *Evolution Old and New* (lettre), dans *The Athenaeum*, 31 janvier 1880. Réimprimé dans H. F. Jones, *Memoir*, 1919.
34. *UNCONSCIOUS MEMORY*, London, David Bogue, 1880.
35. *Mr. Darwin and Mr. Butler* (lettre), dans *The St. James's Gazette*, 8 décembre, 1880. Réimprimé dans H. F. Jones, *Memoir*, 1919.
36. *Mr. Butler's Unconscious Memory* (lettre), dans *Nature*, 3 février 1881. Réimprimé dans H. F. Jones, *Memoir*, 1919.
37. *ALPS AND SANCTUARIES*, London, David Bogue, 1882.
38. *EVOLUTION OLD AND NEW, second edition*, London, David Bogue, 1882.
39. *Memory as the Key to the Phenomena of Heredity*, conférence de Butler au Working Men's College, 2 décembre 1882. Un court passage en a été imprimé dans les *Note-Books*, 1912, p. 56, 57.
40. *Mr. Samuel Butler writes...*, lettre de S. Butler sous la rubrique *Science Gossip*, dans *The Athenaeum*, 26 janvier 1884.
41. *Mental Evolution in Animals*, dans *The Athenaeum*, 15 mars 1884.
42. *SELECTIONS FROM PREVIOUS WORKS*, London, Trübner and C^o, 1884.
43. *The Linnaean Society* (sans nom d'auteur), dans *The Times*, 6 décembre 1884.
44. *GAVOTTES, MINUETS AND FUGUES* (par Samuel Butler et Henry Festing Jones), London, Novello, Ewer and C^o, 1885.
45. *Portraits of Gentile and Giovanni Bellini*, dans *The Athenaeum*, 20 février 1886. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. XIX.
46. *TO THE ELECTORS OF THE SLADE PROFESSOR OF FINE ART* (lettre de candidature de S. Butler), 4 pages, sans nom d'imprimeur, 1886. Réimprimé dans Hoppé, *A Bibliography of S. Butler*, 1925.
47. *Holbein's Dance*, dans *The Academy*, 23 octobre 1886.

48. *Ibid.* (Carton comprenant deux reproductions photographiques suivies d'une courte explication de S. Eutler. Rien au verso), London, Trübner and Co, 1886.
49. LUCK OR CUNNING?, London, Trübner, 1887 (parut en novembre 1886).
50. *The Sub-Division of the Organic World into Animal and Vegetable*, dans *Science and Art*, avril, juin 1887. (Texte d'une conférence faite par Samuel Butler au Working Men's College, 19 mars 1887). Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. XVIII.
51. *Portraits of Gentile and Giovanni Bellini*, dans *The Academy*, 14 mai 1887. Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. XIX.
52. WORDS OF THE CHORUS FROM NARCISSUS, 1887 (sans nom d'éditeur ni d'imprimeur), initiales S. B. ou H. F. J. selon le cas.
53. *Mr. Darwin and Mr. S. Butler*, dans *The Athenaeum*, 26 novembre 1887.
54. ERASMUS DARWIN AND EVOLUTION OLD AND NEW, dans *The Academy*, 17 décembre 1887. Réimprimé dans H. F. J., *Memoir*, 1919.
55. *Ex Voto*, London, Trübner, 1888.
56. NARCISSUS. A Dramatic Cantata, par S. Butler et H. F. Jones, London, Weekes, 1888.
57. *Quis Desiderio...*?, dans *The Universal Review*, juillet 1888. Réimprimé dans *The Humour of Homer*, 1913.
58. *A Sculptor and a Shrine*, dans *The Universal Review*, novembre 1888 (illustré). La première partie de cet article (The Sculptor) forme la substance des *Additions and Corrections* (pour *Ex-Voto*, v. n° 59); la seconde, sous le titre *The Sanctuary of Montrigone*, a été réimprimée dans *The Humour of Homer*, 1913.
59. ADDITIONS AND CORRECTIONS (pour *Ex-Voto*). Feuille de quatre pages destinée à être insérée à la fin du volume (sans nom d'auteur ni d'éditeur). Butler fit tirer deux exemplaires d'une édition revue et corrigée d'*Ex-Voto*, dans laquelle sont incorporées ces « additions and corrections ». Voir Hoppé, *Bibliography*, p. 52. C'est sous cette forme définitive qu'*Ex-Voto* a été réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. IX.
60. HOLBEIN'S DANCE, *second edition*, London, Trübner, 1889.
61. *The Aunt, The Nieces and the Dog*, dans *The Universal Review*, mai 1889. Réimprimé dans *The Humour of Homer*, 1913.
62. *L'Affaire Holbein-Rippel* (sans nom d'auteur), dans *The Universal Review*, novembre 1889 (illustré). Réimprimé dans *The Shrewsbury Edition*, vol. XIX.
63. *A Mediaeval Girl School*, dans *The Universal Review*, décembre 1889 (illustré). Réimprimé dans *The Humour of Homer*.
64. *The Deadlock in Darwinism*, dans *The Universal Review*, avril, mai, juin 1890. Réimprimé dans *The Humour of Homer*.
65. *Art in the Valley of Saas*, dans *The Universal Review*, novembre, 1890. Réimprimé dans *The Humour of Homer*.
66. *Ramblings in Cheapside*, dans *The Universal Review*, décembre 1890. Réimprimé dans *The Humour of Homer*.

67. *The Localization of Scheria*, dans *The Athenaeum*, 30 janvier 1892.
Réimprimé dans *A Lecture on The Humour of Homer* (voir n° 71).
68. *The Humour of Homer*, conférence de Butler au Working Men's College, 30 janvier 1892 (voir nos 70-71).
69. *The Topography of the Odyssey*, dans *The Athenaeum*, 20 février 1892. Réimprimé dans *A Lecture on the Humour of Homer* (n° 71).
70. *The Humour of Homer*, dans *The Eagle*, Lent Term, 1892. Texte de la conférence de Butler sur le même sujet (n° 71).
71. A LECTURE ON THE HUMOUR OF HOMER, re-printed, with preface and additional matter, from the *Eagle*, Cambridge, Metcalfe, 1892. Réimprimé dans *The Humour of Homer and other Essays*, 1913.
72. *On the Trapanese Origin of the Odyssey*, dans *The Eagle*, October Term, 1892. Réimprimé en 1893 (voir n° 75).
73. *Articles, Notes et Correspondance de Butler, en italien, à propos de ses théories sur l'Odyssée*, dans *Il Lambruschini*, Trapani (Sicile).
Août 1892 : Note.
Septembre 1892 : Note.
Novembre 1892 : *I Ciclopi*, I.
Décembre 1892 : *I Ciclopi*, II.
Janvier 1893 : *Sull'opuscolo del Signor Sugameli*.
Août 1893 : Lettre.
Septembre 1894 : a) Lettre; b) Traduction en vers grecs d'un passage de *Martin Chuzzlewit*, entrepris à la suite d'un pari (voir nos 79, 80, 81), avec version italienne par Biagio Ingroja.
74. *L'Origine Siciliana dell' Odissea*, dans la *Rassegna della Letteratura Siciliana*, nos 3 et 4, 1893 (voir n° 76).
75. ON THE TRAPANESE ORIGIN OF THE ODYSSEY, Cambridge, Metcalfe, 1893. Réimpression de l'article de *The Eagle* (n° 72).
76. L'ORIGINE SICILIANA DELL' ODISSEA, Acireale, Tipografia Donzuso, 1893. Réimpression de l'article de la *Rassegna della Letteratura Siciliana* (n° 74).
77. Lettre de S. Butler au *Times*, 17 octobre 1893 (cf. H. F. J., *Memoir*, II, 164).
78. Lettre de S. Butler au *Times*, octobre 1893 : *Robbery in the Streets* (cf. H. F. J., *Memoir*, II, 167). — Ces deux lettres n'ont pu être retrouvées dans le *Times* ni par H. F. Jones ni par Hoppé, ni par nous-même. Il semble certain que S. Butler les écrivit et les envoya, mais que l'*Editor* ne les publia pas.
79. A Translation (Attempted in Consequence of a Challenge), dans *The Eagle*, Lent Term, 1894. Parut également dans *Il Lambruschini*, septembre 1894 (voir n° 73), mais ne comporte ici que le texte anglais de Martin Chuzzlewit, et la traduction de Butler en vers grecs (voir nos 80, 81).
80. A TRANSLATION (ATTEMPTED IN CONSEQUENCE OF A CHALLENGE)

- (*Extracted from THE EAGLE*), 1894. Tirage à part, texte anglais et traduction en grec. Réimprimé dans *The Note Books*, 1912.
81. ESTRATTO DAL PERIODICO SCOLASTICO IL LAMBRUSCHINI, Anno IV, Trapani, Settembre 1894, Autre tirage à part de la traduction de Martin Chuzzlewit, légèrement postérieure au n° 80, et contenant la version italienne de Biagio Ingroja.
 82. Ancora sull' Origine Siciliana dell' Odissea, dans la *Rassegna della Letteratura Siciliana*, nos 7 et 8, 1894; cf. n° 83.
 83. ANCORA SULL' ORIGINE SICILIANA DELL' ODISSEA, Acireale, Tipografia Donzuso, 1894. Réimpression du n° 82.
 84. SAMPLE PASSAGES FROM A NEW PROSE TRANSLATION OF THE ODYSSEY, London, T. and A. Constable, Edinburgh University Press, s. d. (probablement 1894).
 85. THE LIFE AND LETTERS OF DR. SAMUEL BUTLER, etc (*Synopsis*), 1894. Prospectus de 12 pages contenant les premières pages de l'ouvrage qui devait être publié en 1896 (n° 90).
 86. On the Sicilian Origin of the Odyssey, dans *The Italian Gazette*, 9, 23 février; 16, 23, 30 mars 1895. Cinq articles accompagnés de cartes. Incorporés dans *The Authoress of the Odyssey*, 1897 (n° 92).
 87. A New Prose Translation of Homer (*Extracts*), dans *The Eagle*, Lent Term, 1895.
 88. Writing in Homer (lettres), dans *The Academy*, 20 juillet, 3, 17, 31 août 1895.
 89. The Birds of Antiquity (lettre), dans *The Athenaeum*, 21 mars 1896 (voir *Alps and Sanctuaries*, p. 231, note).
 90. THE LIFE AND LETTERS OF DR. SAMUEL BUTLER, London, John Murray, 1896 (en deux volumes).
 91. *Shrewsbury School in the Thirties*, dans *The Shrewsbury Chronicle*, 1^{er}, 8, 15, 22 janvier 1897. Lettres du Révérend Edgar Montagu, Rector of Kettlestone, Norfolk, avec notes de Butler.
 92. THE AUTHORESS OF THE ODYSSEY, London, Longmans, Green and Co, 1897.
 93. Shakespeare's Sonnets (lettre), dans *The Athenaeum*, 30 juillet 1898.
 94. THE ILIAD OF HOMER RENDERED INTO ENGLISH PROSE, London, Longmans, Green and Co, 1898.
 95. Shakespeare's Sonnets and the Ireland Forgeries (lettres), dans *The Athenaeum*, 24 décembre 1898. Utilisé dans *Shakespeare's Sonnets Reconsidered*, 1899 (n° 97).
 96. The « Only Begetter » of Shakespeare's Sonnets (lettre), dans *The Athenaeum*, 21 janvier 1899. Utilisé dans *Shakespeare's Sonnets Reconsidered*.
 97. SHAKESPEARE'S SONNETS RECONSIDERED AND IN PART REARRANGED, London, Longmans, Green and Co, 1899.
 98. « Beget » and « Begetter » in Elizabethan English (2 lettres), dans *The Athenaeum*, 10 et 24 mars 1900. La seconde de ces lettres est citée dans H. F. Jones, *Memoir*.
 99. THE ODYSSEY RENDERED INTO ENGLISH PROSE, London, Longmans, Green and Co, 1900.

100. *The ἑλίων of the Greeks* (lettre), dans *The Athenaeum*, 31 juillet 1901.
101. *EREWHON REVISITED TWENTY YEARS LATER*, London, Grant Richards, 1901.
102. *EREWHON OR OVER THE RANGE. New and revised Edition*, London, Grant Richards, 1901.
103. *La Nuova Quistione Omerica. Le Autore dell' Odissea e una Donna?* dans *Quo Vadis?* (Trapani, Sicile), 4 octobre 1901.
104. *Erewhon Revisited* (lettre), dans *The Daily News*, 1^{er} novembre 1901. Cité dans H. F. Jones, *A Memoir*, II, 356-7.
105. *Bacon-Shakespeare* (lettre), dans *The Times*, 31 décembre 1901. Cité dans Hoppé, *A Bibliography*, p. 122.
106. Μέλλοντα ταῦτα (sonnet : « Not on Sad Stygian shore... »), dans *The Athenaeum*, 4 janvier 1902, signé : X. Plusieurs fois réimprimé, notamment dans *Note-Books*, 1912.
107. *Erewhon and The Spectator*, (Lettre), dans *The Spectator*, 15 février 1902.

PUBLICATIONS POSTHUMES.

108. *THE WAY OF ALL FLESH*, London, Grant Richards, 1903.
109. *ESSAYS ON LIFE, ART AND SCIENCE*, London, Grant Richards, 1904. Réimprimé en 1913 dans *The Humour of Homer and other Essays*.
110. *SEVEN SONNETS AND A PSALM OF MONTREAL*, Cambridge (sans nom d'imprimeur). Réimprimé dans les *Note-Books* en 1912.
111. *ULYSSES. — A Dramatic Oratorio in Vocal Score with accompaniment for the piano-forte* (par S. Butler et H. F. Jones), London, Weekes and Co, 1904.
112. *THE NOTE-BOOKS OF SAMUEL BUTLER, Selection arranged and edited by Henry Festing Jones*, London, A. C. Fifield, 1912.
113. *HESIOD : « WORKS AND DAYS »*. *A Translation into English by Samuel Butler*. Imprimé à la L. C. C. Central School of Arts and Crafts, London, 1923. (Commencé en 1912.)
114. *THE SHREWSBURY EDITION OF THE WORKS OF SAMUEL BUTLER. Edited by Henry Festing Jones and A. T. Bartholomew* (20 volumes), London, Jonathan Cape, 1923-1925.
115. *Unpublished Extracts from the Note-Books of Samuel Butler*. Dans *Life and Letters* (Samuel Butler Number), octobre 1931. (Notes incorporées dans *Further Extracts*, cf. n° 118).
116. *BUTLERIANA*, London, The Nonesuch Press, 1932. Contient diverses notes inédites de Butler sur lui-même, son père, Ch. P. Pauli, H. F. Jones, Alfred, Mrs. Boss, et trois sonnets sur Miss Savage.
117. *New Extracts from Samuel Butler's Note-Books*. Dans *The English Review*, mai, juin, juillet, août 1932. Extraits incorporés dans *Further Extracts*.
118. *FURTHER EXTRACTS FROM THE NOTE-BOOKS OF SAMUEL BUTLER*, chosen and edited by A. T. Bartholomew, London, Jonathan Cape, 1934, 414 pp.
Contient : a) Un grand nombre de notes inédites;

b) Des notes déjà publiées dans le *Mémoire* de H. F. Jones, dans *The English Review* et *Life and Letters*;

c) De courts passages (réflexions, boutades, aperçus philosophiques ou moraux, etc...) extraits des diverses œuvres de S. Butler « for which », dit le compilateur, « I have a peculiar affection ».

Les principaux ouvrages de Butler ont été réédités un nombre considérable de fois : au début, par A. C. Fifield, (qui était sis au n° 13, Clifford's Inn); puis, à partir de 1921, par Jonathan Cape, dans différentes collections :

I. Série « complète », à 7 s. 6 d.

II. *Life and Letter series* (illustrée).

III. *Traveller's Library*.

IV. *Florin Edition*.

La Librairie Dent a publié les *Erewhon* et *The Way of All Flesh* dans sa fameuse *Everyman's Library*. Il faudrait enfin compter les éditions illustrées ou de luxe, et les éditions américaines ou « coloniales ».

II

BUTLER DEVANT LA CRITIQUE.

(*Etudes critiques, Mémoires, Souvenirs, Articles de presse, comptes rendus, etc.*)

N.-B. — La présente liste ne saurait prétendre à être complète.

1874

CRUSTS : A SETTLER'S FARE DUE SOUTH, by Laurence J. Kennaway.
Le chapitre intitulé « *Whiffler* » est sur Samuel Butler (Non signalé par Hoppé).

1886

EXPOSÉ SOMMAIRE DES THÉORIES DE J. AMARCK, DARWIN ET HAECKEL.
Par Vianna de Lima, Paris. Cite Samuel Butler (Non signalé par Hoppé).

1892

ORIGINE TRAPANESE DELL'ODISSEA SECONDO SAMUEL BUTLER. *Dimostrazione critica di Pietro Sugameli, Trapani* (68 pp.).

1902

WHAT'S WHAT, by Harry Quilter. Un article : *Samuel Butler and his Work* (paru du vivant de Samuel Butler).

1903

L'HÉRÉDITÉ. INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA BIOLOGIE GÉNÉRALE, par Yves Delage, Paris.

Brève mention des idées de Samuel Butler.

Samuel Butler : Records and Memorials.

Articles nécrologiques extraits des périodiques suivants : *The Times* (20 juin), *Il Corriere Valsesiano* (28 juin); *The Athenaeum* (28 juin); *Il Monte Rosa* (12 juillet); *Quo Vadis ?* (12 juillet); *Nuova Antologia* (16 juillet); *The Press* (N. Z.) (28 juillet); *The Monthly Review* (sept.); *Quo Vadis ?* (7 sept.); *The Eagle* (déc.).

The Athenaeum (30 mai), compte rendu de *The W. of A. F.*

The Press (N. Z.), 18 nov. : *The Way of All Flesh*, compte rendu, par le Professeur Sale.

1904

DIARY OF A JOURNEY THROUGH NORTH ITALY TO SICILY IN THE SPRING OF 1903, UNDERTAKEN FOR THE PURPOSE OF LEAVING THE MANUSCRIPTS OF THREE BOOKS BY SAMUEL BUTLER AT VARALLO-SESIA, ACI-REALE, AND TRAPANI, par *Henry Festing Jones*.

The Athenaeum, 9 juillet, compte rendu de *Essays on Art, Life, Science*.
The Independent Review, sept. : *The Author of Erewhon* (Desmond Mac Carthy).

1905

MY LIFE, par Alfred Russel Wallace, London (un passage sur Samuel Butler, vol. II, p. 296). Non mentionné par Hoppé.

1906

CHAMBER'S CYCLOPAEDIA OF ENGLISH LITERATURE. *New Edition*, by *David Patrick*, vol. III : un article sur *Samuel Butler* avec extraits. Non mentionné par Hoppé.

[BASLER JAHRBUCH, 1906. Un article intitulé : *Erlebnisse eines Basler Kaufmanns in Laos. Autobiographische Skizzen von Hans Rudolf Fäsch*. Contient de nombreux extraits de lettres du jeune ami de Samuel Butler, mort en 1903.]

1907

JOHN BULL'S OTHER ISLAND, AND MAJOR BARBARA. Par G. Bernard Shaw, London. Eloge de Samuel Butler dans la préface de *Major Barbara*.

The New Quarterly, nov. : Extraits des *Note-Books of Samuel Butler*. Introduction de H. F. Jones.

1908

NEW ZEALAND, *pictured by F. and W. Wright; described by the Hon. W. Pember Reeves*, *High Commissioner for New Zealand*, London. Un passage sur Samuel Butler, p. 162-3 (non mentionné dans Hoppé).

The New Quarterly (mars, juin, octobre) : Extraits des *Note-Books of Samuel Butler*.

The Sunday Sun, 24 mai : *The Renascence of Samuel Butler*.

The Times Literary Supplement, 8 Oct. : *Samuel Butler*.

The Athenaeum, 12 déc., compte rendu de *Characters and Passages from the Note-Books* (Long et intéressant article).

1909

DARWIN AND MODERN SCIENCE, Cambridge. Volume de mélanges, publié pour la célébration du Centenaire de Darwin. Un des essais, par W. Bateson, contient de nombreuses allusions à Samuel Butler.

DIVERSIONS IN SICILY, par H. F. Jones, London.

A BIBLIOGRAPHY RELATING TO NEW ZEALAND LITERATURE, par D^r T. M. Hocken (mentionne Samuel Butler).

The New Quarterly, avril : Extraits des *Note-Books of Samuel Butler*.

1910

ITALIAN FANTASIES, by Israel Zangwill (*The Albergo « Samuele Butler », or the Fiction of Chronology*).

ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA (11^e édition) : Article *Butler, Samuel* (sans nom d'auteur).

The New Quarterly (février, mai) : Extraits des *Note-Books of Samuel Butler*.

Le Mercure de France, 16 juillet : *Samuel Butler* (Jean Blum).

The Nation (N. York), 29 déc. *S. Butler of Erewhon* (P. J. Mather).

1911

CHARLES DARWIN AND SAMUEL BUTLER : A STEP TOWARDS RECONCILIATION, by H. F. Jones (brochure).

ESSAYS ON TWO MODERNS : EURIPIDES AND SAMUEL BUTLER, par W. H. Salter.

CASTELLINARIA, AND OTHER SICILIAN DIVERSIONS, par H. F. Jones, London (d'inspiration butlérienne, avec quelques allusions à Samuel Butler).

The English Review, mars, *S. Butler's Life and Habit* (non signé, mais par A. D. Darbishire).

The Press (N. Z.), 25 mai 1911 (Jubilee Number), contient un article sur Butler, et reproduit *Darwin among the Machines* et *Lucubratio Ebria*.

1912

A CENTURY OF NEW ZEALAND'S PRAISE, by Arnold Wall (un sonnet sur Butler).

DICTIONARY OF NATIONAL BIOGRAPHY, 2^e supplément, article : *Butler, Samuel*, par Thomas Seccombe.

FIVE YEARS IN NEW ZEALAND, 1859 to 1864, par Robert B. Booth, London. Passage sur Samuel Butler dans le chapitre XIV.

Science (New York), 17 mai, *Samuel Butler and biological Memory* (V. L. Kellog).

The Press (N. Z.), 1^{er} juin : *Lettre* de H. F. Jones au sujet de *Darwin on the Origin of Species*.

Ibid., 8 juin : réimpression de *Darwin on the Origin of Species*.

Ibid., 15 juin : Lettres diverses au sujet du Dialogue de Butler.

The Athenaeum, 23 nov., compte rendu des *Note-Books*.

The Times Literary Supplement, 5 déc., compte rendu des *Note-Books*.

1913

HEREDITY AND MEMORY, par J. Ward. London (Allusion à Samuel Butler).

The Edinburgh Review, janvier : compte rendu des *Note-Books* (Walter de la Mare).

The Book Monthly, février, compte rendu des *Note-Books*.

The Eagle, mars, compte rendu des *Note-Books* (John F. Harris); (aussi imprimé à part en une brochure).

The Contemporary Review, juin, compte rendu des *Note Books*.

The Cambridge Magazine, 1^{er} mars : *Samuel Butler and the Simeonites* (A. T. Bartholomew).

Current Opinion (New York), mars, *The Enfant Terrible of Modern Thought*.

The Eagle, juin. Deux lettres de Samuel Butler à W. E. Heitland.

The Dial (New York), 16 oct. *The Author of Erewhon* (C. L. Moore).

1914

SAMUEL BUTLER DER JÜNGERE. *Versuch einer Darstellung seiner Gedanken, Inaugural Dissertation*, von G. Pestalozzi (Zürich) (62 p.).

The Quarterly Review, janvier : *The Author of Erewhon* (Desmond MacCarthy).

Scientia (Bologne) janvier : *Samuel Butler and recent Mnemic Biological Theories*. (Marcus Hartog) (Un tirage à part en fut fait la même année, 16 pages).

Mind, juillet : *The Philosophy of Samuel Butler* (Robert F. Rattray.)

T. P's Weekly, 4 juillet : *The Author of Erewhon : The Early Life of Samuel Butler* (J. F. Harris).

The Dublin Review, octobre : *Samuel Butler of Erewhon*. (Revd. William Barry, D. D.).

1915

SAMUEL BUTLER : *a Critical Study*, par Gilbert Cannan, London, 194 p.

SYMBIOGENESIS : *The Universal Law of Progressive Evolution*, par Hermann Reinheimer, London. Le chapitre VII, *Psychogenesis*, contient un exposé des idées de Butler. Nombreuses références ailleurs.

SONGS OF EXUBERANCE, by Osbert Burdett, London. Contient deux sonnets sur Samuel Butler.

THE ESSAY, par Orlo Williams, London; une page sur Samuel Butler.

The New Statesman, 8 mai, compte rendu du *Samuel Butler* de G. Cannan (G. B. Shaw).

Current Opinion (N. York), juillet, *Man of Genius, or merely an amiable potterer?*

T. P.'s Weekly, 17 et 24 juillet : 2 articles sur *Samuel Butler* (Holbrook Jackson).
The Bookman, août : *Samuel Butler* (George Sampson).

1916

SAMUEL BUTLER, AUTHOR OF *EREWON* : *The Man and His Work*, par John F. Harris, London : Grant Richards, 304 p.
 CAMBRIDGE HISTORY OF ENGLISH LITERATURE, vol. XIII, chap. XIV : *George Meredith, Samuel Butler, George Gissing*, par W. T. Young.
 UN INGLESE FERVIDO AMICO DELL' ITALIA, SAMUELE BUTLER. Par Attilio Sella. Brochure, réimpression d'articles parus dans la *Gazetta di Novara*, 1898, 1899, 1900.
 MEMOIRS. Par Edward Clodd, London. Contient plusieurs pages sur Butler, et 6 lettres inédites.
 OMNIA, par James Franklin Fuller, London. Un passage sur Samuel Butler.
 FORM AND FUNCTION. Par E. S. Russell, London. Chap. XIX : *Samuel Butler and the Memory Theories of Heredity*.
 HIGHWAYS AND BYWAYS IN NOTTINGHAMSHIRE. Par J. R. Firth. Un passage sur Langar.
 THE WAY OF ALL FLESH, édition américaine, New-York, préface de Wm. Lyon Phelps.
North America Review (New York), août : *Samuel Butler's Literary and Scientific Work* (Mrs. Clara Gruening Stillman).
Current Opinion (New York), oct. *Samuel Butler, the most successful failure among Victorian Writers*.
The Eagle, déc. *A Few Earnest Words on Samuel Butler* (W. E. Heitland).

1917

AN INTRODUCTION TO A BIOLOGY, *and other papers*. Par A. D. Darbishire, London. Emprunte son point de départ à une idée de Samuel Butler. Contient un article sur *Life and Habit*.
 A DEFENCE OF IDEALISM. Par May Sinclair, London, chap. I : *The Panpsychism of Samuel Butler*.
 FROM SHAKESPEARE TO O. HENRY : *Studies in Literature*, par S. P. B. Mais., London. Une étude sur *Samuel Butler* (ch. VII).
 SAMUEL BUTLER'S « *EREWON* » AND « *EREWON REVISITED* », par Horace J. Bridges. Texte d'une conférence au Literary Club de Chicago, 23 avr. 1917.
 RUSTIC SOUNDS, AND OTHER STUDIES IN LITERATURE AND NATURAL HISTORY. Par Sir Francis Darwin, London. Contient la réimpression d'un article de *Nature* : *The Movement of Plants*, où l'auteur cite les théories de Samuel Butler.
EREWON. — American Edition (Dutton, N. York). Introduction par Francis Byrne Hackett
The Constructive Quarterly, mars : *Samuel Butler the Third* (Moreby Acklom) (article intéressant, thèse bien menée).
The Dial (New York), 3 mai, *The Author of Erewhon* (S. Watson).

1918

REMNANTS, par D. MacCarthy, London. Contient : *Samuel Butler : an Impression*.

ESSAYS, IRISH AND AMERICAN, par John Butler Yeats, Dublin. Contient un essai, *Recollection of Samuel Butler*.

MODERN ENGLISH WRITERS : *being a Study of imaginative Literature*, 1890-1914. par Harold Williams, London. Plusieurs pages sur Samuel Butler (pp. 308-313 et 381).

Current Opinion (New York), mai, *Philosophic Offensive against the individual; Samuel Butler as the forerunner of the new psychology of the unconscious*.

The North American Review, août, *S. Butler's God*. (F. Grendon).

To Day, déc. *Samuel Butler* (Holbrook Jackson) (continué en janvier 1919).

1919

ENGLISH LITERATURE DURING THE LAST HALF CENTURY. Sous la direction de J. W. Cunliffe, London. Contient un chapitre sur Samuel Butler, par Jefferson B. Fletcher.

SAMUEL BUTLER, AUTHOR OF EREWHON (1835-1902) *A Memoir*, par Henry Festing Jones, London : Macmillan, 2 volumes (ouvrage capital).

TRADITION AND CHANGE, par Arthur Waugh, London. Un article sur Samuel Butler.

To Day, janvier : *Samuel Butler* (Holbrook Jackson) (fin).

The Times Literary Supplement, 26 juin, compte rendu de *The Way of All Flesh*.

The Athenaeum, 1^{er} août : *The Home of Samuel Butler* (signé D. H.). Butler à Clifford's Inn.

The Times Literary Supplement, 16 oct., compte rendu de H. F. Jones : *A Memoir*.

The Manchester Guardian, 1^{er} nov., compte rendu de H. F. Jones : *A Memoir* (G. B. Shaw). Article sévère.

The Saturday Westminster Gazette, 1^{er} nov., compte rendu de H. F. Jones : *A Memoir* (Walter de la Mare).

The Fortnightly Review, déc. *A Commentary upon S. Butler* (M. Hewlett).

1920

SAMUEL BUTLER, par Valéry Larbaud, Paris (texte d'une conférence faite à la Maison des Amis des Livres, le 3 nov. 1920), brochure.

ESSAYS ON BOOKS, par A. Clutton-Brock, London. Un article : *The Life of S. Butler*.

THE QUINTESSENCE OF BERNARD SHAW, par Henry Charles Duffin, London. *Prologue : of Samuel Butler*.

A SURVEY OF VICTORIAN LITERATURE, par Oliver Elton, London (2 vol.) Vol. I : quelques pages sur Samuel Butler.

- ASPECTS OF LITERATURE, par J. Middleton Murry, London. Un chapitre sur Samuel Butler et *The Way of All Flesh*.
- IN A GREEN SHADE, par Maurice Hewlett, London. *A Commentary upon Butler*.
- SYMEIOSIS : *A Socio-Physiological Study of Evolution*, par Hermann Reinheimer, London. Cite Butler à plusieurs reprises.
- EREWON, OU DE L'AUTRE COTÉ DES MONTAGNES, traduit par Valery Larbaud, Paris. Avec une introduction et des notes.
- DIVERSIONS IN SICILY, par H. F. Jones, London (2 allusions à Samuel Butler. Livre charmant, où l'influence du grand homme est flagrante.)
- L'ÉVOLUTION PSYCHOLOGIQUE ET LA LITTÉRATURE ANGLAISE, par Louis Cazamian, Paris. Plusieurs jugements sur Samuel Butler.
- La Nouvelle Revue française*, janvier : *Samuel Butler* (Valery Larbaud).
- Current Opinion* (New York), janvier. *Little S. Butler hidden behind the great*.
- The Edinburgh Review*, janvier. Article de E. Gosse sur Samuel Butler et le *Memoir*.
- The Anglo-French Review* (London), vol. 3 (février-juillet), p. 166 : article de M. Abel Chevalley sur Samuel Butler.
- The Dial* (New York), février : *The Authoress of « The Way of All Flesh »* (Gilbert Cannan).
- The Modern Churchman*, mars 1929 : *A Modern Ishmael* (J. C. Hardwick).
- The Bookman* (New York), mars. *An un-victorian Victorian* (H. A. Lappin).
- Les Ecrits Nouveaux*, avril. *Samuel Butler (L'enfance et la jeunesse)* (V. Larbaud).
- The Chesterian*, mai. *Samuel Butler as Musical Critic* (H. F. Jones).
- Le Temps*, 21 octobre. Article de Paul Souday.

1921

- THE SAMUEL BUTLER COLLECTION AT SAINT JOHN'S COLLEGE, CAMBRIDGE. *A Catalogue and a Commentary*, par H. F. Jones et A. T. Bartholomew, Cambridge : Heffer and Sons.
- BACK TO METHUSELAH, par G. Bernard Shaw, London (préface).
- LE ROMAN ANGLAIS DE NOTRE TEMPS, par Abel Chevalley, chap. IV : *Samuel Butler et son influence*.
- MOUNT ERYX and Other Diversions of Travel, par Henry Festing Jones, London, 324 p. Le souvenir de Samuel Butler est partout présent.
- AINSI VA TOUTE CHAIR, traduit par Valery Larbaud, Paris, 2 vol.
- The Unpopular Review* (Etats-Unis), janvier. *Samuel Butler of Erewhon* (Paul Elmer More). Cette revue prit dans la suite le nom de *Unpartizan Review*. L'article de P. E. More a été réédité dans *A New England Group and Others* (Shelburne Essays, 11^e série).
- Revue politique et littéraire*, 19 février. *S. Butler et son voyage aux pays imaginaires*. (André Bellessort).
- La Semaine littéraire*, 26 mars, *La Vie et le Roman de S. Butler* (Marthe Duproix).

Revue des Deux Mondes, 1^{er} août, S. Butler (L. Gillet).

The New Statesman, 24 sept. *Back to Butler : a metabiological commentary on G. B. S.* (V. Lee).

1922

ESSAYS AT LARGE, par « Solomon Eagle » (J. C. Squire), London. Voir le chapitre *Author's Relics*.

ASPECTS AND IMPRESSIONS, par Edmund Gosse, London. Un important chapitre sur Samuel Butler.

LA VIE ET L'HABITUDE. Traduit par Valéry Larbaud, Paris. Avec une introduction du traducteur, et des notes.

DEFINITIONS, par Henry Seidel Canby, New York, chap. VI, 4 : *The satiric rage of Butler* (non indiqué dans Hoppé).

The Monist, avril, *Samuel Butler and Education*.

The Observer, 23 avril. *Who wrote the Odyssey?* (Sir Arthur Quiller-Couch).

The Nation, 13 mai. *Samuel Butler and the Odyssey* (J. M. Murry).

The Athenaeum, 13 mai, compte rendu de *The Authoress* et de la traduction de l'*Odyssée*.

Current Opinion (New York), juin. *Eliza Mary Ann Savage : a Poem*.

The New Statesman, 24 juin. *The Importance of being Earnest* (F. L. L.), compte rendu des travaux de Samuel Butler sur les poèmes homériques.

1923

FIRST ESSAYS IN LITERATURE, par Edward Shanks, London. Un article (réédition) sur *Memoir*.

CHANGES AND CHANCES, par H. W. Nevinson, London. Souvenirs de Shrewsbury School. Quelques pages sur Samuel Butler.

LE ROMAN ET LES IDÉES EN ANGLETERRE, I : L'INFLUENCE DE LA SCIENCE, 1860-1890, par Mme Madeleine L. Cazamian, Strasbourg (thèse). Le chapitre III (66 p.) est l'étude la plus importante consacrée à Samuel Butler jusqu'à cette date en France.

MNEMIC PSYCHOLOGY, par R. Semon; traduit par B. Duffy, London. L'introduction par Vernon Lee contient un passage sur Samuel Butler.

ON STRANGE ALTARS, par Paul Jordan Smith, London. Un chapitre sur Samuel Butler.

MUSIQUE ET LITTÉRATURE, par André Cœuroy. Paris. Deux pages (141 et 142) sur Butler musicien.

Now and Then (édité par la Maison Jonathan Cape), juin. Note sur le poème de Samuel Butler : *In Memoriam H. R. F.*

La Revue de Paris, 1^{er} août. Article de Valéry Larbaud, suivi de la traduction d'extraits des *Carnets*.

Scientia, sept. *The Mnemic Theories of Evolution* (S. J. Tomkeieft). Comporte un exposé des idées de Samuel Butler sur le sujet de l'évolution.

Now and Then, octobre. *Butler and his Publishers* (A. C. Fifield).

La Revue de France, 1^{er}, 15 oct., 1^{er}, 15 nov. Article de V. Larbaud, suivi de sa traduction des *Nouveaux Voyages en Erewhon*.

- Les Nouvelles Littéraires*, 6 oct. 1923. *Une heure avec Valéry Larbaud* (Frédéric Lefèvre).
The Bookman, nov. Article sur *Erewhon Revisited* (George Samson) (Non mentionné par Hoppé).
The Nation (London), 17 nov. *Samuel Butler* (L. Woolf).
The Spectator, 15 déc. *A Galileo of Mares' nests* (Robert Graves).

1924

- SAMUEL BUTLER (1835-1902), par C. E. M. Joad (The Roadmaker Series), London.
 HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE, par E. Legouis et L. Cazamian, Paris, pp. 1160 à 1165.
 LE LITRE ET L'AMPHORE, par Jean Florence (Jean Blum), Paris. (Réédition de son article du *Mercure de France*, 16 juillet 1910).
 ENGLISH LITERATURE FROM A. D. 670 TO A. D. 1832, par Stopford Brooke; with a chapter on Literature since 1832, par George Sampson, London. Butler est cité p. 192.
 FRITTO MISTO, par E. S. P. Haynes, London, 5 p. sur *Memoir*.
 NOUVEAUX VOYAGES EN EREWHON. Traduit par Valéry Larbaud, Paris. (D'abord paru dans la *Revue de France*, I, 15 oct., 1^{er}, 15 nov. 1923). Avec une préface du traducteur.
Arts (New-York), avril. *Samuel Butler Art Student and Art Critic* (R. A. Parker).
The English Review, oct. *Samuel Butler* (M. P. Willcocks).

1925

- A BIBLIOGRAPHY OF THE WRITINGS OF SAMUEL BUTLER AND OF WRITINGS ABOUT HIM, par A. J. Hoppé. London.
 SAMUEL BUTLER : CRITIC AND PHILOSOPHER, par Mlle P. J. de Lange (thèse) Zutphen (Hollande), 170 p. Intéressante étude.
 AN HISTORICAL AND CRITICAL REVIEW OF SAMUEL BUTLER'S LITERARY WORK, par W. G. Bekker (thèse), Rotterdam.
 STEPCILDREN OF MUSIC, par Eric Blom, London, chap. XVII : *Imitation Handel* (sur *Narcissus*).
 A PLAYER UNDER TWO REIGNS, par Sir Johnston Forbes-Robertson, London. Le chap. IV : *Art Student days*, contient d'intéressants souvenirs personnels de l'auteur sur Butler.
 LECTURES ÉTRANGÈRES (2^e série), par Louis Gillet, Paris. Le 4^e chapitre (pp. 54-73) est intitulé : *La renommée posthume de Samuel Butler*.
 ENGLISH SATIRE AND SATIRISTS, par Hugh Walker, London. Une étude de Samuel Butler (p. 307-316).
The Living Age (New York), 31 janvier. *The Enfant Terrible of Literature* (G. Sampson).

1926

- AFTER MANY YEARS. *A Tale of Experiences and Impressions gathered in the Course of an obscure Life*, par W. E. Heitland, M. A. Cambridge. W. E. Heitland, qui connut Samuel Butler, fut quelques années après lui élève de Shrewsbury, sous Kennedy et « sizar » à St John's College, Cambridge. Ses souvenirs sont pleins d'intérêt.

- SAMUEL BUTLER AND HIS FAMILY RELATIONS, par Mrs R. S. Garnett, London. Mrs. Garnett, petite nièce de S. Butler, présente une défense de la famille Butler. Lettres inédites, photographies, documents et renseignements intéressants.
- CHRISTIANITY AND NATURALISM. *Essays in Criticism*, par Robert Shafer, Yale and London. S. Butler est un des six penseurs étudiés.
- SOME GREAT ENGLISH NOVELS. *Studies in the Art of Fiction*, par Orlo Williams, London. Contient une étude de *The Way of All Flesh* (ch. VIII).
- THE ELEMENT OF IRONY IN ENGLISH LITERATURE, par Mc. D. C. Turner, p. 71-74.
- The Spectator*, 20, 27 février. *Vindication of S. Butler* (son influence sur G. B. Shaw), par C. E. M. Joad.
- The Sunday Times*, 28 mars. *Samuel Butler's Essays* (Edmund Gosse). Long article, fort sévère.
- The Bookman*, juin. *Farewell to Butler* (George Sampson). A propos du dernier volume de la *Shrewsbury Edition*.
- The XXth Century*, septembre. *Elder Generations and Ourselves* (R. E. C. Swann).
- Times Literary Supplement*, 21 octobre. *Butler and his Relations* (c. r. du livre de Mrs. Garnett).
- The Observer*, 14 novembre. *The Ways of some Families* (George Sampson), *ibid.*
- The North American Review*, december. *S. Butler and Evolution* (W. L. Macdonald).
- Anglia* (Bd. 50), G. B. Shaw's *Beziehungen zu Samuel Butler der Jüngere* (E. Peper).
- Germanisch-Romanische Monatschrift* (XIV). *Samuel Butler der Jüngere* (Ph. Aronstein).

1927

- LECTURES ON DEAD AUTHORS and other *Essays*, par E. H. Lacon Watson. London. chap. II : *Samuel Butler and his Biographer*.
- PANORAMA DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE CONTEMPORAINE, par René Lalou, Paris (p. 92-98).
- JAUNE, BLEU, BLANC, par Valéry Larbaud, Paris. Divers passages sur Samuel Butler et un sur H. F. Jones.
- ESSAYS ON LITERATURE, HISTORY, POLITICS, etc..., par Leonard Woolf, London. Appréciations sur S. Butler, p. 44-56.
- A CENTURY OF THE ENGLISH NOVEL, par Cornelius Weygandt, London. Allusions à S. Butler.
- Revue de l'Enseignement des langues vivantes*, janvier, février. *L'Humour de S. Butler* (P. Bonnet). Article intéressant.
- Revue anglo-américaine*, août. *Samuel Butler en voyage* (J. B. Fort); et c. r. du livre de Heitland et de la thèse de Mlle de Lange (J. B. F.).
- Revue européenne*, novembre. *Vérité et Convenance*, fragments des *Carnets de S. Butler*, traduits par V. Larbaud.

1928

CHEERFUL YESTERDAYS, par O. T. J. Alpers, London. O. T. J. Alpers, aujourd'hui décédé, était juge à la Cour Suprême de Nouvelle Zélande. Le livre contient quelques souvenirs de sa correspondance avec S. Butler.

THE NATURAL HISTORY OF CANTERBURY, par R. Speight, Arnold Wall et R. M. Laing, Christchurch (N. Z.). Un passage sur S. Butler et les paysages d'Erewhon.

The Sackbut, janvier. *S. Butler and Music* (Stanley A. Bayliss).

Revue de l'Enseignement des langues vivantes, mai 1928. *Samuel Butler et sa Famille* (J. B. Fort).

1929

NATIONAL GALLERY, MILLBANK. *Catalogue : British School*, 24th edition, London, p. 53, *Butler Samuel*, n° 2761, *Mr. Heatherley's Holiday : An Incident in Studio Life* (courte notice).

AFTER PURITANISM, 1850-1900, par Hugh Kingmill, London. Un intéressant chapitre consacré à S. Butler.

SAMUEL BUTLER AND THE ODYSSEY, par B. Farrington (senior lecturer in Classics, University, Capetown), London, 95 p. Déjà paru dans *The New Adelphi*, mars, juin 1928. Expose et approuve les idées de S. Butler sur l'Odysée.

DIE PHILOSOPHIE DES ORGANISCHEN BEI SAMUEL BUTLER (*Mit einer biographischen Übersicht von H. E. Herlitschka*), par Rudolf Stoff.

The XIXth Century and after, mai. *Life from the inside* (H. E. O'Toole).

1930

THE EARLY CANTERBURY RUNS, par L. S. D. Acland, London, Whitcombe and Tombs, Ltd. D'intéressantes précisions sur la *Mesopotamia* de Butler.

Quest, janvier. *Ydgrunism and the Church* (J. R. Donald).

1931

SAMUEL BUTLER DER JÜNGERE, *Ein Studie zur Kultur des Ausgehenden Viktorianismus*, par Paul Meissner, Leipzig, London.

Life and Letters, octobre (*Samuel Butler Number*) : *Samuel Butler* (Desmond Mac Carthy), voir Bibliographie I, n° 115.

1932

SCRITTORI ANGLO-AMERICANI, par Carlo Linati, Milan. Appréciations sur S. Butler.

SAMUEL BUTLER. A MID-VICTORIAN MODERN, par Mrs. Clara Gruening Stillman, London. Ouvrage important.

EDWARD CLODD : A MEMOIR, par Joseph McCabbe, London. Quelques souvenirs sur S. Butler et le « Century Club » dont il faisait partie.

THE GREAT VICTORIANS, sous la direction de H. J. et H. Massingham, London. Contient un article : *Samuel Butler*, par H. C. O'Neill. *The Times* (Londres) 10 septembre : *S. Butler as a sheep farmer*. A

contemporary account. (Intéressant extrait du Journal d'Edward Chudleigh.)

The Press (N. Z.), 22 octobre. Même article.

(Pour mémoire : *The English Review*, cf. Bibliographie, I, n° 117.)

1933

THE EXISTENCE AND IMMORTALITY OF THE SOUL par H. T. Butler, London. Henry Thomas Butler est le neveu de Samuel Butler; cet ouvrage contient quelques allusions à S. Butler et à ses théories sur l'hérédité.

THE TRUE HISTORY OF SHAKESPEARE'S SONNETS, par Lord Alfred Douglas, London. Discute et rejette l'explication de S. Butler; mais accepte presque entièrement l'ordre des Sonnets proposé par lui.

SAMUEL BUTLER, par Elena di Carlo Seregni, Milan. Etude critique.

HENRY SCOTT TUKE, R. A. *A Memoir*, par Mrs. Sainsbury, London.

Contient deux lettres de S. Butler, qui avait connu H. S. Tuke.

THE WAY OF ALL FLESH, Dent : Everyman's library. Introduction de A. J. Hoppé.

THE JOURNALS OF ARNOLD BENNETT. Edited by Norman Flower, London (voir aux dates suivantes : 4 novembre 1904, 31 décembre 1913, 17 décembre 1917, 27 août 1920).

The Times Literary Supplement, 16 février. *Butleriana* (c. r.).

The Timaru Herald (N. Z.), 14 mars : *Samuel Butler. First view of Mount Cook*. (Voir aussi même journal, 14 février : Discours de Mr. Howard Tripp au « Rotary Club »).

The Press (N. Z.), 16 septembre. *S. Butler in the Rakaia. The Pass to Erewhon* (J. D. Pascal).

The Press (N. Z.), 23 septembre. *Butler Pontifex* (c. r. du *Way of All Flesh*), R. G. C. Mc.Nab.

1934

Cambridge Daily News, 4 janvier. *Butler the Original*. C. r. d'une conférence sur *Samuel Butler, Author of Erewhon*, faite par R. F. Rattray à la « Borough Library », Cambridge.

The Press (N. Z.), 17 mars. *Erewhonian Ideas : Two possible Sources* (A. B.).

Now and Then, n° 48 (Eté). *Butler Re-read* (Malcolm Muggeridge).

ABREVIATIONS
EMPLOYÉES DANS LE COURANT DE L'OUVRAGE
OU DANS LA BIBLIOGRAPHIE.

Alps.....	<i>Alps and Sanctuaries, etc...</i>
Authoress	<i>The Authoress of the Odyssey, etc...</i>
c. r.....	compte rendu.
Deadlock	<i>The Deadlock in Darwinism.</i>
D ^r	Doctor (titre universitaire).
Er.	<i>Erewhon.</i>
Er. Rev.....	<i>Erewhon Revisited.</i>
Evidence.....	<i>The Evidence for the Resurrection, etc...</i>
Ev. O. and N.....	<i>Evolution Old and New.</i>
Fam. Rel.	<i>S. Butler and his Family Relations</i> , par Mrs R. S. Garnett.
F. Y. ou First Year ..	<i>A First Year in Canterbury Settlement.</i>
God the K.....	<i>God the Known and God the Unknown.</i>
How t. m. b. L.....	<i>How to make the best of Life.</i>
Hoppé	<i>A Bibliography of S. Butler</i> , par A. J. Hoppé.
Hum. Hom.....	<i>The Humour of Homer, and other Essays.</i>
L. and H.	<i>Life and Habit.</i>
L. or C?.....	<i>Luck or Cunning?</i>
M. ou Memoir	<i>S. Butler, a Memoir</i> , par H. F. Jones.
Med. G. School	<i>A Mediaeval Girl School.</i>
Miss S.....	Miss Eliza Mary Ann Savage.
Ms.	Manuscrit
N. B.....	<i>The Note-Books of S. Butler (1912).</i>
N. Z.....	Nouvelle Zélande.
Or. Sp.	<i>The Origin of Species</i> , par Ch. Darwin.
Ramblings.....	<i>Ramblings in Cheapside.</i>
S. B.	Samuel Butler.
S. B. Coll	<i>The Samuel Butler Collection at Saint John's College, Cambridge : A Catalogue and a Commentary.</i>
Sh's Sonnets.....	<i>Shakespeare's Sonnets reconsidered, etc...</i>
Unc. Mem.....	<i>Unconscious Memory.</i>
W. of A. F.	<i>The Way of All Flesh.</i>

INDEX

A

Abbott (E. A.), 143.
 Académique, méthode, 437 et n., 440.
Academy (The), 244, 247.
 « Agapê », 92, 93, 214, 217.
 Agassiz, 115.
 Agnosticisme, 107 et n.
 Ainger (A.), 14, 143, 224.
 Alethea (W. of A. F.), 228, 438, 464.
 Alford (H.), 48, 49 et n., 139.
 Alfred, voir Cathie.
 Allemagne, 31 et n., 433.
 Allen (Grant), 170 et n., 197, 199, 202, 357, 358.
 Allesley, 19.
 Alpes, 215.
Alps and Sanctuaries, 14, 45, 131, 178, 200, 210-216, 229, 242, 244, 245, 318, 321, 340, 355, 374.
 Ame, 419-421.
 Angleterre, 221, 222.
Annals of Shrewsbury School, 20, 22 n.
 Apôtres, 95.
 Apthorpe (Miss S.), 41.
 Argent, 60, 69, 85, 95, 146, 147, 149, 150, 153, 230, 237, 262, 440-442.
 Aristote, 114.
 Arnold (M.), 32, 109 et n., 155 n., 449, 468, 476.
 Arnold (T.), 39.
 « Articles of Faith », 61.
Art in the Valley of Saas, 245.
Athenaeum (The), 121, 181, 183, 197, 198, 201, 243, 246, 273.
Authoress of the Odyssey (The), 210, 257, 276-280, 319, 340, 374.
 Autorité, 29, 30.

B

Bach (J. S.), 217, 219-223.
 Bacon, 117.
 Baker (J. H.), 70 n.
 Balzac, 154, 233.
 Baptême, 12, 53, 57-59, 61, 443.
 Barker (Lady), 69 n., 112 n.

Barlow (Dean), 44 et n.
Baron Grimbosch, 117 et n.
Barrel Organs, 78 et n.
 Bartholomew (A. T.), 38.
 Bather (Mrs.), 8, 25.
Battle of Alma Mater (The), 46.
 Bayliss (S. A.), 222 n.
 Beauté, 93, 94.
 Beethoven, 217, 219, 220, 222.
Beile Hélène (La), 224, 270.
 Bellini, 91, 92, 222, 243, 245, 326.
 Benn, 34 n.
 Bergson, 394, 403.
Bible, 16, 17, 222, 386.
 Bibliothèque de S. B., 386.
 Blom (E.), 222 n.
 Bogue (D.), 211.
 Bonnet (P.), 351.
 Bonney (T. C.), 36 n.
Book of the Machines (The), 82 n., 200 n.
 Booth (R. B.), 68 n.
 Botanique, 13, 14.
 Bradlaugh, 73 n.
 Bridges (R.), 279.
 British Museum, 157 et n., 386.
 Broad Church, 32, 107, 135, 291.
 Brock (Clutton), 313.
 Broome (Napier), 112.
 Browne (Ph.), 24.
 Bruno (Giordano), 78.
 Buckley (Miss), 385.
 Buffon, 79 et n., 168, 220, 282, 326, 371, 383, 385, 390, 394.
 Burbury (S. H.), 24 n.
 Burney (Archdeacon), 21 n.
 Butcher (S. H.), 279.
 Buller (Harriet), 19 et n., 296, 297 n.
 Butler (Henry Thomas), 405 n.
 Butler (James), 7, 8, 9.
 Butler (Joseph), 404.
 Butler (Mrs., Fanny Worsley), 10, 63 n., 147 et n.
 « Butler's Pantry (The) », 7.
 Butler (Samuel, Dr), 8, 20, 21, 145, 206, 251-258, 269, 348.

Butler (Thomas, père de S. B.), 9-16,
18, 62 et n., 63, 65, 66 n., 80, 81,
95, 96, 130 n. 145, 150, 151, 204,
206, 233-236, 251, 252, 253, 263,
Butler (Thomas, frère de S. B.), 14,
19, 41, 231.
Butler (Thomas Gale), 385.
Butler (William), 7.

C

Cambridge (voir aussi St John's Col-
lege), 34, 35, 107, 216, 243, 269.
« Camera lucida », 90 et n.
Canada, 148, 152, 155, 207, 227, 469.
Canada Tanning Extract Co., 147-
150, 262.
Cannan(G.), 304.
Caractère de S. B., 18, 24, 39-42, 62,
63, 69, 70, 80, 89, 96, 100, 127, 149
et n., 150, 157, 169, 208, 209, 232,
234, 237, 255, 262, 302, 307, 313-
325, 469.
Carlyle, 336, 440.
Carnets de notes, 71, 74, 84.
Carpenter (E.), 106 n.
Carpenter (D^r), 385.
Carrière littéraire de S. B., chap.
XVII; 484, 485.
Cary (F. S.), 88 n.
Cathie (Alfred E.), 237 et n., 295-298.
Catholicisme, 176-178.
Cawston, 7.
Cazamian (L.), 33 n., 358 et n.
Cazamian (Mme M. L.), 455 n., 475.
Cellarius, 44 n., 80, 81.
Chambers (R.), 32 et n., 168, 407.
Chapman (J.), 31 n.
Charles Darwin (Grant Allen), 199
et n., 202.
Charles Darwin (Krause), 198.
Charles Darwin and Samuel Butler
(H. F. Jones), 179 et n.
Chesterton (G. K.), 395 et n.
Choc, 214, 355.
Chopin, 217.
Chowhock (*Erewhon*), 58 n.
Christchurch (N. Z.), 65 n., 66.
Christianisme, 137, 288-293, 355,
456.
Christina (W. of A. F.), 29 n., 135,
230, 294, 327, 361.
Chudleigh (E.), 73 n., 76, 77 et n.
Citations « de mémoire », 367, 368.
Claparède (Ed.), 74 n.
« Classical Tripos », 35, 55 n.
Clergyman's Doubts (A.), 97 n.
Clifford's Inn, 87, 93, 237, 260, 263,
469.
Colenso, 106 n.

« Colleges of Unreason », 27 n., 242,
362.
Colymbia, 118 n.
Combes (R.), 394 et n.
Coming Race (*The*), 115, 117.
Compromis, 466.
Comte (A.), 34.
Conformisme, 465.
Congreve, 34 n.
« Contradiction in terms », 201, 458.
Criminels, 450, 451 et n.
Croisement, 214, 337, 338.
Crossing the Rangitata, 81 n.
Culture (de S. B.), 43, 270.
« Cunning », 200 et n., 414, 424, 476.

D

Darbishire (A. D.), 381.
Darwin (Charles), 13, 30 n., 73, 74,
76, 79, 89, 96-98, 105, 111, 133, 143,
144, 153, 154, 159, 162, 166, 167,
169, 179-194, 195-199, 202, 203,
238, 247, 248, 271, 326, 379, 384,
389, 390, 410.
Darwin among the Machines, 81, 82,
97, 112, 352, 408, 409.
Darwin (Erasme), 78, 79 et n., 168,
180, 390.
Darwin (Francis), 159, 179 n., 182,
183, 190, 197, 247.
Darwin on the Origin of Species, 77-
79, 112.
Darwin, Life and Letters, 13, 246.
Davies (*Fair Haven*), 134 n.
Deadlock in Darwinism (*The*), 204 n.,
239, 247-249.
D'Enrico, 245.
Derby (Lord), 282 n.
Dessin, 24, 212, 213, 215.
Déterminisme, 167.
Dickens, 221.
Diderot, 227, 233.
Didon (Père), 178.
Dieu, 174, 175, 417-419, 421-423.
Discours de la Méthode, 481.
Disraëli, 370 n.
Don Quixote (Tableau de S. B.), 151.
Drawing Room Gazette (*The*), 112,
121, 217.
Dudgeon (D^r), 118 et n., 297 et n., 385.
Dunchurch, 7.
Dunkett, 338.
Durkheim, 471 n.

E

Eagle (*The*), 43-45, 80, 81, 273, 281.
Earnest Clergyman (*An*), 60, 172-174.
« Earnestness », 41, 430, 433, 468.

Ecclésiaste, 467 et n.
Edinburgh Review (The), 185.
 Education, 110, 431-441, 460.
 Education de S. B., 15, 16, 23-25, 35, 37.
 Eglise, 28, 29, 176, 177, 443, 444.
 Eliot (G.), 31, 103, 154.
 Elite, 473-475.
 Encyclopédie Britannique, 386.
English Composition (On), 44.
English Cricketers (The), 82.
 Equitation, 40 et n., 70.
Erasmus Darwin (Krause), 179-184, 190, 198, 247.
Erewhon, 82, 100, 101, 111-122, 131, 138, 144, 146 et n., 157, 171, 214, 242, 260, 287, 288, 291, 296, 302, 305, 306, 355, 360, 364, 370, 372, 374, 393, 408, 453, 458, 481.
Erewhon Revisited, 131, 238, 288-296, 305, 306, 313, 316, 319, 324, 355, 367, 399, 421, 422, 465, 478.
 Ernest Pontifex, 11, 38, 39, 58, 173, 217 n., 301, 327, 436, 438, 444, 461, 464.
Essays and Reviews, 73, 103.
Essays on Life, Art and Science, 299.
 Evangiles, 49-54, 71, 75, 95, 133.
Evidence of the Resurrection (The), 98-100.
 Evolution, 73, 81, 82, 98, 104, 105, 158, 159, 166, 179-182, 185-194, 214, 230, 235, 377, 410, 411.
Evolution Old and New, 79, 131, 166-172, 176, 178, 179, 184, 185, 195, 199, 229, 247, 282.
Examiner (The), 172-174, 229.
Ex-Voto, 92, 131, 210, 239, 244, 245, 286 n., 276 n., 287, 299 n.
 Eyre, 111.

F

Faesch (Hans), 258, 295, 317, 318, 478 n.
 Faido, 205 n., 206, 212.
Fair Haven (The), 58 et n., 59, 78, 131-144, 153, 188, 242, 291, 292, 302, 327, 359, 360, 362, 399, 433, 435, 436.
 Famille, 252, 253, 293, 294, 433-436.
Family Prayers (Tableau de S. B.), 15, 91.
 Faraday, 115.
 Farrington (B.), 280 n.
 Femmes (S. B. et les —), 57, 95, 126.
 Fénelon, 117.
 Ferrari (G.), 244.
First Year in Canterbury Settlement (A.), 80, 81.

Fleay (F. G.), 106 n., 133, 137.
 Fobello, 358.
 Foi, 345, 346, 456-458.
 Foley, 148, 149.
 Forbes-Robertson (J.), 88, 89, 120, 313.
 Fowle (Th. W.), 177 et n.
 Franzoni (A.), 213 et n., 312 n., 326.
Free-Thinking and Plain Speaking, 137 et n.
 Froude (J. A.), 31 n.
 Fuller Maitland (Mrs.), 290, 297.
Further Extracts from the Note-Books of S. B., 1 n.
 Fusion, 189, 335.

G

Garnett (Mrs.), 8, 11, 12, 14, 15, 19, 25 n., 236, 313, 391 n.
Gavolles, Minuels and Fugues, 223 et n.
 Gentleman (Le), 475-477.
 Geoffroy (Etienne), 168.
 George (*Er. Rev.*), 260 n., 291, 293.
 George Pontifex (W. of A. F.), 251, 252, 459.
 Gibbon, 66, 73.
 Gillet (L.), 483, 484.
 Gissing, 306.
 Gladstone, 107, 257, 282 n., 306, 323 n., 437, 468.
 Glück, 221.
 « Gnôsis », 92, 214, 217.
God the Known and God the Unknown, 174, 175, 377, 418 n., 421.
 Gogin (Ch.), 88 et n., 212, 213, 312.
 Gosse (E.), 329, 382 et n., 436 n.
 Gray (W. H.), 21 n.
 Grec, 269, 270.
 Greg (W. R.), 31 n.
 Greene (J.), 45 et n.
 Grimthorpe (Lord), 279.
 Gurgoyle (*Er. Rev.*), 288, 313, 478.
 Gurney (A.), 142.

H

Haendel, 24, 25, 43, 113, 211, 213, 214, 216-226, 245, 283.
 Hamlet, 360.
 Hanky (*Er. Rev.*), 360.
 Hardy (T.), 306, 481.
 Harris (Frank), 304.
 Harrison (Austin), 12.
 Harrison (Fred), 12, 34 n., 106 n., 111.
 Hartmann (von), 184, 187, 282.
 Hartog (M.), 381, 385.
 Hawke (Gideon, W. of A. F.), 360, 371, 440 n.

Heatherley (T.), 88 et n., 123, 124, 213.
 Heddon Street, 55, 56.
 Heitland (W. E.), 20, 22 n., 38 n., 152 n., 315.
 Helps (A.), 117 et n.
 Henry (Fernand), 303.
 Héritéité, 160.
 Hering (E.), 162, 169, 184, 187-189 n., 199, 248, 282.
 Higgs (*Er.*, *Er. Rev.*), 118, 287, 290, 293, 294, 327.
 Hissarlick, 281.
 Hoare (H.), 114, 147-149.
 Hogarth, 466 et n.
 Holbein, 243-245, 326.
 Holyoake, 31, 73 n., 103.
 Homéopathie, 63 n.
 Homère, 214, 219, 222, 239, 253, 269-286.
 Hooghe (de), 245.
 Hooker, 30 n.
 Hoppé, 38.
 Hughes (Th.), 433 et n.
 Humanisme, 269-286, 374, 375.
 Humanités, 83.
 « Humbug », 120.
 Humour, 286, 357-375.
Humour of Homer (The), 272.
 Huxley (Th.), 30 n., 79, 98 n., 104 et n., 111, 177, 183 et n., 190, 197 n., 379, 384.

I

Idéal, 479.
 Idées, 84, 100, 111, 120, 332-334, 338-341.
Iliade, 272, 276, 277, 280-286, 326.
 Imagination, 327, 328.
 Immortalité, 420, 477-479.
 Inconscient, 398-401.
 Ingroia (Cav.), 277 n.
In Memoriam H. R. F., 317.
Instead of an Article on the Dulley Exhibition, 96.
 Ironie, 138-140, 290, 291, 357-361.
 Isabella, 126, 278.
 Italie, 18, 205-210, 221, 284, 296, 297, 484.

J

Jenkins (J. E.), 118 et n.
 Jésus-Christ, 74, 75, 290.
Jesus versus Christianity, 143.
 Jeudwine, 255 n.
 Joad (C. E. M.), 313.
 Jones (H. F.), 152 n., 212, 213, 223,

224, 226, 237, 238, 297-300, 317, 321, 325, 348, 469 n.
 Jowett, 34.

K

Karma, 477, 478.
 Kaye (F. B.), 126 n., 155 n., 320.
 Kempe, 55.
 Kenilworth, 7.
 Kennaway (L. J.), 67 n.
 Kennedy (B. H.), 21-24 et n., 35, 269.
 Kipling, 306.
Knowing what gives us Pleasure (On), 462-465.
Kosmos, 179-182.
 Krause (E.), 179-184, 185, 191, 193, 196-198, 282, 380.

L

Lamark, 158, 159, 168, 169, 248, 282, 326, 387, 390, 394.
 Landrieu (M.), 381 n.
 Lang (A.), 273, 276, 279.
 Langage, 341, 412.
 Langar, 10, 12, 13, 64, 72, 96, 134, 150, 234, 302, 443.
 Lange (Mlle de —), 275 et n.
 Lankester (R.), 162, 197-199.
 Larbaud (V.), 1, 20.
 La Rochefoucauld, 460.
 Latitudinarisme, 71, 72.
 Lecky, 106 n., 107. n.
 Lecocq, 216.
 Lettres de S. B., 150 n.
 Lettres de Th. Butler, 59.
 Lewes (G. H.), 31, 197.
 Liberté, 454-457.
Life and Habit, 131, 156-163, 165, 166, 171, 172, 184, 185, 190, 191, 199, 201, 210, 227, 247, 287, 302, 378, 387, 432, 481.
Life and Letters of Dr Samuel Butler (The), 253-258.
 Linnéenne (Société), 200.
Literary Foundlings, 83.
 Lloyd (Mrs.), 8, 145.
 Locke, 386.
 Longévité, 160.
 Longmans, 276, 281, 288.
Lucubratio Ebria, 97, 98, 112, 157, 409.
 « Luck », 414, 476.
Luck or Cunning?, 131, 199-204, 226, 246, 248, 300, 305, 332, 340, 408, 481.
 Lyell, 30 n., 115, 389.
 Lytton (Lord), 21 n., 30 n., 114, 115 et n.

M

Machines, 81, 97, 98, 156, 407-409
(Voir aussi *Darwin among the Machines*, *Lucubratio Ebria*, *The Book of the Machines*).
MacCormick, 37, 39, 45, 315.
MacMillan, 193.
« Madame », 95, 278, 326 et n.
Maitland (E.), 106, 118 et n., 368 n.
Mandeville, (B. de), 452 et n.
Mariage, 126, 127, 475.
Marillier (H. C.), 44 n.
Martineau (J.), 31 n.
Mathématiques, 42, 43.
Matthew (P.), 168.
Maurice (F. D.), 32.
Mayor (J. E. P.), 21, 35 n., 44 et n.
Mécanisme, 166.
Mechanical Creation (The), 82 n., 97 112.
Medieval Girl School (A.), 245.
Melchisédech, 434.
Memoir (S. Butler, A Memoir, par H. F. Jones), 2 et n.
Mémoire, 160, 247, 378.
Mendelssohn, 217.
Mensonge, 322, 323, 430.
Mental Evolution in Animals (Romanes), 198.
Meo (G.), 212.
Meole Brace, 10.
Meredith (G.), 103, 114 et n., 301, 481.
Merian (Baron), 270.
Mesocco, 326.
Mesopotamia, 67-69.
Methuen, 436 n.
Middleton (J. H.), 243 n.
Mill (Stuart), 32 n., 73 n., 103.
Miller (H.), 32.
Miracles, 75, 132, 443.
Mivart, 158, 159, 169, 178, 379, 385, 386.
Molière, 121.
Monboddo, 78.
Monisme, 185, 201, 415, 416.
Monro (D. B.), 279.
Moore (N. A.), 77 n., 119 n.
More (P. E.), 129 n., 137 n., 257 et n.
More (Th.), 116 et n. 117.
Morell (Dr.), 225.
Morison (Cotter), 34 n.
Morris (Wm), 106, 116 n.
Mort, 297, 413.
Moss (H. W.), 20.
Mozart, 217, 220.
Mr Heatherley's Holiday, 90, 91 n., 151.
Müller (Max), 115.
Mure (Col.), 271, 282 n.

Murphy (Rev.), 169.
Murray (J.), 253, 276.
« Musical Banks », 290, 442.
Musique, 24, 25, 43, 113, 213, 214, 216-226.

N

Napoleon at St Helena, 45.
Narcissus, 224-226.
National Reformer, The, 73 n., 143.
Nature, 207, 213, 220.
Nature, 191, 193, 198.
Nausicaa, 272, 273, 277-280, 282, 295, 319, 348.
Newman (F.), 31 n.
Negri (Cav.), 245.
Nevinson (H. W.), 22 n.
« Non-nés » (Er.), 369, 370, 401 n
Note-Books, 217, 239, 299, 324, 327 362, 391.
Note on « The Tempest », 83.
Nouvelle-Zélande, 65-85, 118, 119, 147, 207, 352, 469.

O

Odyssée, 35 n., 256, 271-286, 326, 484.
Omar Khayam, 103.
O'Neill (H.), 117 et n.
Opinion publique, 98.
« Opus », 167 n.
Originalité de S. B., 118, 222.
Origin of Species (The), 73, 74, 79 et n., 96, 103, 115, 158, 159, 168, 202, 353, 379, 384, 386, 387.
Our Emigrant, 80.
Our Tour, 45, 208.
Overton (W. of A. F.) 173 n., 235, 348, 464.
Owen (B.) (*Fair Haven*), 75, 134 et n.
Owen (J. P.) (*Fair Haven*), 58, 76, 134 et n., 135, 136, 292, 329, 468.
Owen (J. B.), 134 n.
Oxford, 34 et n., 107.

P

Palmerston (Lord), 58, 59.
Panthéisme, 176, 423.
Paradis Perdu (Le), 481.
Parodie, 138-140, 223, 360, 361.
Parr (Dr.), 9, 21.
Pauli (Ch. P.), 84 n., 85, 87, 94, 95, 113, 147, 150, 151, n., 160, 259-267, 316.
Payn (J.), 106.
Péché, 59, 61.
Peinture, 88-94, 96, 151, 152, 230.
Pélagianisme, 61 et n.

Pendennis, 20.
 Pepys (S.), 147 n.
 Père de famille (Le), 12.
 Perring (Sir Philip), 55 n.
 Personnalité, 404, 405.
 Photographie, 90.
 Piano, 71, 77 n., 216.
 Pigou (Dean), 287.
 Plaisir, 218, 461-463.
 Platon, 117, 332, 386, 474.
 Poe (E.), 121.
 Polémique, 80, 166, 185, 192, 196, 198, 202, 302.
 Politesse, 468-470.
 Portrait de S. B., 36, 89, 311-313.
Powers, 46.
Precaution in Free-Thought, 96 et n.
Press (The) (N. Z.), 77 et n., 84 et n., 259, 300.
 Prières, 15, 19, 66 et n., 135, 443.
 « Prigs », 41, 67, 432, 433 et n.
 Progrès, 33, 406, 410, 411, 471.
Prospectus of the Great Split Society, 46, 367.
 Providence, 59, 60, 76.
Psalm of Montreal (A.), 121 n., 155 et n., 299.
 Psychologie, 331-349.
 Public Schools, 41.
 Purcell, 221.

Q

Quilter (H.), 36 n., 242 et n., 243, 247.

R

Radl (E.), 381.
 Raillerie, 37, 38.
 Raison, 345, 455-458.
Realmah, 117 et n.
Reasoner (The), 82 n.
 Reconciliation, 176, 177.
 Relativisme, 411-415, 448, 451.
 Religion, 104-106, 203, 204, 442-444.
Remarks on Romanes' Mental Evolution in Animals, 198 et n., 230.
 Rembrandt, 245, 283.
 Rendall (V. H.), 300.
 Responsabilité, 453, 454.
 Résurrection (de J.-C.), 74, 75, 98-100, 132-138.
 Richards (Grant), 289, 299.
 Rimbaud (A.), 205.
Rock (The), 141.
 Romanes (G. J.), 172, 191, 192, 193, 196-199, 201, 388.
 Romans, 132, 153, 154, 227.
Rome and Pantheism, 172 n., 175 n., 176, 178.

Rosmini (Pères de), 178, 216 n.
 Rossetti, 88 n., 91.
 Roughborough (W. of A. F.) 23 n.
 Royal Academy, 93, 151, 152 et n., 242.
 Royer (Cl.), 74 n.
 Ruskin, 90, 91, 93.
 Russell (E. S.), 381.
 Russell (G. W. E.), 35 n.
 Rutherford, Mark (W. H. White), 19, 31, 59 n.
 Ruysen (Th.), 423, 424, et n.

S

Sacrements, 53, 61, 443.
 Saint-Gothard, 206.
 Saint-Hilaire (J. G.), 168.
 Saint-James (Eglise), 55 et n. *
Saint-James's Gazette, 191.
 Saint-John's College, 21 n., 27, 35 et suiv., 90.
 Saint Paul, 51-54, 56 et n., 71, 175, 176.
 Saint Thomas, 59 et n.
 Salter (W. H.), 116 n.
 Santé, 273.
 Santé de S. B., 18, 95, 152, 210, 231, 296, 297.
 Savage (Miss), 88, 112, 123-131, 133, 147, 154, 161, 216, 227, 228, 231-233, 234, 238, 263, 278, 321, 348, 450.
 « Savoyard » (The), 78, 79, 170 et n.
 Scarlatti (D.), 217, 220.
 Schliemann, 280.
 Schubert, 217.
 Schumann, 217.
 Science, 30, 103, 172, 377-396, 432.
 Scott (W.), 481.
Sculptor and a Shrine (A.), 245.
Selections from Previous Works, 198 n.
 Selection naturelle, 158, 377, 406.
 Selwyn (G. A.), 65 et n.
 Sens Commun, 202, 346-349, 415.
 Shaw (G. B.), 202, 203, 288, 306, 403.
 Shakespeare, 211, 214, 219, 222, 245, 270, 283, 326, 386, 484.
Shakespeare's Sonnets Reconsidered, 264 et n.
 Shanks (E.), 307 n.
Shield of Achilles (The), 40 n., 46.
 Shilleto (Rev.), 21, 24 n.
 Shorthouse (J. H.), 3, 33, n., 59 et n., 75, 110 n., 178, 215, 292, 293, 358, 442, 457.
 Shrewsbury (école), 13, 20-25, 146.
 Shrewsbury (ville), 20, 22 n., 145, 229, 251.
 Sicile, 273, 274.
 Siméonites, 38, 41, 72.

Simpkins, 144.
 Sinclair (Miss), 424 et n.
 Skinner (D^r.), 21, 35 n., 436.
Skit on Examinations (A.), 46.
 Slade (chaire de Beaux-Arts, Cambridge), 233, 241-243.
 Smythe (Lionel), 88.
 Sonnets de S. B., 127, 128, 299.
 South Kensington, College of Art, 88.
Spectator (The), 121, 155 n.
 Spencer (H.), 31 et n., 33 n., 107, 111, 156, 171, 197, 198, 201, 337, 388 et n., 395, 437.
 Sport, 40.
 Stanley (A. P.), 32 n.
 Stephen (Leslie), 106 n., 111, 190.
 Strachey (Lytton), 12.
 Strauss (D. F.), 135 et suiv., 386..
 Streatfeild (R. A.), 299, 300, 325.
 Style, 84, 469 n.
 Suites littéraires, 287.
 Sullivan, 216, 221.
 Sunchild (The) (*Er. Rev.*), 421-423.
 Swift, 115, 117, 121, 214, 284, 300, 386.
 Swinburne (A. C.), 306.

T

Tabachetti, 244, 245, 299 n., 326.
 Tate Gallery, 91, 151.
 Téléologie, 190, 409, 410.
 Tennyson (A.), 30 n., 35, 92, 93, 110 n., 301.
 Theobald Pontifex, 11, 15, 58, 294, 435.
 Thompson (Francis), 306.
Times (The), 357.
 Tolérance, 71.
Tom Brown's School-Days (Thomas Hughes), 19.
 Tomkeieff (S. J.), 381.
 Tottenham Court Road, 283.
 Towneley, 348, 474, 476.
 Traduction, 271, 277, 280-286.
Translation from an Unpublished Work of Herodotus, 40 n., 46.
 Trapani, 273, 274.
 Tripp (C. H.), 77 n., 119 n.
 Trübner, 144, 161 et n.
Two Deans (The), 37, 46.
Two Thousand Years hence, 117 et n.
 Tylor (A.), 199, 200-202, 231, 385.
 Tyndall, 177.

U

Ulysses, 226, 271, 299.
Unconscious Memory, 131, 177, 184-194, 203, 229, 340.
Universal Review (The), 244, 247 et n., 299.

Universités, 34.
 Utopies, 116, 117, 118.

V

Vacances, 152, 205-210, 229, 263, 274.
 Varallo-Sesia, 209, 216 n., 244.
 Vaughan (H.), 34 n.
 Venise, 100.
 Vers, petits, 14.
Vestiges of Creation, voir R. Chambers.
 Vérité, 412, 413.
 Victoria (Reine), 481.
 Vie, 174, 401-403, 410, 413, 448..
 Voltaire, 117, 227, 347.
 Voysey (Ch.), 106 n.
 Vries (de), 377.

W

Wagner, 217, 220.
 Wallace (A. R.), 30 n., 162 n, 171, 247, 323 et n., 385, 389.
 Ward (J.), 106.
 Wardour Street, 283.
Way of All Flesh (The), 9, 13, 55, 58, 106, 131, 154, 155, 227-230, 235, 236, 257, 264, 285, 291, 293, 294, 299, 301, 305, 319, 325, 355, 360, 362, 399, 432, 434, 435, 436, 444, 452, 453, 481.
 Webb (Mrs.), 10.
 Weismann, 247, 248.
 Wells (H. G.), 105 n., 115, 409.
Westminster Review (The), 31 n., 73 n.
 « Whiffler », 67 n.
 White (W. H.) (voir Mark Rutherford), 106 n.
 Whitehall, 145, 146, 147, 233.
 Whyte (F.), 395.
 Wilberforce, 104, 204.
 Wills (Juge), 279.
 Wilson (J. M.), 43 et n., 44.
 Woking, 298.
 Wordsworth, 232 n.
 Working Men's College, 33.
 Worsley (John), 10, 49 n.
 Worsley (les), 13.
 Worsley (Reginald), 88, 385.

X

Xénophon, 474.

Y

Ydgrun, 109 n., 111, 465, 474.
 Yeats (J. B.), 66, 88, 123 et n., 315.
 Young, 185.

Z

Zèle, 15, 38, 467, 468.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	1

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME. ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

I. — L'Enfance et l'adolescence	7
II. — Butler à Cambridge	27
III. — La Crise spirituelle	47
IV. — En Nouvelle-Zélande	65
V. — Peinture ou Littérature ?	87
VI. — « Erewhon »	103
VII. — Miss Savage, « The Fair Haven »	123
VIII. — Les Années 1872-1877, « Life and Habit »	145
IX. — Butler contre Darwin	165
X. — Butler contre le Darwinisme	195
XI. — Récréations	205
XII. — « The Way of All Flesh », Mort de Miss Savage et du Pasteur Butler	227
XIII. — Butler critique d'art. Dernier mot sur le Darwinisme	241
XIV. — La biographie du D ^r Butler. Mort de Pauli	251
XV. — Butler humaniste	269
XVI. — Second voyage à Erewhon. Mort de Butler	287
XVII. — La carrière littéraire de Butler	299

DEUXIÈME PARTIE

LES IDÉES

XVIII. — Esquisse d'un portrait moral de Samuel Butler	311
XIX. — Le psychologue	331
XX. — Le critique	351
XXI. — Butler et la science	377
XXII. — Idées philosophiques	397
XXIII. — Les idées morales (I)	429
XXIV. — Les idées morales (II)	447
Conclusion	481
Bibliographie	487
Table des Abréviations	506
Index	507

Bordeaux. — Imprimerie J. Bière, 18, rue du Peugue, — 1934.
